This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

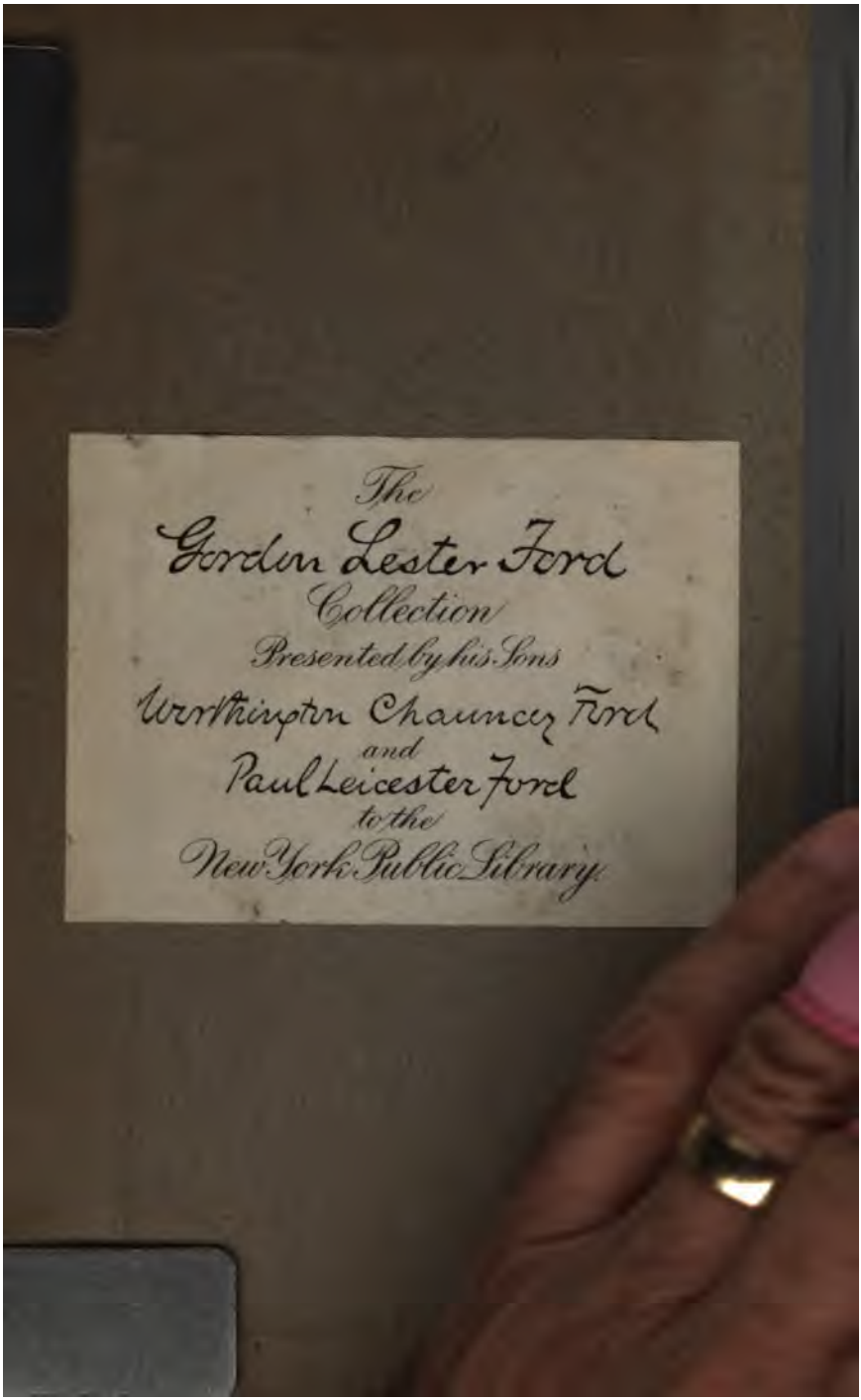
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

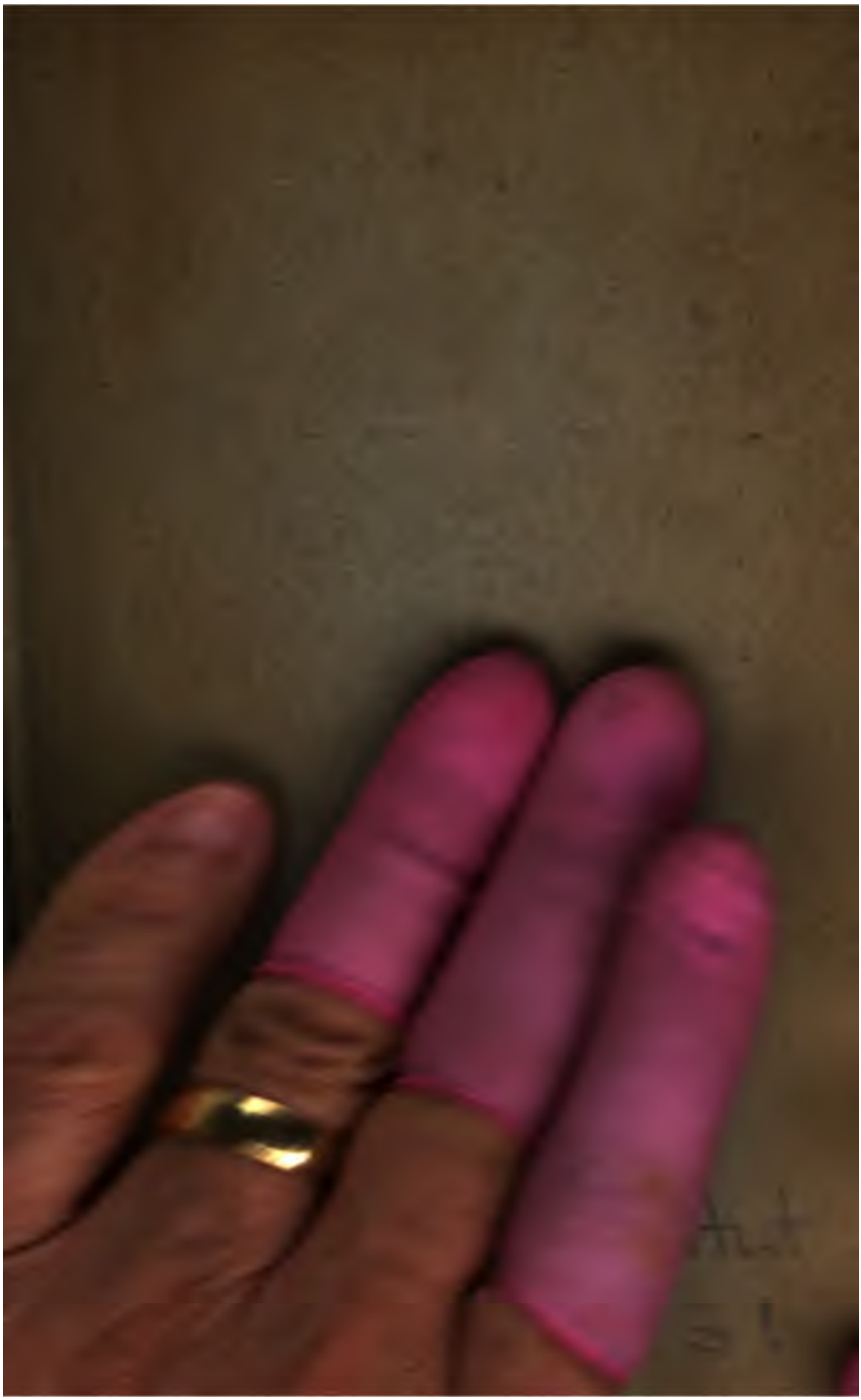
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 06728596 9


The
Gordon Lester Ford
Collection
Presented by his Sons
Worthington Chauncey Ford
and
Paul Leicester Ford
to the
New York Public Library



CHOIX D'ÉLOGES

COURONNÉS

PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

(Institut)
P 61

DE L'IMPRIMERIE DE CELLOT.

Institut de France : Académie Française

CHOIX D'ÉLOGES

COURONNÉS

PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE;

COMPOSÉ

Des Éloges de Marc-Aurèle, d'Aguesseau, Duguay-Trouin et Descartes, par THOMAS; de La Fontaine et Molière, par CHAMFORT; de Fénélon, Racine et Catinat, par LAHARPE; de Suger, Fontenelle et Montausier, par M. GARAT, et de Louis XII, par M. NOEL:

PRÉCÉDÉ

DE L'ESSAI SUR LES ÉLOGES,

PAR THOMAS.

TOME PREMIER.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

PARIS,

Jᵉ CHAUMEROT, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, GALERIES DE BOIS, N° 188,

ET PLACE S.-ANDRÉ-DES-ARCS, N° 11.

1812.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
171239
ASTOR, LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS.
1901

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

AVIS PRÉLIMINAIRE.

On a cru devoir préférer à une dissertation nouvelle sur les Éloges l'excellent ouvrage de Thomas, qui semble être la Préface naturelle d'un choix de cette espèce.

Quoique les Éloges de La Fontaine et de Molière, par Chamfort, ne fissent point partie des Éloges couronnés par l'ancienne académie française; et, quoique le bel éloge de Marc-Aurèle, par Thomas, n'eût jamais concouru, on n'a point hésité à les placer dans une collection qui, sans eux, ne seroit pas complète. Leur mérite justifie cette adoption.

Pour ne pas rendre ce Recueil trop volumineux, on y a seulement admis les

pièces qui ont obtenu la palme académique, et l'on ne s'est pas permis de juger celles qui, moins heureuses, sont cependant aussi très-recommandables. Déjà il étoit assez difficile de borner son choix entre les divers ouvrages d'auteurs plusieurs fois couronnés.

ESSAI
SUR LES ÉLOGES.

CHAPITRE PREMIER.

De la louange et de l'amour de la gloire.

La louange, si désirée et si prodiguée sur la terre, n'est point et ne peut être une chose indifférente; elle est ou utile ou funeste; elle est tour à tour ce qu'il y a ou de plus noble ou de plus vil. En société, c'est le plus souvent un commerce de mensonges, établi par la convention et le besoin de se plaire: alors elle nuit aux hommes, parce qu'elle les dispense d'avoir des vertus qu'ils auroient peut-être, ou du moins qu'ils devroient avoir. Si c'est un instrument que l'intérêt emploie pour parvenir à la fortune, on doit la mépriser; si c'est la flatterie d'un esclave qui trompe un homme puissant, on doit la craindre. Mais quelquefois aussi c'est l'hommage que l'admiration rend aux vertus, ou la reconnoissance au génie; et, sous ce point de vue, elle est une des choses les plus grandes qui soient parmi les hommes: d'abord, par son autorité, elle inspire un respect naturel pour celui qui la mérite et qui

l'obtient ; par sa justice, elle est la voix des nations qu'on ne peut séduire, des siècles qu'on ne peut corrompre ; par son indépendance, l'autorité toute-puissante ne peut l'obtenir, l'autorité toute-puissante ne peut l'ôter ; par son étendue, elle remplit tous les lieux ; par sa durée, elle embrasse les siècles. On peut dire que par elle le génie s'étend, l'âme s'élève, l'homme tout entier multiplie ses forces ; et de-là les travaux, les méditations sublimes, les idées du législateur, les veilles du grand écrivain ; de-là le sang versé pour la patrie, et l'éloquence de l'orateur qui défend la liberté de sa nation.

Il ne faut donc pas s'étonner que les âmes ardentes et actives aient été toutes passionnées pour la gloire. On connoît le mot de Philippe, à qui un courtisan féroce conseilloit de détruire Athènes : *Et par qui serons-nous loués ?* Ces mêmes Athéniens étoient les maîtres et les tyrans d'Alexandre qui étoit le maître du monde ; c'étoit pour eux qu'il combattoit, qu'il détrônoit, qu'il faisoit des rois. Il se précipitoit sur les champs de bataille, pour que les poëtes, les musiciens et les ouvriers d'Athènes disent, en se promenant sur la place, qu'Alexandre étoit grand (1).

(1) « O Athéniens, disoit-il, qu'il en coûte pour être » estimé de vous ! »

Ce sentiment est un aiguillon pour les uns, et un frein pour les autres. *Souviens-toi*, disoit un philosophe à un prince, *que chaque jour de ta vie est un feuillet de ton histoire.* Et il faudroit que tous les matins ce fût la première parole qu'on fît entendre aux princes à leur réveil; l'amour de la gloire veilleroit autour d'eux pour en repousser les foiblesses et les vices: car tel est le caractère de ce sentiment; il est fier, délicat, sévère à lui-même; à chaque pensée, à chaque action qu'il médite, il s'environne de témoins; l'univers est son censeur, et la postérité son juge.

D'où naît ce sentiment? de la nature même de l'homme. Ambitieux et foibles, mélanges d'imperfection et de grandeur, une estime étrangère peut seule justifier celle que nous tâchons d'avoir pour nous-mêmes. Elle met un prix à nos travaux, elle nous fait croire à nos vertus, elle nous rassure sur nos foiblesses; elle occupe de plus notre activité inquiète qui a besoin de mouvement, et qui cherche à se répandre au-dehors. L'amour de la gloire nous pousse et nous précipite hors de nous. Nous échappons à l'ennui et à nous-mêmes; nous volons au-devant du temps, nous vivons où nous ne sommes pas. La calomnie siffle dans un coin: mais la gloire parcourt la terre; elle acquitte la dette du genre humain envers la vertu et le génie.

On a beaucoup déclamé contre la gloire ; cela est naturel : il est beaucoup plus aisé d'en dire du mal que de la mériter. Tacite étoit plus ingénu ; il convenoit que c'étoit la dernière passion du sage, et apparemment la sienne. Il y a des hommes qui se vantent de la mépriser, et, pour qu'on n'en doute pas, ils le répètent : c'est une raison de plus pour ne les point croire. Chacun en secret y prétend, mais l'un s'affiche et l'autre se cache ; l'un a la vanité des petites choses, et l'autre l'orgueil des grandes. Corneille mettoit sa gloire à faire *Cinna ;* un courtisan de son siècle, à paroître avec grâce dans un ballet.

Voulez-vous savoir ce que peut le sentiment de la gloire ; ôtez-la de dessus la terre, tout change : le regard de l'homme n'anime plus l'homme ; il est seul dans la foule ; le passé n'est rien, le présent se resserre, l'avenir disparoît ; l'instant qui s'écoule périt éternellement, sans être d'aucune utilité pour l'instant qui doit suivre.

En parcourant l'histoire des empires et des arts, je vois partout quelques hommes sur des hauteurs, et en bas, le troupeau du genre humain qui suit de loin et à pas lents. Je vois la gloire qui guide les premiers, et ils guident l'univers.

En mécanique, on préfère les machines qui produisent les plus grands effets par les plus pe-

tits moyens; en politique, on doit faire de même: or telle est cette passion. Sparte a besoin de trois cents hommes qui meurent; ils se dévouent: Sparte fait graver quelques lettres sur les rochers teints de leur sang, voilà leur récompense. C'est peut-être avec deux ou trois cents couronnes de chêne que Rome a conquis le monde. Mais ces illusions sublimes n'appartiennent ni à toutes les âmes, ni à tous les siècles.

Le sentiment de la gloire suppose le retranchement des passions communes. Ou il n'existe pas, ou il occupe l'âme toute entière. Ne l'attendez pas d'un peuple chez qui domine l'intérêt: la gloire est la monnoie des états; mais la gloire ne représente rien où l'or représente tout. Ne l'attendez pas d'un peuple voluptueux; ce peuple n'a que des sens, il ne sait renoncer à rien, il ne sait pas perdre un jour pour gagner des siècles. Ne l'attendez pas d'un peuple esclave; la gloire est fière et libre, et l'esclave, corrompu par sa servitude, n'a pas assez de vertu pour lever les yeux jusqu'à elle. Ne l'attendez pas d'un peuple pauvre; je ne dis pas celui qui, resté près de la nature et de l'égalité, borne ses désirs, vit de peu, et met les vertus à la place des richesses, mais celui qui, environné de grandes richesses qu'il ne partage pas, se trouve entre le spectacle du faste et la misère, et voit l'extrême pauvreté sortir de l'ex-

trême opulence ; ce peuple, occupé et avili par ses besoins, ne peut avoir l'idée d'un besoin plus noble. Vous le trouverez peu chez une nation livrée à ce qu'on appelle les charmes de la société ; chez un tel peuple, la multitude des goûts nuit aux passions. Il est trop facile d'avoir des succès d'un moment, pour chercher à obtenir des succès plus pénibles. D'ailleurs, en voyant les hommes de si près, on met moins de prix à leur opinion. En général, le sentiment de la gloire a je ne sais quoi de réfléchi et de profond qui se nourrit surtout dans la retraite. C'est là qu'occupé de grands travaux, on est frappé de la rapidité de la vie, et qu'on veut étendre sur l'avenir une existence si courte. C'est à cette distance des hommes que la renommée paroît auguste, que la postérité se montre, que la gloire tourmente et fatigue l'imagination. Il faut qu'elle soit vue de loin pour qu'elle en impose ; elle ressemble à ces divinités de nos ancêtres, qu'ils avoient soin de placer dans les forêts ou dans des lieux obscurs ; moins on les voyoit, plus elles obtenoient d'hommages.

On a demandé souvent si le devoir seul ne peut pas suppléer à la gloire. Cette question honore ceux qui la font ; mais la réponse est simple : faites que tous les gouvernemens soient justes et que tous les hommes soient grands, et alors la gloire sera peut-être inutile aux hommes. Je suis

loin de calomnier l'humanité; sans doute il y a eu des âmes qui, en faisant le bien, ont obéi au devoir, et n'ont obéi qu'à lui, et à qui de grandes actions sont échappées en silence. Athènes éleva un autel au Dieu inconnu; on pourroit élever sur la terre une statue, avec cette inscription: *Aux hommes vertueux que l'on ne connoît pas.* Ignorés pendant la vie, oubliés après la mort, moins ils ont cherché l'éclat, et plus ils ont été grands. Mais ne nous flattons point, il y a peu de ces âmes qui se suffisent et marchent d'un pas ferme sous l'œil de la raison qui les guide, ou de Dieu qui les regarde. La plupart des hommes, foibles par leur nature, foibles par le peu de rapport qu'il y a entre leur esprit et leur caractère, plus foibles encore par les exemples qui les assiégent, par le prix que les circonstances mettent trop souvent à la bassesse et au crime, n'ayant ni assez de courage pour être toujours bons, ni assez de courage pour être toujours méchans, embrassant tour à tour et le bien et le mal, sans pouvoir se fixer ni à l'un ni à l'autre, sentent la vertu par le remords, et ne sont avertis de leur force que par le reproche secret qu'ils se font de leur foiblesse. Dans cet état, il leur faut un appui. Le désir de la renommée se mêlant au devoir, les enchaîne à la vertu. Ils oseroient peut-être rougir à leurs yeux; ils craindront de rougir aux

yeux de leur nation et de leur siècle. Et à l'égard des hommes même dont l'âme est d'une trempe plus vigoureuse et plus forte, la gloire est un dédommagement si elle n'est un appui. Nous nous récrions contre Athènes qui proscrivoit ses grands hommes : l'ostracisme est partout. Un monstre parcourt la terre pour flétrir ce qui est honnête et rabaisser ce qui est grand; il a à la main la baguette de Tarquin, et abat en courant tout ce qui s'élève. Dès que le mérite parut, l'envie naquit, et la persécution se montra; mais au même instant la nature créa la gloire, et lui ordonna de servir de contre-poids au malheur.

Il semble, en effet, que la vertu et le génie souvent opprimés, se réfugient, loin du monde réel, dans ce monde imaginaire, comme dans un asile où la justice est rétablie. Là Socrate est vengé, Galilée est absous, Bacon reste un grand homme; là Cicéron ne craint plus le fer des assassins, ni Démosthène le poison; là Virgile est au-dessus d'Auguste, et Corneille près de Condé. L'or et la vanité ne se trouvent point là pour distribuer les rangs et assigner les places. Chacun, par l'ascendant de son génie ou de ses vertus, monte et va prendre son rang; les âmes opprimées se relèvent et recouvrent leur dignité. Ceux qui ont été outragés pendant la vie, trouvent du moins la gloire à l'entrée du mausolée qui doit couvrir

leurs cendres : l'envie disparoît et l'immortalité commence.

Soit intérêt, soit justice, on a donc partout rendu des honneurs aux grands hommes; et de-là les statues, les inscriptions, les arcs de triomphe; de-là, surtout, l'institution des éloges, institution qui a été universelle sur la terre. Nous nous proposons d'examiner ce qu'ils ont été chez les différentes nations et dans les différens siècles; quels sont les hommes à qui on les a accordés, à qui on les a refusés; comment le pouvoir les a usurpés sur la vertu; comment ce qui étoit institué pour être utile aux peuples, est devenu quelquefois le fléau des peuples en corrompant les princes. Nous indiquerons le caractère et le mérite, ou la bassesse des écrivains qui ont travaillé dans ce genre. Ainsi nous suivrons de siècle en siècle les révolutions de l'éloquence et des arts, nous marquerons leur décadence ou leurs progrès. Souvent nous jugerons, d'après l'histoire, les hommes qui ont été loués, afin de mieux connoître l'esprit des panégyristes et l'esprit du temps. Enfin, nous terminerons cet Essai par quelques idées générales sur le ton et l'espèce d'éloquence qui nous paroît convenable aux éloges des grands hommes; non que nous nous proposions de donner la poétique de ce genre, nous voulons nous instruire et ne pas tracer des règles. On sait que la pre-

mière règle est le génie, et celui qui l'a, trouve aisément les autres. Il seroit d'ailleurs injuste (quoique cette injustice ne soit que trop commune) de vouloir donner à son art les limites de son talent.

A l'égard des jugemens que, dans le cours de cet Essai, nous porterons sur certains hommes, s'il y en a qui puissent déplaire, nous ne répondrons qu'un mot : nous croyons avoir été justes; la justice est le premier de nos sentimens, elle sera le dernier. En parcourant la classe des hommes loués, il est difficile de ne pas s'indigner souvent. Trop de panégyriques ressemblent à ces statues qu'on élevoit dans Rome aux empereurs, et dont le plus grand nombre étoit brisé, dès que l'empereur n'étoit plus. Que l'intérêt et la crainte prodiguent l'éloge, c'est le contrat éternel du foible avec le puissant; mais la postérité, sans espérance comme sans crainte, doit être plus libre; elle peut aimer ou haïr, approuver ou flétrir d'après la justice et son cœur. Quoi, même après des siècles, faudroit-il encore avoir des égards pour des tombeaux et pour des cendres!

CHAPITRE II.

Des éloges religieux, ou des hymnes.

Le genre des éloges est très-ancien ; si on en cherche l'origine, on la trouvera dans les premières hymnes qui furent adressées à la divinité. Ces hymnes furent inspirées par l'admiration et la reconnoissance. L'homme placé en naissant sur la terre, dut être frappé du grand spectacle que déployoit à ses yeux la nature. L'étendue des cieux, la profondeur des forêts, l'immensité des mers, la richesse et la variété des campagnes, cette multitude innombrables d'êtres en mouvement, destinés à servir d'ornement au globe qu'il habite, tout ce vaste assemblage dut porter à son esprit une impression de grandeur. Bientôt un autre sentiment dut succéder à celui-là. Il vit que cette nature si riche avoit des rapports avec lui ; les astres lui prêtoient leur lumière ; des fruits naissoient sous ses pas, ou se détachoient des branches pour le nourrir ; les arbres le protégeoient de leur ombre, et offroient un asile à son repos ; les cieux, pendant son sommeil, sembloient se couvrir d'un voile, et n'envoyoient à son séjour qu'une lumière douce et tranquille. Frappé

de tant de merveilles, il sent que leur cause n'est point en lui-même; il sent que tout est l'ouvrage d'un être qui se dérobe à ses sens, mais qui se manifeste à lui par ses bienfaits. Alors il le cherche à travers ce monde solitaire où il a été jeté; il le demande aux cieux, à la terre, à tout ce qui l'environne; il prête l'oreille pour l'entendre. Plein du sentiment religieux qui s'élève dans son cœur, il mêle sa voix à celle de la nature; et du sommet d'une montagne, ou dans un vallon écarté, au bruit des fleuves et des torrens qui roulent à ses pieds, il chante une hymne en l'honneur de la divinité dont il éprouve la présence, et qui le fait exister et sentir.

La première hymne qui fut chantée dans cette solitude du monde, fut une grande époque pour le genre humain. Bientôt on vit les pères assembler leurs enfans au milieu des campagnes, pour rendre les mêmes hommages. On vit le vieillard entouré de moissons, tenant d'une main une gerbe de blé, et de l'autre montrant les cieux, apprendre à sa famille à louer le Dieu qui la nourrissoit.

Dans ces premiers temps, on loua la divinité au lever du soleil; c'étoit une espèce de création nouvelle qui rendoit l'univers à l'homme. On la loua aux approches de la nuit, parce que son obscurité et son silence inspiroient l'effroi; on la

loua de même au renouvellement de l'année, au commencement des saisons, à chaque nouvelle lune. Il semble que, vers l'origine du monde, l'homme, peu assuré des bienfaits de la nature, s'étonnoit, pour ainsi dire, à chaque instant, de n'en être pas abandonné; et le désordre qu'il voyoit dans plusieurs endroits de la terre encore sauvage, lui faisoit mettre un plus grand prix à l'ordre constant qu'il apercevoit dans les cieux.

Dans la suite, et chez les peuples même les plus policés, toutes les fois qu'il arriva un bonheur inattendu ou un fléau terrible, on s'empressa partout à louer les dieux qu'on adoroit. Ainsi, nous voyons par l'histoire que c'est surtout dans le temps des épidémies et des guerres, lorsque de grandes batailles étoient perdues, lorsque la peste faisoit périr les citoyens par milliers, lorsque le peuple croyoit voir, pendant la nuit, un spectre pâle et terrible, répandre la désolation sur ses murs; c'étoit alors que les prêtres, dans les temples et aux pieds des autels, entourés d'un peuple nombreux, et levant tous ensemble leurs mains vers le ciel, composoient et chantoient de nouvelles hymnes.

Dans ces temps d'effroi, les hymnes dûrent être animées par l'imagination et respirer l'enthousiasme; car l'homme, aux prises avec la na-

ture, conçoit des idées plus grandes par la vue de sa foiblesse même; alors tout s'exagère à ses yeux; ses expressions s'élèvent avec ses idées, il peint tout avec force, il emprunte de toute la nature des images pour louer celui à qui la nature est soumise. Son style est quelquefois mystérieux comme l'être à qui il parle; son oreille même cherche dans les sons une harmonie inconnue; et comme pour donner une habitation à la divinité, il a élevé des colonnes, exhaussé des voûtes, dessiné des portiques; comme pour la représenter, il a agrandi les proportions et cherché à faire une figure imposante; comme pour en approcher dans les jours de fêtes, il a substitué à la marche ordinaire, des mouvemens cadencés et des pas en mesure; ainsi, pour la louer, il cherche, pour ainsi dire, à perfectionner la parole; et joignant la poésie à la musique, il se crée un langage distingué en tout du langage commun.

Mais comment l'esprit humain osa-t-il concevoir le projet de louer Dieu? L'ami peut louer son ami, l'esclave son maître, le sujet son roi. Malgré la distinction des rangs, l'homme est à côté de l'homme: l'orgueil les sépare, la nature les rapproche. Mais l'homme et Dieu, où est la mesure commune?

Cependant toutes les nations ont eu des hymnes. Les penchans, les besoins, les vices où les

vertus ont décidé des attributs qu'on a loués dans la divinité. Je te loue, s'écrie l'habitant sauvage du Groenland, ô toi dont la main invisible amène tous les ans la baleine sous mes harpons, et fait couler son sang dans les mers, pour m'aider à suivre sa trace quand elle s'éloigne du rivage! Et à l'autre extrémité du globe, l'Indien chante sous son beau ciel : Je te loue, ô toi qui fais croître des moissons de riz dans mes plaines, et qui fais fleurir le citronnier et l'oranger au bord de mes ruisseaux! tandis que, vers les bords de la Russie orientale, un autre peuple sauvage chante auprès de ses volcans : Je t'adore et te loue, ô être puissant et terrible qui habites ces souterrains enflammés, et qui, de là, roules tes feux parmi nos neiges et nos glaces! Ainsi, chez tous les peuples, les hymnes prennent, pour ainsi dire, la teinte du climat; et une nature, ou sauvage, ou riante, influant, par les sensations, sur les idées, y détermine les différens éloges qu'on fait de la divinité (1).

On nous a conservé beaucoup d'hymnes des anciens. Le pays où Homère chanta, où Orphée institua des mystères, où l'architecture éleva des temples dont nous allons encore admirer les ruines,

(1) On voit qu'il ne s'agit ici que des peuples qui ne sont pas éclairés des lumières de la foi.

où le ciseau de Phidias sembloit faire descendre la divinité sur le marbre ; ce pays où l'air, la terre et les eaux avoient, aux yeux des habitans, quelque chose de divin, et où chaque loi de la nature étoit représentée par une divinité, dut produire un grand nombre d'hymnes en l'honneur des dieux qu'on adoroit ; mais la plupart de ces hymnes furent défigurées par des fables et des contes de fées, faits pour les poëtes et les peintres : elles amusoient le peuple et révoltoient les sages.

Nous en avons quelques-unes attribuées à Homère. On sait que dans ses poëmes il a mieux célébré les héros que les dieux : ses hymnes sont du même ton ; ce sont plutôt des monumens de la mythologie païenne, que des éloges religieux ; mais on y retrouve quelquefois son pinceau et les charmes de la plus riante poésie.

Les hymnes de Callimaque offrent les mêmes beautés et les mêmes défauts ; on y voit le génie esclave de la superstition, et des erreurs populaires chantées avec autant d'harmonie que de grâce.

Il ne nous reste rien des hymnes de Pindare, mais nous savons qu'elles étoient toutes consacrées à cet Apollon de Delphes, dont les oracles mettoient à contribution la crédulité des peuples et l'ambition des rois. Tandis que les poëtes et le peuple défiguroient ainsi la divinité en la célé-

brant, les initiés, dans leurs mystères, lui rendoient un hommage plus pur et plus digne d'elle. Le ton de leurs hymnes est imposant; mais l'initié, en parlant à Dieu, sembloit ne s'occuper que de ses propres besoins; il oublioit que des êtres foibles, en louant leur père commun, ne doivent pas se séparer du reste de la famille, et implorer des bienfaits qui ne soient que pour eux.

Si les Grecs nous ont laissé quelque chose d'auguste et de grand dans le genre des hymnes, il faut convenir que c'est celle du philosophe stoïcien nommé Cléanthe. Cette hymne, trop peu connue, annonce en même temps une imagination forte et une âme épurée de superstitions: elle est digne de la secte qui devoit former un jour Epictète dans les fers, et les Antonins sur le trône. Je m'imagine que Cléanthe, qui fut le second fondateur du portique, et qui, obligé de travailler de ses mains pour vivre, compta un roi parmi ses disciples, un jour, après leur avoir expliqué ses principes sur le système du monde et son auteur, tout à coup enflammé d'enthousiasme, se fit apporter une lyre, et chanta, en leur présence, cette hymne qui nous a été conservée par Stobée:

« O toi qui as plusieurs noms, mais dont la » force est une et infinie, ô Jupiter! premier des » immortels, souverain de la nature, qui gou-

» vernes tout, qui soumets tout à une loi, je te
» salue; car il est permis à l'homme de t'invo-
» quer. Tout ce qui vit, tout ce qui rampe, tout
» ce qui existe de mortel sur la terre, nous na-
» quîmes de toi, nous sommes de toi une foible
» image; je t'adresserai donc mes hymnes, et je
» ne cesserai de te chanter. Cet univers suspendu
» sur nos têtes, et qui semble rouler autour de
» la terre, c'est à toi qu'il obéit; il marche, et se
» laisse en silence gouverner par ton ordre. Le
» tonnerre, ministre de tes lois, repose sous tes
» mains invincibles; ardent, doué d'une vie im-
» mortelle, il frappe, et la nature s'épouvante.
» Tu diriges l'esprit universel qui anime tout, et
» vit dans tous les êtres : tant, ô roi suprême,
» ton pouvoir est illimité et souverain ! Génie de
» la nature, dans les cieux, sur la terre, sur les
» mers, rien ne se fait, ne se produit sans toi,
» excepté le mal qui sort du cœur du méchant.
» Par toi, la confusion devient de l'ordre; par
» toi, les élémens qui se combattent s'unissent.
» Par un heureux accord, tu fonds tellement ce
» qui est bien avec ce qui ne l'est pas, qu'il
» s'établit dans le tout une harmonie générale et
» éternelle : seuls parmi tous les êtres, les mé-
» chans rompent cette grande harmonie du
» monde. Malheureux ! ils cherchent le bonheur,
» et ils n'aperçoivent point la loi universelle qui,

» en les éclairant, les rendroit tout à la fois bons » et heureux : mais tous, s'écartant du beau et » du juste, se précipitent chacun vers l'objet qui » l'attire ; ils courent à la renommée, à de vils » trésors, à des plaisirs qui, en les séduisant, » les trompent. O Dieu qui verses tous les dons, » Dieu à qui les orages et la foudre obéissent, » écarte de l'homme cette erreur insensée ; daigne » éclairer son âme, attire-la jusqu'à cette raison » éternelle qui te sert de guide et d'appui dans » le gouvernement du monde, afin qu'honorés » nous-mêmes, nous puissions t'honorer à ton » tour, célébrant tes ouvrages par une hymne » non interrompue, comme il convient à l'être » foible et mortel ; car ni l'habitant de la terre, » ni l'habitant des cieux n'a rien de plus grand » que de célébrer dans la justice, la raison su- » blime qui préside à la nature ! »

Il est difficile, sans doute, de parler de Dieu avec plus de grandeur. Nous avons des hymnes des Romains, ou du moins quelques morceaux dans leurs poëtes, qui nous en donnent une idée (1); mais nous n'avons rien de ce genre,

(1) Voyez une hymne à Bacchus, dans Ovide ; l'hymne à Hercule, dans Virgile, et plusieurs hymnes dans Horace. On peut y joindre le *Pervigilium Veneris*, qui probablement étoit une hymne qu'on chantoit dans les fêtes de Vénus.

qui nous peigne la divinité d'une manière éloquente et forte. Les hymnes qu'Horace fit pour les jeux séculaires de Rome, ont le mérite de la délicatesse et du goût; mais combien elles sont au-dessous du sujet! une fête établie pour la révolution des siècles, l'idée de la divinité pour qui tous les siècles ensemble ne sont qu'un moment, la foiblesse de l'homme que le temps entraîne, ses travaux qui lui survivent un instant pour tomber ensuite, les générations qui se succèdent et qui se perdent, les malheurs et les crimes qui avoient marqué dans Rome le siècle qui venoit de s'écouler, les vœux pour le bonheur du siècle qui alloit naître; il semble que toutes ces idées auroient dû fournir à un poëte tel qu'Horace, une hymne pleine de chaleur et d'éloquence; mais plus un peuple est civilisé, moins ces hymnes doivent avoir, et ont en effet d'enthousiasme. Ce sont les peuples nouveaux qui sont les plus frappés de la nature, et par conséquent de l'idée d'un créateur. A imagination égale, cette impression même est plus forte chez les peuples qui habitent les campagnes, que chez les peuples renfermés dans l'enceinte des villes, et l'on sent bien que cela doit être: dans les villes, on n'aperçoit, pour ainsi dire, que l'homme; partout l'homme y rencontre sa grandeur. Les objets qui l'environnent, et qui le frappent, c'est l'architecture qu'il a créée,

les métaux qu'il a tirés du sein de la terre, les richesses qu'il a cherchées au-delà de l'océan, les différentes parties du monde unies par la navigation, enfin tout ce qu'a de brillant le tableau de la société, des lois et des arts; mais dans les campagnes, l'homme disparoît, et la divinité seule se montre. C'est là que de toute part on rencontre les cieux; là, le spectacle du jour a quelque chose de plus imposant, et la nuit de plus terrible; là, le retour constant des saisons est marqué par de plus grands effets; l'œil, en découvrant autour de lui des espaces sans bornes, est plus frappé de l'étendue de l'univers, et de la main qui en a tracé le plan. Il ne faut donc pas s'étonner si les premiers peuples du monde, qui étoient presque tous des peuples pasteurs, et surtout les orientaux qui, habitant un plus beau climat, doivent plus aimer et sentir la nature, ont donné à leurs éloges religieux un caractère que l'on ne trouve point parmi nous. Dans nos climats d'occident, et surtout dans une grande partie de notre Europe moderne, nous avons commencé presque tous par être des espèces de sauvages, enfermés dans des forêts et sous un ciel triste; ensuite nous avons été tout à la fois corrompus et barbares par des circonstances singulières, et des mélanges de nations; enfin, nous avons fini par être corrompus et polis. On voit aisément que, dans ces trois époques,

les éloges religieux ont dû être foibles et froids. Notre seul mérite, aujourd'hui, est d'avoir mis quelque pureté de style dans un genre d'ouvrage le plus susceptible de beautés fortes, et qui sembleroit devoir être grand et sublime, comme le tableau de la nature.

CHAPITRE III.

Des éloges chez tous les premiers peuples.

La louange élevée vers la divinité descendit bientôt jusqu'à l'homme. Elle devoit s'avilir un jour, mais elle commença par être juste : elle célébra des bienfaits, avant de flatter le pouvoir, ou d'honorer des crimes. La raison en est simple; dans ces premiers temps, l'homme, plus indépendant et plus fier, étoit plus près de l'égalité; la foiblesse et le besoin ne s'étoient point encore vendus à l'orgueil, et le maître, en enchaînant l'esclave, ne lui avoit point encore dit : « Loue-moi, car je suis grand, et je daignerai te protéger, si tu me flattes. »

On sent qu'alors, pour être loué, il falloit des droits réels, et ces droits ne purent être que des services rendus aux hommes. Ainsi, la découverte du feu, l'application de cet élément aux usages de

la vie, l'art de forger les métaux, l'idée de fertiliser la terre en la remuant, la première et la grossière ébauche d'une charrue, voilà sans doute quels furent les premiers titres pour les éloges des nations; tout ce qui est vil aujourd'hui, commença par être grand. Les législateurs vinrent ensuite, et ils reçurent aussi des hommages; car les lois étoient un besoin pour le foible. Enfin, comme la société naissante avoit différentes espèces d'ennemis, qu'il falloit faire reculer les bêtes féroces dans les déserts, qu'il falloit repousser les brigands ou les peuples armés, on célébra ceux qui, pour le repos de tous, sacrifiant le leur, se dévouèrent à combattre les lions, les tigres et les hommes.

Dans ces temps d'une grossièreté simple, on loua les bienfaiteurs de l'humanité, même de leur vivant. L'orgueil n'avoit point encore éveillé l'envie; l'homme sauvage admire, et ne calcule point avec art pour échapper à la reconnoissance. Cependant les héros dûrent recevoir de plus grands honneurs après leur mort, car on respecte toujours plus ce qu'on ne voit pas. Dans la suite même, quand il ne resta plus d'eux que leur nom et leurs bienfaits, et cet éclat de réputation qui agrandit tout, on en fit des dieux; alors leur tombe fut un autel, et leurs éloges furent des hymnes.

Tout peuple, dès sa naissance, eut des éloges. Les Chinois, les Phéniciens, les Arabes célébroient par des chants les grandes actions et les grands hommes. La Grèce étoit encore loin d'être le pays d'Homère et de Platon, lorsque déjà elle avoit adopté ou créé cet usage. Nous verrons la même coutume chez les premiers Romains; enfin, chez tous les peuples celtiques, la même institution régna plusieurs siècles. Les druides étoient les philosophes et les prêtres de la nation; les bardes étoient les chantres et les panégyristes des héros. On les plaçoit au centre des armées: « Viens nous » voir combattre et mourir, et tu nous chante- » ras. » Et le guerrier qui tomboit percé de coups, tournoit ses regards mourans vers le poëte qui étoit chargé de l'immortaliser. Ces chants ou ces éloges étoient la principale ambition de ces peuples; c'étoit un malheur de mourir sans les avoir obtenus, et l'on croyoit qu'alors ces ombres guerrières apparoissoient aux yeux du barde pour solliciter ses chants, ou qu'il étoit averti par le bruit de la harpe, qui retentissoit seule et à travers le silence de la nuit.

Ces chants se conservoient par la mémoire, et passoient d'âge en âge; on les répétoit dans les familles, on les chantoit dans les fêtes; la veille des batailles, ils servoient de prélude aux combats; ils animoient le guerrier et servoient de con-

solation aux vieillards; le héros qui ne pouvoit plus combattre, assis sous le chêne, entendoit chanter les exploits de sa jeunesse, et il étoit entouré de ses fils et de ses petits-fils qui, appuyés sur leur lance, écoutoient en pleurant les actions de leurs pères.

On ne peut concevoir l'influence que ces panégyriques guerriers avoient sur ces peuples. Ils leur inspiroient un enthousiasme de valeur, qui, plusieurs siècles de suite, leur servit de barrière contre les tyrans. C'est par eux que la Germanie, la Gaule et l'Angleterre se défendirent si longtemps contre les Romains. Ces chants conservèrent, dans le nord de l'Ecosse, un sentiment de liberté et une indépendance qui a subsisté jusqu'aujourd'hui. Enfin, lorsqu'au neuvième siècle, Edouard Ier voulut conquérir le pays de Galles, il ne crut pouvoir l'asservir qu'en faisant massacrer tous les bardes; mais en les faisant périr, il ne put anéantir leurs chansons, qui perpétuèrent dans ces montagnes tout ce que les conquérans redoutent, le courage et l'horreur de la servitude.

On a rassemblé depuis peu, en Angleterre, plusieurs de ces monumens qui s'étoient conservés dans le nord de l'Ecosse, et ils sont connus en France sous le titre de *poésies erses*. On y trouve une imagination plus forte qu'étendue, peu d'art, peu de liaison, nulle idée générale, nul de ces

sentimens qui tiennent au progrès de l'esprit, et qui sont les résultats d'une âme exercée et d'une réflexion fine; mais il y règne d'autres beautés, le fanatisme de la valeur, une âme nourrie de toutes les grandes images de la nature, une espèce de grandeur sauvage, semblable à celle des forêts et des montagnes qu'habitoient ces peuples, et surtout une teinte de mélancolie, tour à tour profonde et douce, telle que devoient l'avoir des hommes qui menoient souvent une vie solitaire et errante, et qui, ayant une âme plus susceptible de sentiment que d'analyse, conversoient avec la nature aux bords des lacs, sur les mers et dans les bois, attachant des idées superstitieuses aux tempêtes et au bruit des vents, trouvant tout inculte et ne polissant rien, peu attachés à la vie, bravant la mort, occupés des siècles qui s'étoient écoulés avant eux, et croyant voir sans cesse les images de leurs ancêtres, ou dans les nuages qu'ils contemploient, ou dans les pierres grises qui, au milieu des bruyères, marquoient les tombeaux, et sur lesquels le chasseur fatigué se reposoit souvent.

On sent assez quel doit être le caractère des ouvrages d'un pareil peuple; mais ce qui étonne, c'est que déjà on y trouve l'art d'opposer les idées douces aux idées terribles, et de placer presque partout l'image de l'amour à côté de celle de la

guerre ; peut-être ce qui nous paroît un art, n'étoit que l'expression naturelle des mœurs de ces peuples. On sait que les Huns, les Goths, les Germains et les Bretons étoient entièrement asservis à leurs femmes. Chez les peuples pasteurs et à demi-sauvages, l'amour devoit se mêler à toutes les idées, et même à celles de la guerre, parce que les femmes y étoient des objets de conquête. Il ne faut donc pas s'étonner si, parmi tous ces éloges guerriers, il n'y en a aucun où l'on ne trouve des femmes à côté des héros, et presque partout le contraste ou l'union de l'amour et des combats.

Les Germains eurent, comme les Ecossais et les Bretons, leurs éloges composés par leurs bardes, et ils les conservoient de même : plusieurs subsistoient encore du temps de Charlemagne. Ce prince qui, au milieu d'une vie agitée, et occupé sans cesse de législation, et de conquêtes, trouvoit encore du temps pour aimer les arts, fit rassembler tous ces ouvrages, et les fit traduire en vers dans la langue des anciens Romains. Tant qu'il vécut, ces monumens restèrent ; mais à sa mort on les vendit, et une collection qui avoit coûté tant de soins, se trouva encore dispersée. Un pareil trait nous donne l'idée d'un siècle et des barbares au milieu des-

quels la nature avoit jeté un grand homme (1).

Si de la Germanie nous remontons vers le nord et chez les Scandinaves, nous retrouvons le même usage. Les peuples qui brûlèrent Rome avoient des prétentions à la gloire; chez eux les scaldes chantoient les héros; souvent même ils gravoient ces chants et ces éloges, ou dans les forêts, ou en pleine campagne, et l'on en trouve encore aujourd'hui sur les rochers du nord. Les Danois qui, sous le nom de Normands, ravagèrent la moitié de l'Europe et mirent deux fois le siége devant Paris, en s'embarquant pour aller exercer leur métier de conquérans ou de pirates, ne manquoient jamais de mettre dans leurs vaisseaux, avec leurs provisions, leurs armes et leurs tonneaux de bière, quelques scaldes ou poëtes pour chanter leurs succès.

Nous avons encore aujourd'hui quelques-uns de

(1) Il y a pourtant apparence que ces monumens si curieux ne sont point anéantis. Albert Krantz et Jean Aventin, deux historiens qui écrivoient au commencement du seizième siècle, citent d'anciennes chansons des bardes, qu'ils prétendent avoir trouvées dans des couvens d'Allemagne. Ainsi, peut-être, les éloges d'Arminius et de ces fameux Germains sont ensevelis aujourd'hui dans quelqu'abbaye bâtie dans les mêmes forêts où les Germains combattirent autrefois pour leur liberté. Il est probable que cette découverte se fera un jour.

ces chants ; on se doute bien qu'ils sont barbares comme les héros qu'ils célèbrent ; mais à travers le désordre des idées, il y règne une éloquence fière et sauvage, et jamais peut-être le mépris de la mort n'a été mieux peint chez aucun peuple. Tel est surtout l'ouvrage d'un de ces Scandinaves, qui, au neuvième siècle, fut en même temps roi, guerrier, poëte et pirate, et qui, pris en Angleterre, les armes à la main, condamné à mourir dans une prison pleine de serpens, chanta lui-même son éloge funèbre.

Après avoir raconté tous ses exploits, il s'écrie : « Quelle est la destinée d'un homme vaillant, si » ce n'est de mourir dans les combats ? celui qui » n'est jamais blessé, est-il digne de vivre ? Il » traîne une vie ennuyeuse, et le lâche ne fait » jamais usage de son cœur. Quand les épées se » heurtent, le devoir du guerrier est de se pré- » senter contre le guerrier. J'honore l'homme » qui ne recule pas devant un homme ; c'est la » gloire de celui qui a du courage ; et qui veut » inspirer de l'amour à une femme, doit être » prompt et hardi dans les batailles.... Non, dans » le palais du puissant Odin, l'homme brave ne » gémit point sur sa mort. Je ne vais point vers » Odin avec la voix du désespoir. Oh ! comme » tous mes enfans courroient à la guerre, s'ils » savoient le malheur de leur père, qu'une mul-

» titude de serpens déchire ! J'ai donné à mes » enfans une mère qui a mis du courage dans » leur sein.... Mes derniers instans approchent. » La lente morsure des serpens me donne une » mort cruelle. En voici un qui s'entrelace autour » de mon cœur ; j'espère que l'épée de mes en- » fans sera teinte du sang de mon ennemi. Mes » enfans ! leur front rougira de colère, et ils ne » demeureront point assis dans le repos. J'ai cin- » quante et une fois élevé l'étendard des batailles ; » j'ai appris dans ma jeunesse à teindre une épée » de sang ; mon espérance étoit alors qu'aucun » roi, parmi les hommes, ne seroit plus vaillant » que moi. N'entends-je pas les déesses de la » mort qui m'appellent ? Je vous suis. Je serois » un lâche, si je m'affligeois de mourir. Il est » temps de finir mes chants ; les déesses m'in- » vitent, elles s'avancent ; Odin, de son palais, » les a envoyées vers moi ; je serai assis sur un » siége élevé, et les déesses de la mort me ver- » seront le breuvage immortel. C'en est fait ; les » heures de ma vie sont écoulées : je vais sourire » en mourant. »

On peut juger, par ce morceau, quelle étoit la mythologie, le caractère et le tour d'imagination de ces peuples, plus connus jusqu'à présent par leur férocité que par leur génie ; mais ce qui mérite d'être observé, c'est que la plupart des scaldes

ou chantres du nord étoient islandais. Ces insulaires avoient la plus grande réputation ; ils étoient accueillis chez les rois et conservoient le souvenir de tout ce qui se faisoit de grand dans le nord. Ainsi, une île qui n'est aujourd'hui qu'un amas de rochers brisés ou noircis par les volcans, et à travers lesquels on voit, de distance en distance, des cabanes et des troupeaux, quand tout le reste de l'Europe étoit barbare, a produit une foule de poëtes. Aujourd'hui les Islandais sont encore distingués par leur esprit, mais ils ne chantent plus : ils chassent l'ours et le renard, au lieu de célébrer les héros.

L'Amérique eut les mêmes usages que notre ancienne Europe. Au Mexique, au Pérou, au Brésil, au Canada, et jusque dans des pays où les peuples ignoroient l'usage du feu (1), on a trouvé des espèces de poëmes destinés à célébrer des espèces de grands hommes. Ainsi partout l'intérêt public a dicté les éloges ; chaque nation a loué ce qui étoit utile à ses besoins ou à ses plaisirs ; on a loué la piraterie chez les Scandinaves, le brigandage chez les Huns, le fanatisme chez les Arabes, les vertus douces et les talens chez les peuples civilisés, la chasse ou la pêche chez les sauvages, la navigation chez les habitans des îles ;

(1) Iles Marianes.

mais il y a une qualité qui partout a toujours été également louée, c'est celle qui a créé toutes les révolutions, qui bouleverse tout, qui assujétit tout, qui soutient les lois et qui les combat, qui fonde les empires et qui les détruit, à qui tout est soumis dans la nature, et devant qui l'univers et les panégyristes seront éternellement prosternés, la force.

CHAPITRE IV.

Des éloges funèbres chez les Egyptiens.

Nous avons vu l'origine des éloges chez presque toutes les nations; je voudrois maintenant suivre leurs différentes formes chez tous les peuples qui ont cultivé les arts. A la tête de ces pays civilisés, je vois d'abord l'ancienne Egypte, pays de superstition et de sagesse, fameux par ses monumens et par ses lois, et qui a été en même temps le berceau des arts, des sciences et des mystères. On sait que ce pays est un de ceux qui a eu le plus d'influence sur le reste du monde; il fut l'école d'Orphée et d'Homère, de Pythagore et de Platon, de Solon et de Lycurgue. Il donna ses obélisques à Rome, ses lois à la Grèce, ses ins-

titutions religieuses à une partie de l'orient, ses colonies et ses usages à plusieurs pays de l'Asie et de l'Europe; il n'eut presque sur tout que des idées vastes; ses ruines même nous étonnent, et ses pyramides, qui subsistent depuis quatre mille ans, semblent faire toucher le voyageur aux premiers siècles du monde.

C'est dans ce pays que l'on conçut une des idées les plus grandes et les plus utiles à la morale qu'il y ait jamais eu. Les lois, par la nature, n'ont de prise sur l'homme qu'autant qu'il respire; elles le suivent jusqu'au bord du tombeau: là elles s'arrêtent, et il leur échappe. Les législateurs de l'Egypte eurent, les premiers, l'idée d'attacher l'homme fortement à quelque chose qui lui survive, et de l'intéresser encore quand il ne seroit plus; ils virent que l'opinion reste sur la terre, quand l'homme en disparoît, et qu'elle porte à travers les siècles la renommée et le mépris; ils soumirent donc l'opinion à la loi: alors la loi atteignit l'homme au fond de la tombe, et l'on redouta quelque chose sur la terre, même au-delà de la vie. Tel fut l'effet que produisirent ces fameux jugemens exercés en Egypte sur les morts, et qui n'ont été depuis, imités par aucun peuple.

Il y avoit un lac qu'il falloit traverser pour arriver au lieu de la sépulture; sur les bords de

lac on arrêtoit le mort : « Qui que tu sois, rends » compte à la patrie de tes actions. Qu'as-tu fait » du temps et de la vie ? La loi t'interroge, la » patrie t'écoute, la vérité te juge. » Alors il comparoissoit sans titres et sans pouvoir, réduit à lui seul, et escorté seulement de ses vertus ou de ses vices. Là se dévoiloient les crimes secrets, et ceux que le crédit ou la puissance du mort avoit étouffés pendant sa vie; là celui dont on avoit flétri l'innocence, venoit à son tour flétrir le calomniateur, et redemander l'honneur qui lui avoit été enlevé. Le citoyen convaincu de n'avoir point observé les lois, étoit condamné : la peine étoit l'infamie; mais le citoyen vertueux étoit récompensé d'un éloge public; l'honneur de le prononcer étoit réservé aux parens. On assembloit la famille; les enfans venoient recevoir des leçons de vertu en entendant louer leur père; le peuple s'y rendoit en foule : le magistrat y présidoit. Alors on célébroit l'homme juste; à l'aspect de sa cendre, on rappeloit les lieux, les momens et les jours où il avoit fait des actions vertueuses; on le remercioit de ce qu'il avoit servi la patrie et les hommes; on proposoit son exemple à ceux qui avoient encore à vivre et à mourir. L'orateur finissoit par invoquer sur lui le Dieu redoutable des morts, et par le confier pour ainsi dire à la divinité, en la suppliant de ne pas l'abandonner

dans ce monde obscur et inconnu où il venoit d'entrer ; enfin en le quittant, et le quittant pour jamais, on lui disoit pour soi et pour tout le peuple, le long et éternel adieu. Tout cela ensemble, surtout chez une nation austère et grave, devoit affecter profondément, et inspirer des idées augustes de religion et de morale.

On ne peut douter que ces éloges, avant qu'ils fussent prodigués et corrompus, ne fissent une forte impression sur les âmes. Leur institution ressembloit beaucoup à celle de nos oraisons funèbres : mais il y a une différence remarquable, c'est qu'ils étoient accordés à la vertu, non à la dignité ; le laboureur et l'artisan y avoient droit comme le souverain. Ce n'étoit donc point alors une cérémonie vaine, où un orateur que personne ne croyoit, venoit parler de vertus qu'il ne croyoit pas davantage, tâchoit de se passionner un instant pour ce qui étoit quelquefois l'objet du mépris public et du sien, et entassant avec harmonie des mensonges mercenaires, flattoit longuement les morts, pour être loué lui-même ou récompensé par les vivans. Alors on ne louoit pas l'humanité d'un général qui avoit été cruel, le désintéressement d'un magistrat qui avoit vendu les lois : tout étoit simple et vrai. Les princes eux-mêmes étoient soumis au jugement, comme le reste des hommes, et ils n'étoient loués que

lorsqu'ils l'avoient mérité. Il est juste que la tombe soit une barrière entre la flatterie et le prince, et que la vérité commence où le pouvoir cesse. Nous savons par l'histoire, que plusieurs des rois d'Égypte, qui avoient foulé leurs peuples pour élever ces pyramides immenses, furent flétris par la loi, et privés des tombeaux qu'ils s'étoient eux-mêmes construits. Lorsqu'un de ces princes étoit mort, et que le peuple étoit assemblé, il paroissoit alors différens accusateurs pour déposer contre sa mémoire. L'un venoit en habits de deuil, et disoit : « Il a fait périr ma femme et mes enfans ; j'apporte ici les dernières plaintes qu'ils prononcèrent en mourant : ô juges ! vengez-nous. » Un autre : « Il m'a ravi ma liberté, et j'étois innocent; voilà mes chaînes, elles déposent contre lui, et je viens les secouer sur sa tombe. » Des malheureux en lambeaux, disoient : « Nous avons été arrachés de nos maisons pour bâtir ces pyramides et ces palais : sur chacune de ces pierres que vous voyez, a coulé quelqu'une de nos larmes ; » et souvent des milliers d'hommes, de femmes et d'enfans, étendant leurs bras à la fois, s'écrioient tous ensemble : « Il a causé la mort de nos pères, de nos frères, de nos époux, qui ont tous péri dans une guerre injuste; ô juges ! en prononçant sur lui, songez à leur sang. » Ainsi, aux pieds de ce tribunal de l'Egypte, retentissoient les plaintes

des malheureux : mais il manquoit quelque chose à la justice; il eût été à souhaiter que l'oppresseur entendît sous sa tombe, et que sa froide cendre pût frissonner. Mais aussi, lorsqu'un prince humain et bienfaisant, tel qu'il y en eut plusieurs, avoit cessé de vivre, et que les prêtres récitoient ses actions en présence du peuple, les larmes et les acclamations se mêloient aux éloges ; chacun bénissoit sa mémoire, et on l'accompagnoit en pleurant, vers la pyramide où il devoit éternellement reposer....

Depuis trois mille ans, ces usages ne subsistent plus, et il n'y a, dans aucun pays du monde, des magistrats établis pour juger la mémoire des rois; mais la renommée fait la fonction de ce tribunal: plus terrible, parce qu'on ne peut la corrompre, elle dicte les arrêts, la postérité les écoute, et l'histoire les écrit.

CHAPITRE V.

Des Grecs, et de leurs éloges funèbres en l'honneur des guerriers morts dans les combats.

Des Egyptiens, les arts passèrent chez les Grecs, et bientôt les éloges naquirent en foule. De tous les peuples du monde, les Grecs sont peut-être ceux qui ont été les plus passionnés pour la gloire. La beauté du climat, en développant leur imagination, leur donnoit un caractère enthousiaste et sensible ; la liberté élevoit leur âme ; l'égalité des citoyens leur faisoit mettre un grand prix à l'opinion de tous les citoyens ; la loi, en permettant à chacun d'aspirer aux charges, et de décider des affaires de l'état, leur défendoit de se mépriser eux-mêmes ; les arts vils, abandonnés à des mains esclaves, les empêchoient de se flétrir sous les travaux ; les exercices et les jeux les donnoient continuellement en spectacle les uns aux autres ; la multitude des petits états établissoit des rivalités d'honneur entre les peuples ; enfin, les grands intérêts et les victoires leur donnoient ce sentiment d'élévation qui aspire à

la renommée. Au sortir des combats où des millions de Perses avoient été vaincus par quelques hommes libres, y avoit-il un Grec dont l'âme ne fût plus sensible et plus grande? Ajoutez les institutions particulières de chaque ville, et celles de la Grèce entière; ces fêtes, ces jeux funèbres, ces assemblées de toutes les nations, les courses et les combats le long de l'Alphée, ces prix distribués à la force, à l'adresse, aux talens, au génie même; des rois venant se mêler parmi les combattans, les vainqueurs proclamés par des hérauts, les acclamations des villes sur leur passage, les pères mourant de joie en embrassant leurs fils vainqueurs, et leur patrie à jamais distinguée dans la Grèce, pour avoir produit de tels citoyens.

Telle étoit la sensibilité ardente de ces peuples pour la gloire. Les gouvernemens attentifs nourrissoient encore ce sentiment, en ne donnant jamais de récompense qui pût avilir les âmes. On ne rabaissoit pas les talens ou les vertus, jusqu'à ne les payer qu'avec de l'or. Tout tendoit à la gloire, et rien à l'intérêt. Des couronnes, des inscriptions, des vases, des statues, voilà ce qui récompensoit et faisoit naître les grands hommes. Je me représente un père dans ces anciens temps et chez ce peuple singulier, voulant animer son fils, et le promenant à travers les rues d'Athènes:

« Vois-tu, lui dit-il, ces deux statues? adore-les : ce sont celles de deux citoyens vertueux qui ont délivré leur patrie. Ce monument est celui d'une femme qui aima mieux mourir que trahir des citoyens qui vouloient rendre la liberté à l'état. Chacun de ces tableaux que tu vois est une récompense. Ce général exhortant les troupes, et distingué des neuf autres, c'est Miltiade : il a sauvé la Grèce ; mais aussi il a obtenu ce prix de sa victoire. » — Peut-être dans le temps même qu'ils parlent, ils voient un Grec qui regardoit ce même tableau en rêvant profondément. Une larme s'échappoit et couloit le long de ses joues. — Mon fils, ce Grec que tu vois, c'est Thémistocle : bientôt il sera grand, puisqu'il verse de si nobles larmes. — Ils sortent d'Athènes, et parcourent la Grèce. A quelque distance ils trouvent Marathon : ils approchent, et voient au milieu de la plaine un mausolée. — C'est le tombeau de ceux qui sont morts pour la patrie. Regarde ces colonnes. Là sont gravés les noms de tous ceux qui ont vaincu et péri dans cette journée. Mon fils ! lis tous ces noms, honore-les, et adore la patrie qui récompense ainsi le courage. — Arrivés aux Thermopyles, ils se prosternent sur le lieu où trois cents hommes se sont dévoués contre trois cent mille. Le père fait lire à son fils cette inscription sur le rocher : *Passant, va dire à*

Sparte que nous sommes morts pour obéir à ses saintes lois; et ils redescendent à travers les rochers, en silence. Ils continuent leur course; ils aperçoivent une ville. La plaine des environs est couverte de monumens. D'abord se présente à eux un trophée, plus loin un mausolée en bronze, et près de là un autel au dieu de la Liberté. — Cette ville est Platée. C'est là, mon fils, c'est là que les Grecs viennent de remporter une victoire sur les Perses. Vois les honneurs qui sont rendus à ceux dont le sang a coulé. Approche, et lis sur l'airain ces vers gravés en leur honneur. — C'est ainsi qu'ils parcourent la Grèce. Ils terminent leur voyage par les jeux olympiques. En arrivant, ils visitent le bois sacré, où ils contemplent plus de six cents statues en bronze ou en marbre, élevées à ceux qui avoient remporté les prix. De là ils se rendent aux jeux, et y trouvent la Grèce assemblée. Supposons que, dans ce moment même, Thémistocle, vainqueur de Salamine, parût au milieu des jeux; on sait que lorsqu'il s'y montra après sa victoire, tout retentit d'acclamations et de battemens de mains; les jeux furent interrompus, et l'on oublia pendant une journée entière les combattans, pour voir et regarder un grand homme. Je m'imagine que, dans ce moment, le père devoit approcher de son fils, et lui dire : « Tu vois dans quel pays tu

es né, et comme on y honore tout ce qui est grand; et toi aussi, mérite un jour que ton pays t'honore. »

Ainsi, chez les Grecs, de quelque côté qu'on jetât les yeux, on trouvoit partout des monumens de la gloire; les rues, les temples, les galeries, les portiques, tout donnoit des leçons aux citoyens. Partout le peuple reconnoissoit les images de ses grands hommes; et sous le plus beau ciel, dans les plus belles campagnes, parmi des bocages ou des forêts sacrées, parmi les cérémonies et les fêtes religieuses les plus brillantes, environnées d'une foule d'artistes, d'orateurs et de poëtes, qui tous peignoient, modeloient, célébroient ou chantoient des héros, marchant au bruit enchanteur de la poésie et de la musique qui étoient animées du même esprit, les Grecs victorieux et libres ne voyoient, ne sentoient, ne respiroient partout que l'ivresse de la gloire et de l'immortalité.

Il n'est pas étonnant que chez un pareil peuple, l'usage des éloges ait été établi. Les Grecs eurent, comme les Egyptiens, des éloges funèbres; mais ils les appliquèrent d'une manière différente. En Egypte, où la politique étoit liée à la religion, on se proposoit surtout de faire régner la morale dans toutes les classes de citoyens; dans la Grèce, composée de républiques libres et guerrières, on

s'attachoit à élever les âmes, et à nourrir le mépris des dangers et de la mort. Ainsi les éloges funèbres n'étoient accordés au nom de l'état, qu'à ceux qui étoient morts pour l'état.

D'abord on frappoit les yeux par un appareil imposant et auguste; car, chez tous les peuples, la première éloquence est celle qui parle aux sens. On dressoit une tente où étoient portés les ossemens des guerriers; là, ils demeuroient trois jours exposés à la vénération publique. Le peuple y accouroit en foule; il jetoit sur ces ossemens des couronnes de fleurs, de l'encens et des parfums. Le troisième jour, on mettoit les restes de ces braves citoyens sur des chars ornés de branches de cyprès, la pompe s'avançoit au son des instrumens, jusqu'au lieu de la sépulture. Cette enceinte étoit regardée comme un temple consacré à la valeur.

Les derniers devoirs rendus, l'orateur montoit sur la tribune, et prononçoit l'éloge funèbre. Nous avons encore trois de ces discours; l'un est de ce Périclès, qui fut tout à la fois capitaine et orateur, élève d'Anaxagore, amant d'Aspasie, redoutable à la Grèce et corrupteur d'Athènes. On sait qu'il enivra le premier les Athéniens de spectacles et de fêtes, et leur donna des vices pour les gouverner; mais ce fut son éloquence qui le rendit quarante ans monarque d'une république. Je le

renverse en luttant, disoit un de ses rivaux; mais lors même qu'il est à terre, il prouve aux Athéniens qu'il n'est pas tombé, et les Athéniens le croient. Ce fut après la guerre de Samos, où il avoit lui-même commandé et remporté plusieurs victoires, qu'il prononça cet éloge funèbre. Je vais tâcher d'en donner une idée; mais il faut se souvenir que ce n'est ici qu'un extrait, c'est-à-dire une copie foible et par lambeaux, dans une langue qui n'a ni la richesse et l'harmonie de la langue grecque, ni la mélodie des accens, ni l'heureuse composition des mots, ni cette foule de liaisons qui enchaînent les idées, ni cette liberté des inversions qui met tant de variété dans la marche, et qui permet à la langue de suivre avec souplesse, et de dessiner, pour ainsi dire, tous les mouvemens de l'âme et des passions. Je ferai comme ces peintres qui, ne pouvant transporter avec eux un antique pour le faire admirer, en crayonnent rapidement les contours et les principaux traits : presque tout le mérite de la figure échappe, mais on connoît du moins les mouvemens et l'attitude.

Périclès commence par faire un magnifique éloge d'Athènes. Il vante la liberté dont on y jouit, et la gloire immortelle qu'elle s'est acquise en sauvant plusieurs fois la Grèce. « Ci-» toyens, c'est pour cette patrie que sont morts

» les guerriers que vous venez d'ensevelir; quand » vous contemplerez sa grandeur, songez que » c'est à leur sang que vous la devez. En don- » nant leur vie pour l'état, ils ont mérité la plus » honorable des sépultures : je ne parle pas de » celle où reposent leurs ossemens; la gloire des » grands hommes n'est pas renfermée sous le » marbre qui les couvre : la terre entière est leur » mausolée; leur nom vit dans toutes les âmes : » c'est là que leur mémoire habite éternellement, » au lieu que les tombeaux élevés de la main » des hommes, sont détruits par le temps. Imi- » tez donc ces braves citoyens. Pensez, à leur » exemple, que le bonheur est la liberté, et que » la liberté est dans la grandeur de l'âme. » Il s'adresse ensuite aux pères de ces guerriers. « Je » ne cherche point à vous consoler, dit-il : vos » enfans ne sont-ils pas morts avec courage? » Ne préférez-vous point, comme eux, un trépas » honorable à une vie qui seroit ou obscure, ou » honteuse? » Il exhorte les pères qui sont en- core dans la force de l'âge, à donner de nouveaux défenseurs à l'état. Il anime et console ceux qui, affoiblis par la vieillesse, n'ont plus l'espérance de revivre dans leur postérité. « Non, votre mai- » son n'est pas solitaire : vos enfans ne sont plus, » mais leur gloire y habite avec vous : elle ré- » pandra son éclat sur vos derniers jours. » En-

suite, adressant la parole aux frères et aux enfans des morts : « Une grande carrière vous est ou-
» verte, dit-il : vous avez l'exemple de vos pères
» et de vos frères, mais ne vous flattez pas d'at-
» teindre à leur renommée; car tant que l'homme
» est vivant, il a des rivaux, et la haine qui
» le poursuit cherche sans cesse à lui arracher sa
» gloire : mais on rend justice à celui qui n'est
» plus. La mort seule fait disparoître l'envie, et
» donne leur place à ceux qui ont été grands. »

Ce discours de Périclès, qu'il faut voir tout entier dans Thucydide, fit tant d'effet, que les mères et les femmes des guerriers coururent l'embrasser avec transport, quand il descendit de la tribune, et le reconduisirent en triomphe, en chargeant sa tête de fleurs. Tel étoit le pouvoir de l'éloquence sur ces âmes sensibles, et la vigueur du caractère qui, chez les femmes même, faisoit préférer la gloire à la vie.

Le second discours de ce genre que nous ayons, est de Démosthène. Son nom rappelle encore aujourd'hui de grandes idées, les idées de patrie, de courage et d'éloquence. On sait que, seul et sans secours, il fit trembler Philippe, qu'il combattit successivement trois oppresseurs, que dans l'exil même il fut plus grand que ses concitoyens n'étoient ingrats; qu'il pensa, parla, vécut toujours pour la liberté de son pays, et travailla quarante

années à ranimer la fierté d'un peuple devenu, par sa mollesse, le complice de ses tyrans. Peut-être eut-il le tort de Caton, peut-être fut-il trop grand pour sa patrie et pour son siècle. Son caractère ardent voulut donner à ses concitoyens un mouvement qu'ils n'étoient pas en état de suivre : leurs âmes, qui avoient perdu l'habitude des grandes choses, n'avoient plus que de l'imagination pour les sentir. Il prit en eux le courage d'un moment pour de la vertu ; et les précipitant dans une guerre au-dessus de leurs forces, il détruisit le dernier rempart d'Athènes, le respect qu'inspiroit un grand nom. Il les perdit, en apprenant à leur tyran et à eux-mêmes le secret de leur foiblesse.

L'époque de ce malheur fut la bataille de Chéronée. On n'ignore point qu'elle fut livrée par les conseils de Démosthène, et qu'elle fut perdue. Dans une ville divisée en factions, et dont la moitié, corrompue par l'or de Philippe, se précipitoit au-devant de ses fers, on ne manqua point une si belle occasion de déclamer contre un grand homme. Démosthène fut accusé par l'envie, mais absous par le peuple. Les Athéniens oublièrent ce qu'il y avoit de malheureux dans l'événement, pour ne voir que ce qu'il y avoit de grand dans le conseil. On lui accorda même l'honneur de louer les guerriers morts dans cette bataille. Il faut avouer

que ce discours n'est pas digne de la réputation de l'orateur. Ce n'est point là que se trouve ce beau mouvement si connu, et qui a rapport à la même bataille : « Non, citoyens, non, en combattant Philippe, vous n'avez point fait de faute ; » j'en jure par les mânes de ces grands hommes » qui ont combattu pour la même cause aux » plaines de Marathon. » Son éloge funèbre n'a presque ni élévation, ni chaleur ; on lui fit même un crime de l'avoir prononcé. Malheureusement il s'étoit trouvé à cette bataille, et il avoit été entraîné dans la fuite par le reste des citoyens. Eschine, avec toute l'éloquence d'un ennemi et d'un rival, s'écrie, dans le fameux discours qu'il prononça contre lui : « Comment, avec ces mêmes » pieds qui ont si lâchement quitté leur poste » dans le combat, as-tu osé monter sur la tribune, pour y louer ces mêmes guerriers que tu » as conduits à la mort ? » Et ailleurs, il représente aux Athéniens que, s'ils accordent à Démosthène une couronne d'or, au moment où le héraut proclamera sur le théâtre cet honneur qui lui est rendu, les pères, les femmes et les enfans de tous ceux qui sont morts par sa faute à Chéronée, pousseront des cris d'indignation, et verseront des larmes, de ce que tant de braves guerriers sont morts sans vengeance, et que Démosthène, qui est leur assassin, reçoit cependant un

honneur public en présence de toute la Grèce assemblée. Ce mouvement seul, il faut en convenir, vaut mieux que tout le discours que prononça Démosthène, après la bataille, en l'honneur des morts.

On ne peut faire un pas dans la Grèce, sans trouver de grands noms. Le troisième discours que nous avons à citer est de Platon ; il est renfermé dans un de ses dialogues, intitulé le *Ménexène*. Socrate apprend qu'on va choisir un orateur, pour faire l'éloge funèbre des guerriers morts cette année. Il demande sur qui pourra tomber le choix. On lui nomme deux orateurs. Alors il raconte qu'il étoit, la veille, chez Aspasie, et la conversation étant tombée sur le même sujet, cette femme, qui avoit donné des leçons d'éloquence à Périclès, et qui alors en donnoit à Socrate, se mit tout à coup à prononcer un éloge funèbre des guerriers, moitié fait sur-le-champ, moitié préparé. Ménexène est curieux de l'entendre, et Socrate, qui l'a retenu, a la complaisance de le répéter. Le discours est censé d'Aspasie, mais on aperçoit Platon caché derrière la courtisanne.

La fin est d'une grande beauté. L'orateur, après avoir loué les morts, s'adresse aux vivans, comme c'étoit l'usage, et surtout aux enfans de ceux qu'il vient de célébrer. Il les transporte au

moment où leurs pères mouroient sur le champ de bataille. Il suppose que lui-même étoit alors présent, et qu'il a reçu le testament de mort de ces guerriers, et leurs dernières paroles pour ceux qui leur sont chers. Il faut lire tout ce morceau dans l'original même; je doute que l'on trouve rien chez les Grecs d'une éloquence plus noble. C'est là, surtout, que règne cet amour de la patrie, et cet enthousiasme républicain, qui caractérise presque tous les ouvrages de leurs orateurs. Les guerriers de la Grèce, après avoir lu ou entendu de pareils discours, devoient être plus enflammés que dans les pays où le soldat mercenaire, méprisé et payé, combat sans vertu, meurt sans gloire, essuie le dédain pendant sa vie, et l'oubli après sa mort. Au reste, il paroît que ce dernier discours ne fut pas prononcé. Platon, qui ne se mêla jamais des affaires publiques, ne parut point dans Athènes au rang des sénateurs; mais dans cet éloge funèbre, composé en l'honneur des guerriers, il voulut disputer le mérite de l'éloquence à Périclès, comme dans ses autres ouvrages, il lutte avec Pythagore pour la philosophie, avec Lycurgue et Solon pour la politique, avec Homère pour l'imagination; souvent sublime, et presque toujours poëte, orateur, philosophe et législateur.

CHAPITRE VI.

Des éloges des athlètes, et de quelques autres genres d'éloges chez les Grecs.

Nous venons de voir les guerriers mourant pour la patrie, loués pour la patrie; c'étoit une institution politique et une dette de l'état. Quoique le sang des hommes n'ait pas toujours été fort respecté, nous concevons pourtant qu'il y ait eu des pays où on l'a honoré de quelques larmes; on conçoit un peu moins les éloges prodigués aux athlètes : nous savons cependant que les vainqueurs des jeux étoient célébrés par des chants publics. Les poëtes immortalisoient la patrie et les noms de ces hommes robustes; et les concitoyens d'Homère et de Platon, d'Euripide et de Socrate, chantoient dans les assemblées et sous les portiques d'Athènes, des vers destinés à célébrer la souplesse ou la force des muscles d'un lutteur. Quelqu'éloignés que ces éloges soient de nos mœurs, il est pourtant aisé d'en rendre raison. L'univers a changé; arts, sciences, travaux, instrumens, guerres, tout est perfectionné, ou du moins tout a pris une forme différente; la vigueur du corps

n'est plus rien, l'intelligence a trouvé l'art de se passer de la force. Avec la foule des instrumens qu'il a créés, l'homme sépare et façonne sans peine les bois, les métaux et les pierres; avec les cabestans, le levier et les roues, il soulève et transporte des fardeaux immenses; avec le secours de l'eau, il communique un mouvement perpétuel et rapide à de vastes machines; avec le secours de l'air, il fait moudre ses grains et mouvoir ses vaisseaux; avec le secours du feu, il fait monter l'eau dans ses pompes, sépare les rochers, creuse les mines. Ainsi on est parvenu à vaincre et à assujétir la nature par les forces de la nature même. En affoiblissant les résistances, en augmentant les vitesses, partout on produit de grands effets par de petits moyens. L'invention de la poudre, c'est-à-dire l'application de l'air et du feu aux combats, a rendu de même la force inutile pour attaquer ou pour défendre. Les armées, aujourd'hui, sont de grandes machines, dont toutes les parties se meuvent ensemble, et renversées tout à la fois, ou percées, mutilées et divisées par le feu. Les hommes s'envoient mutuellement la mort sans se joindre; on peut la prévoir, on ne peut l'éviter. Une force unique et terrible, distribuant au hasard les dangers, égale le fort au foible, et le courageux au lâche; l'art même plus perfectionné décide presque toujours la victoire par les postes : le

génie d'un homme rend inutiles les bras de cent mille hommes.

On sent que presque rien de tout cela n'étoit chez les anciens; l'homme n'avoit pas encore eu le temps de rassembler autour de lui tant de machines; il n'avoit que lui-même à opposer à la nature, aux travaux, aux dangers. Dans les batailles, c'étoit presque toujours une lutte d'homme à homme; tout guerrier étoit chargé de sa propre défense; aujourd'hui, chaque force se mêle et se confond dans la masse générale des forces; alors chaque force étoit isolée, et ne protégeoit qu'elle-même. On devoit donc attacher un grand prix à la vigueur. De-là tous ces jeux et l'importance qu'on y mettoit. Que parlons-nous de jeux? C'étoit là que les Grecs apprenoient à vaincre les Perses; là ils apprenoient à mesurer le danger, à le prévoir, à user tour à tour de force et d'adresse, à terrasser, à se relever, à lancer des poids énormes, à franchir des barrières, à parcourir rapidement de vastes espaces, à supporter les impressions de l'air, l'ardeur du soleil, les longs travaux, à voir couler leur sueur avec leur sang; enfin, à préférer la fatigue à la mollesse, et l'honneur à la vie. Leurs gymnases étoient pour eux les apprentissages de Marathon et de Platée. A Rome, sans avoir les mêmes institutions, on fortifioit de même les corps par l'exercice: la course, la

lutte, le disque, la danse militaire, le Tibre à traverser à la nage, étoient l'amusement de tous les Romains; c'étoit sur le Champ-de-Mars que se formoient les conquérans de l'Afrique et de l'Asie. Au temps de la chevalerie en Europe, la jeune noblesse étoit obligée de subir des épreuves qui donnoient aux corps une vigueur inconnue aujourd'hui. En Amérique, on exerçoit les jeunes gens, comme à Sparte, à vaincre la douleur; et pour être admis à l'honneur de combattre et de porter les armes, il falloit donner les plus grandes preuves d'intrépidité et de force. Ainsi, avant l'invention de la poudre, c'est-à-dire avant qu'on eût découvert l'art d'unir la mollesse au courage, et que la foiblesse fût parvenue à détruire sans effort et à triompher sans mouvement, la force du corps a été et a dû être en effet dans la plus grande estime sur toute la terre. Il faut donc pardonner aux Grecs les éloges de leurs athlètes. La Grèce, en louant la vigueur des muscles, louoit l'instrument de ses victoires et les garans de sa liberté.

On n'ignore pas que toutes les odes de Pindare sont des éloges de ce genre, et je m'y arrêterai peu; leur impétuosité, leurs écarts, leur désordre, et surtout les longs détours par lesquels il passe pour trouver ou fuir son sujet, tout cela est connu; il semble que Pindare a peur de rencon-

trer ses héros, et qu'il les chante, à condition de n'en point parler. Cependant il a passé sa vie à célébrer des athlètes, mais toujours plein d'enthousiasme pour la victoire et froid pour le vainqueur; à peu près comme ces hommes qui, ayant le besoin ou l'intérêt de louer, admirent comme ils peuvent, méprisent la personne et flattent le rang.

Outre ces éloges chantés ou prononcés une fois, les Grecs avoient des espèces d'éloges périodiques ou anniversaires, en l'honneur des citoyens qui avoient fait quelqu'action extraordinaire, ou rendu de grands services à l'état. Ainsi à Sparte, on prononçoit tous les ans l'éloge de Léonidas sur son tombeau. Nous n'avons aucun de ces discours, mais nous ne pouvons douter qu'il y en eut quelquefois de très-éloquens. On raconte qu'un philosophe grec, arrivant par hasard à Smyrne le jour qu'on y célébroit la fête d'Homère, fut prié de prononcer son éloge. Il n'étoit pas préparé; mais, traversant en silence la foule du peuple, il se rendit au lieu où étoit la statue d'Homère; là, posant les deux mains sur la base, il rêva quelque temps profondément, puis comme inspiré par la statue du poëte, il parla tout à coup avec la plus grande éloquence. Sans doute à Sparte, la vue du tombeau de Léonidas, et cette fête consacrée à un héros,

devoit exciter le même enthousiasme chez l'orateur.

A Athènes, les chants de Callistrate célébroient tous les jours les deux héros qui avoient délivré la ville de la tyrannie des Pisistratides; ces chants étoient dans la bouche de tous les citoyens; et à la fin des repas, dans ces momens où l'on couvroit la table de fleurs, où les jeunes esclaves distribuoient des couronnes sur toutes les têtes, et où les vins délicieux de l'Archipel animoient déjà les convives, chacun prenant dans sa main des branches de myrte, faisoit une libation aux muses, et chantoit l'hymne d'Harmodius et d'Aristogiton.

Périclès, ayant institué un prix de musique, voulut que, chaque année, le sujet du chant fût aussi les louanges de ces deux citoyens, et dans la suite on y ajouta le nom de Thrasybule, qui chassa les trente tyrans. Remarquons que, pour rendre hommage à ses libérateurs, le peuple d'Athènes avoit choisi les fêtes de Minerve; ce peuple généreux pensoit que c'est honorer les dieux, que de louer ceux qui rendent la liberté aux hommes. C'est là encore que l'on voit le génie de ce peuple, qui mêloit à ses plaisirs même des leçons de grandeur. Là tous les arts étoient asservis à la politique; et la musique même, qui ailleurs n'est destinée qu'à réveiller des idées douces et volup-

tueuses, ou à irriter une sensibilité vaine, célébroit dans Athènes les grandes actions et les héros.

CHAPITRE VII.

D'Isocrate et de ses éloges.

Tandis que les orateurs dans la tribune, les poëtes dans leurs vers, les musiciens dans leurs chants, célébroient publiquement les guerriers, les athlètes et les grands hommes, d'autres écrivains composoient, dans la retraite, des éloges qui étoient écrits et rarement prononcés. Il paroît que le premier qui travailla dans ce genre fut Isocrate; cet orateur, comme on sait, eut la plus grande réputation dans son siècle; il étoit digne d'avoir des talens, car il eut des vertus. Très-jeune encore, comme les trente oppresseurs qui régnoient dans sa patrie faisoient traîner au supplice un citoyen vertueux, il osa seul paroître pour le défendre, et donna l'exemple du courage quand tout donnoit l'exemple de l'avilissement. Après la mort de Socrate, dont il avoit été le disciple, il osa paroître en deuil dans Athènes, aux yeux de ce même peuple assassin de son maître;

et des hommes qui parloient de vertus et de lois en les outrageant, ne manquèrent pas de le nommer séditieux, lorsqu'il n'étoit que sensible. Ayant perdu des biens considérables, il ouvrit une école et y acquit des richesses immenses : le fils d'un roi lui paya soixante mille écus un discours où il prouvoit très-bien qu'il faut obéir au prince; mais bientôt après, il en composa un autre, où il prouvoit au prince qu'il devoit faire le bonheur des sujets. Plusieurs de ses disciples devinrent de grands hommes; et comme partout le succès fait le mérite, leur gloire ajouta à la sienne. Il avoit eu le malheur d'être l'ami de Philippe, de ce Philippe le plus adroit des conquérans et le plus politique des princes; aimé de l'oppresseur de son pays, il s'en justifia en mourant, car il ne put survivre à la bataille de Chéronée : voilà pour sa personne. A l'égard de son éloquence, si nous en jugeons par la célébrité, il fut du nombre des hommes qui honorèrent leur patrie et la Grèce. Les calomnies de ses rivaux nous attestent sa gloire, car l'envie ne tourmente point ce qui est obscur; nous savons qu'on venoit l'entendre de tous les pays, et il compta, parmi ses auditeurs, des généraux et des rois. Aux hommages de la foule, qui flattent d'autant plus qu'ils tiennent toujours un peu de la superstition et de l'enthousiasme d'un culte, il joignit le suffrage de

quelques-uns de ces hommes qu'on pourroit, au besoin, opposer à un peuple entier. On prétend que Démosthène l'admiroit; il fut loué par Socrate; Platon en a fait un magnifique éloge; Cicéron l'appelle le père de l'éloquence; Quintilien le met au rang des grands écrivains; Denys d'Halicarnasse le vante comme orateur, philosophe et homme d'état: enfin, après sa mort, on lui érigea deux statues, et sur son mausolée on éleva une colonne de quarante pieds, au haut de laquelle étoit placée une sirène, image et symbole de son éloquence. Il est difficile que, dans les plus beaux temps de la Grèce, on ait rendu ces honneurs à un homme médiocre; d'un autre côté, Aristote n'en parloit qu'avec mépris: *Il est honteux de se taire*, disoit-il, *lorsqu'Isocrate parle*. Faut-il penser qu'un grand homme connut l'envie? et l'âme qui forma Alexandre eut-elle un sentiment bas? ou bien un philosophe, qui étoit tout à la fois physicien, géomètre, naturaliste, politique, dialecticien; qui avoit porté l'analyse dans toutes les opérations de l'esprit, assigné l'origine et la marche de nos idées, cherché dans les passions humaines toutes les règles de l'éloquence et du goût, et en qui le concours et l'union de toutes ces connoissances devoient former un esprit vaste et une imagination qui agrandissoit tous les arts en réfléchissant leur

lumière les uns sur les autres, ne devoit-il pas, en effet, avoir moins d'estime pour un orateur qui avoit plus d'harmonie que d'idées, et pour un maître d'éloquence qui savoit mieux les règles de l'art, que l'origine et le fondement des arts même et des règles? Mais Aristote n'a pas été le seul à penser ainsi. Au siècle de César et d'Auguste, plusieurs Romains célèbres ne goûtoient point du tout les ouvrages d'Isocrate, et sûrement Brutus étoit de ce nombre; au siècle de Trajan, Plutarque le peignoit comme un orateur foible et un citoyen inutile, qui passoit sa vie à arranger des mots et compasser froidement des périodes; au siècle de Louis XIV, Fénélon le traitoit encore plus mal; Isocrate, selon lui, n'est qu'un déclamateur oisif qui se tourmente pour des sens, avide de petites grâces et de faux ornemens, plein de mollesse dans son style, sans philosophie et sans force dans ses idées. Ainsi presque toutes les réputations sont des procès indécis, qu'on perd d'un côté et qu'on gagne de l'autre; l'un méprise, l'autre admire. Je me rappelle ce Français pendu en effigie à Paris, et dans le même temps ministre de France en Allemagne.

Pour lever ces contradictions, il faut avoir recours aux ouvrages même. Je ne parlerai ici que des éloges de cet orateur: ils sont au nombre de six.

Et d'abord, qui croiroit que l'homme qui prit le deuil à la mort de Socrate, ait composé un éloge d'Hélène ? Cet ouvrage, comme on le voit par le titre, n'est et ne peut être qu'un misérable abus de l'esprit. On y fait sérieusement la comparaison d'Hélène avec Hercule, à peu près comme Fontenelle, dans ses dialogues, compare Alexandre et Phryné. Cette manière de chercher de petits rapports, qui étonnent l'esprit sans l'éclairer, n'a dû être approuvé dans aucun siècle. Cet éloge en vingt pages ne vaut pas les trois vers d'Homère, où deux vieillards qui s'affligeoient ensemble des maux de la guerre, en voyant passer Hélène auprès d'eux, cessent tout à coup de s'étonner, que l'Europe et l'Asie combattent depuis dix ans. Les trois vers sont d'un grand homme, les vingt pages sont d'un rhéteur.

On trouve ensuite l'éloge de Busiris, roi d'Egypte ; c'est à peu près comme l'éloge de Domitien ou de Néron. Comment un écrivain est-il assez malheureux pour se dire à lui-même, de sang froid : essayons de faire l'éloge d'un tyran? Ce n'est pas qu'Isocrate ne blâme ce sujet ; mais il le traite, dit-il, pour faire voir à un rhéteur qui l'avoit manqué, comment il auroit dû le traiter lui-même. Il faut en vérité estimer bien peu l'art d'écrire et de parler aux hommes, pour donner de pareilles leçons.

Le troisième éloge est, pour l'exécution et le sujet, d'un mérite fort supérieur à celui-là; c'est l'éloge funèbre d'un roi, adressé à son fils: ce roi, grand homme assez obscur, se nommoit Evagoras, et étoit souverain de l'île de Chypre. Ligué avec les Athéniens et les Perses, il contribua à abattre les Lacédémoniens, oppresseurs de la Grèce et tyrans d'Athènes. Il servit assez bien le roi de Perse pour mériter d'en être craint; et ayant essuyé l'ingratitude et l'orgueil ordinaire aux grandes puissances contre les petites, il osa combattre le roi qu'il avoit servi, et avec ses seules forces, soutint pendant dix ans les forces de l'Asie. Isocrate ajoute qu'il eut le talent de gouverner, qu'avant lui les habitans de l'île de Chypre, entièrement séparés des Grecs, étoient tout à la fois efféminés et sauvages, ignorant également la guerre et les arts, et joignant la barbarie à la mollesse; que ce roi leur donna, et le courage qui élève l'âme, et les arts qui l'adoucissent; qu'il créa parmi eux un commerce et une marine, et de ces barbares voluptueux, fit tout à la fois des guerriers et des hommes instruits. C'est à la tête de ce discours qu'Isocrate se plaint que, de son temps, on aimoit à louer des héros, qui peut-être n'avoient jamais existé, tandis qu'on refusoit quelques éloges à d'excellens citoyens avec qui on avoit vécu. « Accoutumons, dit-il, les

» hommes et l'envie à entendre louer ceux qui » l'ont mérité, et pardonnons aux grands hommes » d'avoir été nos contemporains. »

Le quatrième éloge, et en même temps le plus fameux discours d'Isocrate, est celui qui est intitulé le *Panégyrique*. On a prétendu qu'Isocrate avoit été dix ans, et selon d'autres, quinze à le composer. Malheur à un ouvrage d'éloquence qui auroit coûté quinze ans ! Plus il seroit travaillé, moins il seroit lu. Quoi qu'il en soit, jamais peut-être orateur, dans aucun pays, ne traita un si beau sujet. Athènes et Lacédémone se disputoient l'empire de la Grèce ; elles se déchiroient pour commander, et la Perse profitoit de leurs divisions pour les rendre esclaves. L'orateur entreprend de prouver, en faisant l'éloge d'Athènes, que c'est à elle qu'appartient naturellement l'empire, et il exhorte les Grecs à s'unir tous ensemble, pour porter la guerre chez leurs communs ennemis. On a dit que c'étoit la lecture de ce discours qui avoit décidé Alexandre à conquérir l'Asie. Je n'en crois rien ; celui qui pleuroit enfant, en apprenant les conquêtes de son père, n'avoit pas besoin d'une harangue pour renverser le trône de Darius. Il y a d'ailleurs certaines lectures analogues à des âmes de héros ; et pour un homme tel qu'Alexandre, il n'y avoit d'écrivain qu'Homère.

Isocrate, dans une vieillesse avancée, composa un autre éloge, c'étoit le sien. Il avoit quatre-vingt-deux ans, et depuis cinquante ans, peut-être, l'envie le poursuivoit dans Athènes. Des sophistes qui avoient l'orgueil d'être ses rivaux, sans en avoir le droit, et qui s'indignoient d'une réputation qu'ils n'avoient pas, lui faisoient un crime de ses succès. Calomniateurs, parce qu'ils n'avoient pu réussir à être éloquens, ils l'accusoient en particulier, en public, dans les conversations, dans les tribunaux. Isocrate prit enfin le parti de répondre; ce discours d'un vieillard qui, pour réfuter l'envie, fait la revue de ses pensées depuis quatre-vingts ans, et avant de descendre au tombeau, rend compte à la patrie et aux lois, de l'usage qu'il a fait de son éloquence, n'étoit pas moins susceptible de pathétique que de force; mais l'ouvrage, avec des beautés, est bien loin d'avoir ce caractère; le sujet est grand, l'exécution est foible.

Enfin, à quatre-vingt-quatorze ans, il eut le courage de commencer un sixième et dernier éloge, et il le finit à quatre-vingt-dix-sept : c'est le *Panathénée*. On peut le regarder comme un adieu qu'il voulut faire à ses concitoyens, car c'est un second éloge d'Athènes. Sans cesse il y compare Lacédémone et sa patrie : il n'est pas nécessaire de dire à qui il donne la préférence;

l'âme de l'orateur n'étoit pas susceptible d'enthousiasme pour Sparte. Les arts et les plaisirs d'Athènes, un peuple facile, un caractère brillant, les grâces jointes à la valeur, la volupté mêlée quelquefois à l'héroïsme, de grands hommes populaires, des lois qui dirigeoient plus la nature qu'elles ne la forçoient; enfin des vertus douces et des vices même tempérés par l'agrément, devoient plaire bien davantage à un genre d'esprit qui ordonnoit tout, et préféroit la grâce à la force. Au reste cet éloge, comme on s'en doute bien, porte le caractère de l'âge où il fut composé; c'est l'abandon de l'âme dans un songe tranquille; on voit se succéder lentement et doucement les mouvemens de l'orateur; on voit les impressions arriver jusqu'à lui par des secousses insensibles, et ses idées ressemblent à ces lumières affoiblies et pâles qui se réfléchissent de loin, et conservent de la clarté sans chaleur.

Tels sont, à peu près, les éloges que nous avons d'Isocrate. Malgré le fanatisme des réputations, il faut convenir, de bonne foi, que l'effet qu'on éprouve en les lisant est bien au-dessous de l'ancienne célébrité de l'orateur.

Tâchons d'en trouver les raisons. D'abord, un des principaux mérites d'Isocrate, étoit l'harmonie: on sait combien les Grecs y étoient sensibles. Nés avec une prodigieuse délicatesse d'or-

ganes, leur âme s'ouvroit par tous les sens à des impressions vives et rapides; la mélodie des sons excitoit chez eux le même enthousiasme que la vue de la beauté; la musique faisoit partie de leurs institutions politiques et morales; le courage même et la vertu s'inspiroient par les sons. Qu'on juge, chez un peuple ainsi organisé, combien devoit être estimé un orateur qui, le premier, créa l'harmonie de la prose! Pour nous, ce mérite est presqu'étranger; nous sommes des Scythes qui voyageons, un bandeau sur les yeux, à travers les ruines de la Grèce.

Un autre grand mérite de cet orateur, c'étoient des finesses et des grâces de style; or ces finesses et ces grâces tiennent ou à des idées, ou à des liaisons d'idées qui nous échappent; elles supposent l'art de choisir précisément le mot qui correspond à une sensation, ou délicate ou fine; d'exprimer une nuance de sentiment bien distincte de la nuance qui la précède ou qui la suit; d'indiquer par un mot un rapport, ou convenu ou réel, entre plusieurs objets; de réveiller à la fois plusieurs idées qui se touchent. Il en est d'un peuple qui entend parfaitement une langue, et de l'orateur qui lui parle, comme de deux amis qui ont passé leur vie ensemble, et qui conversent; les lieux, les temps, les souvenirs attachent pour eux, à chaque mot, une foule d'idées dont

une seule est exprimée, et dont les autres se développent rapidement dans l'âme sensible. Admettez un tiers à cette conversation, il ne concevra point ce que ces mots ont de touchant, ni pourquoi ils excitent une émotion si tendre, et font peut-être verser les plus douces larmes : telle est l'image du différent effet que produisent les beautés accessoires et les finesses d'expression dans une langue vivante ou dans une langue morte; plus un écrivain a de ce genre de beautés, plus il doit perdre.

Enfin, le philosophe attache par l'étendue et la profondeur des idées; l'orateur ne peut attacher que par les passions fortes : l'effet des mouvemens doux et tranquilles se perd, et n'arrive à la postérité que comme le ressouvenir d'un songe à demi-effacé. Les passions seules raniment tout; les passions traversent les siècles, et se communiquent, après des milliers d'années, sans s'affoiblir. L'homme a besoin d'orages; il veut être agité : c'est pour cela que Démosthène a encore des admirateurs, et qu'Isocrate n'en a plus. Je sens l'un; il me poursuit, il me presse; je vais lui répondre. L'autre me parle toujours de loin; j'aperçois sans cesse deux mille ans entre lui et moi.

CHAPITRE VIII.

De Platon considéré comme panégyriste de Socrate.

Une ville grecque demanda une statue à un artiste célèbre, et lui laissa le choix du sujet. « Je ne ferai point un lutteur, dit-il, la Grèce compte assez d'athlètes, et je préfère la vertu à la force; je ne ferai point un guerrier, ce mérite est commun: des milliers d'hommes, tous les ans, meurent pour leur patrie; je ne ferai aucun de vos anciens tyrans, je briserois plutôt leurs images; je pourrois représenter quelqu'un de vos dieux, mais vous en avez en foule dans vos temples; et pour contempler la divinité, au défaut des statues, n'avez-vous pas les cieux? » Alors le peuple l'interrompit: « Statuaire, que feras-tu donc?— Ce qu'il y a jamais eu de plus rare sur la terre, un homme qui meurt pour la vérité; » et il fit Socrate mourant. Sans doute Platon, quand il composa ses dialogues, étoit frappé de la même admiration pour Socrate; il avoit été son disciple et son ami, il l'avoit vu traîner dans les fers, il avoit vu la ciguë broyée par la main de l'envie,

et le fanatisme prenant d'elle la coupe empoisonnée pour la présenter à son maître. Depuis, il avoit été témoin des honneurs extraordinaires rendus à sa mémoire ; il avoit vu les Athéniens, ce peuple léger, cruel et sensible, qui, tour à tour féroce et tendre, après l'avoir laissé périr, le vengeoit ; il avoit pu embrasser dans Athènes la statue de Socrate, élevée par ordre de l'état, et peut-être érigée sur la même place où on l'avoit chargé de chaînes pour le conduire à la mort. Plein de l'admiration générale et de la sienne, il voulut aussi contribuer à la gloire de son maître, en l'éternisant ; et il consacra presque tous ses ouvrages à son éloge.

On peut dire que Socrate ne peut avoir un panégyriste plus célèbre, ni plus digne de lui ; on a souvent attaqué Platon comme philosophe, on l'a toujours admiré comme écrivain. En se servant de la plus belle langue de l'univers, Platon ajouta encore à sa beauté ; il semble qu'il eût contemplé et vu de près cette beauté éternelle dont il parle sans cesse, et que, par une méditation profonde, il l'eût transportée dans ses écrits. Elle anime ses images, elle préside à son harmonie, elle répand la vie et une grâce sublime sur les fonds qui représentent ses idées ; souvent elle donne à son style ce caractère céleste que les artistes grecs donnoient à leurs divinités ; comme

l'Apollon du Vatican, comme le Jupiter olympien de Phidias, son expression est grande et calme; son élévation paroît tranquille comme celle des cieux : on diroit qu'il en a le langage; son style ne s'élance point, ne s'arrête point; les idées s'enchaînent aux idées; les mots qui composent les phrases, les phrases qui composent les discours, tout s'attire et se déploie ensemble; tout se développe avec rapidité et avec mesure, comme une armée bien ordonnée, qui n'est ni tumultueuse, ni lente, et dont tous les soldats se meuvent d'un pas égal et harmonieux pour s'avancer au même but.

On sait que dans tous les ouvrages de Platon, c'est Socrate qui mène l'homme à la vérité; Socrate en même temps conserve son caractère et son génie; partout il garde sa manière de raisonner, ses inductions, ses interrogations, ces espèces de piéges et de longs détours dans lesquels il enveloppoit ses adversaires, pour les amener, malgré eux, à une vérité qu'ils combattoient. On peut donc regarder tous les dialogues de Platon ensemble, comme une espèce de drame composé en l'honneur de son maître. Socrate, dans chaque scène, prêche la morale; et le dénoûment, c'est la ciguë.

Les trois dialogues qui forment ce dénoûment sont de véritables éloges sans en avoir le titre, et

d'autant plus intéressans, qu'ils sont en action. On ne pourra pas juger dans un extrait, le style et l'éloquence de Platon; mais on connoîtra, du moins, le caractère moral de Socrate, un des plus beaux qu'il y ait jamais eu, depuis que chez les peuples civilisés, on parle de vertu en commettant des crimes.

Le premier de ces trois discours est l'apologie. Qu'on se peigne un vieillard de soixante-dix ans, qui toujours a été vertueux et juste, paroissant dans les tribunaux pour la première fois; intrépide et simple devant ses juges, comme il l'étoit dans les actions ordinaires de sa vie, dédaignant l'artifice et les vains secours de l'éloquence, n'en connoissant d'autre que la vérité, et jurant de parler son langage jusqu'au dernier moment, priant ses juges avec l'autorité d'un vieillard et d'un homme de bien, d'examiner si ce qu'il va leur dire est juste ou ne l'est pas, parce que c'est là leur fonction, comme la sienne est de dire la vérité; parlant de ses accusateurs sans colère comme sans dédain, du reste tranquille sur son sort, qu'il soit condamné ou qu'il soit absous, abandonnant à Dieu le succès, et se justifiant pour obéir à la loi: tel paroît Socrate dans son début.

Sa réponse aux accusations est pleine de simplicité et de force; il parle comme l'innocence

doit parler à la calomnie, et la sagesse à la superstition.

Il fait voir ensuite quelle est l'origine et la source des bruits répandus contre lui dans Athènes ; c'est qu'il n'a pas respecté les foiblesses et les vices des hommes, et surtout de quelques hommes puissans : voilà son crime. S'il meurt, ce ne sont pas ses accusateurs qui causeront sa mort, ils ne sont que les instrumens de la haine : ses meurtriers seront la calomnie et l'envie.

C'étoit la coutume que les accusés eussent recours aux prières et aux larmes ; ils faisoient paroître leurs enfans, leurs proches et leurs amis, pour obtenir par la compassion ce qu'ils n'auroient pas toujours obtenu par la justice. « Et moi aussi, dit Socrate, j'ai une famille, j'ai trois fils, dont l'un est sorti de l'enfance, et les deux autres ont encore besoin des secours de leur père ; je n'en ferai cependant paroître aucun pour vous attendrir, et ce n'est ni par mépris, ni par orgueil ; ces sentimens ne peuvent entrer dans le cœur de Socrate : mais la gloire de ses juges, la sienne, celle de la république lui défendent de donner un tel exemple, à son âge surtout, et avec le nom qu'il porte ; car, dit-il, que ce nom soit mérité ou ne le soit pas, on est persuadé que Socrate est au-dessus des hommes ordinaires. Un tel abaissement

ne peut que déshonorer, et l'accusé qui se le permet et le juge qui le souffre. D'ailleurs, est-il permis, dit Socrate, de prier son juge? il faut l'éclairer et non pas le fléchir; le juge n'est point assis pour faire grâce, il est assis pour prononcer selon la loi. Hommes Athéniens, leur dit-il, n'exigez donc point de moi ce qui n'est ni honnête, ni conforme à la sainteté et à la justice. Souvenez-vous de vos sermens..... et prononcez selon ce qui conviendra le plus à votre intérêt et au mien. »

Socrate s'arrête..... les juges se lèvent pour recueillir les voix, et il est condamné. Il reprend la parole avec le même calme : « Vous m'avez » condamné, je vous le pardonne; je m'y attends » dois, et je suis même plus étonné qu'il y ait eu » tant de suffrages pour m'absoudre..... O Athé- » niens! vous venez de fournir un sujet éternel » à ceux qui voudront blâmer Athènes; on lui » reprochera d'avoir fait mourir Socrate, qui » étoit, dira-t-on, un sage; car, pour avoir » droit de vous blâmer, on me donnera ce nom » que je ne mérite pas; au lieu que, si vous aviez » encore attendu quelque temps, je mourois sans » qu'Athènes se déshonorât. Regardez mon âge; » je ne tiens presque plus à la vie, et déjà je tou- » chois à ma tombe. »

Socrate continue; il parle tranquillement à ses

juges; il peint le plaisir qu'il aura de converser, dans un autre univers, avec les grands hommes de tous les temps, avec ceux qui ont été, comme lui, les victimes d'un jugement injuste; et il fait des vœux pour que ses enfans meurent un jour comme leur père, s'ils ont le bonheur d'importuner aussi les Anitus par leur vertu. Il finit par ces mots sublimes et simples: « Mais il est temps de » nous en aller, moi pour mourir et vous pour » vivre. De ces deux choses, quelle est la meil- » leure? les dieux le savent, mais aucun homme » ne le sait. »

Tel est ce premier discours de Platon, où il a développé l'âme de Socrate: il y règne une éloquence douce et noble, le courage de la vertu, le respect pour la divinité et pour soi-même. Socrate se justifie en conversant avec ses ennemis et avec les Athéniens: c'est l'homme sage qui montre la raison, et parle en paix à ceux qui la condamnent.

Au second discours, la scène change; Socrate est dans la prison, et il dort. Criton approche, contemple le vieillard, et admire ce sommeil profond; il craint de le troubler, et il attend. Socrate s'éveille; Criton lui annonce que c'est le lendemain qu'il est condamné à mourir. Comme il plaira aux dieux, dit Socrate. Alors son ami le conjure de vouloir bien se conserver lui-même;

il lui apprend qu'il a gagné les gardes, que tout est prêt, et qu'il ne tiendra qu'à lui de se dérober la nuit suivante à ses persécuteurs.

Socrate, avec la tranquillité d'un homme qui juge une cause qui lui est étrangère, examine s'il doit fuir ou rester. « Ami Criton, dit-il, il n'y » a qu'une règle, la justice: tant que j'ai vécu, je » lui ai obéi; je suis encore le même. Mon sort » est changé, mes principes ne le sont pas. » Voyons, et si nous n'en trouvons pas de meil- » leurs, vous savez bien que je ne m'écarterai » pas de ceux que j'ai toujours suivis; non, » quand tout un peuple me présenteroit comme » des spectres menaçans la pauvreté, les chaînes » et la mort. » Alors il discute la question, et il examine s'il est permis de désobéir aux lois pour éviter la mort.

Tout à coup il personnifie les lois, et suppose qu'au moment même où il va mettre les pieds hors de la prison pour s'enfuir, les lois lui apparoissent et lui crient: « Socrate, que fais-tu? Ne » sens-tu pas que dans ce moment tu anéantis, » autant qu'il est en toi, et les lois et la patrie? » Penses-tu qu'une ville puisse subsister, si les ju- » gemens publics n'y ont plus de force; si tout » citoyen, à son gré, peut les enfreindre?..... » Eh quoi! si, par un jugement injuste, la patrie » t'offense, as-tu droit de lui nuire? Tu lui dois

» ta naissance, celle de ton père, le lien sacré
» qui a uni ton père à la femme qui t'a donné le
» jour; ton éducation, ta vie, ton âme, tout lui
» appartient; tu es son fils et son esclave. Qu'elle
» arme contre toi des bourreaux, qu'elle te jette
» dans les fers, qu'elle t'envoie aux combats pour
» recevoir des blessures et mourir, ton devoir
» est d'obéir; fuir ou quitter ton rang est un
» crime; dans les tribunaux, dans les prisons,
» sur les champs de bataille, partout les ordres
» de la patrie sont sacrés; un citoyen qui se ré-
» volte contr'elle, est plus coupable qu'un fils
» armé contre son père..... » Les lois continuent: « Il feroit beau entendre Socrate racon-
» tant sous quel déguisement ridicule il s'est enfui
» de sa prison! Et si on lui demande comment,
» déjà vieux, et n'ayant plus que peu de temps
» à passer sur la terre, cependant, par un lâche
» amour pour la vie, il a pu se résoudre à traî-
» ner les restes d'une vieillesse si honteuse, après
» avoir enfreint les lois de son pays, que répon-
» dra-t-il?... O Socrate! tu entendrois sou-
» vent des discours qui te feroient rougir.....
» Est-ce pour tes enfans que tu voudrois
» vivre?.... Tes enfans! et n'as-tu pas des
» amis? Socrate, laisse-toi persuader, et ne pré-
» fère ni tes enfans, ni ta vie, ni rien même à
» la justice. »

Criton cède ; il admire Socrate qui finit par lui dire : « Marchons par où Dieu nous con- » duit. »

Le troisième discours, beaucoup plus connu que les deux autres, est ce *Phédon* si fameux, qui contient le récit des derniers entretiens et de la mort de Socrate ; c'est un des ouvrages les plus célèbres de l'antiquité ; c'est celui que Cicéron, comme il nous l'apprend lui-même, n'avoit jamais pu lire sans verser des larmes ; c'est celui que Caton, prêt à mourir, relut deux fois pour s'affermir dans l'idée de l'immortalité. On ose dire que nul éloge, ni ancien, ni moderne, n'offre un tableau si grand. La mort d'un homme juste est un objet sublime par lui-même ; mais si ce juste est opprimé, si l'erreur traîne la vérité au supplice, si la vertu souffre la peine du crime ; si, en mourant, elle n'a pour elle-même que Dieu et quelques amis qui l'entourent, si cependant elle pardonne à la haine, si de l'enceinte obscure de la prison où elle meurt, ses regards se tournent avec tranquillité vers le ciel ; si, prête à abandonner les hommes, elle emploie encore ses derniers momens à les instruire ; si enfin, au moment où elle n'est plus, ce soit le crime qui l'a condamnée qui paroisse malheureux et non pas elle, alors je ne connois point d'objet plus grand

dans la nature : et tel est le spectacle que nous présente Platon, en décrivant la mort de Socrate ; il y joint tous ces détails qui donnent de l'intérêt à une mort célèbre, et qui en reçoivent à leur tour. Nous suivons Socrate de l'œil, nous ne perdons pas un de ses mouvemens, pas un de ses discours ; nous le voyons quand on lui amène ses deux enfans, quand il donne ses derniers ordres pour sa maison, quand il fait éloigner les femmes ; quand ses amis mesurent avec effroi la course du soleil, qui bientôt va se cacher derrière les montagnes, et quand la coupe fatale arrive, et lorsqu'avant de la prendre, il fait sa prière au ciel pour demander un heureux voyage, et l'instant où il boit, et les cris de ses amis dans ce moment, et la douceur tranquille avec laquelle il leur reproche leur foiblesse, et sa promenade en attendant la mort, et le moment où il se couche sur son lit dès qu'il sent ses jambes s'appesantir et la mort qui monte et le glace par degrés, et l'esclave qui lui touche les pieds que déjà il ne sent plus, et sa dernière parole, et son dernier, son éternel silence au milieu de ses amis qui restent seuls. Dans cette Athènes soumise aujourd'hui à la domination d'un peuple barbare, le voyageur curieux va encore visiter les ruines de quelque temple. Il s'arrête sur quelque co-

[redacted] à demi-brisée. Pour moi, je voudrois qu'au lieu des ruines du temple de Minerve, le temps eût conservé la prison où est mort Socrate. Je voudrois que sur la pierre noire et brute ont eût gravé : « Ici il prit la coupe ; là, il bénit l'esclave qui la lui portoit ; voici le lieu où il expira. » On iroit en foule visiter ce monument sacré ; on n'y entreroit pas sans une sorte de respect religieux, et toute âme courageuse et forte, à ce spectacle, se sentiroit encore plus élevée. Ainsi l'on nous dit qu'Alexandre fut ému sur la tombe d'Achille ; et César, maître de l'Egypte, contempla long-temps en silence et dans une rêverie profonde le tombeau d'Alexandre ; au lieu de ce monument qui a péri, nous avons du moins ceux de Platon qui seront immortels. Je me plais à penser que tous les juges qui avoient condamné Socrate, lurent du moins avant de mourir ces trois discours où il est représenté si vertueux et si grand. Juges qui condamnez les hommes, vous pouvez immoler un sage et flétrir un instant l'homme que la calomnie poursuit, le glaive est dans vos mains ; vous frappez, mais l'œil inévitable du temps vous observe et vous juge. Le temps renversera sur vous l'opprobre dont vous aurez couvert les gens de bien, et vingt siècles écoulés ne l'effaceront pas.

Je me suis arrêté avec plaisir sur ces ouvrages, parce qu'on les cite beaucoup et qu'on les lit peu. D'ailleurs, dans le cours de cet Essai, parmi la foule innombrable de ceux qui ont été loués, où trouverons-nous des hommes comme Socrate, et des panégyristes comme Platon ? Enfin, dans tous les temps, il est bon de présenter aux hommes des exemples de courage. Quand Thraséas, qui mourut aussi dans Rome, pour avoir été vertueux et juste, faisoit couler son sang : « Jeune homme, dit-il à un Romain qui étoit présent, approche et regarde (1). »

CHAPITRE IX.

Suite des éloges chez les Grecs. De Xénophon, de Plutarque et de Lucien.

La Grèce qui, dans ce siècle, produisit une foule de grands hommes, n'en a point eu qui ait été plus souvent, ni mieux loué que Socrate ; il est même à remarquer qu'un simple citoyen d'Athènes est devenu plus célèbre que beaucoup de princes

(1) Propiùs vocatis quæstore, specta juvenis, inquit. Tacit. *ann.* 16.

qui, les armes à la main, ont changé une partie du monde. Qu'on ne s'en étonne pas : sa mort, aujourd'hui même, nous intéresse plus que toutes ces révolutions qui ne sont pour la plupart que des monumens de férocité ou de foiblesse, et des crimes de mercenaires payés par des tyrans. Après Platon, un très-grand nombre de philosophes ou d'orateurs, tels que Xénophon, Aristoxène, Demetrius de Phalère, Callisthène, Dion, Libanius, et beaucoup d'autres que je pourrois citer, firent tous des apologies ou des éloges de Socrate. La plupart sont perdus; ceux de Xénophon sont restés.

Ce philosophe avoit été, comme Platon, le disciple et l'ami de Socrate; mais l'un se contenta d'éclairer les hommes, et l'autre voulut encore les servir. Il fut à la fois écrivain et homme d'état. On sait qu'il commanda les Grecs, dans la retraite des dix mille, mais on ne sait pas également que, pour récompense, il fut exilé de son pays. Son caractère avoit cette espèce de physionomie antique, que nous ne connoissons plus. C'est lui à qui on vint annoncer, au milieu d'un sacrifice, que son fils venoit de mourir : il avoit une couronne de fleurs sur la tête, et il l'ôta. On lui dit qu'il étoit mort dans une bataille, en combattant avec courage; il remit la couronne sur sa tête, et continua d'offrir de l'encens aux dieux.

Tour à tour guerrier et philosophe, il écrivit, dans son exil, plusieurs ouvrages de politique, de morale et d'histoire. Celui qui avoit dans l'âme toute la rigueur d'un Spartiate, eut dans l'esprit toutes les grâces d'un Athénien.

Cette grâce, cette expression douce et légère, qui embellit en paroissant se cacher, qui donne tant de mérite aux ouvrages, et qu'on définit si peu; ce charme, qui est nécessaire à l'écrivain, comme au statuaire et au peintre; qu'Homère et Anacréon eurent parmi les poëtes grecs, Appelle et Praxitèle parmi les artistes; que Virgile eut chez les Romains, et Horace dans ses odes voluptueuses, et qu'on ne trouvera presque point ailleurs; que l'Arioste posséda peut-être plus que le Tasse; que Michel-Ange ne connut jamais, et qui versa toutes ses faveurs sur Raphaël et le Corrège; que, sous Louis XIV, La Fontaine, presque seul, eut dans ses vers (car Racine connut moins la grâce que la beauté); dont aucun de nos écrivains en prose ne se douta, excepté Fénélon; et à laquelle nos usages, nos mœurs, notre langue, notre climat même se refusent peut-être, parce qu'ils ne peuvent nous donner, ni cette sensibilité tendre et pure qui la fait naître, ni cet instrument facile et souple qui la peut rendre; enfin, cette grâce, ce don si rare, et qu'on ne sent même qu'avec des organes si déliés et si fins,

étoit le mérite dominant des écrits de Xénophon. Il n'est pas inutile d'observer que c'étoit alors dans la Grèce le caractère des arts. Depuis peu de temps, la grâce avoit introduit, dans les ouvrages des artistes, ces formes douces et arrondies, et cette expression de la nature, qui plaît dès qu'on peut la connoître. Il s'étoit ouvert une école où la grâce adoucissoit les beautés sévères que la correction sublime de Phidias avoit données à ses dessins. Parrhasius avoit commencé, ses successeurs l'avoient suivi; et le plus célèbre de tous, Praxitèle, répandoit alors sur ses ouvrages, sur le Cupidon de Thespis, sur la Vénus de Gnide, cette grâce inimitable, qui faisoit le caractère de son génie. Les grâces, dans le même temps, avoient, au rapport des anciens, embelli l'esprit, le caractère et l'âme de Socrate; il alloit quelquefois les étudier chez Aspasie : il en inspiroit le goût aux artistes, il les enseignoit à ses disciples, et probablement Xénophon et Platon les reçurent de lui; mais Platon, né avec une imagination vaste, leur donna un caractère plus élevé, et associa, pour ainsi dire, à leur simplicité un air de grandeur; Xénophon leur laissa cette douceur et cette élégante pureté de la nature, qui enchante sans le savoir, qui fait que la grâce glisse légèrement sur les objets et les éclaire comme d'un demi-jour, qui fait que peut-être on

ne la sent pas, on ne la voit pas d'abord, mais qu'elle gagne peu à peu, s'empare de l'âme par degrés, et y laisse à la fin le plus doux des sentimens; à peu près comme ces amitiés, qui n'ont d'abord rien de tumultueux, ni de vif, mais qui, sans agitation et sans secousses, pénètrent l'âme, offrent plus l'image du bonheur que d'une passion, et dont le charme insensible augmente à mesure qu'on s'y habitue.

Telle étoit l'impression que firent autrefois sur les Grecs, les écrits de Xénophon. Il a fait comme Platon une apologie de Socrate, et de plus, quatre livres sur l'esprit, le caractère et les principes de son maître. C'est un véritable éloge sans en avoir la forme. Platon est plus éloquent sans doute; Xénophon, peut-être, persuade mieux. L'un élève davantage; il dessine sa figure avec plus de hardiesse. Dans l'autre, on croit voir Socrate même, et le peintre disparoît. Enfin, si Socrate lui-même avoit pu lire les ouvrages de ses deux disciples, il eût peut-être plus admiré l'un, mais il eût plus tendrement aimé l'autre.

Ce même Xénophon, Athénien et panégyriste de Socrate, a fait aussi le panégyrique d'un roi : ce roi étoit Agésilas. On sait qu'il étoit né dans cette ville, où la plus étonnante des institutions avoit créé une nature nouvelle; où l'on étoit citoyen avant que d'être homme; où le sexe le

plus foible étoit grand ; où la loi n'avoit laissé de besoins que ceux de la nature, de passions que celle du bien public ; où les femmes n'étoient épouses et mères que pour l'état ; où il y avoit des terres et point d'inégalité ; des monnoies et point de richesses ; où le peuple étoit souverain, quoiqu'il y eût deux rois ; où les rois, absolus dans les armées, étoient ailleurs soumis à une magistrature terrible ; où un sénat de vieillards servoit de contre-poids au peuple, et de conseil au prince ; où enfin tous les pouvoirs étoient balancés, et toutes les vertus extrêmes. Xénophon, passionné pour ce gouvernement et pour les vertus, avoit suivi Agésilas en Asie, lorsque ce prince y alla combattre et vaincre. Il vainquit avec lui, et l'amitié la plus étroite unit ensemble le philosophe et le roi. Dans la suite, il célébra les vertus dont il avoit été le témoin. Ce prince, par un sentiment ou bien vain ou bien grand, avoit défendu qu'on lui élevât aucune statue ; Xénophon lui éleva un monument plus durable.

Son éloge d'Agésilas est divisé en deux parties : la première n'est qu'une espèce de récit historique ; l'orateur parcourt toutes les grandes actions de ce prince, ses guerres, ses victoires, et les principaux évènemens de sa vie. La seconde est consacrée à célébrer les qualités de son âme ; on y voit tour à tour la justice d'un homme

d'état, le courage d'un héros, la fierté d'un républicain, la sensibilité d'un ami, et surtout la simplicité de ces hommes antiques qui faisoient de grandes choses sans faste, tandis que depuis on en a fait de petites, et quelquefois même de viles, avec orgueil. Il n'y a dans tout cet éloge nul mouvement d'orateur; c'est la marche simple d'un homme vertueux, qui parle de la vertu avec ce sentiment doux qu'elle inspire : en général, c'est là le mérite des anciens; nous mettons plus d'appareil à tout, et dans nos actions comme dans nos écrits. Seroit-ce parce que nous nous efforcerions d'autant plus de paroître grands, que nous aurions moins de grandeur réelle; ou parce que le luxe de nos mœurs se communiquant à nos esprits comme à nos âmes, nous ôteroit ce goût précieux et pur de simplicité; ou parce que l'inégalité, plus marquée dans les monarchies, mettant plus de distinction entre les rangs, il doit nécessairement y avoir plus d'affectation, plus d'effort, plus de désir de paroître différent de ce que l'on est, et par conséquent quelque chose de plus exagéré dans les manières, dans les mœurs et dans la tournure générale de l'esprit; ou enfin parce que chez un peuple indifférent et léger, qui peut-être voit tout avec rapidité et ne s'arrête sur rien, il faut, pour ainsi

dire, que tous les objets soient en relief pour qu'ils soient aperçus?

Si, parmi nos écrivains modernes, il y en a quelqu'un à qui Xénophon puisse être comparé, c'est Fénélon. On trouve dans tous les deux la même douceur de style, les mêmes grâces, des vues de politique profondes, l'amour des lois et des hommes, un goût de vertu sans effort, et ce naturel touchant qui gagne la confiance du lecteur et le persuade sans le fatiguer. Il y a sûrement du rapport entre le *Télémaque* et *la Cyropédie* ou l'institution de Cyrus; enfin, si on vouloit, on en trouveroit peut-être entre les personnes même : il est vrai que l'archevêque de Cambrai ne commanda point les armées comme le philosophe athénien; mais l'un fut le conseil et l'ami d'un roi de Sparte vertueux et austère; le duc de Bourgogne, l'ami et l'élève de l'autre, eut à peu près le même caractère. Tous deux essuyèrent des disgrâces, et tous deux vécurent exilés et tranquilles, cultivant jusqu'au dernier moment les trois choses les plus douces de la vie, la vertu, l'amitié et les lettres.

C'est dans le temps que les grands hommes sont le plus communs, dit Tacite (1), que l'on

(1) Iisdem temporibus optimè æstimantur virtutes, quibus facillimè gignuntur.

TACIT. *Vit. Agric.*

rend aussi le plus de justice à leur gloire. Ces beaux siècles de la Grèce qui produisirent les héros, firent naître aussi une foule d'écrivains pour relever leurs actions. Cicéron, dans le second livre de *l'Orateur*, nous apprend que de son temps on avoit un grand nombre d'ouvrages grecs qui contenoient les éloges de Thémistocle, d'Aristide, d'Epaminondas, de Philippe et d'Alexandre. Aujourd'hui aucun de ces monumens n'existe, mais nous avons un ouvrage plus précieux qui les rassemble tous.

« Evoque devant moi les grands hommes ; je veux les voir et converser avec eux, disoit un jeune prince plein d'imagination et d'enthousiasme, à une pythonisse célèbre qui passoit dans l'orient pour évoquer les morts. » Un sage, qui n'étoit pas loin de là, et qui passoit sa vie dans la retraite, approcha et lui dit : « Je vais exécuter ce que tu demandes. Tiens, prends ce livre; parcours avec attention les caractères qui le composent : à mesure que tu liras, tu verras s'élever autour de toi les ombres des grands hommes, et elles ne te quitteront plus. » Ce livre étoit *les Hommes illustres du philosophe de Chéronée*. C'est là en effet que toute l'antiquité se trouve ; là chaque homme paroît tour à tour avec son génie, et les talens ou les vertus qui ont influé sur le sort des peuples. Naissance, éducation,

mœurs; principes ou qui tiennent au caractère ou qui le combattent; concours de plusieurs grands hommes qui se développent en se choquant; grands hommes isolés et qui semblent jetés hors des routes de la nature, dans des temps de foiblesse et de langueur; lutte d'un grand caractère contre les mœurs avilies d'un peuple qui tombe; développement rapide d'un peuple naissant, à qui un homme de génie imprime sa force; mouvement donné à des nations par les lois, par les conquêtes, par l'éloquence; grandes vertus toujours plus rares que les talens, les unes impétueuses et fortes, les autres calmes et raisonnées; desseins, tantôt conçus profondément et mûris par les années, tantôt inspirés, conçus, exécutés presqu'à la fois, et avec cette vigueur qui renverse tout, parce qu'elle ne donne le temps de rien prévoir; enfin des vies éclatantes, des morts illustres et presque toujours violentes; car, par une loi inévitable, l'action de ces hommes qui remuent tout, produit une résistance égale dans ce qui les entoure; ils pèsent sur l'univers, et l'univers sur eux; et derrière la gloire est presque toujours caché l'exil, le fer ou le poison: tel est à peu près le tableau que nous offre Plutarque.

A l'égard du style et de la manière, on la connoît. C'est celle d'un vieillard plein de sens, accoutumé au spectacle des choses humaines, qui

ne s'échauffe pas, ne s'éblouit pas, admire avec tranquillité et blâme sans indignation; sa marche est mesurée, et il ne la précipite jamais: semblable à une rivière calme, il s'arrête, il revient, il suspend son cours, il embrasse lentement un terrain vaste; il sème tranquillement, et comme au hasard, sur sa route, tout ce que sa mémoire vient lui offrir; enfin, partout il converse avec son lecteur: c'est le Montagne des Grecs; mais il n'a point comme lui, cette manière pittoresque et hardie de peindre ses idées, et cette imagination de style, que peu de poëtes même ont eue comme Montagne. A cela près, il attache et intéresse comme lui, sans paroître s'en occuper. Son grand art surtout est de faire connoître les hommes et les petits détails. Il ne fait donc point de ces portraits brillans, dont Salluste, le premier, donna des modèles, et que le cardinal de Retz, par ses *Mémoires*, mit si fort à la mode parmi nous; il fait mieux, il peint en action; on croit voir tous ses grands hommes agir et converser; toutes ses figures sont vraies et ont les proportions exactes de la nature; quelques personnes prétendent que c'est dans ce genre qu'on devroit écrire tous les éloges: on éblouiroit peut-être moins, disent-elles, mais on satisferoit plus; et il faut savoir quelquefois renoncer à l'admiration pour l'estime.

Parmi les écrivains grecs qui ont fait des éloges,

on ne s'attend guère à trouver le nom de Lucien; il est beaucoup plus connu par la finesse de ses satires : c'est le Swift des Grecs. Ses parens l'avoient destiné à l'art de sculpteur, et il eut cela de commun avec Socrate ; mais celui-ci travailla quelque temps, et fit même trois Grâces qui furent long-temps célèbres, et parce qu'elles étoient vêtues, et parce qu'elles étoient de Socrate : au lieu que Lucien demeura peu en apprentissage. Il eut le bonheur de casser bien vite une table de marbre : cet accident, qui lui fit une querelle, le rendit tout entier à la philosophie et aux lettres ; il avoit ce tact du ridicule qui tient à un esprit délié et fin, et cette arme légère de la plaisanterie, qui consiste presque toujours à faire contraster les objets, ou en réveillant une grande idée à côté d'une petite chose, ou une petite idée à côté d'une grande. De ce rapprochement ou de ce contraste, naît le ridicule que les peuples simples ignorent, que les peuples à grand caractère méprisent, mais qui est si à la mode chez toutes les nations, dans cette époque où les vices se mêlent aux agrémens, et où l'esprit ayant peu de grandes choses à observer, multiplie par le loisir ses idées de détail. Lucien, avec ce talent, s'empara donc de son siècle pour en faire justice. Il composa son esprit de celui de Socrate et d'Aristophane ; et dans des ouvrages courts et dialogués, mit tour à

tour en scène les dieux, les hommes, les rhéteurs, les courtisannes et les philosophes. Il attaqua, comme La Bruyère, les vices et les ridicules de son temps; mais moins fort et moins ardent que lui, ayant plutôt cette fleur d'esprit qu'eut dans la suite Fontenelle, avec plus de hardiesse et de saillie dans le caractère, il mêla partout la philosophie à la légèreté, et la satire à la grâce.

Parmi la foule de ses ouvrages, on a de lui un Éloge de Démosthène, qui mérite d'être distingué; Lucien y est original et piquant comme partout ailleurs; il ne s'astreint pas à la forme des éloges; sa devise, comme il le dit lui-même, est de n'imiter personne. La première partie est un récit. Lucien, en se promenant, rencontre un poëte qui travailloit à l'éloge d'Homère; lui, de son côté, rêvoit à l'éloge de Démosthène. La conversation s'engage; en parlant chacun de celui qu'ils veulent louer, une partie de l'éloge se fait; le reste est un dialogue entre Antipater, tyran de Macédoine, et un officier qu'il avoit envoyé pour s'assurer de Démosthène. L'officier lui apprend que Démosthène, pour ne pas tomber entre ses mains, s'est empoisonné dans un temple; alors Antipater, quoiqu'ennemi de ce grand homme, ne peut s'empêcher de le louer. On aime à voir le crime rendre hommage à la vertu, et l'homme libre échappé au tyran, célébré par le tyran même.

Les derniers discours de Démosthène à l'officier qui vouloit lui persuader de venir à la cour de son maître, sont de ce genre d'éloquence qui naît bien plus du caractère que de l'esprit. Ils roulent sur la liberté, sur la servitude, sur la honte de tenir la vie d'un ennemi de la patrie, sur le déshonneur qu'il causeroit à Athènes, s'il renonçoit à être libre pour se faire esclave dans sa vieillesse. « Lâche, dit-il, tu me proposes de » vivre de la part de ton maître! si je dois vivre, » si les jours de Démosthène doivent être con- » servés, que mes conservateurs soient mon » pays, les flottes que j'ai armées à mes dépens, » les fortifications que j'ai élevées, l'or que j'ai » fourni à mes concitoyens, leur liberté que j'ai » défendue, leurs lois que j'ai rétablies, le génie » sacré de nos législateurs, les vertus de nos an- » cêtres, l'amour de mes concitoyens qui m'ont » couronné plus d'une fois, la Grèce entière que » j'ai vengée jusqu'à mon dernier soupir: voilà » quels doivent être mes défenseurs! Et si, dans » ma vieillesse, je suis condamné à traîner une » vie importune aux dépens des autres, que ce » soit aux dépens des prisonniers que j'ai rache- » tés, des pères à qui j'ai payé la dot de leurs » filles, des citoyens indigens dont j'ai acquitté » les dettes; ce n'est qu'à ceux-là que Démos- » thène veut devoir; s'ils ne peuvent rien pour

» moi, je choisis la mort : cesse donc de me sé-
» duire, etc. » J'aime ensuite à voir la pitié de dédain avec laquelle il regarde le courtisan qui le croyoit sans défense, parce qu'il n'avoit autour de lui ni armes, ni soldats, ni remparts ; comme si le courage n'étoit pas la défense la plus sûre pour un grand homme. Antipater écoute et admire en écoutant ; il semble qu'au spectacle d'un homme libre, son âme s'élève. Il finit par dire qu'il veut renvoyer à Athènes le corps de Démosthène, et que sa tombe sera un plus grand ornement pour sa patrie, que le tombeau de ceux qui sont morts à Marathon.

Telle est à peu près l'idée et le plan de cet éloge. La première moitié a cet agrément qui caractérise presque tous les ouvrages de Lucien ; la dernière est pleine de grandeur, elle est digne des plus beaux temps de la Grèce ; on diroit que Lucien a pris le ton de Démosthène pour le louer. Quoiqu'alors la Grèce fût esclave des Romains, on se souvenoit encore des sentimens que l'ancienne liberté inspiroit ; et quand l'éloquence trouvoit une âme noble, cette éloquence faisoit revivre les idées des Miltiade et des Périclès. C'est ainsi que, dans la populace de Rome moderne, il y a eu des temps où l'on entrevoyoit les descendans des Scipions.

CHAPITRE X.

Des Romains ; de leurs éloges, du temps de la république ; de Cicéron.

En passant des Grecs aux Romains, nous éprouvons à peu près le même sentiment qu'un voyageur qui, après avoir parcouru les îles de l'Archipel et le climat voluptueux de l'ancienne Ionie, seroit tout à coup transporté au milieu des Alpes ou des Apennins, d'où il découvriroit un horizon vaste et une nature peut-être plus majestueuse et plus grande, mais sous un ciel moins pur, et qui ne porteroit point à ses sens cette impression vive et légère qu'il éprouvoit sous le ciel et dans la douce température de la Grèce. A Rome, tout fut grave, lent et austère. Les Romains, pendant cinq cents ans, plus brigands disciplinés qu'hommes de génie, n'eurent pendant tout ce temps ni arts, ni goût, ni sensibilité, ni imagination, ni éloquence ; ils empruntèrent tout, et leurs erreurs même. Les Grecs de la Sicile, de la Calabre et de la Campanie, leur donnèrent leurs divinités et leurs fables, leur alphabet et les caractères de leurs lettres ; les

Etrusques, leurs superstitions, leurs augures et leurs combats de gladiateurs; Athènes, Sparte et la Crète, leurs lois des douze tables; des artistes toscans et samnites, leurs temples grossiers et leurs dieux de bois ou de terre cuite; les peuples et les rois qu'ils vainquirent tour à tour, la forme de leurs armes et la manière d'attaquer et de se défendre. A mesure qu'ils étendirent leurs conquêtes, ils ne surent que piller les monumens des arts, sans savoir jamais les imiter. Déjà ils avoient enlevé une foule de statues des villes d'Etrurie, de la grande Grèce et de la Macédoine; ils avoient pillé Corinthe et Athènes; ils avoient ravi et transporté à Rome tous les trésors des arts que la religion, le génie et l'avarice avoient entassés à Delphes pendant six cents ans, et cependant il n'étoit né aucun artiste romain. Semblables aux Tartares qui, quinze cents ans après, subjuguèrent la Chine, ou plutôt semblables à ces valets d'armée, qui, dans une ville prise d'assaut, pillent tout, et le lendemain enrichis des dépouilles, joignent un faste étranger à leur pauvreté réelle, les Romains dans leur gloire même devoient faire pitié aux Grecs, avant que les vaincus eussent instruit et poli leurs vainqueurs; dans la suite même, tous les arts du dessin ne furent cultivés avec succès à Rome que par les Grecs; il falloit que des Grecs leur bâtissent leurs temples, leurs

portiques, leurs arcs de triomphe; que des Grecs ornassent de peintures les murs de leurs palais. Les arts du génie, ils ne les dûrent qu'à ces mêmes Grecs dont ils furent en tout les disciples, les admirateurs et les tyrans.

Leur langue, formée du vieux toscan, composée de sons âpres et rudes, n'eut d'abord ni variété, ni précision, ni douceur. La langue est le tableau de la vie; c'est l'assemblage de toutes les idées d'un peuple, manifestées au-dehors par des sons. Or les Romains des premiers siècles, vivant parmi les charrues et les armes, ne pouvoient acquérir un grand nombre d'idées, ni créer les signes qui les représentent. Pauvres et austères, leur genre de vie leur interdisoit cette foule de sensations variées et délicates, qui, en frappant légèrement les sens, passent dans l'âme, et de là dans les langues qu'elles enrichissent. Ignorant ce qu'on appelle société, qui, chez tous les peuples, est le fruit de l'oisiveté et du luxe, ils n'avoient point cette foule de sentimens et d'idées qu'elle fait naître, ni ces nuances fines qui les expriment. Enfin, peu accoutumés à méditer, la partie du langage qui peint les idées abstraites et les mouvemens de l'âme se repliant sur elle-même, leur devoit être presqu'inconnue.

C'est le concours des philosophes et des poëtes qui perfectionne les langues; c'est aux philosophes

qu'elles doivent cette universalité de signes qui rend une langue le tableau de l'univers; cette justesse qui marque avec précision tous les rapports et toutes les différences des objets, cette finesse qui distingue tous les progrès d'actions, de passions et de mouvemens; cette analogie qui, dans la création des signes, les fait naître les uns des autres, et les enchaîne comme les idées analogues se tiennent dans la pensée, ou les êtres voisins dans la nature; cet arrangement qui, de la combinaison des mots, fait sortir avec clarté l'ordre et la combinaison des idées; enfin, cette régularité qui, comme dans un plan de législation, embrasse tout et suit partout le même principe et la même loi. Mais, d'un autre côté, ce sont les poëtes qui donnent aux langues l'éclat, le mouvement et la vie; ce sont eux qui, étudiant la marche passionnée des idées, apprennent aux signes des idées à se passionner de même. Les poëtes parcourent dans la nature tout ce qui donne des impressions ou agréables, ou fortes, et transportent ensuite ces beautés ou ces impressions dans le langage; ils attachent, par une sensation, un corps à chaque idée, donnent aux signes immobiles et lents la légèreté, la vitesse; aux signes abstraits et sans couleur, l'éclat des images; aux êtres qui ne sont vus et sentis que par la pensée, des rapports avec tous les sens.

Ainsi ce seroit aux philosophes à construire l'édifice des langues, à en jeter les fondemens, à en fixer les proportions et la hauteur, comme les poëtes en sont, pour ainsi dire, les décorateurs et les peintres. C'est ce concours des poëtes et des philosophes qui donna à la langue des Grecs sa perfection et sa beauté. Leurs artistes même, en les accoutumant à porter un œil plus attentif sur la nature pour bien juger, et du degré d'imitation, et du choix des objets, contribuèrent peut-être à étendre les idées de ce peuple et son langage; mais les Romains, pendant près de six cents ans, furent privés de tous ces secours. Il ne faut donc pas s'étonner si l'éloquence, qui tient tant à la perfection des langues, et qui chez les Grecs même est née après tous les autres arts, naquit si tard dans Rome. Malgré les orages de la liberté, les grands intérêts, et le plaisir de gouverner par la parole un peuple libre, il n'y eut pas un orateur qu'on pût citer avant Caton; lui-même étoit encore hérissé et barbare. Sur deux ou trois cents orateurs, qui en divers temps parlèrent à Rome, à peine y en eut-il un ou deux par siècle qui pût passer pour éloquent; peu même eurent le mérite de parler avec pureté leur langue. La grandeur de cet empire, qui s'étendoit sans cesse; cette ville qui engloutissoit tout, qui appeloit tous les rois, tous les peuples; ces généraux et ces sol-

171289

dats qui alloient conquérir ou gouverner les provinces, et parcouroient sans cesse l'Asie, l'Europe romaine et l'Afrique ; tout cela étoit autant d'obstacles à ce que la langue prît ou conservât une certaine unité de caractère ; peut-être même la facilité qu'eurent les Romains, de puiser chez les Grecs tout ce qui manquoit au système de leur langue ou de leurs idées, retarda leur industrie, et contribua à n'en faire qu'un peuple imitateur : ils traitèrent la langue et les arts comme un objet de conquête, usurpant tout sans rien créer.

Cependant la langue d'un peuple guerrier tendoit à la fierté et à la précision ; d'un peuple qui commandoit aux rois, à une certaine magnificence ; d'un peuple qui discutoit les intérêts du monde, à une certaine gravité ; d'un peuple libre et dont toutes les passions étoient énergiques et fortes, à l'énergie et à la vigueur : et lorsque cette langue fut enrichie de toutes les dépouilles des Grecs, lorsque les conquérans eurent trouvé dans les pays conquis des leçons, des maîtres et des modèles, et que les richesses du monde, en introduisant à Rome la politesse et le luxe, y eurent fait germer le goût, alors l'éloquence s'éleva à la plus grande hauteur, et Rome put opposer Cicéron à Démosthène, comme César à Périclès, et Hortensius à Eschine.

Long-temps avant cette époque, les Romains

eurent la coutume de louer leurs grands hommes ; ils adoroient leurs dieux sous des toits de chaume ; ils célébroient les héros dans une langue de laboureurs et de soldats. Dès les premiers temps on chantoit dans les repas les éloges des citoyens illustres, c'étoient, pour ainsi dire, des hymnes guerriers, et les leçons de la valeur se mêloient aux plaisirs de la table. Le vieux Caton en parloit dans ses *Origines* ; et Cicéron, dans son livre des *Orateurs*, paroît regretter que ces anciens monumens fussent perdus (1).

L'usage des éloges funèbres à Rome étoit aussi ancien, mais ce fut d'abord une récompense. Nous lisons dans Denys d'Halicarnasse, que le fils d'Appius alla trouver les consuls et les tribuns pour demander la permission de louer son père devant le peuple. Dion Cassius, en parlant d'un Romain distingué, nous dit que le sénat, après sa mort, lui décerna une statue et l'honneur d'un éloge public. On voit par ces passages qu'il n'étoit pas permis de louer indistinctement tous les morts ; on célébroit les grandes actions

(1) Utinam extarent illa carmina quæ multis sæculis antè suam ætatem in epulis esse cantitata à singulis convivis, de clarorum virorum laudibus, in originibus scriptum reliquit Cato.

Cic. *de clar. Orat.* 75.

où les vertus et non pas les titres, et le patricien qui n'avoit pour lui qu'un grand nom, n'avoit à espérer que des mépris pendant sa vie, et l'oubli après sa mort. Ces éloges étoient le plus souvent prononcés par un citoyen de la famille, mais quelquefois aussi par les magistrats; c'étoit, pour ainsi dire, alors la patrie elle-même qui montoit sur la tribune pour y exprimer sa reconnoissance. Le premier éloge de ce genre qui se prononça dans Rome, fut celui de Brutus qui chassa les tyrans.

Dans la suite une institution si noble dégénéra; les familles, qui ont leur orgueil comme les hommes, pour illustrer les vivans, briguèrent à l'envi des éloges pour les morts. Bientôt cet honneur devint commun; la flatterie et le mensonge ne tardèrent point à le corrompre; on exagéra le bien, on fit disparoître le mal, on supposa des actions qui n'avoient point été faites, on créa de fausses généalogies; enfin, à l'aide de la ressemblance des noms, on se glissa dans des familles étrangères, tant la fureur d'exister par ce qui n'est plus, et de prendre un nom pour du mérite, a été commune à tous les siècles. Cicéron qui nous apprend tous ces détails, se plaignoit même que ces éloges eussent jeté de l'embarras et de l'obscurité dans l'his-

toire (1). De son temps on avoit encore plusieurs de ces discours ; les familles les conservoient comme des titres de noblesse, et la vanité vigilante transmettoit souvent à la paresse ce dépôt de l'orgueil : tous ces monumens sont aujourd'hui perdus. De tant de milliers d'éloges prononcés sur la tribune romaine, il ne nous reste qu'une seule phrase de l'éloge de Scipion, destructeur de Carthage. L'orateur, en louant ce grand homme, nous dit Cicéron, « remercia » les dieux de ce qu'ils avoient fait naître Sci» pion dans Rome, plutôt que partout ailleurs, » parce qu'il falloit que l'empire du monde » fût où étoit Scipion. » Cette idée est grande, et elle devoit le paroître encore davantage dans la bouche d'un fils de Paul-Emile, qui étoit l'orateur.

---

(1) Nisi quem nonnullæ mortuorum laudationes fortè delectant ; et Hercules, hæ quidem exstant. Ipsæ enim familiæ sua quasi ornamenta ac monumenta servabant et ad usum si quis ejusdem generis occidisset, et ad memoriam laudum domesticarum, et ad illustrandam nobilitatem suam. Quamquam his laudationibus historia rerum nostrarum est facta mendacior. Multa enim scripta sunt eis, quæ facta non sunt, falsi triumphi, plures consulatus, genera etiam falsa, et à plebe transitiones, quàm homines humiliores in alienum ejusdem nominis genus infunderentur.

CICER. *de clar. Orat.* 61, 62.

Je franchis les temps pour parvenir à Cicéron même ; je ne répéterai point tout ce qui a été dit de ce grand homme. Né dans un rang obscur, on sait qu'il devint par son génie l'égal de Pompée, de César, de Caton. Il gouverna et sauva Rome, fut vertueux dans un siècle de crimes, défenseur des lois dans l'anarchie, républicain parmi des grands qui se disputoient le droit d'être oppresseurs ; il eut cette gloire, que tous les ennemis de l'état furent les siens ; il vécut dans les orages, les travaux, les succès et le malheur ; enfin, après avoir soixante ans défendu les particuliers et l'état, lutté contre les tyrans, cultivé au milieu des affaires la philosophie, l'éloquence et les lettres, il périt. Un homme à qui il avoit servi de protecteur et de père, vendit son sang ; un homme à qui il avoit sauvé la vie, fut son assassin. Trois siècles après, un empereur (1) plaça son image dans un temple domestique, et l'honora à côté des dieux.

Pendant sa vie, il s'attacha moins sans doute à louer les grands hommes qu'à les imiter ; cependant il célébra presque tous les hommes fameux de son siècle, à commencer par lui. Son premier ouvrage fut un éloge en vers, en l'hon-

(1) Alexandre Sévère.

neur de Marius. Ce paysan d'Arpinum, qui parvint sept fois à la première place du monde, n'étoit pas sans doute un modèle de vertus pour Cicéron; mais un Romain devoit louer en lui les talens et les victoires, et un républicain pouvoit louer ce caractère altier qui osa braver tous les grands de Rome, qui leur reprochoit avec audace leur corruption et leur mollesse, qui se vantoit de son obscurité, comme les grands se vantoient de leurs aïeux; qui, dans un siècle poli, consentoit à passer pour ignorant, et avouoit qu'il n'avoit appris qu'à combattre et à vaincre; qui opposoit ses triomphes en Afrique, et les quatre cent mille Teutons ou Cimbres qu'il avoit exterminés en Italie ou dans les Gaules, aux tables, aux cuisiniers et au faste des patriciens dans Rome: il faut observer d'ailleurs que cet éloge fut composé avant les guerres civiles de Marius, et Cicéron étoit alors dans l'âge où l'énergie du caractère est ce qui frappe le plus, et où l'on mesure les hommes, plus par les grands effets, que par les grands motifs.

La harangue pour la loi Manilia n'est presque d'un bout à l'autre qu'un panégyrique de Pompée; c'étoit le malheur de Rome d'avoir alors des citoyens plus puissans que l'état. L'équilibre des pouvoirs étoit rompu: un petit nombre d'hommes se partageoit l'univers et les armées,

mais du moins ils observoient encore les formes, et ils daignoient demander ce qu'ils auroient pu ravir. Cicéron, dans cette circonstance, loue Pompée sur la tribune, pour lui faire donner le commandement de la guerre contre Mithridate. Peut-être eût-il mieux valu ne pas agrandir encore un citoyen déjà coupable d'être trop puissant; mais Cicéron, malgré son génie, fut quelquefois plus orateur qu'homme d'état.

On doit être encore plus fâché de trouver, dans les ouvrages de ce grand homme, son discours pour Marcellus, qui n'est, en grande partie, que l'éloge de César, et de César maître de Rome. Assassin d'une partie de sa nation, et devenu le tyran de l'autre, César osoit pardonner, comme s'il eût été un roi légitime qui eût combattu des sujets rebelles. L'orateur, dans ce discours, vante sa clémence. Il est triste que celui qui, dans Rome libre, avoit été surnommé le père de la patrie, ait été forcé, dix-sept ans après, à louer l'oppresseur de la patrie. S'il sacrifia ses sentimens et sa gloire à l'intérêt de Rome, il faut l'admirer; s'il redouta César, il faut l'excuser et le plaindre: mais ce qui prouve que son âme n'étoit pas flétrie par la servitude, c'est l'éloge de Caton, qu'il composa dans le même temps.

On s'étonne quelquefois que le même homme qui avoit loué le destructeur de la liberté romaine,

ait eu le courage de louer Caton, vengeur et martyr de la liberté. Il y a des caractères indécis, qui sont un mélange de grandeur et de foiblesse, et quelques personnes mettent Cicéron de ce nombre. Vertueux, dit-on, mais circonspect; tour à tour brave et timide; aimant la patrie, mais craignant les dangers; ayant plus d'élévation que de force; sa fermeté, quand il en eut, tenoit plus à son imagination qu'à son âme. On ajoute que, foible par caractère, il n'étoit grand que par réflexion. Il comparoit la gloire avec la vie, et le devoir au danger; alors il se faisoit un système de courage; sa probité devenoit de la vigueur, et son esprit donnoit du ressort à son âme. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons douter que Cicéron, sous César même, n'ait paru attaché à la patrie et à l'ancien gouvernement. Ses amis cherchèrent à le détourner de faire l'éloge de Caton, ou voulurent du moins l'engager à l'adoucir; il n'en fit rien. On voit cependant, par une de ses lettres, qu'il sentoit toute la difficulté de l'entreprise. « L'éloge de Caton à faire, disoit-il, est un problême d'Archimède (1). » Nous ne pouvons juger comment

(1) De Catone problema *Archimedeion* est. Non assequar ut scribam quod tui convivæ non modo libenter, sed etiam æquo animo legere possint.

Ad Attic. 12. 4.

le problême fut résolu : nous savons seulement que l'ouvrage eut le plus grand succès. Tacite nous apprend que Cicéron, dans cet éloge, élevoit Caton jusqu'au ciel (1). Peu de temps après il en parut deux autres; l'un étoit d'un Fabius Gallus, que nous connoissons peu; l'autre étoit de Brutus. On peut dire que des trois, Brutus étoit, sinon par son génie, du moins par son caractère, le plus digne peut-être de louer Caton. Nourri dans son sein, élevé dans les principes rigides de la même secte, fanatique de la liberté, passionné pour la patrie, ennemi ardent et irréconciliable de toute espèce d'oppression, l'âme de Caton respiroit dans Brutus. Avec cette vigueur de caractère, il devoit avoir une éloquence pleine de hauteur et de force; aussi trouvoit-il que Cicéron *manquoit de reins*, pour me servir de son expression (2). Il est très-probable qu'entre les deux éloges, il y avoit la même différence qu'entre les deux hommes. César disoit qu'en relisant plusieurs fois le Caton du premier, il avoit acquis plus d'abondance; mais qu'après avoir lu le Caton de Brutus, il s'étoit trouvé lui-même éloquent.

---

(1) M. Ciceronis libro quo Catonem cœlo æquavit, etc. TAC. *Ann.* 4. 34.

(2) Fractum et elumbem.

Sylla et Octave eussent répondu, par une proscription, à l'éloge de leur ennemi; César répond en homme de lettres et en orateur. Le vainqueur de Pharsale composa deux discours intitulés les *Anti-Catons*. Il y parloit avec les plus grands égards de Cicéron, dont il étoit l'admirateur et le rival, et dont il feignoit d'être l'ami. Ce combat littéraire partagea Rome; chacun prenoit parti pour ou contre, et les vertus de Caton, le plus grand homme de son siècle, n'étoient plus qu'un vain sujet de conversation dans une ville corrompue et esclave.

Enfin, la mort de César rendit à l'âme de Cicéron toute sa vigueur; il n'étoit pas né pour obéir à des tyrans subalternes. Il composa ses *Philippiques*. Elles respirent d'un bout à l'autre les sentimens d'un vieillard généreux et d'un grand homme. Parmi ces discours, il y en a deux qui renferment des espèces d'éloges. L'un est consacré à un Sulpicius, jurisconsulte, orateur, républicain zélé, et vertueux dans un temps où les vertus se remarquoient à Rome. Antoine, ambitieux et brigand, et qui, après César, avoit l'insolence d'aspirer à la tyrannie, comme un premier valet qui prend l'habit de son maître, assiégeoit alors Modène. Le sénat lui députa Sulpicius, et ce citoyen, affoibli par la maladie et les années, mourut en ambassade. Cicéron, qui dans la neu-

vième Philippique en fait l'éloge, est d'avis qu'on lui élève une statue, avec une inscription qui annonce à la postérité qu'il est mort pour l'état. Tel étoit l'esprit de ces gouvernemens et de ces siècles.

Le second, qui est un morceau très-court, mais éloquent, est une espèce d'éloge funèbre des soldats morts en combattant pour la cause de Rome et de la liberté, contre Antoine. « Heureuse » mort! s'écrie l'orateur : c'étoit la dette de la na» ture; vous avez su la rendre utile à la patrie. » Oui, vous êtes nés pour elle. Légion de Mars, » vous avez justifié ce grand nom que vous por» tiez. Il semble que ce même Dieu qui a donné » Rome aux nations, vous eût donnés à Rome. » La mort pour vous n'a rien de honteux; pour » qui fuit, la mort est un opprobre; pour qui est » vainqueur, elle est le sceau de la gloire, car ce » sont toujours les plus braves que le Dieu des » combats choisit pour victimes. Ainsi les enne» mis de la patrie, tombés sous vos coups, expie» ront encore leur parricide dans les enfers; mais » vous qui êtes morts en vainqueurs et en ci» toyens, vos âmes habitent à jamais dans le » séjour de la vertu. La nature, il est vrai, ne » nous donne que peu d'instans pour vivre, mais » le souvenir d'une mort illustre est éternel; et si » la gloire n'avoit que la durée rapide et passa-

» gère de la vie, quel seroit l'homme assez in-
» sensé pour l'acheter aux dépens de tant de périls
» et de travaux ? Je vous félicite donc, ô vous,
» braves guerriers pendant la vie, ombres sacrées
» après la mort, je vous félicite de ce que votre
» valeur ne pourra être mise en oubli, ni par votre
» siècle, ni par la postérité, puisque le sénat
» et le peuple vous dressent, pour ainsi dire, de
» leurs propres mains, un monument immortel;
» jamais un tel honneur n'a été rendu à aucune
» armée, et plût aux dieux que nous pussions
» faire davantage! la récompense seroit plus digne
» du bienfait. C'est vous qui avez détourné de
» nos murs l'ennemi et l'oppresseur de la patrie;
» c'est vous qui l'avez repoussé; nous élèverons
» donc à vos cendres un magnifique mausolée;
» nous y graverons une inscription, éternel té-
» moignage de votre valeur. Tous ceux qui ver-
» ront ce monument, ceux même qui appren-
» dront que nous l'avons élevé, parleront de vous
» avec reconnoissance. Ainsi, par une vie mor-
» telle, vous avez reçu en échange l'immortalité. »

Il paroît que Cicéron, dans ce morceau, s'étoit proposé d'imiter le fameux éloge de Périclès pour les soldats morts dans la guerre du Péloponèse; c'est le même enthousiasme pour la patrie et le même fonds pour les idées. Mais le temps approchoit, où l'éloquence alloit être employée dans

Rome à louer ceux qui opprimoient les citoyens, et non ceux qui les vengeoient.

Après tous ces éloges de Cicéron pour les autres, il nous reste à parler de ceux qu'il fit pour lui-même. On sait qu'il aimoit la gloire et qu'il ne l'attendoit pas toujours ; il se précipitoit vers elle, comme s'il eût été moins sûr de l'obtenir. Pardonnons-lui pourtant, et surtout après son exil : songeons qu'il eut sans cesse à combattre la jalousie et la haine ; un grand homme persécuté a des droits que n'a pas le reste des hommes. Il étoit beau à Cicéron, au retour de son bannissement, d'invoquer ces dieux du Capitole qu'il avoit préservés des flammes étant consul, ce sénat qu'il avoit sauvé du carnage, ce peuple romain qu'il avoit dérobé au joug et à la servitude, et de montrer, d'un autre côté, son nom effacé, ses monumens détruits, ses maisons démolies et réduites en cendres, pour prix de ses bienfaits. Il étoit beau d'attester, sur les ruines même de ses palais, l'heure et le jour où le sénat et le peuple l'avoient proclamé le père de la patrie. Eh ! qui pouvoit lui faire un crime de parler de ses grandes actions, dans ces momens où l'âme, réclamant contre l'injustice des hommes, semble élevée au-dessus d'elle-même par le sentiment et le caractère auguste du malheur ? Il est vrai qu'il se loua lui-même dans des

momens plus froids (1). On l'a blâmé, on le blâmera encore; je ne l'accuse, ni ne le justifie : je remarquerai seulement que plus un peuple a de vanité au lieu d'orgueil, plus il met de prix à l'art important de flatter et d'être flatté; plus il cherche à se faire valoir par de petites choses au défaut des grandes, et plus il est blessé de cette franchise altière, ou de la naïve simplicité d'une âme qui s'estime de bonne foi et ne craint pas de le dire. J'ai vu des hommes s'indigner de ce que Montesquieu avoit osé dire : *Et moi aussi je suis peintre*. Le plus juste aujourd'hui, même en accordant son estime, veut conserver le droit de la refuser. Chez les anciens, la liberté républicaine permettoit plus d'énergie aux sentimens et de franchise au langage. Cet affoiblissement du caractère, qu'on nomme *politesse*, et qui craint tant d'offenser l'amour-propre, c'est-à-dire la foiblesse inquiète et vaine, étoit alors plus inconnu. On aspiroit moins à être modeste, et plus à être grand. Ah! que la foiblesse permette quelquefois à la force de se sentir elle-même, et, s'il nous est

(1) Il avoit composé des mémoires grecs sur son consulat, qui peuvent passer pour un éloge historique; et de plus, il s'étoit célébré lui-même dans un poëme latin en trois chants, et qui n'est pas non plus parvenu jusqu'à nous.

possible, consentons à avoir de grands hommes, même à ce prix !

CHAPITRE XI.

Des éloges funèbres sous les empereurs, et de quelques éloges de particuliers.

Nous avons vu que, du temps de la république dans Rome, les éloges funèbres furent d'abord la récompense des vertus et le prix des services ; qu'ensuite ils furent accordés à presque tous les citoyens qui occupoient un rang dans l'état. Cette institution étoit conforme à l'esprit républicain ; mais quand le gouvernement vint à changer, quand le monde entier fut dans la main d'un empereur, et que cet empereur, qui n'étoit presque jamais appelé au trône par droit de succession, craignant à chaque instant ou des rivaux ou des rebelles, eut l'intérêt funeste de tout écraser ; quand on vint à redouter les talens, quand la renommée fut un crime, et qu'il fallut cacher sa gloire, comme dans d'autres temps on cachoit sa honte, on sent bien qu'alors il ne s'agissoit pas de louer les citoyens : les grandes familles aimoient mieux la sûreté et l'oubli, que l'éclat et le danger.

Les éloges funèbres des particuliers devinrent donc beaucoup plus rares ; cet honneur ne fut presque rendu qu'à la famille impériale. Le despotisme, qui dans Rome engloutissoit tout, se réserva jusqu'au droit d'être flatté pendant la vie et après la mort. On commença à César ; cet homme qui avoit fait tant de mal à son pays, et qui avoit commis le plus grand des crimes, celui de précipiter la corruption d'un peuple, fut loué sur cette même tribune où l'on n'auroit dû monter que pour flétrir sa mémoire. Tout le monde sait que son éloge fut prononcé par Antoine ; et que, pour attendrir les Romains, l'orateur fit apporter sous leurs yeux le corps de César percé de coups. On peut dire que jamais éloge funèbre n'eut une si grande influence, car il prépara l'esclavage de vingt nations. Le corps sanglant de Lucrèce avoit fait chasser les tyrans de Rome, le corps sanglant de César la remit dans les chaînes (1).

Après César, cet usage se perpétua. L'histoire nous apprend qu'Auguste prononça sur la tribune romaine un grand nombre d'éloges. Auguste qui,

(1) On trouve dans le *Jules-César* de Shakespear, une imitation éloquente et forte de ce discours d'Antoine ; et le même morceau, fort embelli dans la tragédie française de la *Mort de César*, est sûrement un des discours les plus éloquens qu'il y ait jamais eu dans aucune langue.

pendant une partie de sa vie, fut le plus vil des meurtriers, et pendant l'autre, le plus politique des princes, eut, comme presque tous les Romains célèbres de ce temps, le mérite de l'éloquence. Il vécut à peu près autant que Louis XIV, et comme lui, vit périr presque toute sa famille; mais Louis XIV ne prononça point dans Paris l'éloge du grand dauphin et du duc de Bourgogne. Auguste fit lui-même l'oraison funèbre de Marcellus, son neveu et son gendre, et de Drusus, le fils de sa femme. On dit qu'à la fin de ce dernier éloge, il demanda aux dieux la faveur de mourir comme ce jeune prince, en combattant avec gloire pour le peuple romain. Un tel langage eût été grand dans la bouche des Scipions, mais il dut paroître ridicule dans la bouche d'Octave, qui savoit assassiner et ne savoit point combattre, et ne versa jamais que le sang des citoyens. Outre ces deux éloges, ce prince prononça encore celui d'Octavie sa sœur, et il le prononça dans le temple de César qui, pendant sa vie, prêtre et tyran, après sa mort devint dieu. Il ne nous reste aucun des discours d'Auguste; nous savons seulement que ce meurtrier avoit un genre d'éloquence plein de simplicité et de grâce: il faisoit des vers aisément (1), et il avoit composé les mémoires de sa

(1) Il avoit fait un poëme sur la Sicile, et une tragédie d'Ajax.

vie ; tout cela s'est perdu. On se doute bien qu'il fut loué après sa mort ; on célébra son humanité et sa clémence sur la tribune où la tête sanglante de Cicéron avoit été attachée.

Après lui vient ce Tibère, d'une politique sombre et d'une cruauté réfléchie ; fourbe dans sa haine et tyran dans ses caprices ; aussi ennemi du courage que de la bassesse (1) ; craignant de commander à des hommes, et s'indignant de ne trouver que des esclaves ; bourreau de sa famille, de ses amis, de ses sujets ; aussi redoutable par ses favoris que par lui-même. Ce monstre fut aussi orateur ; et, à ce que nous apprend Tacite (2), il avoit même une éloquence mâle et forte : il avoit loué Drusus son frère ; il prononça l'éloge funèbre d'Auguste son beau-père, et dans la suite il eut le triste courage de faire l'éloge de son fils unique empoisonné par Séjan ; mais ce qui eût passé peut-être pour fermeté dans un autre, ne fut attribué, dans ce cœur sombre, qu'à une dure insensibilité.

---

(1) Augusta et lubrica oratio sub principe qui libertatem metuebat, adulationem oderat.

TAC. *Ann.* 2. 87.

Scilicet etiam illum qui libertatem publicam nollet, tam projectæ servientium patientiæ tædebat.

Ann. 3. 65.

(2) Validus sensibus. *Ann.* 13. 3.

Il y eut encore, sous ce règne, un éloge funèbre qui fit du bruit; c'étoit celui de Junia, nièce de Caton, sœur de Brutus, et femme de Cassius, morte soixante et trois ans après la bataille de Philippes. Ces noms étoient encore chers aux Romains, et leur rappeloient de grandes idées, à peu près comme les Grecs esclaves d'un bacha, se promènent avec orgueil à travers les ruines de leur pays. Germanicus, le modèle des princes, Germanicus qui eut le tort d'être vertueux dans une cour corrompue, et sous Tibère le tort bien plus grand d'être adoré du peuple et de l'aimer, empoisonné en Asie, n'obtint pas d'éloge funèbre dans Rome; mais aussi la mémoire de Tibère ne manqua point d'être célébrée. L'éloge de Tibère fut prononcé par Caligula: c'étoit dignement commencer un règne qui devoit finir par tant de crimes; et le panégyriste et le héros étoient dignes l'un de l'autre.

Il paroît que tous les empereurs, en montant sur le trône, faisoient eux-mêmes l'éloge de leur prédécesseur: c'est ainsi que Claude fut loué par Néron. On nous a transmis sur cet éloge quelques détails assez curieux. L'orateur commença par vanter beaucoup les ancêtres du prince mort; comme si Claude avoit rien de commun avec ses aïeux, que d'avoir déshonoré un grand nom par une vie lâche. Il parla ensuite de l'application de

Claude aux beaux-arts, et de ses étonnans succès, lui qui avoit pour tout mérite de s'être mêlé un peu de grammaire, de parler sa langue avec pureté, et d'avoir donné un édit, dont on se moqua, pour ajouter deux lettres à l'alphabet. Ensuite il vanta la tranquillité dont l'état avoit joui sous son règne, à laquelle il n'avoit pas plus contribué que ceux qui vécurent deux cents ans après lui. Enfin il vint à parler de sa rare prudence et de sa profonde sagesse, c'est-à-dire de la profonde sagesse d'un empereur qui n'avoit ni une idée dans la tête, ni un sentiment dans le cœur, qui ne sut jamais ni vouloir, ni aimer, ni haïr, toujours prêt à obéir à qui daignoit lui commander, jouet de ses courtisans, esclave de ses esclaves même, et si stupide, qu'il inspiroit encore plus de pitié que de mépris. A ce mot de la sagesse de Claude, tous les Romains se mirent à rire, et l'on oublia pour un moment que l'orateur étoit le maître du monde. Au reste, Néron n'étoit pas l'auteur de cet éloge. Jusqu'à lui les Césars avoient composé eux-mêmes tous leurs discours; pour lui, il s'étoit persuadé qu'un prince a mieux à faire que d'être éloquent, et le maître de l'univers étoit plus jaloux du titre de joueur de flûte et de bon cocher, que de celui d'orateur; ainsi, lorsqu'il avoit à parler, il empruntoit ordinairement la plume et l'esprit de Sénèque. Nous ne pouvons nous em-

pêcher de rappeler ici que ce même Sénèque prêta sa plume à Néron pour justifier dans le sénat le meurtre d'Agrippine : ainsi un orateur philosophe fit l'apologie d'un parricide. Nous ajouterons, pour l'honneur de l'éloquence et des lettres, qu'il eût mieux valu imiter Papinien, qui, cent cinquante ans après, pressé par Caracalla de lui composer un discours pour justifier devant le sénat de Rome le meurtre de son frère, dit pour toute réponse : *Il est plus aisé de commettre un parricide que de l'excuser;* et aima mieux mourir que de se déshonorer.

Néron prononça sur la tribune un autre éloge; c'étoit celui de Poppée : nous savons qu'elle étoit la plus belle femme de son temps. Elle avoit tout, dit Tacite, hors des mœurs. Elle étoit parvenue au rang d'impératrice par ce mélange de coquetterie, d'artifice et de grâces qu'ont eu tant de femmes célèbres. Néron en fit d'abord sa maîtresse, ensuite sa femme; enfin le même homme fut son amant, son époux, son assassin. Extrême en toutes ses passions, il la tua dans un mouvement de colère, la pleura, se détesta lui-même, la fit embaumer avec les plus riches parfums de l'Europe et de l'Asie, et prononça en grand deuil son oraison funèbre sur la tribune romaine. Les Romains de ces temps-là applaudirent à l'éloge de Poppée, comme d'autres Romains, six cents

ans auparavant, avoient applaudi à l'éloge du premier des Brutus.

Après cette époque, nous ne trouvons, jusqu'à Titus, aucune trace d'éloge qui ait été prononcé dans Rome. Quelque penchant qu'eussent les Romains à louer leurs empereurs, il y a apparence que Néron, empoisonneur, incendiaire et parricide, ne fut point loué après sa mort : l'excès des crimes fit disparoître l'excès de la bassesse. Il peut se faire qu'on n'ait pas loué davantage Galba, qui ne monta sur le trône que pour en être précipité par sa foiblesse ; Othon, qui n'eut que le mérite de finir avec courage une vie efféminée ; Vitellius, qui fut le plus vil des hommes et des princes. Tous trois d'ailleurs périrent dans les guerres civiles : mais Vespasien, dont on fit un dieu, et qui, par dix ans de sagesse, répara les cinquante-six ans de tyrannie qui avoient précédé son règne, dut être sûrement honoré d'un éloge funèbre, et le mérita.

On est fâché d'apprendre que celui de Titus fut prononcé par Domitien. Soupçonné d'avoir empoisonné son frère, il osa mêler des larmes à son éloge ; mais il révolta les Romains au lieu de les tromper ; ses pleurs ne passèrent que pour un outrage, et sa douleur pour une hypocrisie barbare.

On sait que ce prince voulut étouffer toutes les

vertus, avec tous les talens. Sous lui on publia les éloges de deux grands hommes : c'étoient Thraséas et Helvidius. Tous deux, dans des temps malheureux, avoient déployé de la hauteur d'âme et une rigueur inflexible de vertu. Citoyens, sénateurs, amis, pères, époux, fidèles à tous les devoirs, au-dessus de l'intérêt, au-dessus de la crainte, opiniâtres dans le bien, et dédaignant une faveur qu'on ne pouvoit gagner que par des bassesses, ils avoient étonné Rome corrompue, et rappelé Rome ancienne ; la récompense de tant de vertus fut telle qu'on devoit alors s'y attendre, la mort. Elle fut aussi le prix de ceux qui eurent le courage de les louer ; non-seulement les auteurs périrent, mais on voulut détruire jusqu'à leurs ouvrages. « Eh quoi ! dit Tacite, croyoit-on étouffer » dans les mêmes flammes et la voix du peuple » romain, et la liberté du sénat, et le cri de l'uni» vers (1) ? »

(1) Legimus, cum Aruleno rustico Pætus Thrasea, Herennio Senecioni Priscus Helvidius laudati essent, capitale fuisse, neque in ipsos modo auctores, sed in libros quoque eorum sævitum, delegato Triumviris ministerio, ut monumenta clarissimorum ingeniorum in comitio ac foro urerentur. Scilicet illo igne vocem populi Romani, et libertatem senatûs, et conscientiam generis humani aboleri arbitrabantur.

TAC. *Vit. Agric.* 2.

Cependant l'usage de louer les empereurs après leur mort subsistoit toujours : jamais cette institution ne dut paroître plus noble que lorsque l'éloge funèbre d'Antonin fut prononcé dans la tribune par Marc-Aurèle : c'étoit la vertu qui louoit la vertu ; c'étoit le maître du monde qui faisoit à l'univers le serment d'être humain et juste, en célébrant la justice et l'humanité sur la tombe d'un grand homme. De tous les honneurs rendus à la mémoire d'Antonin, ce fut là sans doute le plus grand. On avoit décerné à ce prince un culte et des autels ; mais les Romains profanèrent plus d'une fois leur apothéose en l'accordant à des tyrans ; au lieu que la louange donnée par l'homme vertueux, est un honneur qui ne fut jamais prostitué au crime.

L'histoire nous parle encore de l'éloge d'un empereur, prononcé par un autre empereur, et Dion Cassius nous en a même conservé un fragment. Il est agréable, mais plein de contrastes et d'antithèses : il paroît d'un genre d'éloquence où il y a plus d'esprit que de goût. L'orateur étoit Septime Sévère, qui avoit cultivé la philosophie et les lettres, homme d'état, homme de guerre, aussi actif que César, aussi implacable dans ses vengeances que Sylla ; enfin l'un de ces hommes qui, nés pour le malheur et la gloire de leur pays, ont été tout à la fois grands et cruels.

Le prince dont il fit l'oraison funèbre étoit Pertinax. Quoiqu'il n'eût régné que trois mois, il avoit laissé une mémoire chère à tous les Romains. On ne pouvoit guère parvenir d'un rang plus bas à un rang plus élevé, car il étoit fils d'un affranchi, et devint empereur. Quoique guerrier, il fut humain, et sur le trône du monde il fut modeste : malgré ses vertus, il fut assassiné. Sévère ne prononça son éloge qu'après avoir terminé les guerres civiles qui le mirent sur le trône. Il paroît que son discours étoit écrit avec soin : il le lut au lieu de le réciter. Il fut interrompu par beaucoup d'acclamations, car il étoit empereur ; et il n'y a point d'éloquence qui ne gagne à être soutenue par dix mille gardes prétoriens.

Depuis cette époque, on ne trouve guère plus d'éloges d'empereurs, prononcés par des empereurs. Sur une trentaine de princes qui régnèrent de Septime Sévère à Constantin, près de vingt-cinq périrent de mort violente ; et ceux qui montoient sur le trône étoient pour la plupart des soldats de fortune, plus féroces qu'instruits, et qui connoissoient moins la tribune que les champs de bataille ; d'ailleurs, on ne loue pas ordinairement ceux qu'on assassine, et souvent c'étoient les meurtriers même qui étoient les successeurs de ceux qu'ils faisoient

périr ; ils conspiroient, frappoient, régnoient et mouroient pour faire place à d'autres meurtriers.

CHAPITRE XII.

Des panégyriques ou éloges des princes vivans.

Chez un ancien peuple, il y avoit une loi qui ordonnoit de graver sur un monument public, toutes les grandes actions que faisoit le prince ; on élevoit une colonne dans le temple, on la montroit au prince le premier jour de son règne, et on lui disoit : « Voici le marbre où l'on doit » graver le bien que tu feras ; voilà le burin » dont on doit se servir ; que la postérité vienne » lire ici ton bonheur et le nôtre. » D'abord on n'y grava rien que de vrai ; un prince eut le malheur de ne faire aucun bien à ses peuples, il mourut sans qu'un seul caractère fût tracé. Bientôt tout changea ; la flatterie prit le burin des mains de la vérité, et moins les peuples étoient heureux, plus les colonnes étoient chargées d'éloges, d'inscriptions et de titres : à la fin un bon roi ordonna de briser ces marbres et d'en disperser les ruines.

Peut-être il eût été à souhaiter qu'au moment où le premier orateur se présenta pour prononcer le premier panégyrique devant un prince, même vertueux, un citoyen plein de courage se mît tout à coup entre le prince et l'orateur, et élevant sa voix avec force, s'écriât : « Prince, » qu'oses-tu permettre, et que vas-tu entendre? » Ferme l'oreille à des discours dangereux; tu » mérites sans doute l'hommage qu'on va te » rendre, achève de le mériter en le dédaignant. » Aujourd'hui la vérité te loue, demain la flat- » terie t'attend; de tous côtés l'orgueil te tend » des piéges et te poursuit; l'esclavage en silence » te trompe et te flatte; iras-tu encore per- » mettre à un orateur de te corrompre avec art? » Si tu as les vertus dont il te loue, ton cœur » doit te suffire; si tu ne les as point, il t'en- » courage. As-tu besoin de vains éloges et de » panégyriques pour apprendre que tu nous » rends heureux? Tes éloges, tes panégyriques » sont nos champs cultivés, nos villes heu- » reuses, la prière secrète du père de famille » au pied des autels, le vieillard qui lève ses » mains au ciel pour remercier les dieux d'avoir » prolongé ta vie. Quel discours, prononcé de- » vant toi, seroit plus éloquent! »

On ne peut douter qu'un prince ami de l'humanité, si on avoit eu le courage de lui parler

ainsi, avant qu'il entendît un de ses panégyriques, n'eût à l'instant congédié l'orateur, et que le peuple assemblé n'eût prononcé des imprécations contre le citoyen qui dans la suite oseroit renouveler cet usage.

Il s'en falloit bien qu'on pensât ainsi à Rome sous ce gouvernement féroce qu'on appela l'empire. Nous avons vu dans cette époque tout ce qui concernoit les éloges funèbres; nous avons vu cet honneur accordé quelquefois à des monstres, quelquefois à des princes qui le méritoient; mais quand on est puissant, on ne consent guère à n'être loué qu'après sa mort; et quand on est esclave, on veut flatter ceux que l'on craint. Ainsi le pouvoir d'un côté, et la bassesse de l'autre, firent le plus souvent naître les panégyriques, que les uns eurent le courage d'entendre, et que les autres eurent l'audace de prononcer.

On est effrayé, en lisant l'histoire, de la foule énorme de panégyriques dont les Romains accablèrent leurs empereurs : ce débordement ne fut pas subit, il ne vint que par degrés. On commença par rendre des actions de grâces au prince, lorsqu'on étoit nommé consul. Quand on remercie, il faut louer; et quand on loue, on veut plaire : rien de plus naturel; et ce qui ne l'est pas moins, c'est de vouloir ajouter chaque

année à ce qui a été dit l'année précédente : ce qui n'étoit donc qu'un remercîment, devint peu à peu un discours, et le discours devint un panégyrique, et le panégyrique fut ce qu'il devoit être, c'est-à-dire, qu'on y louoit toujours un peu plus les mauvais princes que les bons. On étoit souvent en guerre ; l'empereur qui jouissoit en paix des dépouilles du monde, souvent ne sortoit point de son palais ; mais des généraux qui avoient quelquefois la hardiesse d'être de grands hommes, lui gagnoient des batailles : il étoit établi que ces batailles n'avoient été gagnées à trois cents lieues de lui, que par ses auspices invincibles. Ainsi on ne disoit mot du général, et on prononçoit dans le sénat un panégyrique en l'honneur du prince ; mais si par hasard l'empereur sortoit de Rome en temps de guerre, pour peu qu'il lui arrivât, comme à Domitien, ou de voir de loin les tentes des armées, ou de fuir seulement l'espace de deux ou trois lieues en pays ennemi, alors il n'y avoit plus assez de voix pour célébrer son courage et ses victoires ; à plus forte raison, quand l'empereur étoit un grand homme, et qu'à la tête des légions, il faisoit respecter par ses talens la grandeur de l'empire. Le peuple romain, de conquérant devenu oisif, et ne pouvant plus se désennuyer en gouvernant le monde, aimoit

les fêtes, et on les lui prodiguoit. Quand un prince avoit régné vingt-quatre ans, il falloit célébrer le bonheur de l'empire ; c'étoient alors des jeux pour le peuple et un panégyrique pour le prince. On trouva bientôt l'époque trop reculée ; de vingt ans on la mit à dix, ensuite à cinq. A chaque époque, nouvelle fête et nouveaux éloges ; au bout du siècle, panégyrique de l'empereur régnant ; au milieu, même cérémonie ; à chaque quart, la même encore. Tous les ans se célébroit la naissance de Rome ; ce jour-là on louoit l'empereur, et l'on ne manquoit pas de dire que Rome étoit née pour lui ; le jour de la naissance de l'empereur, on félicitoit Rome ; il étoit né pour elle. Ainsi l'on saisissoit tous les évènemens, tous les prétextes : sans doute la nation, heureuse sous les Antonins et les Trajan, devoit s'empresser de témoigner sa reconnoissance : des enfans heureux aiment à rendre hommage à leur père. Mais sous les Caligula, les Néron, les Domitien, les Commode, la fièvre ardente des panégyriques redoubloit. Il semble que cette nation d'esclaves fût jalouse de ne pas laisser passer un jour sans bassesses, et qu'elle voulût, pour ainsi dire, imprimer la trace de ses chaînes sur chaque partie du temps qui s'écouloit. Au reste, ces éloges se prononçoient dans le sénat, dans les temples, dans les places pu-

bliques, et jusque sur le théâtre. Au milieu des spectacles, nous dit Pline, on jouoit, on chantoit, on dansoit des panégyriques des princes, et l'empereur étoit loué en même temps dans le sénat et sur la scène, par un histrion et par un consul (1).

Outre les orateurs qui, dans toutes ces fêtes, parloient devant le prince, et mentoient, pour ainsi dire, au nom de l'univers, il y avoit encore dans toutes les parties de l'empire une foule de sophistes ou d'orateurs subalternes, flattant et mentant pour leur compte, louant des empereurs qu'ils n'avoient jamais vus et qu'ils ne devoient jamais voir; ceux-là, on ne les payoit pas même de leurs mensonges. Ces malheureux étoient vils, et ceux pour qui ils se donnoient la peine de l'être, ignoroient jusqu'à leur nom; leurs obscures bassesses restoient dans la même poussière qu'eux, et, malgré leurs efforts, ils ne pouvoient réussir même à se déshonorer. Il faut avouer que cette espèce de maladie épidé-

(1) Ecquis jam locus miseræ adulationis manebat ignarus, quum laudes imperatorum ludis etiam et commissionibus celebrarentur, saltarenturque, atque in omne ludibrium effeminatis vocibus, modis, gestibus frangerentur. Sed illud indignum quod eodem tempore in senatu et in scenâ, ab histrione et à consule laudabantur.

Panegyr. Traj. 54.

mique est bien honteuse pour l'esprit humain; on seroit tenté d'en rire, s'il n'étoit plus naturel encore de s'en indigner. Le plus grand nombre de ces panégyriques s'est perdu, comme cela devoit être; c'est bien assez de corrompre et d'ennuyer son siècle, sans encore avoir le droit d'ennuyer la postérité : on ne nous a conservé, sans doute, que ceux qu'on a regardés comme les plus estimables. Pour suivre notre plan, nous allons tâcher de les faire connoître, indiquant rapidement et le nom des écrivains et le caractère des ouvrages; c'est une branche de littérature qui mérite son coin dans l'histoire philosophique des hommes.

CHAPITRE XIII.

Éloges donnés aux Empereurs, depuis Auguste jusqu'à Trajan.

Nous n'avons point de panégyriques en forme, et composés exprès par des orateurs, avant Trajan; mais Trajan n'ayant été que le treizième empereur, il falloit bien qu'avant lui il y eût des éloges. Sous Octave, deux hommes qui étoient nés libres, et qui tous deux avoient vu les proscriptions, louèrent à l'envi l'assassin qui, à force

d'art et de souplesse, avoit asservi Rome; j'en demande pardon à ces deux hommes, mais il faut les nommer, c'est Horace et Virgile. Dans les Eglogues, déjà l'assassin est un dieu; dans les Géorgiques, les astres se rangent humblement pour lui faire place, et lui demandent quelle est celle qu'il voudra bien occuper parmi eux; et l'Enéide, comme on sait, n'est, d'un bout à l'autre, qu'un monument que la servitude éleva, par la main du génie, à la famille des Césars; Virgile avoit l'âme plus tendre qu'élevée, et plus douce que forte. Accoutumé à errer dans les bois, et sous le beau ciel de Naples, méditant la nature qu'il savoit si bien peindre, il devoit mettre un grand prix au repos: il ne faut donc pas s'étonner qu'il ait loué Octave; on dormit dans ses chaînes. A l'égard d'Horace, né avec de l'imagination, un esprit délicat, la manie de plaire aux grands, et l'art de réussir, il eut les talens et les vices d'un courtisan poli. Dans ces temps de crise, où les gouvernemens changent, et où les peuples agités passent de la liberté républicaine à une autre constitution, l'homme d'état a besoin de l'homme d'esprit; Horace, par le genre du sien, étoit un instrument utile à Octave; ses chansons voluptueuses adoucissoient des esprits rendus féroces par les guerres de liberté; ses satires détournoient sur les ridicules, des regards qui,

auparavant, se portoient sur le gouvernement et sur l'état; sa philosophie, tenant à un esprit moins ardent que sage, prenant le milieu de tout, évitant l'excès de tout, calmoit l'impétuosité des caractères, et plaçoit la sagesse à côté du repos; enfin, ses éloges éternels d'Octave accoutumoient au respect et faisoient illusion sur ses crimes; la génération qui ne les avoit pas vus, étoit trompée; celle qui s'en souvenoit, doutoit presque si elle les avoit vus. Les vers d'Horace étoient pour les Romains ce qu'étoit le ciseau de Phidias pour les Grecs, ils embellissoient ce qu'il falloit adorer : aussi l'usurpateur caressoit le poëte; et le poëte reconnoissant ne cessa de célébrer un vainqueur qui trembloit dans une bataille, un législateur qui violoit ses lois, un réformateur soupçonné d'inceste avec sa fille.

S'il est moins honteux d'être flatteur quand on craint d'être ingrat, Horace et Virgile furent moins coupables; ils louoient leur bienfaiteur; mais Ovide qui louoit son oppresseur! Ovide qui, né chevalier romain, et relégué par un seul mot d'Octave, à quatre cents lieues de Rome et parmi des peuples barbares, des bords du Pont-Euxin, fatigua pendant six ans, de prières et d'éloges, son tyran, qui ne daignoit pas l'entendre! Ovide qui, après la mort de cet Octave qu'il devoit abhorrer, lui consacra un éloge funèbre en vers

gètes, lui dressa une chapelle, lui composa des hymnes, et alloit tous les matins encenser son image, pour que l'odeur de l'encens parvînt au Capitole, à cet autre tyran nommé Tibère! Ovide qui enfin, pendant dix ans, perdit ses vers et ses bassesses, et ne se rebuta jamais, quel nom lui donner!

Il est triste pour les poëtes d'avoir eu, dans tous les siècles, le privilége de flatter sans s'en apercevoir, et sans même qu'on s'en étonne; il faut espérer qu'un jour ils réclameront contre ce droit; mais ce privilége accordé aux vers ne s'est jamais étendu jusqu'à l'histoire. Libre de sa nature, elle semble consacrée à la vérité, comme la poésie au mensonge. Nous trouvons cependant un historien à Rome, qui a prodigué, avec la plus grande pompe, les plus lâches éloges à Tibère: c'est Velleius Paterculus, auteur qui a de la rapidité et de la force, qui quelquefois pense et s'exprime comme Montesquieu, et peint les grands hommes par de grands traits, mais qui n'en a pas moins gâté son ouvrage par le ton qui y règne. Ses soixante dernières pages surtout sont écrites comme un valet qui, voulant faire fortune, écriroit l'histoire de son maître, à qui il viendroit tous les matins la lire à son lever. Si quelqu'un veut éprouver toute l'indignation que la flatterie inspire, s'il veut apprendre comment on ne laisse

échapper aucune occasion de louer un homme puissant, comment on s'extasie sur ses bonnes qualités quand il en a, comment on dissimule les mauvaises, comment on exagère ce qui est commun, comment on donne des motifs honnêtes à ce qui est vicieux, comment on rabaisse avec art ou sans art les ennemis ou les rivaux, comment on interrompt son récit par des exclamations qu'on veut rendre passionnées, comment on se hâte de louer en abrégé, en annonçant que dans un autre ouvrage on louera plus en détail, comment, et toujours dans le même but, on mêle à de grands évènemens, de petites anecdotes, comment on érige son avilissement en culte, comment on espère qu'un homme si utile et si grand, voudra bien avoir long-temps pitié de l'univers; comment enfin, dans un court espace, on trouve l'art d'épuiser toutes les formules et tous les tours de la bassesse, il n'y a qu'à lire ces soixante pages, et surtout les vingt dernières.

Le panégyriste de Tibère devoit l'être de Séjan; aussi, dans le même ouvrage, Séjan est-il peint comme un grand homme: on nous apprend qu'il fut choisi pour seconder Tibère, parce que c'est la règle que les hommes supérieurs emploient des hommes de génie (1); enfin, dans les der-

(1) Rarò eminentes viri non magnis adjutoribus usi sunt. VEL. *lib.* 2. *p.* 127.

nières lignes, la servitude à genoux implore hautement tous les dieux de Rome, pour demander, au nom de l'univers, la conservation, de qui ? de l'empoisonneur de Germanicus, et du monstre de Caprée. On dit que ce Velleius fut enveloppé dans la disgrâce de Séjan, et périt avec lui. Ainsi, pour salaire de ses mensonges, il eut l'ingratitude d'un tyran, une vie honteuse, une mort sanglante, et le déshonneur chez la postérité ; c'étoit bien la peine d'être vil.

Qui croiroit que nous avons du stoïcien Sénèque, un ouvrage plus lâche encore que celui-là ? car il est consacré tout entier à louer un affranchi de Claude, et l'imbécille Claude lui-même : c'est le *Traité de la consolation* adressé à Polybe. Ce Polybe avoit été esclave, et étoit tout-puissant, suivant la coutume de Rome, où les empereurs, soit par paresse de faire un choix, soit par l'habitude d'être gouvernés, soit par la confiance qu'inspire une bassesse de tous les jours, soit pour ne pas confier leur pouvoir à des hommes qu'ils pouvoient craindre, soit par ce secret orgueil que sent un despote à faire adorer ses esclaves, choisissoient presque toujours leurs ministres parmi leurs affranchis. Polybe étoit du nombre, et il venoit de perdre un frère. Sénèque, qui alors étoit exilé en Corse, et qui auroit mieux aimé faire admirer ses talens dans l'opulente et volup-

tueuse Rome, sous prétexte de consoler cet esclave, mendie lâchement sa faveur par des éloges. D'abord il querelle très-sérieusement la fortune, de ce qu'elle a osé attaquer un grand homme tel que Polybe; cependant il voit bien qu'elle a été très-adroite, car elle a trouvé le seul endroit par où elle le pût blesser. Lui auroit-elle enlevé des richesses? il les méprise; ses amis? il en aura tant qu'il voudra; l'estime publique? elle est inébranlable; la santé? avec l'esprit qu'il a, on s'en passe; la vie? il est sûr d'être immortel (1). Et puis le panégyrique du mort; panégyrique qui consiste surtout à dire que le mort étoit digne d'un pareil frère! Ensuite on l'avertit qu'il est trop grand pour qu'il lui soit permis de pleurer. Rien de bas, rien de commun ne sied à un homme comme lui: il ne faut pas qu'il démente l'admiration que l'univers a conçue (2).

En louant l'esclave, le grave Sénèque ne pouvoit se dispenser de louer le maître. « Puisque » Claude respire, dit-il, il ne vous est pas per» mis de vous plaindre: Claude est vivant, toute » votre famille est vivante; vous n'avez rien per» du. Non-seulement vos yeux doivent être secs, » mais vous devez même laisser éclater votre

(1) Senec. de Consolat. ad Polyb. 21.

(2) Ibid. 25.

» joie (1). » Et plus bas : « Votre frère est heu-
» reux ; en mourant, il a laissé Claude, son au-
» guste famille, et vous-même sur la terre ! » Et ailleurs : « Je ne cesserai de vous offrir l'image de
» Claude. Tandis qu'il gouverne le monde, et
» qu'il prouve combien, pour maintenir l'empire,
» les bienfaits sont plus puissans que les armes ;
» tandis que le sort de l'univers est en ses mains,
» vous ne pouvez vous apercevoir que vous ayez
» fait une perte. Élevez-vous, et toutes les fois
» que les larmes vous viendront aux yeux, tour-
» nez vos regards sur Claude, la vue de cette
» puissante divinité séchera vos larmes. Humain
» et bienfaisant envers tous les hommes, je ne
» doute point qu'il n'ait déjà employé les plus
» fortes consolations pour guérir votre blessure
» et charmer vos douleurs : mais quand il n'en
» auroit rien fait, voir Claude, ou penser seu-
» lement à lui, c'est déjà une consolation bien
» douce. Que tous les dieux, que toutes les
» déesses le prêtent long-temps à la terre ! qu'il
» égale les grandes actions d'Auguste ! qu'il sur-

---

(1) Fas tibi non est, salvo Cæsare, de fortuna queri. Hoc incolumi, salvi tibi sunt tui, nihil perdidisti. Non tantum siccos oculos tuos esse, sed etiam lætos oportet. In hoc tibi omnia sunt ; hic pro omnibus est.

Ibid. 26.

» passe le nombre de ses années ! que tant qu'il » sera parmi les mortels, il ne s'aperçoive point » que, dans sa maison, il y ait rien de mortel ! » que le jour où sa famille sacrée célébrera son » retour au ciel, ne luise que dans l'autre siècle, » et pour nos derniers neveux (1) ! » Et ensuite une prière à la fortune, pour qu'elle veuille bien permettre « qu'un si grand empereur remédie aux » maux du genre humain désolé.... Si elle regarde » Rome en pitié, si elle n'a pas encore résolu » d'anéantir le monde, ce prince envoyé pour

---

(1) Non desinam offerre tibi Cæsarem. Illo moderante terras et ostendente quanto melius beneficiis imperium custodiatur quam armis, illo rebus humanis præside, non est periculum ne quid perdidisse te sentias. Attolle te, et quoties lacrymæ suboriuntur oculis tuis, toties illos in Cæsarem dirige, siccabuntur maximi et clarissimi conspectu numinis..... Nec dubito cum tanta illi adversus omnes suos sit mansuetudo, tantaque indulgentia, quin multis jam solatiis tuum istud vulnus obduxerit, nonnulla quæ dolori tuo obstarent, congesserit. Quid porro, ut nihil horum fecerit, nonne protinus ipse conspectus per se tantummodo, cogitatusque Cæsar maximo solatio tibi est ! Dii illum, Deæque omnes terris diu commodent ! acta hic divi Augusti æquet ! annos vincat ! ac quamdiù inter mortales erit, nihil in domo suâ mortale esse sentiat ! sera et nepotibus demum nostris dies nota sit quâ illum gens sua cœlo asserat.

SENEC. *de Consolat. ad Polyb.* 31.

» consoler l'univers, sera aussi sacré pour elle, » qu'il l'est déjà pour tous les mortels (1). »

Je ne ferai ici qu'une remarque : c'est Sénèque qui parle, et il parle de Claude. Mais j'ajouterai, pour être juste, que ce même homme qui a paru si foible dans son exil, mourut avec le plus grand courage ; tant il est vrai qu'on peut unir la foiblesse avec la grandeur, et être tour à tour intrépide et lâche !

Tout le monde sait que Néron fut loué par Lucain ; nous avons vingt vers de lui, à la tête de la *Pharsale*, où ce monstre est placé dans le ciel. Cependant nous ne pouvons guère douter que Lucain ne haït les tyrans. Il loue avec transport et Caton et Brutus ; il peint Pompée comme le vengeur, et César comme l'oppresseur de son pays : il entra même dans la fameuse conspiration

---

(1) Abstine ab hoc manus tuas, fortuna !.... patere illum generi humano jamdiù ægro et affecto mederi. Sidus hoc quod præcipitato in profundum ac demerso in tenebras orbi refulsit, semper luceat.

SENEC. *de Consolat. ad Polyb.* 32.

Hoc unum obtineamus ab illâ votis ac precibus publicis, si nondum illi genus humanum placuit consumere, si Romanum adhuc nomen propitia respicit, hunc principem lapsis hominum rebus datum, sicut omnibus mortalibus, sibi esse sacro-sanctum velit.

Ibid. 36.

de Pison. Pour résoudre le problême, il faut se souvenir que Néron ne fut pas toujours un monstre. Le prince qui dit, *je voudrois ne point savoir écrire*, n'étoit pas le même que celui qui fit périr et son frère, et sa femme, et sa mère, et une foule de Romains. Néron changea, et l'éloge est resté.

Mais si, peut-être, on peut justifier Lucain, comment, sous un autre règne, excuser Quintilien, Martial et Stace? Le grave auteur des *Institutions oratoires*, à la tête de son quatrième livre, ne rougit pas de donner le nom de censeur très-saint, et de divinité favorable, à Domitien, à ce tyran jaloux, capricieux et lâche, sous qui le nom même de la vertu fut proscrit, qui n'eut que des vices, ne fit que des crimes, empoisonna peut-être Titus, et teint de sang, vouloit être homme de lettres et passer pour juste.

Stace, qui naquit à Naples, et qui avoit une imagination forte, quoique déréglée, avilit son génie par les mêmes éloges. Ses deux poëmes sont dédiés à ce tyran, qu'il place aussi dans le ciel, sans doute entre Octave et Néron. Ce n'est pas tout; nous avons encore de lui trois ou quatre pièces, ou panégyriques en vers; l'un intitulé *le cheval de Domitien;* l'autre où, selon son expression, *il adore le dix-septième consulat du prince;* le troisième, où il rend grâces de ce

qu'il a été honoré de *sa table très-sacrée*. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que les éloges sont aussi ridicules que les titres.

A l'égard de Martial, on ose dire qu'il est encore plus étonnant. Cet Espagnol, qui vint de bonne heure à Rome pour y faire des vers, médire et flatter, et qui y eut tout le succès qu'un esprit fin et piquant peut avoir dans une grande ville, où il y a de l'oisiveté, des arts et des vices, nous a laissé près de quatre-vingts petites pièces, ou épigrammes faites en l'honneur de Domitien. Ce sont quatre-vingts monumens de bassesses. On y apprend qu'il n'y eut jamais dans Rome, ni de temps si heureux, ni de succès si brillans, ni tant de liberté accordée par le prince aux citoyens, ni tant d'amour des citoyens pour le prince, que sous Domitien. On croiroit qu'il est impossible d'être plus vil: Martial a trouvé l'art de l'être encore plus; c'est de répéter les mêmes éloges pour Trajan, et de blâmer alors les crimes de Domitien, qu'il avoit élevé jusqu'au ciel quand il régnoit. Quel est l'esclave étalé dans un marché pour être vendu, qui inspire autant de mépris et de pitié qu'un tel écrivain, qui cependant, à la honte de son siècle et de Rome, eut de la réputation!

CHAPITRE XIV.

Panégyrique de Trajan par Pline le jeune.

Nous voici parvenus au panégyrique de Pline, le premier et le plus célèbre de tous les panégyristes d'empereurs que nous ayons. Pline est assez connu ; on sait qu'il fut un des premiers orateurs de son siècle. Il étoit trop vertueux pour n'avoir rien à craindre sous Domitien ; mais la mort du tyran le sauva. Nerva et Trajan le chérirent ; et ce qui met le comble à sa gloire, il fut le rival et l'ami de Tacite. Tous deux également célèbres, et tous deux jouissant de la gloire l'un de l'autre, ils goûtoient ensemble dans le commerce de l'amitié et des lettres, ce bonheur si pur que ne donnent ni les dignités, ni la gloire, et qu'on trouve encore moins dans ce commerce d'amour-propre et de caresses, d'affection apparente et d'indifférence réelle, qu'on a nommé si faussement du nom de société, commerce trompeur qui peut satisfaire les âmes vaines, qui amuse les âmes indifférentes et légères, mais repousse les âmes sensibles, et qui sépare et isole les hommes, bien plus encore

qu'il ne paroît les unir. Il faut voir dans les lettres de Pline même, tous les détails de cette union si douce ; on partage et l'on envie les charmes de leur amitié : ils vouloient vivre, ils vouloient mourir ensemble; ils désiroient, quand ils ne seroient plus, que la postérité unît encore leurs noms, comme leurs âmes l'avoient été pendant la vie. Qu'on me pardonne de m'être arrêté un moment sur le spectacle d'une amitié si touchante ; il est doux, même en écrivant, de pouvoir se livrer quelquefois aux mouvemens de son cœur : et j'aime encore mieux un sentiment qui me console, qu'une vérité qui m'éclaire.

Pline étoit consul quand il prononça ce panégyrique célèbre. On a dit que, pour le mériter, il n'avoit manqué à Trajan que de ne pas l'entendre : heureusement il ne fut pas prononcé comme il est écrit. Ce n'étoit d'abord qu'un remercîment, avec quelques éloges : mais Pline, avant que de le publier, le travailla. Il en fit presqu'un nouvel ouvrage, et lui donna par degrés cette étendue que la plupart des hommes ne pardonneroient pas même à une satire. Pour bien juger de son mérite ou de ses défauts, il faudroit le lire soi-même. Ceux qui ont reçu de la nature une âme forte, ceux qui ont eu le bonheur ou le malheur de sentir tout avec énergie,

ceux qui admirent avec transport et qui s'indignent de même, ceux qui voient tous les objets de très-haut, qui les mesurent avec rapidité et s'élancent ensuite ailleurs, qui s'occupent beaucoup plus de l'ensemble des choses que de leurs détails, ceux dont les idées naissent en foule, tombent et se précipitent les unes sur les autres, et qui veulent un genre d'éloquence fait pour leur manière de sentir et de voir, ceux-là sans doute ne seront pas contens de l'ouvrage de Pline; ils y trouveront peut-être peu d'élévation, peu de chaleur, peu de rapidité, presqu'aucun de ces traits qui vont chercher l'âme et y laissent une impression forte et profonde; mais aussi il y a des hommes dont l'imagination est douce et l'âme tranquille, qui sont plus sensibles à la grâce qu'à la force, qui veulent des mouvemens légers et point de secousses, que l'esprit amuse, et qu'un sentiment trop vif fatigue; ceux-là ne manqueront pas de porter un jugement différent. Ils aimeront dans Pline la grâce du style, la finesse des éloges, souvent l'éclat des idées. Ils ne seront pas entraînés, mais ils s'arrêteront partout avec plaisir. Si chaque idée n'est pas nouvelle, ils la trouveront chaque fois présentée d'une manière piquante. Souvent elle ressemblera pour eux à ces figures qui s'embellissent encore par le demi-voile qui les couvre.

Alors ils goûteront le plaisir d'entendre ce que l'orateur ne dit pas, et de lui surprendre, pour ainsi dire, son secret. On sent que c'est là en même temps, et un plaisir de l'esprit, parce qu'il s'exerce sans se fatiguer, et un plaisir d'amour-propre, parce qu'on travaille avec l'orateur, et qu'on se rend compte de ses forces, en faisant avec lui une partie de son ouvrage. Mais aussi ce genre d'agrément tient à des défauts. Plus on veut être piquant, et moins on est naturel. Il arrive dans les ouvrages ce qu'on voit en société, le désir éternel de plaire rapetisse l'âme et lui ôte le sentiment et l'énergie des grandes choses. Cette recherche importune des agrémens arrête les mouvemens libres et fiers de l'imagination, et l'oblige sans cesse à ralentir sa marche. Le style devient agréable et froid. Ajoutez la monotonie même que produit l'effort continuel de plaire, et le contraste marqué entre une petite manière et de grands objets.

Il seroit à souhaiter qu'on ne fût pas en droit de faire à Pline une partie de ces reproches; peut-être en mérite-t-il à d'autres égards. Jusque dans les louanges que le consul donne au prince, il y a un détail minutieux de petits objets; j'ose même dire que le ton n'a pas toujours la noblesse qu'il devroit avoir. Des Romains, dans ce panégyrique, ont l'air d'esclaves à

peine échappés de leurs fers, qui s'étonnent eux-mêmes de leur liberté, qui tiennent compte à leur maître de ce qu'il veut bien ne pas les écraser, et daigne les compter au rang des hommes; mais c'est bien plus la faute du temps que de l'orateur. Telle est l'influence du gouvernement sur l'éloquence et sur les arts. Des âmes qui ont été long-temps abattues, ne se relèvent pas aisément; et l'habitude d'avoir été courbé sous des chaînes, se remarque même quand on peut marcher en liberté. Tacite lui-même, Tacite dont l'âme étoit si fière et si haute, sentoit ce malheur, et il s'en plaignoit. « Telle est la foiblesse humaine, disoit-il; partout les remèdes sont plus lents que les maux, et il est bien plus facile d'étouffer le génie que de le ranimer. »

Malgré ces remarques générales, il y a dans le panégyrique de Pline plusieurs endroits d'une véritable éloquence, et où l'on remarque de l'élévation et de la force. Tel est celui où il parle de la vie farouche et solitaire de Domitien, qu'il peint « enfermé dans son palais, comme une » bête féroce dans son antre, tantôt s'y abreuvant, pour ainsi dire, du sang de ses proches, » tantôt méditant le meurtre des plus illustres » citoyens, et s'élançant au-dehors pour le carnage. L'horreur et la menace gardoient les

» portes du palais, et l'on tremblóit également » d'être admis et d'être exclu. On n'osoit approcher; on n'osoit même adresser la parole à un » prince toujours caché dans l'ombre, et fuyant » les regards, et qui ne sortoit de sa profonde » solitude que pour faire de Rome un désert. » Cependant dans ces murs même et dans ces » retraites profondes auxquelles il avoit confié sa » sûreté, il enferma avec lui un Dieu vengeur » des crimes (1). » Et un moment après il nous peint les statues de Domitien abattues, une foule empressée, le fer et la hache à la main, ardente à mutiler ces images d'or, comme si leurs coups tomboient sur le tyran. Il nous montre ces figures autrefois menaçantes, dévorées par les flammes,

(1) Nec salutationes tuas fuga et vastitas sequitur. Remoramur, resistimus, ut in communi domo, quam nuper illa immanissima bellua plurimo terrore munierat, quam velut quodam specu inclusa, nunc propinquum sanguinem lamberet, nunc se ad clarissimorum civium strages cædesque proferret. Obversabantur foribus horror et minæ et per metus admissis et exclusis. Non adire quisquam, non alloqui audebat, tenebras semper secretumque captantem, nec unquam ex solitudine suâ prodeuntem, nisi ut solitudinem faceret. Ille tamen quibus sibi parietibus et muris salutem suam tueri videbatur, dolum secum et insidias, et ultorem scelerum Deum inclusit.

Paneg. 48 *et* 49.

et l'objet de l'effroi public changeant de forme, pour servir désormais à l'usage et aux plaisirs des citoyens (1).

Pour achever de faire connoître le caractère et le genre d'éloquence de Pline, je vais citer quelques pensées détachées de ce panégyrique qui, avec ses défauts, est encore un des ouvrages les plus estimables de l'antiquité.

« Notre empereur, dit-il, est d'autant plus grand, » qu'il croit n'être qu'un citoyen comme nous. Il » se souvient qu'il est homme, il se souvient qu'il » commande à des hommes.... (2).

» Les riches ont d'assez grands motifs pour » donner des citoyens à l'état; il n'y a qu'un

---

(1) Illæ autem aureæ et innumerabiles statuæ strage et ruinâ publico gaudio litaverunt. Juvabat illidere solo superbissimos vultus, instare ferro, sævire securibus, ut si singulos ictus sanguis dolorque sequeretur. Nemo tam temperans gaudii seræque lætitiæ, quin instar ultionis videretur cernere laceros artus, truncata membra, postremo truces horrendasque imagines objectas excoctasque flammis, ut ex illo terrore et minis in usum hominum ac voluptates ignibus mutarentur.

Paneg. 12.

(2) Unum ille se ex nobis, et hoc magis excellit atque eminet, quod unum ex nobis putat; nec minùs hominem se, quam hominibus præesse meminit.

Paneg. Traj. 2.

» Du moment qu'on est prince, on est con-
» damné à l'immortalité; mais il y en a deux, celle
» des vertus et celle du crime; le prince n'a que
» le choix (1).

» Prince ! pour juger des hommes, rapportez-
» vous-en à la renommée ; c'est elle qu'il faut
» croire, et non pas quelques hommes : car
» quelques hommes peuvent et séduire et être
» séduits, mais personne n'a trompé un peuple
» entier, et un peuple entier n'a jamais trompé
» personne (2).

» Sous un prince plus grand que ses aïeux, ceux
» qui ont créé leur noblesse seroient-ils donc
» moins honorés que ceux qui n'ont qu'hérité de
» la leur (3)?

---

(1) Ut quisque factus est princeps, extemplo fama ejus, incertum bona, an mala, cæterum æterna est. Non ergo perpetua principi fama quæ invitum manet, sed bona concupiscenda est.

Paneg. 55.

(2) Tales nos crede, Cæsar, qualis cujusque fama est. Huic aures, huic oculos intende. Melius omnibus quam singulis creditur. Singuli enim decipere et decepi possunt. Nemo omnes, neminem omnes fefellerunt.

Paneg. 62.

(3) Cur te principe qui generis tui claritatem virtute superasti, deterior esset conditio eorum qui posteros ha-

» Quand on est dans la première place du » monde, on ne peut plus s'élever qu'en abaissant » sa propre grandeur (1).

» Trop long-temps les sujets et le prince ont » eu des intérêts différens; aujourd'hui le prince » ne peut plus être heureux sans les sujets, ni les » sujets sans le prince (2).

» Dans certaines assemblées, ce qui est ap- » prouvé avec transport de tous, est ce qui dé- » plaît le plus sûrement à tous (3).

» Vous avez des amis, parce que vous l'êtes » vous-même; car on commande tout aux su- » jets, excepté l'amour. De tous les sentimens, » l'amour est le plus fier, le plus indépendant et

---

here nobiles merentur, quam eorum qui parentes habuissent?

Paneg. 70.

(1) Cui nihil ad agenda fastigium superest, hic uno modo crescere potest, si se ipse submittat, securus magnitudinis suæ.

Paneg. 71.

(2) Fuit tempus, ac nimium diu fuit, quo alia adversa, alia secunda principi et nobis: nunc communia tibi nobiscum tam læta quam tristia; nec magis sine te nos esse felices, quam tu sine nobis potes.

Paneg. 72.

(3) Nulla magis omnibus displicent, quamque sic fiunt unquam omnibus placeant.

Paneg. 76.

vertu malheureuse, et la représente d'une manière plus auguste, ou dans les fers, ou sous les coups d'un bourreau, c'est Tacite; qui a le mieux flétri les affranchis et les esclaves, et tous ceux qui rampoient, flattoient, pilloient et corrompoient à la cour des empereurs, c'est encore Tacite. Qu'on me cite un homme qui ait jamais donné un caractère plus imposant à l'histoire, un air plus terrible à la postérité. Philippe II, Henri VIII et Louis XI n'auroient jamais dû voir Tacite dans une bibliothèque, sans une espèce d'effroi.

Si de la partie morale nous passions à celle du génie, quel homme a dessiné plus fortement les caractères, qui est descendu plus avant dans les profondeurs de la politique; a mieux tiré de grands résultats des plus petits évènemens; a mieux fait à chaque ligne, dans l'histoire d'un homme, l'histoire de l'esprit humain et de tous les siècles; a mieux surpris la bassesse qui se cache et s'enveloppe; a mieux démêlé tous les genres de crainte, tous les genres de courage, tous les secrets des passions, tous les motifs des discours, tous les contrastes entre les sentimens et les actions, tous les mouvemens que l'âme se dissimule; a mieux tracé le mélange bizarre des vertus et des vices, l'assemblage des qualités différentes et quelquefois contraires? la férocité froide et sombre dans Ti-

bère, la férocité ardente dans Caligula, la férocité imbécille dans Claude, la férocité sans frein comme sans honte dans Néron, la férocité hypocrite et timide dans Domitien, les crimes de la domination et ceux de l'esclavage, la fierté qui sert d'un côté pour commander de l'autre, la corruption tranquille et lente, et la corruption impétueuse et hardie, le caractère et l'esprit des révolutions, les vues opposées des chefs, l'instinct féroce et avide du soldat, l'instinct tumultueux et foible de la multitude; et dans Rome la stupidité d'un grand peuple à qui le vaincu, le vainqueur, sont également indifférens, et qui sans choix, sans regret, sans désir, assis aux spectacles, attend froidement qu'on lui annonce son maître, prêt à battre des mains au hasard à celui qui viendra, et qu'il auroit foulé aux pieds si un autre eût vaincu? Enfin, dix pages de Tacite apprennent plus à connoître les hommes, que les trois quarts des histoires modernes ensemble. C'est le livre des vieillards, des philosophes, des citoyens, des courtisans, des princes; il console des hommes, celui qui en est loin; il éclaire celui qui est forcé de vivre avec eux. Il est trop vrai qu'il n'apprend pas à les estimer; mais on seroit trop heureux que leur commerce, à cet égard, ne fût pas plus dangereux que Tacite même.

J'ai parlé de son éloquence, elle est connue;

vertu malheureuse, et la représente d'une manière plus auguste, ou dans les fers, ou sous les coups d'un bourreau, c'est Tacite; qui a le mieux flétri les affranchis et les esclaves, et tous ceux qui rampoient, flattoient, pilloient et corrompoient à la cour des empereurs, c'est encore Tacite. Qu'on me cite un homme qui ait jamais donné un caractère plus imposant à l'histoire, un air plus terrible à la postérité. Philippe II, Henri VIII et Louis XI n'auroient jamais dû voir Tacite dans une bibliothèque, sans une espèce d'effroi.

Si de la partie morale nous passions à celle du génie, quel homme a dessiné plus fortement les caractères, qui est descendu plus avant dans les profondeurs de la politique; a mieux tiré de grands résultats des plus petits évènemens; a mieux fait à chaque ligne, dans l'histoire d'un homme, l'histoire de l'esprit humain et de tous les siècles; a mieux surpris la bassesse qui se cache et s'enveloppe; a mieux démêlé tous les genres de crainte, tous les genres de courage, tous les secrets des passions, tous les motifs des discours, tous les contrastes entre les sentimens et les actions, tous les mouvemens que l'âme se dissimule; a mieux tracé le mélange bizarre des vertus et des vi l'assemblage des qualités différentes et quelc contraires? la férocité froide et sombre

bère, la férocité ardente dans Caligula, la férocité imbécille dans Claude, la férocité sans frein comme sans honte dans Néron, la férocité hypocrite et timide dans Domitien, les crimes de la domination et ceux de l'esclavage, la fierté qui sert d'un côté pour commander de l'autre, la corruption tranquille et lente, et la corruption impétueuse et hardie, le caractère et l'esprit des révolutions, les vues opposées des chefs, l'instinct féroce et avide du soldat, l'instinct tumultueux et foible de la multitude; et dans Rome la stupidité d'un grand peuple à qui le vaincu, le vainqueur, sont également indifférens, et qui sans choix, sans regret, sans désir, assis aux spectacles, attend froidement qu'on lui annonce son maître, prêt à battre des mains au hasard à celui qui viendra, et qu'il auroit foulé aux pieds si un autre eût vaincu? Enfin, dix pages de Tacite apprennent plus à connoître les hommes, que les trois quarts des histoires modernes ensemble. C'est le livre des vieillards, des philosophes, des citoyens, des courtisans, des princes; il console des hommes, celui qui en est loin; il éclaire celui qui est forcé de vivre avec eux. Il est trop vrai qu'il n'apprend pas à les estimer; mais on seroit trop heureux que leur commerce, à cet égard, ne fût pas plus dangereux que Tacite même.

J'ai parlé de son éloquence, elle est connue;

Alors ils goûteront le plaisir d'entendre ce que l'orateur ne dit pas, et de lui surprendre, pour ainsi dire, son secret. On sent que c'est là en même temps, et un plaisir de l'esprit, parce qu'il s'exerce sans se fatiguer, et un plaisir d'amour-propre, parce qu'on travaille avec l'orateur, et qu'on se rend compte de ses forces, en faisant avec lui une partie de son ouvrage. Mais aussi ce genre d'agrément tient à des défauts. Plus on veut être piquant, et moins on est naturel. Il arrive dans les ouvrages ce qu'on voit en société, le désir éternel de plaire rapetisse l'âme et lui ôte le sentiment et l'énergie des grandes choses. Cette recherche importune des agrémens arrête les mouvemens libres et fiers de l'imagination, et l'oblige sans cesse à ralentir sa marche. Le style devient agréable et froid. Ajoutez la monotonie même que produit l'effort continuel de plaire, et le contraste marqué entre une petite manière et de grands objets. . . . .

Il seroit à souhaiter qu'on ne fût pas en droit de faire à Pline une partie de ces reproches; peut-être en mérite-t-il à d'autres égards. Jusque dans les louanges que le consul donne au prince, il y a un détail minutieux de petits objets; j'ose même dire que le ton n'a pas toujours la noblesse qu'il devroit avoir. Des Romains, dans ce panégyrique, ont l'air d'esclaves à

peine échappés de leurs fers, qui s'étonnent eux-mêmes de leur liberté, qui tiennent compte à leur maître de ce qu'il veut bien ne pas les écraser, et daigne les compter au rang des hommes; mais c'est bien plus la faute du temps que de l'orateur. Telle est l'influence du gouvernement sur l'éloquence et sur les arts. Des âmes qui ont été long-temps abattues, ne se relèvent pas aisément; et l'habitude d'avoir été courbé sous des chaînes, se remarque même quand on peut marcher en liberté. Tacite lui-même, Tacite dont l'âme étoit si fière et si haute, sentoit ce malheur, et il s'en plaignoit. « Telle est la foiblesse humaine, disoit-il; partout les remèdes sont plus lents que les maux, et il est bien plus facile d'étouffer le génie que de le ranimer. »

Malgré ces remarques générales, il y a dans le panégyrique de Pline plusieurs endroits d'une véritable éloquence, et où l'on remarque de l'élévation et de la force. Tel est celui où il parle de la vie farouche et solitaire de Domitien, qu'il peint « enfermé dans son palais, comme une » bête féroce dans son antre, tantôt s'y abreuvant, pour ainsi dire, du sang de ses proches, » tantôt méditant le meurtre des plus illustres » citoyens, et s'élançant au-dehors pour le carnage. L'horreur et la menace gardoient les

en général, ce n'est pas une éloquence de mots et d'harmonie, c'est une éloquence d'idées qui se succèdent et se heurtent: il semble partout que la pensée se resserre pour occuper moins d'espace; on ne la prévient jamais, on ne fait que la suivre; souvent elle ne se déploie pas toute entière, et elle ne se montre, pour ainsi dire, qu'en se cachant. Qu'on imagine une langue rapide comme les mouvemens de l'âme; une langue qui, pour rendre un sentiment, ne le décomposeroit jamais en plusieurs mots; une langue dont chaque son exprimeroit une collection d'idées: telle est presque la perfection de la langue romaine dans Tacite. Point de signe superflu, point de cortége inutile. Les pensées se pressent et entrent en foule dans l'imagination, mais elles la remplissent sans la fatiguer jamais. A l'égard du style, il est hardi, précipité, souvent brusque, toujours plein de vigueur; il peint d'un trait; la liaison est plus entre les idées qu'entre les mots; les muscles et les nerfs y dominent plus que la grâce; c'est le Michel-Ange des écrivains; il a sa profondeur, sa force, et peut-être un peu de sa rudesse.

Nous savons qu'il exerça, pendant la plus grande partie de sa vie, la profession d'orateur, et il ne s'appliqua à l'histoire que dans sa vieillesse. Etant consul sous Nerva, il prononça l'éloge funèbre de

Virginius : c'est ce même général qui avoit refusé trois fois l'empire, qui par-là déplut aux armées dont il méprisa la haine, qui les fit obéir en dédaignant leur présent, et qui vécut tranquille et respecté sous six empereurs, quoiqu'il n'eût tenu qu'à lui d'être à leur place. Pline le jeune, dont Virginius avoit été le tuteur et l'ami, en parle avec transport dans plusieurs de ses lettres. « Il a joui trente ans de sa gloire, nous dit-il; » il a vu des poëmes composés en son honneur, » il a lu lui-même son histoire, et la postérité a » commencé pour lui de son vivant. Sa pompe » funèbre, ajoute-t-il, a honoré le prince, son » siècle, Rome et la tribune romaine; et il n'a » rien manqué au bonheur de sa vie, car il a été » loué après sa mort par le plus éloquent des » hommes (1). »

Un tel éloge, prononcé par Tacite, devoit être intéressant, mais nous ne l'avons plus; heureusement il nous reste de lui le chef-d'œuvre et le modèle de tous les éloges historiques, c'est sa *Vie d'Agricola*.

Le début, qui est d'une grande beauté, est d'une éloquence tout à la fois simple et forte; il parle de l'ancien usage de célébrer les grands hommes, de l'indifférence de son siècle pour ceux

(1) Plin. *Epist. lib.* 1.

qui l'honorent, du danger de louer la vertu sous les tyrans, des effets de l'oppression, qui fait mourir les arts en étouffant le génie : « Le der-
» nier siècle, dit-il, a vu ce qu'il y avoit d'ex-
» trême dans la liberté, le nôtre a vu ce qu'il y a
» d'extrême dans l'esclavage. Les recherches des
» délateurs nous ont ôté jusqu'à la liberté de
» parler et d'entendre, et nous eussions perdu le
» souvenir même avec la voix, s'il étoit aussi fa-
» cile à l'homme d'oublier que de se taire (1). »
Il se représente ensuite, au sortir du règne de Domitien, comme échappé aux chaînes et à la mort, survivant aux autres, et, pour ainsi dire, à lui-même, privé de quinze ans de sa vie, qui se sont écoulés dans l'inaction et le silence, mais voulant du moins employer les restes d'un talent foible et d'une voix presqu'éteinte, à transmettre à la postérité et l'esclavage passé, et la félicité présente de Rome : « En attendant, dit-il, je
» consacre ce livre en l'honneur d'Agricola mon
» beau-père; et dans ce projet, ma tendresse
» pour lui me servira ou d'excuse, ou d'éloge (2). »
Alors il parcourt les principales époques de la vie de son héros, peignant partout comme il sait peindre, et montrant un grand homme à la cour

(1) Agric. 2.
(2) Agric. 3.

d'un tyran, coupable par ses services même, forcé de remercier son maître de ses injustices, et obligé d'employer plus d'art pour faire oublier sa gloire, qu'il n'en avoit fallu pour conquérir des provinces et vaincre des armées. « On hait, dit » Tacite, ceux qu'on a offensés. Domitien, natu- » rellement féroce, et d'autant plus implacable » dans sa haine, qu'elle étoit plus cachée, étoit » cependant retenu par la prudence et la modé- » ration d'Agricola; car il n'affectoit point ce » faste de vertu et ce vain fanatisme qui, en bra- » vant tout, veut attirer sur soi l'œil de la re- » nommée. Que ceux qui n'admirent que l'excès, » sachent que même, sous de mauvais princes, » il peut y avoir de grands hommes; et qu'une » vertu calme et modeste, soutenue par la fer- » meté et les talens, peut parvenir à la gloire, » comme ces hommes qui n'y marchent qu'à tra- » vers les précipices, et achètent la célébrité » par une mort éclatante, mais inutile à la pa- » trie (1). »

Toutes les fois que Tacite parle des vertus d'Agricola, son âme fière et ardente paroît s'adoucir un peu; mais il reprend la mâle sévérité de son pinceau, pour peindre le tyran soupçonné d'avoir fait empoisonner ce grand homme, s'informant

(1) Agric. 42.

avec une curiosité inquiète, des progrès de sa maladie, attendant sa mort de moment en moment, et osant feindre de la douleur, lorsqu'assuré qu'Agricola n'est plus, il est enfin tranquille sur l'objet de sa haine. L'orateur (car Tacite l'est dans ce moment) félicite Agricola de sa mort; il n'a point vu les derniers crimes du tyran, il n'a point vu ces temps où Domitien, las de verser le sang goutte à goutte, frappa, pour ainsi dire, la république et Rome d'un seul coup, lorsque le sénat se vit entouré d'assassins, quand le tyran lui-même, spectateur des meurtres qu'il ordonnoit, jouissoit de la pâleur des mourans, et calculoit, au milieu des bourreaux, les soupirs et les plaintes : « Tu as été heureux, lui dit-il; » mais ta fille et moi, qui nous consolera d'avoir » perdu un père! qui nous consolera de n'avoir » pu, dans ta maladie, te rendre les devoirs et » les soins les plus tendres, de n'avoir pu te ser- » rer dans nos bras, nous rassasier d'une vue si » chère, recueillir de ta bouche mourante tes » derniers soupirs et tes derniers avis! Sans » doute, ô le meilleur des pères! puisque tu avois » auprès de toi une épouse qui t'adoroit, tu as » reçu les honneurs qui étoient dus à ta cendre; » cependant, moins de larmes ont coulé sur ta » tombe, et tes yeux, en se fermant, ont désiré » quelque chose. S'il est un séjour pour les om-

» bres vertueuses ; si, comme le disent nos sages, » les âmes des grands hommes survivent à leurs » cendres, oh ! repose en paix, fixe les yeux sur » ta famille, fais cesser nos plaintes et nos lâches » soupirs, pour nous élever à la contemplation » de tes vertus ! Non, elles ne doivent point être » outragées par des pleurs ; c'est en les admirant, » et si notre foiblesse n'est pas au-dessous d'un » grand modèle, c'est en les imitant surtout que » nous devons les honorer : voilà l'hommage qui » t'est dû. Moi-même, quand j'exhorterai ton » épouse et ta fille à honorer ta mémoire, je leur » dirai de se rappeler sans cesse et tes actions et tes » discours, d'embrasser ta renommée, et pour » ainsi dire ton âme, plutôt que de vaines statues ; » non que je veuille défendre de reproduire sur » le marbre ou l'airain, les traits des grands » hommes ; mais ces images sont mortelles comme » ce qu'elles représentent, au lieu que l'empreinte » de l'âme est éternelle. Ce n'est point par l'art, » ce n'est point par de vils métaux qu'on peut » représenter l'âme d'un grand homme, c'est par » notre conduite et par nos mœurs, etc. (1) »

Dans cet ouvrage, qui est, comme on le voit, un véritable éloge, Tacite a réuni la philosophie à l'histoire, et l'histoire à l'éloquence : on y re-

(1) Agric. 45, 46.

mens ; souvent ils commençoient par prononcer l'éloge de la ville. C'étoient eux qu'on envoyoit en ambassade vers les empereurs ; ils arrivoient à Rome, précédés par leur renommée, et souvent le prince leur accordoit des priviléges, des exemptions de charges, et quelquefois les premières dignités de l'empire. Les peuples leur élevoient des statues ; on plaçoit leur image dans les temples, et leur patrie les nourrissoit aux dépens de l'état.

On conçoit que la plupart de ces orateurs ou sophistes, dont l'art et le talent étoit de s'affecter avec rapidité de tous les sujets, devoient avoir une imagination vive et un esprit enthousiaste ; l'un, nommé par la ville de Smyrne pour aller en ambassade vers un empereur, adresse sur-le-champ une prière aux dieux, pour qu'ils lui accordent l'éloquence d'un de ses rivaux ; un autre ne méditoit jamais que la nuit. « O nuit ! disoit-il, je t'invoque ; parmi toutes les divinités, nulle ne parle plus puissamment au cœur de l'homme que toi. » Un autre, qui conseilloit de fuir les villes, et sentoit que la situation des lieux influe sur l'âme : « Habite et parcours les montagnes, disoit-il, le soleil les frappe de ses premiers rayons ; les derniers rayons du soleil reposent sur elles ; élève-toi vers les cieux, sors de l'ombre, et respire la lumière et la pureté du jour. » Un

autre, après la mort de son épouse, ramasse tous les ornemens qui servoient à sa parure, et les suspend dans un temple, pour les consacrer à la divinité du lieu.

Le plus célèbre d'entr'eux fut Hérode Atticus; il descendoit de Miltiade, avoit eu un de ses ancêtres consul à Rome, fut lui-même consul, devint le maître de Marc-Aurèle, et posséda des richesses immenses; mais il préféroit à tous ces titres la gloire de parler sur-le-champ d'une manière éloquente : il reçut des leçons d'un fameux orateur de Smyrne, et pour premier essai, prononça sur-le-champ l'éloge de son père. Dans sa première jeunesse, désespéré d'être resté court devant un empereur, il veut s'aller précipiter dans le Danube. Il avoit un ami qu'il aimoit tendrement, il lui fait élever une statue, et grave au bas une imprécation contre ceux qui abattroient la statue de son ami. Enfin, dans sa vieillesse, menacé par un homme puissant : « Ne sais-tu pas, lui dit-il, qu'à mon âge on ne craint plus? »

Mais par quel art ces hommes singuliers pouvoient-ils parvenir à parler sur-le-champ avec éloquence sur toutes sortes de sujets? Cet art, outre une imagination très-vive et prompte à s'enflammer, supposoit encore en eux des études très-longues; il supposoit une étude raisonnée de la langue et de tous ses signes, l'étude approfondie

de tous les écrivains, et surtout de ceux qui avoient dans le style, le plus de fécondité et de souplesse; la lecture assidue des poëtes, parce que les poëtes ébranlent plus fortement l'imagination, et qu'ils pouvoient servir à couvrir le petit nombre des idées par l'éclat des images; le choix particulier de quelque grand orateur avec qui leur talent et leur âme avoient plus de rapport; une mémoire prompte, et qui avoit la disposition rapide de toutes ses richesses pour servir leur imagination; l'exercice habituel de la parole, d'où devoit naître l'habitude de lier rapidement des idées; des méditations profondes sur tous les genres de sentimens et de passions; beaucoup d'idées générales sur les vertus et les vices, et peut-être des morceaux d'éclat et prémédités; une étude réfléchie de l'histoire et de tous les grands évènemens que l'éloquence pouvoit ramener; des formules d'exorde toutes prêtes et convenables aux lieux, aux temps, à l'âge de l'orateur; peut-être un art technique de classer leurs idées sur tous les objets, pour les retrouver à chaque instant et sur le premier ordre; peut-être un art de méditer et de prévoir d'avance tous les sujets possibles, par des divisions générales ou de situations; ou de passions, ou d'objets politiques, ou d'objets de morale, ou d'objets religieux, ou d'objets d'éloge et de censure; peut-être enfin la facilité d'exciter en eux, par l'habi-

tude, une espèce de sensibilité factice et rapide, en prononçant avec action des mots qui leur rappeloient des sentimens déjà éprouvés, à peu près comme les grands acteurs qui, hors du théâtre, froids et tranquilles, en prononçant certains sons, peuvent tout à coup frémir, s'indigner, s'attendrir, verser et arracher des larmes: et ne sait-on pas que l'action même et le progrès du discours entraînent l'orateur, l'échauffent, le poussent, et, par un mécanisme involontaire, lui communiquent une sensibilité qu'il n'avoit point d'abord ?

Tel étoit probablement l'art de ces orateurs; mais pour savoir quel étoit ou pouvoit être le genre de leur éloquence, il faut considérer tout ce qui pouvoit influer sur elle. La plupart des sophistes habitoient dans Athènes, ou dans les villes grecques de l'Asie; alors Athènes étoit esclave; la tribune où avoit harangué Démosthène étoit brisée : Athènes avoit perdu l'orgueil, les espérances, les craintes. Des monumens de sa grandeur passée, et la triste monotonie de la servitude présente, voilà ce qui lui restoit. Cependant sa légèreté qui, autrefois, se mêloit à de grandes choses, s'amusoit des petites; et l'imagination de ses citoyens, impuissante et active, leur donnoit cette espèce d'inquiétude et de mouvement qui naît de la foiblesse jointe au souvenir de la force. Qu'on pense au genre d'éloquence qui

devoit naître d'une telle situation, et du caractère d'un peuple qui, extrême dans l'esclavage comme dans la liberté, mettoit la même impétuosité à flatter ses maîtres ou ses tyrans, qu'elle en auroit mis autrefois à les combattre.

A l'égard des villes grecques de l'Asie, elles n'avoient pas même de souvenir de grandeur. Placées dans les plus beaux temps à la porte de la servitude et sous la main des satrapes, à peine avoient-elles respiré l'air de la liberté: d'ailleurs la douceur et la mollesse du climat avoient produit un genre d'éloquence amolli comme les habitans. Il semble que cette espèce de vigueur qui donne un mouvement rapide à l'esprit et du nerf aux idées, ait toujours manqué à l'Asie. Le voisinage du despotisme, l'influence même du ciel, la multitude des sensations douces et calmes, plus de sensibilité pour les plaisirs, moins de disposition à l'exercice violent et actif de la pensée, et le désir d'un certain repos de l'âme, tout cela ensemble, dans des climats plus chauds, a dû nuire à l'éloquence; aussi les orateurs de l'Europe ont eu sur les orateurs de l'Asie, les mêmes avantages que les guerriers du nord eurent de tout temps sur ceux du midi.

D'ailleurs, pour être vraiment éloquent, il faut un sujet qui intéresse l'orateur, il faut un peuple qui s'intéresse au sujet. Les orateurs de l'ancienne

Grèce défendoient, tout en parlant, de grands intérêts. Démosthène sur la tribune entendoit derrière lui les chaînes que traînoit l'ambition des tyrans; il avoit sa liberté et celle de son pays à défendre; mais pour les sophistes, tout étoit fiction, mensonge. Il s'agissoit d'amuser un peuple oisif, et d'attirer quelques battemens de mains à l'orateur.

Ces applaudissemens même dont ils étoient si jaloux, et après lesquels ils couroient, devoient corrompre leur éloquence. Tout homme qui veut être applaudi, dénature sa pensée; ou il en cache une partie pour faire davantage briller l'autre; ou il saisit un rapport qui étonne et qui est plus singulier que vrai; ou il détache ce qui devroit être fondu dans l'ensemble, et le met en saillie; ou, pour avoir l'air de s'élever et de voir de plus haut, il généralise un sentiment qui ne conserve sa force qu'autant qu'il est lié à une situation; ou il ajoute au sentiment même, et pour étonner, il exagère; ou par une expression recherchée, il veut donner une tournure fine à ce qui devroit être simple; ou il tâche d'unir la finesse à la force pour surprendre, par l'assemblage de deux qualités contraires; ou enfin, pour arrêter et fixer partout l'attention, il multiplie les détails, et néglige la grandeur et la marche de l'ensemble. Il suit de-là que toute éloquence qui ne se propose que de faire battre des

mains, doit être, à la longue, froide, fausse et médiocre.

La coutume même et la nécessité de parler sur-le-champ, quelque piquante qu'elle dût être, et de quelques études qu'elle fût précédée, devoit nuire au véritable goût de l'éloquence. On pardonnoit trop aisément à la petitesse des plans, au peu d'étendue des idées, au défaut de coloris, à la multitude des mots, à la foiblesse et au peu d'énergie des sentimens. L'orateur corrompoit le goût du peuple, et l'indulgence du peuple corrompoit l'orateur. De-là sans doute les reproches qu'on a faits de tout temps à l'éloquence des sophistes, malgré les talens, les succès et la prodigieuse célébrité de quelques-uns d'entr'eux. C'est pour ces raisons qu'aucun de ces Grecs n'a égalé ni Tacite, ni Quintilien, ni Pline; mais il faut y ajouter encore la différence du séjour.

Rome étoit le centre de tous les mouvemens; c'étoit là que se réunissoient tous les grands spectacles, les grands intérêts, les grandes passions. Un homme qui faisoit le sort du monde, une cour où l'on se rendoit de toutes les extrémités de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie, les caprices d'un tyran qui pouvoient faire trembler cent nations, une servitude même qui avoit quelque chose d'auguste, parce qu'elle étoit partagée

par l'univers; enfin la grandeur romaine qui respiroit de toute part, même à travers les ruines de la liberté, tout ce spectacle, au moins dans les premiers siècles de l'empire, agitoit fortement les esprits et les âmes. L'orateur, le philosophe et le poëte devoient donc avoir l'âme bien plus exercée à Rome, et être bien plus réveillés par le mouvement et le choc des idées, qu'au fond de la Grèce et de l'Asie, où les impressions arrivoient affoiblies par la distance.

Les défauts même des écrivains devoient être différens. A Rome, tout devoit tendre à un certain excès, et dans les villes grecques à une certaine mollesse. La corruption du goût, qui naît des vices et des passions fortes, est différente de celle qui naît du défaut d'énergie, et de l'oisiveté qui s'amuse de tout; l'une fait trop d'efforts, l'autre n'en fait pas assez : ainsi l'une exagère, l'autre affoiblit, et par-là même peut-être le goût à Rome étoit plus près d'une décadence entière, que dans la Grèce et dans l'Asie; car celui qui ne va pas où il peut aller, est bien plus près de la nature que celui qui est emporté au-delà. En fait de goût, il faut moins de force pour remonter au but, que pour y redescendre.

Parmi ces orateurs ou sophistes grecs dont nous venons de parler, un très-grand nombre composèrent des éloges de particuliers, de villes

et d'empereurs. Il nous en reste un sur Trajan, mais dans un genre tout à fait différent de celui de Pline. L'auteur étoit Dion Chrysostôme, surnommé ainsi à cause de son éloquence. Il parut à Rome sous Domitien; mais comme il avoit autant de vertu que d'éloquence, il eut ou le courage, ou le malheur de déplaire. Dans un pays d'esclaves, il fut libre, et parmi les mensonges des cours, il fut vrai. Dès que la vérité condamne, elle est regardée comme un outrage, et bientôt comme un crime. Sur le point d'être proscrit, il fut obligé de fuir. Il déguisa son nom et sa naissance, et vécut plusieurs années inconnu, errant de ville en ville, et de pays en pays, manquant de tout, réduit le plus souvent, pour subsister, à labourer la terre, ou à cultiver des jardins, maniant tour à tour la charrue et la bèche, et honorant cet état par son courage. De toute sa fortune, il ne lui restoit qu'un dialogue de Platon, et une harangue de Démosthène, qu'il portoit partout avec lui. Il parcourut ainsi la Mésie et la Thrace, pénétra jusque chez les Scythes, se fit quelquefois admirer par des peuples barbares, et se fixa enfin, pendant la plus grande partie de son exil, chez les Gètes. Ainsi un philosophe, pour avoir dit la vérité à Domitien, vécut exilé à peu près dans les mêmes lieux où, quatre-vingts ans auparavant, Ovide avoit été forcé de vivre

d'un tyran, coupable par ses services même, forcé de remercier son maître de ses injustices, et obligé d'employer plus d'art pour faire oublier sa gloire, qu'il n'en avoit fallu pour conquérir des provinces et vaincre des armées. « On hait, dit » Tacite, ceux qu'on a offensés. Domitien, natu- » rellement féroce, et d'autant plus implacable » dans sa haine, qu'elle étoit plus cachée, étoit » cependant retenu par la prudence et la modé- » ration d'Agricola; car il n'affectoit point ce » faste de vertu et ce vain fanatisme qui, en bra- » vant tout, veut attirer sur soi l'œil de la re- » nommée. Que ceux qui n'admirent que l'excès, » sachent que même, sous de mauvais princes, » il peut y avoir de grands hommes; et qu'une » vertu calme et modeste, soutenue par la fer- » meté et les talens, peut parvenir à la gloire, » comme ces hommes qui n'y marchent qu'à tra- » vers les précipices, et achètent la célébrité » par une mort éclatante, mais inutile à la pa- » trie (1). »

Toutes les fois que Tacite parle des vertus d'Agricola, son âme fière et ardente paroît s'adoucir un peu; mais il reprend la mâle sévérité de son pinceau, pour peindre le tyran soupçonné d'avoir fait empoisonner ce grand homme, s'informant

(1) Agric. 42.

un véritable panégyrique de Trajan. Il n'a point cette éloquence ingénieuse et brillante de Pline ; mais le tour des éloges est plus adroit ; il loue en paroissant ne donner que des préceptes ; et sous prétexte de dire ce que doit être un grand homme, il dit en effet ce qu'a été Trajan. La fin de ce discours est une fiction moitié poétique et moitié morale, dans le goût de celles de Lucien : Dion y peint Trajan sous l'emblême d'Hercule. Le messager des dieux descend du ciel pour instruire ce héros, et le conduit sur une montagne inaccessible et bordée de précipices. De cette montagne s'élèvent deux sommets : l'un, qui touche les cieux, est environné d'un jour pur et serein ; l'autre, beaucoup plus bas, s'arrête au milieu des tonnerres et des nuages. Ces deux sommets sont le séjour de la tyrannie et de la royauté : les deux déesses habitent chacune dans leur temple ; celui de la tyrannie est une citadelle ensanglantée : son trône est très-haut, mais sous ce trône est un abîme. Son visage est ardent et sombre, son œil inquiet, ses manières sauvages. Elle est à la fois audacieuse et lâche, insolente et timide. Elle menace et pâlit ; elle arrache de l'or et le dissipe. Auprès d'elle est la flatterie en habit d'esclave, qui lui sourit, qui la perd, et qui conspire en caressant. L'autre déesse a une figure pleine

de majesté et de charmes. Son trône est éclatant, sa robe est blanche, son sceptre d'une matière brillante et pure. Elle avoit autour d'elle des monceaux d'or et de fer, mais elle leur préfère les fruits et les moissons. Près d'elle est la justice, dont le regard est à la fois imposant et doux; le génie du gouvernement, attentif et sévère, la paix qui sourit avec grâce, et la raison sage qui sert de ministre; et la loi en cheveux blancs, portant un sceptre d'or, et dont rien ne peut combattre la force. Hercule, après avoir vu les deux déesses, se passionne pour celle-ci, et s'indigne contre l'autre qu'il voudroit précipiter du haut de son rocher. Les dieux, pour récompense, lui donnent l'empire de l'univers, et il va partout combattre les malheurs et le crime. Telle est la fin de ce discours qui est adressé à Trajan même, et où l'on reconnoît partout le héros qu'il a voulu peindre; on peut dire que c'est une espèce d'éloge allégorique. La louange y est d'autant plus piquante qu'elle se cache : ainsi déguisée, elle ressemble moins à la flatterie de la part de l'orateur, elle fait moins rougir le grand homme qui l'a méritée et craint de l'entendre; et à l'égard de celui qui ne seroit que vain au lieu d'être grand, elle lui épargneroit encore l'embarras pénible d'être modeste.

mens; souvent ils commençoient par prononcer l'éloge de la ville. C'étoient eux qu'on envoyoit en ambassade vers les empereurs; ils arrivoient à Rome, précédés par leur renommée, et souvent le prince leur accordoit des priviléges, des exemptions de charges, et quelquefois les premières dignités de l'empire. Les peuples leur élevoient des statues; on plaçoit leur image dans les temples, et leur patrie les nourrissoit aux dépens de l'état.

On conçoit que la plupart de ces orateurs ou sophistes, dont l'art et le talent étoit de s'affecter avec rapidité de tous les sujets, devoient avoir une imagination vive et un esprit enthousiaste; l'un, nommé par la ville de Smyrne pour aller en ambassade vers un empereur, adresse sur-le-champ une prière aux dieux, pour qu'ils lui accordent l'éloquence d'un de ses rivaux; un autre ne méditoit jamais que la nuit. « O nuit! disoit-il, je t'invoque; parmi toutes les divinités, nulle ne parle plus puissamment au cœur de l'homme que toi. » Un autre, qui conseilloit de fuir les villes, et sentoit que la situation des lieux influe sur l'âme: « Habite et parcours les montagnes, disoit-il, le soleil les frappe de ses premiers rayons; les derniers rayons du soleil reposent sur elles; élève-toi vers les cieux, sors de l'ombre, et respire la lumière et la pureté du jour. » Un

autre, après la mort de son épouse, ramasse tous les ornemens qui servoient à sa parure, et les suspend dans un temple, pour les consacrer à la divinité du lieu.

Le plus célèbre d'entr'eux fut Hérode Atticus; il descendoit de Miltiade, avoit eu un de ses ancêtres consul à Rome, fut lui-même consul, devint le maître de Marc-Aurèle, et posséda des richesses immenses; mais il préféroit à tous ces titres la gloire de parler sur-le-champ d'une manière éloquente: il reçut des leçons d'un fameux orateur de Smyrne, et pour premier essai, prononça sur-le-champ l'éloge de son père. Dans sa première jeunesse, désespéré d'être resté court devant un empereur, il veut s'aller précipiter dans le Danube. Il avoit un ami qu'il aimoit tendrement, il lui fait élever une statue, et grave au bas une imprécation contre ceux qui abattroient la statue de son ami. Enfin, dans sa vieillesse, menacé par un homme puissant: « Ne sais-tu pas, lui dit-il, qu'à mon âge on ne craint plus? »

Mais par quel art ces hommes singuliers pouvoient-ils parvenir à parler sur-le-champ avec éloquence sur toutes sortes de sujets? Cet art, outre une imagination très-vive et prompte à s'enflammer, supposoit encore en eux des études très-longues; il supposoit une étude raisonnée de la langue et de tous ses signes, l'étude approfondie

leçons à Marc-Aurèle sur le trône, lui fit élever une statue ; de plus, il le nomma consul : ainsi il eut tous les honneurs qui supposent et augmentent la réputation. Nous n'avons qu'une seule phrase de son panégyrique ; elle nous a été conservée dans un autre ouvrage de ce genre, prononcé cent cinquante ans après. On doit estimer l'orateur qui loua un grand homme ; mais on souhaiteroit que ce grand homme n'eût pas souffert qu'on le louât de son vivant.

Ce fut ainsi que pensa un général romain, qui, vingt ans après, fut proclamé empereur en Syrie : c'étoit Pescennius Niger. Il avoit pour lui son armée, le sénat et le peuple ; mais Septime Sévère l'écrasa par son activité. Dès que Niger fut proclamé, aussitôt un de ces hommes qui se hâtent les premiers d'être vils, dès qu'un autre devient puissant, composa son panégyrique, et voulut le lui réciter. Niger le regarda en pitié, et voici sa réponse : « Orateur, faites-» nous l'éloge de Marius, ou d'Annibal, ou de » quelqu'autre grand homme qui ne soit plus, » et dites-nous ce qu'il a fait, pour que nous » l'imitions ; car louer des vivans, est intérêt » ou foiblesse, et surtout louer les princes, » dont on espère, dont on craint, qui peuvent » donner, qui peuvent mettre à mort, qui peu-» vent proscrire. Pour moi, vivant, je veux être

» aimé ; et loué, quand je ne serai plus. » Celui qui parloit ainsi méritoit de vaincre en disputant le trône.

On trouvera depuis le même sentiment dans ce jeune Alexandre Sévère qui, empereur à treize ans, et mort à vingt-six, élevé par une mère qui étoit un grand homme, fut à la fois ferme et sensible, et joignit toutes les vertus avec toutes les grâces. Il se moquoit hautement de tous ces panégyriques de princes ; et pendant treize ans qu'il régna, il ne voulut jamais souffrir qu'on lui rendît un honneur qui lui paroissoit plus ridicule encore que dangereux : mais, dans ses momens de loisir, il célébroit lui-même les princes les plus vertueux qui avoient régné à Rome. Il chantoit les Antonins, comme Achille chantoit les héros ; et ce qui étoit tout à la fois plus difficile et plus grand, il les imitoit.

CHAPITRE XVII.

De l'éloquence au temps de Dioclétien. Des orateurs des Gaules. Panégyriques en l'honneur de Maximien et de Constance-Chlore.

Il s'en falloit bien que les successeurs d'Alexandre Sévère pensassent comme lui. Au temps de Dioclétien, surtout, il se fit une révolution. La pompe de l'Asie effaça pour jamais les anciennes traces des mœurs romaines. Un édit ordonna d'adorer le prince. On multiplia tout ce qui en impose au peuple, et trop d'empereurs se crurent dispensés d'avoir une grandeur réelle. Alors la fureur des panégyriques redoubla, et ils devinrent une étiquette du trône. La poésie, l'éloquence et les arts parurent un peu se ranimer, mais le gouvernement avoit corrompu le génie; et il y a encore plus loin, pour les lettres, du siècle de Constantin à celui de Trajan, que de celui de Trajan à celui d'Auguste. L'un avoit trouvé le point juste où la grandeur se mêle avec le goût, le second eut les excès de la force, le troisième n'eut que les excès de la foiblesse.

Mais ce qui caractérise surtout les orateurs de ce temps, c'est la flatterie la plus basse; c'est ce qui acheva de dénaturer les arts et d'anéantir le goût. Cette révolution s'étoit faite lentement et par degrés dans l'espace de trois siècles, et il étoit impossible qu'elle n'arrivât point. Je ne parle pas de vingt autres causes qui la préparèrent; mais je remarque que, dès le premier siècle, la grandeur de l'empire, une puissance qui n'étoit limitée par rien, des fantaisies qui n'avoient de bornes que la puissance, des trésors qu'on ne pouvoit parvenir à épuiser, même en abusant de tout, firent naître dans les princes je ne sais quel désir de l'extraordinaire qui fut une maladie de l'esprit autant que de l'âme, et qui vouloit franchir en tout les bornes de la nature: de-là cette foule de figures colossales consacrées aux empereurs; la manie de Caligula de faire enlever de toutes les statues des dieux leur tête, pour y placer la sienne; le palais d'or de Néron, où il avoit englouti un quart de Rome, une partie des richesses du monde, et des campagnes, des forêts et des lacs; la statue d'Adrien élevée sur un char attelé de quatre chevaux, et qui, faite pour être placée au sommet d'un édifice, étoit d'une grandeur que nous avons peine à concevoir; sa maison de campagne, dont les ruines seules aujourd'hui occupent, dans leur circonférence, plus

de dix milles d'Italie, et où il avoit fait imiter les situations, les bâtimens et les lieux les plus célèbres de l'univers ; enfin le palais de Dioclétien, à Spalatro en Illyrie, édifice immense partagé par quatre rues, et dont chaque côté avoit sept cents pieds de long. Il semble que ces hommes eussent voulu s'agrandir eux-mêmes, en proportion de l'univers auquel ils commandoient (1); mais, malgré leurs efforts, condamnés à n'être que des hommes, ils agrandissoient leurs images et tout ce qui sembloit faire partie d'eux-mêmes. C'est à la même idée que tenoit l'apothéose de leurs prédécesseurs; la fantaisie de se faire adorer de leur vivant; les temples qu'on leur élevoit dans toutes les parties de l'empire; la multitude énorme de statues d'or et d'argent, de colonnes et d'arcs de triomphe ; le caractère sacré imprimé à leurs images et jusqu'à leurs monnoies ; le titre de *seigneur* et de *maître* que Tibère même avoit rejeté avec horreur, et qui fut commun sous Domitien ; la formule des officiers de l'empereur, qui écrivoient : *Voici ce qu'ordonne notre Seigneur et notre Dieu* (2) ; et quand les princes, par les longs séjours et les guerres qui les rete-

(1) Caligula fut jaloux d'un certain Proculus qui avoit une figure colossale, et le fit égorger.

(2) Edictum Domini Deique nostri. MARTIAL.

noient en orient, furent accoutumés à l'esprit de ces climats, la servitude des mœurs, l'habitude de se prosterner, consacrée par l'usage et ordonnée par la loi.

Ainsi, dans la représentation des sentimens, des hommes et des choses, tout, sous les empereurs, fut porté à l'extrême. Il est facile d'examiner l'effet que cet esprit général dut, au bout de trois siècles, produire sur la poésie, l'éloquence et le goût. Il falloit sans cesse forcer l'expression, pour que le langage ne fût point au-dessous des autres arts. Dès qu'il s'agissoit du prince, le peintre, le sculpteur et l'architecte faisoient un dieu : l'orateur ou le poëte qui n'eût fait qu'un homme, eût paru foible ou coupable.

Il est à remarquer que, dans ces temps-là, on ne trouve plus de traces de l'éloquence latine, que dans les Gaules. C'étoient des Celtes qui étoient les successeurs d'Hortensius et de Cicéron. Ce peuple, si long-temps libre dans ses forêts, et qui souvent même avoit fait trembler Rome, apprivoisé enfin par un long esclavage, et poli par les vices même de ses vainqueurs s'étoit livré aux arts, comme au seul charme et au dédommagement de la servitude. A Autun, à Lyon, à Marseille, à Bordeaux, on cultivoit l'éloquence; souvent même les Romains les plus distingués envoyoient leurs enfans dans ces

villes pour s'y instruire. Il semble en effet que, depuis Marc-Aurèle, les arts et les lettres pouvoient difficilement habiter dans Rome. Ce ne fut, pendant près de cent ans, que conspirations, assassinats, tyrannie et révolte. Les provinces étoient plus loin de ces orages; on y apprenoit plutôt qu'on ne sentoit, les révolutions du trône. On y avoit moins à craindre, moins à espérer; et les esprits n'étoient pas sans cesse occupés, comme à Rome, par cette espèce de férocité inquiète, que donnent l'habitude des dangers et le spectacle des crimes. Les Gaules étoient d'ailleurs remplies d'une foule de Romains. Leur commerce y porta cette culture, et ce goût qui naît d'abord dans les capitales, parce que le goût n'est que le résultat d'une multitude d'idées comparées, et d'une foule d'idées qu'on ne peut avoir que dans l'oisiveté, l'opulence et le luxe. Ajoutez la douceur du climat, et tous les monumens élevés dans ce pays par la grandeur romaine. Tout cela, réuni, disposa peu à peu les esprits à cette fermentation utile, d'où naît l'amour des lettres et des arts. Mais, comme en même temps il y a dans chaque siècle un caractère qui s'imprime à tout, la servitude de l'Asie s'étendit dans les Gaules, et l'éloquence corrompue et foible n'y fut, comme ailleurs, que le talent malheureux, ou d'exagérer

quelques vertus, ou de déguiser des crimes. Un défaut naturel dans de pareils ouvrages, étoit le vide des idées; on employoit de grands mots pour dire de petites choses. Ce n'étoit plus d'ailleurs la langue de Cicéron et d'Auguste; elle étoit altérée. Gaulois, Germains, Espagnols, Sarmates, tous se précipitoient dans la patrie commune : l'univers se mêloit. Ces idiomes barbares corrompoient nécessairement la langue romaine. Formée par des conquérans, elle n'avoit jamais été une langue de philosophes; mais alors elle n'étoit plus même une langue d'orateurs.

Il y en eut pourtant, dans ce siècle, trois de célèbres; ce furent Eumène, Nazaire et Mamertin, tous trois panégyristes de princes, et tous trois comblés de bienfaits par les empereurs : car, si la vérité a souvent nui à ceux qui ont eu le courage de la dire, il faut convenir que la flatterie et le mensonge ont presque toujours été utiles à ceux qui ont voulu échanger leur honneur contre de la fortune.

Mamertin prononça deux panégyriques devant Maximien. Pour bien juger et des discours et de l'orateur, il est bon de se rappeler que Maximien, d'abord paysan, ensuite simple soldat; quand il fut prince voulut avoir un nom, et prit celui d'Hercule. En conséquence, on ne manqua pas de le faire descendre, en droite ligne, de cet Her-

cule qui, du temps d'Evandre, étoit venu ou n'étoit pas venu en Italie. Son seul mérite étoit d'aimer la guerre, et d'y réussir. D'ailleurs, dur et impitoyable, avide d'or et de sang, en même temps féroce et foible, c'étoit un lion à la chaîne, que gouvernoit Dioclétien, et qu'il avoit approché du trône pour le lancer de là sur les ennemis de l'empire. Obligé, malgré lui, d'abdiquer après un règne de vingt ans, n'ayant point assez de force pour supporter le repos, dans son activité inquiète, sans cesse occupé de conjurations et de crimes, il reprit trois fois la pourpre, qui lui fut arrachée trois fois. Il conspira contre Maxence son fils, contre Constantin son gendre, et finit enfin par vouloir rendre sa fille complice de l'assassinat de son époux. N'ayant pu réussir, il se donna la mort, et le petit-fils d'Hercule se pendit à Marseille. Voilà pourtant l'homme sur lequel nous avons trois pompeux panégyriques; voilà celui qu'on appelle *empereur très-sacré*, à qui on parle de sa divinité, du culte qui lui est dû, du palais auguste et vénérable qui lui sert de temple.

Il faut convenir que le premier de ces éloges, prononcé à Trèves, est, d'un bout à l'autre, un chef-d'œuvre d'impertinence et de flatterie.

Le second est plus raisonnable; il y a moins de

mensonges exagérés, moins de ces bassesses qui révoltent. Les louanges sont plus fondées sur les faits; il y a même en général de l'éloquence, du style, de l'harmonie, mais nulle philosophie et très-peu de goût.

Le troisième, dont on ne connoît pas l'auteur, est curieux, surtout par la manière dont on y traite l'abdication de ce prince, et son retour à l'empire. Il semble que l'univers alloit s'écrouler, si Maximien cessoit d'être empereur. « Il nous est » permis, dit l'orateur, de nous plaindre des » dieux, lorsqu'ils négligent l'univers. C'est dans » ces momens-là que les grêles ravagent les mois- » sons, que la terre s'entr'ouvre, que les villes » sont englouties; fléaux qui désolent le monde, » non par la volonté des dieux, mais parce qu'a- » lors leurs regards ne tombent point sur la terre: » voilà, grand empereur, ce qui nous est arrivé, » lorsque vous avez cessé de veiller sur le monde » et sur nous. » Ensuite on prouve à Maximien, que, malgré son grand âge, il ne pouvoit sans injustice quitter le fardeau de l'empire; « mais les » dieux l'ont permis, lui dit l'orateur, parce que » la fortune, qui n'osoit rien changer tant que » vous étiez sur le trône, désiroit pourtant mettre » un peu de variété dans le cours de l'univers. » Ensuite on représente Rome désespérée d'avoir perdu un si grand prince; Rome suppliante et à

genoux, lui tendant les mains, lui adressant un discours pathétique et touchant, pour le conjurer de vouloir bien encore régner sur elle. On le loue de sa piété céleste, et de ce qu'il a bien voulu se rendre aux instances de la patrie : « Empereur » éternel, tu n'as pu résister aux larmes de cette » mère auguste. » Après cela on le compare au soleil qui, en remontant sur son char, et de ses propres mains le guidant dans les cieux, a réparé les désordres du monde, embrasé par l'ignorance de Phaéton. On s'étonne qu'après avoir goûté la douceur et les charmes du repos, il veuille bien se donner encore la peine de commander ; et l'on finit par prier sa divinité de vouloir bien, du faîte où elle est placée, veiller sur l'univers, et de sa tête céleste faire quelques signes, pour marquer aux choses humaines le cours de leur destinée.

Il est difficile, je crois, de porter plus loin la démence de l'adulation. Comment un prince n'étoit-il pas révolté de ces lâches mensonges ? comment n'imposoit-il pas silence au vil orateur ? Mais il y a apparence que, dans ces malheureux, le besoin d'être flattés, étoit pour le moins égal à celui qu'on avoit de les flatter. Il y a, pour ainsi dire, des besoins d'orgueil, comme il y en a de bassesse. Une âme profondément corrompue par le pouvoir, n'a plus de mesure juste, ni pour elle-même, ni pour les autres, et le genre humain

tout entier se recule à une distance immense d'elle. Il y a bien, dans une des presqu'îles de l'Inde, un chef de quelques bourgades, qui, assis tranquillement sur sa natte qu'il appelle son trône, dit froidement aux Européens qui le visitent : « Pourquoi ne viens-tu pas voir plus souvent *le* » *roi du ciel?* » et ce roi du ciel, c'est lui.

En suivant l'ordre des temps, nous trouvons un panégyrique prononcé par Eumène pour l'établissement des écoles publiques d'Autun. Eumène, quoiqu'il fût orateur, vivoit à la cour, et il exerçoit une charge considérable dans le palais. Il fut choisi pour ranimer dans Autun, qui étoit sa patrie, le goût de l'éloquence et des arts. Les deux empereurs (1) lui écrivirent à ce sujet la lettre la plus honorable : c'est un monument flatteur du respect de la puissance pour les talens. Le discours d'Eumène roule tout entier sur les bienfaits accordés à sa patrie et aux lettres. On respire au moins quand, parmi tant de sujets d'éloges, ou ridicules ou atroces, on en trouve un de raisonnable ; mais le sujet du discours est ce qu'il y a de mieux dans le discours même. Il est adressé à un gouverneur de province, que l'orateur ne manque pas d'appeler *vir perfectissime*, c'est-à-dire *homme très-parfait :* ce titre d'honneur

(1) Constance-Chlore et Galerius.

étoit apparemment une leçon adroite, donnée, sous le voile du respect, à un homme puissant.

Quelque temps après, Eumène prononça un autre panégyrique sur les victoires de Constance-Chlore en Hollande, et principalement sur sa conquête en Angleterre. Nous y apprenons que ce prince, en abordant, pour se réduire à la nécessité de vaincre, fit mettre le feu à sa flotte, comme avoit fait un roi de Syracuse, en portant la guerre à Carthage; comme fit depuis Cortès, en abordant au Mexique. L'histoire ramène souvent les mêmes actions et la même audace dans des hommes et des siècles différens. L'orateur s'étend beaucoup sur des lieux communs de carnage. Il eût mieux fait, je crois, de célébrer les vertus de Constance-Chlore, car il en avoit. Il eût mieux valu dire que sa valeur n'ôtoit rien à son humanité; qu'empereur, il fut modeste et doux; que maître absolu, il donna, par ses vertus, des bornes à un pouvoir qui n'en avoit pas; qu'il n'eut point de trésor, parce qu'il vouloit que chacun de ses sujets en eût un; que les jours de fêtes, il empruntoit la vaisselle d'or et d'argent de ses amis, parce qu'il n'en avoit point lui-même; qu'il fut humain en religion comme en politique; et que, pendant tout le temps qu'il régna, tandis que les autres empereurs, persécuteurs des chrétiens, lui donnoient l'exemple d'une superstition

inquiète et féroce, il ne fit jamais, dans ses états, ni dresser un échafaud, ni allumer un bûcher. C'eût été là sans doute l'objet d'un panégyrique plus éloquent, et surtout plus utile. Mais il y a des temps où l'on diroit que les grandes vérités morales sont obscurcies. Le genre humain semble en avoir perdu la trace, et il faut des révolutions et des siècles pour l'y ramener.

CHAPITRE XVIII.

Siècle de Constantin. Panégyrique de ce prince.

Nous voici à l'époque de Constantin; c'est-à-dire un des princes qui ont eu le malheur d'être le plus loués de leur vivant, et celui de tous les hommes qui peut-être a causé les plus grands changemens sur la terre. Avant lui le sort de l'univers étoit comme indécis. Du fond de la Scythie aux extrémités de l'Espagne, Rome luttoit contre les barbares, et les barbares contre Rome; et depuis trois siècles le christianisme luttoit contre les bourreaux et les Césars. Constantin fit pencher la balance; en abandonnant Rome, il précipita la chute de l'occident; et livrant

l'Italie, la France, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Espagne aux barbares, il prépara de loin la constitution actuelle de l'Europe. En créant Constantinople, il donna une nouvelle direction à l'orient, établit un nouveau centre de commerce, posa certaines barrières, en abaissa d'autres, et fit ce que, ou conserva pendant mille ans, au fond de la Thrace, une partie du goût et des lumières de la Grèce. Enfin, en plaçant le christianisme avec lui sur le trône, il fit la plus grande révolution qu'il y ait jamais eu dans les idées, les lois, les mœurs, l'esprit général des nations, changeant tout ce qui avoit gouverné les hommes jusqu'alors, et devant influer, sans le savoir, sur presque tous les évènemens politiques et sacrés de l'histoire moderne: tel fut le sort attaché au règne de Constantin.

Si nous examinons maintenant son caractère et ses qualités personnelles, nous lui trouverons cette ambition, sans laquelle un homme n'a jamais donné un grand mouvement à ce qui l'entouroit; cette activité nécessaire à tous les genres de succès, à la guerre surtout, et dans un empire qui embrassoit cent provinces; cette férocité, qui étoit le vice général du temps, et qui lui fit commettre des crimes, tantôt d'une barbarie calme, comme le meurtre de son beau-frère, celui de son neveu, et celui des rois prisonniers, qu'il

fit donner en spectacle, et déchirer par les bêtes, tantôt des crimes d'emportement et de passion, comme les meurtres de sa femme et de son fils; tantôt l'amour du despotisme presqu'inséparable d'une grande puissance militaire et de l'esprit de conquête, et surtout de l'esprit qui porte à fonder un nouvel empire; un amour du faste, que les peuples prennent aisément pour de la grandeur, surtout lorsqu'il est soutenu par quelques grandes actions et de grands succès; des vues politiques, sages, et souvent bienfaisantes, sur la réforme des lois et des abus, mais en même temps une bonté cruelle, qui ne savoit pas punir, quand les peuples étoient malheureux et opprimés. En général, on trouve dans Constantin, un mélange de qualités qui paroissent se combattre. Il eut l'âme d'un guerrier, et il aima la pompe et la mollesse; il fut humain dans sa législation, et barbare dans sa politique; il pardonna des injures, et fit égorger ses parens et ses amis; il donnoit par humanité, et laissoit piller les provinces par foiblesse. Enfin, il y eut des jours où il fut Antonin, il y en eut d'autres où il fut Néron. Il y a apparence que son génie fit ses succès, ses passions ses crimes, et le christianisme ses lois.

Toutes les fois qu'un homme à grand caractère est à la tête d'une nation, les esprits s'agitent, les

âmes s'élèvent, les lettres et les arts ou fleurissent, ou renaissent, ou font effort pour renaître, ou suspendent leur chute. C'est ce qui est arrivé sous Périclès, sous Alexandre, sous Auguste, sous Trajan, Charlemagne, sous Constantin, sous Charles-Quint, sous Louis XIV. Constantin fit rouvrir les écoles d'Athènes, il honora les lettres, il les cultiva lui-même, mais comme on pouvoit les cultiver dans son siècle, et parmi les occupations de la guerre et du trône; l'éloquence romaine étoit alors très-affoiblie, l'éloquence grecque se soutenoit; l'Asie étoit devenue le séjour habituel des empereurs, et le langage d'Athènes dominoit dans presque toute l'Asie. D'ailleurs, la naissance du christianisme dans ces climats, le renouvellement du platonisme, l'école d'Alexandrie, le choc des deux religions, le zèle ardent des païens pour attaquer, le zèle des chrétiens pour se défendre, tout, dans l'orient, contribuoit à entretenir la culture et le goût; des évêques étudioient Homère; des saints se nourrissoient d'Aristophane; Platon étoit presqu'aussi souvent cité qu'un père de l'église : c'étoit un arsenal ennemi, où le christianisme venoit s'armer, et l'on combattoit les fables et la mythologie des Grecs avec l'éloquence des Grecs même.

En même temps il se fit une révolution qui créa un genre d'éloquence inconnu jusqu'alors,

et qui eut, dans la suite, la plus grande influence. Le droit de parler au peuple assemblé dans Rome libre, avoit appartenu aux magistrats, et dans Rome esclave, aux empereurs : ce droit faisoit partie de la souveraineté ; c'étoit une espèce de magistrature d'autant plus puissante, qu'elle commandoit aux volontés en dirigeant les opinions, et que toute opinion, dans un peuple assemblé, a une force terrible, parce que la force de chacun s'y multiplie par la force de tous. Ce droit, sous Constantin, passa aux ministres des autels ; alors les prêtres chrétiens montèrent publiquement dans les chaires, et les discours religieux succédèrent, dans l'empire, aux discours politiques.

Du temps de Cicéron et de César, on avoit vu fleurir l'éloquence républicaine, animée par la liberté et de grands intérêts ; sous les premiers empereurs, une espèce d'éloquence monarchique, fondée sur la nécessité de flatter et de plaire ; vers les temps de Marc-Aurèle, l'éloquence des sophistes qui, n'ayant aucun intérêt réel, étoit un jeu d'esprit pour l'orateur, et un amusement de l'oisiveté pour les peuples. Enfin, dans cette quatrième époque, on vit naître et se développer l'éloquence chrétienne qui tenoit à des idées, des principes et des objets entièrement nouveaux. Le monde réparé, la terre réconciliée avec le ciel, un pacificateur entre Dieu et l'homme,

un nouvel ordre de justice, une vie à venir, et de grandes espérances, ou de grandes craintes au-delà des temps, tel étoit le tableau que cette éloquence présentoit aux hommes. L'orateur qui parloit au nom de Dieu, devoit avoir nécessairement un ton plus auguste. Les idées religieuses, en Asie surtout, et dans l'époque d'une religion naissante, devoient communiquer plus de chaleur à l'imagination. Des principes qui tendoient à élever la foiblesse, à rabaisser l'orgueil, à égaler les rangs par les vertus, devoient donner à l'éloquence un mélange de force et de douceur; enfin, l'étude et la méditation des livres sacrés, répandirent souvent sur ces discours une teinte orientale, inconnue jusqu'alors aux orateurs de l'empire; d'un autre côté, le mépris d'une vaine gloire, l'absence des passions, l'impression que l'orateur faisoit souvent, par la seule idée du Dieu dont il étoit le ministre; enfin, la persuasion qu'entre les mains de la divinité tous les instrumens sont égaux, dûrent ou retarder, ou affoiblir les progrès de ce genre d'éloquence. Les orateurs chrétiens, par leurs principes même, devoient négliger l'art. Plusieurs auroient cru outrager la vérité en l'ornant, et affoiblir la cause de Dieu, en recherchant trop les vains secours de l'homme. De tout cela ensemble, dut naître un mélange de beautés et de défauts, de négligence dans le

style, et de grandeur dans les idées, quelquefois toute la force et toute l'impétuosité du zèle religieux, quelquefois toute la foiblesse d'une morale froide et monotone, ce qui doit souvent frapper l'imagination, ce qui peut souvent révolter le goût.

Constantin fut loué également par les prôneurs des deux religions. Rome païenne en fit un dieu, Rome chrétienne en fit un saint; il étoit le bienfaiteur de l'une, il étoit pour l'autre un homme tout-puissant, et un prince qui avoit eu de grands succès. Son goût pour les sciences multiplia encore ses panégyriques; car c'est une espèce de séduction à laquelle les philosophes même ne résistent pas. Enfin, son règne fut long, ce qui ajoute à cette idolâtrie des cours, qui naît encore plus de l'habitude que du sentiment. Il ne faut donc pas s'étonner si, en Italie, dans la Grèce, dans les Gaules, en Asie, dans les villes, dans les camps, partout les panégyriques le poursuivoient, à chaque succès, à chaque pas, il étoit puni d'une victoire par un éloge.

De cette foule innombrable, heureusement il ne nous en reste aujourd'hui que six ou sept. Je me donnerai bien de garde de parler de tous, mais il y en a un qui m'a paru assez singulier pour mériter d'être connu. L'orateur commence par dire que jusqu'alors, n'ayant pas manqué une

occasion de célébrer tout ce qui avoit été fait de grand par la *divinité* de Constantin, il regarderoit comme un sacrilége, de passer sous silence quelque chose de bien plus grand que tout le reste, c'est la victoire sur Maxence. Il sent bien que ses talens sont peu de chose, surtout si on les compare à ceux de tant de célèbres orateurs : « Mais dans un combat, dit-il, au milieu du son » des clairons et des trompettes, on mêle aussi » quelquefois le son de la flûte. » Après ce début, il entre en matière. Il est étonné que son héros, avec si peu de forces, ait tenté une guerre si importante : « Assurément, lui dit-il, vous » avez quelqu'intelligence secrète avec l'âme uni» verselle et divine, qui daigne se manifester à » vous seul, tandis que nous, ce sont des dieux » subalternes et du second ordre qui sont char» gés de nous conduire. » Ensuite il ne peut comprendre qu'il se soit trouvé dans l'univers des hommes qui aient eu l'audace de résister à Constantin : « Eux qui auroient dû, lui dit-il, céder, » je ne dis pas à la présence de votre divinité, mais » en entendant seulement prononcer votre nom. » Bientôt après, ce lâche orateur fait un crime à son héros d'avoir combattu lui-même et de s'être mêlé au milieu des ennemis, d'avoir par-là, dit-il, presque causé la ruine de l'univers. C'est la première fois sans doute qu'un orateur romain

a donné des leçons de lâcheté à un prince. C'est bien le moins, quand on fait la guerre pour se disputer un trône, de combattre soi-même, et de se mêler, dans sa propre cause, à ceux qui veulent bien combattre et mourir pour elle. On seroit tenté de se rappeler ici le mot d'un fameux Anglais (1) sur Philippe V, et l'archiduc, dont aucun ne se trouva à la bataille d'Almanza; mais ce qui est plus curieux sans doute, et qu'on aura de la peine à croire, l'orateur rapporte de très-bonne foi, et propose à Constantin l'exemple d'un prince qui, du haut d'une double échelle, avoit regardé de loin une bataille : « Cet exemple » n'est pas noble, dit-il, mais il est sûr. » Après cela, le panégyriste peint son héros, qui vole sur les bords du Rhin, pour combattre les Francs, nos aïeux, et il le loue très-sérieusement « de ce » que, vainqueur, il a fait servir le carnage des » vaincus aux amusemens de Rome, de ce qu'il » a embelli de leur sang la pompe des spectacles » et donné le délicieux plaisir de voir dévorer » par les bêtes une multitude innombrable de » prisonniers; de manière que ces malheureux en » expirant, dit-il, souffroient encore plus des outrages de leurs vainqueurs, que des morsures » des bêtes féroces et de la mort même. » Dans

(1) Milord Peterborough.

quels siècles de férocité et de bassesse de tels panégyriques ont-ils été écrits ? et si l'on n'a l'âme tout à fait dénaturée, ou par le despotisme, ou par la servitude, peut-on, en lisant de pareils éloges, ne point maudire à jamais et l'orateur qui les a donnés, et le prince qui les a soufferts ? Il faut l'avouer, presque tous les orateurs et panégyristes de ce temps-là sont des renards qui caressent des tigres. Celui-ci finit par parler à Constantin de sa divinité, à laquelle le sénat a consacré une statue d'or. Ensuite il adresse une prière à l'auteur de l'univers, il le conjure de conserver Constantin pour tous les siècles, et l'on espère qu'il voudra bien accorder cette faveur au monde, parce qu'étant dieu, il doit vouloir tout ce qui est juste ; et tout-puissant, il ne peut avoir aucune raison pour refuser : ainsi, et l'orateur et l'univers comptent sur l'éternité de Constantin. On peut juger à peu près de tous les panégyriques latins de ce prince, par celui-là ; on en compte quatre autres écrits dans la même langue, et presque partout c'est le même ton, la même vérité dans les éloges, et surtout la même philosophie dans les idées. Cependant on rencontre quelques beautés de détail, et des lueurs d'éloquence ; car dans les siècles qui penchent vers la barbarie, ou qui en sortent, il est encore plus aisé, sans doute, de trouver de l'éloquence que du goût.

Nous citerons encore un autre ouvrage dans le même genre, et d'autant plus curieux, qu'il est peut-être le premier panégyrique chrétien qui ait été fait, ou du moins qu'on ait transmis jusqu'à nous : il est écrit en grec, et fut prononcé dans Constantinople, pour la trentième année du règne de Constantin. L'auteur est cet Eusèbe de Césarée, fameux par ses ouvrages et par ses vices, courtisan, évêque, historien suspect, et panégyriste comme on l'étoit dans ce temps-là.

Ce discours, singulier dans sa forme, est en même temps un panégyrique, un sermon, un catéchisme, une profession de foi, un discours de métaphysique et d'éloquence, un mélange de la philosophie de Pythagore, de celle de Platon et de la doctrine de nos livres sacrés : Constantin y est représenté partout comme vainqueur de l'idolâtrie. On compare l'empire qu'il a sur la terre avec l'empire éternel que Dieu a sur le monde ; on le peint comme ayant un commerce immédiat avec la divinité, et on l'invite à faire part aux fidèles (quand il en aura le temps) de cette foule infinie d'apparitions, de visions, de songes célestes où Jésus-Christ s'est manifesté à ses regards, et de beaucoup d'autres mystères inconnus à tout le monde, excepté à lui, et qui restent déposés dans sa mémoire impériale comme dans un trésor ; enfin, on le loue, on le trompe, on l'ins-

truit; et le zèle adroit, mêlant le style de la chaire et celui de la cour, lui prodigue à la fois les flatteries et les leçons.

Les vers furent employés comme la prose à lui rendre hommage, mais avec moins de succès encore. Optatien Porphyre, qui n'étoit point du tout Porphyre le philosophe, mais un poëte obscur et très-digne de l'être, composa en l'honneur de ce prince qui l'avoit exilé, un long panégyrique en vers, qui ne valoit rien, et qui, en conséquence, fut très-bien payé. Avant Constantin, Alexandre et vingt autres princes en avoient fait autant. Cela est juste; c'est la médiocrité qui a besoin de récompense; mais on suppose que le génie, qui a le sentiment de ses forces, se suffit à lui-même. J'aime encore mieux pourtant ce trait d'un prince arabe, qui, ayant reçu un mauvais panégyrique en vers arabes, adressés à sa hautesse, donna d'abord au poëte vingt écus d'or pour avoir fait le panégyrique, et lui en donna ensuite quarante pour qu'il n'en fît plus: le panégyriste de Constantin méritoit d'être aussi bien traité.

CHAPITRE XIX.

Panégyriques, ou éloges composés par l'empereur Julien.

Après tant de noms obscurs d'écrivains foibles et presqu'inconnus à la postérité, on trouve enfin un nom célèbre, c'est celui de Julien. Tout prince qui écrit, est presque sûr d'intéresser les hommes. Le peuple des lecteurs, par curiosité ou par foiblesse, veut tout connoître de ceux qu'un rang élevé expose à ses regards. Le philosophe observe comment on voit les objets sur le trône; l'historien cherche dans les écrits d'un roi l'histoire de ses pensées; le critique qui analyse, étudie le rapport secret qui est, d'un côté, entre le caractère, les principes, le gouvernement d'un prince, et de l'autre, son imagination, son style, et la manière de peindre ses idées. Plus le prince a de réputation, plus cet intérêt augmente; on aime à voir un homme admiré dans sa cour et sur les champs de bataille, écrire et penser dans son cabinet, et parler en philosophe aux peuples qu'il sait gouverner en roi.

Julien réunit ces deux genres de mérite; mais

remarquons que cet avantage, si rare aujourd'hui, l'étoit beaucoup moins chez les anciens. A Rome, un grand nombre d'empereurs avoient cultivé les lettres. On sait que César fut le rival de Cicéron sur la tribune, et voulut l'être de Sophocle au théâtre. Auguste, très-bon écrivain en prose, fit de plus des tragédies et des poëmes. Caïus se piqua d'éloquence. Claude écrivoit avec pureté, et composa l'histoire de son temps. L'imagination ardente et fougueuse de Néron se livra à la poésie comme à la musique. Adrien, poëte, peintre, architecte et historien, passa encore pour le premier orateur de son siècle. Marc-Aurèle, philosophe comme Epictète, fut écrivain comme lui. Septime Sévère, orateur dans les deux langues, composa les mémoires de son règne. Alexandre Sévère chanta les vertus qu'il avoit dans son cœur, et célébra en vers les empereurs les plus humains qui l'avoient précédé sur le trône. Les deux Gordiens furent magistrats, guerriers et hommes de lettres; et l'un d'eux, avant de régner, avoit publié un poëme de trente chants, en l'honneur de Marc-Aurèle et d'Antonin. Balbin, élu par le sénat, et massacré par les troupes, réussit dans la poésie et l'éloquence. Gallien, qui fut à la fois voluptueux et brave, et qui se rendit célèbre par des victoires et des bons mots, avoit le talent de bien écrire, et fit des

vers pleins de volupté et de goût. L'empereur Tacite, maître du monde, se glorifioit de descendre de l'historien de ce nom, et ne passoit pas une nuit sans lire ou composer. On érigea une statue à Numérien, comme orateur; et un seul homme dans l'empire (1) lui disputoit le prix de la poésie. Constantin, enfin, unissant les usages de l'ancienne Rome à ceux de l'église, et les droits de l'autel à ceux du trône, devenu chrétien, fut tout à la fois empereur et orateur sacré. Il composa et prêcha plusieurs sermons : et l'on a encore aujourd'hui un de ses ouvrages, intitulé : *Discours à l'assemblée des saints*; sermon composé et prêché à Byzance, pour la fête de pâques, par le successeur de César et d'Auguste.

Ainsi, avant Julien, seize empereurs avoient été au rang des écrivains de Rome. On voit que l'opinion qui a fait de l'ignorance, en Europe, un titre de noblesse, et a défendu aux hommes qui ont ou croient avoir un nom, de l'avilir par l'art de penser et d'écrire; opinion introduite par les sauvages du nord qui ne savoient que détruire, consacrée par des seigneurs de châtellenies barbares, qui ne savoient qu'opprimer, combattre et chasser; opinion bien digne en effet de ces deux époques, et qui, au bout de quatorze siè-

(1) Némésien.

cles, n'est pas encore éteinte, et subsiste même aujourd'hui beaucoup plus qu'on ne croit, n'étoit pas encore née sur la terre. Julien, dont nous n'examinons ici que les talens littéraires, fut en même temps philosophe, orateur, écrivain, satirique et plaisant; et il paroît tour à tour, dans ses ouvrages, l'élève de Platon, de Démosthène et de Lucien. Ses satires sont plus connues que ses éloges. Ceux-ci ne sont pas cependant sans mérite; mais on est fâché d'en trouver deux consacrés à Constance, prince soupçonneux et lâche, timide et cruel, qui, mêlant la superstition à la fureur, d'un côté protégeoit les ariens et persécutoit les catholiques; de l'autre massacroit ses généraux, et fit égorger presque toute la famille impériale. Il y a apparence que ces deux panégyriques de Julien furent un tribut que la politique paya à la crainte. Jusqu'au moment où ce prince monta sur le trône, il fut presque toujours en danger; et peut-être ne conserva-t-il sa vie qu'en flattant son tyran. Les panégyriques, d'ailleurs, étoient l'esprit de ce temps-là, comme les satires et les chansons ont été en usage chez d'autres peuples. Enfin, ceux de Julien ont été beaucoup plus éloignés que les autres, du ton de la bassesse: souvent aux éloges il mêle des vérités utiles; et telle est la malheureuse foiblesse de l'orgueil et du pouvoir, que pour instruire les

hommes puissans, il faut les louer, et qu'on est presque toujours forcé d'étayer chaque vérité d'un mensonge.

Ces deux panégyriques offrent plusieurs endroits qui méritent d'être cités : tel est, dans le premier, un morceau sur l'éducation des princes, où Julien parle de la nécessité de former leur corps avec leur âme. Il s'y plaint de cette éducation lâche, qui affoiblit à la fois l'un et l'autre ; détruit le ressort de l'âme, en énervant la volonté ; détruit les moyens des grandes actions, en énervant les forces ; prépare la crainte avant le danger, et la foiblesse dans le malheur.

Tel est un autre endroit sur l'utilité de mettre de bonne heure un jeune prince en action ; de familiariser et ses yeux et son âme avec les périls, les combats, les peuples et les armées ; de lui faire connoître par lui-même, dans son empire, la situation des lieux, l'étendue des pays, la puissance des nations, la population des villes, le caractère des peuples, leur force, leur pauvreté, leur richesse. C'est ainsi, dit-il en parlant de Constance, qu'il apprenoit à commander, mais en même temps il apprenoit aussi à obéir ; et il obéissoit à ce qu'il y a de plus saint sur la terre, la nature et la loi.

Il y eut des pays où ceux qui devoient gouverner, recevoient à peu près la même éducation

que le reste des citoyens. Quoi de plus insensé ! dit-il ; on exige, de ceux qui commandent, la plus haute vertu, et l'on ne prend aucun moyen pour qu'ils vaillent mieux que le reste des hommes ! Pour être prince, il faudroit commencer par mériter de l'être.

On peut encore citer un morceau sur ces tyrans de Rome, qui, cruels à force de foiblesse, et craignant tout parce qu'ils n'étoient rien, ne pardonnoient à leurs sujets ni la naissance, ni le mérite ; auprès de qui, dit-il, la vertu étoit un crime, comme le parricide et la révolte ; prompts à abattre tout ce qui s'élevoit, et à détruire tout ce qui étoit grand.

Le second panégyrique a, dans le dessein, quelque chose de bizarre : Julien veut y prouver que son héros est égal aux plus fameux héros d'Homère ; à Achille, Diomède et Patrocle, pour la valeur ; à Ulysse, pour la politique ; à Nestor, pour l'éloquence. On s'étonnera moins de la bizarrerie de cette idée, quand on saura qu'Homère jouoit un très-grand rôle dans tous les discours de ce temps-là. Ce poëte, que quelques hommes ont trouvé ridicule, et que des milliers d'hommes ont trouvé sublime ; qu'on a déchiré avec excès, parce qu'on l'admiroit avec fanatisme ; et qui a fait des partis et des sectes, comme tout ce qui ébranle fortement les hommes, régnoit alors sur

la poésie et l'éloquence, comme Platon sur la philosophie. On ne pouvoit être orateur sans citer l'Iliade. C'est une chose remarquable en philosophie, en éloquence et dans tous les arts, qu'il ait toujours fallu aux hommes un objet de culte: chaque siècle a le sien. Il semble que l'esprit humain soit importuné de sa raison, et fatigué d'être libre, il a besoin qu'on le gouverne et l'asservisse. S'il ne trouve pas un homme, dans son siècle, digne de lui commander, il va demander un maître aux siècles passés, il lui dit: Règne sur moi; et aussitôt se prosterne et se courbe aux pieds de sa statue. Bientôt il n'ose plus le regarder qu'avec un respect idolâtre. Ce maître devient le tyran de sa pensée et le législateur de son goût; ce maître lui dicte ses opinions, et jusqu'aux mots dont il doit se servir. L'homme, dans cet état, ressemble à un enfant timide, qui n'ose faire un pas sans les lisières qui le soutiennent. Il pense, il sent, il respire dans un autre; il est d'autant plus fier qu'il est plus asservi, jusqu'à ce qu'une nouvelle révolution amène un autre empire et d'autres esclaves. C'étoit alors le règne d'Homère. Il falloit, pour être grand, ressembler aux héros qu'Homère avoit peints. Il falloit, pour avoir raison, approcher au moins de ce qu'Homère avoit pensé. Ainsi, dans une grande partie de l'Europe et de l'Asie, on n'écrivoit rien où

Homère ne fût loué, commenté et cité. Julien paya, comme les autres, ce tribut au goût de son siècle, et dans ce panégyrique surtout. Cependant on y trouve un morceau d'un ton très-différent, et où l'orateur, sans citations, sans idées étrangères, ne marche appuyé que sur lui-même; et il faut convenir que sa démarche n'en est pas moins ferme. Ce morceau, où la philosophie se joint à l'éloquence, est le tableau des qualités que doit avoir un prince, pour être digne de commander aux hommes. Je crois qu'on ne sera pas fâché de le connoître : il a droit de nous intéresser, et comme roulant sur un objet utile, et comme un monument historique, qui peint également et l'esprit et l'âme de l'orateur (1).

« La première qualité d'un prince, dit Julien, » est le respect pour les dieux, et l'attention à » maintenir leur culte dans son empire. Après » les dieux, il honore les parens dont il tient la » vie; et quand ils ne sont plus, sa reconnois- » sance et son respect honorent encore leurs » cendres. S'il a des frères, il les chérit; et tous » les liens formés par la nature lui sont sacrés. » Accessible aux étrangers, sensible aux prières

(1) J'avertis cependant que je l'ai resserré, parce qu'il est très-long, et que Julien s'arrête un peu trop quelquefois sur les mêmes idées.

» de ceux qui l'emploient, jaloux de plaire aux » meilleurs citoyens, juste avec tous, il s'occupe » également de tous les intérêts. Il dédaigne les » richesses qui ne sont que de l'or; les siennes » sont des amis qui l'aiment sans feinte, et qui » le servent sans le flatter.

» Né avec du courage, il hait la guerre; mais » si, ou le hasard, ou les vices des hommes la » font naître, il sait combattre. Alors son acti- » vité égale sa valeur : il ne s'arrête que quand » ses ennemis sont vaincus; mais l'instant de la » victoire est celui de la clémence. Il regarde » comme un crime d'ôter la vie à qui ne résiste » plus. Dans les combats, il veut la plus grande » part aux périls et aux travaux; après le succès, » il partage entre tous le fruit de ses périls et de » son sang. Il aime également et les citoyens et » les soldats : les citoyens sont pour lui le trou- » peau dont il est le pasteur, mais il regarde les » soldats comme ces animaux fiers et dociles, » dont la fonction est d'écarter le danger. Ils » ne doivent donc pas eux-mêmes être les ravis- » seurs et les meurtriers du troupeau qu'ils dé- » fendent. Le prince, en exerçant leur courage, » l'assujétit au frein. Il ne les laisse pas s'endor- » mir dans un lâche repos; alors ceux qui sont » chargés de défendre, auroient eux-mêmes be- » soin de défenseurs. Il ne les laisse pas non plus

» s'élever avec audace contre leurs chefs; la dis-
» cipline, dans la guerre, est pour lui le gage des
» succès. Il endurcit ses troupes aux fatigues;
» mais ce n'est ni par de vains discours, ni par
» des châtimens : sa loi est son exemple. C'est
» en bravant la mollesse, en s'abstenant des
» plaisirs, en dédaignant les trésors, en se li-
» vrant peu au sommeil, en fuyant l'inaction,
» qu'il prétend commander; en effet, à quoi
» sert un prince dont la vie n'est qu'un sommeil?

» Défenseur de l'état au-dehors, au-dedans
» il sait le rendre heureux. Il réprime les sédi-
» tions, le luxe, l'intérêt avide, source des cri-
» mes; ou il empêche tous ces maux de naî-
» tre, ou il les étouffe dès leur berceau. Il
» saura qu'un citoyen a violé une loi, comme
» il sait, à la guerre, qu'un ennemi a forcé les
» retranchemens.

» Le protecteur des lois est législateur, s'il
» a besoin de l'être. Il ne permettra pas plus,
» qu'à des lois utiles et saintes, on joigne une
» mauvaise loi, qu'il ne permettroit qu'on mît
» un esclave au rang de ses enfans. En vain ses
» parens, ses amis et ses proches lui deman-
» deroient d'immoler la loi à leurs intérêts;
» l'état est sa première famille. Violer la loi
» seroit pour lui un sacrilége, comme lorsqu'un
» ravisseur enlève un trésor sacré; car la loi

» est un dépôt céleste, elle est une émanation » de Dieu.

» Toujours gouverné par l'équité, il récompense » l'homme vertueux, il tâche de guérir le » méchant. Parmi les coupables, il en est qui peuvent se réconcilier avec la vertu et les lois : le » prince peut les juger. Il en est d'autres qui » n'ont plus l'espérance de redevenir justes, et » que la loi condamne, pour leur épargner de » nouveaux crimes : il évitera de les condamner » lui-même; jamais la bouche du souverain ne » s'ouvrira pour prononcer une peine de mort. » Que si les besoins de la patrie exigent qu'il » fasse des lois pour la punition des crimes, il » ne souffrira point que les peines aient un caractère atroce, ni rien d'humiliant pour la dignité de l'homme. Qu'il imite l'Etre suprême » dont il est le ministre : Dieu est le créateur du » bien; jamais cet être juste et bienfaisant n'a » créé le mal.

» Ainsi que Dieu a des génies qui exécutent » ses ordres dans l'univers, le prince a des hommes qui commandent sous lui dans ses états. » Qu'il confie à chacun la place qui convient à » son caractère; les emplois militaires, à l'âme » forte et au courage mêlé de prudence; les magistratures, à la justice tempérée par l'humanité; les premières places de l'empire, à ceux

» dont le mérite, composé des deux autres, unit » la vigueur du caractère aux vertus. Mais le » choix est dangereux : la méchanceté adroite » sait tromper; et de tous les maux qu'elle fait, » le plus funeste c'est qu'elle prend le masque » des vertus, et abuse ainsi ou l'ignorance qui » ne voit pas, ou la précipitation qui ne se » donne pas le temps de voir. Le prince, dans » le choix des hommes, doit échapper à tous ces » piéges..... (1)

» Voilà pour ce qui concerne les magistrats et » les lois; ensuite les regards du prince se fixe- » ront sur le commun des citoyens. Sous lui le » peuple des villes, heureux sans insolence, s'ac- » coutumera à vivre dans l'abondance sans or- » gueil; le peuple des campagnes, en cultivant » ses champs, fournira le nécessaire à ceux qui, » le fer à la main, défendent ses moissons. Tous, » à l'abri de l'ennemi domestique et étranger, » vivront dans une paix profonde, adorant leur » souverain, qui est pour eux l'auteur de tant de » biens, remerciant les dieux, et invoquant sur » lui les faveurs célestes. Les dieux écoutent les » vœux des nations, parce qu'ils ne sont dictés » ni par le mensonge, ni par la flatterie, mais

(1) Tous ces détails sont trop longs dans l'original; je ai présenté ici que le fond des idées.

» par la vérité. Ils comblent le prince de tout » ce qu'ils peuvent accorder à l'homme; et, » quand sa carrière est finie, alors ils l'appel- » lent pour habiter avec eux dans les palais » célestes; il monte, et sa gloire reste sur la » terre. »

Il me semble qu'il y a peu de morceaux chez les anciens qui vaillent celui-là pour la raison, la justesse et la vérité. Julien, en traçant ce que devoit être un prince, annonce ce qu'il vouloit être lui-même. On voit qu'avant de monter sur le trône, il avoit médité en philosophe les devoirs d'un homme d'état; et ce magnifique portrait des devoirs d'un souverain étoit en même temps une leçon pour le tyran qui l'écoutoit, et un engagement que le nouveau César prenoit avec l'empire.

Outre ces deux éloges, nous en avons encore de lui un troisième, qui est un monument de reconnoissance et de vertu; il est consacré à l'impératrice Eusébie, sa bienfaitrice. Cette femme, une des plus belles de son siècle, aima les sciences, non par ostentation, mais par goût. Il paroît qu'à la philosophie de l'esprit, elle joignoit celle de l'âme, et qu'elle fut à la fois sensible et grande. Ce fut elle qui tira Julien de son obscurité, et le fit nommer César. Mais plus près du trône, il n'en étoit que plus exposé au

danger, dans une cour où la foiblesse barbare s'effrayoit des talens, et où le meurtre étoit toujours près des soupçons. Eusébie, qui avoit commencé l'ouvrage de sa grandeur, eut l'art de le maintenir : elle enchaîna les fureurs de Constance, et malgré sa renommée, le nouveau César échappa aux assassins. Julien, à la tête de cet éloge, annonce le sentiment qui le lui inspire. « Les bienfaits, dit-il, pour une âme » généreuse, sont une dette, et le premier de» voir est de s'acquitter. L'ingratitude n'est pas » seulement le vice de celui qui outrage son » bienfaiteur; ceux même qui gardent le silence » et qui oublient, sont coupables. Le premier » crime est rare; mais on ne trouve que trop » souvent des hommes dont le silence ingrat ca» che et dissimule les bienfaits. Ils se taisent, » disent-ils, pour ne point paroître adulateurs : » ah ! c'est bien plutôt un secret orgueil qui les » révolte. Foibles et lâches envers leurs bienfai» teurs, ces mêmes hommes sont fiers et ardens » avec leurs ennemis; leur reconnoissance est » glacée, leur haine est implacable. »

Par le peu que j'ai cité, il est facile de connoître le ton et le mérite de Julien dans ses éloges; on doit les estimer par certaines vérités de détail, et des idées philosophiques qui sont de tous les pays et de tous les temps : mais il faut en con-

venir, le fond intéresse peu. Que nous font aujourd'hui Eusébie et Constance? tant qu'un prince est vivant, tous les regards sont fixés sur lui; son rang, les hommages qu'il reçoit, les espérances et les craintes d'un peuple, la pompe et l'appareil qui l'entourent, en font une espèce de colosse qui remplit tout: mais, à sa mort, il reprend sa grandeur naturelle; ensuite il disparoît à mesure qu'il se recule et qu'il s'enfonce dans les siècles. Il ne reste alors que ces traits distinctifs, que la renommée saisit quand il y en a; quand il n'y en a point, il ne reste plus rien; et que deviennent alors les panégyriques? quand la statue est brisée, à quoi sert l'inscription? Philosophe, orateur, qui que tu sois, veux-tu vivre; traite des sujets qui, à deux mille lieues de toi, et dans deux mille ans, intéressent encore; n'écris pas pour un homme, mais pour les hommes; attache ta réputation aux intérêts éternels du genre humain: alors la postérité reconnoissante démêlera tes écrits dans les bibliothèques: alors ton buste sera honoré, et peut-être baigné de larmes, chez des peuples qui ne t'auront jamais vu; et ton génie, toujours utile, selon la belle expression d'un de nos poëtes, sera contemporain de tous les âges, et citoyen de tous les lieux.

CHAPITRE XX.

De Libanius, et de tous les autres orateurs qui ont fait l'éloge de Julien. Jugement sur ce prince.

Nous venons de voir Julien écrivain et panégyriste; voyons-le maintenant comme empereur, et objet lui-même des panégyriques de son siècle. A la tête des orateurs qui l'ont loué, est ce Libanius, né à Antioche, et regardé comme l'homme le plus éloquent de l'Asie : ce fut lui qui servit de modèle à Julien. On avoit défendu à ce jeune prince de le voir, et il se faisoit apporter en secret tous ses discours, qu'il achetoit à prix d'or. Il parvint d'abord à en imiter parfaitement le style; mais dans la suite, il y ajouta ces grâces piquantes que donne la cour, et ces beautés mâles que donne la philosophie. Empereur, il fut publiquement l'ami de celui dont il avoit été le disciple en secret. Il paroît que Libanius n'eut que l'ambition des lettres et de cette espèce de gloire qui est indépendante de la fortune et des princes. Julien lui offrit une fortune qu'il dédaigna. Pouvant être préfet du palais, c'est-à-dire

avoir une des premières places de la cour, il aima mieux rester orateur et homme de lettres. C'est un exemple à proposer à ceux qui avilissent les talens par l'intrigue, et briguent quelquefois de grandes places, parce qu'ils ne savent point honorer la leur.

On voit, par l'histoire, qu'il soutint toujours le même caractère. Julien, irrité contre les magistrats d'Antioche, avoit fait mettre en prison le sénat tout entier. Libanius vint parler à l'empereur pour ses concitoyens. Comme il mettoit dans son discours cet accent fier et vigoureux de la liberté et du courage, un homme pour qui apparemment cet accent-là étoit nouveau, lui dit : « Orateur, tu es bien près du fleuve Oronte, » pour parler si hardiment. » Libanius le regarda, et lui dit : « Courtisan, la menace que tu me fais » ne peut que déshonorer le maître que tu veux » me faire craindre; » et il continua. Julien, qui avoit témoigné d'abord beaucoup d'empressement à le voir, parut dans la suite le négliger. Libanius ne se montra plus à la cour. L'empereur, en allant au temple, le vit dans la foule, et fut étonné qu'il ne vînt pas à lui. Les princes et tous ceux qui, sans être princes, ont ou croient avoir quelque supériorité sur les autres, sont sujets à porter le despotisme jusque dans l'amitié; ils exigent beaucoup et donnent peu. Libanius avoit cette

sensibilité fière qui veut qu'il n'y ait plus de rang où est l'amitié; qui en calcule tous les devoirs, parce qu'elle les trouve tous dans son cœur; que l'inégalité révolte, que les remarques d'indifférence blessent, qui ne se plaint pas, ou ne se plaint qu'une fois, mais qui, emportant dans son cœur l'amitié outragée, se tait et se retire. Julien le sentit, et revint à lui; quoiqu'empereur, il fit les premières démarches. Comme ils s'estimoient tous deux, leur amitié fut vraie. Cependant Libanius n'alla jamais depuis au palais de Julien, sans être appelé. Il avoit lui-même exigé cette condition; car on en peut faire avec ses amis, quand l'inégalité des rangs pourroit changer en servitude les hommages libres de l'amitié.

Plusieurs ouvrages de Libanius se sont perdus, mais il nous en reste encore une partie. De ce nombre sont ses éloges ou panégyriques. Il y en a un prononcé devant les deux empereurs Constantin et Constant; deux en l'honneur de Julien pendant sa vie, et deux après sa mort. En 363, il fut choisi par cet empereur pour faire le panégyrique d'étiquette. Julien y assista, et applaudit à l'orateur avec transport, oubliant que c'étoit lui-même qu'on louoit. C'est ainsi qu'on a vu un poëte célèbre, dont on représentoit une pièce, mêler ses acclamations aux cris du public, oubliant également et le théâtre, et les spectateurs,

et lui-même. Je sais que ces sortes d'actions sont extraordinaires et doivent le paroître; mais la nature passionnée a son prix, comme la nature réfléchie, et les hommes peut-être les plus estimables ne sont pas ceux qui règlent froidement et sensément tous les mouvemens de leur âme, qui, avant de sentir, ont le loisir de regarder autour d'eux, et se souviennent toujours à temps qu'ils ont besoin d'être modestes. Que ces gens-là aient l'honneur d'être sages, et qu'ils laissent à d'autres l'espérance d'être grands.

Il faut avouer que les discours de Libanius n'exciteroient pas le même enthousiasme aujourd'hui. Je ne parle point des défauts de goût, des citations multipliées d'Homère, de la fureur d'exagérer, d'un luxe d'érudition qui retarde la marche fière et libre de l'éloquence, et annonce plus de lecture que de génie; ce sont là les défauts du siècle plus que de l'orateur: mais il en a d'autres qui lui sont personnels. Son style a quelquefois de l'affectation et de la recherche. Photius lui reproche de laisser trop apercevoir dans ses discours l'empreinte du travail, et d'avoir éteint, par un désir curieux de perfection, une partie de ces grâces faciles et brillantes que lui donnoit la nature lorsqu'il parloit sur-le-champ. On lui a reproché aussi de l'obscurité; il faut en convenir, ce n'est pas celle de quelques grands écrivains

comme Tacite, qui, voyant à une grande profondeur, ou rassemblant beaucoup d'idées en peu d'espace, fatiguent la foiblesse des hommes ordinaires, et que la médiocrité calomnie, parce qu'elle aime mieux blâmer les forces dans un autre, que de s'avouer l'insuffisance des siennes : Libanius ne fut pas assez heureux pour avoir ce tort dans ses ouvrages. Ce n'est pas non plus celle de Perse qui, placé sous Néron, voulut, en disant la vérité, échapper au tyran. Libanius, sous un gouvernement plus juste, put parler impunément des vertus et des crimes. Son obscurité n'étoit qu'un défaut, sans avoir rien de piquant ; elle tenoit seulement à un embarras de style.

A l'égard de son éloquence, elle a souvent de l'éclat, et est presque toujours animée des couleurs brillantes de l'imagination. On voit qu'il étoit prodigieusement nourri de la lecture des poëtes ; leurs idées, leurs images lui sont familières ; presqu'à chaque page on rencontre des traits de la mythologie ancienne, et souvent son style même tient plus du coloris du poëte que de l'orateur.

Le premier discours qu'il prononça à la mort de Julien, ressemble moins à une harangue qu'à une espèce de chant funèbre ; le second offre des beautés d'un autre genre. L'indignation que le

vice donne aux âmes dignes d'éprouver ce sentiment, affermit quelquefois son style, et lui communique un degré de force qu'il n'a pas toujours. Tel est un morceau sur quelques abus de détail que réforma Julien en montant sur le trône. « Après avoir réglé, dit l'orateur, les objets les » plus importans de l'administration et de l'em- » pire, il jeta les yeux sur l'intérieur du palais; » il aperçut une multitude innombrable de gens » inutiles, esclaves et instrumens du luxe, cuisi- » niers, échansons, eunuques, entassés par mil- » liers, semblables aux essaims dévorans de fre- » lons, ou à ces mouches innombrables que la » chaleur du printemps rassemble sous les toits des » pasteurs : cette classe d'hommes dont l'oisiveté » s'engraissoit aux dépens du prince, ne lui parut » qu'onéreuse sans être utile, et fut aussitôt chas- » sée du palais. Il chassa en même temps une » foule énorme de gens de plume, tyrans do- » mestiques qui, abusant du crédit de leur place, » prétendoient s'asservir les premières dignités » de l'état : on ne pouvoit plus ni habiter près » d'eux, ni leur parler impunément. Avides de » terres, de jardins, de chevaux, d'esclaves, ils » voloient, pilloient, forçoient de vendre; les » uns ne daignoient pas mettre un prix à l'objet » de leurs rapines, d'autres le mettoient au-des- » sous de la valeur : ceux-ci différoient de payer

» de jour en jour ; ceux-là, après avoir dépouillé
» l'orphelin, comptoient pour paiement tout le
» mal qu'ils ne lui faisoient pas. .... C'est par ces
» voies qu'ils rendoient pauvres les citoyens riches,
» et qu'eux-mêmes devenoient riches, de pauvres
» qu'ils étoient. Ainsi, multipliant leur fortune
» par la misère des autres, ils étendoient leur
» insatiable avidité aux bornes de la terre, de-
» mandant, au nom et sous l'autorité du prince,
» tout ce qui flattoit leurs désirs, sans qu'il fût
» jamais permis de refuser ; les villes les plus
» anciennes étoient dépouillées ; des monumens
» qui avoient échappé au ravage des siècles,
» étoient conduits à travers les mers pour em-
» bellir les palais destinés à des fils d'artisans, et
» leur faire des habitations plus belles que celles
» des rois. Ces oppresseurs en avoient d'autres
» sous eux qui les imitoient : l'esclave avoit son
» ambition comme le maître ; à son exemple, il
» outrageoit, tourmentoit, dépouilloit, chargeoit
» de fers, et pour s'enrichir, reversoit sur d'au-
» tres le despotisme que son maître exerçoit sur
» lui. Le croiroit-on ? les trésors ne leur suffi-
» soient pas ; ils avoient l'audace de s'indigner
» s'ils ne partageoient point la considération at-
» tachée à la dignité, croyant voiler ainsi leur
» servitude. .... L'empereur chassa du palais ces
» animaux dévorans, ces monstres à cent têtes,

» et voulut qu'ils regardassent comme une grâce » la vie qu'il leur laissoit. »

Il étoit difficile, sans doute, de mieux peindre la corruption profonde de la cour de Byzance, cette chaîne de brigandage et d'oppression, et l'abus du crédit, dans une classe d'hommes qui, voués par état à des emplois obscurs, mais approchant du prince, ou paroissant en approcher, imprimoient de loin l'épouvante, parce qu'ils habitoient le lieu où réside le pouvoir.

Libanius, dans tout le reste du discours, qui est fort étendu, parcourt en détail la vie de Julien, depuis sa naissance jusqu'à sa mort; quelquefois éloquent, quelquefois plus historien qu'orateur, toujours pittoresque dans son style, ayant en général moins d'élévation que de dignité, et un genre de sensibilité plutôt tendre que forte.

Le discours finit par une apostrophe touchante à Julien même. « O toi, dit l'orateur, élève et » disciple de ces êtres qui occupent le milieu » entre la divinité et l'homme; toi dont la tombe » n'occupe qu'une petite portion de terre, mais » qui par ta gloire remplis le monde; toi qui, en » commençant ta carrière, as surpassé tous les » grands hommes qui ne sont pas romains, qui » en la finissant, as surpassé ceux même de » Rome; toi que les pères regrettent plus que » leurs propres enfans, et que les enfans re-

» grettent plus que leurs pères ; toi qui as exé-
» cuté de grandes choses, mais qui devois en
» exécuter encore de plus grandes ; toi qui foulois
» aux pieds tous les genres de voluptés, excepté
» celles qui naissent du charme inexprimable de
» la philosophie ; protecteur et ami des dieux de
» l'empire, ô prince, reçois ce dernier hommage
» d'une éloquence foible, mais à laquelle, pen-
» dant que tu vécus, tu daignas mettre quelque
» prix ! »

Libanius n'est pas le seul orateur de son siècle qui ait fait l'éloge de Julien ; Celsus, qui avoit été son ami, son condisciple et son rival, lorsqu'ils étudioient ensemble dans Athènes, prononça un panégyrique en son honneur, quand son ami fut sur le trône. Cet éloge, où un particulier loue un prince avec lequel il a quelque temps vécu dans l'obscurité, pouvoit être précieux ; le souvenir des études de leur jeunesse, et cette heureuse époque où l'âme, encore neuve et presque sans passions, commence à s'ouvrir au plaisir de sentir et de connoître, devoit répandre un intérêt doux sur cet ouvrage ; mais nous ne l'avons plus, et nous n'en pouvons juger ; nous savons seulement qu'il étoit en grec. La langue d'Homère et de Platon commençoit à devenir la langue dominante de l'empire. Cependant l'ancienne langue des Césars, quoiqu'altérée, se conservoit toujours, et ces

empereurs daces, pannoniens et barbares, qui, du fond de la Thrace et des bords de la mer Noire, commandoient au monde, étoient loués quelquefois dans la langue des Scipion.

Il nous reste encore un panégyrique dans cette langue, prononcé en l'honneur de Julien ; on y trouve de la noblesse dans les sentimens, quelques belles idées et des défauts de goût : il est de l'an 362. Pour connoître l'esprit des différens siècles, il n'est pas inutile d'observer que Mamertin, qui prononça cet éloge, parvint, par ses talens, aux premières dignités : il occupa longtemps avec distinction le rang de sénateur ; et quand Julien monta sur le trône, il lui donna la place de surintendant des finances de l'empire. « Vous cherchiez, dit-il à l'empereur, un homme » qui eût assez d'élévation pour savoir dédaigner » les richesses, assez de courage pour savoir dé» plaire, assez de fermeté pour braver la haine ; » vous avez cru trouver ces qualités en moi, et » vous m'avez choisi dans un temps où les pro» vinces, épuisées par les pillages des barbares » et par des brigandages non moins funestes que » honteux, imploroient votre secours. » Le même empereur le fit ensuite préfet des gardes prétoriennes, et lui confia le gouvernement de plusieurs provinces. Enfin, nommé consul par Julien, comme Pline par Trajan, il prononça aussi

un panégyrique pour remercier son bienfaiteur et son prince ; mais il y a bien plus de distance entre les deux orateurs qu'entre les deux héros.

Après tous ces panégyriques, il seroit curieux d'apprécier celui qui en fut l'objet. Il n'y a personne dont on ait dit ni plus de bien, ni plus de mal que de Julien : l'esprit de parti lui a élevé des statues, le zèle religieux les a brisées. On l'a peint tour à tour comme le plus coupable et comme le plus grand des hommes ; tâchons d'écarter, s'il se peut, l'éloge et la satire, et sans un faux enthousiasme, comme sans injustice, cherchons la vérité. Il s'égara dans la religion, voyons du moins ce qu'il fut comme prince ; en détestant son crime, discutons ses vertus : l'aveu que nous en ferons ne peut nous rendre complices de ses erreurs.

On sait qu'il eut l'éducation la plus austère. Il apprit dans la retraite, dans l'étude, dans l'éloignement des plaisirs, à se former et à commander aux hommes ; il est vrai que peut-être il fut forcé à la vertu par le malheur. La mort de son père et de ses frères, leur assassin sur le trône, l'avertissoient d'être simple et modeste ; mais aussi, environné de meurtres, il eut à lutter contre l'exemple des crimes. Mis à la tête de l'empire, il y soutint son caractère. On le vit à la cour dédaigner le faste, fuir la mollesse, combattre ses sens, dompter en tout la nature, se contenter de la nour-

riture la plus grossière ; souvent il la prenoit debout, souvent se la refusoit, dormoit peu, n'avoit d'autre lit qu'une peau étendue sur la terre, et passoit une partie des nuits, ou dans son cabinet ou sous sa tente, occupé au travail ou à l'étude ; enfin, sous la pourpre, il eut les maximes et mena la vie rigide de Caton. On dira peut-être que ce sont là plutôt les vertus d'un cénobite que d'un prince, on se trompe ; on ne pense point assez combien, dans celui qui gouverne, cette vie austère retranche de passions, de besoins, combien elle ajoute au temps, combien elle laisse aux peuples, combien elle diminue les moyens de corruption et de foiblesse, combien, par l'habitude de se vaincre, elle élève l'âme.

Ce qui ajoute à son mérite, c'est que, dur pour lui-même, il n'en fut pas moins compatissant pour les autres ; en rendant la justice, il tempéra, par l'indulgence d'un prince, l'équité d'un juge.

On sait qu'à l'humanité de détail qui soulage dans le moment le malheureux qui souffre, il joignit cette humanité plus étendue qui prévoit les maux, rétablit l'ordre, substitue les grandes vues à la pitié, et sans le secours de cette sensibilité d'organes qui est aussi souvent une foiblesse qu'une vertu, sait faire un bien même

éloigné, et s'attendrir sur des malheurs qu'elle ne voit pas. Ainsi, il s'occupa du soulagement des peuples ; mais d'autres empereurs qui eurent les mêmes vues, n'étant pas contredits sur le trône, purent être humains impunément : Julien, long-temps César, assujéti dans son pouvoir même à un tyran jaloux, qui l'avoit créé par besoin et le haïssoit par foiblesse ; qui lui eût permis de faire le mal pour se déshonorer, et craignoit qu'il ne fît le bien ; qui, tout à la fois barbare et lâche, désiroit que les peuples fussent malheureux, pour que le nouveau César fût moins redoutable ; Julien, environné, dans les Gaules, des ministres de cette cour qui étoient moins ses officiers que ses ennemis, et déployoient contre lui cette audace que donne à des tyrans subalternes le secret de la cour, et l'orgueil d'être instrumens et complices de la volonté du maître ; Julien enfin, traversé en tout par ces hommes qui s'enrichissent de la pauvreté publique, eut bien plus de mérite à arrêter les abus et à soulager les provinces.

Dans un empire tout militaire, et où le soldat féroce et avare vendoit son obéissance à prix d'or, il sut résister à l'avidité des troupes.

On conspira contre lui, et il pardonna.

A l'exemple de Trajan, il soumit à la loi un pouvoir qui, par la force secrète de la nature et

des choses, ne tend que trop souvent à s'affranchir de la loi. Comme lui, il fit la guerre en personne; comme lui, il combattit en soldat. Enfin, en mourant, il témoigna la plus grande fermeté et le courage tranquille d'un homme qui obéit à la nature, et que ses actions consolent de la brièveté de sa vie (1).

On voit, par toute la vie de Julien et par quelques-uns de ses ouvrages, que sa grande ambition étoit de ressembler à Marc-Aurèle. Si on regarde les talens, il eut plus de génie; si on regarde le caractère, il eut plus de fermeté peut-être, et fut plus loin de cette bonté dont on abuse, et qui, voisine de l'excès, peut devenir une vertu plus dangereuse qu'un vice.

---

(1) Voici ses dernières paroles telles qu'on les trouve partout: « Mes amis, la nature me redemande ce qu'elle » m'a prêté; je le lui rends avec la joie d'un débiteur qui » s'acquitte. L'âme n'est heureuse que lorsqu'elle redevient libre; et pour les gens de bien, souvent la mort » est une récompense. Je la reçois comme une grâce. Si » j'avois vécu plus long-temps, j'aurois peut-être fait quelqu'action indigne de moi. Aujourd'hui je meurs sans remords, parce que j'ai vécu sans crime. J'ai gouverné les » provinces avec douceur. J'ai détesté la puissance arbitraire. Je n'ai fait la guerre que pour obéir à la patrie. Je » remercie le Dieu éternel. Ce seroit être également lâche, » et de vouloir mourir quand il faut vivre, et de regretter » la vie quand il est temps de mourir. »

Mais aussi, à beaucoup d'égards, Marc-Aurèle eut des avantages sur lui; ils furent tous deux philosophes, mais leur philosophie ne fut pas la même. Celle de Marc-Aurèle avoit plus de profondeur, celle de Julien peut-être plus d'éclat. La philosophie de l'un sembloit née avec lui; elle étoit devenue un sentiment, une passion, mais une passion d'autant plus forte qu'elle étoit calme, et n'avoit pas besoin des secousses de l'enthousiasme. La philosophie de l'autre sembloit moins un sentiment qu'un système; elle étoit plus ardente que soutenue; elle tenoit à ses lectures, et avoit besoin d'être remontée. Marc-Aurèle agissoit et pensoit d'après lui; Julien, d'après les anciens philosophes; il imitoit. Un autre caractère du grand homme lui manqua, c'est cette vertu qui fait que l'âme, sans s'élever, sans s'abaisser, sans s'apercevoir même de ses mouvemens, est ce qu'elle doit être, et l'est sans faste comme sans effort: en cela il fut encore loin de Marc-Aurèle. Son extérieur étoit simple, son caractère ne l'étoit pas; ses discours, ses actions avoient de l'appareil et sembloient avertir qu'il étoit grand: suivez-le, sa passion pour la gloire perce partout; il lui faut un théâtre et des battemens de mains; il s'indigne quand on les refuse; il se venge, il est vrai, plus en homme d'esprit qu'en prince irrité qui comman-

doit à cent mille hommes, mais il se venge ; il court à la renommée, il l'appelle ; il flatte pour être flatté ; il veut être tout à la fois Platon, Marc-Aurèle et Alexandre (1).

Son caractère ardent est souvent inégal ; souvent il voit le but, l'atteint et le passe ; enfin, il eut dans ses idées plus d'impétuosité que de règle, et, dans plusieurs de ses sentimens, plus de grandeur que de sagesse.

Son changement de religion est un des grands problêmes de l'histoire. Ce changement fut-il l'effet de la persuasion ou de la politique ? Pour résoudre ce problême, jetons un coup-d'œil sur son siècle ; nous reviendrons ensuite à Julien, et la question sera peut-être aisée à résoudre.

On sait que, dans l'Europe et l'Asie ensemble, jamais il n'y eut autant de mouvement dans les esprits qu'il y en avoit alors ; les progrès du christianisme, et le choc de ceux qui combattoient pour la religion de l'empire, avoient donné

(1) La critique qu'on fait ici du caractère de Julien, a quelque rapport avec celle qui en a été faite dans un ouvrage très-estimable, plein de connoissances, de vues et d'esprit, qui a paru depuis peu, et qui est intitulé : *De la Félicité publique*. Comme il y avoit déjà plus de trois ans que mon ouvrage étoit écrit, je n'ai pas cru, malgré cette légère ressemblance, devoir rien changer à cet endroit.

cette secousse : c'étoit là le grand objet de toutes les nations ; et il se mêloit tantôt sourdement, tantôt avec éclat, aux malheurs de la guerre et aux fureurs politiques. Le paganisme, trop foible, avoit appelé la philosophie à son secours ; et la philosophie, sentant qu'il falloit réparer l'édifice pour le conserver, des débris de l'ancien système religieux, en avoit presque formé un nouveau.

On s'attacha surtout à imiter plusieurs des caractères du christianisme. Aux idées pures et spirituelles d'un Dieu unique, on proposa les idées platoniciennes sur la divinité ; à un Dieu en trois personnes, cette fameuse trinité de Platon ; aux anges et aux démons, la doctrine des génies créés pour remplir l'intervalle entre Dieu et l'homme ; à l'idée d'un Dieu médiateur, la médiation des génies célestes ; aux prophéties et aux miracles, la théurgie qui, à force de sacrifices et de cérémonies secrètes, prétendoit dévoiler l'avenir, et opérer aussi des prodiges ; enfin, à la vie austère des chrétiens, des pratiques à peu près semblables, et des préceptes d'abstinence et de jeûnes pour se détacher de la terre, en s'élevant à Dieu. Ainsi, l'erreur se rapprochoit de la vérité pour la mieux combattre ; mais, dans cette agitation universelle, ce qui dominoit le plus, c'étoit la fureur de connoître

ce qui n'étoit point encore, et de franchir les bornes que la nature a posées aux connoissances comme au pouvoir de l'homme. Cette disposition étoit l'effet naturel de la fermentation des esprits, des malheurs des peuples, des grands intérêts politiques et religieux; enfin, de ce système des génies, imaginé ou puisé chez les Chaldéens par Platon, et renouvelé alors avec le plus grand succès. Telle étoit la situation des esprits, lorsque Julien parut.

Nous savons par l'histoire quels furent son caractère et ses goûts. Passionné pour les Grecs, nourri jour et nuit de la lecture de leurs écrivains, enthousiaste d'Homère, fanatique de Platon, avide et insatiable de connoissances, né avec ce genre d'imagination qui s'enflamme pour tout ce qui est extraordinaire; ayant de plus une âme ardente, et cette force qui sait plus se précipiter en avant que s'arrêter; d'ailleurs, accoutumé, dès son enfance, à voir dans un empereur chrétien le meurtrier de sa famille, et, dans le fond de son cœur, rendant peut-être la religion complice des crimes qu'elle condamne; placé entre l'ambition et la crainte, inquiet sur le présent, incertain sur l'avenir, ses goûts, son imagination, son âme, les malheurs de sa famille, les siens, tout sembloit le préparer d'avance à ce changement qui éclata dans la suite.

On ne peut douter, en le lisant, qu'il ne fût séduit par cette espèce de théologie platonique qui régnoit alors, et dont il parle dans tous ses écrits avec enthousiasme. Son hymne au *Soleil-Roi* est une hymne au *Logos*, ou à l'intelligence éternelle qui joue un si grand rôle dans Platon.

On ne peut presque pas douter qu'il n'ait cru aux génies. Deux fois il crut voir celui de l'empire : l'une en songe et dans les Gaules, lorsqu'il délibéroit s'il accepteroit le trône ; l'autre dans la Perse, et peu de temps avant sa mort, lorsque, pendant la nuit, il méditoit sous sa tente. Alors le génie de l'empire lui parut triste et désolé, et la tête couverte d'un voile. Julien lui-même raconta ces deux apparitions à ses amis.

Enfin, quand on le voudroit, il seroit également impossible de douter qu'il n'eût un penchant profond à la superstition. Oracles, présages, sacrifices, mystères, divinations, cérémonies théurgiques, il embrassoit tout, il se livroit à tout. On le voit ; l'idée que la divinité pouvoit se communiquer à l'homme, idée si analogue d'ailleurs à son siècle et aux idées générales qui occupoient alors l'univers, tourmentoit et agitoit son esprit. On a beau dire, je ne puis croire que sa politique seule fît sa su-

perstition. La politique a moins de zèle, et n'a pas surtout cette activité inquiète et curieuse. L'intérêt, qui veut entraîner le peuple aux autels, peut bien se mêler aux sacrifices, dans les fêtes et les cérémonies publiques; mais l'intérêt ne joue pas l'enthousiasme religieux, tous les jours, tous les instans, et dans tous les détails de la vie.

Que penser donc de Julien? qu'il fut beaucoup plus philosophe dans son gouvernement et sa conduite que dans ses idées; que son imagination fut extrême, et que cette imagination égara souvent ses lumières; qu'ayant renoncé à croire une révélation générale et unique, il cherchoit à chaque instant une foule de petites révélations de détail; que, fixé sur la morale par ses principes, il avoit, sur tout le reste, l'inquiétude d'un homme qui manque d'un point d'appui; qu'il porta, sans y penser, dans le paganisme même, une teinte de l'austérité chrétienne où il avoit été élevé; qu'il fut chrétien par les mœurs, platonicien par les idées, superstitieux par l'imagination, païen par le culte, grand sur le trône et à la tête des armées, foible et petit dans ses temples et dans ses mystères; qu'il eut, en un mot, le courage d'agir, de penser, de gouverner et de combattre, mais qu'il lui manqua le courage d'ignorer; que, malgré ses défauts,

car il en eut plusieurs, les païens dûrent l'admirer, les chrétiens dûrent le plaindre ; et que, dans tout pays où la religion, cette grande base de la société et de la paix publique, sera affermie, ses talens et ses vertus se trouvant séparés de ses erreurs, les peuples et les gens de guerre feront des vœux pour avoir à leur tête un prince qui lui ressemble.

CHAPITRE XXI.

De Thémiste, orateur de Constantinople, et des panégyriques qu'il composa en l'honneur de six empereurs.

Presque tous les écrivains d'un pays et d'un siècle, poëtes, orateurs, philosophes même, sont entraînés et formés par ce qui les entoure. La nature, dans chaque époque, imprime, pour ainsi dire, le même cachet à toutes les âmes. Les mêmes objets leur communiquent les mêmes idées, et souvent la même manière de les rendre : tous se ressemblent ; des milliers d'hommes ne forment qu'un seul homme. Cependant, pour rompre cette ennuyeuse et vile uniformité, il paroît quelquefois, sur la terre, des êtres uniques et qui ne

tiennent à rien : en bien, en mal, ils ont un caractère ; ils sont eux. Ils passent à travers leur siècle, sans rien emprunter de sa couleur. Jetés hors des routes communes, la postérité les distingue de loin, comme ces arbres solitaires qui s'élèvent avec vigueur dans un espace désert. L'homme qui étudie la nature et l'observe, cherche, dans le mouvement général, ce qui leur a donné un mouvement particulier, et ne le trouve pas. Tels, dans leur siècle et leur pays, ont été, parmi les historiens, Tacite ; parmi les moralistes, Montagne ; parmi les philosophes, Bacon ; parmi les poëtes, Corneille ; et, à la fin du règne de Louis XIV, ce Fontenelle, dont le genre d'esprit qui n'étoit qu'à lui, a été si critiqué et si loué pendant quatre-vingts ans. Tel enfin parut, dans Constantinople, un orateur, que six empereurs honorèrent successivement ; qui, panégyriste, ne parla jamais que pour dire aux princes les vérités les plus nobles ; à qui l'admiration éleva des statues, sans que l'envie même osât murmurer ; et qui, malgré ses imperfections et ses défauts, eut un caractère fort supérieur à l'esprit général de son temps : c'est le philosophe Thémiste. Son père, philosophe lui-même, l'envoya de bonne heure dans un petit pays situé auprès du Pont-Euxin. C'est là que, sous un maître habile, il étudia la philosophie et l'éloquence. Ainsi,

c'est au pied du Caucase, et dans l'ancienne patrie de Médée, que se forma l'orateur qui devoit un jour étonner la Grèce. On voit que les arts ont habité presque tous les climats. Tout change : ce pays, qui fait partie de la Géorgie, et qui instruisoit autrefois des philosophes, n'est plus célèbre aujourd'hui que par la beauté de ses femmes, qu'il envoie aux sérails de Constantinople et d'Ispahan. Thémiste, encore jeune, composa des commentaires sur les ouvrages du précepteur d'Alexandre. Il parut grand, même en travaillant sur les idées d'un autre. Sa réputation se répandit bientôt dans l'Asie, et de l'Asie à Rome. Il fut quelque temps dans cette ville, qu'il étonna. On voulut l'y fixer; mais Rome n'étoit plus que la seconde ville du monde. Il retourna à Byzance. Les philosophes voyageoient pour venir l'entendre; les princes étoient curieux de le voir; et les oracles, dans les temples, lui rendoient les mêmes hommages qu'aux rois : ils daignoient parler de lui.

Quand des talens sont parvenus à un certain degré de célébrité, on peut bien s'avilir en les persécutant; mais il n'y a plus de mérite à les protéger. Le prince est, pour ainsi dire, forcé par son siècle; la voix publique lui sert de loi; d'ailleurs il s'honore lui-même, et alors il n'y a presque que de l'orgueil à être juste. Ainsi Constance,

quoique féroce et sans génie, éleva Thémiste au rang de sénateur. La lettre qu'il écrivit au sénat, est le plus beau monument de ce règne. « Un » bienfait, dit-il, accordé à l'homme vertueux, » est un bienfait pour l'état. Instruit de la grande » réputation du philosophe Thémiste, j'ai cru » qu'il étoit digne de l'empereur et de vous de » récompenser sa vertu, en l'admettant dans ce » conseil auguste; et je n'ai pas voulu seulement » honorer Thémiste, j'ai voulu aussi honorer le » sénat, que j'ai cru digne de posséder un si » grand homme. Vous lui communiquerez de » votre dignité, et il répandra sur vous une par- » tie de son éclat. »

Peu de temps après, Constance lui fit élever une statue de bronze. Julien le fit préfet de Constantinople. Valens voulut presque toujours l'avoir à sa cour, et se fit même accompagner par lui dans ses guerres contre les barbares. Gratien et Théodose le comblèrent de faveurs; et ce dernier, prêt à partir pour l'occident, lui confia son fils, en le priant de vouloir bien lui donner des leçons de sagesse et de grandeur. Tels étoient encore dans ces siècles, qui pourtant ne sont pas l'époque la plus brillante dans l'histoire de l'esprit humain, le respect et l'enthousiasme des princes pour les vrais philosophes. Il s'en faut beaucoup que notre Montesquieu, dont le nom

est aujourd'hui si cher à l'Europe entière, et qui influe sur la législation, de Londres à Pétersbourg, ait reçu, de son vivant, la vingtième partie de ces honneurs.

Nous n'avons presque rien aujourd'hui des ouvrages philosophiques de Thémiste; mais il nous reste une grande partie de ses harangues, ou panégyriques de princes; ils sont au nombre de vingt. Il a donné à ce genre d'ouvrages un ton plein de dignité et de force, et qu'il n'avoit point du tout avant lui. Je vais tâcher de faire connoître ces discours, beaucoup moins connus qu'ils ne méritent de l'être. Je choisirai, dans tous, les idées éparses sur les philosophes et sur les princes; car ce sont les deux objets dont il s'occupe sans cesse.

L'orateur cherche d'abord dans la divinité le modèle du prince. Il trouve que le principal caractère de Dieu est la bonté. « Ce n'est que par » intervalles et rarement, dit-il, que Dieu lance » le tonnerre; mais c'est tous les jours, et sur le » monde entier, qu'il verse sa lumière. On ne » peut donc lui ressembler sans être bienfaisant. » Croit-on, dit-il à Valentinien et à Valens, » croit-on que ce soit en montant à cheval avec » grâce, et en maniant les armes avec adresse, » qu'un prince puisse imiter cet être sublime? Ce » n'est pas même par le courage, par la patience, » par la force; ce n'est pas même par le mépris

» des voluptés; aucunes de ces vertus de l'homme
» ne conviennent à Dieu : ces vertus tiennent à
» des foiblesses; ce qui nous élève, aviliroit ce
» grand être. Mais ce qu'il y a de céleste et de
» divin, c'est d'avoir entre ses mains le bonheur
» des hommes, et de faire ce bonheur. Princes,
» s'il nous arrive de vous donner le nom de dieu,
» c'est pour vous faire souvenir de ce que vous
» devez être.

» Je ris, dit l'orateur, quand je pense à ce
» tyran, qui, voulant persuader qu'il étoit dieu,
» se faisoit élever des statues et des temples; et
» l'insensé ne pensoit pas même à faire du bien
» aux hommes. Si le prince veut un culte, au
» lieu de se faire consacrer une statue d'or ou de
» bronze sur un autel, qu'il fasse lui-même de
» son âme et le temple et l'autel, et pour ainsi
» dire le simulacre saint de la divinité; nous l'a-
» dorerons alors. Pour ressembler à Dieu, il ne
» suffit pas d'usurper ses honneurs, il faut l'i-
» miter.

» Le prince qui aime les hommes, dit-il ail-
» leurs, aura toutes les vertus; il domptera sur-
» tout la colère, mal sans bornes dans un pou-
» voir qui n'en a pas.

» Les tyrans, les pestes et les tremblemens de
» terre, sont faits pour détruire les hommes; les
» princes pour les conserver.

» *J'ai perdu un jour*, disoit Titus, car je » n'ai fait aujourd'hui de bien à personne. Que » dites-vous, prince? s'écrie l'orateur; non, le » jour où vous avez dit une parole qui doit être » la leçon éternelle des rois, ne peut être un jour » perdu. Jamais vous n'avez été plus grand, ni » plus utile à la terre. »

De ce sentiment d'humanité naît, dans le prince, le devoir d'adoucir la sévérité de la loi. « Car le juge rigide condamne souvent celui que » la loi absoudroit, si elle pouvoit prononcer: le » juge alors est esclave. Il décide d'après les mots » et la lettre, exerçant, pour ainsi dire, une in- » justice juste. Il n'en est pas de même du prince: » il est la loi qui parle et qui respire, et non pas » cette loi muette et sourde représentée par des » caractères immobiles. Aussi, dit-il à Théodose, » nous étions accoutumés à voir l'or retourner » du trésor public à ceux à qui on l'avoit injus- » tement enlevé, mais nous venons de voir plus; » nous avons vu des hommes menés par la loi » aux portes de la mort, ramenés à la vie par le » prince; car, de tous nos empereurs, tu es celui » qui respecte le plus la loi; mais tu sais que par » respect pour la loi même, il faut quelquefois » s'en écarter. »

Et dans le même discours, faisant allusion à la fable célèbre des deux tonneaux d'Homère:

« Sous ton empire, nous connoissons le tonneau » du bien, d'où s'épanchent la félicité, la ri- » chesse et la vie. Il est près du trône, et ta main » y puise sans cesse; mais nous ne voyons point » celui des gémissemens, des larmes et du sang: » il n'y en a point d'où se verse la terreur; ou si » ce tonneau fatal existe, il est fermé de toutes » parts. L'espérance est sortie et vole sur l'em- » pire, les maux sont enchaînés. »

On sait qu'au commencement du règne de Valens, Procope se révolta et prit la pourpre. Il se prétendoit de la famille des Constantins; mais ce droit n'étoit rien sans la victoire; il fut vaincu. Valens, qui d'abord avoit été lâche, fut ensuite cruel; c'est l'ordinaire. Il fit couler le sang des ennemis, avec cette fureur que les caractères atroces nomment justice; l'orateur, en le louant d'une humanité qu'il n'avoit pas, tâche au moins de lui inspirer les sentimens qu'il devoit avoir. Dans un discours tout entier, il lui parle de clémence. « Avant Socrate, on disoit: Faisons du » bien à qui nous aime, et du mal à qui nous hait. » Socrate a changé ce précepte, et a dit: Fai- » sons du bien à nos amis, et ne faisons point de » mal à nos ennemis. » Il rapporte l'exemple de tous les grands hommes qui ont pardonné, ou à des assassins, ou à des ingrats. Il vante ce pouvoir magique qu'ont les princes de changer les

âmes par leurs bienfaits. « Il ne tient qu'à eux, » dit-il, de déraciner la haine et d'apprivoiser la » fureur. »

Dans un autre discours adressé au même prince, après la cinquième année de son règne, on trouve un long morceau sur les finances ; il respire cette philosophie pleine d'humanité, qui devroit être celle de tous les rois. « On ne peut être humain, » dit l'orateur, sans être libéral ; mais la libéralité » du prince ne consiste pas à donner aux uns, » en accablant les autres. Celui qui est si magni- » fique n'est pas loin d'être injuste ; il prive des » milliers de pauvres du nécessaire, pour enrichir » des riches, c'est-à-dire pour verser quelques » gouttes inutiles dans des fleuves. Le prince » donne d'autant plus, qu'il exige moins. » Et s'adressant à son empereur : « Avant toi, dit-il, » les charges publiques augmentoient tous les ans, » chaque année ajoutoit au poids de l'année qui » avoit précédé. C'est toi, prince, qui as arrêté » cette maladie de l'état. Sais-tu pourquoi tu as » mis cet ordre dans les finances de l'empire ? » c'est que tu avois gouverné ta maison avant de » gouverner le monde. Tu n'as pas besoin d'ap- » prendre d'un autre ce qu'il en coûte de sueurs » et de peines au laboureur ; tu connois la har- » diesse de l'exacteur, l'adresse du commis, l'a- » varice du soldat. Instruit de ces détails, tu es

» monté sur le trône ; c'est pourquoi, comme si
» ce vaste empire n'étoit qu'une famille, tu vois
» d'un coup-d'œil quels sont tes revenus, quelles
» sont tes dépenses, ce qui manque, ce qui reste ;
» les opérations qui sont faciles, celles qui ne le
» sont pas. Seul de tous les princes, tu n'as pas
» mis ceux qui manient les deniers de l'état au-
» dessus de ceux qui le défendent. Celui qui pré-
» side aux finances ne marche pas avec plus de
» pompe que celui qui commande les armées.
» Chargé de l'emploi d'Aristide, ils sont forcés
» d'avoir sa justice. Ton œil perçant sait décou-
» vrir et rendre inutiles les profondeurs de cet
» art funeste et caché.... Non, désormais je ne
» craindrai pas les ennemis domestiques plus que
» les barbares même. Je ne verrai plus la moisson
» enlevée de dessus les sillons, avant même qu'elle
» entre chez le laboureur. D'impitoyables créan-
» ciers ne veilleront plus sur les travaux du ven-
» dangeur, et l'habitant des champs ne passera
» plus un hiver triste et désolé auprès de ses gre-
» niers déserts. C'est alors que je jouirai de la
» proie enlevée sur les barbares, quand le ravis-
» seur domestique ne viendra plus faire sa proie
» de mon bien. Prince, continue l'orateur, ma
» voix, dans ce moment, représente la voix du
» monde entier. Tu nous as remis une partie des
» tributs, et pour dédommagement nous te ren-

» dons un tribut de reconnoissance et de ten-
» dresse ; c'est le plus digne du prince. Au lieu
» des moissons et des fruits de la terre qu'on nous
» arrachoit, reçois des fruits qui ne se flétriront
» pas ; ce sont ceux de la gloire : c'est elle qui
» sans cesse renouvelle l'empire d'Auguste, qui
» empêche Trajan de vieillir, qui tous les jours
» ressuscite Marc-Aurèle. Crois-tu, malgré leurs
» victoires, que leurs noms seroient aussi célè-
» bres, si, terribles aux barbares, ils n'eussent
» été bienfaisans envers leurs sujets, etc. ? »

L'orateur veut étendre ce sentiment d'humanité dans le prince, des sujets de l'état aux ennemis même de l'état. « Celui, dit-il à Valens, » qui dans la guerre poursuit avec acharnement, » et veut détruire, ne se montre que le roi d'une » nation ; celui qui, après avoir vaincu, pardonne, » se montre le père et le souverain de tous les » hommes. Cyrus n'aimoit que les Perses, Au-» guste les Romains, Alexandre les Grecs ; aucun » n'aimoit les hommes, aucun n'étoit vraiment » roi. Pour l'être, il faut, comme Dieu, n'ex-» clure ni aucun peuple, ni aucun homme de sa » province. »

Valens irrité refusoit la paix aux barbares ; c'est le philosophe qui fléchit l'empereur : l'éloquence donna la paix au monde. « Je fis voir au » prince, dit l'orateur, que c'est en sauvant, et

» non en égorgeant les hommes, que l'on res-
» semble aux dieux. Quand on a remporté la vic-
» toire sur des lions, des léopards et des tigres,
» on compte tous ceux dont on a fait couler le
» sang dans les forêts; quand on a vaincu des
» hommes, il faut compter tous ceux qu'on a
» sauvés: encore n'extermine-t-on pas entière-
» ment les bêtes féroces, on en laisse subsister
» la race dans les déserts; et une nation d'hom-
» mes (qu'on les appelle barbares, ils n'en sont
» pas moins des hommes), une nation toute
» entière, soumise et tremblante à ses pieds, il
» eût donc fallu l'exterminer et la détruire? non.
» J'admire et j'appelle grand celui qui la con-
» serve. Le destructeur de Carthage fut nommé
» l'Africain. Un autre s'appela Macédonien, parce
» qu'il avoit fait de la Macédoine un vaste désert;
» mais toi, prince, je veux que tu tires ton nom
» de la nation que tu as sauvée; ainsi nous nom-
» mons les dieux, des pays qu'ils protégent. »

Outre l'humanité et la clémence qui sont les premiers devoirs, l'orateur parcourt toutes les autres qualités du prince. Il dit à Constance : « L'athlète des jeux olympiques, jaloux de vain-
» cre, et veillant sur lui-même, s'interdit tous
» les plaisirs qui pourroient l'énerver; et le prince
» qui est, pour ainsi dire, l'athlète de l'univers,
» ira-t-il se livrer à de lâches voluptés? »

Il félicite Valens de ce qu'il veut s'instruire. « Puisque tu as ce désir, lui dit-il, si les hommes ne sont heureux, ce sera la faute de ceux » qui n'useront pas de ton âme pour tout ce qui » est honnête et grand. »

Il exhorte cet empereur à ne négliger aucun des soins du gouvernement. « Il y a eu, lui dit-il, » des princes qui prenoient grand soin de leur » chevelure, mais qui ne comptoient pour rien » des villes entières tombées en ruine. Ils s'occupoient de leur parure, et ils négligeoient l'univers; peut-être même avoient-ils grand soin » de choisir leurs chevaux, mais point du tout » les hommes qu'ils destinoient aux places; et » tandis qu'aux jeux du cirque ils n'auroient pu » souffrir de voir des cochers conduire un char, » ils abandonnoient à des hommes sans choix les » rênes de l'empire et la conduite des nations. On » brise une statue, on efface un tableau qui ne » ressemble point à son modèle: le prince sera-t-il » donc moins attentif à ceux dont le devoir est de » le représenter auprès des peuples ? »

« L'influence de la vertu du prince, dit-il à » Théodose, ne se borne point à la terre. Marc-» Aurèle, voyant son armée prête à périr par la » soif, leva ses mains au ciel: O Dieu! dit-il, je » lève vers toi, qui donnes la vie, cette main qui

» ne l'a jamais ôtée à personne. Dieu l'entendit, » et sauva son armée. »

Nous avons déjà vu que Valens étoit cruel; et comme tous les hommes, il porta son caractère dans la religion. Trompé par les ariens, il persécuta les catholiques avec fureur. On dit qu'un jour ayant reçu une députation de quatre-vingts prêtres qui venoient pour le fléchir, il les fit embarquer tous ensemble, et ordonna qu'on mît le feu au vaisseau, quand ils seroient en pleine mer. Un homme éloquent adoucit les fureurs de ce tigre. Thémiste osa parler de douceur à un fanatique, et d'humanité à un barbare; et ce qui est plus étonnant, il réussit. La persécution cessa; et cet empereur assassin, ce barbare incendiaire, ce chrétien persécuteur d'autres chrétiens, publia un édit, par lequel il défendoit qu'on employât désormais ni autorité, ni menaces pour faire changer personne de religion. Nous n'avons plus le discours de Thémiste, mais il nous reste celui où il félicite l'empereur de son changement; c'est l'ouvrage à la fois de l'éloquence et de la raison.

Ainsi cet homme vertueux parloit aux princes, sous prétexte de les louer. Il avoit donc raison de dire à Constance: « Pour la première fois, ô em- » pereur! tu vas entendre un orateur libre et » vrai, même en te louant; un orateur qui ne » dira pas un mot dont son front ait à rougir; »

et plus bas : « Je vous atteste tous, ô vous qui » marchez dans la même carrière que moi, si » vous apercevez que je vous trompe, si le moin- » dre mensonge se mêle à mes paroles, élevez » tous votre voix contre un lâche orateur ; re- » poussez-moi du sanctuaire de la sagesse, et ne » permettez plus à celui qui l'outrage, d'oser en » donner des leçons ; mais si toutes les fois que » je louerai, je dis la vérité, ne regardez pas » comme une vile flatterie ce qui est un juste » éloge. L'éloge est un tribut qu'on paie à la » vertu. »

Dans un de ses derniers discours à Théodose, il s'interrompt tout à coup : « Tu vois, prince, » lui dit-il, que je ne suis pas venu ici pour te » flatter : conviendroit-il à un philosophe en che- » veux blancs, qui a familièrement vécu avec » tant d'empereurs, aujourd'hui que le plus hu- » main de tous est sur le trône, de mendier sa » faveur par des bassesses ? quand la liberté est » la moins dangereuse, irois-je choisir ce temps- » là pour me déshonorer par des mensonges ? »

On sent bien qu'il devoit parler des connois- sances et des lettres avec dignité ; il fait voir qu'elles ont été chères à tous les princes qui ont été grands ; il cite Aristote comblé de bienfaits par Philippe, Xénocrate par Alexandre, Aréus par Auguste, Dion par Trajan, Sextus par

Marc-Aurèle : « Tu imites ces grands hommes, » dit-il à un empereur, la philosophie et les let- » tres marchent partout avec toi ; elles te suivent » dans les champs ; par toi elles sont respectées, » non-seulement du Grec et du Romain, mais » du barbare même ; le Scythe épouvanté, qui est » venu implorer ta clémence, a vu la philosophie » près de toi, balançant le sort des peuples, et » décidant des trèves et de la paix que tu accordes » aux nations. Voyez les statues de bronze éle- » vées dans ces murs à la sagesse, les priviléges » qui lui sont accordés dans les villes, les hon- » neurs prodigués à ceux qui en sont dignes. La » sagesse est la seule qui répande encore plus » d'éclat sur ceux qui l'honorent, que sur ceux » qui sont honorés ; car admirer la vertu dans les » autres, c'est déjà une preuve de vertu. »

« O mes amis ! dit-il ailleurs, pardonnez-moi, » si le désir que l'empereur témoigne de m'en- » tendre, m'inspire peut-être un noble orgueil ; » il ne se lasse pas d'entendre le langage de la vé- » rité, et il permettra plutôt au guerrier de cesser » de combattre, qu'au philosophe de se taire. »

Dans un discours à Théodose, il rappelle le jour où cet empereur, prêt à partir pour l'occi- dent, lui confia son fils en présence du sénat et du peuple. Dans ce moment l'orateur se peint vieux, accablé d'infirmités et de foiblesses, courbé

sous le poids des ans, mais ranimant ses forces languissantes, pour former ce prince destiné à commander un jour au monde : « Viens, mon » fils, dit-il, viens sur les genoux d'un foible » vieillard, recevoir les leçons que la sagesse des- » tine aux princes ; ce sont celles que reçurent » Antonin, Numa, Marc-Aurèle et Titus. A ma » voix se joindront, pour te former, celle de » Platon et celle du précepteur d'Alexandre ; à » l'école des sages, deviens le bienfaiteur du » monde. »

Je finirai cet extrait, déjà peut-être trop long, en citant encore un morceau où Thémiste implore la grâce d'un philosophe, dont le crime étoit d'avoir été le favori de Julien ; il ne le nomme pas, mais c'étoit probablement Maxime. En effet, Maxime avoit eu trop de pouvoir, pour qu'on ne l'accusât point d'en avoir abusé. Valens, qui ne manqua jamais une occasion d'être cruel, sous prétexte d'être juste, l'avoit fait traîner dans les prisons, où il souffrit tous les tourmens que notre justice barbare ne compte pour rien, parce que ces tourmens ne sont point la mort. Dans le même temps Procope se révolta ; bientôt maître de Constantinople et de presque tout l'orient, il offrit au philosophe dans les fers, sa liberté, ses biens et des honneurs, s'il vouloit se déclarer pour lui : le philosophe refusa ; Thémiste ne man-

que pas de faire valoir à l'empereur ce refus généreux; il le compare à Socrate: « Condamné, dépouillé de ses biens, accablé sous les chaînes, on » ne l'a pas même entendu se plaindre; que dis-je! » il a dédaigné, dans cet état, les bienfaits de » l'usurpateur qui vouloit le protéger. La colère » de son prince lui a paru préférable à l'humanité » d'un rebelle; et pouvant être heureux et libre » en devenant coupable, il a mieux aimé rester » vertueux et attendre la mort. Prince, s'écrie » l'orateur, puisqu'il a rejeté la clémence du » tyran, il a droit à la tienne. » Il l'invite à conserver les semences et les restes épars des connoissances et des lettres: « Ce sont elles qui font » la gloire d'un siècle et d'un empire; c'est donc » à elles qu'il faut confier le souvenir immortel » de ton nom. » Alors il lui fait observer que tant qu'il y aura des hommes sur la terre, il y en aura qui cultiveront la philosophie et les arts; ce sont eux qui font la renommée: ils se transmettent de siècle en siècle les noms de leurs bienfaiteurs, et ces noms sont immortels comme leur reconnoissance.

En effet, on peut dire, d'après l'orateur grec, que la philosophie et les lettres ne meurent pas. Cette espèce d'activité qui porte les hommes à connoître et à s'instruire, subsistera toujours, malgré les fureurs politiques, malgré l'ignorance

intéressée et puissante; c'est un mouvement imprimé par la nature, et que rien ne peut arrêter. Toujours l'histoire jugera les peuples et les princes; toujours la vérité éloquente et sage parlera aux hommes de leurs devoirs, et affermira les âmes nobles, en faisant rougir celles qui ne le sont pas. Les malheurs des guerres, les grandes révolutions peuvent retarder les progrès des lettres, sans les anéantir; ce ne sont que des secousses qui les transportent ailleurs, comme ces germes de plantes que les orages enlèvent, et qu'ils vont disperser sur les champs éloignés, où elles se reproduisent. Constantinople a passé sous la domination des Turcs, et Thémiste, qui écrivoit, il y a quatorze cents ans, sur les bords de la mer Noire, est ignoré de cette partie du monde qui fut sa patrie; mais il trouve des admirateurs dans les villes qui, de son temps, n'étoient que des bourgades à demi-barbares. Ainsi les hommes célèbres de ce siècle le seront dans les siècles suivans; on parlera d'eux comme nous parlons de ceux qui les ont précédés; leur gloire même, n'étant plus exposée à l'envie, en deviendra plus pure; car il vient un temps où les ennemis et les rivaux ne sont plus. Alors toutes les cabales, toutes ces petites haines, tous ces enthousiasmes d'un jour, toutes ces décisions si graves de gens importans, ou qui croient l'être, ces luttes des

sociétés qui se combattent, ces chocs des petites réputations contre les grandes, ces fureurs, tantôt si atroces et tantôt si puériles, appuyés quelquefois par le crédit qui se cache, et toujours par la malignité orgueilleuse qui ne manque jamais d'applaudir à l'audace qui humilie le talent, tout cela disparoît. La postérité ne voit que les ouvrages; la poussière que la foule des mouvemens contraires a élevée, s'abaisse et tombe, et la pyramide reste.

CHAPITRE XXII.

Des panégyriques latins de Théodose; d'Ausone, panégyriste de Gratien.

Thémiste fut le dernier orateur grec qui laissa une grande réputation; l'histoire nous parle encore de plusieurs panégyriques qui furent prononcés après lui. L'étiquette de la cour de Byzance, qui tint toujours un peu de la pompe asiatique, autorisa long-temps et consacra cet usage; mais, ou ces éloges sont perdus, ou ils sont restés manuscrits dans les bibliothèques. Cependant leur nombre devoit diminuer, les esprits se tournoient insensiblement vers d'autres objets : le christianisme sur le trône étoit en proie aux guerres ci-

» *J'ai perdu un jour*, disoit Titus, car je » n'ai fait aujourd'hui de bien à personne. Que » dites-vous, prince? s'écrie l'orateur; non, le » jour où vous avez dit une parole qui doit être » la leçon éternelle des rois, ne peut être un jour » perdu. Jamais vous n'avez été plus grand, ni » plus utile à la terre. »

De ce sentiment d'humanité naît, dans le prince, le devoir d'adoucir la sévérité de la loi. « Car le juge rigide condamne souvent celui que » la loi absoudroit, si elle pouvoit prononcer: le » juge alors est esclave. Il décide d'après les mots » et la lettre, exerçant, pour ainsi dire, une in- » justice juste. Il n'en est pas de même du prince: » il est la loi qui parle et qui respire, et non pas » cette loi muette et sourde représentée par des » caractères immobiles. Aussi, dit-il à Théodose, » nous étions accoutumés à voir l'or retourner » du trésor public à ceux à qui on l'avoit injus- » tement enlevé, mais nous venons de voir plus; » nous avons vu des hommes menés par la loi » aux portes de la mort, ramenés à la vie par le » prince; car, de tous nos empereurs, tu es celui » qui respecte le plus la loi; mais tu sais que par » respect pour la loi même, il faut quelquefois » s'en écarter. »

Et dans le même discours, faisant allusion à la fable célèbre des deux tonneaux d'Homère :

« Sous ton empire, nous connoissons le tonneau » du bien, d'où s'épanchent la félicité, la ri- » chesse et la vie. Il est près du trône, et ta main » y puise sans cesse; mais nous ne voyons point » celui des gémissemens, des larmes et du sang: » il n'y en a point d'où se verse la terreur; ou si » ce tonneau fatal existe, il est fermé de toutes » parts. L'espérance est sortie et vole sur l'em- » pire, les maux sont enchaînés. »

On sait qu'au commencement du règne de Valens, Procope se révolta et prit la pourpre. Il se prétendoit de la famille des Constantins; mais ce droit n'étoit rien sans la victoire; il fut vaincu. Valens, qui d'abord avoit été lâche, fut ensuite cruel; c'est l'ordinaire. Il fit couler le sang des ennemis, avec cette fureur que les caractères atroces nomment justice; l'orateur, en le louant d'une humanité qu'il n'avoit pas, tâche au moins de lui inspirer les sentimens qu'il devoit avoir. Dans un discours tout entier, il lui parle de clémence. « Avant Socrate, on disoit: Faisons du » bien à qui nous aime, et du mal à qui nous hait. » Socrate a changé ce précepte, et a dit: Fai- » sons du bien à nos amis, et ne faisons point de » mal à nos ennemis. » Il rapporte l'exemple de tous les grands hommes qui ont pardonné, ou à des assassins, ou à des ingrats. Il vante ce pouvoir magique qu'ont les princes de changer les

âmes par leurs bienfaits. « Il ne tient qu'à eux, » dit-il, de déraciner la haine et d'apprivoiser la » fureur. »

Dans un autre discours adressé au même prince, après la cinquième année de son règne, on trouve un long morceau sur les finances; il respire cette philosophie pleine d'humanité, qui devroit être celle de tous les rois. « On ne peut être humain, » dit l'orateur, sans être libéral; mais la libéralité » du prince ne consiste pas à donner aux uns, » en accablant les autres. Celui qui est si magni- » fique n'est pas loin d'être injuste; il prive des » milliers de pauvres du nécessaire, pour enrichir » des riches, c'est-à-dire pour verser quelques » gouttes inutiles dans des fleuves. Le prince » donne d'autant plus, qu'il exige moins. » Et s'adressant à son empereur: « Avant toi, dit-il, » les charges publiques augmentoient tous les ans, » chaque année ajoutoit au poids de l'année qui » avoit précédé. C'est toi, prince, qui as arrêté » cette maladie de l'état. Sais-tu pourquoi tu as » mis cet ordre dans les finances de l'empire? » c'est que tu avois gouverné ta maison avant de » gouverner le monde. Tu n'as pas besoin d'ap- » prendre d'un autre ce qu'il en coûte de sueurs » et de peines au laboureur; tu connois la har- » diesse de l'exacteur, l'adresse du commis, l'a- » varice du soldat. Instruit de ces détails, tu es

» monté sur le trône ; c'est pourquoi, comme si
» ce vaste empire n'étoit qu'une famille, tu vois
» d'un coup-d'œil quels sont tes revenus, quelles
» sont tes dépenses, ce qui manque, ce qui reste ;
» les opérations qui sont faciles, celles qui ne le
» sont pas. Seul de tous les princes, tu n'as pas
» mis ceux qui manient les deniers de l'état au-
» dessus de ceux qui le défendent. Celui qui pré-
» side aux finances ne marche pas avec plus de
» pompe que celui qui commande les armées.
» Chargé de l'emploi d'Aristide, ils sont forcés
» d'avoir sa justice. Ton œil perçant sait décou-
» vrir et rendre inutiles les profondeurs de cet
» art funeste et caché.... Non, désormais je ne
» craindrai pas les ennemis domestiques plus que
» les barbares même. Je ne verrai plus la moisson
» enlevée de dessus les sillons, avant même qu'elle
» entre chez le laboureur. D'impitoyables créan-
» ciers ne veilleront plus sur les travaux du ven-
» dangeur, et l'habitant des champs ne passera
» plus un hiver triste et désolé auprès de ses gre-
» niers déserts. C'est alors que je jouirai de la
» proie enlevée sur les barbares, quand le ravis-
» seur domestique ne viendra plus faire sa proie
» de mon bien. Prince, continue l'orateur, ma
» voix, dans ce moment, représente la voix du
» monde entier. Tu nous as remis une partie des
» tributs, et pour dédommagement nous te ren-

» dons un tribut de reconnoissance et de ten-
» dresse ; c'est le plus digne du prince. Au lieu
» des moissons et des fruits de la terre qu'on nous
» arrachoit, reçois des fruits qui ne se flétriront
» pas ; ce sont ceux de la gloire : c'est elle qui
» sans cesse renouvelle l'empire d'Auguste, qui
» empêche Trajan de vieillir, qui tous les jours
» ressuscite Marc-Aurèle. Crois-tu, malgré leurs
» victoires, que leurs noms seroient aussi célè-
» bres, si, terribles aux barbares, ils n'eussent
» été bienfaisans envers leurs sujets, etc. ? »

L'orateur veut étendre ce sentiment d'humanité dans le prince, des sujets de l'état aux ennemis même de l'état. « Celui, dit-il à Valens,
» qui dans la guerre poursuit avec acharnement,
» et veut détruire, ne se montre que le roi d'une
» nation ; celui qui, après avoir vaincu, pardonne,
» se montre le père et le souverain de tous les
» hommes. Cyrus n'aimoit que les Perses, Au-
» guste les Romains, Alexandre les Grecs ; aucun
» n'aimoit les hommes, aucun n'étoit vraiment
» roi. Pour l'être, il faut, comme Dieu, n'ex-
» clure ni aucun peuple, ni aucun homme de sa
» province. »

Valens irrité refusoit la paix aux barbares ; c'est le philosophe qui fléchit l'empereur : l'éloquence donna la paix au monde. « Je fis voir au
» prince, dit l'orateur, que c'est en sauvant, et

» non en égorgeant les hommes, que l'on res-
» semble aux dieux. Quand on a remporté la vic-
» toire sur des lions, des léopards et des tigres,
» on compte tous ceux dont on a fait couler le
» sang dans les forêts; quand on a vaincu des
» hommes, il faut compter tous ceux qu'on a
» sauvés: encore n'extermine-t-on pas entière-
» ment les bêtes féroces, on en laisse subsister
» la race dans les déserts; et une nation d'hom-
» mes (qu'on les appelle barbares, ils n'en sont
» pas moins des hommes), une nation toute
» entière, soumise et tremblante à ses pieds, il
» eût donc fallu l'exterminer et la détruire? non.
» J'admire et j'appelle grand celui qui la con-
» serve. Le destructeur de Carthage fut nommé
» l'Africain. Un autre s'appela Macédonien, parce
» qu'il avoit fait de la Macédoine un vaste désert;
» mais toi, prince, je veux que tu tires ton nom
» de la nation que tu as sauvée; ainsi nous nom-
» mons les dieux, des pays qu'ils protégent. »

Outre l'humanité et la clémence qui sont les premiers devoirs, l'orateur parcourt toutes les autres qualités du prince. Il dit à Constance : « L'athlète des jeux olympiques, jaloux de vain-
» cre, et veillant sur lui-même, s'interdit tous
» les plaisirs qui pourroient l'énerver; et le prince
» qui est, pour ainsi dire, l'athlète de l'univers,
» ira-t-il se livrer à de lâches voluptés? »

Il félicite Valens de ce qu'il veut s'instruire. « Puisque tu as ce désir, lui dit-il, si les hommes ne sont heureux, ce sera la faute de ceux » qui n'useront pas de ton âme pour tout ce qui » est honnête et grand. »

Il exhorte cet empereur à ne négliger aucun des soins du gouvernement. « Il y a eu, lui dit-il, » des princes qui prenoient grand soin de leur » chevelure, mais qui ne comptoient pour rien » des villes entières tombées en ruine. Ils s'occupoient de leur parure, et ils négligeoient l'univers; peut-être même avoient-ils grand soin » de choisir leurs chevaux, mais point du tout » les hommes qu'ils destinoient aux places; et » tandis qu'aux jeux du cirque ils n'auroient pu » souffrir de voir des cochers conduire un char, » ils abandonnoient à des hommes sans choix les » rênes de l'empire et la conduite des nations. On » brise une statue, on efface un tableau qui ne » ressemble point à son modèle: le prince sera-t-il » donc moins attentif à ceux dont le devoir est de » le représenter auprès des peuples ? »

« L'influence de la vertu du prince, dit-il à » Théodose, ne se borne point à la terre. Marc-» Aurèle, voyant son armée prête à périr par la » soif, leva ses mains au ciel: O Dieu! dit-il, je » lève vers toi, qui donnes la vie, cette main qui

» ne l'a jamais ôtée à personne. Dieu l'entendit, » et sauva son armée. »

Nous avons déjà vu que Valens étoit cruel; et comme tous les hommes, il porta son caractère dans la religion. Trompé par les ariens, il persécuta les catholiques avec fureur. On dit qu'un jour ayant reçu une députation de quatre-vingts prêtres qui venoient pour le fléchir, il les fit embarquer tous ensemble, et ordonna qu'on mît le feu au vaisseau, quand ils seroient en pleine mer. Un homme éloquent adoucit les fureurs de ce tigre. Thémiste osa parler de douceur à un fanatique, et d'humanité à un barbare; et ce qui est plus étonnant, il réussit. La persécution cessa; et cet empereur assassin, ce barbare incendiaire, ce chrétien persécuteur d'autres chrétiens, publia un édit, par lequel il défendoit qu'on employât désormais ni autorité, ni menaces pour faire changer personne de religion. Nous n'avons plus le discours de Thémiste, mais il nous reste celui où il félicite l'empereur de son changement; c'est l'ouvrage à la fois de l'éloquence et de la raison.

Ainsi cet homme vertueux parloit aux princes, sous prétexte de les louer. Il avoit donc raison de dire à Constance: « Pour la première fois, ô em- » pereur! tu vas entendre un orateur libre et » vrai, même en te louant; un orateur qui ne » dira pas un mot dont son front ait à rougir; »

et plus bas : « Je vous atteste tous, ô vous qui » marchez dans la même carrière que moi, si » vous apercevez que je vous trompe, si le moin- » dre mensonge se mêle à mes paroles, élevez » tous votre voix contre un lâche orateur; re- » poussez-moi du sanctuaire de la sagesse, et ne » permettez plus à celui qui l'outrage, d'oser en » donner des leçons ; mais si toutes les fois que » je louerai, je dis la vérité, ne regardez pas » comme une vile flatterie ce qui est un juste » éloge. L'éloge est un tribut qu'on paie à la » vertu. »

Dans un de ses derniers discours à Théodose, il s'interrompt tout à coup : « Tu vois, prince, » lui dit-il, que je ne suis pas venu ici pour te » flatter : conviendroit-il à un philosophe en che- » veux blancs, qui a familièrement vécu avec » tant d'empereurs, aujourd'hui que le plus hu- » main de tous est sur le trône, de mendier sa » faveur par des bassesses ? quand la liberté est » la moins dangereuse, irois-je choisir ce temps- » là pour me déshonorer par des mensonges ? »

On sent bien qu'il devoit parler des connois- sances et des lettres avec dignité ; il fait voir qu'elles ont été chères à tous les princes qui ont été grands ; il cite Aristote comblé de bienfaits par Philippe, Xénocrate par Alexandre, Aréus par Auguste, Dion par Trajan, Sextus par

Marc-Aurèle : « Tu imites ces grands hommes, » dit-il à un empereur, la philosophie et les let- » tres marchent partout avec toi ; elles te suivent » dans les champs ; par toi elles sont respectées, » non-seulement du Grec et du Romain, mais » du barbare même ; le Scythe épouvanté, qui est » venu implorer ta clémence, a vu la philosophie » près de toi, balançant le sort des peuples, et » décidant des trèves et de la paix que tu accordes » aux nations. Voyez les statues de bronze éle- » vées dans ces murs à la sagesse, les priviléges » qui lui sont accordés dans les villes, les hon- » neurs prodigués à ceux qui en sont dignes. La » sagesse est la seule qui répande encore plus » d'éclat sur ceux qui l'honorent, que sur ceux » qui sont honorés ; car admirer la vertu dans les » autres, c'est déjà une preuve de vertu. »

« O mes amis ! dit-il ailleurs, pardonnez-moi, » si le désir que l'empereur témoigne de m'en- » tendre, m'inspire peut-être un noble orgueil ; » il ne se lasse pas d'entendre le langage de la vé- » rité, et il permettra plutôt au guerrier de cesser » de combattre, qu'au philosophe de se taire. »

Dans un discours à Théodose, il rappelle le jour où cet empereur, prêt à partir pour l'occi- dent, lui confia son fils en présence du sénat et du peuple. Dans ce moment l'orateur se peint vieux, accablé d'infirmités et de foiblesses, courbé

est aujourd'hui si cher à l'Europe entière, et qui influe sur la législation, de Londres à Pétersbourg, ait reçu, de son vivant, la vingtième partie de ces honneurs.

Nous n'avons presque rien aujourd'hui des ouvrages philosophiques de Thémiste; mais il nous reste une grande partie de ses harangues, ou panégyriques de princes; ils sont au nombre de vingt. Il a donné à ce genre d'ouvrages un ton plein de dignité et de force, et qu'il n'avoit point du tout avant lui. Je vais tâcher de faire connoître ces discours, beaucoup moins connus qu'ils ne méritent de l'être. Je choisirai, dans tous, les idées éparses sur les philosophes et sur les princes; car ce sont les deux objets dont il s'occupe sans cesse.

L'orateur cherche d'abord dans la divinité le modèle du prince. Il trouve que le principal caractère de Dieu est la bonté. « Ce n'est que par » intervalles et rarement, dit-il, que Dieu lance » le tonnerre; mais c'est tous les jours, et sur le » monde entier, qu'il verse sa lumière. On ne » peut donc lui ressembler sans être bienfaisant. » Croit-on, dit-il à Valentinien et à Valens, » croit-on que ce soit en montant à cheval avec » grâce, et en maniant les armes avec adresse, » qu'un prince puisse imiter cet être sublime? Ce » n'est pas même par le courage, par la patience, » par la force; ce n'est pas même par le mépris

» des voluptés; aucunes de ces vertus de l'homme
» ne conviennent à Dieu : ces vertus tiennent à
» des foiblesses; ce qui nous élève, aviliroit ce
» grand être. Mais ce qu'il y a de céleste et de
» divin, c'est d'avoir entre ses mains le bonheur
» des hommes, et de faire ce bonheur. Princes,
» s'il nous arrive de vous donner le nom de dieu,
» c'est pour vous faire souvenir de ce que vous
» devez être.

» Je ris, dit l'orateur, quand je pense à ce
» tyran, qui, voulant persuader qu'il étoit dieu,
» se faisoit élever des statues et des temples; et
» l'insensé ne pensoit pas même à faire du bien
» aux hommes. Si le prince veut un culte, au
» lieu de se faire consacrer une statue d'or ou de
» bronze sur un autel, qu'il fasse lui-même de
» son âme et le temple et l'autel, et pour ainsi
» dire le simulacre saint de la divinité; nous l'a-
» dorerons alors. Pour ressembler à Dieu, il ne
» suffit pas d'usurper ses honneurs, il faut l'i-
» miter.

» Le prince qui aime les hommes, dit-il ail-
» leurs, aura toutes les vertus; il domptera sur-
» tout la colère, mal sans bornes dans un pou-
» voir qui n'en a pas.

» Les tyrans, les pestes et les tremblemens de
» terre, sont faits pour détruire les hommes; les
» princes pour les conserver.

» *J'ai perdu un jour*, disoit Titus, car je » n'ai fait aujourd'hui de bien à personne. Que » dites-vous, prince? s'écrie l'orateur; non, le » jour où vous avez dit une parole qui doit être » la leçon éternelle des rois, ne peut être un jour » perdu. Jamais vous n'avez été plus grand, ni » plus utile à la terre. »

De ce sentiment d'humanité naît, dans le prince, le devoir d'adoucir la sévérité de la loi. « Car le juge rigide condamne souvent celui que » la loi absoudroit, si elle pouvoit prononcer: le » juge alors est esclave. Il décide d'après les mots » et la lettre, exerçant, pour ainsi dire, une in- » justice juste. Il n'en est pas de même du prince: » il est la loi qui parle et qui respire, et non pas » cette loi muette et sourde représentée par des » caractères immobiles. Aussi, dit-il à Théodose, » nous étions accoutumés à voir l'or retourner » du trésor public à ceux à qui on l'avoit injus- » tement enlevé, mais nous venons de voir plus; » nous avons vu des hommes menés par la loi » aux portes de la mort, ramenés à la vie par le » prince; car, de tous nos empereurs, tu es celui » qui respecte le plus la loi; mais tu sais que par » respect pour la loi même, il faut quelquefois » s'en écarter. »

Et dans le même discours, faisant allusion à la fable célèbre des deux tonneaux d'Homère :

« Sous ton empire, nous connoissons le tonneau » du bien, d'où s'épanchent la félicité, la ri- » chesse et la vie. Il est près du trône, et ta main » y puise sans cesse; mais nous ne voyons point » celui des gémissemens, des larmes et du sang: » il n'y en a point d'où se verse la terreur; ou si » ce tonneau fatal existe, il est fermé de toutes » parts. L'espérance est sortie et vole sur l'em- » pire, les maux sont enchaînés. »

On sait qu'au commencement du règne de Valens, Procope se révolta et prit la pourpre. Il se prétendoit de la famille des Constantins; mais ce droit n'étoit rien sans la victoire; il fut vaincu. Valens, qui d'abord avoit été lâche, fut ensuite cruel; c'est l'ordinaire. Il fit couler le sang des ennemis, avec cette fureur que les caractères atroces nomment justice; l'orateur, en le louant d'une humanité qu'il n'avoit pas, tâche au moins de lui inspirer les sentimens qu'il devoit avoir. Dans un discours tout entier, il lui parle de clémence. « Avant Socrate, on disoit: Faisons du » bien à qui nous aime, et du mal à qui nous hait. » Socrate a changé ce précepte, et a dit: Fai- » sons du bien à nos amis, et ne faisons point de » mal à nos ennemis. » Il rapporte l'exemple de tous les grands hommes qui ont pardonné, ou à des assassins, ou à des ingrats. Il vante ce pouvoir magique qu'ont les princes de changer les

âmes par leurs bienfaits. « Il ne tient qu'à eux, » dit-il, de déraciner la haine et d'apprivoiser la » fureur. »

Dans un autre discours adressé au même prince, après la cinquième année de son règne, on trouve un long morceau sur les finances ; il respire cette philosophie pleine d'humanité, qui devroit être celle de tous les rois. « On ne peut être humain, » dit l'orateur, sans être libéral ; mais la libéralité » du prince ne consiste pas à donner aux uns, » en accablant les autres. Celui qui est si magni- » fique n'est pas loin d'être injuste ; il prive des » milliers de pauvres du nécessaire, pour enrichir » des riches, c'est-à-dire pour verser quelques » gouttes inutiles dans des fleuves. Le prince » donne d'autant plus, qu'il exige moins. » Et s'adressant à son empereur : « Avant toi, dit-il, » les charges publiques augmentoient tous les ans, » chaque année ajoutoit au poids de l'année qui » avoit précédé. C'est toi, prince, qui as arrêté » cette maladie de l'état. Sais-tu pourquoi tu as » mis cet ordre dans les finances de l'empire ? » c'est que tu avois gouverné ta maison avant de » gouverner le monde. Tu n'as pas besoin d'ap- » prendre d'un autre ce qu'il en coûte de sueurs » et de peines au laboureur ; tu connois la har- » diesse de l'exacteur, l'adresse du commis, l'a- » varice du soldat. Instruit de ces détails, tu es

» monté sur le trône ; c'est pourquoi, comme si
» ce vaste empire n'étoit qu'une famille, tu vois
» d'un coup-d'œil quels sont tes revenus, quelles
» sont tes dépenses, ce qui manque, ce qui reste ;
» les opérations qui sont faciles, celles qui ne le
» sont pas. Seul de tous les princes, tu n'as pas
» mis ceux qui manient les deniers de l'état au-
» dessus de ceux qui le défendent. Celui qui pré-
» side aux finances ne marche pas avec plus de
» pompe que celui qui commande les armées.
» Chargé de l'emploi d'Aristide, ils sont forcés
» d'avoir sa justice. Ton œil perçant sait décou-
» vrir et rendre inutiles les profondeurs de cet
» art funeste et caché.... Non, désormais je ne
» craindrai pas les ennemis domestiques plus que
» les barbares même. Je ne verrai plus la moisson
» enlevée de dessus les sillons, avant même qu'elle
» entre chez le laboureur. D'impitoyables créan-
» ciers ne veilleront plus sur les travaux du ven-
» dangeur, et l'habitant des champs ne passera
» plus un hiver triste et désolé auprès de ses gre-
» niers déserts. C'est alors que je jouirai de la
» proie enlevée sur les barbares, quand le ravis-
» seur domestique ne viendra plus faire sa proie
» de mon bien. Prince, continue l'orateur, ma
» voix, dans ce moment, représente la voix du
» monde entier. Tu nous as remis une partie des
» tributs, et pour dédommagement nous te ren-

» dons un tribut de reconnoissance et de ten-
» dresse ; c'est le plus digne du prince. Au lieu
» des moissons et des fruits de la terre qu'on nous
» arrachoit, reçois des fruits qui ne se flétriront
» pas ; ce sont ceux de la gloire : c'est elle qui
» sans cesse renouvelle l'empire d'Auguste, qui
» empêche Trajan de vieillir, qui tous les jours
» ressuscite Marc-Aurèle. Crois-tu, malgré leurs
» victoires, que leurs noms seroient aussi célè-
» bres, si, terribles aux barbares, ils n'eussent
» été bienfaisans envers leurs sujets, etc. ? »

L'orateur veut étendre ce sentiment d'humanité dans le prince, des sujets de l'état aux ennemis même de l'état. « Celui, dit-il à Valens,
» qui dans la guerre poursuit avec acharnement,
» et veut détruire, ne se montre que le roi d'une
» nation ; celui qui, après avoir vaincu, pardonne,
» se montre le père et le souverain de tous les
» hommes. Cyrus n'aimoit que les Perses, Au-
» guste les Romains, Alexandre les Grecs ; aucun
» n'aimoit les hommes, aucun n'étoit vraiment
» roi. Pour l'être, il faut, comme Dieu, n'ex-
» clure ni aucun peuple, ni aucun homme de sa
» province. »

Valens irrité refusoit la paix aux barbares ; c'est le philosophe qui fléchit l'empereur : l'éloquence donna la paix au monde. « Je fis voir au
» prince, dit l'orateur, que c'est en sauvant, et

» non en égorgeant les hommes, que l'on res-
» semble aux dieux. Quand on a remporté la vic-
» toire sur des lions, des léopards et des tigres,
» on compte tous ceux dont on a fait couler le
» sang dans les forêts; quand on a vaincu des
» hommes, il faut compter tous ceux qu'on a
» sauvés: encore n'extermine-t-on pas entière-
» ment les bêtes féroces, on en laisse subsister
» la race dans les déserts; et une nation d'hom-
» mes (qu'on les appelle barbares, ils n'en sont
» pas moins des hommes), une nation toute
» entière, soumise et tremblante à ses pieds, il
» eût donc fallu l'exterminer et la détruire? non.
» J'admire et j'appelle grand celui qui la con-
» serve. Le destructeur de Carthage fut nommé
» l'Africain. Un autre s'appela Macédonien, parce
» qu'il avoit fait de la Macédoine un vaste désert;
» mais toi, prince, je veux que tu tires ton nom
» de la nation que tu as sauvée; ainsi nous nom-
» mons les dieux, des pays qu'ils protégent. »

Outre l'humanité et la clémence qui sont les premiers devoirs, l'orateur parcourt toutes les autres qualités du prince. Il dit à Constance : « L'athlète des jeux olympiques, jaloux de vain-
» cre, et veillant sur lui-même, s'interdit tous
» les plaisirs qui pourroient l'énerver; et le prince
» qui est, pour ainsi dire, l'athlète de l'univers,
» ira-t-il se livrer à de lâches voluptés? »

Il félicite Valens de ce qu'il veut s'instruire. « Puisque tu as ce désir, lui dit-il, si les hommes ne sont heureux, ce sera la faute de ceux » qui n'useront pas de ton âme pour tout ce qui » est honnête et grand. »

Il exhorte cet empereur à ne négliger aucun des soins du gouvernement. « Il y a eu, lui dit-il, » des princes qui prenoient grand soin de leur » chevelure, mais qui ne comptoient pour rien » des villes entières tombées en ruine. Ils s'occupoient de leur parure, et ils négligeoient l'univers; peut-être même avoient-ils grand soin » de choisir leurs chevaux, mais point du tout » les hommes qu'ils destinoient aux places; et » tandis qu'aux jeux du cirque ils n'auroient pu » souffrir de voir des cochers conduire un char, » ils abandonnoient à des hommes sans choix les » rênes de l'empire et la conduite des nations. On » brise une statue, on efface un tableau qui ne » ressemble point à son modèle: le prince sera-t-il » donc moins attentif à ceux dont le devoir est de » le représenter auprès des peuples ? »

« L'influence de la vertu du prince, dit-il à » Théodose, ne se borne point à la terre. Marc-» Aurèle, voyant son armée prête à périr par la » soif, leva ses mains au ciel: O Dieu! dit-il, je » lève vers toi, qui donnes la vie, cette main qui

» ne l'a jamais ôtée à personne. Dieu l'entendit, » et sauva son armée. »

Nous avons déjà vu que Valens étoit cruel; et comme tous les hommes, il porta son caractère dans la religion. Trompé par les ariens, il persécuta les catholiques avec fureur. On dit qu'un jour ayant reçu une députation de quatre-vingts prêtres qui venoient pour le fléchir, il les fit embarquer tous ensemble, et ordonna qu'on mît le feu au vaisseau, quand ils seroient en pleine mer. Un homme éloquent adoucit les fureurs de ce tigre. Thémiste osa parler de douceur à un fanatique, et d'humanité à un barbare; et ce qui est plus étonnant, il réussit. La persécution cessa; et cet empereur assassin, ce barbare incendiaire, ce chrétien persécuteur d'autres chrétiens, publia un édit, par lequel il défendoit qu'on employât désormais ni autorité, ni menaces pour faire changer personne de religion. Nous n'avons plus le discours de Thémiste, mais il nous reste celui où il félicite l'empereur de son changement; c'est l'ouvrage à la fois de l'éloquence et de la raison.

Ainsi cet homme vertueux parloit aux princes, sous prétexte de les louer. Il avoit donc raison de dire à Constance: « Pour la première fois, ô em- » pereur! tu vas entendre un orateur libre et » vrai, même en te louant; un orateur qui ne » dira pas un mot dont son front ait à rougir; »

tant. Ailleurs, quelques hommes épars se cachoient parmi des ruines. Les campagnes, couvertes d'ossemens, étoient abandonnées et désertes. Au sein de l'Italie même, et dans les climats les plus rians, la terre devint stérile et sauvage. Des forêts incultes s'élevèrent où l'industrie et la paix avoient fait croître des moissons. Dans plus d'une province, les bêtes féroces prirent la place de l'homme, et vinrent s'emparer des pays qu'il laissoit déserts. Les monumens des arts étoient détruits; ces édifices qu'avoit élevés l'architecture grecque et romaine, les statues, les tableaux, les chefs-d'œuvre du génie déposés dans les bibliothèques, tout avoit disparu. Le sol de l'ancienne Rome avoit été caché deux ou trois fois; des restes de palais ou de temples noircis par les feux, et un terrain immense couvert de décombres, attestoient seuls son ancienne grandeur. Sur une partie de la terre régnoient la dévastation, le silence, et cet étonnement stupide qui suit les grands malheurs. L'homme, dans cet état, fut condamné à l'ignorance et à la barbarie; il devint sauvage comme le globe qu'il habitoit. Le barbare qui avoit vaincu, c'est-à-dire, qui avoit égorgé et brûlé, dédaignoit des arts inutiles pour les combats; il les regardoit comme un instrument de servitude, et la vaine occupation de la mollesse; le vaincu, esclave et avili par ses malheurs, avoit

perdu tout ce qui élève l'âme : ainsi l'éloquence et les lettres furent éclipsées.

Le sixième siècle n'offre que la lutte des nations qui se disputent l'univers. Les Lombards et les Grecs en Italie, les Francs dans les Gaules, les Vandales en Espagne, les Saxons en Angleterre, chacun démolit l'empire, et tous s'égorgent pour s'en arracher les débris. Au septième, Mahomet s'élève, et répand un fanatisme tout à la fois religieux et guerrier. Pendant huit cents ans, les hommes ne furent occupés qu'à se déchirer et à combattre. Nulle politique ne présidoit au carnage. Une sorte de superstition, tantôt foible et tantôt féroce, quelquefois esclave et quelquefois conquérante, régna presque d'un bout du monde à l'autre.

L'univers connu étoit alors partagé en trois grandes masses : l'empire des califes ou des Arabes, l'empire grec, et l'Europe occidentale échappée aux fers des Romains. Chez les Arabes, on fut fanatique et conquérant pendant trois siècles; pendant les autres, on cultiva les arts : mais ce peuple ingénieux et brave eut des médecins, des astronomes, des géomètres, des chimistes, des poëtes même; tout, excepté des orateurs. Sous un despotisme religieux et militaire, on croit, on agit, on commande, on ne persuade pas.

Chez les Grecs, le temps de Photius et de Léon le Philosophe, ou le neuvième siècle, fut le temps le plus célèbre pour les connoissances ; mais les crimes du palais, la superstition du schisme, la petitesse du gouvernement et les fureurs scolastiques étouffèrent tout.

L'Europe chrétienne fut occupée et divisée tour à tour par les établissemens des barbares, par les incursions des Normands, par l'anarchie des fiefs, par les guerres sacrées des croisades, et par les combats éternels du sacerdoce et de l'empire. Il y eut pourtant, à travers ces ravages, quelques éclairs de connoissances. On enseigna, sous Charlemagne, un peu d'arithmétique et de grammaire, et quelques formes de raisonnemens qu'on prenoit pour de la logique. Alfred, en Angleterre, vers la fin du neuvième siècle, fut lui-même grammairien, un peu philosophe, dit-on, historien et géomètre : c'étoit beaucoup pour un roi, et surtout dans ce temps; mais il étonna son pays, et ne le changea pas.

Au onzième, l'exemple et la rivalité des Arabes, et quelques voyages en orient, firent naître en Europe l'idée de s'instruire : ce fut l'époque de cette science barbare, nommée scolastique; l'esprit s'exerça et ne s'éclaira point.

Dans le suivant, on commença à mieux écrire; on vit en France Saint Bernard qui, par ses ta-

lens, s'éleva au-dessus de son siècle, et par sa considération, fut presqu'au-dessus des papes et des rois; et l'amant d'Héloïse, bien plus célèbre aujourd'hui par ses amours et ses malheurs, que par ses ouvrages.

Au treizième, parurent tous ces docteurs qui jouèrent un si grand rôle dans leur temps, et qui sont si peu lus dans le nôtre, dont quelques-uns sont au nombre des saints, mais qui ne sont plus au nombre des écrivains célèbres. Frédéric second, si fameux par ses démêlés avec les papes, fonda dans le même siècle plusieurs écoles en Italie et en Allemagne; mais ces écoles étoient bien loin d'être des écoles de goût. Alphonse, en Espagne, fut astronome, et réforma les cartes des cieux; mais on n'en ignora pas moins l'art de parler et d'écrire avec éloquence sur la terre. Les sciences exactes accompagnent quelquefois, mais ne supposent pas toujours ces arts brillans qui tiennent à l'imagination et au génie.

Enfin, les langues même, dans presque toute l'Europe, étoient barbares: c'étoit un mélange de plusieurs idiomes corrompus, sans harmonie, sans goût, et qui n'avoient encore été façonnés par aucun de ces hommes de génie qui dominent sur les langues comme sur la pensée. L'italien ne fut formé que dans le treizième et le quatorzième siècle, par le Dante et Pétrarque; l'anglais, du

temps d'Elisabeth, par Spenser et Shakespear ; l'allemand demeura long-temps une espèce de jargon tudesque, dont les nationaux même, en écrivant, dédaignoient de se servir ; le français, mélange informe, fut sauvage et dura jusqu'à François Ier. Peu à peu ses sons se polirent, mais il ne devint une langue harmonieuse, précise et forte, que sur la fin du règne de Louis XIII.

Un latin plus que barbare étoit chez tous les peuples la langue générale des lois, de la religion, des sciences et des arts : c'étoit un reste d'hommage que l'Europe, au bout de dix siècles, rendoit encore à ses anciens tyrans. Enfin, le temps arriva, et la lumière partit du fond de l'Italie ; mais elle ne se répandit que peu à peu sur le reste de l'Europe.

On remarque une conformité singulière entre toutes les époques où les arts ont fleuri. A Athènes et dans l'ancienne Rome, l'éloquence et les lettres eurent un grand éclat dans des temps orageux, quand la liberté disputoit ses droits contre la tyrannie qui s'avançoit. Ainsi la grande époque des Grecs fut de Pisistrate à Alexandre ; et celle des Romains, de Marius à Auguste. En Italie, la renaissance des arts fut précédée par les factions des guelfes et des gibelins, et par tous les orages qu'excita dans la plupart des villes le choc du sacerdoce et de l'empire, de la tyrannie

et de la liberté ; en Allemagne, les lettres ne commencèrent à être florissantes qu'après la guerre de trente ans ; en Angleterre, sous Charles II, après Cromwel ; en France, après les troubles de la ligue et les agitations des guerres civiles. Mais par la combinaison des gouvernemens et de la constitution singulière des états, il avoit fallu d'abord dans la plus grande partie de l'Europe que le pouvoir monarchique s'affermît, pour que les lettres et les arts pussent renaître. Le pouvoir des nobles, qui, pendant plusieurs siècles, combattit le pouvoir des rois, ne donnoit point aux âmes l'élévation et le genre d'activité dont elles ont besoin pour les lettres. Ce gouvernement n'étoit que l'indépendance de cinq cents tyrans, et l'esclavage d'un peuple : jamais la grande partie du genre humain ne fut plus avilie. D'ailleurs, l'oppression, le malheur, les guerres renaissantes, les haines si actives entre des voisins jaloux, haines d'autant plus vives, qu'ils avoient moins de forces pour se nuire, mettoient partout des barrières, et empêchoient la communication. Chaque ville, chaque bourgade étoit séparée. La petitesse même des intérêts devoit rétrécir tous les esprits, et empêcher les idées de s'étendre. Il falloit donc que les grands souverains et les rois commençassent par former des corps de toutes ces masses dispersées ; il falloit rétablir des liens entre

les hommes; il falloit surtout que les hommes cessassent d'être esclaves, car la nature a défendu aux esclaves de penser.

Plus l'autorité monarchique gagna sur l'autorité féodale, plus les hommes et les peuples se communiquèrent, plus les idées s'étendirent, plus les nations et les rois conçurent et exécutèrent de grands desseins, et plus les esprits purent s'élever. Enfin, dans le seizième siècle, les querelles de religion vinrent agiter les esprits; alors il fallut s'instruire pour combattre. On remua, on consulta les anciens dépôts: de grandes passions se mêlèrent à un zèle sacré.

Qu'on imagine un pays couvert autrefois de villes florissantes, mais renversées par des secousses et des tremblemens de terre, et un peuple entier assoupi sur ces ruines, au bout de mille ans s'éveillant tout à coup comme par enchantement, ouvrant les yeux, parcourant les ruines d'un pas incertain, et fouillant à l'envi dans les décombres, pour en arracher ou imiter tout ce qui a pu échapper au temps: tels parurent les Européens dans cette époque. Rome, l'empire, tout avoit été bouleversé, tout avoit changé ou péri: mais il restoit encore une telle idée de la grandeur romaine, qu'on ne s'occupa, chez tous les peuples, qu'à faire revivre les lois, les arts, les monumens et la langue du peuple-

roi qui n'étoit plus. Ainsi, tandis qu'on déterroit les statues et les débris d'architecture échappés aux barbares, pour tâcher de les copier, on s'efforçoit, en écrivant, de copier l'harmonie et les sons des orateurs de Rome. Les descendans des Bructères et des Sicambres, et des Celtes et des Bataves, eurent l'ambition de parler, sur les bords du Danube et dans les marais de la Hollande, comme Caton et Pompée avoient parlé dans le sénat, ou Cicéron sur la tribune. Ce fut, pendant deux siècles, la seule éloquence qui régna d'un bout de l'Europe à l'autre.

Le besoin éternel que l'on a de flatter et d'être flatté, fit bientôt renaître les panégyriques. Des orateurs, aujourd'hui très-inconnus, firent les éloges de princes plus inconnus encore. Papes, évêques, cardinaux, princes d'Italie, princes d'Allemagne, ducs, margraves, électeurs, abbés même, pour peu qu'ils eussent l'honneur d'être souverains dans leur couvent, ne manquoient point d'avoir un orateur qui, en phrases de Cicéron ou de Pline, les comparoit ou à César ou à Trajan. On sent bien qu'en leur parlant à eux-mêmes, il n'étoit guère possible de les mettre moins haut. L'orateur et le panégyriqne, comme cela devoit être, avoient beaucoup de célébrité un jour ou deux; et le lendemain,

comme cela devoit être encore, personne n'y pensoit.

Il ne faut pas confondre, avec tous ces misérables panégyriques prononcés dans de petites cours, pour de très-petits princes, les éloges consacrés à quelques grands hommes de ce temps-là. Tels sont, par exemple, ceux que l'on prononça à Rome, et dans plusieurs villes d'Italie, en l'honneur de Léon X. On peut lui reprocher, sans doute, de n'avoir pas eu assez d'austérité dans ses mœurs, et sa cour étoit plus celle d'un prince que d'un pontife; mais le protecteur de Raphaël, de Michel-Ange et du Bramante, l'ami du Trissino et du Bembo, celui qui cultiva les lettres en homme de goût, et sut les protéger en souverain, mérita l'honneur des éloges publics.

J'ajouterai encore à ce nom celui de ce célèbre Gustave-Adolphe qui, au commencement du dix-septième siècle, fit trembler le Danemarck, la Pologne et la Russie, parcourut ensuite l'Allemagne en conquérant, ébranla le trône de Ferdinand II, vengea la liberté germanique écrasée, donna à la Suède l'ascendant sur l'empire, créa plusieurs grands hommes, fit tous ces prodiges en deux ans, et mourut dans une victoire. Le génie des conquêtes a presque toujours réveillé le génie des arts. Gustave-Adolphe fut

célébré par un grand nombre d'orateurs. Les panégyriques parurent en foule, et de son vivant et après sa mort.

Sa fille Christine eut le même honneur, et à plusieurs égards s'en montra digne. Elle passa long-temps pour avoir su régner, comme son père avoit su combattre. Personne n'ignore que son ministère influa beaucoup sur ce fameux traité de Westphalie, qui soumit à des lois une anarchie de sept cents ans, et fixa en Allemagne l'équilibre des pouvoirs. Christine fut louée en Suède comme la législatrice de l'empire : on lui adressa plusieurs panégyriques sur cet objet. Les arts, d'ailleurs, qui jamais n'ont oublié ni leurs bienfaiteurs, ni leurs tyrans, les arts lui devoient de la reconnoissance. Elle les préféroit à tout, puisqu'elle les préféra au trône même. Amie et disciple de Descartes, liée avec tous les savans de l'Europe, mécontente des intrigues et des petites passions qui trop souvent entourent les princes, on sait combien elle mettoit l'art de s'éclairer, au-dessus des étiquettes et des cérémonies des cours : cependant on peut dire qu'elle eut moins de grandes vertus, que le goût des grandes choses, et qu'elle inspira plutôt l'étonnement que l'admiration. Son principal mérite fut de n'avoir presqu'aucun des préjugés qu'on a sur le trône : c'est par-là surtout

qu'elle parut supérieure à son rang. En général, elle méprisa presque toutes les conventions, celles de la beauté, comme de la grandeur. Mais, en dédaignant les bienséances, elle parut ne pas assez connoître les hommes qui, entr'eux ont institué des signes pour reconnoître tout, et même la vertu. Comme elle étoit dominée par son imagination, sa conduite fut inégale et souvent peu mesurée; elle agissoit plus par des mouvemens que par des principes. Elle eut la fermeté d'un moment, qui conçoit et fait de grands sacrifices, et n'eut pas cette fermeté plus rare qui soutient l'âme par sa propre force, quand elle n'est plus animée par les regards et par l'effort même que demande tout ce qui est difficile. Son amour pour la gloire étoit plutôt une coquetterie inquiète, qui tenoit à l'esprit, qu'un de ces sentimens profonds qui subjuguent l'âme et la remplissent : aussi obtint-elle plus de célébrité que de gloire. Elisabeth, en Angleterre, avoit fondé sa renommée sur celle de sa nation; la célébrité de Christine ne fut que pour elle. Etrangère au milieu du peuple qu'elle gouvernoit, elle se passionnoit pour les grands hommes de tous les pays, et étoit assez indifférente sur le sien. Elle sépara trop ses goûts de ses devoirs; et, destinée à régner, elle eut le malheur de n'estimer assez ni la souveraineté, ni les hommes.

On sait que, de son vivant même, elle trouva des censeurs; les femmes, en France, lui reprochèrent de n'avoir point les manières et les agrémens de son sexe; les protestans, d'avoir changé de religion; les politiques, d'avoir quitté un trône; tous ceux qui avoient quelqu'humanité, d'avoir pu croire que sa qualité de reine pût autoriser un assassinat: mais elle fut l'objet éternel des hommages des savans et des gens de lettres. Dès qu'elle sortit de l'enfance, chaque année de son règne fut marquée par un éloge; et après son abdication même (1), elle conserva des panégyristes quand elle n'eut plus de courtisans. Cette femme célèbre fut louée en France, en Allemagne, en Hollande, en Italie, en Suède. Il seroit seulement à souhaiter que tous les panégyriques eussent cessé au moment du meurtre de Monaldeschi: ce seroit en même temps et l'honneur des lettres et l'instruction des princes.

Outre les éloges et les panégyriques que je viens de citer, il y en eut des milliers d'autres, écrits en latin moderne, dans le cours des seizième et

(1) Un de ses historiens, qui a compilé très-exactement toutes les lettres et billets qu'elle a écrits, et tout ce qu'on a écrit d'elle, compte près de deux cents panégyriques qui lui furent adressés.

hommes, ensevelis dans les mines, parlent avec éloquence de ce qui se passe sur la terre?

Mais leur plus grand obstacle, c'étoit la prétention d'être éloquens dans une langue morte. Ce sont les mœurs d'un peuple qui donnent la vie à son langage. Que ces mœurs s'anéantissent, la plus grande partie du langage périt; les mots ne sont plus que des simulacres froids, qu'il est impossible de ranimer. L'orateur qui, au bout de quinze cents ans, veut ou croit employer cette langue, a donc deux torts : il ne peut bien apprécier la valeur des signes, et les signes ne peuvent recevoir l'empreinte de son esprit et de son âme, qu'il voudroit leur donner. Son style ne sera donc qu'une traduction affoiblie de sa pensée. Il aura aisément des passions et des idées dans sa langue naturelle, qui, faite pour lui, correspond avec souplesse à tous ses mouvemens : mais la langue étrangère résistera à tout, et dénaturera tout ce qu'il voudra lui confier. Il y aura, pour ainsi dire, un frottement et un choc continuel entre le sentiment et le signe, entre l'expression et l'idée. Pour affoiblir cette résistance, l'orateur ou l'écrivain tâchera d'emprunter avec le langage, et d'adopter, autant qu'il est possible, les passions, les goûts, et pour ainsi dire les idées religieuses, politiques et civiles du peuple dont il veut imiter la lan-

gue; mais cette adoption factice, et qui ne sera jamais entière, ne peut avoir l'effet de la réalité. Ainsi ces sortes d'écrivains n'auront ni la physionomie de leur nation, ni celle de leur siècle, ni celle de la nation et du siècle qu'ils prétendent imiter, ni la leur même. Leurs ouvrages seront une espèce de production équivoque, qui ne tiendra à rien, ne peindra rien, et restera à jamais sans caractère et sans couleur : telle est l'histoire des orateurs du seizième siècle. En voilà assez, je crois, pour nous dispenser d'en rien citer. Il est triste, pour tant d'écrivains, qu'en les oubliant, on ne leur ait rendu que justice.

CHAPITRE XXV.

De Paul Jove, et de ses éloges.

Tous ces Cicérons ou ces Plines modernes dont nous venons de parler, ou étoient, ou avoient la prétention d'être orateurs, et leurs éloges étoient de longs panégyriques prononcés dans des assemblées, et débités avec pompe pour honorer les morts, et quelquefois ennuyer les vivans. Mais, dans le même siècle, il y eut un écrivain qui pu-

blia des éloges d'un genre tout différent, et qui par-là mérite d'être distingué; c'est Paul Jove: il étoit italien et milanais. Il eut la même patrie que Pline le jeune; mais Pline fut l'ami de Trajan, consul de Rome et gouverneur de province, et Paul Jove commença par être médecin, et finit par être évêque. Il aima passionnément les lettres, écrivit l'histoire de son siècle en latin, fut admiré pour le style, peu renommé pour la vérité, plut aux uns, déplut aux autres, et fut accusé tour à tour de flatterie et de satire; sort presqu'inévitable de tous ceux qui ont l'ambition et le courage d'écrire, de leur vivant, ce qui ne peut être écrit avec sûreté que cent ans après. Nous avons de lui, outre son histoire, sept livres d'éloges, consacrés aux hommes les plus célèbres dans le gouvernement ou dans la guerre, et un autre livre très-considérable sur les gens de lettres et les savans des quatorzième, quinzième et seizième siècles. Ceux-ci sont au nombre de cent quatre-vingts, ce qui, joint aux premiers, forme une suite complète de près de trois cent vingts éloges. Qu'il me soit permis de raconter ici à quelle occasion ces éloges furent composés.

Paul Jove avoit une très-belle maison située dans une presqu'île et aux bords du lac de Côme. Il nous apprend qu'elle étoit bâtie sur les ruines même de la maison de campagne de Pline; de

son temps, les fondemens subsistoient encore, et quand l'eau étoit calme, on apercevoit au fond du lac des marbres taillés, des tronçons de colonnes et des restes de pyramides qui avoient orné le séjour de l'ami de Trajan. L'évêque, son successeur, nous a laissé, à la tête de ses éloges, une description charmante de ce lieu; on y voit un homme enthousiaste des lettres et du repos, un historien qui a l'imagination d'un poëte, un évêque nourri des doux mensonges de la mythologie païenne; car il nous peint avec transport ses jardins baignés par les flots du lac, l'ombre et la fraîcheur de ses bois, ses coteaux, ses eaux jaillissantes, le silence profond et le calme de sa solitude; une statue élevée dans ses jardins à la Nature; au-dedans, un salon où présidoit Apollon avec sa lyre, et les neuf Muses avec leurs attributs; un autre où présidoit Minerve; sa bibliothèque, qui étoit sous la garde de Mercure; ensuite l'appartement des trois Grâces, orné de colonnes doriques et de peintures les plus riantes; au-dehors, l'étendue pure et transparente du lac, ses détours tortueux, ses rivages ornés d'oliviers et de lauriers; et, dans l'éloignement, des villes, des promontoires, des coteaux en amphithéâtre, chargés de vignes; et les hauteurs naissantes des Alpes couvertes de bois et de pâturages, où l'œil voyoit de loin errer des troupeaux. Au centre de cette

belle habitation, étoit un cabinet où Paul Jove avoit rassemblé à grands frais les portraits de tous les hommes célèbres. On peut dire qu'il avoit une collection de grands hommes, comme dans d'autres temps on a fait des collections d'histoire naturelle ; il fut aidé dans cette recherche par des particuliers et des souverains. Le fameux Fernand Cortès lui envoya son portrait avant de mourir. On ne peut douter que d'autres qui n'avoient pas le même droit, n'aient voulu donner le même exemple ; mais il y a apparence que Paul Jove ne plaçoit pas tous ceux qui s'envoyoient eux-mêmes ; dans le choix de ses grands hommes, il s'en rapportoit un peu moins à eux qu'à la renommée.

C'est pour servir d'explication à ces portraits, qu'il composa ses éloges. D'abord, ils ont le mérite d'être très-courts; ils renferment quelquefois en peu de lignes, et d'autres fois en peu de pages, l'idée du caractère, des actions, des ouvrages de celui qu'il loue, ou du moins dont il parle ; car quelquefois il fait le portrait d'hommes plus célèbres que vertueux ; mais il les représente tels qu'ils sont, loue les vertus, admire les talens et déteste les crimes. En second lieu, ces éloges sont la plupart historiques, et des faits vrais valent beaucoup mieux que de la fausse éloquence. Enfin, ils ont le mérite de présenter une grande variété d'hommes, quelques-uns grands, et presque tous

fameux, de tous les pays, de toutes les religions, de tous les rangs et de tous les siècles.

Ainsi on y voit, parmi les anciens, Alexandre, Pyrrhus, Annibal et Scipion; parmi les destructeurs de l'empire, Attila et Totila; parmi ses vengeurs, Narsès qui, né esclave, devint général, et qui, eunuque, fut un grand homme.

Dans le nouvel empire d'Occident, Charlemagne, le plus grand homme de la France, et peut-être de l'Europe moderne; et ce Frédéric Barberousse, sous qui commença la lutte sanglante du sacerdoce contre l'empire, qui fit la guerre aux papes et aux Sarrazins, et mourut dans son pélerinage guerrier.

En France, Godefroi de Bouillon, chef de la seule croisade qui ait réussi; Charles VIII, qui conquit et perdit le royaume de Naples avec la même rapidité; Louis XII, qui fut tour à tour dupe de ses amis et de ses ennemis, mais à qui on pardonna tout, parce qu'il étoit bon; François Ier qui, à beaucoup de défauts, mêla des qualités brillantes; le maréchal de Trivulce, sur la tombe duquel on grava : *Ici repose celui qui ne reposa jamais*; le maréchal de Lautrec, également opiniâtre et malheureux; Gaston de Foix, si connu par son courage brillant et par la bataille de Ravenne qu'il gagna, et où il perdit la vie; enfin, ce connétable de Bourbon, si terrible

à son maître, et dont l'âme altière eut à la fois le plaisir et le malheur d'être si bien vengé.

En Espagne, vous trouverez Ferdinand le Catholique, qui chassa et vainquit les rois maures, et trompa tous les rois chrétiens; Charles-Quint, heureux et tout-puissant, politique par lui-même, grand par ses généraux, et cette foule de héros dans tous les genres, qui servoient alors l'Espagne; Christophe Colomb, qui lui créa un nouveau monde; Fernand Cortès qui, avec cinq cents hommes, lui soumit un empire de six cents lieues; Antoine de Lève qui, de simple soldat, parvint à être duc et prince, et, plus que cela, grand homme de guerre; Pierre de Navarre, autre soldat de fortune, célèbre par ses talens, et parce que le premier il inventa les mines; Gonsalve de Cordoue, surnommé le grand capitaine, mais qui put compter plus de victoires que de vertus; le fameux duc d'Albe, qui servit Charles-Quint à Pavie, à Tunis, en Allemagne, gagna contre les protestans la bataille de Mulberg, conquit le Portugal sous Philippe II, mais qui se déshonora dans les Pays-Bas, par les dix-huit mille hommes qu'il se vantoit d'avoir fait passer par la main du bourreau; enfin, le jeune marquis de Pescaire, aimable et brillant, qui contribua au gain de plusieurs batailles, fut à la fois capitaine et homme de lettres, épousa une femme

célèbre par son esprit comme par sa beauté, et mourut à trente-deux ans, d'une maladie très-courte, peu de temps après que Charles-Quint eut été instruit que le pape lui avoit proposé de se faire roi de Naples.

Si nous parcourons l'Italie, ces éloges nous offrent un très-grand nombre d'hommes qui, dans le cours du quinzième ou seizième siècle, s'y distinguèrent par le gouvernement, ou par les armes. Il faut se rappeler qu'alors l'Italie étoit divisée et sanglante : une foule de tyrans, ou étrangers, ou domestiques, déchiroient ce beau pays pour le partager ; les papes excommunioient, combattoient et négocioient pour se faire un état. Les empereurs n'avoient point perdu de vue ce fantôme d'empire romain, que de temps en temps ils vouloient faire revivre. Les rois de France, poussés et par leur propre inquiétude et par celle de leur nation, avoient la fureur de conquérir Naples et Milan. Le sénat de Venise, politique et hardi, commerçant et guerrier, vouloit dominer sur la mer et s'étendre en terre-ferme ; une foule de villes et de républiques étoient agitées à la fois par les orages de la liberté et par ceux de la guerre ; des factions s'élevoient, se choquoient et tomboient ; des conjurés et des tyrans périssoient tour à tour ; des généraux qui n'avoient pour bien qu'une armée, la vendoient à qui vou-

loit ou pouvoit la payer. Partout les intérêts religieux se mêloient aux intérêts politiques, et les crimes aux grandes actions. Tel étoit l'esprit de ce temps; et parmi ces dangers, ces espérances, ces craintes, il dut naître une foule d'âmes extraordinaires dans tous les rangs, qui se développèrent, pour ainsi dire, avec leur siècle, et qui en reçurent le mouvement, ou qui donnèrent le leur. Paul Jove a fait l'éloge ou le portrait de tous ces hommes, la plupart plus courageux que saints; mais dans cette foule de noms, on aime à retrouver à Florence, les Médicis; à Milan, ces fameux Sforces, dont l'un, simple paysan, devint un grand homme, et l'autre, bâtard de ce paysan, devint souverain; à Rome, les Colonnes, presque tous politiques ou guerriers; à Venise, plusieurs doges et quelques généraux; à Gênes, ce célèbre André Doria, qui vainquit tour à tour et fit vaincre Charles-Quint, redoutable à François Ier et à Soliman; mais grand surtout pour avoir rendu la liberté à sa patrie, dont il pouvoit être le maître.

Si vous portez vos regards plus loin, vous trouverez en Hongrie ce fameux Jean Hunniade qui combattit les Turcs, et simple général d'un peuple libre, fut plus absolu que vingt rois; et ce Mathias Corvin, son fils, le seul exemple peut-être d'un grand homme fils d'un grand homme;

en Epire, Scanderberg, grand prince dans un petit état; et parmi les orientaux, ce Saladin, aussi poli que fier, ennemi généreux et conquérant humain; Tamerlan, un de ces Tartares qui ont bouleversé le monde; Bajazet, qui commença comme Alexandre, et finit comme Darius; d'abord le plus terrible des hommes, ensuite le plus malheureux: Amurat II, le seul prince turc qui ait été philosophe, qui abdiqua deux fois le trône, et y remonta deux fois pour vaincre; Mahomet II, qui conquit avec tant de rapidité, et récompensa les arts avec tant de magnificence; Sélim, qui subjugua l'Egypte, et détruisit cette aristocratie guerrière établie depuis trois cents ans aux bords du Nil, par des soldats tartares; Soliman, vainqueur de l'Euphrate au Danube, qui prit Babylone et assiégea Vienne; le fameux Barberousse Chérédin, son amiral, qui de pirate devint roi; et cet Ismaël Sophi, qui, au commencement du seizième siècle, prêcha les armes à la main, et en dogmatisant conquit la Perse, comme Mahomet avoit conquis l'Arabie.

A la suite de tous ces noms de guerriers ou de princes rassemblés des trois parties du monde, c'est un spectacle curieux de retrouver les noms du Dante, de Pétrarque, de Bocace, de l'Arioste, du cardinal Bibiena, auteur de la comédie de *la Calandre*, jouée au Vatican sous Léon X, et du

célèbre Machiavel ; sans compter cette foule innombrable de savans, presque tous grecs ou italiens, qui, dénués, il est vrai, de ce mérite rare du génie, contribuèrent cependant, par leurs travaux, au rétablissement des lettres, en faisant revivre les langues qui ne s'étoient conservées que chez les chrétiens de Constantinople, et la philosophie ancienne qui, depuis la chute de l'empire, n'avoit été cultivée que par les musulmans arabes.

Tel est le spectacle aussi varié que rapide que nous présentent les éloges de Paul Jove. Je me contenterai ici d'ajouter quelques remarques. Il est d'abord fort singulier que ce panégyriste, ayant loué près d'une centaine de princes grecs, idolâtres, musulmans et chrétiens, n'ait pas fait l'éloge d'un seul pape : il étoit cependant Italien et évêque. Je remarquerai ensuite qu'il a fait l'éloge de plusieurs princes qui étoient encore vivans, et dans ces articles il change tout à coup de ton ; il ne raconte plus, il loue, et l'historien devient déclamateur. Voici comment débute l'éloge de Charles-Quint. « Je te salue trois fois, » très-grand, auguste Charles-Quint, qui, par » le concours et l'union des vertus les plus rares, » as mérité le surnom de très-invincible empe- » reur. » On reconnoît à cette grande phrase, que Charles-Quint devoit lire l'article. Un autre

assez singulier, c'est celui où il parle de ce Christiern, roi de Danemarck, surnommé le Néron du nord, qui, après avoir juré aux Suédois la paix sur une hostie, fit égorger, comme on sait, au milieu d'un repas, tout le sénat de Suède, deux évêques et quatre-vingt-quatorze citoyens des plus distingués. Quoique ce prince fût encore vivant, Paul Jove ose l'appeler de son véritable nom, c'est-à-dire un monstre : il est vrai que ce monstre étoit alors détrôné et enfermé dans une cage de fer, mais beaucoup d'autres auroient craint que la cage ne fût brisée, et que ce monstre, en remontant sur le trône, ce qui est arrivé quelquefois, ne redevînt un très-grand prince. Enfin, pour connoître l'esprit de ce temps-là, il ne sera pas inutile d'obesrver que Paul Jove loue avec transport ce Pic de la Mirandole, l'homme de l'Europe, et peut-être du monde, qui, à son âge, eût entassé dans sa tête le plus de mots et le moins d'idées; qu'il n'ose point blâmer trop ouvertement ce Jérôme Savonarole, enthousiaste et fourbe, qui, déclamant en chaire contre les Médicis, faisoit des prophéties et des cabales, et vouloit, dans Florence, jouer à la fois le rôle de Brutus et d'un homme inspiré; qu'enfin, il loue Machiavel de très-bonne foi, et ne pense pas même à s'étonner de ses principes : car le machiavélisme qui n'existe plus sans doute, et qu'une

politique éclairée et sage a dû bannir pour jamais, né, dans ces siècles orageux, du choc de mille intérêts et de l'excès de toutes les ambitions, joint à la foiblesse de chaque pouvoir, fait uniquement pour des âmes qui suppléoient à la force par la ruse, et aux talens par les crimes, étoit, pendant quelque temps, devenu en Europe la maladie des meilleurs esprits, à peu près comme certaines pestes qui, nées dans un climat, ont fait le tour du monde, et n'ont disparu qu'après avoir ravagé le globe.

CHAPITRE XXVI.

Des oraisons funèbres et des éloges dans les premiers temps de la littérature française, depuis François Ier, *jusqu'à la fin du règne de Henri IV.*

Après avoir suivi le genre des éloges chez les peuples barbares, où ils n'étoient que l'expression guerrière de l'enthousiasme qu'inspiroit la valeur; chez les Egyptiens, où la religion les faisoit servir à la morale; chez les anciens Grecs, où ils furent employés tour à tour par la philosophie et la politique; chez les premiers Romains,

où ils furent consacrés d'abord à ce qu'ils nommoient vertu, c'est-à-dire à l'amour de la liberté et de la patrie; sous les empereurs, où ils ne devinrent qu'une étiquette d'esclaves, qui trop souvent parloient à des tyrans; enfin, chez les savans du seizième siècle, où ils ne furent, pour ainsi dire, qu'une affaire de style et un amas de sons harmonieux dans une langue étrangère qu'on vouloit faire revivre; il est temps de voir ce qu'ils ont été en France et dans notre langue même. Je m'arrêterai peu sur les anciens monumens que nous avons dans ce genre. L'esprit, le goût, l'éloquence, la langue même, rien n'étoit formé. Nous avons été long-temps des barbares pleins d'imagination et de gaîté, qui savions danser et combattre, mais qui ne savions pas écrire. L'esprit humain, toujours curieux, aime à revenir quelquefois sur ces temps de son enfance; mais quand on a jeté un coup-d'œil sur des masures ou des palais gothiques, on aime ensuite à se reposer sur les grands monumens de l'architecture moderne. En repassant les premiers temps de notre littérature, et les éloges écrits dans notre langue, il ne sera pas inutile de remarquer souvent à qui ces éloges ont été prodigués, et de comparer quelquefois les vertus dont le panégyriste parle, avec les vices plus réels dont parle l'histoire. Peut-être à force de reprocher aux hom-

mes leur bassesse, parviendra-t-on à les faire rougir : mais quand on ne pourroit l'espérer, il est doux du moins de venger la vérité, que la flatterie est toujours prête à immoler à l'intérêt. L'indignation même que l'on éprouve contre le mensonge, est utile ; elle affermit dans l'heureuse habitude d'être libre, et dans le besoin d'être vrai.

Les éloges funèbres que nous avons vu établir chez tous les peuples, ne furent connus en France que sur la fin du quatorzième siècle. On croit que le premier Français à qui on rendit cet hommage, fut le célèbre Duguesclin : c'étoit le prix de ses vertus (1). Ce grand homme mérita sans doute

(1) Cette oraison funèbre fut prononcée en 1389, c'est-à-dire neuf ans après la mort du connétable, par un évêque d'Auxerre, et en présence de toute la cour. Le texte fut : *Nominatus est usque ad extrema :* son nom a été connu aux extrémités de la terre. Ensuite l'orateur entrant dans le détail des victoires, des faits d'armes, de toutes les grandes actions de Duguesclin, prouva que ce grand homme avoit rempli tous les devoirs d'un vrai chevalier, puisqu'il avoit uni au plus haut degré la probité et la valeur. Il remonta à l'origine et à la première institution de la chevalerie, et la représenta comme une institution politique, militaire et sacrée, aussi nécessaire pour la défense que pour le gouvernement des états, et qui demandoit, dans un guerrier, l'accord de

que cet usage commençât par lui. Il faudroit seulement que ce qui étoit alors une distinction flatteuse, n'eût pas cessé d'en être une. Mais il en est ainsi de presque tous les honneurs : la justice les institue, la politique les conserve quelque temps au mérite, bientôt la vanité les réclame comme un droit, le vice les usurpe par l'intrigue : au lieu d'honorer ceux à qui on les accorde, quelquefois ceux qui les obtiennent les déshonorent ; et ce qui devoit être glorieux et rare, finit par être prodigué et avili. Voilà l'histoire des éloges funèbres parmi nous, et apparemment chez toutes les nations. Ils sont devenus trop souvent des discours, où, avec une fausse éloquence, on célèbre des vertus encore plus fausses, et où l'on étale avec pompe des titres que le mort a flétris, des talens qu'il n'a point eus, et des services qu'il n'a pu rendre.

La collection des oraisons funèbres que nous

---

la probité et du courage, des vertus et de l'honneur. Il finit par exhorter tous les seigneurs de la cour qui étoient présens, à ne jamais prendre les armes que par l'ordre et pour le service de leur maître, s'ils vouloient, comme Duguesclin, remplir les devoirs de la chevalerie, et mériter à la fois l'approbation de Dieu et l'estime des hommes. Tel est l'extrait de cette oraison funèbre, qui nous a été conservée par le moine de Saint-Denis, historien de Charles VI.

avons dans notre langue, commence à peu près en 1547, c'est-à-dire à la mort de François Ier.

Ce prince, qui eut bien plus l'éclat et les vertus d'un chevalier, que la politique et les talens d'un roi, fut loué sans réserve; et il ne faut pas s'en étonner : une nation militaire et brave dut estimer sa valeur; une noblesse, qui respiroit l'enthousiasme de la chevalerie, dut applaudir ses propres vertus dans son chef; les hommes de lettres et les savans, qui commençoient en France à s'emparer de l'opinion et dirigeoient déjà la renommée, dûrent célébrer à l'envi le prince qui les honoroit. Ses malheurs même à la bataille de Pavie, où, à des fautes trop réelles, il mêla de la grandeur de caractère, dûrent ajouter à sa célébrité, en fixant sur lui les yeux de l'Europe, et devoient surtout intéresser un peuple qui pardonne tout pour le courage, et se rallie toujours au mot de l'honneur.

Ses contemporains gravèrent sur son tombeau le titre de grand. Il faut convenir que, s'il avoit pu le mériter, c'eût été par son respect pour ses connoissances et le désir qu'il eut d'éclairer sa nation. Il entrevit ces principes étouffés tour à tour par l'ignorance et par l'orgueil, qu'il n'y a ni législation, ni politique sans lumières; que ceux qui éclairent l'humanité, sont les bienfaiteurs des rois

comme des peuples; que l'autorité de ceux qui commandent n'est jamais plus forte que lorsqu'elle est unie à l'autorité de ceux qui pensent; que le défaut de lumière, en obscurcissant tout, a quelquefois rendu tous les droits douteux, et même les plus sacrés, ceux des souverains; qu'un peuple ignorant devient nécessairement ou un peuple vil et sans ressort, destiné à être la proie du premier qui daignera le vaincre, ou un peuple inquiet et d'une activité féroce; que des esclaves qui servent un bandeau sur les yeux, en sont bien plus terribles, si leur main vient à s'armer, et frappe au hasard; qu'enfin, tous les princes qui, avant lui, avoient obtenu l'estime de leur siècle et les regards de la postérité, depuis Alexandre jusqu'à Charlemagne, depuis Auguste jusqu'à Tamerlan, né Tartare et fondateur d'une académie à Samarcande, tous, dédaignant une gloire vile et distribuée par des esclaves ignorans, avoient voulu avoir pour témoins de leurs actions des hommes de génie, et relever partout la gloire du trône par celle des arts. Ce fut là le vrai mérite de François Ier. Il honora donc les lettres, et les lettres reconnoissantes ordonnèrent à l'Europe de célébrer ce prince, et de placer le vaincu à côté du vainqueur.

Après François Ier, Henri II, son successeur et son fils, eut l'honneur d'un panégyrique, même

de son vivant. On trouve, en 1555, un éloge qui lui est adressé sur la *grandeur* de son règne. Qu'on ne s'étonne pas de ce mot : tous les peuples désirent que leur maître soit grand, et aiment à se le persuader. La vanité de celui qui obéit, s'enorgueillit des titres prodigués à celui qui commande. L'esclave même veut donner de la dignité à ses fers; à plus forte raison le sujet libre, et qui obéit aux lois sous un monarque. A l'égard de Henri II, son nom aujourd'hui ne réveille plus l'idée de *grandeur*. Ce roi brave, mais d'une valeur moins éclatante que son père, protecteur des lettres, mais sans cette espèce de passion qui tient de l'enthousiasme, et le fait naître chez les autres; avide de gloire, mais incapable de cette hauteur de génie qui s'ouvre de nouvelles routes pour y parvenir; gouverné par des favoris qui dirigeoient à leur gré sa foiblesse ou sa force, et poussé en même temps par l'esprit de sa nation et de son siècle, qu'il trouva créé et auquel il n'ajouta rien, n'eut ni dans l'esprit, ni dans l'âme, cette espèce de ressort qui fait la grandeur. On peut dire que son règne ne fut qu'une représentation affoiblie du règne de François Ier. Dans la religion, dans la guerre, dans la finance et dans les lois, il suivit les sentiers tracés. Les événemens eurent de l'importance, sans avoir une sorte de caractère; et presque toujours en action,

mais sans être animé de ces forces vives qui font les grands changemens et dessinent avec énergie les caractères, soit en bien, soit en mal, ce prince donna beaucoup de mouvement à l'Europe, sans acquérir beaucoup de célébrité.

L'homme d'état juge ; le panégyriste loue, et n'a besoin que d'un prétexte, encore s'en passe-t-il quelquefois. Henri II, estimable à plusieurs égards, dut être célébré, et surtout dans l'époque de ses succès. On sait que dans la suite il eut des revers, et se laissa écraser par cet ennemi actif, dont la vigilance sombre et terrible, étendue à la fois sur les deux mondes, enchaînoit l'Amérique, gouvernoit l'Espagne, et désoloit l'Europe. Les batailles de Gravelines et de Saint-Quentin ne furent que des malheurs; mais la paix de Cateau-Cambresis fut une honte. Au rapport de tous les historiens, elle déshonora le roi et le trône; au rapport d'un panégyriste, ce fut le sacrifice d'un grand homme au bien de l'Europe. Il n'est pas inutile d'ajouter que l'oraison funèbre de ce prince fut comparée dans le temps à la Cyropédie, le roi à Cyrus, et l'orateur à Xénophon (1).

En 1563, parut un éloge qui dut intéresser la

(1) Sonnet de Joachim du Bellay, sur l'oraison funèbre prononcée, en 1559, par Jérôme de la Rovère, évêque de Toulon.

nation : c'étoit celui de François de Guise, assassiné par Poltrot, devant Orléans. Il fut, comme on sait, le plus grand homme de son siècle : ce fut lui qui défendit Metz contre Charles-Quint, qui rendit Calais à la France, et combattit avec succès l'Espagne, l'Angleterre et l'Empire. Son crime fut d'être trop puissant : c'en étoit un dans une minorité orageuse, et sous un gouvernement foible où plusieurs grands hommes se choquent, et où l'autorité sans vigueur ne peut tenir la balance entre des forces extrêmes qui se combattent. Sa mort fut le premier des assassinats que le fanatisme de ce siècle fit commettre. On connoît de lui ce mot employé dans une de nos plus belles tragédies : « Ta religion t'a ordonné de m'assas- » siner; la mienne m'ordonne de te pardonner ». et de te plaindre. » Ce mot, dont on se souvient, est fort au-dessus d'une oraison funèbre qu'on oublie.

En 1571, c'est-à-dire quelques mois avant la Saint-Barthélemi, fut prononcé et publié un panégyrique en l'honneur de Charles IX. On y vante les grandes actions d'un prince de vingt ans, qui n'avoit pu encore que prêter son nom aux malheurs de son règne. On y célèbre sa bonté, et dans quel moment ! A sa mort il se trouva des orateurs pour le louer. J'ai lu l'oraison funèbre de ce prince, que Muret prononça à Rome, en pré-

sence du pape Grégoire XIII. Non, lorsqu'Antonin et Trajan moururent autrefois dans cette même ville, et que la douleur publique prononça leur éloge en présence des citoyens dont ils avoient fait le bonheur pendant vingt ans, je suis bien sûr qu'on n'y parla pas davantage de vertu, de justice, de larmes et de désolation des peuples. Tous les éloges prononcés à Paris ou dans la France, en l'honneur de Charles IX, sont du même ton. L'unique différence, c'est que nos orateurs français insultent à l'humanité en prose foible et barbare, dans ce jargon qui n'étoit pas encore une langue; au lieu que l'orateur d'Italie, écrivant avec pureté dans la langue de l'ancienne Rome, ses mensonges, du moins, sont doux et harmonieux. Il est triste que les orateurs, chargés des éloges funèbres des hommes puissans, se soient trop souvent réduits eux-mêmes à ne parler que le langage des cours. Ils auroient pu, dans des siècles surtout où la religion avoit tant d'autorité, faire de ces discours la consolation des peuples et la leçon des grands; mais sans doute il faut que chez les hommes tout soit petit, corrompu et foible.

Les panégyriques se succèdent comme les règnes. Si on loua Charles IX, on dut louer Henri III. Nous avons un panégyrique qui lui fut adressé en 1674, à son retour de Pologne. L'orateur,

alors, n'étoit que l'interprète de la voix publique. Le nom de ce prince avoit de l'éclat en Europe ; et tant qu'il ne régna point, il parut digne de régner. Tout le monde sait comment ces espérances et ces éloges furent démentis. Quiconque, dans des momens d'orage, n'est pas un grand homme, paroît même au-dessous de ce qu'il est. Il fut précipité dans l'avilissement et le malheur, et par ses amis et par ses ennemis, et par la force des évènemens, et par sa propre foiblesse, et parce qu'il ne sut presque jamais s'arrêter ni dans l'abandon, ni dans l'usage de sés droits. On connoît d'ailleurs ses confréries et ses scandales, et ce mélange bizarre de superstition et de licence, où il trouvoit l'art de se déshonorer également par ses vertus et par ses vices. Cela n'empêcha point que, dans des panégyriques de son temps, et même après sa mort, il n'ait été appelé *le grand Henri III*. On ne sait comment de pareils exemples n'ont point dégoûté à jamais les souverains d'être loués.

L'année 1586 nous présente un spectacle différent. C'est le célèbre Ronsard, le plus fameux poëte de son siècle, et qui fut aimé tour à tour, et protégé de quatre rois, loué, après sa mort, par l'abbé Duperron, depuis cardinal. On rendit à un homme qui n'avoit que des talens, le même honneur que s'il avoit eu le privilége de faire du

bien à la nation dans quelque grande place (1). Ces distinctions accordées au génie, dans certains siècles, sont une espèce de réparation des injustices qu'il a trop souvent essuyées dans d'autres. Elles servent encore à prouver qu'il y a dans les talens une grandeur personnelle, qu'on a cru quelquefois égale à celle des dignités. Quoi qu'il en soit, Duperron prononça cette oraison funèbre, qui eut alors beaucoup de succès, et

(1) M. de Thou rapporte qu'on célébra à Paris un service magnifique en l'honneur de Ronsard. Le roi y envoya sa musique. Des princes du sang, une foule de gens de la cour, et tous les hommes les plus célèbres par leur esprit et leurs talens, y assistèrent. Le parlement de Paris s'y rendit par députés. La foule étoit si grande, que le cardinal de Bourbon ne put fendre la presse, et fut obligé de s'en retourner. L'orateur lui-même ne put entrer dans la chapelle, et prononça l'oraison funèbre de dessus un perron. Il y avoit des auditeurs jusque sur les toits. Le même jour, on publia un grand nombre d'éloges funèbres en l'honneur du mort. Ronsard étoit enterré dans le prieuré de S. Côme, auprès de Tours : un conseiller au parlement de Paris, vingt ans après, lui fit élever un mausolée de marbre, orné d'inscriptions, avec une très-belle statue, faite par le meilleur artiste du temps. Enfin, on écrivit son histoire, et l'on ne manqua point d'observer qu'il étoit né le même jour que François I^er^ perdit la bataille de Pavie, comme si apparemment la nature eût voulu consoler la France.

qu'on ne peut plus lire. Il y emploie près de vingt pages à dire qu'il ne sait comment s'y prendre pour traiter un sujet si grand. Ces puérilités s'appeloient alors de l'éloquence ; et Duperron comme orateur, et Ronsard comme poëte, sont aujourd'hui également inconnus. Cent ans plus tard, ils eussent été probablement de grands hommes. Ainsi Fontenelle a dit de Saint Thomas, que dans d'autres circonstances il eût peut-être été Descartes ; et il n'a manqué à Roger Bacon, moine au treizième siècle, que d'être le contemporain des Leibnitz et des Newton, pour être leur égal.

Deux ans après, le cardinal Duperron fut choisi par le roi pour faire un éloge funèbre, qui prêtoit bien plus à l'éloquence : c'étoit celui de la fameuse Marie Stuart. On sait qu'à tous les agrémens de la figure, elle joignit tous ceux de l'esprit. Sa beauté fit ses malheurs, parce qu'elle produisit ses foiblesses, et peut-être ses crimes. Egarée par l'amour, et poursuivie par l'intérêt et la vengeance, elle trouva une prison dans un pays où elle avoit cherché un asile, et fut décapitée par la politique barbare de cette Élisabeth, qui n'étoit que son égale, et n'avoit pas le droit d'être son juge. Il y a des sujets qui ne peuvent manquer de réussir : la mort d'une femme et d'une reine sur un échafaud, tant de beauté jointe à tant d'in-

fortune, la pitié si naturelle pour le malheur, l'attachement des Français pour une princesse élevée parmi eux, et qui avoit été l'épouse d'un de leurs rois; l'intérêt qu'on prend peut-être malgré soi à des malheurs causés par l'amour; le nom même de la religion, car elle fut mêlée à ce grand évènement; et l'Europe, agitée alors de fanatisme, regardoit presque la querelle de deux reines rivales, comme la querelle des catholiques contre les protestans : tout contribua au grand succès de ces éloges funèbres. Duperron tira des larmes de toute l'assemblée. On oublia que Marie Stuart, peu de temps après que son mari eut fait tuer son amant sous ses yeux, avoit épousé l'assassin même de son mari; et l'on ne vit que la plus belle femme de son siècle, fille, veuve, mère de roi, et reine elle-même, qui avoit péri sous le fer d'un bourreau. La pitié et l'esprit de parti lui donnèrent des panégyristes en foule; et ce qu'il n'est pas inutile d'observer, son malheur sembla la justifier aux yeux de la postérité, qui même aujourd'hui ne prononce pas encore son nom sans intérêt.

C'étoit alors, dans presque toute l'Europe, le temps des crimes et des meurtres; mais la barbarie étoit tantôt impétueuse et ardente, tantôt froide et tranquille. L'année 1588 fut marquée par l'assassinat de Henri, duc de Guise, au châ-

teau de Blois. Il n'y a personne qui ne sache et les motifs et les circonstances de ce meurtre. Cet homme hardi et brillant, fait pour éblouir le peuple, pour subjuguer les grands, pour opprimer le roi, courant à la grandeur par les factions, et à la renommée par l'avilissement de son maître; qui s'occupoit de le détrôner sans daigner le haïr; et qui, par mépris, ne s'apercevoit pas même qu'il s'en étoit fait craindre, vivant pour être coupable, mais assassiné, ne parut qu'un héros. La mort de Louis, son frère, massacré le lendemain, révolta encore plus, car il étoit cardinal. Il ne faut point demander si les deux frères furent célébrés par des éloges publics. Les éloges parurent en foule, mais il y en eut un plus remarquable que les autres. Dans ces temps où la superstition se mêloit à la fureur, on voyoit d'un côté des empoisonnemens, des assassinats, et les crimes de la plus flétrissante volupté; de l'autre, des processions, des confréries et des pénitens blancs et noirs; comme si des cérémonies, sans le remords et la vertu, pouvoient expier les crimes; comme si elles n'étoient pas un nouvel outrage pour la divinité, qu'on faisoit semblant d'appaiser en la déshonorant! Henri III lui-même avoit institué des confréries, et, suivi de ses mignons, marchoit à leur tête. Ses confrères, les pénitens de Lyon, n'approuvèrent point du tout la justice qu'il

s'étoit rendue à lui-même, et firent une grande pompe funèbre « en déploration du massacre fait » à Blois, sur Louis et Henri de Lorraine, suivie » d'une oraison sur le même sujet. » Dans tous ces éloges, on eut bien l'audace de peindre le duc de Guise comme l'appui, le héros et le martyr de la religion; lui, pour qui l'église n'avoit été qu'un prétexte de déchirer l'état; lui, qui n'étoit catholique que pour être factieux; lui, dont toute la religion étoit l'envie d'usurper le trône, et qui s'armoit du fanatisme pour marcher à la révolte. Mais il y a apparence que de si lâches mensonges n'étoient ni pour les grands, ni pour les esprits déliés; c'étoit l'appât grossier du peuple qui, dans ces temps de factions et de guerres, étoit souvent opprimé, égorgé et trompé.

Ce double assassinat en produisit un autre l'année suivante 1589, celui de Henri III; et ce qu'il y eut alors de plus étrange, ce fut l'éloge même de l'assassin. Il faut qu'on sache, dans tous les siècles, que ce Jacques Clément, dominicain et parricide, fut loué publiquement dans Paris et dans Rome : le fanatisme qui inspira le meurtre, fit l'apothéose du meurtrier.

On a remarqué que le temps des grands crimes est presque toujours celui des grandes vertus. La nature, agitée et secouée pour ainsi dire dans tous les sens, déploie alors toute son énergie; ses pro-

ductions sont extraordinaires, elle fait naître en foule des monstres et des grands hommes. En 1595, on vit dans Paris un éloge dont le sujet est à jamais respectable; c'étoit l'éloge du président Brisson, pendu quatre ans auparavant pour la cause des rois. Ce citoyen, trop éclairé pour être fanatique, et trop vertueux pour être rebelle, parla aux seize, comme un homme qui préfère son devoir à la vie; et il en fut récompensé en mourant pour l'état. L'infamie de son supplice fut un titre de plus pour sa gloire. Il faut louer l'orateur qui s'honora lui-même en faisant son éloge; pour l'éloge même, il n'ajouta rien à la mémoire de Brisson; il n'en avoit pas besoin.

On aime à voir aussi, en 1609, un panégyrique adressé au duc de Sully; il fut composé par un receveur des finances. Cet ouvrage est foible et peu digne de son sujet; mais c'étoit du moins un hommage rendu à un grand homme, dans un temps où ce grand homme servoit l'état, et où, pour récompense, il n'avoit que les calomnies de la cour, les fureurs des traitans, et la haine de la nation, à qui il faisoit du bien. Il est vrai qu'un an plus tard, l'éloge eût été plus honorable encore, et pour le panégyriste et pour le héros; car en 1610, Sully n'étoit plus rien. Mais il ne faut pas trop exiger des hommes; et s'il y a un exemple d'une statue élevée à un roi après sa mort, il n'y

en a pas de panégyrique adressé à un ministre, après sa disgrâce.

Jamais parmi nous, peut-être, la louange ne fut quelque chose de si respectable et de si grand, que lorsqu'elle fut destinée à célébrer Henri IV; jamais elle ne fut si unanime. Il y a eu quelquefois des réputations, quoiqu'en petit nombre, qui choquoient les mœurs et les idées générales dominantes dans un pays; c'étoit comme un aveu involontaire et forcé, que certaines qualités brillantes arrachoient à ceux même qui étoient le plus loin de les partager : mais quand le mérite d'un grand homme se concilie parfaitement avec les préjugés, le caractère et les penchans d'un peuple, alors sa célébrité doit augmenter, parce que l'amour-propre de chaque citoyen protége pour ainsi dire la réputation du prince; et c'est ce qui arriva à Henri IV. On peut dire qu'il fut véritablement le héros de la France. Ses talens, ses vertus, et jusqu'à ses défauts, tout pour ainsi dire nous appartient. Mornay et Sully purent blâmer l'excès de sa valeur, mais la nation aimoit à s'y reconnoître; la politique même le justifioit. Pour rassurer ses amis, pour étonner ses ennemis, il falloit des prodiges, et il n'avoit presque que des vertus à opposer à des armées : alors la témérité même cessoit de l'être; et ce grand homme appuyoit le peu de forces qu'il

avoit, des forces réelles de l'admiration et de l'enthousiasme. Sa gaîté au milieu des combats, ses bons mots dans la pauvreté et le malheur, toutes ces saillies d'une âme vive et d'un caractère généreux, cette foule de traits que l'on cite, et qui sont à la fois d'un homme d'esprit et d'un héros, sembloient peindre en même temps l'imagination française, et le genre d'esprit avec le caractère national. Enfin, ses amours, ses foiblesses, tous ces sentimens qui le plus souvent étoient des passions, et que les grâces d'un chevalier ennoblissoient encore, lorsqu'ils n'étoient que des goûts, ne paroissoient pas des défauts qu'on pût lui reprocher. La nation, en l'admirant, aimoit à se persuader qu'on peut mêler la galanterie à la grandeur, et que le caractère d'un Français fut en tout temps d'allier la valeur et les plaisirs. Mais ce qui a consacré sa réputation dans l'Europe, c'est sa bonté; c'est cette vertu qui ne permit jamais à la haine d'entrer dans son cœur; qui fit que, sans politique et sans effort, il pardonna toujours, et se seroit cru malheureux de punir; qui, avec ses amis, lui donnoit la familiarité la plus douce, envers ses peuples la bienveillance la plus tendre, avec sa noblesse la plus touchante égalité; ce sentiment si précieux qui, quelquefois dans des momens d'amertume et de malheur, lui faisoit verser les larmes d'un grand

homme au sein de l'amitié; ce sentiment qui aimoit à voir la cabane d'un paysan, à partager son pain, à sourire à une famille rustique qui l'entouroit, ne craignit jamais que les larmes et le désespoir secret de la misère vinssent lui reprocher des malheurs ou des fautes : voilà ce qui lui a concilié les cœurs de tous les peuples, voilà ce qui le fait bénir à Londres comme à Paris. Et qui, en voyant sur presque toute l'étendue de la terre, les hommes si malheureux, tant de fléaux de la nature, tant de fléaux nés des passions et du choc des intérêts, le genre humain écrasé et tremblant, éternellement froissé entre les malheurs nécessaires, et les malheurs que l'indulgence et la bonté auroient pu prévenir, peut se défendre d'un attendrissement involontaire, lorsqu'il voit s'élever un prince qui n'a d'autre passion et d'autre idée que celle de rétablir le bonheur et la paix? Il semble, en s'occupant de lui, en suivant ses actions, en pénétrant dans son cœur, qu'on respire un air plus doux, et que le calme et la sérénité se répandent, du moins pour quelques momens, sur ce globe infortuné qu'on habite.

Peu de princes, dans l'histoire, ont eu ce caractère de bonté, comme Henri IV. Celle d'Auguste fut la bonté d'un politique qui n'a plus d'intérêt à commettre des crimes; celle de Vespasien

fut souillée par l'avarice et par des meurtres; celle de Titus est plus connue par un mot à jamais célèbre, que par des actions; celle des Antonins fut sublime et tendre, mais une certaine austérité de philosophie qui s'y mêloit, lui ôta peut-être ces grâces si douces auxquelles on aime à la reconnoître; parmi nous, celle de Louis XII, à jamais respectée, manque pourtant un peu de la dignité des talens et des grandes actions : car, il faut en convenir, nous sommes bien plus touchés de la bonté d'un grand homme, que de celle d'un prince qui a de mauvais succès et des fautes à se faire pardonner. Mais la bonté de Henri IV fut tout à la fois celle d'un particulier aimable et d'un héros. Il ne faut donc pas s'étonner si, pendant sa vie et après sa mort, il fut célébré par plus de cinq cents panégyristes, tant poëtes qu'orateurs; il ne faut pas s'étonner si, malgré l'éloquence brute et sauvage de son siècle, on ne trouve presqu'aucune des oraisons funèbres de ce prince où il n'y ait quelque mouvement éloquent sur sa mort.

Ici ce sont des imprécations contre le lieu où le meurtre a été commis. L'orateur veut que tous les citoyens, en passant dans cette rue malheureuse, s'arrêtent pour y verser des larmes; il veut que la dernière postérité des Français vienne s'at-

tendrir sur le lieu qui a été teint du sang du meilleur des rois.

Un autre parle tout à coup au meurtrier comme s'il étoit présent, et lui reproche de ne pas s'être laissé attendrir par les vertus d'un si excellent prince. Il peint la haine et la fureur du peuple, qui auroit voulu arracher ce monstre des mains des bourreaux, pour le déchirer de ses propres mains; il peint des Français témoins du supplice, et par un mélange affreux de férocité et de tendresse, changés tout à coup en cannibales, dévorant la chair sanglante de l'assassin.

Un autre s'adresse au peuple qui l'environne, et le prie de suspendre ses larmes, parce qu'il ne peut résister lui-même à un spectacle si touchant, et craint d'être obligé de s'interrompre. Il parle des bienfaits qu'il a lui-même reçus de ce prince dont il étoit aimé; il joint sa douleur particulière à celle de toute la France, et il finit par faire à son bienfaiteur et à son prince, les adieux les plus passionnés, comme l'ami le plus tendre pourroit les faire sur le tombeau et à la vue des cendres de son ami.

Enfin, je citerai encore un de ces discours, dont l'exorde m'a paru aussi simple que touchant. L'orateur raconte qu'un des Hébreux captifs aux bords de l'Euphrate, voulant adoucir l'ennui de

ses malheurs, fait préparer un repas dans sa cabane, et envoie son fils inviter quelques-uns de leurs frères, pour se réunir et se consoler ensemble. Un moment après, son fils accourt, pâle, les yeux en pleurs, et palpitant d'effroi. « O mon père! dit-il au vieillard, plus de festin, plus de joie; je viens de rencontrer un de nos frères égorgé dans la rue. »..... « Et moi aussi, dit l'orateur, j'ai vu le plus affreux des spectacles; j'ai vu dans Paris, au milieu de la pompe et de l'appareil des fêtes, j'ai vu un corps sanglant et percé de coups. Non, ce n'étoit pas celui d'un de nos frères, c'est celui de notre père, celui du meilleur des rois, de Henri IV, etc. »

C'est ainsi que, dans un siècle où l'on n'avoit encore aucune idée de la vraie éloquence, la force d'un sujet pathétique et terrible inspiroit aux orateurs ou des mouvemens, ou des traits heureux (1).

(1) Malgré les défauts incroyables du mauvais goût, quelques-uns de ces discours attachent encore, et intéressent par la force du sentiment qui y est répandu. Souvent l'esprit est rebuté, et les larmes viennent aux yeux: on seroit tenté de rire, et l'on s'attendrit.

Le sujet vous entraîne, et l'on oublie l'orateur pour ne penser qu'au héros.

Ainsi un acteur célèbre (Baron), qui prétendoit que l'émotion est en nous un sentiment involontaire, et

Il est triste qu'un pareil sujet n'ait pas été alors traité par un homme véritablement éloquent, et qui, en prononçant cet éloge funèbre, se proposât un but utile à la nation. En effet, qu'on suppose un orateur doué par la nature de cette magie puissante de la parole, qui a tant d'empire sur les âmes et les remue à son gré; qu'il paroisse aux yeux de la nation assemblée pour rendre les derniers devoirs à Henri IV; qu'il ait sous ses yeux le corps de ce malheureux prince; que peut-être le poignard, instrument du parricide, soit sur le cercueil et exposé à tous les regards; que l'orateur alors élève sa voix, pour rappeler aux Français tous les malheurs que depuis cent ans leur ont causés leurs divisions et tous les crimes du fanatisme et de la politique mêlés ensemble; qu'en commençant par la proscription des Vaudois et les arrêts qui firent consumer dans les flammes vingt-deux villages, et égorger ou brûler des milliers d'hommes, de femmes et d'enfans, il leur rappelle ensuite la conspiration d'Amboise, les batailles de Dreux, de Saint-Denis, de Jarnac, de Montcontour, de Coutras; la nuit de la Saint-

---

presqu'indépendant de l'esprit, en mettant sur des paroles gaies, ou même ridicules, un accent pathétique, attendrissoit peu à peu, et parvenoit à faire couler les larmes.

Barthélemi, l'assassinat du prince de Condé, l'assassinat de François de Guise, l'assassinat de Henri de Guise et de son frère, l'assassinat de Henri III ; plus de mille combats ou siéges, où toujours le sang français avoit coulé par la main des Français ; le fanatisme et la vengeance faisant périr sur les échafauds ou dans les flammes, ceux qui avoient eu le malheur d'échapper à la guerre ; les meurtres, les empoisonnemens, les incendies, les massacres de sang-froid, regardés comme des actions permises ou vertueuses ; les enfans qui n'avoient pas encore vu le jour, arrachés des entrailles palpitantes des mères, pour être écrasés ; qu'il termine enfin cet horrible tableau par l'assassinat de Henri IV, dont le corps sanglant est dans ce moment sous leurs yeux ; qu'alors attestant la religion et l'humanité, il conjure les Français de se réunir, de se regarder comme des concitoyens et des frères ; qu'à la vue de tant de malheurs et de crimes, à la vue de tant de sang versé, il les invite à renoncer à cet esprit de rage, à cette horrible démence qui, pendant un siècle, les a dénaturés, et a fait du peuple le plus doux un peuple de tigres ; que lui-même prononçant un serment à haute voix, il appelle tous les Français pour jurer avec lui sur le corps de Henri IV, sur ses blessures et le reste de son sang, que désormais ils seront unis et oublieront

les affreuses querelles qui les divisent ; qu'ensuite, s'adressant à Henri IV même, il fasse, pour ainsi dire, amende honorable à son ombre, au nom de toute la France et de son siècle, au nom même des siècles suivans, pour cet assassinat, prix si différent de celui que méritoient ses vertus ; qu'il lui annonce les hommages de tous les Français qui naîtront un jour ; qu'en finissant il se prosterne sur sa tombe et la baigne de ses larmes : quelle impression croit-on qu'un pareil discours auroit pu faire sur des milliers d'hommes assemblés, et dans un moment où le spectacle seul du corps de ce prince, sans être aidé de l'éloquence de l'orateur, suffisoit pour émouvoir et attendrir ? Peut-être l'effet de ce discours ne se seroit-il pas borné à une émotion passagère ; peut-être par la suite auroit-il pu prévenir de nouvelles divisions et de nouveaux crimes.

Au reste, les louanges prodiguées à la mémoire de Henri IV, à l'instant de sa mort, ne furent point semblables à tant d'éloges de princes ou d'hommes puissans qui, après avoir retenti sous les voûtes des temples dans une cérémonie funèbre, semblent, le moment d'après, aller se perdre et s'ensevelir avec eux dans la tombe qui les attend. La justice et la renommée qui le louèrent sur son tombeau, ne s'éloignèrent des bords

du mausolée, que pour aller répéter ces éloges de pays en pays et de siècle en siècle.

On peut dire qu'aujourd'hui ce prince a une espèce de culte parmi nous; tous les talens et tous les arts ont été employés à lui rendre hommage. Les mémoires de Sully, en peignant les détails de sa vie domestique, nous ont rendu son souvenir encore plus cher, parce qu'ils montrent partout l'homme sensible à côté du grand homme. Un homme célèbre a immortalisé ses vertus comme sa valeur. Le pinceau de Rubens a tracé son apothéose sur la toile: l'art des Phidias offre sa statue aux regards de tous les citoyens; l'éloquence et le zèle ont produit une foule d'ouvrages qui lui sont tous consacrés, et où la sensibilité loue la vertu; le pinceau, la gravure, la sculpture même, ont multiplié ses bustes ou ses portraits. Le citoyen obscur aime à décorer son appartement de cette image, comme il aime à voir le portrait d'un ami ou d'un père. On a représenté quelques-unes des époques de sa vie, en bronze et en marbre; on les a fait servir d'ornement à ces boîtes, invention et amusement du luxe, que le goût et les modes françaises font valoir et distribuent dans l'Europe: le peuple même connoît et bénit sa mémoire. Le peuple, courbé sous ses travaux, prononce souvent le nom de

Henri IV, et attache à ce nom des idées qui l'intéressent. Enfin, lorsque la mort, parmi nous, ouvre les tombeaux où reposent les cendres de nos rois, la foule des citoyens qu'une curiosité inquiète et sombre précipite sous ces voûtes, pour y voir à la fois les monumens de la grandeur et de la foiblesse humaine, à la lueur des flambeaux et des torches funèbres qui éclairent ces lieux, semblent ne demander, ne chercher que Henri IV. Ils s'arrêtent au pied de son cercueil, ils l'examinent, ils l'entourent, ils semblent lui redemander un grand homme, et se livrent avec un mélange d'attendrissement et de terreur à toutes les idées que la vue de ce tombeau leur inspire (1). Tel est l'hommage qu'au bout de 190 ans la reconnoissance des peuples rend encore aux vertus des rois. On ne peut comparer cette espèce de culte qu'à celui que les habitans de l'ancienne Rome rendirent à la mémoire d'Antonin. On sait que, pendant deux siècles, chaque citoyen dans sa maison, eut l'image de cet empereur. On sait que les pères de famille l'invoquoient ; et les tyrans même, prenant le surnom d'Antonin pour en imposer, se couvroient de ce nom sacré,

(1) Voyez la fin de l'éloge de Henri IV, par La Harpe, et l'estampe qui est à la tête du discours.

comme, dans les pays et dans les temps d'asiles, les assassins couroient se mettre à l'abri sous les statues des dieux.

CHAPITRE XXVII.

Des panégyriques ou éloges adressés à Louis XIII, au cardinal de Richelieu, et au cardinal Mazarin.

Un prince disoit à son fils en mourant : « Je te » lègue tout, mes armées, mes états, mes tré- » sors, et le souvenir de ce que j'ai fait de bien, » mais je ne puis te léguer ma gloire ; si tu n'en » as une qui te soit personnelle, la mienne n'est » qu'un fardeau pour toi. » C'est ce que Henri IV mourant auroit dû dire à Louis XIII. Cependant plusieurs des panégyristes qui avoient loué le père, célébrèrent le fils ; mais le père fut loué à titre de grand homme ; et le fils trop souvent à titre de prince ; ce n'est pas que Louis XIII n'eût des qualités d'un roi, mais aucune n'eut de l'éclat. Soit timidité, soit paresse, il ignora le grand art des hommes en place, celui d'imposer à la renommée. Son caractère, comme son règne, offrent une foule de contradictions ; il eut un

enchaînement de victoires, et leur éclat lui fut, pour ainsi dire, étranger; il eut des talens militaires, et à peine aujourd'hui ces talens sont connus; il eut de l'agrément dans l'esprit, et montra la plus grande indifférence pour les lettres; la nature lui avoit donné du courage, et même celui qui affronte la mort, et il n'eut jamais celui de commander. Il avoit besoin d'être dominé, et flotta sans cesse entre le désir de secouer le joug, et la nécessité de le reprendre; mais le plus grand contraste de son règne, c'est que jamais peut-être il n'y eut moins d'activité dans le souverain, et jamais le gouvernement ne déploya sa force avec plus de fermeté au-dehors, et une sévérité si imposante et quelquefois si terrible au-dedans.

Tel fut Louis XIII comme prince: dans le particulier, on vit des contrastes aussi frappans; son caractère le forçoit à élever des favoris, son caractère le forçoit à les haïr. Au milieu des succès, il fut malheureux. L'allié de Gustave-Adolphe, et celui dont les armées ébranloient le trône de l'empereur et resserroient l'Espagne, redouta sa mère, sa femme, son frère, et jusqu'au ministre qui le faisoit vaincre.

On sent bien qu'un tel caractère est peu favorable aux éloges; mais les panégyristes poursuivent encore plus les rois, que souvent les rois ne

sont empressés à les faire ; il paroît même que Louis XIII en fut importuné ; peut-être que son esprit naturel lui fit haïr de bonne heure un genre d'éloquence qui, le plus souvent, n'a rien de vrai, et qui au moins est vide d'idées ; peut-être aussi qu'un homme calme et sans passions doit mieux sentir le ridicule de ce qui est exagéré, et c'est le vice nécessaire de tout ce qui est harangue ; peut-être enfin que tant d'éloges sur de grands évènemens auxquels il avoit peu de part, lui rappeloient un peu trop sa foiblesse et une gloire étrangère. Quoi qu'il en soit, on rapporte que, se regardant un jour dans une glace, étonné de se voir déjà tant de cheveux blancs, il en accusa les complimenteurs et panégyristes éternels qu'il étoit condamné à entendre depuis qu'il étoit roi.

Dès 1611, c'est-à-dire dès la seconde année de son règne, on lui adressa un panégyrique ; il n'avoit alors que dix ans. On se doute bien quel devoit être le ton de cet ouvrage. Flatter un jeune prince sur des qualités qu'il n'a point encore, c'est presque lui défendre de les acquérir ; c'est immoler à la vanité d'un moment la félicité d'un demi-siècle.

La paix de 1623 avec les protestans du royaume, et la prise de la Rochelle en 1629, furent encore le sujet d'un très-grand nombre de panégyri-

ques et d'éloges. Ces deux guerres, où un roi eut le malheur de combattre contre ses peuples, furent véritablement l'époque la plus brillante de sa vie: il y montra la plus grande valeur, et cette intrépidité froide qui, dans les dangers, honoreroit tout autre même qu'un prince; mais il fut plus aisé à Louis XIII d'avoir des succès que de la réputation. Loué par une foule d'orateurs, chanté par Malherbe, célébré à sa mort par Lingendes, placé par la nature entre Richelieu et Corneille, il prouva que le caractère seul peut donner du prix aux actions, aux vertus, aux succès même, et que les panégyristes, malgré leurs talens, ne donnent pas toujours le ton à la renommée. On peut dire que sous ce règne la gloire environna le trône sans parvenir jusqu'au prince.

Cette gloire se porta toute entière vers Richelieu. Lorsque dans une monarchie il s'élève un sujet qui, par les circonstances ou ses talens, obtient un grand pouvoir, aussitôt les hommages et les regards se tournent de ce côté; tout ce qui est foible, est porté, par sa foiblesse même, à admirer ce qui est puissant; mais si ce sujet qui commande a une grandeur altière qui en impose, si par son caractère il entraîne tout, s'il se sent nécessaire à son maître en le servant, si à cette grandeur empruntée qu'il avoit d'abord,

l'accroissement des capitales ; si ce n'étoit pas forcer la noblesse à dépendre de la faveur, au lieu de dépendre du devoir ; s'il n'y auroit pas eu plus de grandeur comme de vraie politique à laisser les nobles dans leurs terres, à les contenir, et à déployer sur eux une autorité qui les accoutumât à être sujets, sans les forcer à être courtisans. Si on leur objecte la difficulté, ils répondent par l'exemple de Henri IV qui, affermi sur le trône, suivit ce plan, et le suivit avec succès. Ils conviennent enfin que peut-être, dans de vastes empires, tels que la Chine et la Russie, où, entre la capitale et les provinces, il y a quelquefois douze cents lieues de distance, la réaction du centre aux extrémités doit être souvent arrêtée dans sa course ; qu'ainsi il pourroit être utile d'y rassembler dans une cour tous les grands, comme des otages de l'obéissance publique et de la leur : mais ils demandent s'il en est de même dans les petits états de l'Europe, où le maître est toujours sous l'œil de la nation, et la nation sous l'œil du maître, et où l'autorité inévitable et prompte peut à chaque instant tomber sur le coupable.

Les appréciateurs sévères du cardinal de Richelieu examinent ensuite quels sont les moyens dont ce ministre se servit pour élever l'autorité royale et la sienne au-dessus des grands qu'il

combattoit, et ils lui reprochent ses haines, ses vengeances, et ce caractère fier et terrible qui ne pardonna jamais.

Ainsi, sur le même ministère, on présente deux tableaux; l'un d'éclat et de grandeur, l'autre moins favorable sans doute. C'est à ceux qui ont étudié l'histoire, à juger sur les faits. En général, ces grandes vues du ministère, qui s'occupent de projets d'humanité, et qui, par des établissemens utiles, cherchent à tirer le plus grand parti possible et de la terre et des hommes, semblent lui avoir été peu connues. Ce n'est pas qu'il liât sa grandeur à celle de sa nation; mais l'espèce de grandeur qu'il lui donna, fut toute en renommée. Soit le défaut des circonstances, soit celui d'une imagination ardente et forte, il fut sans cesse entraîné vers des objets d'éclat. Peut-être ressembla-t-il au sénat de Rome, qui remuoit toutes les nations pour être le maître de la sienne, et cimentoit son pouvoir au-dedans par les victoires et le sang versé au loin sur les champs de bataille.

Quelque jugement qu'on porte sur le caractère moral de ce ministre, le premier de son siècle, et fort supérieur aux Buckingham et aux Olivarès qu'il eut à combattre, son nom, dans tous les temps, sera mis bien loin hors de la foule des noms ordinaires, parce qu'il donna une grande

impulsion au-dehors; qu'il changea la direction des choses au-dedans; qu'il abattit ce qui paroissoit ne pouvoir l'être; qu'il prépara, par son influence et son génie, un siècle célèbre; enfin, parce qu'un grand caractère en impose même à la postérité, et que la plupart des hommes ayant une imagination vive et une âme foible, ont besoin d'être étonnés, et veulent dans la société comme dans une tragédie, du mouvement et des secousses : de-là, en pensant aux hommes d'état qui ont agité les nations, une sorte de respect qui se joint quelquefois à la haine, et une admiration pénible, mêlée de plaisir et de crainte.

Après Richelieu, il seroit difficile de ne pas dire un mot des panégyriques ou éloges adressés au cardinal Mazarin. Il fut beaucoup moins loué : il n'avoit ni cet éclat de grandeur qui éblouit, ni ce caractère altier qui, respirant la hauteur et la vengeance, subjugue par la terreur même. On adore à proportion que l'on craint. Il y avoit plus d'offrandes à Rome sur les autels de la Fièvre, que sur ceux de la Concorde et de la Paix. On sait qu'en général Mazarin étoit timide et foible; il caressoit les ennemis dont Richelieu eût abattu les têtes. Avec cette conduite, on est moins haï sans doute, mais on n'en paroît pas plus grand. Il est des hommes qui pardonnent encore plutôt

le mal qu'on fait avec éclat, que le bien qu'on fait avec foiblesse; d'ailleurs, le rôle que ce ministre joua dans la Fronde, ses fuites, ses terreurs, sa proscription, source de plaisanteries; les bons mots des Marigny et des Grammont, espèce d'armes qui soumet à l'homme d'esprit l'homme puissant, et qu'il est plus aisé de dédaigner en apparence que de ne pas craindre; les vaudevilles et les chansons qui, chez un peuple léger, communiquent si rapidement le ridicule, et l'éternisent, tout cela devoit peu contribuer à exciter l'enthousiasme des orateurs. Il faut une certaine dignité de réputation, pour soutenir la pompe des éloges. Ajoutez que les talens de Mazarin n'étoient pas assez éclatans pour racheter ses défauts. Il n'eut ni dans les factions la fierté brillante et l'esprit romanesque et imposant du cardinal de Retz, ni dans les affaires l'activité et le coup-d'œil d'aigle de Richelieu, ni dans les vues économiques les principes de Sully, ni dans l'administration intérieure les détails de Colbert, ni dans les desseins politiques l'audace, et je ne sais quelle profondeur vaste du cardinal Alberoni. Son grand mérite fut l'art de négocier; il y porta toute la finesse italienne avec la sagacité d'un homme qui, pour s'élever, a eu besoin de connoître les hommes, et a appris à les manier, en les faisant servir d'instrumens à sa fortune. C'est ce qui en

siècles où, en respectant les rangs, on respecte encore plus la vérité : c'est alors qu'on attache une égale honte à être satirique ou flatteur ; alors l'estime est pour le génie, le respect pour la vertu, et les bienséances pour les titres.

CHAPITRE XXVIII.

Des obstacles qui avoient retardé l'éloquence parmi nous ; de sa renaissance, de sa marche et de ses progrès.

Nous voici parvenus au siècle de Louis XIV ; car tant que Mazarin vécut, Louis XIV ne régna point ; le prince n'exista qu'à la mort du ministre. Ce siècle est ordinairement nommé le siècle des grands hommes ; on l'appelleroit avec autant de vérité le siècle des éloges ; jamais on ne loua tant : ce fut pour ainsi dire la maladie de la nation. Heureusement l'éloquence et le goût s'étoient formés. Au défaut de la fierté du caractère, on avoit du moins le mérite du génie. On louoit tantôt avec délicatesse, tantôt avec pompe ; et ces courtisans polis, sous un gouvernement qui avoit de l'éclat, mêloient de la dignité dans leurs hommages, et honoroient par l'éloquence les maîtres qu'ils flattoient.

Il seroit peut-être curieux de chercher comment l'éloquence, perdue depuis tant de siècles, après avoir régné à Athènes, à Rome et dans Byzance, reparut au bout de douze cents ans chez les descendans des Celtes, et dans un pays où il n'y avoit ni liberté à venger, ni intérêts d'état à défendre : tout sembloit s'opposer à cette révolution.

Le premier instrument de l'éloquence, c'est la langue; et la nôtre étoit barbare. Née au dixième siècle, composée en partie de la langue romaine qui étoit le reste du langage de nos premiers vainqueurs, de la langue des Gaulois ou des Celtes, de la langue des anciens sauvages des bords du Rhin, de la langue des Scandinaves ou des Danois qui, sous le nom de Normands, vinrent ravager l'Europe, et s'établir en France après l'avoir désolée, elle fut long-temps, comme la monarchie française, un amas de débris. Les dialectes sauvages du nord, qui y dominoient, rendoient la plupart de ses sons durs et barbares. On ne l'ignore point, c'est la douceur du climat, c'est la molle souplesse des organes, c'est la politesse des mœurs, c'est le désir de plaire en flattant l'âme et l'oreille par l'expression d'un sentiment doux, qui polit les langues et les rend souples et harmonieuses. Mais des peuples ou chasseurs ou guerriers, nés sous un ciel âpre

et rigoureux, ne pouvoient avoir qu'un langage semblable à leurs mœurs, et inculte comme leurs champs et leurs forêts.

Dès qu'ils avoient paru dans les Gaules, ils avoient commencé par y corrompre la langue romaine. Ils l'avoient dénaturée, même en l'adoptant; et substituant à toutes les terminaisons des mots, qui, pour la plupart, étoient variées et sonores, des terminaisons tout à la fois dures et monotones, on avoit entendu de tous côtés des espèces de hurlemens sourds, succéder à des sons éclatans et harmonieux. Ces barbares traitèrent la langue, comme d'autres barbares en Italie avoient traité les arts, lorsqu'ils défiguroient des statues et des bas-reliefs antiques pour les accommoder aux plus grossiers usages, ou qu'avec des tronçons de colonnes et des débris de chapiteaux corinthiens, ils construisoient les chaumières destinées à les loger. La langue française conserva pendant plusieurs siècles cette âpreté de sons, monument de son origine; mais peu à peu elle perdit ses prononciations barbares, et se rapprocha par degrés de l'harmonie: car il en est des langues, comme des sables qui roulent dans les rivières et qui s'arrondissent par le mouvement, ou comme de ces dés avec lesquels Descartes composoit le monde, et dont les inégalités et les angles se brisoient en se heurtant: Peut-être même, chez un

peuple dont l'humeur sociable et douce aime à communiquer ses sentimens et ses idées, et chez qui les femmes de tout temps exercèrent leur empire, la parole dut se perfectionner et s'adoucir un peu plutôt que chez d'autres nations, qui avoient moins le goût et le besoin de la société que nous.

C'étoit peu pour la langue d'avoir perdu sa rudesse, il falloit encore qu'elle multipliât le nombre de ses mots. Les Français alors n'étoient pas assez instruits pour embrasser d'un coup-d'œil la nature, et comparer tous les signes de leur langage à l'univers réel que ces signes devoient représenter. Ce procédé qui, peut-être, n'a été celui d'aucun peuple, pourroit tout au plus convenir à une nation de philosophes; et dans notre grossièreté naïve, nous étions bien loin de mériter ce nom; mais différens hasards suppléèrent à ce qui nous manquoit du côté de la réflexion et du système.

On ne peut douter que les croisades n'aient influé sur cette révolution. On sait que, dans ces grandes émigrations, tous les peuples, et par conséquent toutes les langues, se mêlèrent: Français, Italiens, Anglais et Allemands, tout se rapprocha. L'habitant des bords de la Tamise et du Tibre fut obligé de converser et de traiter avec celui qui étoit né sur les bords de

la Loire ou du Danube. Il est impossible que dans un espace de plus de deux cents ans, tous ces idiomes n'aient beaucoup emprunté les uns des autres, et ne se soient mutuellement enrichis. La douceur même du climat de l'Asie, l'établissement dans ces beaux lieux, de nouvelles idées et des sensations nouvelles, le commerce, les négociations et les traités avec les Sarrazins et les Arabes qui avoient alors des connoissances et des lumières, devoient nécessairement ajouter aux trésors des langues; mais ce qui dut contribuer le plus à enrichir la langue française, ce fut le commerce avec Constantinople. Quoique les Grecs de ce temps-là fussent aussi loin peut-être de ressembler aux Grecs du temps de Constantin et de Julien, que ceux-ci étoient éloignés des Grecs du temps de Périclès et d'Alexandre, cependant ils parloient toujours la langue d'Homère et de Platon, ils cultivoient les arts; et ces plantes dégénérées, à demi-étouffées par un gouvernement féroce et foible, et par une superstition qui resserroit tout, portoient encore au bout de quinze cents ans, sur les bords de la mer Noire, des fruits fort supérieurs à tout ce qui étoit connu dans le reste de l'Europe.

Outre la communication que les Français eurent d'abord avec les Grecs comme le reste des

croisés, dans la suite ils se rendirent maîtres de Constantinople, et y fondèrent un nouvel empire qui subsista près de soixante ans. Dans toute cette époque, l'empire grec fut presqu'une province de la France; alors la langue des vaincus dut enrichir de ses dépouilles celle des vainqueurs. C'est peut-être là, parmi nous, l'époque de cette foule de mots grecs que nous avons adoptés; c'est pour cette raison, peut-être, que notre langue qui, dans son origine, a été formée en partie des débris de la langue romaine, a cependant, pour les mouvemens et pour les tours, et quelquefois pour la syntaxe, beaucoup plus d'analogie avec la langue de Démosthène et de Sophocle, qu'avec celle de Cicéron et de Térence. Cette analogie ou ce rapport dut augmenter à la renaissance des lettres. Plusieurs savans dans tous les genres, qui dans Paris avoient l'ambition de passer pour des citoyens d'Athènes, nous donnèrent encore un grand nombre de mots empruntés de la langue qu'ils admiroient; seulement ces mots se déguisèrent sous une terminaison française, comme des étrangers qui prennent l'habit du pays qu'ils viennent habiter.

A peu près dans la même époque commencèrent nos guerres d'Italie; et sous Charles VIII, Louis XII et François Ier, nous inondâmes ce beau pays, où les arts florissoient parmi les

la Loire ou du Danube. Il est impossible que dans un espace de plus de deux cents ans, tous ces idiomes n'aient beaucoup emprunté les uns des autres, et ne se soient mutuellement enrichis. La douceur même du climat de l'Asie, l'établissement dans ces beaux lieux, de nouvelles idées et des sensations nouvelles, le commerce, les négociations et les traités avec les Sarrazins et les Arabes qui avoient alors des connoissances et des lumières, devoient nécessairement ajouter aux trésors des langues; mais ce qui dut contribuer le plus à enrichir la langue française, ce fut le commerce avec Constantinople. Quoique les Grecs de ce temps-là fussent aussi loin peut-être de ressembler aux Grecs du temps de Constantin et de Julien, que ceux-ci étoient éloignés des Grecs du temps de Périclès et d'Alexandre, cependant ils parloient toujours la langue d'Homère et de Platon, ils cultivoient les arts; et ces plantes dégénérées, à demi-étouffées par un gouvernement féroce et foible, et par une superstition qui resserroit tout, portoient encore au bout de quinze cents ans, sur les bords de la mer Noire, des fruits fort supérieurs à tout ce qui étoit connu dans le reste de l'Europe.

Outre la communication que les Français eurent d'abord avec les Grecs comme le reste des

croisés, dans la suite ils se rendirent maîtres de Constantinople, et y fondèrent un nouvel empire qui subsista près de soixante ans. Dans toute cette époque, l'empire grec fut presqu'une province de la France; alors la langue des vaincus dut enrichir de ses dépouilles celle des vainqueurs. C'est peut-être là, parmi nous, l'époque de cette foule de mots grecs que nous avons adoptés; c'est pour cette raison, peut-être, que notre langue qui, dans son origine, a été formée en partie des débris de la langue romaine, a cependant, pour les mouvemens et pour les tours, et quelquefois pour la syntaxe, beaucoup plus d'analogie avec la langue de Démosthène et de Sophocle, qu'avec celle de Cicéron et de Térence. Cette analogie ou ce rapport dut augmenter à la renaissance des lettres. Plusieurs savans dans tous les genres, qui dans Paris avoient l'ambition de passer pour des citoyens d'Athènes, nous donnèrent encore un grand nombre de mots empruntés de la langue qu'ils admiroient; seulement ces mots se déguisèrent sous une terminaison française, comme des étrangers qui prennent l'habit du pays qu'ils viennent habiter.

A peu près dans la même époque commencèrent nos guerres d'Italie; et sous Charles VIII, Louis XII et François Ier, nous inondâmes ce beau pays, où les arts florissoient parmi les

la Loire ou du Danube. Il est impossible que dans un espace de plus de deux cents ans, tous ces idiomes n'aient beaucoup emprunté lès uns des autres, et ne se soient mutuellement enrichis. La douceur même du climat de l'Asie, l'établissement dans ces beaux lieux, de nouvelles idées et des sensations nouvelles, le commerce, les négociations et les traités avec les Sarrazins et les Arabes qui avoient alors des connoissances et des lumières, devoient nécessairement ajouter aux trésors des langues; mais ce qui dut contribuer le plus à enrichir la langue française, ce fut le commerce avec Constantinople. Quoique les Grecs de ce temps-là fussent aussi loin peut-être de ressembler aux Grecs du temps de Constantin et de Julien, que ceux-ci étoient éloignés des Grecs du temps de Périclès et d'Alexandre, cependant ils parloient toujours la langue d'Homère et de Platon, ils cultivoient les arts; et ces plantes dégénérées, à demi-étouffées par un gouvernement féroce et foible, et par une superstition qui resserroit tout, portoient encore au bout de quinze cents ans, sur les bords de la mer Noire, des fruits fort supérieurs à tout ce qui étoit connu dans le reste de l'Europe.

Outre la communication que les Français eurent d'abord avec les Grecs comme le reste des

croisés, dans la suite ils se rendirent maîtres de Constantinople, et y fondèrent un nouvel empire qui subsista près de soixante ans. Dans toute cette époque, l'empire grec fut presqu'une province de la France; alors la langue des vaincus dut enrichir de ses dépouilles celle des vainqueurs. C'est peut-être là, parmi nous, l'époque de cette foule de mots grecs que nous avons adoptés; c'est pour cette raison, peut-être, que notre langue qui, dans son origine, a été formée en partie des débris de la langue romaine, a cependant, pour les mouvemens et pour les tours, et quelquefois pour la syntaxe, beaucoup plus d'analogie avec la langue de Démosthène et de Sophocle, qu'avec celle de Cicéron et de Térence. Cette analogie ou ce rapport dut augmenter à la renaissance des lettres. Plusieurs savans dans tous les genres, qui dans Paris avoient l'ambition de passer pour des citoyens d'Athènes, nous donnèrent encore un grand nombre de mots empruntés de la langue qu'ils admiroient; seulement ces mots se déguisèrent sous une terminaison française, comme des étrangers qui prennent l'habit du pays qu'ils viennent habiter.

A peu près dans la même époque commencèrent nos guerres d'Italie; et sous Charles VIII, Louis XII et François Ier, nous inondâmes ce beau pays, où les arts florissoient parmi les

la Loire ou du Danube. Il est impossible que dans un espace de plus de deux cents ans, tous ces idiomes n'aient beaucoup emprunté les uns des autres, et ne se soient mutuellement enrichis. La douceur même du climat de l'Asie, l'établissement dans ces beaux lieux, de nouvelles idées et des sensations nouvelles, le commerce, les négociations et les traités avec les Sarrazins et les Arabes qui avoient alors des connoissances et des lumières, devoient nécessairement ajouter aux trésors des langues; mais ce qui dut contribuer le plus à enrichir la langue française, ce fut le commerce avec Constantinople. Quoique les Grecs de ce temps-là fussent aussi loin peut-être de ressembler aux Grecs du temps de Constantin et de Julien, que ceux-ci étoient éloignés des Grecs du temps de Périclès et d'Alexandre, cependant ils parloient toujours la langue d'Homère et de Platon, ils cultivoient les arts; et ces plantes dégénérées, à demi-étouffées par un gouvernement féroce et foible, et par une superstition qui resserroit tout, portoient encore au bout de quinze cents ans, sur les bords de la mer Noire, des fruits fort supérieurs à tout ce qui étoit connu dans le reste de l'Europe.

Outre la communication que les Français eurent d'abord avec les Grecs comme le reste des

croisés, dans la suite ils se rendirent maîtres de Constantinople, et y fondèrent un nouvel empire qui subsista près de soixante ans. Dans toute cette époque, l'empire grec fut presqu'une province de la France; alors la langue des vaincus dut enrichir de ses dépouilles celle des vainqueurs. C'est peut-être là, parmi nous, l'époque de cette foule de mots grecs que nous avons adoptés; c'est pour cette raison, peut-être, que notre langue qui, dans son origine, a été formée en partie des débris de la langue romaine, a cependant, pour les mouvemens et pour les tours, et quelquefois pour la syntaxe, beaucoup plus d'analogie avec la langue de Démosthène et de Sophocle, qu'avec celle de Cicéron et de Térence. Cette analogie ou ce rapport dut augmenter à la renaissance des lettres. Plusieurs savans dans tous les genres, qui dans Paris avoient l'ambition de passer pour des citoyens d'Athènes, nous donnèrent encore un grand nombre de mots empruntés de la langue qu'ils admiroient; seulement ces mots se déguisèrent sous une terminaison française, comme des étrangers qui prennent l'habit du pays qu'ils viennent habiter.

A peu près dans la même époque commencèrent nos guerres d'Italie; et sous Charles VIII, Louis XII et François Ier, nous inondâmes ce beau pays, où les arts florissoient parmi les

agitations de la liberté et de la guerre. Alors la langue harmonieuse et douce de l'Arioste et du Tasse, la langue forte et précise de Machiavel et du Dante, vint donner de nouvelles leçons comme de nouvelles richesses à la nôtre. Nous conquîmes des royaumes et nous polîmes notre langage ; et si le fruit de nos victoires nous échappa, nous sûmes du moins conserver nos lumières. Ainsi, par la suite des siècles et des hasards, la langue française se formoit, s'enrichissoit, s'épuroit par degrés.

Bientôt cette partie des hommes qui pense, tandis que l'autre se déchire, s'occupa de goût, lorsqu'ailleurs on s'occupoit de carnage. On se mit à étudier les anciens ; Platon et Virgile, Homère et Lucrèce, Sophocle et Cicéron, devinrent les maîtres et les précepteurs des Gaulois. La lecture assidue de ces grands hommes, et le génie qu'ils ont déployé en maniant leur langue, donna un plus grand caractère à la nôtre. Nous recueillîmes, dans ce commerce, de nouvelles images, de nouveaux rapports et d'expressions et d'idées ; nous ajoutâmes à la fécondité des mots la fécondité des tours ; mais le goût ne présidoit point encore à ce choix. Nous ignorions alors que chaque langue a son caractère dépendant du climat, des mœurs, du gouvernement, des occupations habituelles de chaque peuple ; nous ne

savions pas que chaque langue a des principes qui sont une suite nécessaire de ses premières formes, et de sa constitution générale, qu'on ne peut changer sans la détruire. Ainsi nous entassâmes d'abord dans la nôtre, sans règle et sans choix, toutes les richesses qui s'offrirent à nous, à peu près comme l'indigence avide se précipite sur des trésors qu'elle rencontre, et dans le premier moment ne peut distinguer ce qui convient à son caractère ou à ses besoins. Ce fut là l'époque de la plus grande abondance de notre langue, et c'est l'époque d'Amyot et de Montagne; mais, entre ces deux écrivains, il y a pour la langue même une différence marquée: celle de Montagne, par les tours, par les formes, par l'assemblage des mots et le caractère des images, a presque partout la physionomie des langues anciennes; il semble le plus souvent qu'il n'y a que la terminaison des mots de français, et que l'usage qu'il en fait appartient à la langue d'Athènes ou de Rome. Le style d'Amyot, avec une prodigieuse abondance, a beaucoup plus le tour et la marche de notre langue; on peut dire, de son temps, qu'il avoit pour ainsi dire fondu dans l'ancienne naïveté gauloise toutes les richesses nouvelles, et qu'en conservant l'esprit général de la langue, il en avoit fait disparoître les mélanges qui sembloient l'altérer.

Après ces deux écrivains, qui tous deux, pour le style même, sont encore célèbres, la langue tendit insensiblement à un nouveau caractère : elle s'éloigna de la force et de la hardiesse énergique de l'un, pour prendre je ne sais quoi de plus circonspect et de plus sage, conforme à la raison tranquille qui préside à la plupart de nos écrits ; elle s'éloigna de la simplicité naïve de l'autre, pour prendre un caractère de délicatesse et de dignité, qui est une suite de notre gouvernement, et de l'influence que la cour, les femmes et les grands doivent avoir sur la langue dans une monarchie. Alors elle perdit une foule de termes qui ne furent point remplacés ; et semblables à ces arbres que le fer émonde avec sécurité, non pour leur faire porter plus de fruits, mais pour satisfaire à un vain luxe de décoration, elle fut moins riche et plus soignée ; elle acquit en même temps du goût, de la réserve et de la noblesse. Dans la suite, elle devoit réparer une partie de ces pertes, par les ouvrages des grands écrivains du siècle de Louis XIV, et par ce don puissant qu'ont les hommes de génie de féconder les langues, en jetant dans le public une foule d'expressions neuves et pittoresques, que les hommes médiocres ou froids ne manquent pas de censurer d'abord, parce qu'ils sont gouvernés par l'habitude, et qu'il est plus aisé, en tout genre, de critiquer que

d'inventer. Elle devoit encore réparer ces pertes, dans notre siècle, par un grand nombre de termes que la connoissance générale de la philosophie, des sciences et des arts, a répandus parmi nous, et qu'elle a rendus, depuis trente ans, familiers à la nation; mais dans l'époque qui précéda ces deux siècles, la langue perdit de sa richesse sans beaucoup gagner du côté du génie, et, par une espèce de hauteur, aspirant à la noblesse, elle fut tout à la fois dédaigneuse et pauvre.

On sent que jusque-là elle devoit être encore peu favorable à l'éloquence. Nous avions déjà eu un grand nombre d'essais dans ce genre; mais ces essais avoient beaucoup plus de réputation que de mérite. L'harmonie n'étoit point encore née; l'harmonie, qui est la musique du langage, qui, par le mélange heureux des nombres et des sons, exprime le caractère du sentiment et de la pensée, et sait peindre à l'oreille comme les couleurs peignent aux yeux; l'harmonie, qui établit une espèce de balancement et d'équilibre entre les différentes parties du discours, qui les lie ou les enchaîne, les suspend ou les précipite, et flatte continuellement l'oreille, qu'elle entraîne comme un fleuve qui coule sans s'arrêter jamais. Duperron, un de nos premiers orateurs, et qui passa pour un homme de génie, ne la connut pas. Coëffeteau, qui fut long-temps célèbre par la

pureté du langage, et qu'on citoit encore sous Louis XIV, la soupçonna peut-être, mais ne la trouva point. Lingendes fit le premier des efforts heureux pour la chercher; et dans son oraison funèbre de Louis XIII, d'ailleurs assez médiocre, on en rencontre assez souvent des traces. Enfin, Balzac la créa parmi nous; Balzac qui eut longtemps la plus grande réputation, et qu'on n'estime point assez aujourd'hui; dont les lettres sans doute sont peu intéressantes et quelquefois ridicules, mais qui, dans ses ouvrages, et surtout dans son *Aristippe* et dans son *Prince*, à travers des fautes de goût, a semé une foule de vérités de tous les pays et de tous les temps, et où l'on retrouve l'âme d'un citoyen et la hauteur de la vertu, relevées quelquefois par l'expression de Tacite.

On sait qu'il accoutuma le premier les oreilles françaises au nombre et à l'harmonie de la prose, et contribua à perfectionner notre langue, en lui donnant une qualité de plus. Ce mérite le fit appeler, dans son siècle, le créateur de l'éloquence: mais il en eut les formes bien plus que les mouvemens et la chaleur, et trop souvent il prit l'exagération pour l'éloquence même. Cette erreur fut autant celle de son siècle que la sienne. Ceux qui commencent à cultiver un art, ne s'en font jamais une idée bien nette; ils connoissent mieux

le but que les moyens, et en voulant l'atteindre, ils le passent. Peut-être même, dans tous les arts, poésie, peinture, sculpture, architecture, éloquence, tous les peuples et tous les siècles ont-ils commencé par l'exagération. On veut produire un grand effet, et l'on croit ne pouvoir y réussir qu'en agrandissant. L'art de se réduire est plus difficile; et il n'est pas donné à tout le monde de faire naître l'admiration et le plaisir, en ne présentant que ce qui est. Il faut avoir long-temps mesuré ses forces; il faut avoir appris à les gouverner avec souplesse, pour savoir les arrêter au besoin. Peut-être même cette espèce de pente à l'exagération tient-elle au génie de ceux qui font les premiers pas chez tous les peuples. Il faut, pour créer, qu'ils aient plus d'imagination que de raison; il faut qu'ils aient une certaine vigueur d'âme qui les emporte et les entraîne loin de ce qui est ordinaire. Ainsi probablement on fit des colosses avant la Vénus de Médicis et l'Apollon du Belvéder; on bâtit les pyramides d'Egypte avant les ouvrages d'une architecture noble et régulière. Homère précéda Virgile; Corneille, Racine, et Michel-Ange, Raphaël. On doit donc être moins étonné de la teinte d'exagération qui se trouve dans tous nos premiers orateurs. La littérature espagnole, qui étoit alors très-connue en France, dut contribuer encore à nous donner

une fausse grandeur; elle put influer sur l'éloquence, comme elle influa sur nos pièces de théâtre et nos romans. D'ailleurs l'étude même des anciens, et notre première admiration pour Athènes et pour Rome, dans un temps où notre goût n'étoit pas encore formé, purent nous égarer; ces modèles avoient quelque chose de trop disproportionné à notre foiblesse, et surtout à nos mœurs. Un bourgeois de Paris, qui écrivoit des lettres à un autre bourgeois ou à un homme de la cour, vouloit intéresser comme Cicéron écrivant à Atticus sur César et Pompée, ou comme Pline qui consultoit Trajan. Un avocat plaidant pour une maison ou les limites d'un jardin, prétendoit bien être aussi éloquent que Démosthène appelant les Grecs à la liberté, ou que l'orateur romain repoussant du haut de la tribune les fureurs de Claudius et d'Antoine. Trop au-dessous de ces grands intérêts, on vouloit cependant les égaler; on vouloit mettre de petites choses modernes au niveau de ces grandes choses antiques qui nous étonnent par leur hauteur, et dont la distance augmente encore le respect qu'elles nous inspirent: de-là l'emphase et les grands mots, et les citations des anciens, et la magnificence du style portée dans des affaires pour lesquelles, sous peine d'être ridicule, il falloit le style du monde le plus simple.

Le désir de copier la grandeur grecque et romaine avoit corrompu notre goût : le désir d'imiter ces mêmes peuples dans la partie technique, et pour ainsi dire le mécanisme de leur langage, retarda, au même siècle de Louis XIV, la marche et les progrès de notre langue. On sait que les langues anciennes avoient une foule de mots qui exprimoient, non point des idées, mais le rapport des idées qui précédoient avec celles qui devoient suivre; des mots qui serpentoient à travers la marche du discours, pour en rapprocher toutes les parties et en faire la liaison et le ciment, rappeloient par un signe la phrase qui étoit écoulée, appeloient celle qui devoit naître, rempliſſoient les intervalles, animoient, vivifioient, enchaînoient tout, et donnoient à la fois, au corps du discours, de l'unité, du mouvement et de la souplesse. Des hommes qui avoient plus réfléchi sur les langues des anciens, que sur le caractère de la nôtre, voulurent y transporter ce genre de beauté auquel elle se refusoit. Nous avons, en général, très-peu de ces termes qui servent de liaison. On voulut y suppléer en les multipliant, en les répétant, en attachant un très-grand nombre de phrases accessoires à la phrase principale, en créant un faux style périodique, qui marchoit toujours escorté de détails et de choses incidentes; qui, au lieu de se développer avec net-

teté, offusquoit la vue par des embarras, et dans sa lenteur n'avoit qu'une fausse gravité sans noblesse. Alors la langue se traîna au lieu de marcher : elle fut souvent en contraste avec les sentimens, avec les idées ; elle le fut surtout avec le caractère national. Ce système de langue forma une espèce de secte : Vaugelas, d'Ablancourt et Patru, hommes très-estimables d'ailleurs, et qui n'ont pas peu contribué à régler parmi nous et à épurer le langage, en furent comme les chefs. Elle dura long-temps ; elle eut sa superstition comme toutes les sectes, et ne pardonna pas toujours à ceux qui avoient des principes opposés. Heureusement Pascal, La Rochefoucault et La Bruyère, poussés par leur génie et par le genre même qu'ils traitoient, prirent une route opposée, et plus conforme en même temps et à la langue et à la nation. Ils détachèrent les idées ; ils les firent succéder l'une à l'autre rapidement ; ils donnèrent plus de précision à la phrase ; ils la débarrassèrent d'un vain luxe et d'un cortége inutile de mots, et voulurent que la pensée s'élançât pour ainsi dire dans le style, avec toute sa vivacité et sa force, comme elle est dans l'âme, et dégagée de tous ces liens importuns qui pourroient la gêner. Peu à peu le caractère de notre langue fut connu. L'éloquence même qui, dans sa marche soutenue, a le plus besoin de liaison, à celle des

mots qui nous manquent, substitua celle des idées. Sans aucune chaîne apparente, tout se tint, tout fut entraîné par la force des choses même. Le style se débarrassa de ses entraves; la pensée fut libre, la marche rapide, et le langage put se prêter avec souplesse à suivre tous les mouvemens de l'âme, comme un danseur qui accompagne la mesure et suit l'instrument sans que rien le gêne, au gré de son oreille ralentit ou précipite ses pas.

Tels furent, pendant plusieurs siècles, les obstacles que la langue française eut à vaincre, et une partie des progrès qu'elle eut à faire. Mais pour créer des orateurs, une langue, même perfectionnée, ne suffit point. L'éloquence n'est pas de ces fruits qui naissent dans tous les sols et sous tous les climats; elle a besoin d'être échauffée et nourrie par la liberté. Dans les anciennes républiques, l'éloquence faisoit partie de la constitution; sans elle point de gouvernement, point d'état. C'étoit elle qui portoit, qui abolissoit les lois, qui ordonnoit la guerre, qui faisoit marcher les armées, qui menoit les citoyens sur les champs de bataille, qui consacroit leurs cendres lorsqu'ils étoient morts en combattant; c'étoit elle qui, de dessus la tribune, veilloit contre les tyrans, et faisoit retentir de loin, à l'oreille des citoyens, le bruit des chaînes qui les menaçoient.

Chez les républicains, l'éloquence étoit un spectacle ; les citoyens demeuroient des jours entiers à écouter leurs orateurs, avides des émotions qu'ils recevoient, et impatiens d'être agités. Il falloit nécessairement, à un pareil peuple, la liberté, le loisir, l'aisance ; il falloit des esclaves chargés de travailler pour eux, et de suppléer à tous les soins de la vie ; enfin, il n'y a peut-être jamais eu de grande éloquence que devant le peuple. C'étoit devant le peuple que tonnoit Démosthène, et l'éloquence étoit proscrite dans l'aréopage. Cicéron, comme orateur, étoit dix fois plus grand devant le peuple, qu'il ne l'a jamais été en discutant dans le sénat. Il faut à l'éloquence une assemblée orageuse, et qu'elle puisse agiter ; il lui faut des hommes sur lesquels elle puisse secouer et promener à son gré les passions. C'est le peuple qui frémit, qui palpite, qui jette des cris, qui verse des larmes. C'est devant le peuple que Tiberius Gracchus s'écrioit : « Les » bêtes féroces ont un antre où elles peuvent se » réfugier et trouver un asile ; mais vous, citoyens » romains, vous, maîtres d'une partie du monde, » vous n'avez pas un toit où vous puissiez repo- » ser ; vous n'avez ni un foyer, ni un asile, ni un » tombeau. » C'est devant le peuple que l'orateur d'Athènes s'écrioit : « Vous vous informez si Phi- » lippe est vivant, ou si Philippe est mort; eh !

» que vous importe? si Philippe étoit mort, de-
» main vous feriez un autre Philippe. » C'est dans la chambre des communes, c'est devant cinq cents hommes assemblés qu'un orateur anglais, dans une séance qui avoit duré un jour entier, et où l'on proposoit de remettre une affaire importante au lendemain, s'écria : « Non, je veux savoir au-
» jourd'hui, et avant de me retirer, si je me cou-
» cherai ce soir citoyen libre d'Angleterre, ou
» esclave des tyrans qui veulent m'opprimer. » C'est dans la même chambre qu'un orateur, voulant décider la nation à la guerre, après une journée entière de débats, le soir, à la lueur sombre des flambeaux qui éclairoient la salle, peignit le fantôme effrayant d'une domination étrangère, qui vouloit, disoit-il, remplir l'Europe, et après s'être étendu dans le continent, alloit traverser les mers, alloit aborder sur leur rivage, et apparoître tout à coup au milieu d'eux, traînant après lui la tyrannie, la servitude et les chaînes. C'est alors que l'assemblée s'émut, comme si, dans ce moment, elle avoit vu le fantôme percer la terre et s'élever. Non, l'orateur républicain n'est pas un vain discoureur, chargé de cadencer des mots; ce n'est pas l'amusement d'une société ou d'un cercle; c'est un homme à qui la nature a remis un empire inévitable; c'est le défenseur d'une nation, c'est un souverain, c'est un maître;

c'est lui qui fait trembler les ennemis de sa patrie. Aussi Philippe, qui ne pouvoit subjuguer la Grèce, tant que Démosthène respiroit, Philippe, qui avoit pu vaincre une armée à Chéronée, mais qui n'avoit pas vaincu Athènes, tant que Démosthène étoit un de ses citoyens, pour que ce Démosthène si terrible lui fût livré, offroit une ville en échange. Il donnoit vingt mille de ses sujets pour acheter un pareil ennemi.

Qu'est-ce que nos orateurs, qu'est-ce que notre éloquence ont de commun avec ces peuples? Dans la plupart des constitutions modernes, un orateur n'est rien, ne peut rien. Que fait-il? qu'a-t-il à espérer? quels sont les grands intérêts qu'il a à défendre? quel est aujourd'hui, dans presque tous les états, le lieu et le temps où un homme éloquent puisse sauver sa patrie? Faites naître, si vous le pouvez, à Constantinople, un homme avec le génie de l'éloquence, donnez-lui une âme noble et grande, et cette vigueur de sentimens que nous admirons dans les anciens orateurs; il faudra qu'il l'étouffe; il faudra qu'il asservisse ses passions généreuses aux circonstances, et dompte son génie; semblable à ce Grec qui, fait prisonnier par les Perses, et entraîné loin de son pays, à la cour des satrapes, forcé de plier à la servitude un caractère qui étoit né pour la liberté, employoit tous les jours le pouvoir de la

musique, et le mode le plus capable de porter la mollesse dans l'âme, pour adoucir, s'il étoit possible, la fierté de la sienne, et supporter l'esclavage et les fers avec moins de regret.

Dans les monarchies heureuses et tempérées par les lois, quoique la nation jouisse de la liberté que les lois donnent, on sent bien cependant que cette liberté n'est pas aussi favorable à l'orateur que celle des républiques. Outre que l'éloquence n'influe en rien sur l'état, et qu'il n'y a presque jamais de grands talens sans grands objets, les esprits, les âmes, les caractères, tout y est assujéti à une certaine mesure. Les rangs et les distinctions d'état étant plus marqués, imposent plus de gêne; de-là naissent les ménagemens et les égards. L'orateur républicain use de sa force toute entière; l'orateur d'une monarchie est toujours occupé d'arrêter la sienne. L'un appartient à la passion qui le domine et règne sur lui; l'autre a les bienséances pour maîtres et pour tyrans. L'un commande à ses égaux par la parole, et fier de sa grandeur qu'il fait lui-même, court se mettre à la place que lui assignent ses talens; l'autre, toujours resserré, toujours repoussé par les rangs qui l'environnent et le pressent, porte souvent le poids d'une grande âme déplacée. Enfin, comme dans les monarchies ce sont les grands, les riches, et tous ceux qui com-

posent ce qu'on appelle le monde, qui distribuent la gloire des arts, et décident du prix des talens ; comme la plupart des hommes de cette classe, par leur oisiveté, par leurs intrigues, par la lassitude et le besoin des plaisirs, par la recherche continuelle de la société, par la crainte de blesser l'amour-propre encore plus que l'orgueil, enfin par la politesse et le désir de plaire qui donnent une attention continuelle et sur soi-même et sur les autres, ont, en général, plus d'esprit et de délicatesse de goût, que de passions et de force de caractère, ils doivent tendre sans cesse à atténuer, et pour ainsi dire assassiner le style, la langue et l'esprit. Surtout, leur sensibilité inquiète doit redouter une sorte d'éloquence impétueuse et vive qui, dans sa marche, suivroit l'impulsion trop rapide de la vérité. Quelque sûrs d'eux-mêmes qu'ils soient, ils ne veulent pas qu'on les approche de près ; ils craignent d'être heurtés, et veulent toujours qu'il y ait des barrières au-devant d'eux. Il faut donc que l'éloquence, dans les monarchies, ait une marche plus circonspecte et plus lente ; il faut que sans cesse elle s'observe, qu'elle indique plus qu'elle ne prononce, qu'elle diminue souvent la saillie des objets, et jette une draperie sur la plupart de ses idées. Cicéron, contre Catilina et contre Antoine, s'abandonnoit à son génie ; et les expressions, les

tours, les mouvemens, venoient le chercher en foule, et se précipitoient au-devant de lui. Ce même orateur, quand César régna dans Rome, voulut lui adresser une espèce de discours en forme de lettre, où il conciliât ce qu'il se devoit à lui-même, et ce qu'il falloit accorder au nouveau maître que lui avoit donné Pharsale; il recommença six fois, et n'en put venir à bout; et il y eut, dans l'éloquence même, quelque chose d'impossible à Cicéron.

L'éloquence, parmi nous, ne pouvoit guère renaître que dans la chaire ou le barreau; mais là, que d'obstacles encore! Les premiers hommes de l'état, qui devoient un jour commander les armées et gouverner les provinces, étoient à Rome les orateurs qui plaidoient les causes, et défendoient les citoyens. Ils parloient dans une grande assemblée, au bruit des acclamations d'un peuple, en présence des dieux de la patrie, dont la statue s'élevoit à côté de l'orateur. Souvent les causes étoient mêlées à des affaires d'état; souvent il s'agissoit de juger des hommes qui avoient gouverné une partie du monde; des députés de l'Afrique et de l'Asie sollicitoient au nom de l'univers. Pour émouvoir le peuple, pour attendrir les juges, on avoit recours à cette éloquence de spectacle, plus puissante que celle des paroles, et qui, en s'emparant des sens, passionne l'âme et la trouble.

On présentoit les accusés en deuil, les pères avancés en âge, qui redemandoient leurs fils, les femmes et les enfans désolés. On exposoit aux yeux des juges les cicatrices et les blessures du guerrier qui avoit combattu pour l'état. Souvent on invoquoit les dieux ; et l'orateur, en regardant leurs statues ou leurs temples, les prioit de sauver l'innocence, et de descendre, par leur inspiration, dans l'âme des juges pour les éclairer. Ces invocations, ces prières, ces spectacles pathétiques présentés par un homme éloquent, et soutenus de l'accent de la douleur et de la pitié, faisoient la plus forte impression sur un peuple sensible. Parmi nous tout est différent ; point de ces causes qui tiennent aux affaires d'état ; point même de ces grandes causes criminelles, où un orateur puisse sauver la vie d'un citoyen. Les premières sont sous l'autorité immédiate du prince ; les secondes se discutent et s'approfondissent en secret sous l'œil calme et sévère de la justice. Parmi les causes ordinaires, plusieurs, par l'embarras de nos procédures, ne dépendent que des formes ; plusieurs, par le vice de nos lois qui se combattent, se réduisent souvent à une discussion sèche de lois qu'il faut éclaircir ; l'étude même de tant de législations opposées consume parmi nous la vie d'un orateur : peut-être même ces grands mouvemens de l'éloquence, qu'on admiroit à Rome,

nous conviendroient peu. En général, nous avons de la vivacité dans le caractère, et de la sagesse dans l'esprit : nous agissons, nous parlons, nous nous conduisons par une espèce d'imagination rapide qui nous entraîne, et qui est peut-être l'effet de la foule des petites passions qui nous dominent et se succèdent. Mais comme nous sommes peu accessibles aux grandes passions, qui n'ont pas le temps de s'affermir et de descendre profondément dans notre âme, nous portons dans les jugemens qui tiennent aux choses de l'esprit, une sorte de raison froide, qui est peu susceptible d'illusions : de-là souvent notre espèce d'incrédulité pour les mouvemens extraordinaires et passionnés de l'âme ; de-là surtout, dans l'éloquence comme au théâtre, cette facilité à saisir les petites teintes de ridicule qu'une circonstance étrangère mêle quelquefois aux grandes choses, et qui surtout sont si voisines du pathétique que l'on cherche.

On sait quel a été, avant le siècle de Louis XIV, et même au commencement de ce règne célèbre, le mauvais goût de notre barreau. Le théâtre, dans une farce d'un grand homme (1), nous en a conservé la peinture ; et si on excepte le degré d'exagération théâtrale qu'il faut toujours pour que la fiction produise l'effet de la vérité,

(1) *Les Plaideurs*, de Racine.

et que le ridicule soit en saillie, les portraits étoient ressemblans. Il faut convenir qu'il y a loin de *Petit-Jean* et de l'*Intimé*, à Hortensius et à Cicéron.

L'éloquence de la chaire avoit des défauts presque semblables; affectations, exagérations, pointes ridicules, entassement de métaphores, mélange du profane et du sacré, citations éternelles de grec, de latin, d'hébreu, et un peu plus d'Ovide ou d'Horace que des pères; enfin, multitude d'idées empruntées des erreurs et des préjugés du temps sur la physique, sur l'histoire naturelle, sur l'astronomie, sur l'astrologie, sur l'alchimie; car alors on prodiguoit tout, et on faisoit étalage de tout: tel étoit le goût des orateurs sacrés sous Henri IV et sous Louis XIII.

On peut demander pourquoi les peuples sauvages, dans la sorte d'éloquence qu'on leur remarque quelquefois, n'ont jamais de mauvais goût, tandis que les peuples civilisés y sont sujets; c'est sans doute parce que les premiers ne suivent que les mouvemens impétueux de leur âme, et qu'aucune convention étrangère ne se mêle chez eux aux cris de la nature. Le mauvais goût ne peut guère exister que chez un peuple réuni en corps de société, où l'esprit naturel est gâté par le luxe, par les vices, par l'excès de la vanité, et le désir secret d'ajouter à chaque objet

ou à chaque idée, pour augmenter l'impression naturelle que cet objet doit faire. La pensée du sauvage est simple comme ses mœurs, et son expression simple est pure comme sa pensée : il n'y entre point d'alliage ; mais le peuple, déjà corrompu par les vices nécessaires de la société, et qui, faisant des efforts pour s'instruire et secouer la barbarie, n'a pas encore eu le temps de parvenir à ce point qu'on nomme le goût ; ou le peuple qui, par une pente non moins nécessaire, après l'avoir trouvé, s'en éloigne, ne veut pas seulement peindre ses sentimens et ses idées, il veut encore étonner et surprendre ; il joint toujours quelque chose d'étranger à la chose même. Ainsi tout se dénature, et aucun objet n'est présenté tel qu'il existe.

L'éloquence française, pour parvenir au point où elle s'est élevée sous le règne de Louis XIV, avoit donc un intervalle immense à franchir ; mais il y a une marche lente et nécessaire des esprits, qui entraîne tout et amène insensiblement, chez un peuple policé, le développement et la perfection des arts. Depuis François Ier, époque de la renaissance des lettres, l'esprit national s'avança peu à peu vers ce terme. Il en est des peuples comme des hommes, et leur marche est la même. Les idées s'entassent par la foule des objets que l'on voit, et l'esprit s'agrandit par les

jours et s'élève du milieu des ruines, commença à tout calmer, lorsque la force qui étoit dans les caractères, contenue de toute part, ne put plus se répandre au-dehors, ni rien agiter, elle se porta sur d'autres objets. Elle forma dans les premiers rangs des hommes d'état; dans les hommes à qui la puissance est interdite, et qui cependant, fatigués de leur obscurité, sentoient le besoin d'en sortir et d'occuper leur siècle d'eux-mêmes, elle développa et créa les talens des arts. Alors naquit le poëte, le peintre, le statuaire, l'orateur. Chacun d'eux appela sur lui les regards de la nation; mais ce qu'on doit remarquer, c'est que tous les arts précédèrent parmi nous celui de l'éloquence. Ainsi, lorsque nous n'avions pas encore un véritable orateur, déjà Le Poussin étoit au rang des premiers peintres de l'Europe; déjà Lesueur avoit irrité l'envie par ses chefs-d'œuvre; Sarrazin avoit perfectionné la sculpture et donné des monumens à l'Italie; enfin, nous avions eu des poëtes qu'on pouvoit lire long-temps avant que nous eussions des orateurs qu'on pût entendre.

La poésie a eu la même marche chez tous les peuples. Qu'on ne s'en étonne pas; de toutes les facultés de l'homme, l'imagination est la première qui s'éveille. Ce n'est que lentement, et par degrés, que l'âme se replie sur elle-même. Elle

commence par s'élancer au-dehors, elle parcourt tous les objets, et à l'aide de ses sens elle s'empare de l'univers physique. Alors, telle que Raphaël ou Le Corrège, elle dessine, pour elle-même, une multitude de tableaux. L'imagination a levé le plan de la nature; la poésie l'offre en relief, ou le met en couleurs. Elle a plus d'images que d'idées; elle tient plus aux organes qu'à la réflexion. Il n'en est pas de même de l'éloquence: ce n'est pas assez pour elle de sentir et de peindre, il faut qu'elle compare et combine une grande multitude d'idées; il faut qu'elle leur assigne à toutes l'ordre et le mouvement; il faut qu'elle en fasse un tout raisonné et sensible; il faut qu'elle ait parcouru les arts, les lois, les sciences et les mœurs; qu'enrichie de connoissances, elle les domine et semble planer au-dessus d'elles; qu'en les jetant, elle n'en paroisse ni prodigue, ni avare; que tantôt elle les indique et tantôt elle les déploie; que souvent elle fasse succéder des vérités en foule, que souvent elle s'arrête et se repose sur une vérité. Il faut que, semblable au mécanicien qui compare les forces et les résistances, elle connoisse l'homme et ses passions; qu'elle calcule, et les effets qu'elle veut produire, et les instrumens qu'elle a; qu'elle estime par quel degré il faut ou ralentir, ou presser le mouvement. Tous ces secrets supposent déjà

une foule d'expériences et d'observations fines ou profondes. Il n'est donc pas étonnant que partout la poésie soit née avant l'éloquence ; mais on peut dire qu'en la précédant, elle l'a fait naître. Elle apprend à l'imagination l'art d'appliquer la couleur à la pensée ; à l'esprit, l'art de donner du ressort aux idées en les resserrant ; à l'oreille, le secret de peindre par l'harmonie, et de joindre la musique à la parole. Ainsi les poëtes, parmi nous, ont préparé les orateurs.

Les spectacles peut-être y ont aussi contribué en formant le goût. Ces impulsions rapides qu'on reçoit au théâtre et les jugemens de plusieurs milliers d'hommes qui se communiquent à la fois, forment d'abord un instinct obscur et vague, et conduisent peu à peu à un goût réfléchi. Bientôt ce goût se répand ; alors l'éloquence et le langage réforment ce qu'ils ont encore de barbare. Le goût punit par le ridicule ceux qui s'écartent de ses lois ; la société perfectionnée achève de l'étendre. C'est là, en effet, que les hommes réunis et opposés s'essaient, s'observent et se jugent ; là, en comparant toutes les manières de juger, on apprend à réformer la sienne ; là les teintes rudes s'adoucissent, les nuances se distinguent, les esprits se polissent par le frottement, l'âme acquiert par l'habitude une sensibilité prompte ; elle devient un organe délicat, à qui nulle sen-

sation n'échappe, et qui, à force d'être exercée, prévoit, ressent et démêle tous les effets. Aussi l'orateur de Rome, dans un des livres qu'il a composés sur l'éloquence, nous apprend que plusieurs orateurs célèbres s'assembloient chez les femmes romaines les plus distinguées par leur esprit, et puisoient dans leur société une pureté de goût et de langage, que peut-être ils n'auroient pas trouvée ailleurs. La société, après les guerres civiles, dut acquérir en France ce degré de perfection qui est nécessaire pour les arts, et qui, portée à un certain point, les anime, mais qui au-delà peut les étouffer et les corrompre: heureusement elle n'étoit point encore parvenue à cet excès; et de la perfection de la société et du goût, jointe à celle de la langue, devoit naître peu à peu celle de l'éloquence.

Il y avoit une école d'orateurs toujours subsistante, c'étoit celle de la chaire. Les orateurs sacrés, malgré leur mauvais goût, devoient être souvent élevés au-dessus d'eux-mêmes, par la dignité de la religion et de la morale. Les grands objets inspirent de grandes idées; il est impossible de n'être pas quelquefois sublime en parlant de Dieu, de l'éternité et du temps. Newton même, selon la remarque d'un écrivain philosophe (1),

(1) M. d'Alembert, dans son discours de réception à l'Académie française.

Newton étoit éloquent sur ces objets. Quelques hommes dans ce genre avoient donc acquis de la célébrité, et d'autres faisoient des efforts pour y atteindre. Ne pouvant donner l'impulsion à leur siècle, ils étoient du moins capables de la recevoir.

Les esprits se trouvoient dans cette disposition, quand Louis XIV, à qui il fut enfin permis d'être roi, développa son caractère, et fit naître de grands évènemens. On vit la France quarante ans aux prises avec l'Europe; on vit des provinces conquises, tous les rois humiliés, ou protégés, ou vaincus, une foule de grands hommes, les arts et les plaisirs au milieu des batailles, partout un caractère imposant, et cet éclat de renommée, qui subjugue autant que la force, qui annonce la puissance, la fait et la multiplie: alors les esprits et les âmes se montèrent au niveau du gouvernement; chacun fut jaloux de soutenir la dignité de sa nation. Le sujet, ne pouvant être à côté de son roi par la puissance, voulut s'y placer par la gloire. L'enthousiasme public fit naître ou perfectionna les talens; ils se vouèrent tous ou au plaisir, ou à la grandeur du maître. Louis XIV, du fond de ses palais, animoit tout, ordonnoit à ses sujets d'être grands, et le génie, cet esclave altier, debout aux pieds du trône, attendoit ses ordres en silence pour lui obéir.

Qu'on se représente une de ces fêtes, telle qu'on en donnoit quelquefois dans la Grèce et dans Rome; ces fêtes où, après des victoires, cent mille citoyens étoient assemblés, où tous les temples étoient ouverts, où les autels et les statues des dieux étoient couronnés de fleurs, où la poésie, la musique, la danse, les chefs-d'œuvre de tous les arts, les représentations dramatiques de toute espèce étoient prodigués, et où la renommée et la gloire, en présence d'une nation entière, attendoient les talens. Si dans l'assemblée tout à coup paroissoit un orateur, et qu'au milieu de l'ivresse générale il voulût se faire entendre, ne falloit-il pas que tout cet appareil de grandeur dont il étoit entouré, l'élevât lui-même? n'étoit-il pas forcé, comme malgré lui, de donner plus de dignité à ses idées, plus de hauteur à son imagination, plus de noblesse à son langage, et je ne sais quoi de plus auguste et de plus fort à son accent? Telle est l'image de la révolution, que l'éloquence éprouva sous le règne de Louis XIV (1).

(1) On peut dire que tout étoit prêt pour cette révolution. Les siècles avoient formé la langue; son caractère étoit connu; sa marche étoit fixée. Des écrivains lui avoient donné la richesse et l'harmonie, d'autres la précision et la force. Les grands modèles étoient approfondis; le goût général étoit épuré; l'imagination des peuples s'étoit mon-

Cependant nous n'eûmes point d'éloquence politique : notre gouvernement et la forme de la constitution s'y refusoient. Nous eûmes dans ce genre l'éloquence des monarchies, qui consistoit à louer. L'éloquence du barreau acquit de l'ordre, de la justesse, de la pureté dans son langage, plus de précision dans ses raisonnemens ; mais elle ne put acquérir cette force, qui est ridicule quand elle n'est que dans les mots, qui, pour se communiquer, doit être imprimée à la pensée, et ne peut jamais l'être que par la chose même et l'importance générale de l'objet. L'éloquence s'éleva donc surtout dans la chaire, et c'est là qu'elle parvint à sa plus grande hauteur; car, pour être vraiment éloquent, on a besoin d'être l'égal de ceux à qui l'on parle, quelquefois même d'avoir ou de prendre sur eux une espèce d'empire ; et l'orateur sacré, parlant au nom de Dieu, peut seul déployer dans les monarchies devant les grands, les peuples et les rois, cette sorte d'au-

---

tée ; la véritable grandeur avoit fait disparoître la fausse. Enfin, un roi et des hommes illustres à célébrer, une cour sensible à tous les charmes de l'esprit, un clergé plus éclairé, un barreau plus instruit, un gouvernement occupé de la réforme des lois, et les premières dignités de l'église accordées quelquefois aux premiers talens de la chaire, tout cela ensemble contribua à faire naître et à perfectionner parmi nous des orateurs.

torité, et cette franchise altière et libre, que dans les républiques l'égalité des citoyens, et une patrie qui appartenoit à tous, donnoient aux anciens orateurs. Dans tous les genres, nous eûmes plutôt de la dignité que de la force ; et notre éloquence, circonspecte jusque dans sa grandeur, et mesurée même en s'élevant, fut presque toujours noble et sage, et presque jamais impétueuse et passionnée.

CHAPITRE XXIX.

De Mascaron et de Bossuet.

L'ÉLOQUENCE française se distingua surtout par les éloges et les panégyriques funèbres. Ce genre, qui n'est qu'une déclamation méprisable quand l'objet en est vil, et une déclamation ridicule quand l'orateur n'est pas éloquent, parut sous Louis XIV avec éclat. Deux orateurs célèbres, Fléchier et Bossuet, le fixèrent, comme deux grands poëtes avoient fixé l'art bien plus difficile de la tragédie. On peut observer que la tragédie, en se perfectionnant parmi nous, eut à peu près la même marche que l'éloquence. Dans toutes deux, on commença par le mélange de la force

et du mauvais goût. Le génie se monta ensuite à une élévation pleine de grandeur, mais inégale. Enfin les esprits se polissant, mais s'affoiblissant un peu, vinrent, par les progrès des lumières, à ce point où le goût des détails fut plus parfait, mais où l'élégance continue nuisit à la grandeur, et surtout à la force : telle est peut-être la marche nécessaire des esprits dans tous les arts, telle fut celle de l'oraison funèbre. Mascaron fut, dans ce genre, ce que Rotrou fut sur le théâtre. Rotrou annonça Corneille; et Mascaron, Bossuet.

On peut dire que cet orateur marque, dans l'éloquence, le passage du siècle de Louis XIII à celui de Louis XIV. Il a encore de la rudesse et du mauvais goût de l'un; il a déjà de l'harmonie, de la magnificence de style, et de la richesse de l'autre. Sa manière tient à celle des deux hommes célèbres qui, en le suivant, l'ont effacé. Il semble qu'il s'essaie à la vigueur de Bossuet et aux détails heureux de Fléchier; mais ni assez poli, ni assez grand, il est également loin et de la sublimité de l'un, et de l'élégance de l'autre. Au reste, il ne faut pas confondre les derniers discours de cet orateur avec les premiers. A mesure qu'il avance, on voit que son siècle l'entraîne; et de l'oraison funèbre d'Anne d'Autriche à celle de Turenne, il y a peut-être la même distance que de Saint-

Genêt à Venceslas (1), ou de Clitandre à Cinna.

En général, Mascaron étoit né avec plus de génie que de goût, et plus d'esprit encore que de génie. Quelquefois son âme s'élève; mais, soit le défaut du temps, soit le sien, quand il veut être grand, il trouve rarement l'expression simple. Sa grandeur est plus dans les mots que dans les idées: trop souvent il retombe dans la métaphysique de l'esprit, qui paroît une espèce de luxe, mais un luxe faux qui annonce plus de pauvreté que de richesse; il est alors plus ingénieux que vrai, plus fin que naturel. On lui trouve aussi de ces raisonnemens vagues et subtils qui se rencontrent si souvent dans Corneille; et l'on sait combien ce langage est opposé à celui de la vraie éloquence. Son plus grand mérite est d'avoir eu la connoissance des hommes: il a, dans ce genre, des choses senties avec esprit et rendues avec finesse. Ainsi, dans l'oraison funèbre de Henriette d'Angleterre, il dit, en parlant des princes, « qu'ils s'imaginent avoir un ascendant de rai-
» son comme de puissance; qu'ils mettent leurs
» opinions au même rang que leur personne,
» et qu'ils sont bien aises, quand on a l'honneur
» de disputer avec eux, qu'on se souvienne qu'ils
» commandent à des légions. »

(1) Deux tragédies de Rotrou.

Plus bas il ajoute « que les grands ont une » certaine inquiétude dans l'esprit, qui leur fait » toujours demander une courte réponse à une » grande question. »

Il dit, en parlant du désintéressement de Turenne, « que les Fabrice et les Camille se sont » plus occupés des richesses par le soin laborieux » de s'en priver, que M. de Turenne par l'indif- » férence d'en avoir, ou de n'en avoir pas. » Et en parlant de la simplicité de ce grand homme, « qu'il ne se cachoit point, qu'il ne se montroit » point, qu'il étoit aussi éloigné du faste de la » modestie, que de celui de l'orgueil. »

On trouve, dans cette dernière oraison funèbre, plus de beautés vraies et solides que dans toutes les autres. Le ton en est éloquent; la marche en est belle, le goût plus épuré. Il s'y rencontre moins de comparaisons tirées et du soleil levant et du soleil couchant, et des torrens et des tempêtes, et des rayons et des éclairs. Il y est moins question d'ombre et de nuages, d'astre fortuné, de fleuve fécond, d'océan qui se déborde, d'aigle, d'aiglon, d'apostrophe au grand prince ou à la grande princesse, ou à l'épée flamboyante du Seigneur, et tous ces lieux communs de déclamation et d'ennui, qu'on a pris si long-temps, et chez tant de peuples, pour de la poésie et de l'éloquence.

Bossuet a encore quelques-uns de ces défauts; mais qui ne sait par combien de beautés il les rachète ? On dit que c'étoit le seul homme vraiment éloquent sous le siècle de Louis XIV. Ce jugement paroîtra sans doute extraordinaire; mais si l'éloquence consiste à s'emparer fortement d'un sujet, à en connoître les ressources, à en mesurer l'étendue, à enchaîner toutes les parties, à faire succéder avec impétuosité les idées aux idées, et les sentimens aux sentimens, à être poussé par une force irrésistible qui vous entraîne, et à communiquer ce mouvement rapide et involontaire aux autres; si elle consiste à peindre avec des images vives, à agrandir l'âme, à l'étonner, à répandre dans le discours un sentiment qui se mêle à chaque idée, et lui donne la vie; si elle consiste à créer des expressions profondes et vastes qui enrichissent les langues, à enchanter l'oreille par une harmonie majestueuse, à n'avoir ni un ton, ni une manière fixe, mais à prendre toujours et le ton et la loi du moment, à marcher quelquefois avec une grandeur imposante et calme, puis tout à coup à s'élancer, à s'élever, à descendre, s'élever encore, imitant la nature, qui est irrégulière et grande, et qui embellit quelquefois l'ordre de l'univers par le désordre même; si tel est le caractère de la sublime éloquence, qui parmi nous a jamais été aussi éloquent que Bos-

suet ? Voyez, dans l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre, comme il annonce avec hauteur qu'il va instruire les rois ; comme il se jette ensuite à travers les divisions et les orages de cette île ; comme il peint le débordement des sectes, le fanatisme des indépendans ; au milieu d'eux Cromwel, actif et impénétrable, hypocrite et hardi, dogmatisant et combattant, montrant l'étendard de la liberté et précipitant les peuples dans la servitude ; la reine luttant contre le malheur et la révolte, cherchant partout des vengeurs, traversant neuf fois les mers, battue par les tempêtes, voyant son époux dans les fers, ses amis sur l'échafaud, ses troupes vaincues, elle-même obligée de céder, mais, dans la chute de l'état, restant ferme parmi ses ruines, telle qu'une colonne qui, après avoir long-temps soutenu un temple ruineux, reçoit, sans être courbée, ce grand édifice qui tombe et fond sur elle sans l'abattre.

Cependant l'orateur, à travers ce grand spectacle qu'il déploie sur la terre, nous montre toujours Dieu présent au haut des cieux, secouant et brisant les trônes, précipitant les révolutions, et par sa force invincible, enchaînant ou domptant tout ce qui lui résiste. Cette idée, répandue dans le discours d'un bout à l'autre, y jette une terreur religieuse qui en augmente encore l'effet,

et en rend le pathétique plus sublime et plus sombre.

L'éloge funèbre de Henriette d'Angleterre ne présente ni de si grands intérêts, ni un tableau si vaste : c'est un pathétique plus doux, mais qui n'en est pas moins touchant. Peut-être même que le sort d'une jeune princesse, fille, sœur et belle-sœur de roi, jouissant de tous les avantages de la grandeur et de tous ceux de la beauté, morte en quelques heures, à l'âge de vingt-six ans, par un accident affreux, et avec toutes les marques d'un empoisonnement, devoit faire sur les âmes une impression encore plus vive que la chute d'un trône et la révolution d'un état. On sait que les malheurs imprévus nous frappent plus que les malheurs qui se développent par degrés ; il semble que la douleur s'use dans les détails. D'ailleurs les hommes ordinaires n'ont point de trône à perdre; mais leur intérêt ajoute à leur pitié, quand un exemple frappant les avertit que leur vie n'est rien. On diroit qu'ils apprennent cette vérité pour la première fois; car tout ce qu'on sent fortement est une espèce de découverte pour l'âme.

On ne peut douter que Bossuet, en composant cet éloge funèbre, ne fût profondément affecté, tant il y parle avec éloquence et de la misère et de la foiblesse de l'homme. Comme il s'indigne de prononcer encore les mots de grandeur et de gloire !

Il peint la terre sous l'image d'un débris vaste et universel; il fait voir l'homme cherchant toujours à s'élever, et la puissance divine poussant l'orgueil de l'homme jusqu'au néant, et pour égaler à jamais les conditions, ne faisant de nous tous qu'une même cendre. Cependant Bossuet, à travers ces idées générales, revient toujours à la princesse, et tous ses retours sont des cris de douleur. On n'a point encore oublié, au bout de cent ans, l'impression terrible qu'il fit, lorsqu'après un morceau plus calme, il s'écria tout à coup : « O nuit désastreuse! ô nuit effroyable! » où retentit comme un éclat de tonnerre, cette » étonnante nouvelle : Madame se meurt, Ma- » dame est morte! » Et quelques momens après, ayant parlé de la grandeur d'âme de cette princesse, tout à coup il s'arrête; et montrant la tombe où elle étoit renfermée : « La voilà, mal- » gré son grand cœur, cette princesse si admirée » et si chérie, la voilà telle que la mort nous » l'a faite! encore ce reste tel quel va-t-il dis- » paroître. Nous l'allons voir dépouillé même » de cette triste décoration : elle va descendre » à ces sombres lieux, à ces demeures souterrai- » nes, pour y dormir dans la poussière avec les » grands de la terre, avec ces rois et ces princes » anéantis, parmi lesquels à peine peut-on la » placer, tant les rangs y sont pressés! tant

» la mort est prompte à remplir ces places! »
Puis tout à coup il craint d'en avoir trop dit. Il remarque que la mort ne nous laisse pas même de quoi occuper une place, et que l'espace n'est occupé que par les tombeaux. Il suit les débris de l'homme jusque dans sa tombe : là il fait voir une nouvelle destruction au-delà de la destruction. L'homme, dans cet état, devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue. « Tant il est vrai, s'écrie l'orateur, que tout » meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par » lesquels on exprimoit ses malheureux restes. » Il est difficile, je crois, d'avoir une éloquence et plus forte et plus abandonnée, et qui, avec je ne sais quelle familiarité noble, mêle autant de grandeur.

L'éloge funèbre de la princesse Palatine, quoique bien moins intéressant, nous offre aussi quelques grands traits, mais d'un autre genre. Tel est un morceau sur la cour; sur ce mélange éternel qu'on y voit des plaisirs et des affaires; sur ces jalousies sourdes au-dedans, et cette brillante dissipation au-dehors; sur les apparences de gaîté, qui cachent une ambition si ardente, des soins si profonds, et un sérieux, dit l'orateur, aussi triste qu'il est vain. On peut encore citer le tableau des guerres civiles de la minorité, et surtout un morceau sublime sur les conquêtes de

Charles-Gustave, roi de Suède. On diroit que l'orateur suit la marche du conquérant qu'il peint, et se précipite avec lui sur les royaumes. Mais si jamais il parut avoir l'enthousiasme et l'ivresse de son sujet, et s'il le communiqua aux autres, c'est dans l'éloge funèbre du prince de Condé. L'orateur s'élance avec le héros, il en a l'impétuosité comme la grandeur. Il ne raconte pas; on diroit qu'il imagine et conçoit lui-même les plans. Il est sur le champ de bataille, il voit tout, il mesnre tout. Il a l'air de commander aux évènemens, il les appelle, il les prédit; il lie ensemble et peint à la fois le passé, le présent, l'avenir; tant les objets se succèdent avec rapidité! tant ils s'entassent et se pressent dans son imagination! Mais la partie la plus éloquente de cet éloge, c'est la fin. Les six dernières pages sont un mélange continuel de pathétique et de sublime. Il invite tous ceux qui sont présens, princes, peuple, guerriers, et surtout les amis de ce prince, à environner son monument, et à venir pleurer sur la cendre d'un grand homme. « Jetez les yeux de » toutes parts : voilà tout ce qu'a pu faire la ma» gnificence et la piété pour honorer un héros; » des titres, des inscriptions, vaines marques de » ce qui n'est plus; des figures qui semblent pleu» rer autour d'un tombeau, et de fragiles ima» ges d'une douleur que le temps emporte avec

» le reste; des colonnes qui semblent vouloir » porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage » de notre néant; et rien enfin ne manque dans » tous ces honneurs, que celui à qui on les rend. » Pleurez donc sur ces foibles restes de la vie hu- » maine; pleurez sur cette triste immortalité que » nous donnons aux héros! »

Enfin il ajoute ces mots si connus, et éternellement cités. « Pour moi, s'il m'est permis, après » tous les autres, de venir rendre les derniers » devoirs à ce tombeau, ô prince! le digne sujet » de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez » éternellement dans ma mémoire;..... agréez » ces derniers efforts d'une voix qui vous fut » connue; vous mettrez fin à tous ces discours. » Au lieu de déplorer la mort des autres, grand » prince! dorénavant je veux apprendre de vous » à rendre la mienne sainte. Heureux si, averti » par ces cheveux blancs, du compte que je » dois rendre de mon administration, je réserve » au troupeau que je dois nourrir de la parole » de vie, les restes d'une voix qui tombe, et d'une » ardeur qui s'éteint! »

Dans cette péroraison touchante, on aime à voir l'orateur paroître et se mêler lui-même sur la scène. L'idée imposante d'un vieillard qui célèbre un grand homme, ces cheveux blancs, cette voix affoiblie, ce retour sur le passé, ce coup-

d'œil ferme et triste sur l'avenir, les idées de vertus et de talens, après les idées de grandeur et de gloire; enfin la mort de l'orateur jetée par lui-même dans le lointain, et comme aperçue par les spectateurs, tout cela forme dans l'âme un sentiment profond qui a quelque chose de doux, d'élevé, de mélancolique et de tendre. Il n'y a pas jusqu'à l'harmonie de ce morceau qui n'ajoute au sentiment, et n'invite l'âme à se recueillir et à se reposer sur sa douleur.

Après avoir admiré les beautés générales, et surtout le grand caractère qui se trouve dans ces éloges funèbres, on est fâché d'avoir des défauts à y relever; mais, malgré ces taches, Bossuet n'en est pas moins sublime. C'est ici qu'il faut se rappeler le mot de Henri IV à un ambassadeur : « Est-ce que votre maître n'est pas assez grand » pour avoir des foiblesses? » Il est vrai qu'il ne faut point abuser de ce droit. On a dit, il y a long-temps, que Bossuet étoit inégal; mais on n'a point dit assez combien il est long et froid, et vide d'idées dans quelques parties de ses discours. Personne ne saisit plus fortement ce que son sujet lui présente; mais quand son sujet l'abandonne, personne n'y supplée moins que lui. Ce sont alors des paraphrases et des lieux communs de la morale la plus commune : on croit voir un grand homme qui fait le catéchisme à des en-

fans; à la vérité il se relève, mais il faut attendre. Ce genre d'éloquence ressemble au mouvement d'un vaisseau dans la tempête, qui tour à tour monte, retombe et disparoît, jusqu'à ce qu'une autre vague vienne le reprendre, et le repousse encore plus haut qu'il n'étoit. Ce défaut, comme on voit, tient à de grandes beautés; car l'esprit humain est borné par ses perfections même. On souhaiteroit cependant qu'un si grand orateur fût quelquefois plus soutenu, ou du moins lorsqu'il descend, qu'il remplaçât son élévation par des beautés d'un autre genre. Il y a, comme on sait, une sorte de philosophie mâle et forte, qui applique à des vérités politiques ou morales toute la vigueur de la raison; et c'étoit celle qu'avoit souvent Corneille. Il y en a une autre qui est à la fois profonde et sensible, et qui instruit en même temps qu'elle attendrit et qu'elle élève; et c'étoit celle de Fénélon. Il faut convenir que Bossuet, dans ses éloges, a trop peu de l'une et de l'autre. En général il a bien plus de mouvement que d'idées; et l'on diroit presque de lui, comme un reproche, qu'il ne sait être qu'éloquent et sublime.

Malgré ces imperfections, il a été dans le siècle de Louis XIV, et reste encore aujourd'hui à la tête de nos orateurs. Il est dans la classe des hommes éloquens, ce que sont Homère et Milton

dans celle des poëtes. Une seule beauté de ces grands écrivains fait pardonner vingt défauts. Jamais, surtout, orateur sacré n'a parlé de Dieu avec tant de dignité et de hauteur. Bossuet semble déployer aux hommes l'intérieur de la divinité, et la secrète profondeur de ses plans. La divinité est dans ses discours comme dans l'univers, remuant tout, agitant tout; cependant l'orateur suit de l'œil cet ordre caché. Dans son éloquence sublime, il se place entre Dieu et l'homme; il s'adresse à eux tour à tour; souvent il offre le contraste de la fragilité humaine, et de l'immutabilité de Dieu, qui voit s'écouler les générations et les siècles comme un jour; souvent il nous réveille par le rapprochement de la gloire et de l'infortune, de l'excès des grandeurs et de l'excès de la misère; il traîne l'orgueil humain sur les bords des tombeaux; mais après l'avoir humilié par ce spectacle, il le relève tout à coup par le contraste de l'homme mortel, et de l'homme entre les bras de la divinité.

Qui mieux que lui a parlé de la vie, de la mort, de l'éternité, du temps? Ces idées, par elles-mêmes, inspirent à l'imagination une espèce de terreur qui n'est pas loin du sublime. Elles ont quelque chose d'indéfini ou de vaste, où l'imagination se perd; elles réveillent dans l'esprit une multitude innombrable d'idées; elles portent

l'âme à un recueillement austère qui lui fait mépriser les objets de ses passions, comme indignes d'elle, et semble la détacher de l'univers. Bossuet s'arrête tantôt sur ces idées, tantôt à travers une foule de sentimens qui l'entraînent; il ne fait que prononcer de temps en temps ces mots, et ces mots alors font frissonner, comme les cris interrompus que le voyageur entend quelquefois pendant la nuit, dans le silence des forêts, et qui l'avertissent d'un danger qu'il ne connoît pas.

Bossuet n'a presque jamais de route certaine, ou plutôt il la cache. Il va, il vient, il retourne sur lui-même; il a le désordre d'une imagination forte et d'un sentiment profond; quelquefois il laisse échapper une idée sublime, et qui, séparée, en a plus d'éclat; quelquefois il réunit plusieurs grandes idées qu'il jette avec la profusion de la magnificence et l'abandon de la richesse. Mais ce qui le distingue le plus, c'est l'ardeur de ses mouvemens, c'est son âme qui se mêle à tout. Il semble que, du sommet d'un lieu élevé, il découvre de grands évènemens qui passent sous ses yeux, et qu'il les raconte à des hommes qui sont en bas. Il s'élance, il s'écrie, il s'interrompt; c'est une scène dramatique qui se passe entre lui et les personnes qu'il voit, et dont il partage ou les dangers ou les malheurs : quelquefois

même le dialogue passionné de l'orateur s'étend jusqu'aux êtres inanimés qu'il interroge comme complices ou témoins des événemens qui le frappent.

Comme le style n'est que la représentation des mouvemens de l'âme, son élocution est rapide et forte : il crée ses expressions comme ses idées ; il force impérieusement la langue à le suivre, et, au lieu de se plier à elle, il la domine et l'entraîne ; elle devient l'esclave de son génie, mais c'est pour acquérir de la grandeur. Lui seul a le secret de sa langue ; elle a je ne sais quoi d'antique et de fier, et d'une nature inculte, mais hardie. Quelquefois il attire même les choses communes à la hauteur de son âme, et les élève par la vigueur de l'expression : plus souvent il joint une expression familière à une idée grande, et alors il étonne davantage, parce qu'il semble même au-dessus de la hauteur des pensées. Son style est une suite de tableaux ; on pourroit peindre ses idées, si la peinture étoit aussi féconde que son langage. Toutes ses images sont des sensations vives ou terribles ; il les emprunte des objets les plus grands de la nature, et presque toujours d'objets en mouvement.

Il faut que les hommes ordinaires veillent sur eux ; il faut que, dans l'impuissance d'être grands, ils soient du moins toujours nobles : ils se voient

sans cesse en présence des spectateurs, ils n'osent se fier à la nature, et craignent les repos. Bossuet a la familiarité des grands hommes, qui ne redoutent pas d'être vus de près ; il est sûr de ses forces, et saura les retrouver au besoin. Il ne s'aperçoit ni qu'il s'élève, ni qu'il s'abaisse ; et dans sa négligence, jointe à sa grandeur, il semble se jouer même de l'admiration qu'il inspire.

Tel est cet orateur célèbre qui, par ses beautés et ses défauts, a le plus grand caractère du génie, et avec lequel tous les orateurs anciens et modernes n'ont rien de commun.

CHAPITRE XXX.

De Fléchier.

Le premier qui, ayant à peindre des choses grandes ou fortes, s'avisa de chercher des oppositions, enseigna aux autres à s'écarter de la nature. Rien n'est plus contraire aux passions, et par conséquent à l'éloquence. L'âme qui est fortement émue, s'attache toute entière à son objet, et ne va point s'écarter de sa route pour faire contraster ensemble des mots ou des idées.

Supposez l'homme dont parle Lucrèce, et qui, des bords de la mer, contemple un vaisseau qui fait naufrage, et suit de l'œil les mouvemens de tant de malheureux qui périssent : si ce tableau a porté le trouble et l'agitation dans son âme ; si ses entrailles se sont émues ; si au moment où le vaisseau s'est enfoncé, il a senti ses cheveux se dresser d'horreur sur sa tête ; en peignant à d'autres le spectacle terrible dont il a été le témoin, cherchera-t-il à le relever par des oppositions et des contrastes étudiés ? Cet art peut être employé quelquefois, mais c'est dans les momens où l'âme est tranquille. Alors il produit des beautés ; il relève une idée par une autre ; il avertit l'esprit de son étendue, en lui faisant voir à la fois des objets qui sont à une grande distance ; il fait éprouver rapidement des sensations différentes ou contraires, et produit par des mélanges une sorte de sentimens combinés, souvent plus agréables que les sentimens simples. Mais si le peintre, le poëte ou l'orateur, se fait une habitude de cette manière, la nature disparoît, l'illusion est détruite, et l'on ne voit plus que l'effort de l'art, qui, dans tous les genres, pour produire son effet, a besoin de se cacher. Il y a plus ; et selon la remarque d'un philosophe célèbre qui a analysé le goût comme les lois, ce contraste perpétuel devient symétrie, et cette

opposition, toujours recherchée, se change en uniformité. On nous reproche la monotone symétrie de nos jardins : toujours un objet y est placé pour correspondre parfaitement à un autre; rien d'isolé, rien de solitaire. A la vue d'une beauté on devine celle qui lui est opposée, et qu'on ne voit pas encore : ce n'est pas ainsi que travaille la nature. Dans ses paysages ou rians ou sublimes, elle réveille à chaque pas l'imagination par quelqu'objet que l'imagination n'attend pas. Mais l'homme a plus de monotonie et de règle, surtout l'homme policé par les lois, et civilisé par l'art de vivre en société. Il semble que, vivement frappé de l'idée de l'ordre, qui peut-être n'est que la perfection des êtres foibles, ait voulu l'appliquer à tout. Plus il est dans l'impuissance de créer, plus il arrange (1) : il cherche à se rendre compte de ses richesses, et croit les multiplier en les embrassant d'un coup-d'œil. De-là tous ces arrangemens symétriques dans les jardins, dans les palais, dans les discours, dans les poëmes, dans les phrases même. Mais si ce défaut est fatigant, c'est surtout dans les ouvrages d'esprit. L'âme, dans ses mouvemens, a bien plus de rapidité que la vue; elle em-

(1) Cela est vrai des individus, comme des nations et des siècles.

brasse un terrain plus vaste : elle a surtout le besoin de la surprise. Le premier devoir d'un écrivain est de devancer l'imagination de ses lecteurs, qui marche toujours. S'il reste en arrière, l'attention se refroidit, l'ennui gagne ; on s'indigne de parcourir lentement un espace dont on a aperçu les bornes d'un coup-d'œil.

Fléchier a trop souvent ce défaut. On sait qu'il procède presque toujours par antithèses et par contrastes symétrisés. S'il nous parle de la vie mortelle de ses héros, c'est pour nous persuader de leur bienheureuse immortalité. Il va retracer dans notre mémoire les grâces que Dieu leur a faites, pour qu'on loue la miséricorde qu'il vient de leur faire. Il cherche à édifier plutôt qu'à plaire ; il vient annoncer que tout finit, afin de ramener à Dieu qui ne finit point ; il nous fait souvenir de la fatale nécessité de mourir, pour nous inspirer la sainte résolution de bien vivre (1). Il faut en convenir, cette marche est loin de celle de Bossuet : on a souvent comparé ces deux hommes ; je ne sais s'ils furent rivaux dans leur siècle, mais aujourd'hui ils ne le sont pas. Fléchier possède bien plus l'art et le mécanisme de l'éloquence qu'il n'en a le génie ; il ne s'abandonne jamais ; il n'a aucun de ces mouvemens

(1) Voyez ses deux premières oraisons funèbres.

qui annoncent que l'orateur s'oublie, et prend parti dans ce qu'il raconte. Son défaut est de toujours écrire, et de ne jamais parler. Je le vois qui arrange méthodiquement une phrase, et en arrondit les sons. Il marche ensuite à une autre, il y applique le compas, et de là à une troisième. On remarque et l'on sent tous les repos de son imagination : au lieu que les discours de son rival, et peut-être tous les grands ouvrages d'éloquence, sont ou paroissent du moins comme ces statues de bronze que l'artiste a fondues d'un seul jet.

Après avoir vu les défauts de cet orateur, rendons justice à ses beautés. Son style, qui n'est jamais impétueux et chaud, est du moins toujours élégant ; au défaut de la force, il a la correction et la grâce. S'il lui manque de ces expressions originales, et dont quelquefois une seule représente une masse d'idées, il a ce coloris toujours égal, qui donne de la valeur aux petites choses, et qui ne dépare point les grandes ; il n'étonne presque jamais l'imagination, mais il la fixe : il emprunte quelquefois de la poésie, comme Bossuet ; mais il en emprunte plus d'images, et Bossuet plus de mouvemens. Ses idées ont rarement de la hauteur, mais elles sont toujours justes, et quelquefois ont cette finesse qui réveille l'esprit, et l'exerce sans le fatiguer. Il paroît avoir une

connoissance profonde des hommes ; partout il les juge en philosophe, et les peint en orateur. Enfin il a le mérite de la double harmonie, soit de celle qui, par le mélange et l'heureux enchaînement des mots, n'est destinée qu'à flatter et à séduire l'oreille, soit de celle qui saisit l'analogie des nombres avec le caractère des idées, et qui, par la douceur ou la force, la lenteur ou la rapidité des sons, peint à l'oreille en même temps que l'image peint à l'esprit. En général, l'éloquence de Fléchier paroît être formée de l'harmonie et de l'art d'Isocrate, de la tournure ingénieuse de Pline, de la brillante imagination d'un poëte, et d'une certaine lenteur imposante qui ne messied peut-être pas à la gravité de la chaire, et qui étoit assortie à l'organe de l'orateur.

Il n'y a aucun de ses discours qui n'ait de riches détails. Les oraisons funèbres de madame de Montausier, de la duchesse d'Aiguillon et de la dauphine de Bavière, ne pouvant offrir des évènemens, offrent une foule d'idées morales qui en sortent et qui les embellissent.

L'oraison funèbre de Marie-Thérèse est du même genre et offre les mêmes beautés. L'éloge d'une reine qui, par caractère, autant que par les circonstances, éloignée des grands intérêts et des affaires, n'a pu avoir qu'une grandeur

modeste et des vertus presqu'obscures sur le trône, peut être difficilement piquant. Il faut admirer l'orateur qui, à force d'art, d'esprit, de peinture de mœurs et de philosophie, tantôt délicate et tantôt profonde, vient à bout de suppléer à ce que son sujet lui refuse (1); et il ne faudroit pas condamner ceux qui ont eu moins de succès.

L'oraison funèbre du premier président de Lamoignon présente d'un bout à l'autre le tableau d'un magistrat et d'un sage. Ce tableau, dont les couleurs ne sont peut-être pas assez vives, a surtout le mérite de la vérité. On sait que le président de Lamoignon fut aussi célèbre par ses connoissances que par ses vertus: ce fut sa seule brigue pour parvenir aux places. Sous Louis XIV, il soutint l'honneur de la magistrature, comme les Turenne et les Condé soutinrent l'honneur des armes. Il fut lié avec les plus grands hommes de son siècle, ce qui prouve qu'il n'étoit pas au-dessous d'eux; car l'ignorance et la médiocrité, toujours insolentes

(1) On trouvera ce mérite dans l'oraison funèbre de la feue reine, prononcée à l'Académie française, par M. l'abbé de Boismont. C'est lui qui est aussi l'auteur d'une oraison funèbre de M. le dauphin, où le public a trouvé les plus grandes beautés.

ou timides, se hâtent de repousser les talens qu'elles redoutent et qui les humilient. L'amitié de Racine et de Bourdaloue, et les beaux vers de Despréaux, ne contribueront pas moins à sa gloire que cet éloge funèbre, et apprendront à la postérité que l'orateur a parlé comme son siècle.

Je passe rapidement sur tous ces discours, pour venir à celui qui a, et qui mérite en effet le plus de réputation; c'est l'éloge funèbre de Turenne, de cet homme si célèbre, si regretté par nos aïeux, et dont nous ne prononçons pas encore le nom sans respect; qui, dans le siècle le plus fécond en grands hommes, n'eut point de supérieur, et ne compta qu'un rival; qui fut aussi simple qu'il étoit grand, aussi estimé pour sa probité que pour ses victoires; à qui on pardonna ses fautes, parce qu'il n'eut jamais ni l'affectation de ses vertus, ni celle de ses talens; qui, en servant Louis XIV et la France, eut souvent à combattre le ministre de Louis XIV, et fut haï de Louvois, comme admiré de l'Europe; le seul homme, depuis Henri IV, dont la mort ait été regardée comme une calamité publique par le peuple; le seul, depuis Duguesclin, dont la cendre ait été jugée digne d'être mêlée à la cendre des rois, et dont le mausolée attire plus nos regards que celui de beaucoup de souverains

dont il est entouré, parce que la renommée suit les vertus et non les rangs, et que l'idée de la gloire est toujours supérieure à celle de la puissance. Ici Fléchier, comme on l'a dit souvent, paroît au-dessus de lui-même; il semble que la douleur publique ait donné plus de mouvement et d'activité à son âme; son style s'échauffe, son imagination s'élève, ses images prennent une teinte de grandeur; partout son caractère devient imposant. Cependant, entre cette oraison funèbre et celle du grand Condé, il y a la même différence qu'entre les deux héros. L'une a l'empreinte de la fierté, et semble l'ouvrage d'un instinct sublime; l'autre, dans son élévation même, paroît le fruit d'un art perfectionné par l'expérience et par l'étude. Ainsi, par un hasard singulier, ces deux grands hommes ont trouvé dans leurs panégyristes un genre d'éloquence analogue à leur caractère.

L'oraison funèbre de Turenne n'en est pas moins un des monumens de l'éloquence française; l'exorde sera éternellement cité pour son harmonie, pour son caractère majestueux et sombre; et pour l'espèce de douleur auguste qui y règne. Les deux premières parties peignent avec noblesse les talens d'un général et les vertus d'un sage; mais à mesure que l'orateur avance vers la fin, il semble acquérir de nouvelles forces. Il

peint avec rapidité les derniers succès de ce grand homme; il fait voir l'Allemagne troublée, l'ennemi confus, l'aigle prenant déjà l'essor et prête à s'envoler dans les montagnes, l'artillerie tonnant de toutes parts pour favoriser la retraite, la France et l'Europe dans l'attente d'un grand mouvement. Tout à coup l'orateur s'arrête, il s'adresse au Dieu qui dispose également et des vainqueurs et des victoires, et se plaît à immoler à sa grandeur de grandes victimes. Alors il fait voir ce grand homme étendu sur ses trophées; il présente l'image de ce corps pâle et sanglant, auprès duquel, dit-il, fume encore la foudre qui l'a frappé, et montre dans l'éloignement les tristes images de la religion et de la patrie éplorée. « Turenne meurt, tout se confond, la fortune » chancelle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne, » le courage des troupes est abattu par la douleur et ranimé par la vengeance; tout le camp » demeure immobile; les blessés pensent à la » perte qu'ils ont faite, et non aux blessures qu'ils » ont reçues; les pères mourans envoient leurs » fils pleurer sur leur général mort, etc. »

Cependant, malgré l'éloquence générale et les beautés de cette oraison funèbre, peut-être n'y trouve-t-on point encore assez le grand homme que l'on cherche; peut-être que les figures et l'appareil même de l'éloquence le cachent un

peu, au lieu de le montrer; car il en est quelquefois de ces sortes de discours comme des cérémonies d'éclat, où un grand homme est éclipsé par la pompe même dont on l'environne. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que quelques lignes que madame de Sévigné a jetées au hasard dans ses lettres, sans soin, sans apprêt, et avec l'abandon d'une âme sensible, font encore plus aimer M. de Turenne, et donnent une plus grande idée de sa perte. Il y a des mots qui disent plus que vingt pages, et des faits qui sont au-dessus de l'art de tous les orateurs; par exemple, le mot de Saint-Hilaire à son fils : *Ce n'est pas moi qu'il faut pleurer, c'est ce grand homme;* et ce trait du fermier de Champagne qui vint demander la résiliation de son bail, parce que, Turenne mort, il croyoit qu'on ne pouvoit plus ni semer, ni moissonner en sûreté; et cette réponse, si grande et si simple, à un homme qui lui demandoit comment il avoit perdu la bataille de Rhétel, *par ma faute;* et cette lettre qu'il écrivit au sortir d'une victoire : « Les ennemis » sont venus nous attaquer, nous les avons bat- » tus; Dieu en soit loué. J'ai eu un peu de » peine; je vous souhaite le bonsoir, je vais » me mettre dans mon lit; » et cette humanité envers un soldat qu'il trouve au pied d'un arbre, accablé de fatigue, à qui il donne son che-

val, et qu'il suit lui-même à pied. Il faut en convenir, on a regret que la dignité de l'oraison funèbre et sa marche soutenue, ou du moins le ton sur lequel le préjugé et l'habitude l'ont montée, ne permettent point d'employer ces traits d'une simplicité touchante, et qui mettroient souvent le héros à la place de l'orateur.

Quinze ans après l'oraison funèbre de Turenne, Fléchier traita un autre sujet, aussi beau peut-être, quoique d'un genre différent; c'étoit l'éloge du fameux duc de Montausier. S'il faut à l'orateur, comme au peintre, des physionomies à caractère, on peut dire qu'il n'y en eut jamais une plus marquée que celle-là. On connoît cette vertu rigide au milieu d'une cour; cette âme inflexible, incapable et de déguisement et de foiblesse; cette probité qui se révoltoit contre la fortune, quand la fortune devoit coûter quelque chose au devoir; cet attachement à la vérité, et tous ces principes de conduite si fermes, que les âmes d'une honnêteté courageuse appellent tout simplement vertu, et que les âmes foibles ou viles, ce qui est trop souvent la même chose, sont convenues d'appeler misanthropie, pour n'avoir point à rougir (1).

(1) On sait ce qu'il dit au grand dauphin, après avoir achevé son éducation: « Monseigneur, si vous êtes hon-» nête homme, vous m'aimerez; si vous ne l'êtes pas,

Pour tracer un pareil caractère, il falloit avoir une grande vigueur de pinceau, et Fléchier ne l'avoit pas. Son éloquence étoit plus dans son imagination que dans son âme, et par ses mœurs même il étoit trop loin de cette mâle austérité pour la saisir et pour la peindre : ce n'étoit point à Atticus à faire l'éloge de Caton.

Cette oraison funèbre offre cependant des morceaux qui ne sont pas indignes du sujet. Fléchier avoit été l'ami du duc de Montausier : « Ne crai-» gnez pas, dit-il, que l'amitié ou la reconnois-» sance me prévienne; vous savez que la flatterie » jusqu'à présent n'a pas régné dans mes dis-» cours. Oserois-je dans celui-ci, où la franchise » et la candeur sont le sujet de nos éloges, em-» ployer la fiction et le mensonge ? ce tombeau » s'ouvriroit; ces ossemens se ranimeroient pour

---

» vous me haïrez, et je m'en consolerai. » Plusieurs personnes ont lu cette fameuse lettre qu'il écrivit au même prince, et qu'on ne sauroit trop citer : « Monseigneur, je » ne vous fais pas compliment sur la prise de Philipsbourg; » vous aviez une bonne armée, des bombes, du canon et » Vauban. Je ne vous en fais point aussi sur ce que vous » êtes brave; c'est une vertu héréditaire dans votre mai-» son : mais je me réjouis avec vous de ce que vous êtes » libéral, généreux, humain, faisant valoir les services » d'autrui, et oubliant les vôtres : c'est sur quoi je vous » fais mon compliment. »

» me dire : Pourquoi viens-tu mentir pour moi, » qui ne mentis pour personne?..... Laisse-moi » reposer dans le sein de la vérité, et ne viens » pas troubler ma paix par la flatterie que j'ai » haïe. »

Et ailleurs, après avoir parlé des conseils qu'on lui donnoit sur la manière de se conduire à la cour, l'orateur ajoute : « Ces conseils lui paru- » rent lâches; il alloit porter son encens avec » peine sur les autels de la fortune, et revenoit » chargé du poids de ses pensées, qu'un silence » contraint avoit retenues. Ce commerce con- » tinuel de mensonges..... cette hypocrisie uni- » verselle par laquelle on travaille ou à cacher » de véritables défauts, ou à montrer de fausses » vertus, ces airs mystérieux qu'on se donne » pour couvrir son ambition, ou pour relever son » crédit, tout cet esprit de dissimulation et d'im- » posture ne convinrent pas à sa vertu. Ne pouvant » encore s'autoriser contre l'usage, il fit con- » noître à ses amis qu'il alloit à l'armée faire sa » cour..... qu'il lui coûtoit moins d'exposer sa » vie que de dissimuler ses sentimens, et qu'il » n'acheteroit jamais ni de faveurs, ni de fortune » aux dépens de sa probité. »

Je pourrois encore citer d'autres endroits qui ont une beauté réelle; mais le discours en général est au-dessous de son sujet; on y trouve plus d'es-

prit que de force et de mouvement; on s'attendoit du moins à trouver quelques idées vraiment éloquentes sur l'éducation d'un dauphin, sur la nécessité de former une âme d'où peut naître un jour le bonheur et la gloire d'une nation; sur l'art d'y faire germer les passions utiles, d'y étouffer les passions dangereuses, de lui inspirer de la sensibilité sans foiblesse, de la justice sans dureté, de l'élévation sans orgueil, de tirer parti de l'orgueil même quand il est né, et d'en faire un instrument de grandeur; sur l'art de créer une morale à un jeune prince et de lui apprendre à rougir; sur l'art de graver dans son cœur ces trois mots, Dieu, l'univers et la postérité, pour que ces mots lui servent de frein quand il aura le malheur de pouvoir tout; sur l'art de faire disparoître l'intervalle qui est entre les hommes; de lui montrer à côté de l'inégalité de pouvoir, l'humiliante égalité d'imperfection et de foiblesse; de l'instruire par ses erreurs, par ses besoins, par ses douleurs même; de lui faire sentir la main de la nature qui le rabaisse et le tire vers les autres hommes, tandis que l'orgueil fait effort pour le relever et l'agrandir; sur l'art de le rendre compatissant au milieu de tout ce qui étouffe la pitié, de transporter dans son âme des maux que ses sens n'éprouveront point, de suppléer au malheur qu'il

aura de ne jamais sentir l'infortune ; de l'accoutumer à lier toujours ensemble l'idée du faste qui se montre, avec l'idée de la misère et de la honte qui sont au-delà et qui se cachent; enfin, sur l'art plus difficile encore de fortifier toutes ces leçons contre le spectacle habituel de la grandeur, contre les hommages et des serviteurs et des courtisans, c'est-à-dire contre la bassesse muette et la bassesse plus dangereuse encore qui flatte. Il est étonnant que Fléchier ait passé si légèrement sur un pareil sujet. Et quand on pense que l'homme qu'il avoit à peindre donnant ces leçons, étoit le duc de Montausier, quel parti l'orateur pouvoit encore tirer d'un gouverneur qui respectoit bien plus la vérité qu'un prince; qui, pour être utile, auroit eu le courage de braver la haine, et se seroit indigné même de se souvenir que celui qui étoit aujourd'hui son élève, pouvoit être le lendemain son maître !

CHAPITRE XXXI.

Des oraisons funèbres de Bourdaloue, de La Rue et de Massillon.

Est-il vrai que, dans tous les genres, il n'y ait qu'un certain nombre de beautés marquées, et que lorsqu'une fois elles ont été saisies par des hommes supérieurs, ceux qui marchent ensuite dans la même carrière, soient condamnés à rester fort au-dessous des premiers, et peut-être à n'être plus que des copistes? On croiroit d'abord que les arts n'étant que la représentation de la nature ou morale, ou passionnée, ou physique, leur champ doit être aussi vaste que celui de la nature même, et qu'ainsi il ne doit y avoir, dans chaque genre, d'autres bornes que celles du talent; cependant l'expérience semble prouver le contraire : quelle en est la raison?

Tout homme qui, le premier, s'applique avec succès à un genre, le choisit et l'adopte, parce qu'il est analogue à son esprit et à son âme; c'est lui qui fait le genre et en constitue le caractère. Ceux qui viennent ensuite trouvent la route tracée, et n'ont plus qu'à la suivre; mais ce qui

est une facilité pour les gens médiocres, est peut-être un obstacle pour ceux qui ne le sont pas; car l'homme de génie a bien plus de vigueur et de force pour ce qu'il a créé lui-même, que pour ce qu'il imite. Celui qui fait les premiers pas est libre; il n'obéit qu'à son talent, et au cours de ses idées qui l'entraînent. Il fait la règle et le modèle, et dicte à sa nation ce qu'elle doit penser. Ses successeurs reçoivent la règle du public, qui, tyran bizarre et gouverné tout à la fois par l'habitude et le caprice, ordonne d'imiter ce qui a réussi, et flétrit ou traite avec indifférence les imitateurs. Qui ne sait d'ailleurs qu'outre les beautés de tous les temps et de tous les lieux, il y a, pour chaque genre, des beautés analogues au climat, au gouvernement, à la religion, à la société, au caractère national? Sous ce point de vue, les beautés de l'art sont plus resserrées. Il est bien vrai que la nature est immense, mais les organes de l'homme qui la voit, sont affectés d'une certaine manière dans chaque époque. Cette manière de voir et de sentir influe nécessairement et sur l'artiste et sur le juge. Lors donc qu'un genre a été traité par quelques grands hommes dans un pays ou dans un siècle, pour exciter un nouvel intérêt et avoir des succès nouveaux, il faut attendre que les idées prennent un autre cours, par des changemens dans le moral, dans le phy-

sique, et peut-être par des révolutions et des bouleversemens. Ainsi se renouvelle de distance en distance le champ de la tragédie, de la comédie, de l'épopée, de la fable, de l'éloquence ou politique ou religieuse.

On peut appliquer une partie de ces idées aux orateurs qui, sous Louis XIV, après Fléchier et Bossuet, composèrent des éloges funèbres, et qui, avec de grands talens, n'ont cependant obtenu dans ce genre que la seconde place. De ce nombre est le célèbre Bourdaloue, auteur d'une oraison funèbre du prince de Condé. On peut lui reprocher de n'avoir pas assez imité la manière de Bossuet.

Bourdaloue prouve méthodiquement la grandeur de son héros, tandis que l'âme enflammée de Bossuet la fait sentir; l'un se traîne, et l'autre s'élance. Toutes les expressions de l'un sont des tableaux; l'autre, sans coloris, donne trop peu d'éclat à ses idées. Son génie austère et dépourvu de sensibilité comme d'imagination, étoit trop accoutumé à la marche didactique et forte du raisonnement, pour en changer; et il ne pouvoit répandre sur une oraison funèbre cette demi-teinte de poésie qui, ménagée avec goût, et soutenue par d'autres beautés, donne plus de saillie à l'éloquence.

La Rue, moins célèbre que lui, pour les dis-

rage de toutes les vertus. Simple, modéré, sans faste à la cour et dans celle de Louis XIV, si l'on en croit nos aïeux, il eût gouverné comme Lycurgue, il eût été adoré comme Trajan. *Que pense-t-on de moi dans Paris?* demandoit-il souvent. Il savoit que sur le trône même on est dépendant de l'opinion, et que la renommée est plus absolue que les rois. Dans ces temps de désastre, où la famine et la guerre étoient unies, où nos campagnes étoient couvertes de mourans, et les champs de bataille couverts de morts, il étoit profondément affecté des malheurs publics. La vieillesse de Louis XIV, et les fléaux de la guerre, achevoient son éducation commencée par la vertu. *Si Dieu me donne la vie*, disoit-il, *c'est à me faire aimer que j'emploierai tous mes soins.* Ainsi, dans les illusions d'une âme sensible, il composoit ses romans du bonheur des autres, et jouissoit d'avance d'une félicité qui n'étoit point encore. A la mort du grand dauphin, héritier de son rang, il refusa de l'être de ses pensions; il craignoit d'ajouter le poids de son luxe au poids de la misère publique. Enfin, de douze mille francs qu'il avoit par mois, il en employoit onze à secourir des malheureux; et, dans sa dernière maladie, peu de temps avant d'expirer, voulant honorer encore une fois l'infortune qu'il laissoit sur la terre, il or-

donna qu'on vendît ses pierreries pour la soulager.

Tel est le fond du tableau que nous présente l'orateur ; il peint en même temps la jeune duchesse de Bourgogne, adorée de la cour, et dont les vertus aimables mêloient quelque chose de plus tendre aux vertus austères et fortes de son époux ; il la peint frappée comme lui, expirant avec lui, sentant et le trône et la vie, et le monde que lui échappoient, et répondant à ceux qui l'appeloient princesse : *Oui, princesse aujourd'hui, demain rien, et dans deux jours oubliée.*

On ne peut lire plusieurs morceaux de ce discours, et la fin surtout, sans attendrissement ; mais, ce qu'on ne croiroit pas, c'est que dans un éloge funèbre du duc de Bourgogne, il se trouve à peine un mot qui rappelle l'idée de Fénélon. La politique intéressée craignit de rendre hommage à la vertu ; et l'adorateur, même aux pieds des autels, n'osa oublier un instant que l'orateur de Télémaque étoit exilé. On ose dire que si le duc de Bourgogne, dans son tombeau, eût été capable d'un sentiment, il eût été indigné de cette foiblesse. Heureusement la mémoire de Fénélon est vengée : la postérité, qui n'a ni crainte, ni lâche respect, a élevé sa voix. Les noms du duc de Bourgogne et de Fénélon marchent ensemble à l'immortalité, et le genre hu-

main reconnoissant ne sépare plus deux âmes vertueuses et sensibles qui s'étoient unies pour le bonheur des hommes.

Le même orateur a traité deux autres sujets moins pathétiques, sans doute, mais non moins intéressans, ce sont les éloges funèbres de deux grands hommes; l'un étoit ce maréchal de Luxembourg, rival de Condé, impétueux et ardent comme lui, mais vigilant et ferme comme Turenne, quand il le falloit; persécuté par les ministres, et servant l'état; fameux par les victoires de Fleurus, de Leuze, de Steinkerque et de Nerwinde, et qui, de dessus un champ de bataille, écrivit à Louis XIV cette lettre : « Sire, vos ennemis ont fait des merveilles; vos troupes encore » mieux : pour moi, je n'ai d'autre mérite que » d'avoir exécuté vos ordres; vous m'avez dit de » prendre une ville et de gagner une bataille, » je l'ai prise et je l'ai gagnée. » L'autre, qui avoit un genre de mérite tout différent, étoit ce maréchal de Boufflers, fameux par la défense de Lille, appliqué et infatigable; d'ailleurs, excellent citoyen, et dans une monarchie, capable d'une vertu républicaine. On sait qu'en 1709, il offrit et demanda au roi d'aller servir sous le maréchal de Villars, dont il étoit l'ancien. C'étoit le trait de Scipion qui, vainqueur de Carthage, voulut être simple lieutenant en Asie : « Il souffroit, dit

» l'orateur, du peu de succès de nos armes. . . .
» Le siége de Mons ayant fait naître l'occasion
» d'une nouvelle bataille, il fut encore prêt à
» marcher. C'étoit prolonger sa vie que de lui
» donner lieu de la perdre pour l'état; mais
» acceptant l'honneur de partager le péril, il
» refusa celui de partager le commandement.
» Droits spécieux, préférences d'âge et de
» rang, jalousies d'autorité, misérables intérêts,
» sources de tant de querelles entre des héros,
» vous ne prévalûtes jamais dans le cœur de ce-
» lui-ci aux mouvemens de son zèle : il promit
» son bras, ses conseils, sa vie, s'il étoit besoin,
» mais sous le même général qui commandoit
» déjà l'armée; il eut beau cependant se dépouil-
» ler de ses titres, il les retrouva dans l'estime
» du général, dans le respect des officiers, et
» dans l'affection des soldats. Entre deux guerriers
» pleins d'honneur, l'autorité devint commune. »

Et au commencement de cet éloge funèbre, après avoir parlé des honneurs entassés sur la tête d'un seul homme : « Oublions ces titres vains,
» qui ne servent plus qu'à orner la surface d'un
» tombeau; ce n'est ni le marbre, ni l'airain qui
» nous font révérer les grands. Ces monumens
» superbes ne font qu'attirer sur leurs cendres
» l'envie attachée autrefois à leur personne; à
» moins que la vertu ne consacre leur mémoire,

» et n'éternise, pour ainsi dire, cette fausse im-
» mortalité, qu'on cherche inutilement dans des
» colonnes et des statues. »

Il nous rappelle ensuite les idées de Rome, de Sparte et d'Athènes, qui eussent honoré le maréchal de Boufflers, comme elles honorent leur Miltiade, leur Phocion, les Caton, les Décius et les Fabrice.

Enfin, prêt à commencer son éloge et à accélérer en lui tout ce qui peut caractériser un grand homme, il s'arrête, et demande pardon à son héros, de respecter si peu le dégoût qu'il avoit pour les louanges, et le soin qu'il donnoit de les fuir autant que de les mériter : « Vous avez goûté
» assez long-temps, lui dit-il, le plaisir de votre
» modestie ; laissez-nous rompre le silence que
» votre austérité nous imposoit. Votre réputation
» n'est plus à vous ; c'est la seule et dernière vie
» qui vous reste encore parmi nous ; elle appar-
» tient à la renommée ; c'est à elle d'exercer son
» empire sur votre nom, pour le conserver aux
» siècles à venir avec encore plus d'autorité que
» la mort n'en prendra sur vos cendres pour les
» détruire. On a besoin de votre nom pour faire
» à nos descendans l'apologie de notre siècle ; ils
» douteront au moins de ses excès, quand ils
» sauront qu'il a produit en votre personne ce
» que nos pères avoient admiré dans les Du-

» guesclin, les Bayard et les Dunois, pour la » gloire des rois, le salut de la patrie et l'hon- » neur de la vertu. »

Il n'y a personne qui, dans tous ces morceaux, ne reconnoisse le ton d'un orateur. Ces trois éloges funèbres firent la réputation de La Rue; celui surtout du maréchal de Boufflers passe pour son chef-d'œuvre (1). La Rue a moins d'art, plus d'éloquence naturelle, mais aussi moins d'éclat, et surtout moins d'imagination dans le style, que Fléchier. Bossuet a créé une langue; Fléchier a embelli celle qu'on parloit avant lui; La Rue, dans son style négligé, tantôt familier et tantôt noble, sera plutôt cité comme orateur que comme grand écrivain. Le plus souvent il jette et abandonne ses idées sans s'en apercevoir, et l'expression naît d'elle-même. Cette négligence sied bien aux grands mouvemens. Le sentiment, quand il est vif, commande à l'expression, et lui communique sa chaleur et sa force; mais l'âme de La Rue n'est point en général assez passionnée pour soutenir toujours et colorer son langage: enfin, c'est peut-être de tous les orateurs celui qui a le plus approché de la manche de Bossuet; mais il

(1) On a encore de lui l'oraison funèbre de Bossuet, celle du premier maréchal de Noailles, mort en 1709, et celle de Henri de Bourbon, père du grand Condé.

est loin de son élévation, comme de ses inégalités: il n'est pas donné à tout le monde de tomber de si haut.

Pourquoi veux-tu être un autre que toi-même? disoit un philosophe à un ancien. C'est une leçon à tous les hommes; aux uns, pour ne pas sortir de leur caractère, aux autres, pour ne pas sortir de leur talent. Massillon, comme on sait, fut le dernier des hommes éloquens du siècle de Louis XIV; on le choisit aussi quelquefois pour célébrer des héros et des princes, à peu près comme la tendresse ou l'orgueil ont recours aux plus célèbres artistes pour élever des mausolées; mais ses succès, en ce genre, ne soutinrent pas sa réputation. Cet orateur, si connu par son éloquence, tantôt persuasive et douce, tantôt forte et imposante, qui développoit si bien les foiblesses de l'homme et les devoirs des rois, et qui, à la cour d'un jeune prince, parlant au nom des peuples comme au nom de Dieu, fut digne également de servir à tous d'interprète; cet orateur, qui sut peindre les vertus avec tant de charmes, et traça de la manière la plus touchante le code de la bienfaisance et de l'humanité pour les grands, n'a pas, à beaucoup près, le même caractère dans ses éloges funèbres. On voit qu'il étoit plus fait pour instruire les rois que pour les célébrer, tant il est

vrai que les plus grands talens ont des bornes dans les genres qui se touchent.

On a dû lui les éloges d'un prince de Conti, du dauphin, fils de Louis XIV, de Louis XIV lui-même, et de Madame, mère du régent. Le prince de Conti qu'il a loué, étoit ce petit neveu du grand Condé, si fameux par son esprit, sa valeur et ses grâces; qui, à Steinkerque et à Nerwinde, déploya un courage si brillant; qui, dans toute sa personne, avoit cet éclat qui éblouit, et impose encore plus que le mérite; et que sa grande réputation, et l'éloquence de l'abbé de Polignac, placèrent pendant quelques jours sur un trône. Cet éloge paroîtroit susceptible d'intérêt et de mouvement, mais il y en a peu. La manière est petite et froide; l'orateur divise et subdivise; il a l'air d'un homme qui craint de s'égarer, et qui se tient sans cesse à un fil. Ce n'est point du tout la marche de l'éloquence, qui est plus assurée d'elle-même, et suit tous ses mouvemens avec une certaine fierté. La morale même, qui est le principal mérite de l'ouvrage, y paroît rétrécie; quelquefois elle a plus l'air de la finesse que de la grandeur; d'autres fois elle couvre et éclipse le sujet. Enfin ce sont trop souvent des réflexions qui, au lieu de naître et de forcer, pour ainsi dire, l'orateur, paroissent arrangées, que l'esprit fait de sang-froid, et que l'âme des lecteurs reçoit de même.

L'éloge funèbre du grand dauphin, et celui de la duchesse d'Orléans, sont dans le même genre; mais celui de Louis XIV a un caractère un peu différent : ce qui y domine, c'est une grande pompe, et une certaine majesté de style. Massillon y a prodigué toute la richesse de l'élocution et la magnificence des images. L'oreille est séduite, mais l'âme demeure vide : l'espèce de grandeur qu'on croit apercevoir d'abord, n'est qu'une grandeur de décoration; d'ailleurs la marche est uniforme. Tout l'ouvrage est une suite de tableaux qui, trop rapprochés, se nuisent pour l'effet. On n'ignore point qu'il y a un art de disperser les grandes masses pour que l'œil se repose, et que l'imagination ait à désirer; alors les intervalles même sont utiles, et ils préparent la beauté de ce qu'on ne voit point encore. Un autre défaut de cet éloge, et qui en diminue l'effet, c'est qu'on ne démêle pas bien l'espèce de sentiment qui anime l'orateur : il a l'air, quand il loue, de s'être commandé l'admiration; mais l'admiration commandée est froide; et ce sentiment, comme on sait, ne se communique jamais que par enthousiasme.

Au reste, ce défaut tient peut-être à un mérite de l'ouvrage, mérite d'autant plus estimable qu'il ne se trouve dans aucune oraison funèbre, ni avant, ni après Massillon, et qu'il s'agissoit d'un

roi, et de Louis XIV ; c'est que l'orateur y parle assez ouvertement des foiblesses et des vices de celui qu'il est chargé de louer, et ne dissimule point que ce règne si brillant pour le prince, a été souvent malheureux pour le peuple. Ce courage, aussi respectable du moins que l'éloquence, et beaucoup plus rare, mérite d'être observé, et mériteroit surtout de servir de modèle.

CHAPITRE XXXII.

Des éloges des hommes illustres du dix-septième siècle, par Charles Perraut.

Nous avons vu, jusqu'à présent, que dès qu'un homme en place, roi ou prince, cardinal ou évêque, général d'armée ou ministre, enfin quiconque, ou avoit fait ou avoit dû faire de grandes choses, étoit mort, tout aussitôt un orateur sacré, nommé par la famille, s'emparoit de ce grand homme, et après avoir choisi un texte, fait un exorde, ou trivial ou touchant, sur la vanité des grandeurs de ce monde, divisé le mérite du mort en deux ou trois points, et chacun des trois points en quatre ; après avoir parlé longuement de la généalogie, en disant qu'il n'en parleroit pas,

faisoit ensuite le détail des grandes qualités que le mort avoit eues, ou qu'il devoit avoir; mêloit à ces qualités des réflexions ou fines ou profondes, ou élevées ou communes, sur les vertus, sur les vices, sur la cour, sur la guerre, et finissoit enfin par assurer que celui qu'on louoit, avoit été un très-grand homme dans ce monde, et seroit probablement un très-grand saint dans l'autre. On sent très-bien que, dans ces sortes d'ouvrages, on donne toujours un peu plus à l'appareil et à une espèce de pompe, qu'à l'exacte vérité. C'est un honneur qui, sous le nom du mort, est rendu aux vivans. La vanité de la famille a ses droits, il faut bien les satisfaire; mais la vanité de l'orateur a aussi les siens, et ils ne sont pas oubliés. Il y a plus de mérite à louer un grand homme, qu'un homme médiocre; ainsi l'on exagère. Si le sujet est grand, on ne veut pas rester au-dessous; s'il est mince, on veut y suppléer. Dans tous les cas, on veut avoir, ou de l'éloquence ou de l'esprit, car il est juste que dans le public on parle du mort; mais il est un peu plus juste (comme tout le monde le sent) qu'on parle de l'orateur. Qu'arrive-t-il? Le public écoute, applaudit l'orateur, quand il le mérite, et laisse le mort pour ce qu'il est. Jamais une oraison funèbre n'a ajouté un grain à la réputation de personne.

C'est sans doute une partie de ces raisons qui a

engagé l'auteur des hommes illustres du dix-septième siècle, à choisir dans ses éloges une route tout à fait différente, et à s'oublier lui-même, pour ne se souvenir que des personnes qu'il vouloit louer. L'auteur de ces éloges est ce même Charles Perraut qui, quelque temps auparavant, avoit élevé la fameuse dispute des anciens et des modernes. Perraut, que l'on ne connoîtroit point, si on ne le connoissoit que par l'humeur, les épigrammes et la prose de Boileau, est un des hommes du siècle de Louis XIV qui contribua le plus à honorer et à faire respecter les lettres; au lieu de les avilir par la satire, il les soutint par son crédit; ses lumières et sa probité l'avoient rendu l'ami de Colbert. Dans cette place, où il étoit si aisé de nuire, il ne fut jamais qu'utile; il produisoit les talens, comme d'autres les eussent écartés. Quiconque avoit du génie, étoit sûr de trouver en lui un protecteur et un ami. Au-dessus de l'envie, au-dessus de la haine, au-dessus de tous les petits intérêts, il exerça auprès de Colbert le ministère des arts, avec autant de noblesse que Colbert l'exerçoit auprès du roi. Ses connoissances étoient beaucoup plus étendues que celles d'un homme de lettres ordinaire. Il avoit embrassé une partie des sciences abstraites, saisi plusieurs branches de la physique, et jeté sur la nature en général, ce coup-d'œil d'un philosophe, qui cherche

à étendre la carrière des arts, et à y transporter, par de nouvelles imitations, de nouvelles beautés. Mais il se distingua surtout dans cette partie de l'esprit philosophique, utile lors même qu'il se trompe, qui analyse les principes du goût, n'admire rien sur parole, et avant d'adopter une opinion, même de deux mille ans, cherche toujours à s'en rendre compte. Que Boileau reste à jamais dans la liste des grands écrivains et des grands poëtes; mais qu'on estime dans l'autre, de la philosophie, des connoissances et des vertus.

Quoi qu'il en soit, Charles Perraut étoit lié avec un parent de Colbert, qui avoit occupé plusieurs places importantes, mais dont les places ne faisoient pas tout le mérite; il avoit encore celui d'aimer les arts avec passion, de s'intéresser à leur progrès, comme un courtisan s'intéresse à sa fortune; et surtout il avoit l'enthousiasme de son siècle et de sa nation. Il fit graver les portraits de tous les hommes les plus célèbres du dix-septième siècle, et rassembla beaucoup de mémoires sur ceux dont les succès avoient été éclatans, et la vie obscure. C'est en grande partie sur ces mémoires que Perraut a composé ses éloges : ils sont au nombre de cent. Il y célèbre les hommes les plus distingués dans l'église, dans les armes, dans les lois, et enfin dans les sciences, les lettres et les arts. Un pareil assemblage est une grande

et belle idée : c'est là qu'on retrouve avec plaisir Corneille et Condé, Turenne et Racine, Pascal et Sully, Colbert et Descartes, Molière et le maréchal de Luxembourg, La Fontaine et Quinaut, avec le premier président Lamoignon et Duquesne. Il faut avouer que Godeau, évêque de Vence, et Benserade, et Voiture, et Sarrazin, et Coëffetau, et Santeuil, ne sont pas tout à fait des grands hommes de la même espèce; mais il y en a d'autres, tels que Ducange, si justement fameux par son glossaire; Sirmond, par son travail sur les conciles de France et sur les capitulaires de Charles le Chauve; Pétau, par sa chronologie; Joseph Scaliger, par l'érudition la plus profonde sur l'antiquité; les deux frères Pithou, et Pierre Dupuy, garde de la bibliothèque du roi, par la vaste étendue de leurs connoissances sur notre histoire; tous hommes célèbres dans leur siècle, et qui ne sont peut-être pas assez estimés dans le nôtre. Mais nos richesses nous rendent ingrats; nous oublions les hommes laborieux qui se sont ensevelis dans la mine pour nous tirer de l'or, et nous ne louons que l'artiste qui l'emploie. Aujourd'hui, d'ailleurs, que les connoissances s'effacent et se perdent; aujourd'hui que la science de l'histoire se réduit presqu'à des anecdotes; qu'on abrége tout pour paroître tout savoir, et que la vanité, empressée à jouir, n'es-

time plus, dans aucun genre, que ce qu'elle peut étaler dans un cercle; ces recherches pénibles, ces discussions profondes, ces monumens, fruits de quarante ans de travail et d'étude, qui n'ont que le mérite d'instruire sans amuser, et dont le matin on ne peut rien détacher pour citer le soir, doivent nécessairement, parmi nous, perdre leur estime. Ces ouvrages fatiguent notre impatience, et la rebutent. On peut les comparer à ces armes antiques, que la curiosité et un vieux respect conservent encore dans nos arsenaux; ces armes que portoient nos aïeux, mais que nous soulevons à peine, et dont le poids aujourd'hui effraieroit notre mollesse.

Après tous ces noms, on en trouve d'autres, qui sont encore célèbres dans des genres différens : le président de Thou, immortel par son histoire; et le président Jeannin, qui fut négociateur et ministre; et le cardinal d'Ossat, qui se créa lui-même; et le père Mersenne, digne d'être l'ami de Descartes; et Gassendi, presque digne d'être son rival, et le fameux Arnaud, qui écrivit avec génie, et fut malheureux avec courage. Enfin, ceux qui sentent tout le prix des talens, et qui ont le goût des arts, voient avec intérêt la suite des princes, des généraux et des ministres, les noms des artistes célèbres; de Lully, de Mansard, de Lebrun, de ce Claude Perrault,

qu'on essaya de tourner en ridicule, et qui étoit un grand homme ; de La Quintinie, qui commença par plaider avec éloquence, et qui finit par instruire l'Europe sur le jardinage ; de Mignard, dont ses parens voulurent faire un médecin, et dont la nature fit un peintre ; du Poussin qui, las des intrigues et des petites cabales de Paris, retourna à Rome, vivre tranquille et pauvre ; de Lesueur, qui mérita que l'envie allât défigurer ses tableaux ; de Sarrazin qui, comme Michel-Ange, fut à la fois sculpteur et peintre, et eut la gloire de créer les deux Marsis et Girardon ; de Varin, qui perfectionna, en homme de génie, l'art des médailles ; enfin, du célèbre et immortel Calot, qui eut l'audace, quoique noble, de préférer l'art de graver, à l'oisiveté d'un gentilhomme, et qui imprima à tous ses ouvrages le caractère de l'imagination et du talent.

Il n'est pas inutile de remarquer que, lorsque ces éloges parurent, quelques hommes trouvèrent mauvais qu'on eût déshonoré des cardinaux et des princes, jusqu'à les mettre à côté de simples artistes. Il faut avouer que cette espèce de sentiment a quelque chose de singulier. On veut qu'il y ait des rangs, même après la mort, et que les titres des grands passent pour ainsi dire à leurs réputations ; on craint que leurs noms même ne se heurtent et ne se froissent dans la foule, et il

faut que les autres noms se rangent par respect. Il est nécessaire sans doute, et l'ordre de la société, fondé sur la politique et sur les lois, demande que ces distinctions subsistent pendant la vie; mais des cendres renfermées dans des tombeaux, deviennent égales; chez la postérité il n'y a plus de rangs, il n'y a que des hommes. Qu'on se rappelle le mot de Charles-Quint aux grands d'Espagne; il avoit ramassé le pinceau du Titien, et ses courtisans s'en étonnoient. « Je puis, » leur dit-il, en un moment, faire vingt hommes » plus grands que vous; Dieu seul peut faire un » homme tel que Le Titien. » Voilà ce que Perraut avoit répondu d'avance à ses censeurs. Il auroit pu ajouter que, parmi les grands talens même, ou politiques ou militaires, il y en a beaucoup qui, après eux, ne laissent point de traces, au lieu que les monumens des arts restent: ils instruisent et charment encore la postérité. Les noms d'Appelle et de Phidias étoient peut-être aussi chers à la Grèce que celui de Thémistocle; et de tous les généraux de l'Italie moderne, quel est celui dont le nom est mis à côté de Raphaël?

J'ai déjà dit un mot de la manière dont ces éloges sont écrits. L'auteur s'est défendu avec sévérité tout ornement: chaque éloge n'est qu'une notice très-courte, qui contient les faits avec les dates, et presque sans réflexions; ce sont des

dessins où l'artiste n'a employé que le trait pour dessiner sa figure, et en saisir le caractère et l'attitude. Dans ce genre-là même, ces éloges pourroient être beaucoup plus piquans qu'ils ne sont. Le style a trop peu de saillie; le mérite est le fond, c'est-à-dire la multitude et la justesse des connoissances. Une anecdote connue sur ces éloges, c'est qu'on en fit exclure Arnaud et Pascal. Leurs ennemis auroient voulu apparemment anéantir ces deux noms, et défendre même à la postérité de s'en souvenir; mais ces efforts ne servirent qu'à prouver l'impuissance de la haine. Le public n'aime ni les tyrans d'autorité, ni les tyrans d'opinions. On loua un peu plus ceux qu'il étoit défendu de louer, et on leur appliqua, comme on sait, ce fameux passage de Tacite: *Praefulgebant Cassius atque Brutus, eo ipso quod effigies eorum non videbantur.* Il fallut à la fin rétablir leurs éloges; on reconnut qu'il étoit plus aisé d'obtenir un ordre, que de détruire deux réputations, et malgré une cabale, Arnaud et Pascal restèrent de grands hommes.

CHAPITRE XXXIII.

Des éloges ou panégyriques adressés à Louis XIV. Jugement sur ce prince.

Si on louoit ainsi des hommes célèbres qui n'étoient plus, et dont quelques-uns même avoient vécu dans la pauvreté et dans l'exil, à plus forte raison devoit-on louer Louis XIV, et vivant, et prince, et conquérant, et absolu. Aussi les éloges ne furent jamais tant prodigués. Louis XIV a été plus loué pendant son règne, que tous les rois ensemble de la monarchie ne l'ont été pendant douze siècles. On ne le louoit pas seulement comme on loue tous les princes, par intérêt, par reconnoissance, par flatterie, par habitude, par vanité; on le louoit encore par admiration et par enthousiasme. Ce fut une ivresse de quarante ans. On n'écrivoit, on ne prononçoit rien où le nom de Louis XIV ne fût mêlé. Le style avoit pris partout je ne sais quel ton de panégyrique; ce fut celui même des Mascaron, des Fléchier et des Bossuet, toutes les fois qu'ils parloient de Louis XIV: et où n'en parlent-ils pas? Il n'y a pas un de leurs discours où, en déplorant les vanités

du monde, ils n'aient l'art d'amener adroitement ce nom; et ne célèbrent, en passant, les exploits, les merveilles et la sagesse étonnante de ce prince. Si des orateurs de ce mérite donnoient un tel exemple, on se doute bien qu'il étoit suivi. Tous ceux qui prêchoient, prirent l'habitude de louer. On parloit à Louis XIV de ses devoirs, mais on lui parloit presqu'autant de ses vertus: on mêloit avec adresse, au langage de l'évangile, le langage des cours.

Outre ces éloges périodiques et saints, il y en avoit d'autres tout profanes, que chaque circonstance et chaque année faisoient naître. On n'en trouve guère avant la mort de Mazarin: jusqu'à ce moment le roi n'exista point. Malheureusement le crédit du ministre se prolongeoit par l'enfance du maître; mais peu après cette époque, les panégyriques commencent. Dès 1663, panégyrique sur *Louis Dieu-donné*: c'étoit le nom de ce prince, dont la naissance fut regardée comme une faveur du ciel. Il avoit alors vingt-cinq ans, avoit humilié le pape, forcé le roi d'Espagne à lui céder le pas, donné un carrousel, et acheté cinq millions la ville de Dunkerque. En 1664, année où le pape envoya faire des excuses au roi, panégyrique où la *magnanimité* de Louis XIV est comparée à celle de Jules-César, par un cordelier. Une autre année, panégyrique

sur les jeux et les divertissemens que Louis XIV donnoit trois fois la semaine dans le grand appartement de Versailles. En 1667 et 1668, panégyriques sur la conquête de la Flandre et de la Franche-Comté. En 1672, débordement de panégyriques sur la conquête de la Hollande. En 1679, panégyrique de Charpentier sur la paix de Nimègue. En 1680, panégyrique sur Louis-le-Grand, par un évêque d'Amiens. En 1685, panégyrique prononcé à Caen, sur une statue élevée à Louis XIV. En 1687, panégyrique où l'on célèbre le triomphe du roi sur l'hérésie. En 1690, panégyrique prononcé à Valence, par un capucin. Autre panégyrique à Arras, par un carme. Autre panégyrique en 1699, par un cordelier. Je ne compte pas tous ceux des jésuites: je ne crains pas d'exagérer, en disant qu'il y en eut au moins une centaine de leur part, en français, en latin, en italien, en espagnol. A cette liste, qui est déjà longue, joignez encore un panégyrique par un M. Tollemand, orateur assez inconnu aujourd'hui; et un panégyrique historique du roi, par un M. de Gallières, qui avoit été négociateur; et le fameux panégyrique de Louis XIV, par ce Pélisson, qui parut grand dans le malheur de Fouquet, qui fut ensuite adroit et heureux, qui fut long-temps célèbre par son éloquence, et que l'on cite encore, mais qu'on

lit peu. Ajoutez le panégyrique du roi, commencé par Bussy-Rabutin, dans le temps même où il étoit, par ordre du roi, à la Bastille; ouvrage où, avec toute la sincérité d'un homme disgracié qui veut plaire, Bussy parle à chaque ligne et de sa tendresse passionnée, et de sa profonde admiration pour le plus grand des princes, qui n'en voulut jamais rien croire. Tout le monde connoît les douze panégyriques prononcés dans différentes villes d'Italie, par des hommes à qui la magnificence de Louis XIV avoit prodigué des pensions, et qui, dans un roi étranger, honoroient plus qu'un maître, puisqu'ils honoroient un bienfaiteur. Enfin, on peut y joindre cette foule de complimens et de panégyriques prononcés dans l'Académie française, qui fut pendant soixante ans une espèce de temple consacré à ce culte. Ce n'est que pour Louis XIV, comme on sait, que l'élégant et harmonieux Despréaux suspendoit la satire, et ce zèle ardent de déchirer ses ennemis pour l'honneur du goût. Tour à tour caustique et flatteur, mais flatteur brusque, il épuisoit son esprit à imaginer de nouvelles formules de satire et d'éloge. On cite encore aujourd'hui ses remercîmens et ses discours en vers, et son discours de la mollesse; et cette fameuse épître, où, selon un poëte anglais, un peu de mauvaise humeur, il fit deux cents vers pour chanter que Louis

n'avoit pas passé le Rhin. C'est pour Louis XIV que le grand Corneille, déjà vieux, composa, avec son génie qui agrandissoit tout, un demi-volume de vers qu'on ne lit plus. Racine le loua indirectement dans ses tragédies, et dans quelques pièces détachées; Molière dans ses comédies, aujourd'hui peu connues, qu'il fit pour les fêtes de Versailles. Enfin, il n'y eut pas jusqu'à La Fontaine qui ne devînt courtisan; et le fablier de madame de Bouillon porta des vers pour Louis XIV. Je ne parle pas de la quantité innombrable de poëtes qui, n'ayant que du zèle sans talens, étoient vils ou empressés sans plaire, et composoient de petites épîtres obscures et des sonnets sur le roi, que ni lui, ni personne ne lisoit. Il ne s'agit ici que des hommes qui flattoient avec génie. Dans ce nombre, on ne doit pas oublier Quinaut et ses prologues célèbres. Il fallut que l'auteur immortel d'Atys, de Thésée et d'Armide, pliât son génie à ce refrain éternel de flatteries harmonieuses.

Ainsi tout prédicateur, tout orateur, tout historien, tout poëte, enfin tout ce qui parloit, tout ce qui écrivoit sous ce règne, louoit et flattoit à l'envi. Cet esprit avoit passé jusque dans les ateliers des artistes: la peinture, la sculpture et la gravure retraçoient sans cesse à Louis XIV tout ce qu'il avoit fait de grand. Enfin, les inscriptions

immortalisoient l'éloge sur le marbre, ou l'imprimoient sur l'airain. Je ne parle pas de celles qui ne furent que projetées, mais qui marquent toujours l'esprit du temps, telles que *l'incroyable passage du Rhin, la merveilleuse prise de Valenciennes*, etc. Heureusement il y a un point où l'excès est ridicule, et si on ne craint pas de s'avilir, on craint du moins de choquer le goût. Ces inscriptions n'eurent pas lieu : je parle de celle de la place Vendôme, où il est dit, par exemple, que Louis XIV ne fit la guerre que malgré lui. L'Europe et la France savent quelle fut la vérité de cet éloge.

Ce torrent de panégyriques s'arrêta pourtant, et fut suspendu pendant la guerre de la succession d'Espagne. Des hommes sans cesse entourés de malheurs publics et des leurs; des hommes qui n'entendent parler au-dehors que de batailles perdues, et qui, chez eux, ont le triste spectacle de la misère et de la faim, ne seroient pas disposés à louer le gouvernement même qui seroit le plus sensible à leurs maux. Toujours les rois sont jugés par les succès, et le contraste de la misère présente obscurcit même l'ancienne grandeur. S'il est vrai, comme on le dit, qu'en 1709, un prince, ennemi de Louis XIV, maître de Bruxelles, y donna, pendant l'hiver, un spectacle composé tout entier des prologues de Quinaut, ce fut la vengeance la

plus cruelle. La hauteur insultante des conférences de Gertruidenberg n'a rien de plus humiliant : peut-être même un pareil triomphe est au-dessous d'un grand homme ; c'étoit les armes à la main, c'étoit à Hochstet, à Malplaquet, à Turin, et non sur un théâtre d'opéra ; qu'il étoit beau au prince Eugène de se venger de Louis XIV. La bataille de Denain et Villars ramenèrent enfin la paix et les panégyriques ; on recommença à louer, mais avec moins de faste. La paix d'Utrecht fut célébrée ; on vit même paroître un éloge historique du roi, en 1714, par un abbé de Bellegarde. On sait qu'il mourut l'année suivante ; et tandis que le peuple, toujours extrême, étoit loin de témoigner pour sa cendre le respect qu'il lui devoit, et comme à son souverain, et comme à un homme qui avoit fait de grandes choses pour la France, les orateurs sacrés et les gens de lettres portèrent leurs derniers hommages sur sa tombe. Par une loi éternelle, tout prince doit naître, vivre, mourir et être enterré au bruit des éloges : l'habitude, la reconnoissance et le respect satisfirent à tout. La Mothe, avec sa prose harmonieuse et facile, prononça, dans l'Académie française, l'éloge funèbre de ce roi : toutes les chaires retentirent de ses vertus. Il y eut en France vingt-sept ou vingt-huit oraisons funèbres. On en prononça en Espagne, en Portugal, à Rome,

en différentes villes d'Italie, dans presque toute l'Europe. A la fin, ce grand concert de panégyriques cessa, tout se tut, et la voix de la postérité se fit entendre.

Il ne seroit peut-être pas inutile maintenant de peser ce roi si célèbre, et d'apprécier tous les éloges qu'on lui prodigua. Long-temps on porta son culte jusqu'au fanatisme; aujourd'hui peut-être on cherche trop à se venger de cette admiration. On fut trop ébloui de ses succès; on est trop frappé de ses fautes. La balance de la Renommée, qui est presque toujours inégale pour les rois, a penché tour à tour des deux côtés opposés pour Louis XIV; essayons, s'il est possible, de la fixer. Mais pour bien juger ce prince, il ne faut consulter ni les éloges même qui, adressés par des sujets à des rois, sont de même valeur que les complimens de société entre les particuliers; ni les cris des protestans, à qui peut-être il n'avoit vendu que trop cher le droit de le haïr; ni les papiers des Anglais, qui le redoutèrent trop pour consentir à l'estimer : il faut consulter l'histoire et les faits.

Jamais la France n'eut autant d'éclat que sous Louis XIV; mais cet éclat, comme on sait trop, fut mêlé d'orages. Sous lui, la France compta trente ans de victoires, et dix ans de désastres; elle conquit des provinces et vit ses provinces

épuisées ; elle donna la loi à l'Europe, et fut sur le point d'être démembrée par toutes les puissances de l'Europe. Ce contraste de malheur et de gloire, cette brillante administration pendant un temps, cette administration pénible et forcée pendant l'autre, naquit des mêmes principes ; tout fut enchaîné. Louis XIV eut dans son caractère je ne sais quoi d'exagéré qui se répandit sur sa personne comme sur tout son règne : il fut jeté pour ainsi dire hors des bornes de la nature. Cependant cette exagération même lui donna une idée de grandeur d'où résulta beaucoup de bien. C'est à elle que Louis XIV dut les principales qualités de son âme ; cette droiture, ennemie de la dissimulation, et qui ne sut presque jamais s'abaisser à un déguisement ; cet amour de la gloire qui, en élevant ses sentimens, lui donnoit de la dignité à ses propres yeux, et lui faisoit toujours sentir le besoin de s'estimer ; cette application qui, dans sa jeunesse même, fut toujours prête à immoler le plaisir au travail ; cette volonté qui savoit donner une impulsion forte à toutes les volontés, et qui entraînoit tout ; cette dignité du commandement qui, sans qu'on sache trop pourquoi, met tant de distance entre un homme et un homme, et au lieu d'une obéissance raisonnée, produit une obéissance d'instinct, vingt fois plus forte que celle de réflexion ; ce désir de supériorité qu'il

étendoit de lui à sa nation, parce qu'il regardoit sa nation comme partie de lui-même, et qui le portoit à tout perfectionner; le goût des arts et des lettres, parce que les lettres et les arts servoient, pour ainsi dire, de décoration à tout cet édifice de grandeur; enfin, la constance et la fermeté intrépide dans le malheur, qui, ne pouvant diriger les évènemens, en triomphoit du moins, et prouva à l'Europe qu'il avoit dans son âme une partie de la grandeur qu'on avoit cru jusqu'alors n'être qu'autour de lui.

Mais le même caractère qui peut-être donna à Louis XIV toutes ces qualités, fit aussi la plupart de ses défauts. Il créa en lui un goût de magnificence et de luxe qui s'accorde rarement avec une âme élevée, et qui cependant chez lui ne l'excluoit pas; goût qui se répandit sur ses bâtimens, sur ses jardins, sur ses fêtes, et trop souvent substitua des dépenses de faste à des dépenses utiles. Il lui donna ce goût éternel de représentation qu'il porta partout, même à la guerre, où cependant ses armées et ses victoires représentoient assez bien pour lui. Il répandit sur toute sa personne, et mit dans ses regards même, une affectation de grandeur qui avoit un peu besoin de sa réputation et de son rang pour ne pas étonner, et sembloit vouloir commander le respect plutôt que l'attendre. Il forma au-dedans

le caractère de sa politique, et fit croire que la nation étoit lui, et que ses propres besoins étoient ceux de l'état. Enfin, il lui inspira au-dehors une ambition qui, comme celle de la plupart des conquérans, n'étoit pas en lui l'effet d'une âme ardente et emportée, mais qui, tenant plus à la hauteur qu'à l'impétuosité du caractère, méditoit tranquillement, et exécutoit, avec une fierté calme, des plans d'agrandissement et de conquêtes. De-là ce débordement d'un pouvoir qui menaçoit tout; cette hauteur avec les rois et presque tous les états; ce plan si vaste de subjuguer la Flandre, d'abaisser la Hollande, de resserrer la Savoie, de dominer en Italie, de donner des électeurs à l'Empire, un roi à l'Angleterre, son petit-fils à l'Espagne, et d'embrasser, par lui ou par ses enfans, Paris, Naples, Milan, Madrid, tandis que ses flottes iroient parcourir l'océan, et feroient respecter son nom, des ports de Brest ou de Toulon jusqu'à Siam et aux côtes de la Jamaïque ou du Brésil.

Il faut convenir que ces projets ont de la grandeur, mais une espèce de grandeur qui manque, pour ainsi dire, de proportion et de règle. On peut dire, en général, que Louis XIV mesura un peu trop ses forces par son caractère. Il ne prévit point assez que, dans la constitution économique des états, de longues victoires

ressemblent presqu'à des défaites ; que tout ce qui est violent, s'use par sa violence même ; que de grandes puissances, unies pour résister, doivent à proportion s'affoiblir beaucoup moins qu'une grande puissance armée pour attaquer ; que les grands hommes qui, à la tête de ses armées, étoient fiers de le servir, devoient, par leur exemple, faire naître d'autres grands hommes pour les combattre ; que toutes les fois qu'on fait de grands efforts, il ne peut y avoir de succès que ceux qui sont rapides, parce que les moyens extrêmes tendent toujours à s'affoiblir. Comme l'esprit chez les hommes est presque toujours gouverné par le caractère, Louis XIV ne fit point de calculs qui n'auroient été que ceux d'une politique sage. Il exagéra donc tout à la fois et ses projets et ses moyens ; et de-là, après quelques années d'éclat, le dépérissement, la ruine et le malheur. Ce défaut influa non-seulement sur la France, mais sur l'Europe entière. Partout il fallut opposer de grandes forces à de grandes forces. La paix tarit le sang, et ne diminua point les charges publiques. Comme on craignoit sans cesse, il fallut sans cesse être en état de combattre. Toutes les administrations furent forcées, tous les ressorts tendus ; et l'erreur d'un seul

homme changea le système de vingt gouvernemens.

On voit bien que le bien et le mal de ce règne célèbre tient à une seule idée, une idée de grandeur, tantôt exagérée, et tantôt vraie. Il est probable que si Louis XIV avoit reçu une éducation digne de la vigueur de son caractère, il eût joint à la passion des grandes choses, le génie qui les juge, et que surtout il eût appris l'art le plus difficile des rois, celui de n'abuser ni de ses vertus, ni de ses forces.

Si on l'examine du côté des talens, il avoit un coup-d'œil sûr. Entouré de grands hommes, il eut le mérite de les croire. L'application lui donna le génie de l'expérience; mais il apprit plus en dix ans à l'école des malheurs, qu'il n'avoit appris en quarante ans de gloire. Les évènemens heureux trompent et séduisent; c'est la flatterie la plus dangereuse pour les rois : au lieu que la sévérité du malheur accuse les fautes et les foiblesses. Il eut des connoissances sur le gouvernement : mais ayant passé presque tout son règne en grandes entreprises, c'est-à-dire à conquérir ou à résister, au lieu de pouvoir diriger à son gré ses plans et ses systêmes, il étoit forcé de plier ses plans à ses besoins. Les évènemens commandoient à ses principes; et

son administration fut toujours entraînée par le cours violent des affaires.

Comme guerrier, il fut éclipsé par ses sujets. Les fers de François Ier lui ont laissé plus de gloire militaire, que toutes les conquêtes de Louis XIV ne lui en donneront peut-être dans la postérité. Trajan et Henri IV, quand ils commandoient leurs armées, marchoient et vivoient en soldats ; Louis XIV, dans les camps, parut toujours en roi : il mêla la pompe du trône à la fierté imposante des armées ; et déployant une grandeur tranquille, sans jamais se montrer de près à la fortune, son mérite fut d'inspirer à ses généraux l'orgueil de vaincre, et à ses troupes l'orgueil de combattre et de mourir pour lui.

Il est peut-être difficile de déterminer à quel point il connut les talens et les hommes. D'abord il faut lui rendre grâces, au nom de la France et de l'humanité, de ce qu'il choisit pour élever ses enfans, Montausier et Bossuet, Fénélon et Beauvilliers. Occupé de l'éclat de son règne, il confia l'espérance du règne suivant à la vertu et au génie. Ce fut un mérite surtout d'avoir apprécié la morale inflexible et la franchise sévère de Montausier dans une cour où la volupté se mêloit au faste, et où l'excès de la flatterie corrompoit la gloire. A l'égard de ses autres choix,

Turenne et Condé lui furent montrés par la renommée. Luxembourg, qu'il n'aimoit pas, le força, par son génie, à l'employer. Vendôme eut beaucoup de peine à parvenir au commandement. Catinat, de simple volontaire, devint maréchal de France; mais ce même Catinat, après des victoires, essuya des dégoûts, et fut rendu inutile à son pays qu'il auroit pu défendre. Ce prince eut deux ministres célèbres; Colbert, qui enrichit l'état par ses travaux, et dont les erreurs même furent celles d'un citoyen et d'un grand homme; Louvois, dont l'esprit étendu et prompt sembloit né pour la guerre, et servit son maître en désolant l'Europe. Colbert lui fut donné par Mazarin, Louvois par Le Tellier. Je ne parle pas de Barbesieux, de Le Pelletier, de Chamillard, du choix de plusieurs généraux dans la guerre de 1701: du moins ces choix furent réparés par d'autres; et Villars, et Vendôme, et Berwick, annoncèrent que, dans cette décadence même, il savoit encore trouver les grands hommes. Ne lui reprochons pas des malheurs encore plus que des fautes; mais la disgrâce de Fénélon et son exil, mais la proscription de l'ouvrage le plus éloquent que la vertu ait jamais inspiré au génie: il est difficile, sans doute, d'excuser cette erreur dans un roi aussi célèbre.

Si on porte sa vue sur l'intérieur de l'état, on est frappé d'un grand tableau. On voit Louis XIV, à travers un enchaînement de conquêtes et de victoires, s'occuper des lois, des arts, de la population, de l'agriculture et du commerce; mais l'homme qui discute et qui juge, en admirant tant de travaux célèbres, examine ce qui leur a manqué du côté de la perfection ou de la durée. On remarque sur les lois, qu'en diminuant l'abus des procédures, et réglant la forme des tribunaux, il laissa subsister le vice de cent législations opposées, et ne fit qu'ébaucher un ouvrage immense, qui, parmi nous, attend encore le zèle d'un grand homme; sur l'agriculture, qu'il connut peu les vrais principes qui l'encouragent, principes découverts par Sully, employés dans les belles années de Henri IV, oubliés sous le ministère orageux et brillant de Richelieu, retrouvés ensuite par Fénélon, et développés avec succès dans ce siècle, où les grands besoins font chercher les grandes ressources; sur le commerce, qu'il eut peut-être sur cet objet des vues beaucoup plus vastes que solides; que ses vues même étant en contradiction avec ses besoins, d'un côté il vouloit le favoriser, et de l'autre il le chargeoit d'entraves; sur les manufactures, qu'il les encouragea avec grandeur, mais qu'il fit quelquefois de ces arts utiles

le fléau de l'état, en immolant le laboureur à l'artisan ; enfin, sur la partie militaire, que sa perfection même nous donna une gloire éclatante et dangereuse, qu'elle arma la France contre l'Europe, et l'Europe contre la France, et fut récompensée et punie par trente ans de carnage. Ainsi, de quelque côté qu'on jette les yeux, on voit des succès et des malheurs ; on voit de grandes vues et de grandes fautes ; on voit le génie, mais tel qu'il est chez les hommes, et surtout dans les objets de gouvernement, toujours limité ou par les passions, ou par les erreurs, ou par les bornes inévitables que la nature a assignées à toutes les choses humaines.

Si on cherche, à travers tant d'éclat, quel fut le bonheur des citoyens, on conviendra que les peuples, comme les hommes, ne peuvent être heureux que dans un état de calme, et loin des grands efforts que supposent de grands besoins. Il faut, pour le bonheur d'un peuple, que l'industrie soit exercée et ne soit pas fatiguée ; il faut qu'il soit encouragé au travail par le travail même ; que chaque année ajoute à l'aisance de l'année qui la précède ; qu'il soit permis d'espérer quand il n'est pas encore permis de jouir ; que le laboureur, en guidant sa charrue, puisse voir au bout de ses sillons la douce image du repos et de la félicité de ses enfans ; que chaque

portion qu'il cède à l'état, lui fasse naître l'idée de l'utilité publique; que chaque portion qu'il garde, lui assure l'idée de son propre bonheur; que les trésors, par des canaux faciles, retournent à celui qui les donne; que les dépenses et les victoires, tout, jusqu'au sang versé, porte intérêt à la nation qui paie et qui combat; et que la justice même, en pesant les fardeaux et les devoirs des peuples, n'use pas de ses droits avec rigueur, et se laisse souvent attendrir par l'humanité, qui n'est elle-même qu'une justice.

D'après ces principes, qu'on juge de la félicité réelle des peuples dans un règne de soixante-douze ans, où il y eut quarante-six ans de guerre. Ce n'est pas que je confonde toutes les époques de ce règne célèbre : la France fut heureuse, ou parut l'être jusqu'à la guerre de 1688; mais, après cette époque, tout changea. Je ne parle pas des dernières années de ce prince; je plains tant de grandeur suivie de tant de désastres. Je répéterai seulement ce que ce roi célèbre eut la magnanimité de se reprocher lui-même en mourant. Dans ces momens où tout fuit, mais où la vertu reste; où les flatteries et les éloges de cinquante années se taisent pour laisser élever la voix de la conscience et de la vérité qui ne meurt pas; où l'âme tranquille et courageuse

pèse dans un calme terrible tout ce qui a été, et seule avec elle-même, apprécie les crimes, les succès, les victoires, et toutes ces tristes grandeurs humaines qui vont la quitter; dans ces momens, il se reprocha d'avoir sacrifié à un vain désir de gloire la félicité des peuples. J'oppose les remords d'un grand homme mourant aux éloges trop fastueux et trop vains, qui quelquefois lui furent prodigués pendant sa vie.

Malgré ses fautes et ses malheurs, son règne sera à jamais distingué dans notre histoire, et c'est la plus brillante époque de notre nation. Jusqu'alors les Français, moins grands que factieux, ayant besoin d'agiter et d'être agités, plus capables d'un mouvement prompt et rapide que d'une application et de vues suivies, n'avoient encore appris à gouverner ni leur caractère, ni leurs idées. Il leur manquoit je ne sais quoi de calme qui arrêtât leurs forces et qui les rassemblât, qui les rendît utiles en les dirigeant. Le gouvernement de Louis XIV produisit cet effet. En donnant de la consistance à la nation, ce prince lui donna de la grandeur. Notre esprit naturel devint du génie; notre activité inquiète, de la force; notre impétuosité, un courage docile et terrible; tout prit un caractère, et l'esprit national (car nous commençâmes alors à en avoir un), formé par de grands exemples et de grands

objets, acquit un degré de hauteur inconnue jusqu'alors. Les Français, sous son règne, s'honoroient d'une soumission qui les rendoit grands. Au-dehors, ils donnoient des lois; au-dedans, ils mêloient l'obéissance à la gloire. Leur nom étoit le premier de l'Europe. Ils furent pendant trente ans ce qu'eussent été les Perses vainqueurs à Salamine et à Marathon, unissant la grandeur de Persépolis et d'Ecbatane aux arts brillans et à la politesse douce et voluptueuse d'Athènes.

On ne peut douter que cette foule de grands hommes qui parurent alors, ne fût le fruit d'un gouvernement attentif et éclairé. Eh! qui, dans un pays et dans un siècle ingrat, où quelquefois, comme dans l'ancienne Rome, on puniroit l'honnête homme de ses vertus, et l'homme de génie de ses talens; qui voudroit se livrer à des travaux pénibles, et se donner la peine d'être grand? On doit savoir gré à Louis XIV d'avoir répandu l'éclat sur les talens et sur les arts, d'avoir su apprécier ces hommes que leur fortune rend obscurs, mais que leur génie rend célèbres; qui ne sont point destinés par leur naissance à approcher des rois, mais qui sont quelquefois destinés à honorer leur règne. Ainsi, après s'être occupé de ses grands desseins avec ses généraux et ses ministres, il se délassoit

quelquefois en conversant avec Racine : il ordonnoit qu'on représentât devant lui les chefs-d'œuvre du vieux Corneille : il sentoit de l'orgueil à se voir servir dans son palais par l'auteur du *Misanthrope* et du *Tartufe*, et donnant à Molière son roi pour défenseur, empêchoit qu'une cabale d'autant plus terrible qu'on y mêloit le nom de la vertu, n'opprimât un grand homme.

Quel sera donc le rang que Louis XIV occupera parmi les rois ? celui d'un prince qui, placé dans une époque où sa nation étoit capable de grandes choses, sut profiter des circonstances sans les faire naître ; qui, avec des défauts, déploya néanmoins toute la vigueur du gouvernement ; qui, suppléant par le caractère au génie, sut rassembler autour de lui les forces de son siècle et les diriger, ce qui est une autre espèce de génie dans les rois ; qui enfin, donna un grand mouvement et aux choses et aux hommes, et laissa après lui une trace forte et profonde.

On l'a comparé à Auguste ; il lui ressembla bien peu. Il sut comme lui employer les talens, et faire servir les grands hommes à sa renommée ; mais il falloit qu'Octave se servît de ses égaux pour sa grandeur, et leur persuadât qu'il avoit droit à leurs victoires, quoiqu'il ne tînt ce droit que de leurs victoires même. Louis XIV,

armé de la souveraineté, commandoit à des hommes qui lui devoient en tribut leur sang et leur génie. Tous deux protégèrent les lettres; mais Auguste, en honorant de sa familiarité Virgile, Horace et Tite-Live, honoroit des hommes nés tous citoyens comme lui : les proscriptions seules avoient décidé s'ils auroient un maître. Louis XIV, né à la tête d'une monarchie, où, par la constitution de l'état, il n'y a de rang que celui qui est marqué par les titres; Louis XIV, porté par son caractère même à une fierté de représentation qui augmentoit encore les distances, en rapprochant de lui les hommes de génie, fit peut-être plus et pour leur gloire et pour la sienne.

Si maintenant on le compare aux rois célèbres de notre nation, on trouvera qu'il fut loin de cet esprit vaste et puissant de Charlemagne : mais l'un déploya de grandes vues chez un peuple barbare; l'autre seconda les lumières et les vues d'un peuple instruit. On trouvera qu'il eut moins de sagesse, mais plus d'éclat que Charles V; moins de bonté, mais beaucoup plus de talens que Louis XII. Il fut plus laborieux, plus appliqué, plus roi que François Ier; mais il n'eut point ces grâces fières et aimables, ni cette valeur éblouissante qui parut à Marignan, et qui fit pardonner Pavie. On ne le comparera point à Henri IV. Le mérite de l'un fut de rappeler toujours sa gran-

deur; le mérite de l'autre, de faire oublier la sienne.

Ainsi Louis XIV eut un caractère unique, et qui ne fut qu'à lui. Sa gloire, (et c'est ce qu'il ne faut pas perdre de vue en le jugeant) fut d'avoir élevé sa nation. C'est cette gloire si rare qui justifie ses panégyristes, et lui assure notre reconnoissance. Je voudrois donc que, lorsque les monumens qui ont été élevés à ce roi célèbre, seront détruits par le temps, et que ces statues et ces marbres menaceront de s'écrouler, on lui élevât alors un autre monument. Je voudrois qu'on le représentât debout et désarmé, tel qu'il étoit dans sa vieillesse et peu de temps avant de mourir, foulant à ses pieds toutes les médailles de ses conquêtes : lui-même, au lieu d'esclaves, seroit entouré de la plupart des grands hommes qui ont illustré son règne. Là on verroit Turenne et Condé, Catinat et Vauban; Lamoignon tiendroit à la main le code des ordonnances; Colbert, ses plans de marine et de commerce; Racine s'avanceroit sur les pas de Corneille; Molière et La Fontaine suivroient : après eux viendroient les artistes célèbres. Louis XIV paroîtroit, animant tout de ses regards, et au bas de sa statue la postérité écriroit ces mots : *Sous lui les Français furent grands.*

CHAPITRE XXXIV.

Des panégyriques depuis la fin du règne de Louis XIV jusqu'en 1748; *d'un éloge funèbre des officiers morts dans la guerre de* 1741.

L'ESPRIT de panégyriques demeura presqu'assoupi en France depuis 1715 jusqu'en 1744, c'est-à-dire près de trente ans. Sous la régence, de nouvelles combinaisons de fortunes occupèrent tout. D'un bout du royaume à l'autre, l'esprit n'eut qu'une idée, et l'âme qu'un mouvement. On se disputoit de l'or et du papier; c'étoit une assez grande occupation que celle de s'enrichir, de s'appauvrir, de s'ennoblir, d'acheter, de vendre, d'échanger, de calculer, de prévoir, et de ruiner ses créanciers ou ses amis. On vit paroître beaucoup d'édits, quelques chansons, et point de panégyriques. Ajoutez qu'il y a des caractères de princes qui, même avec des talens et des vertus, déconcertent pour ainsi dire l'éloge. On louoit sous Louis XIV, on plaisantoit sous le régent. La nation, gaie et légère, préféroit alors un bon mot à cent panégyriques. D'ailleurs, le régent avoit le

secret des hommes et des cours. Son esprit l'avoit mis dans la confidence de tout, il connoissoit les petits ressorts des grandes choses, et il avoit le malheur de ne pouvoir être dupe de rien : un philosophe derrière les coulisses rit presque toujours des battemens de mains du parterre.

Le cardinal Dubois, qui ne dut son élévation qu'à la bizarrerie des circonstances, qui ne mit pas même la décence à la place des mœurs, et qui eût avili les premières places, si jamais la puissance chez les hommes pouvoit l'être, ne se respecta point assez pour se faire respecter. Malgré son pouvoir, il ne trouva point de panégyristes ; il n'en désira pas même. Quand le faux enthousiasme des éloges ne l'eût point ennuyé, cet enthousiasme l'eût fait rire, il se connoissoit. Il eut ce mépris de l'opinion publique, qui est le dernier vice dans un particulier, et le dernier crime dans un homme puissant.

Après lui, on ne travailla pas davantage dans le même genre, mais pour d'autres raisons. Le cardinal de Fleury fut modeste et simple; il eut l'ambition de l'économie et de la paix, deux choses qui font le bonheur des états, mais qui n'ébranlent point les imaginations. Il ne cherchoit point à éblouir les hommes pour les subjuguer; il n'abusoit point pour se faire craindre : d'ailleurs, il n'étoit plus dans l'âge où les passions inquiètes

et ardentes veulent occuper fortement les âmes. Il gouverna sans bruit, ne remua rien; et content d'être absolu, ne chercha ni le faste du pouvoir, ni le faste des éloges : tout fut calme comme lui.

Vers 1744, les esprits changèrent. Il s'ouvrit une grande scène en Europe; les dépouilles de la maison d'Autriche à partager, la France et l'Espagne unies contre l'Angleterre, la Hollande, la Sardaigne et l'Empire, une guerre importante, un jeune roi qui se montra à la tête de ses armées, les présages de l'espérance, les vœux des courtisans, enfin l'éclat des conquêtes et des victoires, et le caractère général de la nation, à qui il est bien plus aisé de ne pas sortir du repos que de s'arrêter dans son mouvement, tout donna aux esprits une sorte d'activité qu'ils n'avoient point eue peut-être depuis Louis XIV. La maladie du roi et sa convalescence achevèrent d'enflammer le zèle : on vit renaître les éloges en foule. Tous les talens s'exercèrent; la poésie rentra dans son ancienne fonction, celle de louer. L'ode ranima son enthousiasme presqu'éteint; on fut pathétique ou plaisant dans des épîtres; on tâcha de mettre de la grandeur sans ennui dans des poëmes. On prononça avec pompe des discours éloquens, ou qui devoient l'être. Chaque jour voyoit naître et mourir des éloges nouveaux, en prose, en vers, gais, sérieux, harmonieux et brillans, ou durs et

sans couleur, tous sûrs d'être lus un jour, et malheureusement la plupart presqu'aussi sûrs d'être oubliés le lendemain. Dans cette foule, il y eut pourtant des ouvrages qui furent distingués et qui le méritèrent. Il y en eut, quoiqu'en petit nombre, où le génie seconda le zèle. Je n'en citerai que deux, que le nom seul de leur auteur suffiroit pour rendre célèbres; l'un est le panégyrique de Louis XV, et l'autre l'éloge funèbre des officiers morts dans la guerre de 1741. L'auteur de *Mahomet* et de *Zaïre*, le chantre de Henri IV, l'historien de Charles XII et de Louis XIV, voulut, dans ces deux ouvrages, célébrer des évènemens qui intéressoient la France et l'Europe, et honorer tour à tour le prince et les sujets.

Le panégyrique du roi est fondé sur les faits qui se sont passés depuis 1744 jusqu'en 1748; et cette époque, comme on sait, fut celle de nos victoires : ce qu'il n'est pas inutile de remarquer, c'est que l'auteur se cacha pour louer son prince, comme l'envie se cache pour calomnier; mais les grands peintres n'ont pas besoin de mettre leur nom à leurs tableaux; celui-ci fut reconnu à son coloris facile et brillant, à certains traits qui peignent les nations et les hommes, et surtout au caractère de philosophie et d'humanité répandu dans tout le cours de l'ouvrage.

On peut remarquer une différence singulière

entre ce panégyrique et celui de Louis XIV par Pélisson. Pélisson est presque toujours orateur, et l'on voit qu'il veut l'être. Le panégyriste de Louis XV ne l'est jamais; il semble éviter l'éloquence comme l'autre paroît la chercher. Son style, toujours élégant et noble, s'élève au-dessus du style ordinaire de l'histoire; mais il ne se permet nulle part des mouvemens, ces tours périodiques et harmonieux, qui semblent donner plus d'appareil aux idées et un air plus imposant au discours. Peut-être cette différence est-elle seulement l'ouvrage du goût; sans doute le panégyriste a pensé que toute espèce d'éloquence a un pue de faste, et que lorsque les évènemens ont de la grandeur, le ton doit être simple; peut-être aussi cette différence tient-elle à celle des siècles. Tout peuple qui commence à avoir des orateurs, se passionne pour un art qu'il ne connoissoit point encore. Ainsi, sous Louis XIV, on mettoit un grand prix à l'éloquence: harangue, compliment, sermon, tout ce qui appartenoit ou sembloit appartenir au style et aux formes oratoires, fixoit l'attention. Patru, qu'on ne lit plus, avoit alors des admirateurs; c'étoit la première curiosité d'un peuple étonné de ses richesses, et qui en jouit avec l'empressement que donne une fortune nouvelle; il y a d'ailleurs, comme nous avons vu dans chaque époque, un certain niveau que

prennent les esprits, les âmes, les mœurs, la langue, le style même : tout tend vers ce niveau et s'en rapproche. Sous un règne où tout avoit une certaine pompe, où le souverain en imposoit par la dignité, où l'admiration publique, sentiment presqu'habituel, devoit élever les expressions comme les idées, il semble que la manière oratoire devoit être plus à la mode qu'un style moins soutenu, et par conséquent moins rapproché de la dignité du maître. Placez deux orateurs, l'un à la cour d'un roi de Perse, l'autre à celle d'un roi de Sparte, il faudra que leur style soit différent. Peu à peu les imaginations en France se calmèrent, la direction des esprits changea, et la réflexion qui médite prit la grâce de l'enthousiasme qui sent. Alors s'élevèrent deux écrivains d'un ordre distingué, mais nés tous deux avec cette justesse qui analyse et qui raisonne, bien plus qu'avec la chaleur qui fait les orateurs et les poëtes. Fontenelle et La Mothe, en donnant le ton à notre littérature, firent comme tous les législateurs, ils donnèrent des lois d'après leur caractère. Ainsi presque partout ils substituèrent la finesse à la grandeur, et des beautés sages et tranquilles aux beautés d'imagination et de mouvement. Alors on s'éloigna plus que jamais du ton de l'éloquence; d'autres causes qui agissoient en même temps, développèrent chez la nation

l'esprit philosophique, qui devint peu à peu l'esprit général. Cet esprit, qui discute toujours avant de juger, et qui est sans cesse sur ses gardes, parce qu'il craint la surprise du sentiment, fit la loi aux orateurs même. Dans la première époque, l'éloquence s'étoit quelquefois glissée dans des genres qui n'étoient pas faits pour elle; dans la seconde, elle craignit presque de se montrer dans les genres qui sembloient être le plus de son ressort.

Les grands hommes même obéissent jusqu'à un certain point à leur siècle; mais en lui cédant, ils le dirigent, et mêlant leur génie au goût dominant, ils le réforment. Le panégyrique de Louis XV, comme nous l'avons dit, offre donc peu de ces beautés qu'on a coutume de chercher dans les orateurs, mais elles sont remplacées par d'autres; on y trouve une sorte d'éloquence aussi persuasive et plus douce, l'éloquence des faits présentés avec autant de simplicité que de noblesse, et les réflexions d'un philosophe toujours jointes à la sensibilité d'un citoyen.

L'éloge funèbre des officiers est d'un genre différent: le style en est plus oratoire, et la philosophie plus forte. L'idée seule de célébrer tous les citoyens morts pour la patrie, est une idée grande et noble, et malheureusement native parmi nous. « Pourquoi, dit l'orateur, nous ren-

» fermer dans l'usage de ne célébrer après leur » mort que ceux qui, ayant été donnés en spec- » tacle au monde par leur élévation, ont été fa- » tigués d'encens pendant leur vie?..... Ne ren- » dra-t-on jamais qu'à la dignité, ces devoirs si » intéressans et si chers quand ils sont rendus à » la personne, si vains quand ils ne sont qu'une » partie nécessaire d'une pompe funèbre? Du » moins, s'il faut célébrer toujours ceux qui ont » été grands, réveillons quelquefois la cendre de » ceux qui ont été utiles. »

Il s'élève ensuite avec une éloquence pleine de vigueur contre le fléau de la guerre, « contre » cette rage destructive qui change, dit-il, en » bêtes féroces des hommes nés pour vivre en » frères, contre ces déprédations atroces, contre » ces cruautés qui font de la terre un séjour de » brigandage, un horrible et vaste tombeau. La » violation des traités les plus solennels, la bas- » sesse des fraudes qui précèdent l'horreur des » guerres, la hardiesse des calomnies qui rem- » plissent les déclarations, l'infamie des rapines » punies par le dernier supplice dans les particu- » liers, et louées dans les chefs des nations, le » viol, le larcin, le saccagement, les banque- » routes et la misère de mille commerçans ruinés, » leurs familles errantes qui mendient vainement » leur pain à la porte des publicains enrichis par

» ces dévastations même : voilà, dit l'orateur, » une foible partie des crimes que la guerre en- » traîne après elle, et tous ces crimes sont com- » mis sans remords..... Des bords du Pô jusqu'à » ceux du Danube, on bénit de tous côtés, au » nom du même Dieu, ces drapeaux sous les- » quels marchent des millions de meurtriers » mercenaires. » L'orateur peint cette multitude féroce dont on se sert pour changer la destinée des empires ; il fait voir le soldat arraché de ses campagnes, les quittant par un esprit de débau- che et de rapine, changeant de maîtres, s'expo- sant à un supplice infâme pour un léger intérêt, combattant quelquefois contre sa patrie, répan- dant sans remords le sang de ses concitoyens, et sur le champ de carnage attendant avec avidité le moment où il pourra de ses mains sanglantes arracher aux mourans quelques malheureuses dé- pouilles qui lui sont bientôt enlevées par d'autres mains. A ce tableau il oppose celui de l'officier français : « Idolâtre de son honneur et de celui » de son souverain ; bravant de sang-froid la » mort, avec toutes les raisons d'aimer la vie ; » quittant gaîment les délices de la société pour » des fatigues qui font frémir la nature ; humain, » généreux, compatissant, tandis que la barbarie » étincelle de rage autour de lui ; né pour les » douceurs de la société, comme pour les dan-

» gers de la guerre; aussi poli que fier; orné sou-
» vent par la culture des lettres, et plus encore
» par les grâces de l'esprit. »

Il parcourt ensuite rapidement nos victoires, nos exploits et nos pertes; il célèbre cette brave noblesse qui partout a versé son sang pour l'état (1). Il peint de la manière la plus touchante la douleur des pères, des fils, des épouses et des mères; mais en même temps il s'élève avec indignation contre la frivolité barbare de ces Sybarites qui, incapables d'être émus par tout ce qui attendrit les âmes nobles et sensibles, avides de la misérable gloire que donne un bon mot, ingrats avec légèreté, au milieu des festins et des fêtes, prodiguent une raillerie insultante à ceux

(1) C'est là qu'on trouve le mot d'un jeune Brienne qui, ayant le bras fracassé au combat d'Exiles, monte encore à l'escalade en disant : *Il m'en reste encore un autre pour mon roi et ma patrie*; celui de M. de Luttaux, qui, blessé de deux coups, affaibli et perdant son sang, s'écria : *Il ne s'agit pas de conserver sa vie, il faut en rendre les restes utiles*; celui du marquis de Beauveau qui, percé d'un coup mortel, et entouré de soldats qui se disputoient l'honneur de le porter, leur disoit d'une voix expirante : *Mes amis, allez où vous êtes nécessaires; allez combattre, et laissez-moi mourir.* Il faudroit, s'écrie l'orateur, il faudroit être stupide pour ne pas admirer, et barbare pour n'être pas attendri.

qui ont combattu et sont morts pour eux. Il invite nos guerriers « à ne pas prendre dans l'oisi-
» veté voluptueuse des villes, cette habitude
» cruelle et trop commune de répandre un air de
» dérision sur ce qu'il y a de plus glorieux dans
» la vie et de plus affreux dans la mort. Ah! dit
» l'orateur, voudroient-ils s'avilir ainsi eux-
» mêmes, et flétrir ce qu'ils ont tant d'intérêt
» d'honorer? »

Enfin, cet ouvrage éloquent est terminé par un morceau plein de sensibilité la plus tendre sur la mort de M. de Vauvenargues, capitaine au régiment du roi, et auteur de l'excellent livre de *l'Introduction à la connoissance de l'esprit humain*. Ce livre, où les idées morales sont souvent profondes, où l'expression est quelquefois négligée, mais vigoureuse, où l'on voit partout une âme pleine d'humanité jointe à un caractère plein de force, peut à plusieurs égards être comparé à nos meilleurs livres de morale. Il a une plus grande étendue d'idées que La Rochefoucault. Il n'a point le tour original, fort et rapide de La Bruyère, mais il peint souvent par de grands traits l'homme que La Bruyère n'a peint que par les ridicules et les foiblesses. S'il n'a pas l'éloquence et la sublimité de Pascal, il n'a pas non plus cette philosophie ardente et sombre qu'on lui a justement reprochée: celle de Vauvenargues

est plus douce; elle tend la main à l'homme, le rassure et l'élève. Ce philosophe sensible avoit à peine trente ans quand il mourut.

« Tu n'es plus, s'écrie l'orateur; tu n'es plus, » ô douce espérance du reste de mes jours! O » ami tendre! la retraite de Prague, pendant » trente lieues de glace, jeta dans ton sein les » semences de la mort, que mes tristes yeux ont » vu depuis se développer. Familiarisé avec le » trépas, tu le sentis approcher avec cette indif- » férence que les philosophes s'efforçoient jadis » ou d'acquérir, ou de montrer. Accablé de souf- » frances, privé de la vue, perdant chaque jour » une partie de toi-même, ce n'étoit que par un » excès de vertu que tu n'étois point malheureux; » et cette vertu ne te coûtoit point d'effort. Je » t'ai vu toujours le plus infortuné des hommes, » et le plus tranquille. » Et après avoir parlé de son goût, de sa philosophie et de son éloquence, il ajoute: « Comment avois-tu pris un essor si » haut dans le siècle des petitesses? et com- » ment la simplicité d'un enfant timide cou- » vroit-elle cette profondeur et cette force de » génie? Je sentirai long-temps avec amertume » le prix de ton amitié; à peine en ai-je goûté » les charmes; non pas de cette amitié vaine qui » naît dans les vains plaisirs, qui s'envole avec » eux, et dont on a toujours à se plaindre, mais

» de cette amitié solide et courageuse, la plus » rare des vertus. »

L'orateur nous apprend ensuite que c'est le dessein d'élever un monument à la cendre de son ami, qui lui a fait entreprendre cet ouvrage; il finit par une réflexion triste, mais vraie. « Mon cœur rempli de toi, dit-il, a cherché » cette consolation, sans prévoir comment ce » discours sera reçu par la malignité humaine, » qui, à la vérité, épargne d'ordinaire les morts, » mais qui quelquefois aussi insulte à leurs cen- » dres, quand c'est un prétexte de plus de déchi- » rer les vivans. »

Cet éloge funèbre doit être mis au rang des ouvrages éloquens de notre langue. Le commencement est d'une élévation tranquille et d'une majesté simple. La suite est un mélange de raison et de sensibilité, de douceur et de force; c'est le sentiment qui sait instruire, c'est la philosophie qui sait parler à l'âme. Toute la fin respire le charme de l'amitié, et porte l'impression de cette mélancolie douce et tendre, qui quelquefois accompagne le génie, et qu'on retrouve en soi-même avec plaisir; soit dans ces momens, qui ne sont que trop communs, où l'on a à se plaindre de l'injustice des hommes; soit lorsque, blessée dans l'intérêt le plus cher, celui de l'amitié ou de l'amour, l'âme fuit dans la solitude

pour aller vivre et converser avec elle-même ; soit quand la maladie et la langueur attaquant des organes foibles et délicats, mettent une espèce de voile entre nous et la nature ; ou lorsqu'après avoir perdu des personnes que l'on aimoit, plein de la tendre émotion de sa douleur, on jette un regard languissant sur le monde, qui nous paroît alors désert, parce que, pour l'âme sensible, il n'y a d'êtres vivans que ceux qui lui répondent.

En quittant cet éloge funèbre des officiers, fait par un homme célèbre, il est impossible de ne pas former un souhait avec l'orateur; c'est que la coutume qui étoit autrefois établie à Athènes, le fût aussi parmi nous. Puisque la guerre durera autant que les intérêts et les passions humaines ; puisque les peuples seront toujours entr'eux dans cet état sauvage de nature, où la force ne reconnoît d'autre justice que le meurtre, il importe à tous les gouvernemens d'honorer la valeur. Nous avons une école où la jeune noblesse, destinée à la guerre, est élevée. C'est dans cette maison que devroit être prononcé l'éloge des guerriers morts pour l'état. A la fin de chaque campagne, ou du moins de chaque guerre, on institueroit une fête publique pour célébrer la mémoire de ces braves citoyens. La salle, ou le temple destiné à cette fête, seroit orné de trophées et de drapeaux en-

levés sur l'ennemi. Les chefs de la noblesse, les chefs des armées, les officiers députés de tous les régimens, les soldats même qui auroient mérité cette distinction, y seroient invités. Et pourquoi le souverain lui-même, le souverain qui représente la patrie, et qui partage avec elle la reconnoissance du sang qu'on a versé pour elle, n'assisteroit-il pas à cette cérémonie auguste? Nos rois ne dédaigneroient pas d'honorer dans le tombeau ceux qui, en mourant, n'ont voulu quelquefois d'autre récompense qu'un de leurs regards. Les hommes de lettres les plus distingués brigueroient à l'envi l'honneur de prononcer cet éloge funèbre. Chacun, à l'exemple de Périclès et de Platon, voudroit célébrer les défenseurs et les victimes honorables de l'état. On citeroit les grandes actions; on citeroit cette foule de traits qui, dans le cours d'une campagne ou d'une guerre, échappent à des héros que souvent on ne connoissoit point; car il est des hommes qui, simples et peu remarqués dans l'usage ordinaire de la vie, déploient, dans les grands dangers, un grand caractère, et révèlent tout à coup le secret de leur âme. On immortaliseroit des prodiges de valeur que souvent la jalousie étouffe, et que bientôt l'ingratitude oublie. On rendroit justice à des officiers obscurs, à qui il est plus aisé de sacrifier leur vie que d'obtenir la gloire. Souvent

même l'orateur prononceroit devant le souverain le nom de simples soldats ; il célébreroit en eux une sorte d'héroïsme inculte et sauvage, qui fait de grandes choses avec naïveté, et qui étonne quelquefois les autres sans se connoître lui-même. Mais si, en rappelant le souvenir de ces batailles, monumens de deuil et de grandeur ; si, en retraçant les actions et la mort de tant de guerriers, on voyoit une larme s'échapper de l'œil du souverain ; si l'orateur, s'interrompant tout à coup, la faisoit remarquer à la jeune noblesse qui l'écoute, croit-on qu'un jour, dans les combats, elle n'eût pas sans cesse présent le spectacle qui l'eût frappée dans son enfance ? On ose dire qu'une pareille institution seroit utile à l'état et au prince. L'officier en deviendroit plus grand, le soldat même n'oseroit plus se croire avili dans son obscurité ; il sauroit que, pour aspirer à la renommée, il suffit d'être brave, et qu'elle n'est plus, comme les honneurs, le patrimoine exclusif de celui qui a de la fortune et des aïeux.

CHAPITRE XXXV.

Des éloges des gens de lettres et des savans. De quelques auteurs du seizième siècle qui en ont écrit parmi nous.

Nous avons vu, dans l'espace de près de vingt-cinq siècles que nous venons de parcourir, la louange presque toujours accordée à la force. Nous avons vu les panégyristes le plus souvent au pied des trônes, dans les cabinets des ministres, sur les champs de bataille des conquérans, sur la tombe de tous les hommes puissans, vertueux ou coupables, utiles ou inutiles à la patrie. Nous avons vu des orateurs pleurant sur des cendres viles; le crime honoré par l'éloge; l'esclave louant en esclave, et remerciant de la pesanteur de ses fers; l'intérêt dictant des mensonges à la renommée; et l'autorité croyant usurper la gloire, et la bassesse croyant la donner. A la fin on a conçu qu'il étoit quelquefois permis de louer ce qui étoit utile sans être puissant. Il y a des hommes grands pendant qu'ils vivent, et qui ne sont pas toujours sûrs de l'être après la mort. Il y en a d'autres obscurs pendant la vie, et

une réputation éclatante. Plusieurs rois désirèrent de le voir et de l'entendre. Las des contradictions et des querelles, il se consola de mourir. On prononça en son honneur, à Wittemberg et à Tubingen, un grand nombre d'oraisons funèbres, où l'on célébra des vertus qui l'avoient fait aimer, et des talens qui ne l'avoient point rendu heureux.

Du Peiresc, conseiller au parlement d'Aix, né en 1580, et mort en 1637, obtint après sa mort des distinctions encore plus éclatantes. Son mérite fut d'avoir la passion des lettres et des antiquités, comme d'autres ont l'ambition de la fortune ou des grandeurs. La physique, l'histoire naturelle, les langues, les médailles, les monumens, l'histoire, les arts, il avoit tout embrassé, et avoit des connoissances sur tout. Il étoit en commerce avec les savans de toutes les parties du monde. Sa bibliothèque, dans un temps où il y en avoit peu, et où les livres n'étoient pas encore un luxe, fut ouverte à tous ceux qui vouloient s'instruire; et il communiquoit non-seulement ses livres et ses lumières, mais sa fortune. Ses revenus étoient employés à encourager des talens pauvres, à faire des expériences utiles, à acheter des monumens rares, à récompenser des découvertes, ou à des voyages entrepris pour perfectionner des connoissances. Jamais peut-être cet

Auguste si vanté et les trois quarts et demi des souverains n'ont autant fait pour les progrès des arts. Ce seroit un exemple à présenter, je ne dis pas seulement aux princes, mais à une foule de citoyens qui, embarrassés de leur opulence, prodiguent leurs richesses en bâtimens, en luxe, en chevaux, en superfluités aussi éclatantes que ruineuses, transportent des terres, aplanissent des montagnes, font remonter des eaux, tourmentent la nature, construisent pour abattre, et abattent pour reconstruire, se corrompent et corrompent une nation, achètent avec des millions des plaisirs de quelques mois, et dans quelques années échangent leur fortune contre de la pauvreté, des ridicules et de la honte. Du Peirese, beaucoup moins riche, sut employer ses richesses avec grandeur; l'emploi qu'il en fit, le rendit aussi célèbre que ses connoissances. Son oraison funèbre fut prononcée à Rome, avec la plus grande pompe. La salle étoit tendue de noir, et son buste étoit placé dans un lieu élevé. On publia en son honneur une quantité prodigieuse d'éloges. Il y en eut, dit-on, en quarante idiomes, ou langues différentes. N'oublions pas de remarquer que ce Français, si respecté dans toute l'Europe, étoit assez peu connu en France.

Quelquefois aussi on a vu parmi nous le même

enthousiasme ou le même zèle. Nous avons déjà cité l'exemple de Ronsard en 1585; et tout le monde sait comment les cendres de Descartes furent reçues à Paris. On composa son oraison funèbre, et elle eût été prononcée, sans un ordre de la cour, qui arriva au moment où on étoit assemblé pour l'entendre. La cendre de Descartes fut privée de cet honneur; mais il resta à ce Français célèbre le mausolée qui fut élevé à Stockholm; il lui resta son nom, sa gloire, l'admiration de l'Europe, et ce qui, dans la suite, l'honora encore plus, le silence de Newton, qui jamais ne prononça son nom dans un ouvrage.

Dès le seizième siècle, nous eûmes des éloges des savans, mais écrits en latin : c'étoit alors, comme nous l'avons déjà vu, la langue universelle des arts. Londres, Florence et Paris, n'avoient point encore assez de dignité pour valoir Rome et Athènes. On auroit cru déroger, en parlant une langue qui n'avoit pas deux mille ans d'antiquité; d'ailleurs, il falloit bien mettre un grand prix à ce qu'on avoit étudié toute sa vie; et ceux qui aspiroient à la renommée, ou qui avoient l'orgueil plus grand de la donner aux autres, se croyoient sûrs d'être immortels, parce que Cicéron, Démosthène et Tacite l'étoient.

On peut se rappeler que Paul Jove, dans son livre des hommes illustres, composa les éloges de

presque tous ceux qui contribuèrent à la renaissance des lettres. Cet exemple, donné par un Milanais, fut suivi dans presque toutes les villes d'Italie, et de là en Angleterre, en Espagne, en Allemagne, en Flandre et dans tous les Pays-Bas (1).

Parmi nous, deux hommes, dans le même siècle, se distinguèrent dans le même genre; Papire Masson et Scévole de Sainte-Marthe. Le

(1) Janus Nicius Erithræus, ou Jean Rossi, noble romain, mort en 1647, a donné une suite de tableaux des hommes illustres. Il a osé, en Italie, faire l'éloge d'Antonio de Dominis, condamné par l'inquisition, et qui, à l'âge de soixante-quatre ans, finit sa vie dans les fers. C'est ce même Antonio qui, avant Descartes, avoit expliqué par la réfraction le mécanisme de l'arc-en-ciel.

Nicolo Troppi a fait connoître les écrivains de la ville de Naples.

Bumaldi et Alidosi, ceux de Bologne.

Lorenzo Crasso, ceux de Venise.

Raphaël Soprani et Michel Justiniani, ceux de Gênes.

Pocciantio et Luc Ferrini, ceux de Florence.

Philippe Thomasini, tous les savans de Padoue.

Donatus Calvus, ceux de Bergame.

Scipion Maffei, ceux de Vérone.

Chilini et Imperiali, les hommes de lettres les plus fameux de l'Italie indistinctement.

Pancirollo, les jurisconsultes les plus célèbres.

Nicolas Antonio, les écrivains d'Espagne.

Melchior Adam, tous les philosophes, jurisconsultes,

premier, né en 1544, et mort en 1611, fut tour à tour jésuite, avocat, historien, annaliste, panégyriste, commentateur et géographe. Il a mérité que M. de Thou ait écrit sa vie; et que Perrant ait fait son éloge. Aux mœurs les plus douces, il joignit le savoir le plus profond. Il a composé un volume d'éloges, parmi lesquels on distingue ceux de plusieurs savans célèbres, tant étrangers que français. Mais ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que cet homme, qui avoit de la douceur dans le caractère, comme de la grâce dans le style, et qui avoit été témoin de la Saint-Barthélemi, en France, dans des phrases élégantes et harmonieuses, en parle, non-seulement avec tranquillité, mais avec éloge.

---

médecins et hommes de lettres qu'avoit produits l'Allemagne dans les seizième et dix-septième siècles.

Valère André, Swertius ou Swert, et Aubert Le Mire, ceux d'Anvers et de tous les Pays-Bas.

Locrius, les écrivains de l'Artois.

David Czuittinger, les hommes de lettres de la Hongrie.

Enfin, Pitseus, Baleus et Leland, tous trois Anglais, et à peu près du seizième siècle, les savans les plus illustres que l'Angleterre avoit produits jusqu'à ce temps-là.

Il faut convenir, de bonne foi, que tous ces ouvrages en forme d'éloges ou autrement, offrent à ceux qui les lisent, beaucoup plus de recherches que d'intérêt. Rien n'y est vivant; ce sont des tombeaux où reposent les morts.

Scévole de Sainte-Marthe, né en 1536, et mort en 1623, naquit et mourut dans cette même ville de Loudun, où, onze ans après, Urbain Grandier, par arrêt de Laubardemont, et sur la déposition d'Astaroth et d'Asmodée, devoit être traîné dans les flammes. Il fut président et trésorier de France à Poitiers, et de plus orateur, poëte, jurisconsulte, historien, servit sous quatre rois, fut sur le point d'être secrétaire d'état sous Henri III, mérita l'estime et l'amitié de Henri IV; se distingua aux états de Blois par son courage, à l'assemblée des notables de Rouen par ses lumières, dans une place d'intendant des finances par son intégrité; et mêla toute sa vie l'activité courageuse des affaires, à ce goût des lettres que l'ignorance et quelquefois la prévention calomnient, que les vrais hommes d'état estiment, et qui donne encore plus de ressort et d'intrépidité aux âmes nobles. On connoît son poëme sur la manière d'élever et de nourrir les enfans au berceau; ouvrage où la plus douce poésie relève les idées les plus riantes. Ses éloges ne sont pas à beaucoup près aussi connus, et méritent pourtant de l'être. Il en a composé environ cent quarante, divisés en trois livres, et tous consacrés à ceux qui, dans le seizième siècle, ou même dans les siècles précédens, ont honoré la France par leurs talens ou leurs lumières. Beaucoup de ces noms sont au-

jourd'hui peu connus, mais il y en a encore de célèbres. Ce sont, pour ainsi dire, nos premiers titres de noblesse, et on les revoit avec le même plaisir que nous voyons dans des galeries antiques les vieux portraits de nos ancêtres. Là se trouvent toutes les espèces différentes de mérite.

Des savans dans les langues, tels qu'Adrien Turnèbe, un des critiques les plus éclairés de son siècle, Guillaume Budé qu'Erasme nommoit le prodige de la France, et dont il eut la foiblesse ou l'orgueil d'être jaloux, qui passoit pour écrire en grec à Paris, comme on eût écrit à Athènes, et qui, malgré ce tort ou ce mérite, fut ambassadeur, maître des requêtes et prévôt des marchands; Longueil, aussi éloquent en latin que les Bembe et les Sadolet, et mort à trente-deux ans, comme un voyageur tranquille, qui annonce son départ à ses amis; Robert et Henri Etienne, qui ne se bornoient pas, dans leur commerce, à trafiquer des pensées des hommes, mais qui instruisoient eux-mêmes leur siècle; Muret, exilé de France, et comblé d'honneurs en Italie; Jules Scaliger qui, descendu d'une famille de souverains, exerça la médecine, embrassa toutes les sciences, fut naturalisé physicien, poëte et orateur, et soutint plusieurs démêlés avec ce célèbre Cardan, tour à tour philosophe hardi et superstí-

tieux imbécille; Joseph Scaliger son fils, qui fut distingué de son père, comme l'érudition l'est du génie; et ce Ramus, condamné par arrêt du parlement, parce qu'il avoit le courage et l'esprit de ne pas penser comme Aristote, et assassiné à la Saint-Barthélemi, parce qu'il étoit célèbre, et que ses ennemis ou ses rivaux ne l'étoient pas.

Des jurisconsultes comme Baudouin, Duaren et Hotman, commentateurs de ces lois romaines, si nécessaires à des peuples barbares qui commençoient à étudier des mots, et n'avoient point de lois; d'Argentré, d'une des plus anciennes maisons de Bretagne, et auteur d'un excellent ouvrage sur la coutume de sa province; Tiraqueau, qui eut près de trente enfans, et composa près de trente volumes; Pierre Pithou, qui défendit contre Rome les libertés de l'église de France, qui devroient être celles de toutes les églises; Bodin, auteur d'un livre que Montesquieu n'a pas fait oublier; enfin, Cujas et Dumoulin, tous deux persécutés, et tous deux hommes de génie, dont l'un a saisi, dans toute son étendue, le véritable esprit des lois de Rome, et l'autre a trouvé un fil dans le labyrinthe immense de nos coutumes barbares.

Parmi les poëtes, Clément Marot, Saint-Gelais, Dubartas et Ronsard, à qui il n'a manqué qu'un autre siècle.

Parmi les médecins, Fernel (1).

Parmi les historiens, le fameux de Thou, et ce Philippe de Commines, qui eut le double malheur d'être aimé de Louis XI, et d'essuyer l'ingratitude de Louis XII.

D'autres écrivains dans différens genres, tels qu'Amyot, traducteur de Plutarque, et grand aumônier de France; Marguerite de Valois, célèbre par sa beauté comme par son esprit, rivale de Bocace, et aïeule de Henri IV; et ce Rabelais, qui joua la folie pour faire passer la raison; et ce Montagne, qui fut si philosophe avec si peu de faste, et peignit ses idées avec tant d'imagination.

Enfin, des hommes qui honoroient de grandes places par de grandes lumières, tels que le cardinal d'Ossat et le président Brisson; et ce Harlay, intrépide soutien des lois parmi les crimes (2); et ce L'Hôpital, poëte, jurisconsulte, législateur et grand homme, qui empêcha en France le fléau de l'inquisition, qui parloit d'humanité à Catherine

(1) Premier médecin de Henri II et de Catherine de Médicis. Il jouit d'une réputation éclatante.

(2) Achille de Harlay, premier président, né en 1536, mort en 1616. C'est lui qui fit cette fameuse réponse aux chefs de la ligue : *Mon âme est à Dieu, mon cœur est au roi, mon corps au pouvoir des méchans.*

de Médicis, et d'amour des peuples à Charles IX; qui fut exclu du conseil, parce qu'il combattoit l'injustice; qui sacrifia sa dignité, parce qu'il ne pouvoit plus être utile; qui, à la Saint-Barthélemi, vit presque les poignards des assassins levés sur lui, et à qui d'autres satellites étant venus annoncer que la cour lui pardonnoit: « Je ne croyois pas, dit-il d'un air calme, avoir rien fait dans ma vie qui méritât un pardon. »

Voilà les noms les plus célèbres que l'on trouve dans les éloges de Sainte-Marthe. Ces éloges sont très-courts; les plus longs n'ont pas plus de trois pages, et il y en a beaucoup qui en ont moins: ils ne contiennent aucuns détails, et presque point de faits historiques. Envisagés de côté, ce sont plutôt des portraits que des éloges; le style en est doux, élégant et harmonieux, quelquefois même éloquent, mais plus d'une éloquence de sensibilité que de mouvement. Il semble qu'on est dans un cabinet de médailles que l'on parcourt, et qu'un homme qui a été le contemporain et l'ami de tous ces grands hommes, en vous montrant leur figure, vous parle d'eux avec cet intérêt tendre que donnent l'estime et l'amitié. L'un d'eux, surtout, avoit été l'ami de Sainte-Marthe. Ils avoient vécu quarante ans dans l'union la plus étroite. L'orateur se plaint, en commençant son éloge, de ce qu'il rend un si triste devoir à un ami

dont il auroit voulu n'être point séparé, même à la mort; et en finissant, il s'écrie dans la manière antique : « Je te salue, ombre vertueuse ! reçois » ce long et dernier adieu de ton ami. Je vais at- » tendre que l'Être suprême, que nous adorions » tous deux, me rappelle aussi à lui; et alors mon » ombre ira rejoindre la tienne, et la rejoindra » sans trouble et sans regret. »

CHAPITRE XXXVI.

Des éloges académiques; des éloges des savans, par M. de Fontenelle, et de quelques autres.

Quand on eut une fois donné l'exemple de louer ceux qui cultivent la philosophie et les arts, cet exemple fut suivi. Les hommes imitent tout, même le bien. A l'institution des académies en France, il fut réglé qu'on prononceroit l'éloge de chaque académicien après sa mort. Cet usage, ou cette loi, a eu, comme tout, ses approbateurs et ses censeurs. Les premiers regardent ces éloges comme une justice rendue à des citoyens utiles, ou qui ont voulu l'être; comme une manière de plus d'honorer les arts; comme un tribut de l'a-

mitié entre des hommes qui ont été unis par le désir de s'instruire; comme des matériaux pour l'histoire de l'esprit humain ; enfin, comme un encouragement et une leçon qui apprennent aux citoyens de toutes les classes que le mérite peut quelquefois tenir lieu de fortune et attirer aussi le respect. Mais, d'un autre côté, il y a des hommes qui n'ont pas reçu de Dieu la patience d'entendre louer, et que le mot seul d'éloge fatigue. Ces gens-là voudroient qu'on ne louât rien, et ils ont leurs raisons. D'autres, toujours agités et toujours oisifs, et qui passent laborieusement leur vie à ne rien faire, veulent qu'on ne loue jamais que des services importans rendus à l'état. N'y auroit-il pas encore des hommes qui, malgré leur orgueil, sentant leur foiblesse, haïssent par instinct les lumières qui les jugent, et ne peuvent consentir à entendre louer ceux qu'ils estiment trop pour oser prétendre à leur estime ? Mais pour le grand nombre même, il n'est que trop vrai que des éloges multipliés sont fatigans. Je suis las d'entendre répéter *le juste Aristide*, disoit un paysan d'Athènes; et l'histoire de ce paysan est celle du genre humain. Dans un pays où l'on est plus frappé d'un ridicule que d'une chose utile, on ne doit point aisément pardonner l'éloge. Dans un siècle où il y a beaucoup de prétentions cachées, on doit souvent le contredire. Il y a une

foule d'hommes qui, sans avouer aux autres leur secret, et sans trop se l'avouer à eux-mêmes, se mettent, sans qu'on s'en doute, aux premières places. S'ils n'ont rien fait, ils se persuadent que le génie les attend, et que, pour être célébrés, il ne leur manque que la volonté. S'ils ont fait des efforts, et qu'ils n'aient pas réussi, ils ne manquent pas d'appeler à leur secours l'injustice du siècle. Tous ceux qu'on loue semblent les reculer d'un rang, ou les heurter en les approchant de trop près : ce voisinage les importune, et ils le repoussent. D'ailleurs, ceux qui célèbrent, vont toujours un peu au-delà du but : on agrandit quelquefois ce qui a été médiocre. Le public, qui en général n'aime point à croire aux grands hommes, rit de ces créations nouvelles, et se moque également de l'apothéose et de celui qui l'a faite. Il faudroit donc, dans ces sortes d'ouvrages, tâcher de n'être jamais ni au-dessus, ni au-dessous de la vérité. Exagérer la louange, c'est l'affoiblir; mais aussi, refuser de rendre justice à un homme estimable, par la crainte quelquefois de déplaire à des hommes puissans, ce seroit le comble de l'avilissement; et il y en a des exemples. Au reste, il est également difficile, et d'inspirer au public une admiration qu'il n'a pas, et de lui ôter celle qu'il a. De ces deux projets, l'un le fait rire, et l'autre l'indigne.

Les éloges de l'Académie française, tous com-

posés par des mains différentes, portent chacun le caractère de leur auteur. Ainsi l'éloge de La Mothe, prononcé par Fontenelle, ne ressemble point du tout à l'éloge du grand Corneille, prononcé par Racine; ni celui de Despréaux par Valincourt, ou de Pélisson par Fénélon, à celui de Bossuet par le cardinal de Polignac: il en est de même de tous les autres. Fléchier louoit en antithèses, La Bruyère en portraits, Massillon en images, Montesquieu en épigrammes, et l'auteur de Télémaque en phrases tendres et harmonieuses.

M. de Boze, médailliste, antiquaire, et de plus, écrivain correct et facile, a composé trois volumes d'éloges prononcés dans l'Académie des inscriptions, dont il étoit secrétaire: le mérite de ces éloges est d'être très-simples et naturels; peut-être aujourd'hui cette simplicité paroîtroit trop uniforme, et ce naturel ne seroit point assez piquant. La plupart des lecteurs sont des Sybarites usés; il leur faut de nouveaux plaisirs: si on ne les réveille pas, on les endort. On peut être froidement estimable, et n'être point lu.

Je m'arrête peu sur tous ces éloges, pour venir à ceux de Fontenelle; sa grande célébrité, dans ce genre, est aussi méritée que connue. On a de lui près de soixante et dix éloges qu'il prononça dans l'espace de quarante ans. Ce

recueil est un des plus beaux monumens qui ait été élevé en l'honneur des sciences, et l'un des ouvrages qui laisse le plus dans l'esprit le sentiment de son élévation et de sa force. Tous les objets dont on s'y occupe sont grands, et en même temps sont utiles; c'est l'empire des connoissances humaines: c'est là que vous voyez paroître tour à tour la géométrie qui analyse les grandeurs, et ouvre à la physique les portes de la nature; l'algèbre, espèce de langue qui représente par un signe une suite innombrable de pensées, espèce de guide qui marche un bandeau sur les yeux, et qui, à travers les nuages, poursuit et atteint ce qu'il ne connoît pas; l'astronomie, qui mesure le soleil, compte les mondes, et de cent soixante-cinq millions de lieues, tire des lignes de communication avec l'homme; la géographie, qui connoît la terre par les cieux; la navigation, qui demande sa route aux satellites de Jupiter, et que ces astres guident en s'éclipsant; la manœuvre, qui par le calcul des résistances et des forces, apprend à marcher sur les mers; la science des eaux, qui mesure, sépare, unit, fait voyager, fait monter, fait descendre les fleuves, et les travaille, pour ainsi dire, de la main de l'homme; le génie, qui sert dans les combats; la mécanique, qui multiplie les forces par le mou-

vement, et les arts par l'industrie, et sous des mains stupides crée des prodiges; l'optique, qui donne à l'homme un nouveau sens, comme la mécanique lui donne de nouveaux bras; enfin les sciences, qui s'occupent uniquement de notre conservation; l'anatomie, par l'étude des corps organisés et sensibles; la botanique, par celle des végétaux; la chimie, par la décomposition des liqueurs, des minéraux et des plantes; et la science, aussi dangereuse que sublime, qui naît des trois ensemble, et qui applique leurs lumières réunies aux maux physiques qui nous désolent : tels sont les magnifiques objets sur lesquels roulent ces éloges savans. Vous y voyez l'homme dans les cieux, sur les mers, dans les profondeurs des mines; l'homme bâtissant des palais, perçant des montagnes, creusant des canaux, et faisant servir tous les êtres à ses besoins, à sa défense, à ses plaisirs, à ses lumières. Il semble qu'on soit admis dans l'atelier du génie, qui travaille en silence à perfectionner la société, l'homme et la terre.

Si maintenant vous passez aux hommes même à qui nous devons ces connoissances, un autre spectacle vient s'offrir. Vous les voyez presque tous nés avec une espèce d'instinct qui se déclare dès le berceau et les entraîne; c'est l'énigme de la nature : qui pourra l'expliquer? Vous voyez

les parens, calculant la fortune, contredire le génie, et le génie indomptable surmonter tout. Les uns, nés dans la pauvreté, ou se précipitant dans une indigence volontaire, aiment mieux renoncer à subsister qu'à s'instruire; les autres, nés dans ce qu'on appelle un rang, bravent la mollesse et la honte, et ont le double courage et de devenir savans et de l'avouer. Il en est qui se sont formés en parcourant l'Europe; il en est dont la pensée solitaire et profonde n'a vécu qu'avec elle-même. Leibnitz ne peut sentir de bornes qui le resserrent; il embrasse tout ce que l'esprit humain peut penser; mais le plus grand nombre s'empare d'un objet auquel il s'attache, autour duquel il tourne sans cesse. Ici c'est l'esprit original et ardent; là l'esprit de discussion et d'une sage lenteur: celui-ci a le secret de ses forces, et marche avec audace; celui-là, pour affermir tous ses pas, les calcule. Enfin, vous voyez ces hommes extraordinaires se faire presque tous un régime pour la pensée, ménager avec économie toutes leurs forces, et quelques-uns même, par la vie la plus austère, s'affranchir, autant qu'ils le peuvent, de l'empire des sens, pour que leur âme, dès qu'ils l'appellent, se trouve indépendante et libre. Si vous les comparez par leur état, vous trouvez, dans cette liste, des militaires qui ont

uni les sciences avec les armes ; des médecins qui, forcés d'être instruits pour n'être pas coupables, autant par devoir que par génie sont devenus grands ; des religieux qui, privés par leur état même de toutes les passions, s'en sont fait une dont l'activité a redoublé par le retranchement des autres ; enfin un certain nombre d'hommes qui, jaloux d'être libres, n'ont voulu pour eux d'autre état que celui de s'instruire, et d'autre rang que celui d'éclairer.

Si vous examinez leur âme, ils s'offrent presque tous désintéressés et nobles, ou ne daignant pas appeler la fortune, ou la dédaignant même quand elle va à eux ; les uns ayant une pauvreté ferme et courageuse, les autres retranchant aux besoins pour donner aux bienfaits, et dans leur médiocrité, assez riches pour être généreux. Vous en voyez plusieurs passionnés pour l'étude, et indifférens pour la gloire ; éloignés de cette ostentation qui est toujours une foiblesse ; ne s'aperçevant pas même de ce qu'ils sont, ce qui est la vraie modestie ; honorant leurs bienfaiteurs, louant leurs rivaux, assez fiers pour faire du bien à leurs ennemis ; vous en voyez quelques-uns, ornés des grâces qui, dans le monde, font pardonner les vertus ; mais ce qui fait le caractère du plus grand nombre, ce sont toutes les qualités que donne l'habitude de vivre plus

avec les livres qu'avec les hommes, je veux dire des mœurs, les sentimens de la nature, cette candeur si éloignée de toute espèce d'art, cette bonne-foi de caractère qui agit d'après les choses, non d'après les conventions, et ne songe jamais à prendre son avantage avec les hommes; une simplicité qui contraste si bien avec le désir éternel d'occuper de soi, vice des cœurs froids et des âmes vides; l'ignorance de presque tout, hors des choses utiles et grandes; une politesse qui quelquefois néglige les dehors, mais qui, au lieu d'être ou un calcul fin d'amour-propre, ou une vanité puérile, ou une fausseté barbare, est tout simplement de l'humanité; enfin cette tranquillité d'âme qui, ayant apprécié tout, et n'estimant dans ce songe de la vie que ce qui mérite de l'être, c'est-à-dire bien peu de choses, ne se passionne pour rien, et se trouve au-dessus des agitations et des foiblesses.

Maintenant, si vous considérez ces éloges du côté du mérite de l'écrivain, ce mérite est connu. On sait que Fontenelle est le premier qui ait orné les sciences des grâces de l'imagination; mais, comme il le dit lui-même, il est très-difficile d'embellir ce qui ne doit l'être que jusqu'à un certain degré. Un tact très-fin, et pour lequel l'esprit ne suffit pas, a pu seul lui indiquer

cette mesure. Fontenelle a surtout cette clarté qui, dans les sujets philosophiques, est la première des grâces. Son art de présenter les objets, est pour l'esprit ce que le télescope est pour l'œil de l'observateur, il abrège les distances. L'homme peu instruit voit une surface d'idées qui l'intéresse ; l'homme savant découvre la profondeur cachée sous cette surface : ainsi il donne des idées à l'un, et réveille les idées de l'autre. Pour la partie morale, Fontenelle a l'air d'un philosophe qui connoît les hommes, qui les observe, qui les craint, qui quelquefois les méprise, mais qui ne trahit son secret qu'à demi. Presque toujours il glisse à côté des préjugés, se tenant à la distance qu'il faut pour que les uns lui rendent justice, et que les autres ne lui en fassent pas un crime ; il ne compromet point la raison, ne la montre que de loin, mais la montre toujours. A l'égard de sa manière, car il en a une, la finesse et la grâce y dominent, comme on sait, bien plus que la force ; il n'est point éloquent, ne doit et ne veut point l'être, mais il attache et il plaît. D'autres relèvent les choses communes par des expressions nobles ; lui, presque toujours, peint les grandes choses sous des images familières : cette manière peut être critiquée, mais elle est piquante. D'abord elle donne le plaisir de la surprise, par le contraste et par les

nouveaux rapports qu'elle découvre ; ensuite on aime à voir un homme qui n'est pas étonné de grandes choses ; ce point de vue semble nous agrandir. Peut-être même lui savons-nous gré de ne pas vouloir nous forcer à l'admiration, sentiment qui nous accuse toujours un peu ou d'ignorance ou de foiblesse.

On a beaucoup parlé de l'esprit de Fontenelle ; ce genre d'esprit ne paroît nulle part autant que dans ses éloges. Il consiste presque toujours dans des allusions fines ou à des traits d'histoire connus, ou à des préjugés d'état et de rang, ou aux mœurs publiques, ou au caractère de la nation, ou à des foiblesses secrètes de l'homme, à des misères qu'on se déguise, à des prétentions qu'on ne s'avoue pas : il indique d'un mot toute la logique d'une passion ; il met une vertu en contraste avec une foiblesse qui quelquefois paroît y toucher, mais qu'il en détache ; il joint presque toujours à un éloge fin une critique déliée ; il a l'air de contredire une vérité, et il l'établit en paroissant la combattre ; il fait voir ou qu'une chose dont on s'étonne étoit commune, ou qu'une dont on ne s'étonne pas étoit rare ; il crée des ressemblances qu'on n'avoit point vues ; il saisit des différences qui avoient échappé ; enfin, presque tout son art est de surprendre, et il réussit presque toujours. En général, il fait entendre beaucoup

de choses qu'il ne dit pas ; et cette confiance, qu'il veut bien avoir dans les lumières d'autrui, est une flatterie adroite pour son lecteur.

Je sais bien que ce genre d'esprit a trouvé des critiques ; mais sans l'excuser entièrement, on peut dire que ce caractère de beautés convenoit à Fontenelle, comme il y a des parures qui embellissent certaines femmes, et qui siéroient mal à d'autres. Un écrivain ne peut manquer de plaire quand il est lui, c'est-à-dire, quand son esprit est assorti à son caractère ; mérite plus rare qu'on ne pense. Fontenelle ne pouvoit être que ce qu'il fut. Pour les âmes passionnées, il n'existe dans la nature que de grandes masses, tout ce qui est fin disparoît ; mais lui, toujours tranquille, et à la distance qu'il falloit de tout, avoit le loisir d'observer les nuances et de les peindre. Par le même caractère, il devoit se faire un plan raisonné du bonheur ; il consentoit bien à instruire, mais il vouloit plaire ; il ne mettoit assez d'intérêt ni à la vérité ni aux hommes, pour se compromettre : il ne devoit donc jamais présenter la vérité avec chaleur ; et son système devoit être de la laisser entrevoir plutôt que de la dire. De-là ce style presque toujours à demi-voilé, et toutes ces énigmes de morale, aussi ingénieuses que piquantes : les lumières générales durent encore contribuer à ce style. Plus un siècle a d'esprit,

plus on peut supprimer d'idées ; il faut alors plus de résultats que de détails. De-là une foule de traits courts et précis; semblables à ces compositions chimiques qui, sous un très-petit volume, renferment le fruit d'un grand nombre d'analyses.

On se tromperoit pourtant, si on croyoit qu'il n'y a dans les éloges de Fontenelle que ces beautés fines et délicates ; on en trouve aussi d'un genre plus relevé, et faites pour contenter le goût le plus austère : telles sont les idées générales répandues sur chaque science, sur leur origine, leurs progrès, leur but, les moyens de les perfectionner, leur liaison, et les points de communication par où elles se touchent. On citera toujours le tableau de la police de Paris comme un morceau très-éloquent ; non pas, à la vérité, de cette éloquence de l'âme qui remue, mais de celle de l'esprit qui sait voir et présenter un grand objet sous toutes ses faces (1).

(1) Les plus estimés et les plus connus de ces éloges sont ceux de M. d'Argenson, du czar Pierre, du maréchal de Vauban, de Newton et de Leibnitz. On peut y joindre, quoique dans un ordre un peu inférieur, ceux de Tournefort, de Boerhaave, de Mallebranche, du marquis de l'Hôpital, du grand Cassini, de Renau, qui eut le mérite ou le malheur d'inventer les galiotes à bombes ; de Homberg, premier médecin et chimiste du duc d'Orléans, régent ; du fameux géographe de Lisle, qui raccourcit la

Enfin on peut remarquer, à la gloire de Fontenelle, que parmi tous ceux dont il a fait l'éloge, on ne trouve que des hommes vraiment estimables. On remarquera encore qu'il refusa de louer ceux qui, après avoir recherché la distinction d'une place dans l'académie des sciences, négligèrent ensuite, ou par indifférence, ou par d'autres motifs, la place qu'ils avoient obtenue, dédaignant un devoir qui les honoroit, et presqu'inconnus à la compagnie qui avoit bien voulu les adopter. Fontenelle pensoit que pour mériter un éloge, il ne suffisoit pas d'avoir fait inscrire son nom dans une liste; que les hommes du plus grand nom, quand ils ne portoient pas des lumières dans une compagnie savante, devoient du moins y porter du zèle; que des titres seuls ne peuvent honorer un corps où l'on compte les Cassini, les Leibnitz et les Newton; et qu'enfin, s'il y a des lieux où un rang et des dignités suffisent pour que la flatterie soit toujours prête à prodiguer l'éloge, ce n'est pas à une compagnie de philosophes à donner cet exemple: il avoit donc alors

---

mer Méditerranée de 300 lieues, et l'Asie de 500; et de Ruisch, célèbre anatomiste hollandais, avec qui le czar Pierre passoit des jours entiers pour admirer ou pour s'instruire, et dont le cabinet fut transporté de la Haie à Pétersbourg.

le courage de se taire ; et il seroit à souhaiter que, dans les mêmes occasions, on rendît toujours la même justice.

Il n'entre point dans mon plan de parler de tous ceux qui, du temps de Fontenelle, ou après lui, ont écrit dans le même genre ; ce détail seroit immense et peu utile : si le public les connoît, c'est à lui à les apprécier ; s'il ne les connoît point, ils le sont déjà. Qu'il me soit permis seulement de m'arrêter sur les éloges de Montesquieu, de l'abbé Terrasson, de Bernouilli et de Dumarsais. Comme ils ont un caractère qui leur est propre, et que leur auteur n'a voulu imiter ni Fontenelle, ni personne, ils méritent d'être distingués ici comme ils l'ont été par le public. Ce qui caractérise l'auteur de ces éloges, c'est une philosophie pleine de fermeté, et quelquefois de hauteur, une âme qui ne craint pas de se montrer, qui ose afficher son estime ou sa haine, qui ne blesse point les convenances ; mais qui, en ôtant à la vérité ce qu'elle a de révoltant, lui laisse tout ce qu'elle a de noble ; un esprit à la fois sage et profond ; l'étendue des idées jointe à la méthode ; un style précis qui n'orne point sa pensée, qui ne l'étend pas, dont la clarté fait le développement, et dont la parure est la force ; et quelquefois l'art de saisir le ridicule, et de le peindre avec toute la vigueur que donne le mé-

pris, quand ce mépris est commandé par la raison. Il est aisé de voir en quoi l'auteur de ces nouveaux éloges diffère de Fontenelle; la différence de leur manière vient de celle de leur âme. Si on a comparé l'un à Pline, on peut, avec plus de raison, comparer l'autre à Tacite : il en a la marche, souvent la profondeur ; et l'éloge de Montesquieu rappelle en plus d'un endroit l'éloge d'Agricola.

Je ne puis finir cet article sur les éloges des gens de lettres et des savans, sans parler encore d'un ouvrage de ce genre, qui porte à la fois l'empreinte d'une imagination forte et d'un cœur sensible ; ouvrage plein de chaleur et de désordre, d'enthousiasme et d'idées ; qui tantôt respire une mélancolie tendre, et tantôt un sentiment énergique et profond ; ouvrage qui doit révolter certaines âmes et en passionner d'autres, et qui ne peut être médiocrement ni critiqué ni senti : c'est l'éloge de Richardson, ou plutôt, ce n'est point un éloge, c'est un hymne. L'orateur ressemble à ces grands prêtres antiques qui, à la lueur du feu sacré, parloient au peuple aux pieds de la statue de leur divinité : en l'écoutant, l'enthousiasme se communique ; le sentiment, quoiqu'exagéré, paroît vrai. Ce mélange d'imagination et de philosophie, de sensibilité et de force, ces expressions, tantôt si énergiques et tantôt si

simples, ces invocations si passionnées, ce désordre, ces élans, et ensuite ces silences, et, pour ainsi dire, ces repos; enfin cette conversation avec son lecteur, quelquefois si douce, et d'autres fois si impétueuse, tout cela s'empare de l'imagination d'une manière puissante, et laisse l'âme à la fin dans une émotion vive et profonde. Je sais qu'il y a des hommes qui ne peuvent approuver, dans les autres, ce qu'ils n'ont pas senti; ceux-là goûtent des beautés d'un autre genre. Plus heureux cependant ceux qui ont reçu de la nature une âme ouverte à toutes les impressions, qui suivent avec plaisir un enchaînement d'idées vastes ou profondes, et ne s'en livrent pas avec moins de transport à un sentiment impétueux ou tendre. Celui qui a ce ressort dans l'âme a un sens de plus, et il doit remercier la nature (1).

(1) Depuis que cet ouvrage est écrit, il a paru des éloges d'un mérite distingué dans différens genres, et justement accueillis du public. Nous n'en parlerons pas ici, parce qu'ils sont trop près de nous; les indiquer, c'est les faire connoître.

CHAPITRE XXXVII.

Des éloges en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, en Russie.

J'ai tâché de faire connoître la plupart de ceux qui, dans les langues anciennes ou dans la nôtre, ont écrit dans le genre de l'éloge : les langues italienne, espagnole, anglaise et allemande ne nous offrent presque rien de célèbre dans ce genre. En Italie, on a une foule de panégyriques de cardinaux et de papes, mais la plupart écrits en latin. Les Italiens modernes, quoiqu'ils descendent presque tous de Gaulois, d'Africains, de Germains, de Goths, de Lombards, d'Allemands et de Français, bien plus que des anciens Romains, aiment toujours la langue qu'on parloit autrefois au Capitole ; elle leur rappelle qu'ils ont été les maîtres du monde. Ce sont de grandes familles dépossédées, ou des gens qui ont la prétention d'en être, et qui ont gardé les armes de leur maison. Quand la langue italienne fut cultivée, elle eut des politiques, des historiens et des poëtes. Elle peut opposer Machiavel à Tacite, Guichardin à Tite-Live, le Tasse à Virgile, et

l'Arioste à Ovide ; mais elle n'eut rien à opposer à Cicéron ou à Pline.

En général, l'éloquence italienne a peu de caractère et de force ; il semble que cette nation spirituelle et vive, dans un climat doux et voluptueux, livrée à tout ce qui peut amuser l'imagination et enchanter les sens, s'occupe plutôt à jouir des impressions qu'elle reçoit, qu'à les transmettre, et dans l'expression des arts même, cherche encore plus à intéresser les sens que l'âme et l'esprit. La musique, pour laquelle les Italiens sont si passionnés, et qu'ils ont cultivée avec tant de succès, est de tous les arts celui qui parle aux sens avec le plus d'empire. Ils ont négligé la tragédie, destinée à peindre les passions et les hommes, et se sont livrés tout entier à l'opéra, qui d'un bout à l'autre est le spectacle des sens. Leur comédie, où il y a bien plus de spectacle et de mouvement que de peinture de mœurs, paroît plus faite pour les yeux que pour l'esprit. Dans tous leurs grands poëmes, sans en excepter l'Arioste et le Tasse, la partie des descriptions et des tableaux est en général très-supérieure à la partie des sentimens : enfin, dans leur conversation même, si souvent ingénieuse et piquante, par la vivacité des images et la force de la pantomime

s leurs discours, ils semblent sur-

magination et aux sens. On peut

dire que leur éloquence participe à ce caractère général : les Italiens vont entendre un discours à peu près comme ils entendent un concert. L'orateur déploie toutes les richesses et la mélodie de sa langue ; il combine les mots pour le plaisir de l'oreille, comme le musicien combine les sons. Le cours harmonieux des paroles qui se succèdent et qui s'enchaînent, soutient et fixe l'attention ; et la pantomime de l'orateur, frappant les yeux, en même temps que la musique des mots frappe l'oreille, sert pour ainsi dire d'accompagnement à cette musique. Cependant le discours, semblable à de l'harmonie sans caractère, s'arrête à la surface des sens ; l'âme n'a aucun des plaisirs qui l'intéressent ; elle n'est ni remuée par des passions, ni attachée par des idées.

On l'a déjà dit, il ne peut y avoir de grande éloquence sans de grands intérêts ; et il faut convenir que, pour célébrer la barrette donnée à un prélat d'Ostie ou de Faenza, ou pour louer un pape à son installation, il ne faut pas autant d'éloquence qu'il en falloit à César pour gouverner le sénat et le peuple de Rome. Parcourez tous les états d'Italie ; est-ce à Vénise, dont l'aristocratie sévère est fondée sur la crainte ; où la politique inquiète et soupçonneuse marche quelquefois dans la nuit entre des inquisiteurs d'état et des

ils ont droit d'intéresser dans tous les temps. Tels furent ceux qu'on rendit à la mémoire de Michel-Ange, et qui peignent à la fois l'enthousiasme de son siècle et de sa patrie pour les arts.

Cet artiste fameux étoit mort à Rome, et le pape vouloit le faire enterrer avec la plus grande pompe dans l'église de Saint-Pierre, qu'il avoit contribué à embellir par son génie (1); mais Florence, sa patrie, ne put consentir à le céder. On ne l'auroit pas rendu, il fallut l'enlever. Il se fit une conspiration pour avoir son corps, comme il s'en est fait plus d'une fois pour s'emparer d'une ville. L'enlèvement réussit : le souverain de Rome fut indigné ; les Florentins soutinrent leurs droits avec courage. A l'approche du corps, tout le peuple sortit de Florence : à peine le cercueil pouvoit fendre la foule. On le déposa dans la principale église, jusqu'à ce qu'on eût ordonné sa pompe funèbre. Jamais, peut-être, la cendre

(1) On auroit pu alors mettre sur son tombeau la même inscription qu'on a mise à Londres sur le tombeau de l'architecte (Wren) qui a bâti la célèbre église de Saint-Paul, et qui y est enterré. On s'est contenté de graver son nom sur une pierre, avec ces mots : « Tu cherches un monu- » ment, regarde autour de toi. » *Si monumentum quæris, circumspice.*

d'aucun souverain ne fut ensevelie avec de plus grands honneurs. On lui éleva un catafalque décoré de statues, d'emblêmes et de peintures. L'église entière et huit chapelles étoient décorées avec magnificence; les époques les plus intéressantes de sa vie y étoient représentées. On le voyoit député en ambassade vers Jules II; traité avec le plus grand respect par tous les princes de la maison de Médicis; conversant avec les papes, et assis à côté d'eux, tandis que les cardinaux et tous les courtisans étoient debout; comblé d'honneurs à Venise, où la république et le doge l'envoyèrent complimenter à son arrivée. On le voyoit dans son école comme dans un temple, environné d'une foule d'enfans et de jeunes gens de tout âge, qui lui offroient les essais de leurs travaux, et lui, comme une divinité, leur communiquant pour ainsi dire le génie des arts. Plusieurs figures animoient, par leur mouvement, cette décoration; le Génie ardent et les ailes déployées; une Minerve douce et austère, et qui mêloit le goût à la fierté; l'Étude méditant et dans un repos actif; la proportion légère marquée par une des Grâces; l'âme de Michel-Ange, sous l'emblême d'un Génie céleste, s'élevant et semblant se perdre et se confondre dans des flots de lumière; plus loin l'Envie, ceinte de serpens, une vipère à la main, voulant vainement exhaler

son poison sur la gloire, et la Haine enchaînée qui se débattoit, qui cherchoit, en frémissant, à se relever, et retomboit sous ses fers. Cependant une Renommée planoit sur le cercueil, et sembloit emporter le réputation et la gloire de Michel-Ange vers les siècles à venir.

Telle fut une partie de cette décoration exécutée par les plus habiles peintres, statuaires et architectes de la Toscane. La pompe funèbre fut célébrée avec une magnificence digne de cet appareil. On étoit accouru de toutes les parties de l'Italie : c'étoit la fête des talens et des arts, célébrée par la reconnoissance. Au milieu de ce concours, l'oraison funèbre de Michel-Ange fut prononcée. L'orateur étoit le Varchi : il avoit la plus grande réputation, et l'on regarda comme une partie considérable de la gloire de Michel-Ange d'avoir pu être célébré par un homme si éloquent (1). Bientôt après cette décoration passagère, destinée à orner une pompe funèbre d'un jour, on lui éleva un mausolée plus durable, et dont les marbres furent donnés par le grand-duc. Ce mausolée subsiste encore; mais les vrais mo-

(1) Léonard Salviati, jeune homme de vingt-deux ans, prononça aussi un discours en l'honneur de Michel-Ange et des arts. Ces deux discours furent publiés avec une foule d'inscriptions et d'éloges en vers.

numens de la gloire de Michel-Ange sont ses ouvrages, et surtout la fameuse coupole de Saint-Pierre. La jalousie des Florentins, qui a disputé sa cendre, n'a pu enlever ce monument à Rome; et si sa patrie jouit de son tombeau, Rome, où il a exécuté la plupart de ses chefs-d'œuvre, jouit de son génie.

Aujourd'hui, en Italie, la distinction des oraisons funèbres est réservée, comme dans le reste de l'Europe, à ceux qui ont eu des honneurs ou des places; c'est un dernier hommage rendu au pouvoir. A l'égard des vivans, rien de plus commun en Italie que les éloges; mais on les distribue en sonnets; c'est pour la louange la monnoie courante du pays: chacun la vend, la donne, l'achète, ou la reçoit. Il y en a pour tous les évènemens et toutes les fêtes. On loue également un bourgeois et un prince, les cardinaux et les femmes, des saints, des moines, des poëtes, des religieuses, ceux qui ont quelque pouvoir dans ce monde, ou ceux qui n'en ont que dans l'autre. Tous ces panégyriques en sonnets, éternellement répétés, et éternellement oubliés, tombent les uns sur les autres, comme la poussière dans un lieu où l'on marche. Au reste, ces éloges sont sans conséquence; on n'en est ni plus grand, ni plus petit, pour les avoir ou faits ou reçus. C'est un effet de l'habitude et de la mode; c'est, comme

dans un autre pays, une révérence ou un geste de plus.

En Espagne, on connoît le genre des oraisons funèbres, mais nous ne connoissons point d'orateurs qui s'y soient distingués.

Ce genre seroit né en Allemagne, s'il n'avoit point été inventé ailleurs. Il paroît fait pour le pays où il y a le plus de rangs, de titres, de grandes, de moyennes ou de petites souverainetés, où la vanité humaine attache le plus de prix à toutes les représentations de la grandeur, vraies ou fausses. Dans une académie celèbre d'Allemagne, on a aussi établi l'usage des éloges pour les gens de lettres et les savans; et, ce qui est un hommage rendu à notre langue, ces éloges se prononcent en français. Nous en connoissons plusieurs de Maupertuis. Ce philosophe, né avec plus d'imagination que de profondeur, et qui peut-être avoit plus d'esprit que de lumières; qui s'agita toute sa vie pour être en spectacle, mais à qui il fut plus facile d'être singulier que d'être grand; qui courut après la renommée avec l'inquiétude d'un homme qui n'est pas sûr de la trouver; qui quitta sa patrie, parce qu'il n'étoit pas le premier dans sa patrie; qui s'ennuya loin d'elle, parce qu'il n'avoit trouvé que le repos, et qu'il avoit perdu le mouvement et des spectateurs; qui, trop jaloux peut-être des succès de

société, perdit la gloire en cherchant la considération ; frappé de bonne heure de la grande célébrité de Fontenelle, avoit cru devenir aussi célèbre que lui en l'imitant. Il avoit, comme Fontenelle, voulu orner la philosophie par les grâces ; il chercha de même à copier sa manière dans les éloges ; mais en imitant un autre, il fut au-dessous de lui-même. Les défauts qui tiennent à la nature, sont quelquefois piquans ; les beautés qu'on emprunte sont presque toujours sans effet : il y manque, pour ainsi dire, l'assortiment et l'ensemble. C'est comme si un statuaire ou un peintre vouloit jeter sur le corps d'une Vénus la draperie d'une Minerve.

On a vu, dans la même académie, quelques éloges de savans et de gens de lettres, composés par le souverain. Cet exemple nous rappelle les temps où le même homme étoit orateur, poëte, faisoit des lois, et gagnoit des batailles.

En Angleterre, le genre des éloges est peu connu ; la constitution même, qui partout dirige la pente des esprits, s'oppose à ce genre de littérature. Comme tous les pouvoirs y sont balancés, il ne s'y élève jamais de puissance qui subjugue tout, et qui, réunissant toutes les forces, entraîne aussi tous les hommages. Comme tous les droits des citoyens y sont fixés, le bonheur

dont on y jouit paroît être l'ouvrage, non d'un homme, mais de la loi. Comme la foiblesse n'a rien à craindre d'aucun pouvoir, elle n'a aucun pouvoir à flatter.

Ailleurs, on loue le souverain; son caractère ou son génie fait le sort de sa nation. Là le souverain, mis presque toujours en mouvement par la nation, ne fait qu'exécuter la volonté générale; il pourroit être grand comme particulier, et peu influer comme prince (1); peut-être même des qualités brillantes pourroient être suspectes à un peuple qui joint l'inquiétude à la liberté; car il peut calculer les forces d'une puissance qu'il connoît, mais il ne peut calculer l'influence de l'activité et du génie.

Ailleurs, on loue ceux qui gouvernent sous le prince, tout pouvoir trouve un culte. En Angleterre, rarement le pouvoir impose à l'imagination; souvent il est suspect, et ceux qui l'exercent perdent, par leur pouvoir même, une partie des hommages qu'auroient mérités, ou des talens, ou des vertus.

Enfin, il y a des pays où les voix se réunissent aisément, parce que les intérêts y sont les mêmes. Les esprits et les âmes, par la grande

(1) On peut citer en exemple Guillaume, prince d'Orange, devenu roi d'Angleterre.

communication, y prennent la même couleur, et tout s'y décide par certaines impressions rapides, auxquelles on aime à se livrer. Alors les opinions s'établissent comme les modes, et on loue avec transport aujourd'hui ce qu'on oubliera demain. Mais dans un pays où des partis se choquent, où les opinions ont la même liberté que les caractères, où chacun a ses sens, ses yeux, son âme, où la renommée a mille voix différentes, on doit admirer peu, estimer quelquefois, louer rarement. Enfin, la louange paroît en général à cette nation fière et libre tenir toujours un peu à l'esprit de servitude. Je ne parle pas de ces gazettes où les écrivains politiques, animés par une faction ou par leur propre caractère, vantent toutes les semaines, à tant par feuille, un projet ou un homme : je ne parle pas non plus des poëtes ; les poëtes, en tout pays, sont une nation à part, et ils sont panégyristes en Angleterre comme ailleurs ; la seule différence, c'est que les poëtes anglais louent peut-être avec moins de délicatesse et plus d'enthousiasme : leur imagination solitaire et forte agrandit les hommes comme les choses.

On connoît le panégyrique de Cromwel par Waller. Ce Waller, après avoir combattu et signalé son zèle pour Charles Ier, après avoir souffert, pour la cause des rois, la prison, l'exil, la perte d'une partie de ses biens, et sauvé à peine

sa tête de l'échafaud, eut la bassesse de faire solliciter sa grâce auprès de son tyran, et la bassesse plus grande encore de louer publiquement son oppresseur et le bourreau de son maître : Milton, du moins, montra plus de courage ; lui qui avoit servi Cromwel de son épée et de sa plume, après le rétablissement de Charles II, garda le silence, et resta pauvre et malheureux, sans flatter ni prier. Je désirerois que Waller, dans une cause plus juste, eût fait de même. On doit supposer qu'il fut ébloui par les qualités du protecteur, et qu'il pardonna ses malheurs à celui qui régnoit en grand homme. Ce qui nous le feroit croire, c'est qu'il loua encore le tyran après sa mort. On a de lui un éloge funèbre de Cromwel, plein d'imagination et de grandeur : le même homme loua ensuite Charles II. On connoît le reproche que lui fit le roi, et sa réponse (1).

Les Anglais ont plusieurs autres panégyriques en vers. Leurs fameux poëtes se sont exercés dans ce genre. Dryden en a consacré un à une Anglaise célèbre par ses vertus, et Thompson a fait un éloge funèbre de Newton. Comme cet ouvrage est peu connu parmi nous, qu'il me soit permis

(1) Vous avez mieux fait pour Cromwel, lui dit le prince. — Sire, dit Waller, nous autres poëtes, nous réussissons mieux dans les fictions que dans les vérités.

d'en citer la fin. Thompson, après avoir décrit toutes les découvertes de ce grand homme sur la gravitation, sur les comètes, sur la lumière, sur les couleurs, sur la chronologie; après avoir peint la douceur de ses mœurs et l'élévation tranquille et calme de son caractère, s'interrompt tout à coup : « N'entends-je pas, dit-il, une » voix semblable à celle qui annonce les grandes » révolutions sur la terre? *C'en est fait, j'ai* » *rempli ma tâche, et ma carrière est achevée.* Cette voix retentit dans l'univers, et Newton meurt. Arrêtez, s'écrie le poëte : que de » foibles larmes ne coulent pas pour lui, c'est sur » la tombe de la beauté, de la jeunesse et de » l'enfance, qu'il faut pleurer; c'est là qu'il faut » porter vos chants funèbres; mais Newton veut » d'autres hommages. » Puis tout à coup il s'écrie : « Honneur de la Grande-Bretagne, ô » grand homme! soit qu'assis dans les cieux, » tu t'entretiennes avec leurs habitans, soit que, » porté sur l'aile rapide des génies célestes, tu » voles à la suite de ces sphères immenses qui » roulent dans l'espace, comparant dans ta » marche les êtres avec les êtres, perdu dans » les ravissemens, et livré aux transports de la » reconnoissance pour les lumières que l'Etre » suprême avoit versées dans ton âme, oh! re- » garde en pitié ce foible genre humain que tu

» viens de quitter, élève l'esprit de ce bas uni-
» vers, préside à ton pays, ranime ses talens et
» corrige ses mœurs. Quoiqu'avilie et corrompue,
» c'est l'Angleterre qui t'a vu naître : elle se glo-
» rifie de ton nom, elle t'offre pour modèle à ses
» enfans. Un jour, ô grand homme! ta cendre
» ranimée reprendra une seconde vie, lorsque le
» temps ne sera plus. En attendant, sois le génie
» de ta patrie, tandis que ta poussière sacrée
» dort avec celle des rois, et qu'elle daigne ho-
» norer leurs tombeaux. » C'est avec cet en-
thousiasme que les Anglais louent leurs grands hommes.

Ce même Thompson a composé un éloge funèbre en l'honneur du lord Talbot, qui avoit été son bienfaiteur et son ami. Ce panégyrique offre aussi des beautés. Il est adressé au fils du mort, et voici comme il commence : « Milord ! tandis
» qu'avec la nation tu pleures un ami et un père,
» permets à ma muse de verser sur la tombe de
» Talbot des vers sortis de mon cœur et dictés
» par la vérité. Ma muse, tu le sais, dès long-
» temps s'est chargée du double emploi de louer
» le mérite mort, d'humilier l'orgueil vivant. Sa
» tâche généreuse commence où l'intérêt fi-
» nit, etc. » Dans un endroit où il parle de la protection que Talbot donnoit aux arts : « Bien
» différent, dit-il, de ces hommes vains qui,

» usurpant le nom de protecteur qu'ils avilissent,
» osent sacrifier un homme de mérite à leur or-
» gueil, et répandre la rougeur de la honte sur
» un front honnête; quand il accordoit une grâce,
» c'étoit une dette qui sembloit payer au mérite,
» à la nation et à l'être qui est la source éternelle
» de tout bien. Les muses reconnoissantes avoient
» un tel protecteur; mais leur noble fierté rejette
» avec dédain les secours fastueux que leur offre
» quelquefois la main insultante de la vanité; »
et à la fin : « Pardonne, ombre immortelle! (si
» quelque chose de cette poussière de la terre
» peut encore monter jusqu'à toi,) pardonne un
» vain éloge, inutile à ta gloire. Que dis-je!
» non, rien n'est vain de ce que la reconnois-
» sance inspire. D'ailleurs, ma muse acquitte un
» devoir; elle rend ce qu'elle doit à la vertu, à
» la patrie, au genre humain, à la nature im-
» mortelle et souveraine qui lui a donné, comme
» à sa prêtresse, la charge honorable de chan-
» ter des hymnes en l'honneur de tout ce
» qu'elle forme de grand et de beau dans l'u-
» nivers. »

On voit quel est le ton et la noblesse de ces éloges; la vigueur d'âme qui y règne, vaut bien notre délicatesse et notre goût. Ce goût, si nécessaire, mais quelquefois si incertain, est la faux qui retranche, mais n'est pas la sève qui fait pro-

duire. Un sentiment énergique et noble vaut mieux qu'une beauté exacte et froide. Si un Spartiate eût daigné écrire, j'eusse préféré son éloquence à celle d'Athènes.

Le génie du czar Pierre, qui a porté les semences de tous les arts en Russie, y a fait naître aussi l'éloquence. Nous avons un panégyrique de ce grand homme, en langue russe, qui mérite d'être connu; il est de M. Lomanosoff, écrivain original dans son pays, et qui, jusqu'à présent, a le plus honoré sa nation. Voici quelques traits de cet éloge; on y trouvera cette teinte de poésie qui convient au genre, et encore plus à un peuple à peine civilisé, où le génie même doit avoir plus de sensations que d'idées : « Supposez, dit l'o-» rateur, un Moscovite sorti de sa patrie avant » les entreprises de Pierre le Grand; supposez » qu'il ait habité au-delà des mers, dans des cli-» mats où le nom et les projets du czar n'aient » pas pénétré. A son retour, que penseroit le » voyageur, en trouvant dans son pays les arts » établis, de nouveaux habillemens, des mœurs » nouvelles; architecture, maisons, citadelles, » villes, lois, usages, coutumes, tout enfin, jus-» qu'au cours des fleuves et aux bornes de la mer, » changé dans cet empire? Ne croiroit-il pas ou » que son absence a duré des siècles, ou que le » genre humain s'est réuni pour créer en si peu

» d'années tant de merveilles, ou que ce specta-
» cle étonnant n'est que l'effet et l'illusion d'un
» songe ? »

Ailleurs, il personnifie la Russie qui, triste et sanglante, apparoît aux yeux du czar pendant ses voyages. Elle l'appelle, elle lui tend les bras : « Reviens, aie pitié de mes malheurs; des traî-
» tres me déchirent, des brigands me désolent! »
Le héros, sensible à ces accens, revole vers elle; il le peint ensuite combattant au-dehors, et tour à tour la Suède, la Pologne, la Crimée, la Turquie, la Perse; au-dedans, les strélitz, les fanatiques, les patriarches et les Cosaques; dans sa propre maison, les incendies, les empoisonnemens et les assassinats; il peint surtout son activité prodigieuse : « Que de courses, de trajets,
» de voyages ! la Dwina et le Niéper, le Volga et
» le Tanaïs, la Vistule et l'Oder, l'Elbe et le
» Danube, la Seine, la Tamise et le Rhin ont
» tour à tour dans leurs eaux réfléchi son image.
» Les quatre mers qui bornent cet empire, té-
» moins de ses exploits, se sont tour à tour cour-
» bées sous le poids de ses flottes. Parcourez des
» pays innombrables, partout vous trouverez des
» traces de ses pas. C'est ici qu'il s'arrêta après un
» voyage de cinq cents lieues; à cette source
» d'eau, il étancha sa soif; dans cette plaine, il
» rangea lui-même son armée en bataille; dans

» cette forêt, il marqua avec la hache les chênes » qu'il falloit abattre pour construire des vais- » seaux. Ici il travailla comme un simple artisan; » là il écrivit des lois; plus loin, il traça des » plans de construction pour une flotte. Voici » les ports que sa main a creusés; voilà les for- » teresses qu'il a bâties; c'est ici qu'il arrêta le » sang qui couloit de la blessure d'un de ses su- » jets. Semblable à la mer agitée sans cesse par » le flux et le reflux, ce héros a été pour ses peu- » ples dans un mouvement éternel. Mille ans de » vie suffiroient à peine à tant d'autres; et sa vie » a été si courte! » Ce discours finit par une apostrophe à l'âme du czar qui est sans doute dans les cieux, d'où l'orateur le prie de veiller sur son empire. Il faut convenir qu'il y a dans la plupart de ces morceaux, le ton d'une vraie et noble éloquence. Lorsque, il y a cent ans, la Russie étoit à peine connue, que les descendans des anciens Scythes étoient encore à demi-sauvages, et que le lieu où est aujourd'hui située leur capitale, n'étoit qu'un désert, on ne s'attendoit pas alors qu'avant la fin du siècle, l'éloquence dût y être cultivée, et qu'un Scythe, au fond du golfe de lande, et à quinze degrés au-delà du Pont- , prononceroit un tel panégyrique dans une de Pétersbourg. On ne s'attendoit pas u'en 1771, un orateur prononçât sur

le tombeau même du czar Pierre un remercîment à l'âme de ce grand homme, pour une victoire remportée par une flotte russe dans la Méditerranée, et au milieu des îles de l'Archipel. Cette idée, digne des anciens Grecs, qui croyoient que le génie des grands hommes veilloit toujours au milieu d'eux, et que leur âme étoit présente parmi leurs concitoyens pour animer et soutenir leurs travaux, est peut-être le plus bel hommage qui ait été rendu au législateur de la Russie. Par un hasard singulier, l'orateur se nommoit Platon, et l'on dit que son éloquence ne le rendoit pas indigne de porter ce nom célèbre. Ainsi les arts font le tour du monde. Ce n'est plus le Scythe Anacharsis qui voyage dans Athènes; ce sont les arts même de la Grèce qui semblent voyager chez les Scythes. Les Russes ont un esprit facile et souple; leur langue est, après l'italien, la langue la plus douce de l'Europe; et si une législation nouvelle, élevant les esprits, fait disparoître enfin les longues traces du despotisme et de la servitude; si elle donne au corps même de la nation une sorte d'activité qui n'a été jusqu'à présent que dans les souverains et la noblesse; si de grands succès continuent à frapper, à réveiller les imaginations, et que l'idée de la gloire nationale fasse naître pour les particuliers l'idée d'une gloire personnelle,

alors le génie qu'on y a vu plus d'une fois sur le trône, descendra peu à peu sur l'empire ; et les arts même d'imagination, transplantés dans ces climats, pourront peut-être y prendre racine, et être un jour cultivés avec succès.

CHAPITRE XXXVIII

ET DERNIER.

Du genre actuel des éloges parmi nous ; si l'éloquence leur convient, et quel genre d'éloquence.

En suivant l'histoire des éloges, et cette branche de littérature, depuis les Egyptiens et les Grecs jusqu'à nous, on a pu remarquer les changemens que ce genre a éprouvés, les temps où il étoit le plus commun, l'usage ou l'abus qu'on en a fait, et les différentes formes que la politique, ou la morale, ou la bassesse, ou le génie lui ont données. On a vu des siècles où c'étoit le seul genre ; et ces siècles étoient ceux de l'oppression ou des succès, ceux de la tyrannie ou de la grandeur d'un maître. On a vu dans toutes les républiques l'honneur des éloges réservé pour les morts, dans

les monarchies, cet honneur prodigué aux vivans; le délire de la louange à Rome, sous Auguste et sous Constantin; à Byzance, sous une foule d'empereurs oubliés; en France, sous Richelieu et sous Louis XIV. Depuis un demi-siècle, il s'est fait parmi nous une espèce de révolution; on apprécie mieux la gloire; on juge mieux les hommes; on distingue les talens des succès; on sépare ce qui est utile de ce qui est éclatant et dangereux; on ne pardonne pas le génie sans la vertu; on respecte quelquefois la vertu sans la grandeur; on perce enfin à travers les dignités pour aller jusqu'à l'homme. Ainsi, peu à peu, il s'est formé dans les esprits un caractère d'élévation, ou plutôt de justice. Les âmes nobles, en se comparant aux âmes viles de tous les états, se sont mises à leur place : de-là on prostitue moins l'éloge; ceux même qui pourroient être corrompus et lâches, sont arrêtés par l'opinion, et la peur de la honte les sauve au moins de la bassesse. D'ailleurs, un goût de vérité général s'est répandu; moins il y en a dans nos mœurs, plus on en exige dans les écrits. Le mot célèbre de Mallebranche, *qu'est-ce que cela prouve?* est presque le mot du siècle. Les panégyriques doivent donc être tombés : on lit beaucoup moins d'oraisons funèbres; les dédicaces deviennent rares; elles ne s'ennoblissent que lorsque la philosophie sait parler avec dignité à la

grandeur, où lorsque la reconnoissance s'entretient avec l'amitié : hors de là, c'est presqu'un ridicule égale de les faire recevoir. On ne voit plus ni prologues d'opéras sur les princes, ni odes pindariques sur les grandes vertus d'un héros que personne ne connoît. Enfin, les complimens et les harangues, auxquels est condamné un homme en place, et où on doit lui prouver méthodiquement qu'il est un très-grand homme, sont mis par lui-même au rang des fables ennuyeuses. L'homme d'esprit en rit; le sot même n'ose plus les croire. Mais la même raison, qui a dû faire tomber tous ces genres d'éloges déclamés ou chantés, écrits ou parlés, ou ridicules ou ennuyeux, ou vils ou du moins très-inutiles à tout le monde, excepté à celui à qui on les paie, a dû au contraire accréditer les panégyriques des grands hommes qu'on peut louer sans honte, parce qu'on les loue sans intérêt, et qui, dans des temps plus heureux, ayant servi l'humanité et l'état, offrent de grandes vertus à nos mœurs, ou de grands talens à notre foiblesse : aussi ce genre est aujourd'hui plus commun qu'il ne l'a jamais été. On sait que l'Académie française substitua, il y a près de quinze ans, ces sortes d'éloges à ses anciens sujets. Elle crut qu'il valoit mieux présenter la vertu en action, que des lieux communs de morale, souvent usés. Tout a imité cet exemple : on a proposé l'éloge

de Leibnitz à Berlin, comme celui de Descartes à Paris : nous avons vu annoncer tour à tour l'éloge de Duquesne à Marseille, celui du grand Corneille à Rouen, celui du bon et de l'immortel Henri IV à la Rochelle. Il est à souhaiter que l'on continue ainsi les éloges de nos grands hommes : là tous les états et tous les rangs trouveroient des modèles. Les vrais citoyens désireroient d'y obtenir une place. Cet honneur, parmi nous, suppléeroit aux statues de l'ancienne Rome, aux arcs de triomphe de la Chine, aux mausolées de Westminster. Eh quoi ! chez toutes les nations éclairées, il y a eu des honneurs pour la mémoire des grands hommes; et nous, qu'avons-nous fait pour les nôtres? La seule statue de Sully qui existe, est dans un château, au fond d'une province; et l'on a dédaigné, il y a trois ans, la générosité qui en faisoit un présent à la patrie. On vient de relever avec éclat dans Stockholm un monument érigé, il y a cent ans, en l'honneur de Descartes; et parmi nous, une simple pierre dans une église apprend où il repose. Molière obtint à peine la sépulture. Qui sait où est la cendre de Corneille? En quel endroit puis-je aller pleurer sur la tombe de L'Hôpital? Le général qui sauva la France à Denain, déposé depuis près de quarante années dans un pays étranger, attend encore qu'on transporte ses dépouilles et ses restes

dans le pays qu'il a sauvé. Catinat, le plus vertueux des hommes, est enseveli sans pompe dans un village; et avant qu'une compagnie savante eût proposé aux orateurs l'éloge de Fénélon, et qu'elle eût couronné un ouvrage éloquent, quels honneurs rendus à ce grand homme avoient consolé son ombre des disgrâces et de l'exil? Nation impétueuse et légère, ardente à ses plaisirs, occupée toujours du présent, oubliant bientôt le passé, parlant de tout et ne s'affectant de rien, elle regarde avec indifférence tout ce qui est grand; et quelquefois un ridicule est tout le salaire d'une action généreuse, ou d'un service rendu à l'état et à nous. C'est au petit nombre des hommes vraiment sensibles, et à qui la nature n'a pas refusé ce recueillement de l'âme qui porte aux grandes choses et les fait aimer, c'est à eux à célébrer la vertu, à honorer le génie. Qu'ils opposent à l'injustice d'un moment la justice des siècles! Que l'homme de mérite, éclipsé par l'intrigue, et persécuté par la haine, sache en mourant que son nom du moins sera vengé! alors il descendra dans la tombe avec moins de douleur, et ses yeux, prêts à se fermer, pourront n'être pas condamnés à verser des larmes.

On ne peut donc douter que ces sortes d'éloges ne soient utiles; mais on peut demander comment et dans quel genre ils doivent être écrits. Des

hommes estimables pensent que les meilleurs modèles de ces sortes d'ouvrages sont ou les vies des hommes illustres de Plutarque, ou les éloges des savans de Fontenelle; c'est-à-dire qu'ils voudroient un simple éloge historique, mêlé de réflexions, sans qu'on se permît jamais ni le ton, ni les mouvemens de l'éloquence. Ils sont persuadés que l'écrivain, borné au rôle d'historien-philosophe, doit mieux voir et mieux peindre ce qu'il voit; qu'en cherchant moins à en imposer aux autres, il en impose moins à lui-même; que celui qui veut embellir, exagère; qu'on perd du côté de l'exacte vérité tout ce qu'on gagne du côté de la chaleur; que pour être vraiment utile, il faut présenter les foiblesses à côté des vertus; que nous avons plus de confiance dans des portraits qui nous ressemblent; que toute éloquence est une espèce d'art dont on se défie, et que l'orateur, en se passionnant, met en garde contre lui les esprits sages, qui aiment mieux raisonner que sentir.

Voilà les raisons qu'on apporte pour bannir l'éloquence des éloges des grands hommes. Mais ne peut-on pas répondre que ces sortes d'ouvrages étant moins des monumens historiques, que des tableaux faits pour réveiller de grandes idées ou de grands sentimens, il ne suffit pas de raconter à l'esprit, il faut, si l'on peut, parler à l'âme et l'intéresser fortement? Pour peu qu'un

lecteur soit instruit, les faits qui concernent les grands hommes lui sont connus. Que lui apprenez-vous donc par un éloge ? rien. Mais par la manière dont vous présentez les faits, dont vous les développez, dont vous les rapprochez les uns des autres; par les grandes actions comparées aux grands obstacles; par l'influence d'un homme sur sa nation; par les traits énergiques et mâles avec lesquels vous peignez ses vertus; par les traits touchans sous lesquels vous montrez la reconnoissance, ou des particuliers, ou des peuples; par le mépris et l'horreur que vous répandez sur ses ennemis; enfin, par les retours que vous faites sur votre siècle, sur ses besoins, sur ses foiblesses, sur les services qu'un grand homme pourroit rendre, et qu'on attend sans espérer, vous excitez les âmes, vous les réveillez de leur léthargie, vous contribuez du moins à entretenir encore, dans un petit nombre, l'enthousiasme des choses honnêtes et grandes. Et croyez-vous produire ces effets sans éloquence? Sera-ce après la lecture d'un éloge froidement historique, que l'on tombera dans cette rêverie profonde qui accompagne les impressions fortes? Sera-ce alors que l'on descendra dans soi-même, que l'on interrogera sa vie, que l'on se demandera ce que l'on a fait de grand ou d'utile, que l'on prendra la résolution de se consacrer enfin à des travaux pour l'état ou

pour soi-même, que le fantôme de la postérité, qui n'existoit point pour l'âme indifférente, se réalisera enfin à ses yeux, et qu'elle consentira à mépriser la fortune, à irriter l'envie ? non : l'homme froid et tranquille laisse la même tranquillité à tout ce qui l'entoure ; c'est la loi générale. Imaginez la nature sans mouvement, tout est mort ; plus de communication ; l'univers n'est qu'un assemblage de masses isolées et de corps sans action, éternellement immobiles. Il en est de même des âmes : le sentiment est ce qui les agite et les remue ; il circule comme le mouvement ; il a ses lois comme le choc des corps. Peignez donc avec force tout ce que vous voulez m'inspirer. Voulez-vous m'élever ? ayez de la grandeur. Voulez-vous me faire admirer les vertus, les travaux, les grands sacrifices ? déployez vous-même cette admiration qui me frappe et qui m'étonne. Que dis-je ? Si vous n'avez ces sentimens dans le cœur, êtes-vous digne de peindre les grands hommes ? y réussirez-vous ? Pour remplir cette tâche, il faut avoir été fortement ému au récit des grandes actions ; il faut souvent, dans le silence de la nuit, avoir interrompu ses lectures par des cris involontaires ; il faut plus d'une fois avoir senti sa paupière humide des larmes de l'attendrissement ; il faut avoir éprouvé l'indignation que donne le crime heureux ; il faut avoir senti le mépris des foiblesses

et de tout ce qui dégrade. Et si votre âme est ainsi affectée, pourrez-vous vous restreindre au détail historique des faits, et à quelques réflexions inanimées? ne faudra-t-il pas que le sentiment qui est dans votre âme se répande? En peignant de grandes choses, ne sentirez-vous pas le contraste des choses viles? En parlant des maux, ne vous attendrirez-vous pas sur ceux qui les ont soufferts? N'évoquerez-vous pas quelquefois le génie de la bienfaisance et de l'humanité sur les hommes malheureux? Ne verra-t-on pas quelquefois sur vos lignes tracées en désordre l'empreinte des larmes que votre œil aura laissé tomber en les écrivant? Malheur à vous, si les intérêts des états, si les maux des hommes, si les remèdes à ces maux, si la vertu, si le génie, si tout ce qu'il y a de grand et de noble vous laisse sans émotion, et si, en traitant tous ces objets, vous pouvez vous défendre à vous-même d'être éloquent!

Je sais qu'il y a beaucoup de différence entre l'orateur qui parle, et l'écrivain qui ne doit être que lu. Le premier peut et doit être plus aisément passionné. Une grande assemblée élève l'âme. Les sentimens passent de l'orateur au peuple, et reviennent du peuple à l'orateur. Ces milliers d'hommes sur lesquels il agit, réagissent sur lui; d'ailleurs, son ton, ses yeux, sa voix, tous ses mou-

vemens, de concert avec la passion qui l'anime, persuadent que cette passion est vraie. Il frappe, il agite les sens; et c'est ainsi qu'il s'empare de l'âme et qu'il la trouble. Mais pour l'écrivain, tout est calme; on le lit en silence : chaque homme avec qui il converse est isolé; le sentiment est solitaire; l'orateur lui-même est absent; ni les inflexions de sa voix, ni les traits de son visage, ne vous attestent la vérité de ce qu'il dit. Des sons tracés, des caractères muets sont la seule communication qu'il y ait entre vous et lui; il n'y a que sa pensée qui parle à la vôtre. L'effet de cette éloquence, on ne peut se le dissimuler, est donc plus difficile, et le succès plus incertain.

D'ailleurs, il y a des pays et des siècles où l'éloquence, par elle-même, doit moins réussir. Ainsi les Grecs, plus animés par leur climat, devoient être plus sensibles à l'éloquence que les Romains, et les Romains, plus que tous les peuples septentrionaux de l'Europe. Mais si un peuple a des mœurs frivoles et légères; si, au lieu de cette sensibilité profonde qui arrête l'âme et la fixe sur les objets, il n'a qu'une espèce d'inquiétude active qui se répande sur tout sans s'attacher à rien; si, à force d'être sociable, il devient tous les jours moins sensible; si tous les caractères originaux disparoissent pour prendre une teinte uniforme et de convention; si le besoin

de plaire, la crainte d'offenser, et cette existence d'opinion qui aujourd'hui est presque la seule, étouffe ou réprime tous les mouvemens de l'âme; si on n'ose ni aimer, ni haïr, ni admirer, ni s'indigner d'après son cœur; si chacun par devoir est élégant, poli et glacé; si les femmes même perdent tous les jours de leur véritable empire; si, à cette sensibilité ardente et généreuse qu'elles ont droit d'inspirer, on substitue un sentiment vil et foible, si les évènemens heureux ou malheureux ne sont qu'un objet de conversation, et jamais de sentiment; si le vide des grands intérêts rétrécit l'âme, et l'accoutume à donner un grand prix aux petites choses, que deviendra l'éloquence chez un pareil peuple? Rien de si ridicule qu'un homme passionné dans un cercle d'hommes froids. L'âme qui a de l'énergie fatigue celle qui n'en a pas; et pour s'attendrir ou s'élever avec les autres, il faut être accoutumé à sentir avec soi-même. A ces causes, ou politiques ou morales, s'en joignent encore d'autres. Notre siècle est généralement tourné vers l'esprit de discussion; et ce genre d'esprit, occupé sans cesse à comparer des idées, doit nuire un peu à la vivacité des sentimens. D'ailleurs, il faut des choses nouvelles pour ébranler l'imagination; et presque tous les grands tableaux ont été épuisés par les

orateurs de tous les siècles. Ce qui eût produit autrefois un grand effet, n'est plus aujourd'hui que lieu commun. Enfin, en voulant faire un art de l'éloquence, on a nui à l'éloquence même. Toutes les manières pathétiques et fortes, dont les gens à passions s'expriment, ont été rangées sous une nomenclature aride de figures. Qu'un homme se livre à un de ces mouvemens, l'effet est prévu, il ne produit rien; on croit voir quelqu'un qui s'échafaude pour étonner, et cette espèce d'appareil fait rire; quelques hommes même ont pris ces formules pour de l'éloquence: autre source de ridicule. Les mauvais orateurs ont décrédité les bons, à peu près comme les charlatans font tort à la médecine, et les versificateurs aux poëtes. Faut-il donc renoncer à l'éloquence? non, sans doute; mais ce sont autant de raisons pour s'attacher à bien distinguer la vraie de la fausse; d'abord il n'y a point d'éloquence sans idées. Si donc, en célébrant les grands hommes, vous voulez être mis au rang des orateurs, il faut avoir parcouru une surface étendue de connoissances; il faut avoir étudié et dans les livres et dans votre propre pensée, quelles sont les fonctions d'un général, d'un législateur, d'un ministre, d'un prince; quelles sont les qualités qui constituent ou un grand philosophe, ou un grand poëte; quels sont les

unir tous les hommes, sur les devoirs sacrés des familles, sur les noms de fils, d'époux et de père; que dans ce qui a rapport aux talens, il admire les découvertes des grands hommes, la marche du génie, ces grandes idées qui ont changé sur la terre la face du commerce, ou celle de la philosophie, de la législation et des arts, et qui ont fait sortir l'esprit humain des sillons que l'habitude et la paresse traçoient depuis vingt siècles. Que sur tous ces objets, s'il a une âme sensible et forte, il ne craigne pas de s'y abandonner; la nature est pour lui. Qu'il oublie alors et les idées rétrécies d'un cercle, et les préjugés d'un moment, et les systêmes de l'indifférence ou de l'erreur; alors sa marche sera souvent impétueuse. Né avec un sentiment vigoureux et prompt, il s'élancera avec rapidité, et par saillies, d'un objet à l'autre: semblable à ces animaux agiles qui, placés dans les Pyrénées ou dans les Alpes, et vivant sur la cime des montagnes, bondissent d'un rocher à l'autre, en sautant par-dessus les précipices; l'animal sage et tranquille qui, dans le vallon, traîne ses pas et mesure lentement, mais sûrement, le terrain qui le porte, les observe de loin, et ne conçoit pas cette marche qui pourtant est dans la nature comme la sienne: mais que l'auteur prenne garde; tout a ses défauts et ses

dangers. Plus une telle éloquence est noble, quand elle est appliquée à de grands objets, et qu'elle naît d'un sentiment vrai et profond, plus un faux enthousiasme et une fausse chaleur sont ridicules aux yeux de tout homme sensé. Il en est des ouvrages d'éloquence comme d'une pièce de théâtre; si l'illusion ne gagne, le ridicule perce, et l'on rit. C'est ce qui arrive toutes les fois que le sentiment est faux; et il ne peut manquer de l'être, si on peint ce qu'on ne sent pas. Voyez dans le monde tous ceux qui, par système, veulent paroître sensibles (aujourd'hui surtout); il y a des hypocrites de sensibilité comme des hypocrites de vertu : tout les trahit; ils parlent avec glace de leur tendre amitié; ils vantent avec un visage immobile leur douleur profonde; eh! croient-ils qu'on puisse en imposer sur le sentiment? le sentiment a ses regards, son ton, ses mouvemens, son langage qu'on ne devine pas, qu'on n'imite point. O vains acteurs! vous tromperez tout au plus l'âme indifférente et glacée qui n'a pas le secret de cette langue; mais l'âme sensible, vous la repoussez; elle démêle votre jeu, vos systêmes, vous voit arranger vos ressorts; votre ton n'est pas le sien, et vos âmes ne sont pas faites pour s'entendre. On ne joue pas plus la sensibilité dans les ouvrages que dans

accessoires. Croit-on, en effet, que dans toutes les beautés, où de la nature ou de l'art, ce soit l'idée d'un seul et même objet, ou une sensation simple qui nous attache ? Nos plaisirs, comme nos peines, sont composés ; l'idée principale en attire à elle une foule d'autres qui s'y mêlent, et en augmentent l'impression. Celui qui, sans s'écarter, et en remplissant toujours son but, saura donc le plus semer d'idées accessoires sur sa route, sera celui qui attachera l'esprit plus fortement : c'est là le secret de l'orateur, du poëte, du statuaire et du peintre. Consultez les hommes de génie en tout genre, voyez les grandes compositions dans les arts. Un artiste est appelé à six cents lieues de Paris ; il va dans Pétersbourg élever un monument au fondateur de la Russie. Se contentera-t-il de fonder la statue colossale d'un héros, et d'imiter parfaitement ses traits ? Non, sans doute, il tâchera encore de réveiller dans l'âme de la postérité qui doit contempler ce monument, l'idée de tous les obstacles qu'un grand homme eut à vaincre, l'idée de son courage et de sa vigilance, l'idée de l'envie et de la haine qui, dans tout pays, s'acharnent après les grands hommes. Il ne placera donc point son héros sur un froid piédestal ; on le verra sur un rocher escarpé qui lui sert de base, poussant à toute bride un cheval fier et vigou-

ÉLOGE
DE
MARC-AURÈLE.

Après un règne de vingt ans, Marc-Aurèle mourut à Vienne; il étoit alors occupé à faire la guerre aux Germains. Son corps fut rapporté à Rome, où il entra au milieu des larmes et de la désolation publique. Le sénat en deuil avoit été au-devant du char funèbre; le peuple et l'armée l'accompagnoient; le fils de Marc-Aurèle suivoit le char: la pompe marchoit lentement et en silence. Tout à coup un vieillard s'avança dans la foule. Sa taille étoit haute et son air vénérable: tout le monde le reconnut; c'étoit Apollonius, philosophe stoïcien, estimé dans Rome, et plus respecté encore pour son caractère que pour son grand âge. Il avoit toutes les vertus rigides de sa secte, et de plus avoit été le maître et l'ami de Marc-Aurèle. Il s'arrêta auprès du cercueil, le regarda tristement, et tout à coup élevant sa voix:

Romains, dit-il, vous avez perdu un grand homme, et moi, j'ai perdu un ami. Je ne viens pas pleurer sur sa cendre; il ne faut pleurer que sur celle des méchans, car ils ont fait le mal et ne peuvent plus le réparer: mais celui qui a été soixante ans vertueux, et qui, vingt ans de suite,

consiste dans un enchaînement de rapports et de conséquences; celle-là n'est que pour l'esprit : l'autre est pour l'âme, et c'est elle seule qui en a le tact; elle est produite par un sentiment général qui circule d'une idée à l'autre, qui les unit, qui les entraîne toutes ensemble comme une seule et même idée, et ne permet jamais de voir ni où l'esprit s'est reposé, ni d'où il a repris son élan et sa course. Cette liaison intime, cette rapidité qui fait une partie de l'éloquence, ne peut naître que d'une âme ardente et sensible, et fortement affectée de l'objet qu'elle veut peindre; mais il faut savoir quels sont les objets qui ont le droit d'affecter l'âme, et jusqu'où elle doit l'être. Si on se passionne pour ce qui ne le mérite pas, on est froid; si on passe le but, on est ridicule. Comment poser ces barrières? qui fixera la limite où le sentiment doit s'arrêter pour être vrai? Nous avons déjà vu qu'il y a des peuples moins susceptibles de sentiment que d'autres. Ce qui eût transporté d'admiration et fait palpiter de plaisir un habitant de Lacédémone, n'eût pas même fixé l'attention d'un Sybarite : il y a la même différence entre les hommes. En général, l'être vertueux et moral s'affectera bien plus que celui qui est sans principes; le malheureux, plus que celui qui jouit de tout; le solitaire, plus que l'homme du grand monde; l'habitant des provinces, plus

que celui des capitales; l'homme mélancolique, plus que l'homme gai; enfin, ceux qui ont reçu de la nature une imagination ardente qui modifie leur être à chaque instant, et les met à la place de tous ceux qu'ils voient ou qu'ils entendent, bien plus que ceux qui, toujours froids et calmes, n'ont jamais su se transporter un moment hors de ce qui n'étoit pas eux. Dans ce contraste et d'organisation et de caractère, chacun cependant prend pour la nature ce qui est lui : nos passions ou nos foiblesses, voilà la règle de nos jugemens. Quelle sera donc celle de l'orateur? Qu'il ne consulte ni un particulier, ni une ville, ni même une nation et un siècle, dont les mœurs et les idées changent, mais la nature de tous les pays et de tous les temps, qui ne change pas. Il y a, dans toutes les âmes bien nées, des impressions que rien ne peut détruire, et qu'on est toujours sûr de réveiller; ce sont, pour ainsi dire, des cordes toujours tendues, qui frémissent de siècle en siècle et de pays en pays : ce sont celles-là qu'il faut toucher. Qu'ainsi, dans l'ordre politique, l'orateur se pénètre des grands rapports du prince avec les sujets, et des sujets avec le prince; qu'il sente avec énergie et les biens et les maux des nations; que dans l'ordre moral, il s'enflamme sur les liens généraux de bienfaisance qui doivent

unir tous les hommes, sur les devoirs sacrés des familles, sur les noms de fils, d'époux et de père; que dans ce qui a rapport aux talens, il admire les découvertes des grands hommes, la marche du génie, ces grandes idées qui ont changé sur la terre la face du commerce, ou celle de la philosophie, de la législation et des arts, et qui ont fait sortir l'esprit humain des sillons que l'habitude et la paresse traçoient depuis vingt siècles. Que sur tous ces objets, s'il a une âme sensible et forte, il ne craigne pas de s'y abandonner; la nature est pour lui. Qu'il oublie alors et les idées rétrécies d'un cercle, et les préjugés d'un moment, et les systêmes de l'indifférence ou de l'erreur; alors sa marche sera souvent impétueuse. Né avec un sentiment vigoureux et prompt, il s'élancera avec rapidité, et par saillies, d'un objet à l'autre: semblable à ces animaux agiles qui, placés dans les Pyrénées ou dans les Alpes, et vivant sur la cime des montagnes, bondissent d'un rocher à l'autre, en sautant par-dessus les précipices; l'animal sage et tranquille qui, dans le vallon, traîne ses pas et mesure lentement, mais sûrement, le terrain qui le porte, les observe de loin, et ne conçoit pas cette marche qui pourtant est dans la nature comme la sienne: mais que l'auteur prenne garde; tout a ses défauts et ses

dangers. Plus une telle éloquence est noble, quand elle est appliquée à de grands objets, et qu'elle naît d'un sentiment vrai et profond, plus un faux enthousiasme et une fausse chaleur sont ridicules aux yeux de tout homme sensé. Il en est des ouvrages d'éloquence comme d'une pièce de théâtre; si l'illusion ne gagne, le ridicule perce, et l'on rit. C'est ce qui arrive toutes les fois que le sentiment est faux; et il ne peut manquer de l'être, si on peint ce qu'on ne sent pas. Voyez dans le monde tous ceux qui, par système, veulent paroître sensibles (aujourd'hui surtout); il y a des hypocrites de sensibilité comme des hypocrites de vertu : tout les trahit; ils parlent avec glace de leur tendre amitié; ils vantent avec un visage immobile leur douleur profonde; eh! croient-ils qu'on puisse en imposer sur le sentiment? le sentiment a ses regards, son ton, ses mouvemens, son langage qu'on ne devine pas, qu'on n'imite point. O vains acteurs! vous tromperez tout au plus l'âme indifférente et glacée qui n'a pas le secret de cette langue; mais l'âme sensible, vous la repoussez; elle démêle votre jeu, vos systêmes, vous voit arranger vos ressorts; votre ton n'est pas le sien, et vos âmes ne sont pas faites pour s'entendre. On ne joue pas plus la sensibilité dans les ouvrages que dans

le commerce de la vie. Que celui donc à qui la nature l'a refusée, n'aspire point à imiter ce qu'il n'a pas. Mais soit que vous soyez éloquent, ou que vous ne le soyez point, soit qu'en célébrant les grands hommes, vous preniez pour modèle ou la gravité de Plutarque, ou la vigueur de Tacite, ou la sagesse piquante de Fontenelle, ou de temps en temps l'impétuosité et la grandeur de Bossuet, n'oubliez pas que votre but est d'être utile. Quoi! ne vous proposeriez-vous que de louer une froide cendre? qu'importe vos vains éloges pour les morts? C'est aux vivans qu'il faut parler; c'est dans leur âme qu'il faut aller remuer le germe de l'honneur et de la gloire: ils veulent être aimables, faites-les grands; présentez-leur sans cesse l'image des héros et des hommes utiles; que cette idée les réveille. Osez mêler un ton mâle aux chansons de votre siècle; mais surtout ne vous abaissez point à d'indignes panégyriques: il est temps de respecter la vérité; il y a deux mille ans que l'on flatte; poëtes, orateurs, historiens, tout a été complice de ce crime: il y a peu d'écrivains pour qui l'on n'ait à rougir; il n'y a presque pas un livre où il n'y ait des mensonges à effacer. Les quatre siècles des arts, monumens de génie, sont aussi des monumens de bassesse. Qu'il en naisse un cinquième, et qu'il soit de la vérité! La

flatterie, dans tous les siècles, l'a bannie des cours; la mollesse de nos mœurs la bannit de nos sociétés: l'effroi la repousse de nos cœurs, quand elle veut y descendre. O écrivains! qu'elle ait un asile dans vos ouvrages; que chacun de vous fasse le serment de ne jamais flatter, de ne jamais tromper; avant de louer un homme, interrogez sa vie; avant de louer la puissance, interrogez votre cœur; si vous espérez, si vous craignez, vous serez vils. Êtes-vous destinés, par vos talens, à la renommée; songez que chaque ligne que vous écrivez ne s'effacera plus; montrez-la donc d'avance à la postérité qui vous lira, et tremblez qu'après avoir lu, elle ne détourne son regard avec mépris. Non, le génie n'est pas fait pour trafiquer du mensonge avec la fortune; il a dans son cœur je ne sais quoi qui s'indigne d'une foiblesse, et sa grandeur ne peut s'avilir sans remords. Juger de tout, apprécier la vie, peser la crainte et l'espérance, voir et l'intérêt des hommes, et l'intérêt des sociétés, s'instruire par les siècles et instruire le sien, distribuer sur la terre et la gloire et la honte, et faire ce partage comme Dieu et la conscience le feroient, voilà sa fonction. Que chacune de ses paroles soit sacrée; que son silence même inspire le respect, et ressemble quelquefois à la justice. Un

conquérant qui aimoit la gloire, mais plus avide de renommée que juste, s'étonnoit de ce qu'un homme vertueux, et que tout le peuple respectoit, ne parloit jamais de lui : il le manda. Pourquoi, dit-il, les hommes les plus sages se taisent-ils sur mes conquêtes ? « Prince, dit le vieillard, » les sages des siècles suivans le diront à ta pos» térité; » et il se retira.

FIN DE L'ESSAI SUR LES ÉLOGES.

ÉLOGE
DE
MARC-AURÈLE.

Après un règne de vingt ans, Marc-Aurèle mourut à Vienne; il étoit alors occupé à faire la guerre aux Germains. Son corps fut rapporté à Rome, où il entra au milieu des larmes et de la désolation publique. Le sénat en deuil avoit été au-devant du char funèbre; le peuple et l'armée l'accompagnoient; le fils de Marc-Aurèle suivoit le char: la pompe marchoit lentement et en silence. Tout à coup un vieillard s'avança dans la foule. Sa taille étoit haute et son air vénérable: tout le monde le reconnut; c'étoit Apollonius, philosophe stoïcien, estimé dans Rome, et plus respecté encore pour son caractère que pour son grand âge. Il avoit toutes les vertus rigides de sa secte, et de plus avoit été le maître et l'ami de Marc-Aurèle. Il s'arrêta auprès du cercueil, le regarda tristement, et tout à coup élevant sa voix:

Romains, dit-il, vous avez perdu un grand homme, et moi, j'ai perdu un ami. Je ne viens pas pleurer sur sa cendre; il ne faut pleurer que sur celle des méchans, car ils ont fait le mal et ne peuvent plus le réparer: mais celui qui a été soixante ans vertueux, et qui, vingt ans de suite,

a été utile aux hommes; celui qui, dans tout le cours de sa vie, n'a point eu d'erreurs, et qui, sur le trône, n'a point eu de foiblesses; celui qui a toujours été bon, juste, bienfaisant, généreux, pourquoi le plaindre? Romains, la pompe funèbre de l'homme juste est le triomphe de la vertu qui retourne à l'Être suprême. Consacrons cette fête par nos éloges; je sais que la vertu n'en a pas besoin, mais ils seront l'hommage de notre reconnoissance. Il en est des grands hommes comme des dieux; comblés de leurs bienfaits, nous n'avons pas pour eux des récompenses, mais nous avons des hymnes. Puissé-je au bout de ma carrière, en parcourant la vie de Marc-Aurèle, honorer à vos yeux les derniers momens de la mienne! Et toi qui es ici présent, toi son successeur et son fils, écoute les vertus et les actions de ton père. Tu vas régner; la flatterie t'attend pour te corrompre: une voix libre, pour la dernière fois peut-être, se fait entendre à toi. Ton père, tu le sais, ne m'a point accoutumé à parler en esclave. Il aimoit la vérité; la vérité fait son éloge: puisse-t-elle de même un jour faire le tien!

Toutes les fois qu'on loue les morts, on commence par les louer de leurs ancêtres, comme si le grand homme avoit besoin d'une origine, comme si celui qui ne l'est pas, étoit relevé par

un mérite qui n'est point à lui. Gardons-nous, Romains, d'outrager la vertu jusqu'à croire qu'elle ait besoin de la naissance. Votre famille des Césars vous a donné quatre tyrans de suite, et Vespasien, qui le premier releva votre empire, étoit le petit-fils d'un centurion.

Le bisaïeul de Marc-Aurèle naquit aux bords du Tage. Il apporta pour distinction, dans Rome, des vertus que l'on ne trouve plus que loin de Rome, la simplicité et les mœurs antiques. Cet héritage se conserva dans sa maison. Voilà quelle fut la vraie noblesse de Marc-Aurèle. Je sais qu'il fut le parent d'Adrien, mais il regarda cet honneur, si c'en est un, comme un danger. Je sais qu'on voulut le faire descendre de Numa, mais il fut assez grand pour dédaigner cette chimère de l'orgueil; il mit sa gloire à être juste.

Remercions les dieux de ce qu'il ne fut point d'abord désigné pour le trône. Le rang suprême a plus corrompu d'âmes qu'il n'en a élevé. Né pour être un simple citoyen, il devint grand; peut-être, s'il fût né prince, n'eût-il été qu'un homme vulgaire.

Tout concourut à le former. Il reçut d'abord cette première éducation à laquelle vos ancêtres ont toujours mis un si grand prix, et qui prépare à l'âme un corps robuste et sain. Il ne fut donc point amolli, en naissant, par le luxe : on ne l'en-

toura point d'une foule d'esclaves qui, observant ses moindres signes, se seroient honorés d'obéir à ses caprices. On lui laissa sentir qu'il étoit homme; et l'habitude de souffrir fut la première leçon qu'il reçut. La course, la lutte, les danses militaires achevèrent de développer ses forces: il se couvroit de poussière sur ce même champ de Mars où s'étoient exercés vos Scipion, vos Marius et vos Pompée. Je vous rappelle cette partie de son éducation, Romains, parce que cette mâle institution commence à se perdre parmi vous. Déjà vous imitez ces peuples de l'orient, chez qui la mollesse dégrade l'homme dès sa naissance, et vos âmes se trouvent presqu'énervées avant de se connoître. Romains, on vous outrage en vous flattant; c'est en vous disant la vérité que je vous témoigne mon respect.

Cette première éducation n'eût fait de Marc-Aurèle qu'un soldat: on y joignit celle des connoissances. La langue de Platon lui devint familière comme la sienne: l'éloquence lui apprit à parler aux hommes; l'histoire lui apprit à les juger; l'étude des lois lui montra la base et le fondement des états. Il parcourut toutes les législations, et compara ensemble les lois de tous les peuples. Il ne fut donc pas élevé comme ceux que l'on flatte déjà lorsqu'ils sont encore ignorans et foibles. Un lâche respect ne craignit pas de le fa-

signer par des efforts. Une discipline sévère assujétit son enfance au travail ; et parent du maître du monde, il fut forcé à s'éclairer comme le dernier citoyen.

Ainsi commençoit à se former le prince qui devoit vous gouverner ; mais c'est l'éducation morale qui achève l'homme et constitue sa grandeur ; c'est elle qui a fait Marc-Aurèle. Cette éducation commença avec sa naissance : la frugalité, la douceur, la tendre amitié, voilà les objets qu'il aperçut en sortant du berceau. Que dis-je ? on l'arracha de Rome et de la cour ; on craignit pour lui un spectacle funeste. Eh ! comment dans Rome, où tous les vices se rassemblent des extrémités de l'univers, auroit pu se former une âme qui devoit être austère et pure ? Eût-il appris à dédaigner le faste, où le luxe corrompt jusqu'à la pauvreté ? à mépriser la richesse, où la richesse est la mesure de l'honneur ? à devenir humain, où tout ce qui est puissant écrase tout ce qui est foible ? à avoir des mœurs, où le vice a même perdu la honte ? Les dieux protecteurs de votre empire dérobèrent Marc-Aurèle à ce danger. Son père le transporta, à trois ans, dans une retraite, où il fut mis en dépôt sous la garde des mœurs. Loin de Rome, il apprit à faire un jour le bonheur de Rome ; loin de la cour, il mérita d'y revenir pour commander.

unir tous les hommes, sur les devoirs sacrés des familles, sur les noms de fils, d'époux et de père; que dans ce qui a rapport aux talens, il admire les découvertes des grands hommes, la marche du génie, ces grandes idées qui ont changé sur la terre la face du commerce, ou celle de la philosophie, de la législation et des arts, et qui ont fait sortir l'esprit humain des sillons que l'habitude et la paresse traçoient depuis vingt siècles. Que sur tous ces objets, s'il a une âme sensible et forte, il ne craigne pas de s'y abandonner; la nature est pour lui. Qu'il oublie alors et les idées rétrécies d'un cercle, et les préjugés d'un moment, et les systêmes de l'indifférence ou de l'erreur; alors sa marche sera souvent impétueuse. Né avec un sentiment vigoureux et prompt, il s'élancera avec rapidité, et par saillies, d'un objet à l'autre: semblable à ces animaux agiles qui, placés dans les Pyrénées ou dans les Alpes, et vivant sur la cime des montagnes, bondissent d'un rocher à l'autre, en sautant par-dessus les précipices; l'animal sage et tranquille qui, dans le vallon, traîne ses pas et mesure lentement, mais sûrement, le terrain qui le porte, les observe de loin, et ne conçoit pas cette marche qui pourtant est dans la nature comme la sienne: mais que l'auteur prenne garde; tout a ses défauts et ses

dangers. Plus une telle éloquence est noble, quand elle est appliquée à de grands objets, et qu'elle naît d'un sentiment vrai et profond, plus un faux enthousiasme et une fausse chaleur sont ridicules aux yeux de tout homme sensé. Il en est des ouvrages d'éloquence comme d'une pièce de théâtre; si l'illusion ne gagne, le ridicule perce, et l'on rit. C'est ce qui arrive toutes les fois que le sentiment est faux; et il ne peut manquer de l'être, si on peint ce qu'on ne sent pas. Voyez dans le monde tous ceux qui, par système, veulent paroître sensibles (aujourd'hui surtout); il y a des hypocrites de sensibilité comme des hypocrites de vertu : tout les trahit; ils parlent avec glace de leur tendre amitié; ils vantent avec un visage immobile leur douleur profonde; eh! croient-ils qu'on puisse en imposer sur le sentiment? le sentiment a ses regards, son ton, ses mouvemens, son langage qu'on ne devine pas, qu'on n'imite point. O vains acteurs! vous tromperez tout au plus l'âme indifférente et glacée qui n'a pas le secret de cette langue; mais l'âme sensible, vous la repoussez; elle démêle votre jeu, vos systêmes, vous voit arranger vos ressorts; votre ton n'est pas le sien, et vos âmes ne sont pas faites pour s'entendre. On ne joue pas plus la sensibilité dans les ouvrages que dans

L'héritier avare compte avec plaisir tous ceux qui lui ont transmis des richesses; Marc-Aurèle, plus avancé en âge, comptoit tous ceux à qui, dans son enfance, il avoit dû l'exemple d'une vertu. « Mon père, nous disoit-il, m'apprit à n'avoir rien de lâche ni d'efféminé; ma mère, à éviter jusqu'à la pensée du mal; mon aïeul, à être bienfaisant; mon frère, à préférer la vérité à tout. » Voilà de quoi, Romains, il rend grâce aux dieux à la tête de l'ouvrage où il a déposé tous les sentimens de son cœur. Bientôt des maîtres lui enseignèrent tous les devoirs de l'homme, mais en les pratiquant. On ne lui disoit pas: aime les malheureux; mais on soulageoit devant lui ceux qui l'étoient. Personne ne lui dit: mérite d'avoir des amis; mais il vit l'un de ses maîtres sacrifier sa fortune à un ami opprimé. J'ai vu un guerrier qui, pour lui donner des leçons de valeur, lui montra son sein tout couvert de blessures. C'est ainsi qu'on lui parloit de douceur, de magnanimité, de justice, de fermeté dans ses desseins. J'eus moi-même la gloire d'être associé à ces maîtres illustres. Appelé à Rome du fond de la Grèce, et chargé de l'instruire, on m'ordonna de me rendre au palais. S'il n'eût été qu'un simple citoyen, je me serois rendu chez lui: mais je crus que la première leçon que je devois à un prince, étoit celle de la

dépendance et de l'égalité ; j'attendis qu'il vînt chez moi. Pardonne, ô Marc-Aurèle ! je pensois alors que tu n'étois qu'un prince ordinaire : je te connus bientôt ; et tandis que tu me demandois des leçons, je m'instruisois souvent auprès de toi.

Il n'étoit pas encore sorti de l'enfance, que déjà l'enthousiasme de la vertu étoit dans son cœur. A douze ans, il s'étoit consacré au genre de vie le plus austère : à quinze ans, il avoit cédé à sa sœur unique tout le bien de son père : à dix-sept, il fut adopté par Antonin ; et (je ne vous rapporte que ce que j'ai vu moi-même) il pleura sur sa grandeur. O jour qui, après quarante années, m'est encore présent ! il se promenoit dans les jardins de sa mère ; j'étois auprès de lui ; nous parlions ensemble des devoirs de l'homme, lorsqu'on vint lui annoncer son élévation ; je le vis changer de couleur ; et il parut long-temps inquiet et triste. Sa maison cependant l'environnoit avec des transports de joie. Etonnés de sa douleur, nous lui en demandâmes la cause. « Pouvez-vous me la demander ? dit-il, je vais régner. »

Antonin, dès lors, devint pour lui un nouveau maître, qui l'instruisoit à de plus grandes vertus : Le sang des hommes respecté, les lois florissantes, Rome tranquille, l'univers heureux, telles furent

les nouvelles leçons que Marc-Aurèle reçut pendant vingt ans.

Elles suffisoient pour former un grand homme, mais ce grand homme devoit avoir un caractère qui le distinguât de tous vos empereurs; et c'est la philosophie seule qui le lui a donné. A ce mot de philosophie, je m'arrête. Quel est ce nom sacré dans certains siècles, et abhorré dans d'autres; objet tour à tour et du respect et de la haine, que quelques princes ont persécuté avec fureur, que d'autres ont placé à côté d'eux sur le trône? Romains, oserai-je louer la philosophie dans Rome, où tant de fois les philosophes ont été calomniés, d'où ils ont été bannis tant de fois? C'est d'ici, c'est de ces murs sacrés, que nous avons été relégués sur des rochers et dans des îles désertes; c'est ici que nos livres ont été consumés par les flammes; c'est ici que notre sang a coulé sous les poignards. L'Europe, l'Asie et l'Afrique nous ont vus errans et proscrits, chercher un asile dans les antres des bêtes féroces, ou condamnés à travailler chargés de chaînes, parmi les assassins et les brigands (1).

(1) Musonius Rufus, stoïcien célèbre et chevalier romain, banni de Rome sous Néron et relégué dans l'île de Gyare, fut tiré ensuite de cette île pour travailler, parmi les forçats, à percer l'isthme de Corinthe. Un de ses

Quoi donc ! la philosophie seroit-elle l'ennemie des hommes et le fléau des états? Romains, croyez-en un vieillard qui, depuis quatre-vingts ans, étudie la vertu, et cherche à la pratiquer. La philosophie est l'art d'éclairer les hommes pour les rendre meilleurs; c'est la morale universelle des peuples et des rois, fondée sur la nature et sur l'ordre éternel. Regardez ce tombeau : celui que vous pleurez étoit un sage; la philosophie sur le trône a fait vingt ans le bonheur du monde. C'est en essuyant les larmes des nations qu'elle a réfuté les calomnies des tyrans.

Votre empereur, dès son enfance, fut passionné pour elle. Il ne chercha point à s'égarer dans des connoissances inutiles à l'homme. Il vit bientôt que l'étude de la nature étoit un abîme, et rapporta la philosophie toute entière aux mœurs. D'abord il promena ses regards sur les différentes sectes qui étoient autour de lui; il en distingua une qui apprenoit à l'homme à s'élever au-dessus de lui-même. Elle lui découvrit, pour ainsi dire,

---

amis, qui le reconnut, lui témoignoit sa douleur : *Tu t'affliges*, lui dit le philosophe, *de me voir travailler à percer l'isthme pour l'utilité de la Grèce ! aimerois-tu mieux me voir chanter et jouer de la flûte sur un théâtre, comme Néron?* Les persécutions que ce philosophe avoit essuyées sous Néron, recommencèrent sous Domitien.

un monde nouveau, où le plaisir et la douleur sont comme anéantis, où les sens ont perdu tout leur pouvoir sur l'âme, où la pauvreté, les richesses, la vie, la mort ne sont rien, où la vertu existe seule. Romains, c'est cette philosophie qui vous a donné Caton et Brutus; c'est elle qui les soutint au milieu des ruines de la liberté; elle s'étendit ensuite et se multiplia sous vos tyrans. Il semble qu'elle étoit devenue comme un besoin pour vos ancêtres opprimés, dont la vie incertaine étoit sans cesse sous la hache du despotisme. Dans ces temps d'opprobre, seule elle conserva la dignité de la nature humaine; elle apprenoit à vivre, elle apprenoit à mourir : et tandis que la tyrannie dégradoit les âmes, elle les relevoit avec plus de force et de grandeur. Cette mâle philosophie fut faite de tout temps pour les âmes fortes. Marc-Aurèle s'y livra avec transport : dès ce moment, il n'eut qu'une passion, celle de se former aux vertus les plus pénibles. Tout ce qui pouvoit l'aider dans ce dessein étoit pour lui un bienfait du ciel. Il remarqua comme un des jours les plus heureux de sa vie, celui de son enfance, où il entendit, pour la première fois, parler de Caton. Il garda avec reconnoissance les noms de ceux qui lui avoient fait connoître Brutus et Thraséas. Il remercia les dieux d'avoir pu lire les maximes d'Epictète. Son âme s'unissoit à ces

âmes extraordinaires qui avoient existé avant lui. « Recevez-moi, disoit-il, parmi vous; éclairez mon esprit, élevez mes sentimens: que j'apprenne à n'aimer que ce qui est vrai, à ne faire que ce qui est juste. » Pour mieux affermir la vertu dans son cœur, il voulut pénétrer lui-même jusqu'à la source de ses devoirs; il voulut découvrir, s'il étoit possible, le vrai dessein de la nature sur l'homme. Ici, Romains, va s'offrir à vous tout le développement de l'âme de Marc-Aurèle, l'enchaînement de ses idées, les principes sur lesquels il appuya sa vie morale. Ce n'est pas moi qui vous offrirai ce tableau, c'est Marc-Aurèle lui-même. Je vais vous lire un écrit qu'il a tracé de ses mains, il y a plus de trente ans; il n'étoit point encore empereur. « Tiens, me dit-il, Apollonius, prends cet écrit; et si jamais je m'écarte des sentimens que ma main a tracés, fais-moi rougir aux yeux de l'univers. » Romains, et toi son successeur et son fils, vous allez juger si Marc-Aurèle a conformé sa conduite à ces grandes idées, et s'il s'est écarté une seule fois du plan qu'il a cru lire dans la nature.

Ici le philosophe s'arrêta un moment. La foule innombrable des citoyens qui l'écoutoient, se serra pour l'entendre de plus près. A un grand mouvement succéda bientôt un grand silence. Seul entre le peuple et le philosophe, le nouvel empereur étoit inquiet et pensif.

Apollonius avoit une main appuyée sur la tombe, de l'autre il tenoit un papier écrit de la main de Marc-Aurèle. Il reprit la parole, et lut ce qui suit :

Entretien de Marc-Aurèle avec lui-même (1).

« Je méditois pendant la nuit. Je cherchois en quoi consiste ce qui est bon, sur quoi est fondé ce qui est juste. Marc-Aurèle, me disois-je, jusqu'à présent tu as été vertueux, ou du moins tu as voulu l'être; mais qui te garantit que tu le voudras toujours? qui t'a dit même que ce que tu nommes vertu, l'est en effet? Je fus effrayé de ce doute, et résolus de monter, s'il étoit possible, jusqu'aux premiers principes, pour m'assurer de moi-même et connoître la route que l'homme doit suivre. Le lieu et le temps favorisoient mes réflexions. La nuit étoit profonde et calme. Tout reposoit autour de moi. J'entendois seulement, près de mon palais, les eaux du Tibre un peu agitées : mais ce bruit continu et sourd étoit lui-même favorable à la pensée, et je me livrai aux méditations suivantes :

(1) On sait que Marc-Aurèle avoit laissé un ouvrage intitulé : *De lui-même à lui-même ;* ouvrage qui respire la philosophie la plus élevée et la morale la plus pure. On a tâché ici d'en prendre l'esprit général.

» Pour savoir ce que c'est que la vertu, il faut savoir d'abord ce que c'est que l'homme. Je me demandai : qui suis-je ? Je reconnus en moi des sens, une intelligence et une volonté, et je me vis jeté comme au hasard, et par une main inconnue, sur la surface de la terre. Mais d'où viens-je, et qui m'a placé ici ? Pour me répondre, je fus obligé de sortir de moi-même, et d'interroger la nature. Alors mes yeux se promenèrent autour de moi, et je contemplai l'univers. En voyant cet assemblage infini d'êtres qui le composent, ces mondes ajoutés à des mondes, et moi si petit et si foible, relégué dans un coin de la terre, et comme perdu dans l'immensité, je fus découragé un moment. Quoi donc ! me disois-je à moi-même, suis-je quelque chose dans la nature ? Le souvenir de mon intelligence me ranima tout à coup : Marc-Aurèle, ce qui pense ne peut être perdu dans la foule. Alors je continuai mes recherches ; et observant tout, j'examinai la marche de l'univers. Je fus frappé de l'harmonie que j'apercevois partout. Je vis que, dans les cieux, sur la terre, tous les êtres se prêtent mutuellement des secours. L'univers, me dis-je, est donc un tout immense, dont toutes les parties se correspondent ? La grandeur et la simplicité de cette idée éleva mon âme ; bientôt cette harmonie me fit naître l'idée nécessaire d'une cause. Pour combiner tant

de moyens, et de tant d'êtres séparés, ne former pour ainsi dire qu'un être unique, il faut une âme intelligente. J'appelai cette âme, âme universelle (1); je l'appelai Dieu. A ce nom, j'éprouvai une émotion religieuse, et l'univers me parut quelque chose de sacré. J'avois trouvé un point d'appui, je m'y arrêtai. J'attribuai à cette cause tous les effets. Je vis que c'est elle qui a imprimé un caractère d'unité à tout ce qui existe. C'est elle qui a donné à cette foule innombrable d'êtres, ou inanimés ou sensibles, la loi qui les unit, pour les faire servir à la fois, et au bien l'un de l'autre, et à l'harmonie de l'ensemble. Mais c'est surtout dans les êtres intelligens, que cette loi primitive me parut agir avec plus de force. Les hommes, par un instinct secret, se cherchent et s'attirent; en vain l'intérêt des passions les divise, une force plus impérieuse les rapproche : il semble que l'être qui pense soit abandonné et solitaire au milieu de l'univers physique, et la pensée a besoin du commerce de la pensée. Une seconde chaîne vint s'offrir à moi, ce fut celle des besoins; enfin, je vis les hommes réunis d'une manière plus étroite encore. Il m'y

(1) On fait ici parler Marc-Aurèle d'après le système des stoïciens. Il avoit adopté les principes de cette secte, et ces principes se retrouvent dans tout son ouvrage.

a pour toutes les âmes qu'une même raison, comme pour tous les êtres physiques qu'une même lumière. S'il n'y a qu'une raison, il n'y a qu'une loi. Les hommes de tous les pays et de tous les siècles sont donc soumis à la même législation; ils sont tous concitoyens de la même ville : cette ville est l'univers. Alors je crus voir tomber autour de moi toutes les barrières qui séparent les nations, et je ne vis plus qu'une famille et qu'un peuple.

» J'étois parvenu à voir que, par l'ordre même de la nature, il y a société entre tous les hommes. Dès ce moment, je me considérai sous un double rapport. Je me vis comme une foible partie de l'univers, englouti dans le tout, entraîné par le mouvement général qui entraîne tous les êtres : je me regardai ensuite comme détaché de ce tout immense, et lié par un rapport particulier avec les hommes. Comme partie du tout, Marc-Aurèle, tu dois recevoir, sans murmure, ce qui est une suite de l'ordre général : de-là naît la constance dans les maux, et le courage qui n'est que la soumission d'une âme forte. Comme partie de la société, tu dois faire tout ce qui est utile à l'homme : de-là tous les devoirs d'ami, d'époux, de père, de citoyen. Souffrir tout ce que la nature de l'univers t'impose, faire ce que ta nature d'homme exige, voilà tes deux règles. Je conçus

alors ce que c'étoit que la vertu, et je ne craignis plus de m'égarer. »

Ici Apollonius, s'interrompant, s'adressa au fils de Marc-Aurèle. « Empereur, s'écria-t-il, ce que tu viens d'entendre convient à tous les hommes, et pouvoit être la philosophie d'Epictète, comme celle de ton père; mais ce qui suit t'appartient; c'est la philosophie du prince, c'est celle de tous les hommes qui seront dignes de régner: puisse-t-elle devenir la tienne! Ecoute ton prédécesseur et ton père. » Alors il reprit ainsi:

« Bientôt ramenant toutes mes idées à moi-même, je voulus appliquer ces principes à ma conduite. J'avois reconnu quelle étoit ma place dans l'univers, je regardai quelle étoit ma place dans la société; je vis avec effroi que j'y occupois le rang de prince. Marc-Aurèle, si tu étois confondu dans la foule, tu n'aurois à répondre à la nature que de toi; mais des millions d'hommes t'obéiront un jour : le degré de bonheur dont chacun peut jouir, est marqué; tout ce qui manquera par ta faute à ce bonheur, sera ton crime. Si dans le monde entier il coule une larme que tu aies pu prévenir, tu es coupable. La nature indignée te dira : Je t'ai confié mes enfans pour les rendre heureux, qu'en as-tu fait? pourquoi ai-je entendu des gémissemens sur la terre? pourquoi les hommes ont-ils levé leurs mains vers moi, pour me prier d'abréger leurs jours? pour-

quoi la mère a-t-elle pleuré sur son fils qui venoit de naître? pourquoi la moisson que j'avois destinée à nourrir le pauvre, a-t-elle été arrachée de sa cabane? Que répondras-tu? Les maux des hommes déposeront contre toi, et la justice qui t'observe, gravera ton nom parmi les noms des mauvais princes. »

Ici le peuple se mit à crier: *Jamais, jamais.* Mille voix s'élevèrent ensemble; l'un disoit: *Tu as été notre père;* un autre: *Tu ne souffris jamais d'oppresseurs;* d'autres: *Tu as soulagé tous nos maux;* et des milliers d'hommes à la fois: *Nous t'avons béni, nous te bénissons. O sage, ô clément, ô juste empereur! que ta mémoire soit sainte, qu'elle soit adorée à jamais.* Elle le sera, reprit Apollonius, et le sera dans tous les siècles: mais c'est en s'effrayant lui-même des maux qu'il auroit pu vous causer, qu'il est parvenu à vous rendre heureux, et à mériter ces acclamations qui retentissent sur sa tombe. Ecoutez ce qu'il ajoute:

« Pour empêcher que ton nom ne soit flétri, connois tes devoirs; ils embrassent toutes les nations, ils renaissent à chaque heure et à chaque instant. La mort seule d'un citoyen finit tes obligations envers lui; mais la naissance de chaque citoyen t'impose un nouveau devoir. Tu dois travailler le jour, parce que le jour est destiné à l'action pour l'homme; souvent tu dois veiller la nuit, parce que le crime veille, tandis que le

prince dort. Il faut protéger la foiblesse, il faut enchaîner la force. Marc-Aurèle, ne parle pas de délassemens; il n'y en a plus pour toi, que lorsqu'il n'y aura plus sur la terre de malheureux ni de coupables.

» Epouvanté de mes devoirs, je voulus connoître les moyens que j'avois pour les remplir, et mon effroi redoubla. Je vis que mes obligations étoient au-dessus d'un homme, et que mes facultés n'étoient que celles d'un homme. Il faudroit que l'œil du prince pût embrasser ce qui est à des distances immenses de lui, et que tous les lieux de son empire fussent rassemblés, en un seul point, sous son regard. Il faudroit que son oreille pût être frappée à la fois de tous les gémissemens, de toutes les plaintes, de tous les cris de ses sujets. Il faudroit que sa force fût aussi prompte que sa volonté, pour détruire et combattre sans cesse toutes les forces qui luttent contre le bien général; mais le prince a des organes aussi foibles que le dernier de ses sujets. Mar-Aurèle, entre la vérité et toi, il y aura continuellement des fleuves, des montagnes, des mers; souvent tu n'en seras séparé que par les murs de ton palais, et elle ne parviendra point jusqu'à toi. Tu emprunteras des secours, mais ces secours ne seront qu'un remède imparfait à ta foiblesse. L'action confiée à des bras étrangers, ou se ralentit, ou se précipite, ou

change d'objet. Rien ne s'exécute comme le prince l'a conçu; rien ne lui est dit comme il l'auroit vu lui-même. On exagère le bien, on diminue le mal, on justifie le crime, et le prince, toujours foible ou trompé, exposé à l'infidélité ou à l'erreur de tous ceux qu'il a chargés de voir et d'entendre, se trouve continuellement placé entre l'impuissance de connoître, et la nécessité d'agir.

» De l'examen de mes sens, je passai à celui de ma raison, et je la comparai encore à mes devoirs. Je vis que, pour bien gouverner, j'aurois besoin d'une intelligence presque divine, qui aperçût, d'un coup-d'œil, tous les principes et leur application, qui ne fût dominée ni par son pays, ni par son siècle, ni par son rang; qui jugeât tout d'après la vérité, rien d'après les conventions. Est-ce donc là la raison d'un homme? est-ce la mienne?

» Enfin, je demandai si j'étois sûr de ma volonté. Demande-toi donc si tout ce qui t'environne n'a pas de prise sur ton âme pour la corrompre ou l'égarer? Marc-Aurèle (et ici Apollonius fixa un moment les yeux sur le nouvel empereur), tremble surtout quand tu seras sur le trône; des milliers d'hommes chercheront à t'arracher ta volonté pour te donner la leur; ils mettront leurs passions viles à la place de tes passions généreuses. Que seras-tu alors? le jouet de tous.

Tu obéiras en croyant commander; tu auras le faste d'un empereur et l'âme d'un esclave. Oui, ton âme ne sera plus à toi, elle sera à l'homme méprisable et hardi qui voudra s'en saisir.

» Ces réflexions me jetèrent presque dans le désespoir. O Dieu! m'écriai-je, puisque la race des hommes que tu as jetée sur la terre, avoit besoin d'être gouvernée, pourquoi ne leur as-tu donné que des hommes pour régner sur eux? Être bienfaisant, je réclame ici ta pitié pour les princes : ils sont peut-être plus à plaindre que les peuples; car il est plus affreux, sans doute, de faire le mal que de le souffrir. Dans ce moment, je délibérai si je ne renoncerois pas à ce pouvoir dangereux et terrible, et je fus un instant résolu, oui, je fus résolu d'abdiquer l'empire.... »

A ces mots, les Romains qui écoutoient dans un profond silence, parurent effrayés comme s'ils étoient menacés de perdre leur empereur; ils oublioient que ce grand homme n'étoit plus. Bientôt cette illusion se dissipa; on eût dit alors qu'ils le perdoient une seconde fois. Dans un mouvement tumultueux, ils s'inclinèrent tous vers sa tombe; femmes, enfans, vieillards, tout se précipita de ce côté. Tous les cœurs étoient émus, tous les yeux versoient des larmes, un bruit confus de douleur étoit sur cette immense assemblée. Apollonius lui-même se troubla; le papier qu'il tenoit tomba de sa main : il embrassa le cercueil. La vue de ce vieillard désolé parut augmenter le trouble général; peu à peu

le murmure se ralentit. Apollonius se releva comme un homme qui sortoit d'un songe, et l'œil encore à demi-égaré par la douleur, il reprit le papier sur la tombe, et continua ainsi d'une voix altérée :

« Je ne m'arrêtai pas long - temps à ce projet de renoncer à l'empire. Je vis que l'ordre des dieux m'appeloit à servir la patrie, et que je devois obéir. Eh quoi ! me dis-je, on punit de mort un soldat qui quitte son poste, et toi tu quitterois le tien ? Est - ce la nécessité d'être vertueux sur le trône qui t'épouvante ? Alors je crus entendre une voix secrète qui me dit : Quoi que tu fasses, tu seras toujours un homme ; mais conçois - tu bien à quel degré de perfection un homme peut s'élever ? Vois la distance qui est d'Antonin à Néron. Je repris courage, et ne pouvant agrandir mes sens, je résolus de chercher tous les moyens d'agrandir mon âme, c'est-à-dire de perfectionner ma raison et d'affermir ma volonté ; je trouvai ces moyens dans l'idée même de mes devoirs. Marc-Aurèle, quand Dieu te met à la tête du genre humain, il t'associe pour une partie au gouvernement du monde. Pour bien gouverner, tu dois prendre l'esprit de Dieu même. Elève-toi jusqu'à lui ; médite ce grand Être ; va puiser dans son sein l'amour de l'orde et du bien général : que l'harmonie de l'univers t'apprenne quelle doit être l'harmonie de ton empire. Les

préjugés et les passions qui dominent tant d'hommes et de princes, s'anéantiront pour toi; tu ne verras plus que tes devoirs et Dieu, et cette raison suprême qui doit être ton modèle et ta loi.

» Mais la volonté de la suivre en tout ne te suffit pas, il faut que l'erreur ne puisse t'égarer. Alors je commençai à faire la revue de toutes mes opinions, et je comparai chacune de mes idées avec l'idée éternelle du vrai et du juste : je vis qu'il n'y avoit de bien que ce qui étoit utile à la société et conforme à l'ordre; de mal, que ce qui leur étoit contraire. J'examinai les maux physiques, je n'y aperçus que l'effet inévitable des lois de l'univers. Bientôt je voulus méditer sur la douleur; la nuit étoit déjà avancée; le besoin du sommeil fatiguoit ma paupière; je luttai quelque temps; enfin, je fus obligé de céder, et je m'assoupis : mais dans cet intervalle, je crus avoir un songe; il me sembla voir dans un vaste portique une multitude d'hommes rassemblés; ils avoient tous quelque chose d'auguste et de grand. Quoique je n'eusse jamais vécu avec eux, leurs traits pourtant ne m'étoient pas étrangers; je crus me rappeler que j'avois souvent contemplé leurs statues dans Rome. Je les regardois tous, quand une voix terrible et forte retentit sous le portique : *Mortels, apprenez à souffrir.* Au même instant, devant l'un, je vis s'allumer des flammes,

et il y posa la main; on apporta à l'autre du poison, il but, et il fit une libation aux dieux; le troisième étoit debout, auprès d'une statue de la Liberté brisée, il tenoit d'une main un livre, de l'autre il prit une épée dont il regardoit la pointe; plus loin, je distinguai un homme tout sanglant, mais calme, et plus tranquille que ses bourreaux; je courus à lui en m'écriant: O Régulus! est-ce toi? Je ne pus soutenir le spectacle de ses maux, et je détournai mes regards. Alors j'aperçus Fabrice dans la pauvreté, Scipion mourant dans l'exil, Épictète écrivant dans les chaînes, Sénèque et Thraséas, les veines ouvertes, et regardant d'un œil tranquille leur sang couler. Environné de tous ces grands hommes malheureux, je versois des larmes; ils parurent étonnés. L'un d'eux, ce fut Caton, s'approcha de moi, et me dit: Ne nous plains pas, mais imite-nous; et toi aussi, apprends à vaincre la douleur. Cependant il me parut prêt à tourner contre lui le fer qu'il tenoit à la main; je voulus l'arrêter; je frémis et je m'éveillai. Je réfléchis sur ce songe, et je conçus que ces prétendus maux n'avoient pas le droit d'ébranler mon courage: je résolus d'être homme, de souffrir et de faire le bien. »

Mais il est, dit Apollonius, des maux plus sensibles, et qui touchent à l'âme de plus près; c'est l'ingratitude, c'est l'offense, c'est la calomnie, ce sont tous les vices

des méchans qui nous tourmentent et nous fatiguent. Marc-Aurèle se demande si tous ces hommes vils ou cruels méritent qu'on leur fasse du bien.

Philosophe, dit brusquement le jeune empereur, et moi aussi je te fais la même demande.

Empereur, dit Apollonius, je vais te lire la réponse de ton prédécesseur et de ton père. Il pèse en silence tous les maux que l'homme fait à l'homme, et se dit à lui-même :

« La source de tes actions doit être dans ton âme, et non dans l'âme des autres. On t'offense ! qu'importe? Dieu est ton législateur et ton juge. Il y a des méchans ! ils te sont utiles; sans eux, qu'aurois-tu besoin de vertus? Tu te plains des ingrats ! imite la nature, elle donne tout aux hommes et n'en attend rien. Mais l'outrage ! l'outrage avilit celui qui le fait, et non celui qui le reçoit. Et la calomnie ! remercie les dieux de ce que tes ennemis, pour dire du mal de toi, ont recours au mensonge. Mais la honte ! est-il de la honte pour l'homme juste ? »

Il résolut donc, s'il le falloit, de déplaire aux hommes pour les servir; il consentit à leur être odieux pour leur être utile.

Il avoit pesé les maux, il voulut peser les biens.

« Je me demandai, dit-il, ce que c'étoit que la réputation ? un cri qui s'élève et qui meurt

dans un coin de la terre; et les louanges des cours? un tribut de l'intérêt au pouvoir, ou de la bassesse à l'orgueil; et l'autorité? le plus grand des malheurs pour qui n'est pas le plus vertueux des hommes; et la vie?.... En ce moment, j'aperçus, dans le lieu où je méditois, un de ces instrumens de sable qui mesurent le temps. Mon œil s'y fixa; je regardai ces grains de poussière qui, en tombant, marquoient les portions de la durée. Marc-Aurèle, me dis-je, le temps t'a été donné pour être utile aux hommes: qu'as-tu déjà fait pour eux? La vie s'enfuit, les années se précipitent, elles tombent les unes sur les autres comme ces grains de sable. Hâte-toi; tu es placé entre deux abîmes, celui du temps qui t'a précédé, et celui du temps qui doit te suivre. Entre ces deux abîmes, ta vie est un point, qu'elle soit marquée par tes vertus; sois bienfaisant, aie l'âme libre, méprise la mort. »

En prononçant ce mot (il me l'a dit souvent lui-même), il sentit son âme étonuée. Il réfléchit un moment et continua:

« Quoi! la mort t'épouvante! Va, mourir n'est qu'une action de la vie, et la plus aisée peut-être; la mort est la fin des combats, elle est le moment où tu pourras dire. Enfin ma vertu m'appartient; c'est elle qui t'affranchira du plus grand des dan-

gers, celui de devenir méchant. Marc-Aurèle, tu es embarqué, suis ta route; et quand tu verras approcher le terme, sors du vaisseau et remercie les dieux sur le rivage. »

C'est ainsi qu'il parcourut successivement presque tous les objets qui agitent et troublent l'homme, pour apprendre à les juger, et conformer en tout ses vues aux vues de la nature. Il s'étoit mis en garde contre les opinions, il voulut se mettre en garde contre ses sens. Prince, il semble en effet que l'homme se combatte et soit opposé à lui-même. Ma raison fait ma force, mes sens font ma foiblesse. C'est ma raison qui m'élève jusqu'aux idées de l'ordre et du bien général, ce sont mes sens qui me rabaissent aux vues personnelles, et me font descendre jusqu'à moi. Ainsi ma raison m'ennoblit, et mes sens m'avilissent. Ton père, pour se rendre libre, voulut donc les rendre esclaves. Dès ce moment il se dévoua à un genre de vie austère; et il se dit:

« Je dompterai mes passions, et de toutes la plus terrible, parce qu'elle est la plus douce, l'amour des voluptés. La vie est un combat, il faut lutter sans cesse; je fuirai le luxe, parce que le luxe énerve l'âme par tous les sens; je le fuirai, parce que chez un prince le luxe épuise des trésors pour satisfaire à des caprices. Je vivrai de peu, comme si j'étois pauvre; quoique prince, je n'ai que les besoins d'un homme. Je ne donnerai au sommeil que le temps que je ne pourrai lui

ravir; je me dirai tous les matins : Voici l'heure où les crimes assoupis s'éveillent, où les passions et les vices s'emparent de l'univers, où le malheureux renaît au sentiment de ses maux, où l'opprimé, en s'agitant dans sa prison, retrouve le poids de ses chaînes. C'est à la vertu, c'est à la bienfaisance, c'est à l'autorité sacrée des lois à s'éveiller au même instant; que les travaux seuls soient le délassement de mes travaux. Si l'étude et les affaires remplissent toutes mes heures, le plaisir n'en trouvera aucune de vide pour s'en emparer. »

Ici Commode, d'une voix émue, interrompit encore Apollonius : Eh quoi ! tous les plaisirs sont-ils interdits à un prince ?

Ton père s'est dit la même chose, reprit le philosophe; et voici ce qu'il s'est répondu :

« Non, Marc-Aurèle, tu ne seras pas privé de tous les plaisirs; et les dieux t'ont réservé les plus touchans et les plus purs. Tes plaisirs seront de consoler la douleur, d'adoucir l'infortune; tes plaisirs seront de soulager d'un mot une province, de pouvoir tous les jours rendre deux cents nations heureuses. Dis-moi, préférerois-tu, ou les langueurs des voluptés, ou les spectacles des gladiateurs, ou l'amusement barbare de voir combattre, dans l'arène, des hommes contre des bêtes

féroces? Chaque instant est marqué par un devoir, chaque devoir doit être pour toi la source d'un plaisir. »

(Prince, telle fut la réponse de ton père à la question que tu m'as faite.)

Il s'arrêta. Il avoit vu ce que la nature exigeoit de lui; il avoit connu Dieu, son âme, sa raison, sa place dans l'univers, sa place dans la société, ses devoirs d'homme, ses devoirs de prince. Il avoit tâché de fortifier son âme contre tous les obstacles qui pourroient un jour la retarder dans sa marche. Alors il éleva ses mains vers le ciel, et dit (et toi aussi, jeune empereur, dis avec lui):

« O Dieu! tu n'as pas fait les rois pour être oppresseurs, ni les peuples pour être opprimés; je ne demande pas que tu me rendes meilleur; n'ai-je pas une volonté active pour me perfectionner, me combattre et me vaincre? Mais je te demande ce que je ne puis me donner à moi-même, de connoître et d'entendre la vérité; je te demande le bien le plus nécessaire aux rois, des amis. Fais que Marc-Aurèle meure avant de cesser d'être juste. »

Il revint à lui-même; il s'aperçut que la nuit étoit écoulée, et que le soleil s'élevoit sur l'horizon. Déjà le peuple en foule remplissoit les rues de Rome. Déjà il entendoit les acclamations qui annonçoient qu'Antonin marchoit vers la place publique.

« Je sortis, ajoute-t-il, pour m'aller joindre à mon père ; dans tout le cours de ses actions, je vis qu'il pratiquoit ce que j'avois résolu de faire, et je me sentis encore plus encouragé à la vertu. »

Les Romains avoient écouté dans un profond silence. Pendant cette lecture, leurs cœurs étoient remplis tour à tour de regrets, d'admiration et de tendresse. Ils avoient vu agir ce grand homme, ils avoient été pendant quarante ans témoins de ses vertus ; mais ils ignoroient ses principes. Leurs yeux, avec plus de douleur, se fixèrent sur sa tombe, et bientôt, comme par un mouvement involontaire, se portèrent presqu'en même temps sur le fils de Marc-Aurèle, qui devoit être trop indigne de ce nom, et qui baissa la vue.

Fils de Marc-Aurèle, s'écria Apollonius, ces regards tournés sur toi, te demandent si tu seras semblable à ton père ; n'oublie pas les larmes que tu vois couler (et se tournant vers le peuple) : Suspendons nos regrets pour achever de rendre hommage à ses vertus ; je ne vous ai offert que la moitié de lui-même : il faut le voir, fidèle à ses principes, suivre le plan qu'il s'est tracé, et appliquer, pendant vingt ans, au bonheur du monde, les idées de morale que la philosophie lui avoit suggérées loin du trône.

Marc-Aurèle a vu que la nature a mis un esprit

général de société entre les hommes : il en voit naître l'idée de liberté, parce qu'il n'y a point de société où il n'y a qu'un maître et des esclaves; de propriété, parce que, sans l'assurance des possessions, il n'est plus d'ordre social ; de justice, parce que la justice seule peut rétablir l'équilibre que les passions tendent à rompre ; enfin, de bienveillance universelle, parce que les hommes étant tous associés, il n'y a point d'homme vil aux yeux de la nature, et que si tous n'ont pas droit au même rang, ils ont tous droit au même bonheur. Tel a été le plan général de son règne.

Je commence par la liberté, Romains, parce que la liberté est le premier droit de l'homme, le droit de n'obéir qu'aux lois et de ne craindre qu'elles. Malheur à l'esclave qui craindroit de prononcer son nom ! malheur au pays où le prononcer seroit un crime ! C'en étoit un sous vos tyrans : mais qu'ont produit leurs vaines fureurs ? ont-elles étouffé dans le cœur de vos pères ce sentiment généreux ? on pourra le combattre, on ne peut le détruire ; il subsiste partout où il y a des âmes fortes ; il se conserve dans les chaînes ; il vit dans les prisons, renaît sous les haches des licteurs. Tant que vous l'aurez, ô Romains ! vous aurez le courage et les vertus. Marc-Aurèle, en montant sur le trône,

connut ce droit sacré : il vit que l'homme, né libre, mais avec le besoin d'être gouverné, s'étoit soumis à des lois, jamais aux caprices d'un maître ; que nul homme n'a le droit de commander arbitrairement à un autre ; que qui usurpe ce pouvoir, détruit son pouvoir même. Il avoit vu dans vos annales les maux de vos ancêtres sous les Tibère et les Néron, le despotisme de ces monstres sous lesquels il n'y avoit d'autre vertu que de savoir mourir, le despotisme aussi odieux et plus lâche encore des affranchis, l'oppression dans l'empire, l'univers esclave, un homme, sous le nom d'empereur, qui anéantissoit tout, parce qu'il se faisoit le centre de tout, et qui sembloit dire aux nations : Vos biens et votre sang, tout est à moi : souffrez et mourez. Je sais, Romains, que jamais vous n'avez donné ni pu donner ces droits odieux à vos empereurs ; mais puisqu'ils sont à la fois princes, magistrats, pontifes et généraux, qui mettra des barrières à leur pouvoir, s'ils n'en mettent pas eux-mêmes ? O dieux ! faut-il que deux cents nations puissent être malheureuses, s'il arrive qu'un seul homme ne soit pas vertueux ? Marc-Aurèle, armé de toute la force du despotisme, s'en dépouille librement. Pour ne pas abuser de sa puissance, il la limite de toute part. Il augmente l'autorité des lois, que trop

d'empereurs avoient voulu anéantir; il fait valoir celle des magistrats, qui trop souvent n'avoient été que des fantômes ou des esclaves. Jamais sous son empire un sénateur, jamais un lâche citoyen osa-t-il avancer que le prince n'étoit pas soumis aux lois? « Malheureux, lui » auroit dit Marc-Aurèle, que t'ai-je fait pour » que tu m'avilisses? apprends que cette sou- » mission m'honore; apprends que le pouvoir » de faire ce qui est injuste, est foiblesse. » Romains, je ne crains pas de le dire, jamais dans les plus beaux temps de Rome, jamais sous vos consuls même, vos ancêtres n'ont été plus libres que vous. Qu'importe d'être gouverné ou par un seul, ou par plusieurs? Rois, dictateurs, consuls, décemvirs, empereurs, tous ces noms différens n'expriment qu'une même chose, les ministres de la loi. La loi est tout : la constitution des états peut changer; les droits du citoyen sont toujours les mêmes; ils sont indépendans et de l'ambitieux qui usurpe, et du lâche qui se vend; fondés sur la nature, ils sont inaltérables comme elle.

Je puis donc vous attester tous, et vous demander si Marc-Aurèle a jamais opprimé un citoyen. S'il y en a un seul, qu'il se lève, et qu'il me démente.

Tout le peuple se mit à crier : *Aucun, aucun.*

Je puis vous demander encore si sous son règne jamais un seul d'entre vous a été opprimé par ces affranchis du palais qui se font esclaves pour être tyrans, commandant avec d'autant plus d'orgueil qu'ils obéissent, et, armés d'un pouvoir qui n'est point à eux, avides d'en jouir, incertains de sa durée, en forcent tous les ressorts et précipitent la servitude publique? dites, Romains, en a-t-il existé un seul sous son règne?

Ils crièrent encore tous ensemble : *Aucun, aucun.* Il continua :

Grâces aux dieux immortels, vous eûtes un prince, et ce prince n'eut pas de maîtres. Pour que vous fussiez toujours libres, il ne se laissa ni asservir, ni commander : il défendoit votre liberté contre lui-même, il la défendit contre tous ceux qui environnoient le trône.

Mais que vous eût servi cette liberté, si, dans le même temps, la propriété de vos biens ne vous eût été assurée? Que dis-je! où l'une manque, l'autre n'est qu'un fantôme. Hélas! il a été un temps où Rome et l'empire étoient en proie au brigandage; un temps où les confiscations arbitraires, les exactions odieuses, les prodigalités sans cause et sans but, les rapines sans cesse renaissantes désoloient les familles, épui-

soient les provinces, appauvrissoient le pauvre, et faisoient dévorer presque toutes les richesses de l'empire par un maître avide, ou par quelques favoris qui daignoient partager ces richesses avec leur maître : voilà une foible partie des maux que vos ancêtres ont soufferts. Eh quoi ! si de tels maux subsistoient toujours sur la terre, ne vaudroit-il pas mieux aller errans dans les bois, et partager les retraites des bêtes sauvages ? du moins, une main avide n'y viendroit pas arracher à l'homme affamé sa nourriture. L'antre qu'il auroit choisi lui serviroit d'asile, et il pourroit dire : Ici le rocher qui me couvre, et l'eau qui me désaltère sont à moi ; ici je ne paie point l'air que je respire. Nul de vous, Romains, sous l'empire de Marc-Aurèle, n'a été réduit à former de pareils vœux. Il commence par réprimer la tyrannie sourde du fisc envers les citoyens, espèce de guerre où souvent l'on fait combattre la loi contre la justice, et le souverain contre les sujets. Toute accusation qui ne peut tendre qu'à grossir ses revenus, est écartée; tout droit de son trésor, qui peut être équivoque, est décidé contre lui. Il rejette les confiscations comme un abus barbare qui punit le fils innocent des crimes du père, comme un abus dangereux, qui fait désirer de trouver des coupables par tout où il y a des riches. Il ne veut

pas que les crimes des citoyens soient le patrimoine du prince, et que celui qui est le chef de la patrie, trouve un profit honteux dans ce qui afflige la patrie.

Cette modération s'étend jusqu'au trésor public. Vous l'avez vu, dans des besoins pressans, remettre tout ce qui étoit dû, quand il crut la levée trop onéreuse. C'est dans les temps où se multiplioient les besoins, qu'il multiplie les bienfaits envers les peuples. Mais je rougis d'employer, en parlant de Marc-Aurèle, le langage que la flatterie a consacré pour les princes. Ce que j'appelle des bienfaits, il l'appeloit une justice. Non, l'état n'a point de droit sur la misère; il seroit aussi honteux que barbare de vouloir s"enrichir de la pauvreté même, et de ravir à celui qui a peu, pour donner à celui qui a tout. Sous lui, le laboureur fut respecté; l'homme qui n'avoit que ses bras, put jouir du néçessaire que ses bras lui avoient donné; la mollesse et le luxe payèrent en richesses ce que la pauvreté payoit en travaux. Il donne un plus grand exemple: placé entre des ennemis ardens et des peuples accablés, c'est sur lui-même, Romains, qu'il lève les impositions que vous n'auriez pu payer sans vous appauvrir. On lui demande où sont les trésors pour la guerre: Les voici, dit-il, en montrant les meubles de son

palais. Dépouillez ces murs, enlevez ces statues et ces tableaux, portez ces vases d'or sur la place publique ; que tout soit vendu au nom de l'état ; que ces vains ornemens, qui servoient de décoration au palais des empereurs, servent à la défense de l'empire. J'étois auprès de lui dans le temps qu'il donnoit et qu'on exécutoit ces ordres ; je parus étonné. Il se tourna vers moi : « Apollonius, me dit-il, eh quoi ! tu admires » aussi comme le peuple ! Faudroit-il donc, au » lieu de ces vases d'or, faire vendre l'argile du » pauvre, et le blé qui nourrit ses enfans ? Mon » ami, me dit-il un moment après, peut-être » toutes ces richesses ont-elles coûté des larmes » à vingt nations : cette vente sera une foible » expiation des maux faits à l'humanité. » Romains, ces appartemens dépouillés, ces murailles presque nues avoient pour vous plus d'éclat et de grandeur que les palais d'or de vos tyrans. La maison de Marc-Aurèle, dans cet état, ressembloit à un temple auguste, qui n'a d'autre ornement que la divinité qui l'habite.

C'est peu de se dépouiller lui-même, il eut le courage de refuser aux autres ce qu'il n'avoit point le droit de donner. Il apprit à se défendre de cette générosité qui est quelquefois la maladie des grandes âmes, séduction d'autant plus dangereuse qu'elle ressemble à la vertu, mais qui,

pour le bonheur d'un homme, fait quelquefois le malheur de deux mille.

Les mauvais empereurs corrompoient les camps, pour s'en faire un appui contre Rome ; et l'or prodigué dans les armées, servoit à forger les chaînes que le despotisme étendoit sur l'univers. Marc-Aurèle eût rougi d'acheter les armées de l'empire contre l'empire même. Il leur accorde, au nom de l'état, tout ce que l'état leur doit, il ne leur donne rien au nom du prince ; il ne veut pas qu'enrichis par ses mains, ils s'accoutument à séparer la qualité de citoyens de celle de soldats.

Apollonius alloit poursuivre, lorsqu'un centurion, qui étoit près de lui, l'interrompit tout à coup.

« Philosophe, dit-il, permets à un soldat de citer, sur notre grand empereur, un trait que tu ignores peut-être. Nous étions en Germanie, et il venoit de remporter une victoire. Nous lui demandâmes une distribution d'argent ; voici ce qu'il nous répondit, je m'en souviens, c'étoit sur le champ de bataille, et il tenoit à la main son casque percé de javelots : « Mes amis, nous » dit-il, nous avons vaincu ; mais, s'il faut » vous donner la dépouille des citoyens, qu'im- » porte à l'état votre victoire ? Tout ce que je » vous donnerai au-delà de ce qui vous est dû,

» sera tiré du sang de vos proches et de vos » pères. » Nous rougîmes, et nous ne demandâmes plus rien.

Je savois cette réponse de Marc-Aurèle, dit le vieillard au soldat; j'aime mieux que ce soit toi qui l'ait apprise au peuple romain. Alors Apollonius reprit son discours; il parla de la justice, et de la manière dont Marc-Aurèle la faisoit exécuter dans Rome. Qu'importe, dit-il, que le chef ne soit ni oppresseur ni tyran, si les citoyens oppriment les citoyens? Le despotisme de chaque particulier, s'il étoit sans frein, ne seroit pas moins terrible que le despotisme du prince. Partout l'intérêt personnel attaque l'intérêt de tous; toutes les fortunes se nuisent, toutes les passions se choquent; c'est la justice qui combat et qui prévient cette anarchie. Romains, s'écria-t-il, pourquoi faut-il que, chez les hommes, tout ce qui est la source d'un bien, puisse être la source d'un mal? Cette justice sainte, l'appui et le garant de la société, étoit devenue, sous vos tyrans, le principe même de sa destruction. Il s'étoit élevé, dans vos murs, une race d'hommes qui, sous prétexte de venger les lois, trahissoient toutes les lois; vivant d'accusations et trafiquant de calomnies, et toujours prêts à vendre l'innocence à la haine, ou la richesse à l'avarice. Alors tout étoit crime d'état: c'étoit un crime de réclamer les droits des hommes,

de louer la vertu, de plaindre les malheureux, de cultiver les arts qui élèvent l'âme ; c'étoit un crime d'invoquer le nom sacré des lois. Les actions, les paroles, le silence même, tout étoit accusé. Que dis-je ! on interprétoit jusqu'à la pensée ; on la dénaturoit pour la trouver coupable. Ainsi l'art des délations empoisonnoit tout, et les délateurs étoient comblés des richesses de l'empire, et l'on proportionnoit l'excès de leurs dignités à l'excès même de leur honte. Quelle ressource dans un état, lorsqu'on y égorge l'innocence au nom des lois qui doivent la défendre ? Souvent même on ne daignoit pas recourir à la vaine formalité des lois ; la puissance arbitraire emprisonnoit, exiloit ou faisoit mourir à son gré. Romains, vous savez si Marc-Aurèle eut en horreur cette justice tyrannique, qui met la volonté d'un homme à la place de la décision de la loi ; qui fait dépendre ou d'une surprise ou d'une erreur la vie et la fortune d'un citoyen ; dont les coups sont d'autant plus terribles, que souvent ils sont sourds et cachés ; qui ne laisse que sentir au malheureux le trait qui le perce, sans qu'il puisse voir la main d'où il part ; ou qui, le séparant de l'univers entier, et ne le condamnant à vivre que pour mourir sans cesse, l'abandonne sous le poids des chaînes, ignorant à la fois son accusateur et son crime, loin de la liberté dont l'auguste image est pour jamais voilée à ses

yeux, loin de la loi qui, dans la prison ou dans l'exil, doit toujours répondre au cri du malheureux qui l'invoque. Marc-Aurèle regardoit toutes les formalités des lois, comme autant de barrières que la prudence a élevées contre l'injustice. Sous lui disparurent ces crimes de lèse-majesté, qui ne se multiplient que sous les mauvais princes. Toute délation étoit renvoyée à l'accusé, avec le nom du délateur; c'étoit un frein pour les hommes vils; c'étoit un rempart pour ceux qui n'ont rien à redouter, dès qu'ils peuvent se défendre.

Citoyens, le malheureux que l'on poursuit, va se réfugier dans les temples, où il embrasse les autels des dieux. Sous Marc-Aurèle, vos asiles et vos temples ont été les tribunaux de vos magistrats. « Que tous ceux, disoit-il, qui redoutent l'oppression, se retirent sous cet abri sacré : là, et j'en atteste les dieux, si jamais je vous opprime, je veux, Romains, que vous trouviez un asile contre moi-même. »

Et avec quelle dignité ce grand homme parloit aux magistrats et aux juges de leur devoir ! « Si vous avez à juger votre ennemi, félicitez-vous; vous avez en même temps et une passion à vaincre, et une grande action à faire. Si la faveur veut vous corrompre, mettez d'un côté le prix qu'on vous offre, de l'autre la vertu et le droit de vous estimer vous-même. Si on vous in-

timide..... Mais qui pourriez-vous craindre? Est-ce à moi que vous craignez de déplaire en faisant le bien? Haïs de votre empereur, parce que vous auriez été justes, c'est vous qui seriez grands, c'est moi qui serois malheureux et coupable. » Ainsi l'esprit de Marc-Aurèle animoit tous les tribunaux de l'empire.

Sous lui, la justice ne fut donc ni vénale, ni corrompue, ni trop précipitée, ni trop lente; il ne fallut point l'acheter par des présens; il ne fallut point l'arracher par des importunités. Un abus funeste avoit multiplié les jours où les tribunaux étoient fermés, comme si, dans ces jours-là, on avoit défendu au riche d'usurper, au puissant de nuire, au malheureux d'avoir le sentiment de ses peines. Romains, le temps couloit pour les divisions et pour les crimes, et son cours étoit suspendu pour le rétablissement de l'ordre. Marc-Aurèle réforma cet abus : il crut que, dans des jours, même sacrés, la justice rendue aux hommes ne pouvoit offenser les dieux; et le plus saint des trésors, le temps, fut rendu à la patrie.

Occupé de l'administration générale, il savoit encore trouver des momens pour juger lui-même les affaires des citoyens. « Philosophe, dit tout à coup un homme qui étoit dans la foule, je respecte et j'admire Marc-Aurèle comme toi; mais crois-tu que la puissance de juger puisse n'être ja-

mais redoutable dans le prince ? » Je le sais, reprit Apollonius; on doit craindre qu'accoutumé à la marche du pouvoir, il ne veuille être en même temps et le magistrat et la loi; que s'il prononce seul, il ne soit trompé; que s'il préside dans les tribunaux, son autorité, malgré lui, ne corrompe les juges, et que la flatterie n'immole la loi à celui qui peut tout. Mais ces abus, qui se sont fait sentir plus d'une fois sous nos tyrans, tiennent à l'homme qui les souffre ou qui les fait naître. Le pouvoir de juger, dans le prince, a aussi ses avantages, quand le prince a des vertus. J'oserai le dire, il est alors plus près du peuple; il voit les détails du malheur des hommes; il apprend à plier sa pensée sous la loi; et la volonté absolue, toujours impérieuse, s'accoutume à sentir une chaîne qui la retient. Tel étoit l'esprit de Marc-Aurèle dans ses jugemens. Je ne me lasse pas de parler de la justice de ce grand homme. Je l'ai vu passer plusieurs nuits de suite à étudier une affaire importante qu'il devoit décider. Nous travaillions ensemble; je voulus l'engager à prendre du repos : « Apollonius, me dit-il, donnons » un exemple à tous ces hommes avides de plaisir » et fatigués d'affaires, qui prétendent séparer les » honneurs et les travaux. » Ne vous étonnez pas de ce langage; il est conforme au système d'un prince qui étoit juste par ses principes, et qui,

par devoir, aimant tous les hommes, s'occupoit également des intérêts de tous.

Ici le philosophe s'arrêta : il parut rempli d'un sentiment douloureux et profond.

Romains, je vous l'avouerai, dit-il, il y a une idée qui m'accable et qui m'a fait gémir plus d'une fois ; c'est l'inégalité immense que l'orgueil a mise entre les hommes. La nature, toujours bienfaisante, avoit créé des êtres égaux et libres ; la tyrannie est venue, qui a créé des foibles et des malheureux. Alors un petit nombre s'est emparé de tout ; il a envahi l'univers, et le genre humain s'est trouvé déshérité : de-là est né le mépris insultant, et le dédain altier, et la domination féroce, et la pitié de l'orgueil, plus cruelle encore que le mépris. C'étoit à la philosophie sur le trône à venger ces insultes faites au genre humain. O vous, qui n'êtes ni patriciens, ni sénateurs, ni riches, mais qui êtes des citoyens et des hommes, je ne crains pas que vos imprécations secrètes se mêlent aux louanges dont j'honore la mémoire de votre empereur ! Sa bonté compatissante ne voyoit, dans tous les ordres de l'état, qu'une société nombreuse de frères, de parens et d'amis. Que de fois vous l'avez vu s'attendrir sur vos besoins, les adoucir par ses largesses, pénétrer, pour les connoître, jusque dans l'enceinte

de vos familles! Pour vous consoler de vos travaux, il vous prodiguoit les divertissemens et les fêtes; et, par l'attrait des spectacles, arrachant le pauvre à lui-même, il suspendoit le sentiment de ses maux; on lui faisoit oublier, quelques instans du moins, les bienfaits dont il ne jouissoit pas. Sous lui, le nom le plus obscur ne fut point une exclusion aux charges et aux dignités de l'empire. Pour distinguer les rangs, Marc-Aurèle consulte les préjugés; pour apprécier les hommes, il ne juge que les hommes. Des mains qui avoient conduit le soc de la charrue, ont guidé sous lui les gardes prétoriennes; et pour choisir un époux à sa fille, il jeta les yeux sur Pompéien qui, au lieu d'ancêtres, n'avoit que du mérite; l'alliance avec la vertu, disoit-il, ne peut déshonorer le maître du monde.

Dans ce moment Apollonius, en promenant ses regards sur l'assemblée du peuple romain, aperçut Pertinax: c'étoit un guerrier célèbre par des victoires; et son mérite devoit l'élever un jour à l'empire. Il venoit de rentrer dans Rome avec une partie de l'armée, accompagnant le corps de Marc-Aurèle. Il étoit un peu éloigné de la foule, les mains appuyées sur sa lance et adossé tristement contre une colonne. Tout à coup Apollonius lui adressant la parole:

C'est toi que j'atteste encore, ô Pertinax! dit-il, tu as le courage d'avouer que ton père avoit

été esclave, et mourut affranchi; tu n'en as que plus de droits à nos respects. J'ose te rappeler ici une disgrâce qui ne t'honore pas moins que ton empereur. Tu fus accusé, il fut surpris, et tu parus coupable : bientôt ton innocence éclata; Marc-Aurèle fut assez grand pour te pardonner l'outrage qu'il t'avoit fait. Il te nomma sénateur et consul; des hommes qui se croyoient tes rivaux, osèrent dire que la gloire du consulat étoit avilie par ta naissance : « Eh quoi ! s'écria Marc-Aurèle, » la place des Scipion avilie par un guerrier qui » leur ressemble ! »

Celui qui élevoit ainsi les plébéiens illustres, ne pouvoit oublier la noblesse de l'empire; mais il veut qu'elle appuie ses titres par ses actions. Si elle n'est que fastueuse, il la dédaigne; si elle a des vertus, il l'honore; si elle est pauvre, il la soutient : il ne veut point que, dans une ville corrompue par le luxe, des âmes dont le devoir est d'être généreuses, descendent à des moyens honteux de s'enrichir.

En parlant de la protection que Marc-Aurèle accorda aux hommes utiles de tous les rangs, puis-je oublier, Romains, celle qu'il nous accordoit à nous-mêmes et à tous ceux qui, comme lui, cultivoient leur raison par l'étude? Je prends les dieux à témoin que ce n'est point le souvenir d'un lâche intérêt qui, dans ce moment, me fait

louer mon empereur. Si pendant soixante ans je n'ai ni aspiré à des honneurs, ni brigué des richesses; si, aimé de Marc-Aurèle, j'ai justifié mon pouvoir par ma conduite; si, outragé quelquefois, je n'ai jamais répondu à la haine que par des bienfaits, et à la calomnie que par mes actions, j'ai peut-être le droit de parler de tout ce que ce grand homme a fait pour la philosophie et pour les lettres. Je ne sais si elles auront encore un jour des ennemis dans Rome, je ne sais si la proscription et l'exil deviendront encore notre partage; mais dans aucun temps on ne pourra étouffer en nous le cri de la nature, qui nous avertit que les peuples ont le droit d'être heureux. Nous pleurerons sur les maux du genre humain; et lorsqu'en quelque partie du monde il s'élèvera un prince comme Marc-Aurèle, qui annoncera qu'il veut placer avec lui sur le trône la morale et les lumières, du fond de nos retraites nous lèverons tous ensemble nos mains pour remercier les dieux : ici je voudrois pouvoir ranimer ma voix tremblante. Marc-Aurèle, du haut du Capitole, donne le signal; tous ceux qui, dans toutes les parties de l'empire, aiment et cherchent la vérité, accourent autour de lui, il les encourage et les protége; vous l'avez vu, même étant empereur, se rendre plus d'une fois dans les écoles publiques pour s'y instruire; on eût dit qu'il venoit dans la foule chercher la vé-

rité qui fuit les rois. Sous son règne nous étions utiles, cette gloire nous eût suffi; ce grand homme voulut y ajouter les honneurs. Il a élevé plusieurs de nous aux premières places de l'empire, et leur a fait ériger des statues à côté des Caton et des Socrate. Romains, si vos tyrans pouvoient sortir de leurs tombeaux et reparoître dans vos murs, combien ils seroient étonnés de voir leurs propres statues mutilées et abattues dans Rome, et à leur place les successeurs de ces mêmes hommes, qu'ils faisoient traîner dans les prisons, et dont ils faisoient couler le sang sous les haches!

Marc-Aurèle, en parcourant toutes les classes des citoyens, abaisse ses regards sur ceux qui sont assez malheureux pour méconnoître la vertu. Des lois sages arrêtent les déréglemens, mais la première loi fut son exemple. Son autorité étonna la mollesse; les âmes foibles eurent le courage de la vertu, les âmes ambitieuses eurent des mœurs par intérêt; ceux qu'il ne peut corriger, il les plaint, il les blâme, mais il ne peut se résoudre à les haïr. Austère pour lui seul, il avoit cette douce humanité si propre à notre foiblesse. Des hommes lâches osèrent l'offenser; il dédaignoit une vengeance qui lui eût été facile, et le philosophe oublioit l'injure faite au prince.

Ici Commode fit un mouvement; on vit de l'altération sur son visage, et ses yeux s'enflammèrent. Il parut prêt à rompre le silence; mais il s'arrêta, et le philosophe poursuivit.

La bonté faisoit le caractère de ce grand homme; elle étoit dans ses discours, dans ses actions; elle étoit peinte sur tous les traits de son visage; que dis-je! elle fut l'objet de son culte: voyez ce Capitole où sa main lui a élevé un temple. O Dieu de l'univers! dans presque tous les pays du monde on t'a outragé, même en t'adorant; partout la superstition barbare a eu ses autels, où elle t'offroit, pour t'appaiser, les gémissemens et les cris des victimes humaines: Marc-Aurèle t'invoquoit sous l'idée d'un être bon; il te peignoit aux hommes comme tu étois peint dans son cœur. Non, je n'oublierai jamais ce jour, ce moment solennel, où un prince, souverain pontife comme empereur de son pays, entra, pour la première fois, dans ce temple dédié *à la Bonté*, et brûla le premier encens sur l'autel, au milieu des acclamations et de la joie d'un peuple qui sembloit le prendre lui-même pour la divinité du temple. Romains, il fut impossible à vos ancêtres de condamner Manlius coupable, tant qu'ils eurent sous les yeux le Capitole que ce guerrier célèbre avoit sauvé; et moi, je fais ici des vœux pour que la vue de ce nouveau temple, dans ce même

Capitole, arrête vos empereurs toutes les fois qu'ils voudront faire une action cruelle ou tyrannique. Peuples, que tous ceux qui régneront sur vous, viennent jurer à cet autel d'être bons comme Marc-Aurèle ; qu'ils s'accoutument à penser comme lui, que tout bienfait accordé aux hommes est un acte de religion envers la divinité !

Dans cette assemblée du peuple romain, étoit une foule d'étrangers et de citoyens de toutes les parties de l'empire. Les uns se trouvoient depuis long-temps à Rome ; les autres avoient suivi, des différentes provinces, le char funèbre, et l'avoient accompagné par honneur. Tout à coup l'un d'eux (c'étoit le premier magistrat d'une ville au pied des Alpes) éleva sa voix :

« Orateur, dit-il, tu nous as parlé du bien que Marc-Aurèle a fait à des particuliers malheureux ; parle-nous de celui qu'il a fait à des villes et à des nations entières ; souviens-toi de la famine qui a désolé l'Italie. Nous entendions les cris de nos enfans qui nous demandoient du pain ; nos campagnes stériles et nos marchés déserts ne nous offroient plus de ressource : nous avons invoqué Marc-Aurèle, et la famine a cessé ». — Alors il approcha, il toucha la tombe, et dit : « J'apporte à la cendre de Marc-Aurèle les hommages » de toute l'Italie. »

Un autre homme parut. Son visage étoit brûlé par un soleil ardent; ses traits avoient je ne sais quoi de fier, et sa tête dominoit toute l'assemblée : c'étoit un Africain. Il éleva sa voix et dit :

« Je suis né à Carthage ; j'ai vu un embrasement général dévorer nos maisons et nos temples. Echappés de ces flammes et couchés plusieurs jours sur des ruines et des monceaux de cendre, nous avons invoqué Marc-Aurèle ; Marc-Aurèle a réparé nos malheurs. Carthage a remercié une fois les dieux d'être Romaine. » — Il approcha, toucha la tombe, et dit : « J'apporte » à la cendre de Marc-Aurèle les hommages de » l'Afrique. »

Trois des habitans de l'Asie s'avancèrent. Ils tenoient d'une main de l'encens, et de l'autre des couronnes de fleurs. L'un d'eux prit la parole :

« Nous avons vu dans l'Asie le sol qui nous portoit s'écrouler sous nos pas, et nos trois villes renversées par un tremblement de terre. Du milieu de ces débris, nous avons invoqué Marc-Aurèle, et nos villes sont sorties de leurs ruines. » — Ils posèrent sur la tombe l'encens et les couronnes, et dirent : « Nous apportons à la » cendre de Marc-Aurèle les hommages de l'A- » sie. »

Enfin, il parut un homme des rives du Danube. Il portoit l'habillement des barbares, et tenoit une massue à la main. Son visage cicatrisé étoit mâle et terrible, mais ses traits à demi-sauvages sembloient adoucis dans ce moment par la douleur. Il s'avança, et dit :

« Romains, la peste a désolé nos climats ; on dit qu'elle avoit parcouru l'univers, et qu'elle étoit venue des frontières des Parthes jusqu'à nous. La mort étoit dans nos cabanes, elle nous poursuivoit dans nos forêts ; nous ne pouvions plus ni chasser, ni combattre : tout périssoit. J'éprouvai moi-même ce fléau terrible, et je ne soutenois plus le poids de mes armes. Dans cette désolation, nous avons invoqué Marc-Aurèle ; Marc-Aurèle a été notre dieu conservateur. » — Il approcha, posa sa massue sur la tombe, et dit : « J'apporte à ta cendre l'hommage de vingt na- » tions que tu as sauvées. »

Vous entendez, Romains, reprit Apollonius, ses soins s'étendoient sur toutes les parties du monde. Dans l'espace de vingt ans, la terre éprouva tous les fléaux ; mais la nature avoit donné Marc-Aurèle à la terre.

Et ce grand homme a eu des ennemis ! Faut-il donc, est-ce un arrêt éternel, que la vertu jamais ne puisse désarmer la haine ? Romains, vos meilleurs empereurs ont vu les poignards aiguisés contr'eux. Nerva s'est vu attaqué dans son palais ;

on a conspiré contre Titus ; Antonin et Trajan ont été obligés de pardonner à des conjurés ; et Marc-Aurèle, oui, Marc-Aurèle a combattu pour sa vie ! Déjà vous pensez à la révolte de Cassius, à cet homme fier, audacieux, austère avec fureur, voluptueux avec emportement, voulant tantôt être Catilina et tantôt Caton, extrême dans ses vertus comme dans ses vices ; et le barbare, en se révoltant, prononçoit les mots de vertu et de patrie, et il parloit d'abus, de réforme, de mœurs ; car, dans tous les temps, le bien public a servi de prétexte au crime, et, en opprimant les hommes, on les a entretenus du bonheur de l'état.

Je voudrois pouvoir mettre ici sous vos yeux ces temps de vos annales où vos tyrans découvroient une conspiration, ou triomphoient d'une révolte. Vous vous en souvenez : la proscription étoit un droit, la raison d'état justifioit le meurtre, nul citoyen n'étoit innocent dès qu'il avoit connu un coupable, les plus doux sentimens de la nature passoient pour crime, on épioit la larme secrète qui s'échappoit de l'œil d'un ami sur le cadavre de son ami, et la mère étoit traînée au supplice pour avoir pleuré la mort de son fils. Il faut rappeler de temps en temps ces crimes à la terre, pour que les princes, par l'excès de leurs vengeances, apprennent à redouter l'excès de leur

pouvoir. Voici maintenant la conduite de Marc-Aurèle. On lui porte la tête de l'usurpateur qui a péri par la main de ses complices; il détourne les yeux, et ordonne que ces tristes restes soient inhumés avec honneur. Maître des révoltés, il pardonne; il sauve la vie à tous ceux qui avoient voulu lui ravir l'empire; que dis-je! il devient leur protecteur: le sénat veut venger son prince; il implore auprès du sénat la grâce de ses ennemis. « Je vous conjure, au nom des dieux, de » ne pas verser de sang. Que les exilés revien- » nent; qu'on rende les biens à ceux qu'on a » dépouillés, et plût au ciel, ajouta-t-il, que je » pusse ouvrir les tombeaux! » Vous ne vous étonnez donc pas, Romains, si la famille même de Cassius qui, dans d'autres temps, n'eût attendu que la proscription et la mort, a recouvré tout l'éclat de son ancienne fortune. Tournez les yeux de ce côté.

Le peuple regarda: il vit à la porte du palais une femme d'une figure noble, et dont la beauté n'étoit pas encore effacée par l'âge. Elle étoit près d'un portique, un peu élevée au-dessus de la foule, la tête à demi-couverte d'un voile. Autour d'elle on voyoit des enfans de différens âges: c'étoient la femme et les enfans de Cassius. Trop loin de la foule, ils ne pouvoient entendre ce que disoit le philosophe, mais ils regardoient ce grand spectacle. Quelquefois la mère fixoit des yeux attendris

sur ses enfans ; puis tout à coup tendant les bras vers la tombe, sembloit remercier Marc-Aurèle de les lui avoir conservés.

Peuple, dit Apollonius, voilà les témoins de sa clémence. Après avoir tout pacifié dans Rome, il marche en Asie pour raffermir les provinces ébranlées ; il va montrer partout ce maître bienfaisant, ce prince philosophe, dont quelques villes coupables avoient osé méconnoître l'empire. On lui présente les papiers des rebelles, il les brûle sans les lire. « Je ne veux pas, dit-il, » être forcé de haïr. » Tout tombe à ses pieds ; il pardonne aux villes et aux provinces ; les rois de l'orient viennent lui rendre hommage ; il maintient ou rétablit la paix, et fait partout admirer cette philosophie digne du trône. Enfin, après huit ans, il reparut sur les bords du Tibre : avec quel transport il fut reçu ! Jamais tant de vertus ensemble n'avoient paru dans Rome : il unissoit aux lumières d'Adrien l'âme de Titus ; il avoit gouverné comme Auguste, combattu comme Trajan, pardonné comme Antonin ; le peuple étoit heureux, le sénat étoit grand, ses ennemis même l'adoroient ; les guerres étrangères étoient terminées par la victoire, la guerre civile par la clémence ; du Danube à l'Euphrate, et du Nil à la Grande-Bretagne, les troubles avoient cessé, tout étoit calme ; l'Europe, l'Afrique reposoient

en paix ; alors il triompha pour la seconde fois. Les hommes de toutes les nations, et les ambassadeurs de tous les rois, relevoient cette pompe ; le sang des victimes couloit dans tous les temples ; l'encens fumoit sur tous les autels ; le peuple entouroit à grands cris ses statues, et les ornoit de fleurs ; tout retentissoit d'acclamations ; et lui, au milieu de tant d'éclat, dans la marche du triomphe, tranquille et sans faste, jouissoit en silence de la félicité de Rome et de l'empire, et du haut du Capitole sembloit jeter un œil serein sur l'univers. Qui de vous, Romains, ne faisoit alors des vœux pour que ce grand homme fût immortel, ou que les dieux lui accordassent du moins une longue vieillesse ? Quoi ! les âmes bienfaisantes sont si rares, et la terre en jouit si peu ! Quoi ! les maux nous environnent, ils nous assiégent ; et lorsqu'il s'élève un prince dont l'unique soin est de les adoucir ; quand le genre humain, flétri par l'infortune, se relève et commence à retrouver le bonheur, l'appui qui le soutenoit lui échappe, et avec un homme périt la félicité d'un siècle ! Marc-Aurèle resta encore deux ans parmi nous, quand les ennemis éternels de cet empire le rappelèrent, pour la troisième fois, au fond de la Germanie : alors, malgré une santé languissante, il retourna aux rives du Danube. C'est au milieu de ces travaux que nous l'avons perdu,

Ses derniers momens (j'en ai été témoin, et je puis vous en rendre compte) ont été ceux d'un grand homme et d'un sage. La maladie dont il fut attaqué ne le troubla point; accoutumé, depuis cinquante ans, à méditer sur la nature, il avoit appris à connoître ses lois et à s'y soumettre. Je me souviens qu'un jour il me disoit : « Apollonius, tout change autour de moi ; l'univers d'aujourd'hui n'est plus celui d'hier, et celui de demain ne sera point le même. Parmi tous ces mouvemens, puis-je seul rester immobile ? Il faut aussi que le torrent m'entraîne ; tout m'avertit qu'un jour je cesserai d'être. Le sol où je marche a été foulé par des milliers d'hommes qui ont disparu ; les annales des empires, les ruines des villes, les urnes, les statues, qu'est-ce que tout cela, que des images de ce qui n'est plus ? Ce soleil que tu vois ne luit que sur des tombeaux..... » Ainsi ce prince philosophe exerçoit d'avance, et affermissoit son âme ; quand le dernier terme approcha, il ne fut donc point étonné : je me sentois élevé par ses discours. Romains, le grand homme mourant a je ne sais quoi d'imposant et d'auguste ; il semble qu'à mesure qu'il se détache de la terre, il prend quelque chose de cette nature divine et inconnue qu'il va rejoindre. Je ne touchois ses mains défaillantes qu'avec respect ; et le lit funèbre où il attendoit la mort, me

sembloit une espèce de sanctuaire. Cependant l'armée étoit consternée, le soldat gémissoit sous ses tentes, la nature elle-même sembloit en deuil; le ciel de la Germanie étoit plus obscur; des tempêtes agitoient la cime des forêts qui environnoient le camp, et ces objets lugubres sembloient ajouter encore à notre désolation. Il voulut quelque temps être seul, soit pour repasser sa vie en présence de l'Être suprême, soit pour méditer encore une fois avant de mourir; enfin il nous fit appeler : tous les amis de ce grand homme, et les principaux de l'armée, vinrent se ranger autour de lui; il étoit pâle, ses yeux presqu'éteints, et ses lèvres à demi-glacées; cependant nous remarquâmes tous une tendre inquiétude sur son visage. Prince, il parut se ranimer un moment pour toi; sa main mourante te présenta à tous ces vieillards qui avoient servi sous lui; il leur recommanda ta jeunesse. « Servez-lui de père, leur dit-il; ah ! servez-lui de père. » Alors il te donna des conseils tels que Marc-Aurèle mourant devoit les donner à son fils; et bientôt après, Rome et l'univers le perdirent.

A ces mots, tout le peuple romain demeura morne et immobile. Apollonius se tut, ses larmes coulèrent. Il se laissa tomber sur le corps de Marc-Aurèle; il le serra long-temps entre ses bras, et se relevant tout à coup :

Mais toi qui vas succéder à ce grand homme, ô fils de Marc-Aurèle ! ô mon fils ! permets ce nom à un vieillard qui t'a vu naître, et qui t'a tenu enfant dans ses bras ; songe au fardeau que t'ont imposé les dieux ; songe aux devoirs de celui qui commande, aux droits de ceux qui obéissent. Destiné à régner, il faut que tu sois ou le plus juste ou le plus coupable des hommes : le fils de Marc-Aurèle aura-t-il à choisir ? On te dira bientôt que tu es tout-puissant, on te trompera ; les bornes de ton autorité sont dans la loi. On te dira encore que tu es grand, que tu es adoré de tes peuples. Ecoute : quand Néron eut empoisonné son frère, on lui dit qu'il avoit sauvé Rome ; quand il eut fait égorger sa femme, on loua devant lui sa justice ; quand il eut assassiné sa mère, on baisa sa main parricide, et l'on courut aux temples remercier les dieux. Ne te laisse pas non plus éblouir par les respects ; si tu n'as des vertus, on te rendra des hommages, et l'on te haïra. Crois-moi, on n'abuse point les peuples ; la justice outragée veille dans tous les cœurs ; maître du monde, tu peux m'ordonner de mourir, mais non de t'estimer. O fils de Marc-Aurèle ! pardonne ; je parle au nom des dieux, au nom de l'univers qui t'est confié ; je parle pour le bonheur des hommes et pour le tien. Non, tu ne seras point insensible à une gloire si pure. Je

touche au terme de ma vie ; bientôt j'irai rejoindre ton père. Si tu dois être juste, puissé-je vivre encore assez pour contempler tes vertus ! Si tu devois un jour.....

Tout à coup Commode, qui étoit en habit de guerrier, agita sa lance d'une manière terrible. Tous les Romains pâlirent ; Apollonius fut frappé des malheurs qui menaçoient Rome : il ne put achever. Ce vénérable vieillard se voila le visage. La pompe funèbre, qui avoit été suspendue, reprit sa marche. Le peuple suivit, consterné et dans un profond silence : il venoit d'apprendre que Marc-Aurèle étoit tout entier dans le tombeau.

ÉLOGE
DE HENRI-FRANÇOIS
D'AGUESSEAU,
CHANCELIER DE FRANCE.

Il fut un temps parmi nous, où la plus belle fonction de l'humanité, celle de rendre la justice, étoit avilie par le mépris. Les nobles, aussi fiers qu'ignorans, tyrans subalternes d'un peuple esclave, du sein de leur oisiveté, ou du milieu de leurs tournois, osoient insulter aux travaux de la magistrature. La raison, qui s'avance lentement sur les pas des arts et des sciences, commence enfin à dissiper ce préjugé barbare : ceux qui servent également la patrie ont un droit égal à ses éloges. Depuis que les hommes sont méchans et corrompus, il leur faut des armes et des lois. Les armes, ces instrumens de la destruction et de la vengeance, servent de barrière à l'état, et font fleurir la liberté à l'ombre de la victoire. Les lois, image de l'éternelle sagesse, font servir toutes les passions et tous les talens au bien public, protégent les foibles, répriment les grands,

unissent les peuples aux rois, et les rois aux peuples. Sans les armes, l'état deviendroit la proie de l'étranger; sans les lois, il s'écrouleroit sur lui-même.

Aussi la Grèce répétoit avec admiration les noms des Solon et des Lycurgue, avec ceux des Miltiade et des Léonidas. Rome se glorifioit autant de la censure de Caton, que des victoires de Pompée; et les Chinois, ce peuple antique, si fameux dans l'Asie par la sagesse de ses lois, élèvent des arcs de triomphe aux magistrats comme aux guerriers.

Le même sentiment anime parmi nous l'Académie française. L'honneur d'un éloge public qu'elle a accordé à Maurice, comte de Saxe, elle l'accorde aujourd'hui à Henri-François d'Aguesseau, chancelier de France.

Heureux qui est digne de peindre la vertu! Je n'espère point l'embellir, elle est trop au-dessus des ornemens frivoles de l'esprit; mais je lui rendrai hommage; je la présenterai dans sa majestueuse simplicité. Je peindrai dans d'Aguesseau le magistrat, le savant profond, l'homme juste. Cet éloge ne peut être étranger à aucun pays, ni à aucun siècle. Mais si parmi nous il se trouvoit quelqu'un qui fût insensible au charme des vertus, et qui n'aimât que le récit des siéges et des batailles, la nature s'est trompée en le faisant

naître dans ces climats et parmi des hommes instruits. Il y a des pays encore barbares, où l'industrie et le talent se bornent à l'art de se détruire; qu'il aille vivre parmi les sauvages et les tigres de ces déserts, je parle à des citoyens et à des hommes.

Si la distinction de la naissance n'est point une chimère, si elle a quelque chose de réel, c'est lorsque les ancêtres ont été vertueux; car la succession des dignités n'est rien, si on la compare à celle du mérite. D'Aguesseau recueillit en naissant ce double héritage de gloire et de vertu (1). Né d'une famille distinguée dans la robe, ses aïeux, toujours utiles à l'état, lui avoient préparé un nom illustre. Mais, ne craignons pas de le dire, un homme tel que lui honore bien plus sa famille, qu'il n'en est honoré. Le ciel qui veilloit sur lui, l'avoit fait naître d'un père capable de lui donner toutes les lumières avec tous les exemples (2).

Ne croyez pas qu'il confie à des mains étrangères une si importante éducation; l'honneur de former un citoyen à l'état est trop grand à ses yeux pour qu'il le cède à d'autres. On vit alors se renouveler l'ancienne discipline des Spartiates et des premiers Perses, qui enseignoient les vertus à leurs enfans, comme ailleurs on enseigne les sciences.

C'étoit le temps où le calvinisme, trop persécuté peut-être, agitoit par ses dernières secousses les provinces méridionales de la France (3). Chargé, dans ces provinces, du dépôt de l'autorité, le père du jeune d'Aguesseau remplissoit ce dangereux honneur avec la fidélité d'un sujet et l'humanité d'un citoyen. Au milieu de ces fonctions orageuses, il instruisoit son fils (4); il lui donnoit des leçons de courage, en réprimant un peuple rebelle; de générosité, en prodiguant ses biens pour les malheureux; d'humanité, en épargnant le sang des hommes. Ainsi, parmi le fanatisme et la révolte, se formoit cette âme noble et vertueuse, semblable à ces plantes salutaires qui croissent et s'élèvent au milieu des poisons qui les environnent.

Il est des grands hommes qui ne le sont que par les vertus : d'Aguesseau étoit destiné à l'être encore par les talens. Démosthène et Tacite, Platon et Descartes achèvent son éducation commencée par son père. Bientôt il se consacre à la défense de la justice. L'entrée du sénat lui est ouverte (5); il y devient l'organe des lois et l'orateur de la patrie. Dès ce moment, il se regarde comme une victime honorable dévouée au bien public. Je crois l'entendre dans un de ces momens où il méditoit sur ses devoirs, dire à la patrie (car il croyoit qu'il y en avoit une) : « Je n'ai à t'offrir que

» ce que m'a donné la nature, une vie courte et » passagère, mais j'en déposerai dans ton sein » tous les instans. Reçois le serment que je fais » de ne vivre que pour toi. » Ce serment, qu'il fit dans son cœur, il le remplit pendant quatre-vingts ans. Ainsi consacré à l'état, il renonce à toute autre passion. Appliqué sans relâche aux travaux de la magistrature, le devoir le ramène à des détails épineux, lors même que le génie semble les fuir; et par un héroïsme bien rare, il préfère quelquefois l'avantage d'être utile à l'honneur d'être grand.

Démêler l'erreur et le mensonge à travers le labyrinthe des procédures; dissiper les ombres dont la vérité est toujours couverte par elle-même, et celles dont l'obscurcit encore la méchanceté des hommes; approfondir les plus grandes questions et ne pas négliger les plus simples; suppléer par la réflexion aux secours tardifs de l'expérience; arracher les épines dont les affaires sont semées et y répandre l'ordre et la lumière; mêler partout la profondeur du raisonnement aux charmes de l'éloquence; diriger la balance de la justice et lui donner le mouvement du côté où elle doit pencher : tels sont les soins et les travaux qui l'occupent sans cesse dans la place d'avocat général.

Ce parlement, qui depuis tant d'années étoit

accoutumé à voir des hommes célèbres remplir cette honorable et pénible fonction, parut étonné lorsqu'il entendit d'Aguesseau pour la première fois. Le sénat crut voir revivre tous ses anciens oracles; le siècle de Louis XIV compta un grand homme de plus.

La gloire, qui pour tant d'autres n'est que le fruit du temps, et quelquefois même le tribut tardif de la postérité, plus juste pour d'Aguesseau, l'accompagne dès sa jeunesse; cette gloire lui présageoit son élévation. Un roi sous qui la France a développé toutes ses forces, sans qui peut-être elle n'auroit eu ni Colbert, ni Turenne, ni Bossuet, qui créa les grands hommes, et, ce qui est une seconde création pour l'état, qui sut les employer; Louis XIV, parmi la foule des magistrats, avoit démêlé le jeune d'Aguesseau, et dès lors il l'avoit regardé comme un de ces hommes nés pour être l'instrument du bonheur public.

Ce n'est point assez que dans une monarchie il y ait un corps qui soit dépositaire des lois, qui les fasse exécuter par le citoyen, qui les rappelle au prince, dont le zèle courageux et sage concoure à l'ordre politique, et dont l'autorité inviolable préside à l'ordre civil : il faut que dans ce corps il y ait un homme qui représente la patrie, qui veille à tous ses intérêts, qui les porte sous les

yeux des magistrats, et qui suive tous ces ressorts multipliés, dont l'accord produit l'ordre général. D'Aguesseau est chargé d'un ministère si important (6). Sa jeunesse n'alarme point la France. La médiocrité se forme avec lenteur; les grands hommes le sont tout à coup, et ne passent point par ces degrés qui sont les marques de notre foiblesse. Placé entre l'autel et le trône, il veille, tel qu'un génie tutélaire, à la garde de ces bornes immuables qui séparent le sacerdoce et l'empire. L'étendue de ses fonctions ne ralentit point ses travaux : son âme se multiplie pour ses concitoyens et pour son prince (7). C'étoit à Caton à être le censeur de Rome : c'étoit à d'Aguesseau à l'être du sénat de la France. Sous lui le foible apprit que ce n'est point être criminel que d'être odieux à un homme puissant ; et le pauvre connut avec étonnement que, malgré sa misère, il lui étoit encore permis de réclamer les lois (8). Protecteur des malheureux, ce titre qu'il tient de l'état, il le préfère à tous les titres qu'inventa la vanité, et que la bassesse donne à l'orgueil.

Pourquoi ne puis-je louer un homme illustre sans retracer les maux de la France? Attaquée par des ennemis heureux et implacables, elle soutenoit avec peine une guerre ruineuse. Huit ans de combats avoient été huit ans de désastres. Ce fut alors qu'un hiver cruel (9), resserrant les en-

tailles de la terre, fit périr toute l'espérance des moissons; et Louis XIV, presque chancelant sur son trône, voyoit d'un côté ses troupes fugitives et ses villes ouvertes; de l'autre un peuple immense et mourant, dont les mains tendues vers lui, demandoient inutilement du pain. Le dirai-je? il y avoit des hommes qui tenoient renfermés dans des magasins les blés, aliment nécessaire des malheureux; des hommes qui espéroient la famine et la mort, et calculoient chaque jour le degré de la misère publique, pour s'assurer du profit qu'on en pouvoit tirer. D'Aguesseau combat ces hommes affreux; il perce tous les détours où s'enveloppe la cruauté avare. Les secours se multiplient, les canaux de l'abondance sont rouverts; le barbare monopoleur frémit d'être obligé de rendre la vie aux malheureux.

Un cœur tel que le sien devoit être inaccessible à tous ces vils intérêts qui dégradent les âmes communes. Sera-t-il séduit par la faveur? il ne voit rien dans l'univers qu'un homme puisse recevoir en échange pour sa vertu. Sera-t-il intimidé par la crainte? après la gloire de faire le bien, la plus grande est celle d'être malheureux pour l'avoir fait.

Louis XIV, trompé (10) (car les plus grands rois peuvent l'être), veut le forcer de se plier à une entreprise que réprouvent les lois: rien n'é-

branle sa fermeté; il préfère à la volonté de l'homme, qui n'est que passagère, celle du législateur, qui est immuable. Cependant l'orage se forme; d'Aguesseau ne voit que le bien de l'état : Je dois tout à mon roi, excepté le sacrifice de ses intérêts ou de ceux de son peuple. Il attend une disgrâce pour récompense, mais les temps n'étoient pas encore arrivés. Tout change; la tempête se calme; Aristide, quoique juste, reste encore dans sa patrie.

On eût dit que le ciel, prêt à l'élever à la première place de la magistrature, vouloit l'éprouver. Le chancelier meurt (11) : au même instant, d'Aguesseau est revêtu de cette dignité. S'il en avoit été moins digne, il auroit cru la mériter. Son élévation ne lui coûta pas même un désir. O vertu ! tu n'es donc pas toujours persécutée sur la terre ! il est doux de pouvoir apprendre aux hommes que quelquefois aussi les honneurs te cherchent et viennent embellir ta simple modestie.

Porté tout à coup dans une place qu'il n'attendoit pas, ne désiroit pas, mais dont il sent toute la grandeur, le nouveau chancelier contemple, avec un effroi mêlé de respect, le nombre et l'étendue de ses devoirs. En effet, qu'est-ce qu'un chancelier? C'est un homme qui est dépositaire de la partie la plus importante et la plus sacrée de l'autorité du prince, qui doit veiller sur tout

l'empire de la justice, entretenir la vigueur des lois qui tendent toujours à s'affoiblir, ranimer les lois utiles que les temps ou les passions des hommes ont anéanties, en créer de nouvelles, lorsque la corruption augmentée, ou de nouveaux besoins découverts, exigent de nouveaux remèdes; les faire exécuter, ce qui est plus difficile encore que de les créer; observer d'un œil attentif les maux qui, dans l'ordre politique, se mêlent toujours au bien; corriger ceux qui peuvent l'être; souffrir ceux qui tiennent à la constitution de l'état, mais en les souffrant, les resserrer dans les bornes de la nécessité; connoître et maintenir les droits de tous les tribunaux; distribuer toutes les charges à des citoyens dignes de servir l'état; juger ceux qui jugent les hommes; savoir ce qu'il faut pardonner et punir dans des magistrats dont la nature est d'être foibles, et le devoir de ne pas l'être; présider à tous ces conseils où se discute le sort des peuples; balancer la clémence du prince et l'intérêt de la justice; être auprès du souverain le protecteur, et non le calomniateur de la nation.

Tel est le fardeau immense que porte d'Aguesseau : il veut que la justice, qui est dans son cœur, règne autour de lui. Elle l'accompagne dans les conseils des rois. Les viles intrigues, les noirceurs de la politique, tous ces crimes que l'on appelle science du gouvernement, disparoissent

devant lui : il ose croire que ce qui est utile n'est pas toujours juste.

Je ne louerai point d'Aguesseau d'avoir eu assez d'humanité pour détester ces abus, qui font que la justice, destinée à soulager le pauvre et le foible, n'est plus que pour le riche et le puissant; qui écrasent le bon droit par les formalités, et l'anéantissent par les lenteurs; qui égorgent le malheureux avec le glaive des lois; nourrissent l'avarice de quelques hommes de la substance de mille citoyens, et font un brigandage de la justice même. Pour détester de pareils abus, la probité suffit. Mais ce que je louerai dans lui, c'est d'être remonté jusqu'à la source du mal, en réformant les lois.

Le plus grand, le plus beau caractère de la législation, c'est l'unité de principe; c'est de partir toujours d'après les mêmes idées, de tendre au même but, d'établir une harmonie générale entre toutes les lois, de l'approprier tellement à un peuple, qu'elle lui appartienne, comme ses mœurs, son sol et son climat. Celle de la France n'eut jamais ce caractère ; elle fut presque toujours un mélange informe de lois qui se combattoient.

Dès l'origine, et sous la première race de nos rois vainqueurs des Romains, les lois des conquérans barbares se choquèrent contre les lois du peuple vaincu, et ces deux législations se mêlèrent

toujours les affaires civiles par des vues sacrées.

Il semble que la nation agitée par ses malheurs et ses abus, également tourmentée et par les lois qu'elle avoit, et par celles qui lui manquoient, se tournât de tous côtés, comme pour chercher un remède à ses maux. Vers le milieu du douzième siècle, le recueil des lois de Justinien, enseveli pendant près de cinq cents ans, reparut et passa, dans le treizième, d'Italie en France. Bientôt le respect pour la grandeur romaine, et surtout le contraste de la grossièreté sauvage de nos lois, avec la profondeur et la sagesse de ces lois antiques, les firent adopter également par les magistrats et par les rois. Mais la législation d'un peuple maître de l'univers pouvoit-elle convenir à un peuple pauvre et opprimé qui secouoit ses chaînes? L'état politique, les besoins ou les vices du climat, la forme des tribunaux, les distinctions des personnes, les distinctions des biens, chaque genre ou d'oppression ou de priviléges; enfin, la servitude, la noblesse, et la souveraineté même, tout étoit différent: comment les lois auroient-elles pu être les mêmes? On voulut concilier ces lois étrangères qu'on admiroit, avec les lois nationales qui, nées des abus et les combattant, paroissoient insuffisantes et nécessaires. Mais toutes ces parties mêlées ensemble se repoussoient: c'é-

toit vouloir assortir des ruines avec l'architecture d'un temple.

Enfin, les ordonnances de nos rois, multipliées sous chaque règne, selon les intérêts et les besoins, expliquant, commentant, réformant tant de lois différentes, ou en créant de nouvelles, détruisant tour à tour et détruites, vinrent se mêler à nos premières lois barbares, aux capitulaires, aux lois féodales, au droit ecclésiastique, au droit romain et aux deux cent quatre-vingt-cinq codes de coutumes qui partageoient la France.

Tel a été pendant douze cents ans le chaos des lois françaises. Ce n'est pas que, dans différentes époques, plusieurs grands hommes ne se soient occupés de notre législation. Charlemagne commença, Charlemagne, l'ornement de son siècle, et qui auroit pu être l'étonnement du nôtre; mais le contraste étoit trop grand entre son siècle et son génie. Il fut obligé de suivre les anciennes idées en les dirigeant. La constitution même de l'état, et par conséquent la base des lois, n'étoient point fixes. Ce prince avoit dans sa tête toute la vigueur de la souveraineté; mais la constitution penchoit à l'anarchie, et n'attendoit que les vices de ses successeurs. Tout se divisa; et ses lois, auxquelles il avoit donné son caractère, ne

purent subsister dans un état d'avilissement et de foiblesse.

Saint Louis, qui n'eut pas un vice, qui eut toutes les vertus peut-être, et qui ne fit des fautes que parce qu'il abusa quelquefois de ses vertus même, quatre cents ans après fut aussi le réformateur des lois; mais il chercha plutôt à corriger des abus, qu'à établir des principes. Sa législation, resserrée dans ses domaines, fut plutôt un exemple qu'une loi : il prépara une révolution, et ne la fit pas.

Charles VII, maître et conquérant de son royaume, voulant cimenter par les lois une réunion faite par les armes, ordonna de rédiger toutes les coutumes pour en faire une seule. Cent ans suffisent à peine pour cette rédaction : l'infidélité, la barbarie, l'ignorance, tout corrompit cet ouvrage; et ces matériaux informes, amassés depuis trois siècles, attendent encore une main qui les emploie.

Louis XI conçut le même projet d'uniformité; mais Louis XI ne méritoit point de donner des lois à la France.

Sous Charles IX, le chancelier de l'Hôpital, grand homme parmi des furieux, et modéré au milieu de deux fanatismes qui se heurtoient, publia les lois les plus sages; mais il n'embrassa qu'une petite partie de la législation; et ceux qui

vouloient commettre impunément des crimes, ne lui permirent point de servir plus long-temps l'état, le prince et les lois.

Enfin, Louis XIV, né dans un siècle de calme et de grandeur, environné de tous les talens, avide de tous les genres de gloire, occupé tour à tour de tous les objets d'utilité, surtout de ceux qui avoient de l'éclat, maître absolu de tous les états, de tous les rangs, de toutes les provinces, joignant à l'autorité du trône celle de sa réputation et de ses conquêtes, tout-puissant et par les forces réelles et par les forces d'opinion; enfin, dominant avec cette supériorité de pouvoir qui peut asservir le préjugé même, conçut l'idée d'une réforme générale des lois. Tout favorisoit ce dessein. Destiné à un règne de soixante et douze ans, il pouvoit trouver en lui-même cette opiniâtreté pour les grands projets, qui manque à la nation. Il pouvoit, par la fermeté de son caractère et de ses vues, réparer les changemens de ministres ou de magistrats. Il pouvoit surtout mettre à profit toutes les lumières de son siècle, ou en faire naître de nouvelles; mais les petites passions particulières traverseront éternellement les grandes vues du bien public. On réforma les procédures, on régla l'ordre de tous les tribunaux, on laissa subsister l'ancien désordre des lois; et la France, en voyant les belles ordonnances de Louis XIV,

éprouva en même temps l'admiration, la reconnoissance et les regrets.

D'Aguesseau, après tant de siècles et d'efforts, frappé des mêmes abus, s'occupe aussi de la même réforme : mais soit que l'exemple de plusieurs de nos rois qui avoient inutilement pensé à cette grande entreprise, lui fît croire qu'elle étoit presqu'au-dessus des forces humaines ; soit que par les places qu'il avoit remplies, trop accoutumé aux formes et à une certaine lenteur, qui dans les monarchies arrêtent les secousses, il portât encore les principes du magistrat dans les vues du législateur; soit même que son caractère, qui avoit plutôt la marche de la circonspection que celle d'une hardiesse vigoureuse et forte, s'imprimât sans qu'il s'en doutât lui-même à toutes ses opinions, en pensant que la réforme de nos lois étoit nécessaire, il crut qu'un si grand changement ne pouvoit être fait que par degrés ; que les lois sont, pour le peuple, presqu'aussi sacrées que la religion ; qu'il y a des abus que leur antiquité même rend respectables et qui se confondent presqu'avec les fondemens des états; qu'il est quelquefois dangereux de trop se hâter de faire du bien aux hommes; qu'au lieu de renverser tout à coup ce grand corps, il valoit mieux l'ébranler peu à peu, ou le réparer insensiblement, en travaillant sur un plan uniforme et combiné dans

toutes ses parties; et qu'enfin, malgré le zèle des magistrats et des rois, cet ouvrage immense ne peut être que le fruit des siècles et du temps.

Nous exposons ces idées d'un chancelier célèbre sans les attaquer ni les défendre, et nous croyons que c'est aux hommes d'état et aux philosophes à les juger: nous dirons seulement que c'est d'après ces principes qu'il travailla sur les lois de la France. Pour célébrer les travaux d'un législateur, il faudroit l'être soi-même: ce seroit à Platon ou à Montesquieu à peindre d'Aguesseau. Vous le verriez dans la rédaction des lois parcourir d'un coup-d'œil tous les avantages qu'une loi peut offrir, tous les abus qui en peuvent naître, toutes les difficultés qui peuvent en retarder l'effet, tous les moyens par où l'artifice peut l'éluder, tous les rapports qu'elle peut avoir avec les mœurs, avec les préjugés, avec les autres lois; comparer les avantages avec les abus; chercher le terme où le bien est le moins altéré par le mélange du mal: car c'est là toute la perfection dont est capable notre foiblesse. S'il ne changea point l'édifice entier de nos lois, du moins il s'occupa vingt ans à en reconstruire différentes parties, et il mérita, dans l'histoire de notre législation, de voir son nom joint aux noms de Charlemagne, de S. Louis, de François Ier, du chancelier de l'Hôpital, de

Louis XIV et du fameux président de Lamoignon (12).

Tant de travaux et de vertus prenoient leur source dans l'amour de la patrie. Ce sentiment tendre et sublime, qui est l'âme des républiques, qui, dans les monarchies, est à peine connu, et que les esclaves n'ont jamais senti, eût pu produire en lui ces mêmes prodiges que nous admirons dans l'antiquité, sans les croire; et si, pour sauver l'état, il eût fallu un Decius, d'Aguesseau l'eût été.

Déjà vous pensez à ses disgrâces et à la noble fermeté qu'il y fit paroître. Voici le plus grand spectacle que la terre puisse donner : l'homme vertueux aux prises avec la fortune.

Je vois une cour voluptueuse et politique, les intrigues de l'ambition au milieu de la licence, le génie des affaires dans le centre des plaisirs, un prince né avec tous les talens, plein d'excellentes vues, ami de la justice, mais trop facile, manquant d'un point fixe pour appuyer ses vertus, environné de trop de méchans pour estimer les hommes; des courtisans ivres de nouveautés, se jouant de tout par flatterie, se calomniant par intérêt, courant à la fortune par la volupté; parmi eux deux hommes dont l'un avoit honoré l'état dans une place importante, ardent, plein de courage, d'un esprit délié, capable des plus grands pro-

jets, mais qui peut-être n'étoit pas insensible à l'ambition de la faveur; l'autre souple, adroit, connoissant mieux les hommes que les affaires, ami peu sûr, ennemi dangereux, habile à se rendre nécessaire, indifférent sur le choix des moyens.

Un étranger d'une imagination vaste, d'une réflexion profonde, mais plus habile à concevoir qu'à exécuter, cherchoit alors par inquiétude ou par ambition à mêler sa fortune avec celle de la France. Déjà ce système qui changeoit la mesure commune des biens, substituoit le crédit à la réalité, utile et dangereux en ce que dans un instant il créoit des richesses, avoit ébloui la cour de Philippe. D'Aguesseau ose le combattre (13); il en reconnoît les avantages, mais il en prévoit les abus, et refuse d'être complice des maux de la France: tant de vertu est un crime. Déjà les intrigues et les cabales se forment contre lui. La nation est alarmée, lui seul demeure inébranlable: le coup le frappe sans l'étonner; il reçoit l'arrêt de son exil d'un air aussi calme que lorsqu'assis sur les tribunaux, il rendoit la justice au peuple.

Les malheurs de la nation suivent de près sa disgrâce (14); ce système, qui paroissoit établi sur de vastes fondemens, chancelle tout à coup et menace d'écraser l'état. La présence de d'Agues-

seau peut seul ranimer la confiance; le fier étranger, auteur de tous nos maux, va lui-même implorer son secours. En le voyant, on crut revoir le sauveur de la nation; mais parmi les convulsions violentes qui agitent l'état, une nouvelle secousse l'enlève encore à la France (15).

L'histoire, qui venge la vertu, conservera le souvenir du jour où d'Aguesseau, rappelé enfin de ce long exil, reparut dans la capitale. On eût dit que c'étoit la justice exilée qui rentroit dans son empire. Les citoyens lui prodiguèrent cet accueil qui fait pâlir l'envie, que l'autorité ne peut arracher et qu'il faut bien qu'elle respecte: jamais il ne fut plus honoré; car le malheur imprime au grand homme un caractère qui a je ne sais quoi de sacré.

Depuis ce temps, il fut permis à d'Aguesseau d'être juste. Tant de vertus seroient assez pour la gloire d'un autre, mais ce n'est là qu'une partie de son éloge: il étoit né pour être le modèle des savans et des sages, comme celui des magistrats.

La vérité n'habite point parmi le tumulte; elle s'est cachée dans la solitude, où elle se plaît à vivre en silence, et pour la posséder, il faut, pour ainsi dire, s'exiler du milieu des hommes. Cependant, à travers l'étendue des siècles, on aperçoit de temps en temps quelques génies rares, qui, parmi les soins pénibles du gouvernement,

se sont occupés à la chercher, et l'ont trouvée.

Tel fut dans Rome ce consul aussi vertueux qu'éloquent; tel en Angleterre ce chancelier Bacon, qui devança son siècle et traça aux siècles suivans la route qu'ils devoient prendre; tel en France le chancelier de l'Hôpital, le bienfaiteur de la nation par ses travaux, et l'honneur de son siècle par ses lumières; tel parmi nous parut d'Aguesseau. Par quelle fatalité ces quatre grands hommes ont-ils tous éprouvé des disgrâces (16)? Est-ce que la nature voulut leur vendre à ce prix les grands talens qu'elle leur accorda? ou bien étoit-ce pour consoler le vulgaire qu'elle avoit mis à une si grande distance au-dessous d'eux? ou enfin est-ce là la marque distinctive des grands hommes? et faut-il, par un ordre irrévocable, que tout ce qui est petit persécute tout ce qui est grand?

Dans les hommes ordinaires, les connoissances sont limitées par les bornes d'un seul objet; d'Aguesseau ne met à ses connoissances d'autres bornes que celles des sciences.

Rien de tout ce qui a été pensé sur la terre ne peut lui échapper. Instruit de toutes les langues (17), il les rapproche l'une de l'autre, compare les différens degrés de leur énergie, étudie dans le langage les caractères des peuples, juge par le nombre des signes, du progrès de leurs

connoissances, examine l'influence des mots sur les erreurs.

Tandis que sa mémoire recueille les trésors des langues, sa raison s'exerce à ranger ses idées dans l'ordre le plus naturel (18). Guidé par cette science, il perce les profondeurs de la métaphysique; mais aussi éloigné de la folle ambition de tout connoître, que de l'obstination plus insensée encore à douter de tout, il sait s'arrêter. Il ramène ses regards sur lui-même, et aperçoit une chaîne de devoirs qui le lient d'un côté à l'Être suprême, de l'autre à l'univers où il est placé.

L'étude de la morale le conduit à celle des lois, qui n'en est qu'une branche. Je crois le voir élever d'abord ses regards vers la divinité, y contempler la justice, telle qu'elle est dans sa source; descendre de là jusqu'aux lois des hommes, et les juger sur ce grand modèle (19).

Les lois de ce peuple qui fut conquérant et législateur, fixent d'abord son attention par cette hauteur de sagesse qui a été le caractère des maîtres du monde.

Les lois émanées de cette puissance sacrée, qui, sagement combinée avec le gouvernement, produit le bonheur et la tranquillité des peuples, mais qui, dans tous les siècles, a causé de violens orages, lorsque des mains hardies en ont ébranlé

les limites, offrent à ses travaux des objets aussi délicats qu'importans.

Les lois de la France, malgré leur confusion, ne peuvent ni rebuter son génie, ni lasser sa patience.

De là il s'élève à des objets plus grands; il considère les lois nées avec le genre humain pour maintenir la paix, pour limiter les maux de la guerre, et sur lesquelles un petit nombre de sages méditent en silence, tandis que l'ambition des rois tâche de les effacer dans des flots de sang.

Il passe ensuite au gouvernement des nations, décompose les ressorts de toutes ces machines immenses, observe celles qui, avec le moins de forces, produisent les plus grands mouvemens.

Je parcours toutes les sciences, et partout j'y trouve les pas de d'Aguesseau. Je le vois qui s'élève jusqu'à la sphère d'Euclide, d'Archimède et de Newton (20). Il franchit les barrières qui sont entre l'homme et l'infini; et le compas à la main, mesure les deux extrémités de cette grande chaîne.

De ce monde intellectuel, l'histoire le ramène au sein de l'univers. Cette longue suite de révolutions, c'est-à-dire de malheurs et de crimes, qui ont tant de fois changé la face du monde, vient s'offrir à lui; il apprend l'art profond de connoître les hommes, et l'art plus difficile encore de

profiter de leurs foiblesses, pour les diriger au bien.

Je crains que la vie d'un seul homme ne paroisse trop courte pour de si vastes connoissances. J'ose attester tous ceux qui l'ont connu; ils savent si je mêle la flatterie à l'éloge.

Dans l'âge des passions et des erreurs, d'Aguesseau n'a d'autre passion que l'étude; c'est là ce qui l'unit avec les écrivains les plus célèbres du siècle de Louis XIV (21). Il étoit digne d'avoir pour amis le sage auteur de l'*Art poétique*, et l'auteur sublime d'*Athalie*. Il n'avoit point l'orgueil de protéger ces deux hommes, l'honneur de leur siècle, mais il apprenoit d'eux à honorer un jour le sien.

Les grands hommes de l'antiquité ne sont plus, mais la partie la plus noble d'eux-mêmes, éternisée dans leurs écrits, survit à leurs cendres. D'Aguesseau admire cette âme forte ou sensible empreinte dans leurs monumens, et en les admirant, il s'exerce à les imiter (22).

On sait avec quel succès il cultiva cet art, qui fut celui des premiers philosophes, et qui embellit la pensée des charmes de l'harmonie : art ingénieux, souvent utile et toujours agréable, nommé frivole par ceux qui méprisent tout ce qu'ils ignorent, mais estimé par les vrais sages qui respectent tout ce qui tient aux talens (23). Ainsi ce

grand Leibnitz, historien, jurisconsulte, philosophe, et géomètre sublime, après avoir rencontré Newton sur les routes de l'infini, venoit quelquefois parmi les muses ranimer son génie et en détendre les ressorts.

Mais déjà la carrière de l'éloquence s'ouvre devant d'Aguesseau; il semble tenir dans sa main toutes les passions et les distribuer à son gré. Soit que dans de grandes causes il pèse de grands intérêts (24); soit que, dans une censure salutaire, il trace d'un pinceau hardi les vices des magistrats; soit que par ses discours il ranime l'éloquence dans ce corps d'orateurs qui, libres par état, justes par devoir, utiles à la société sans être esclaves, doivent toute leur dignité à leurs lumières, et joignent l'indépendance du philosophe à l'activité du citoyen, partout il présente l'accord et des talens et des vertus. O jour, où d'Aguesseau prononça l'éloge funèbre d'un grand magistrat (*a*), enlevé à la France dans la fleur de son âge! jour aussi honorable pour l'humanité que pour la magistrature! les larmes du parlement, les cris de l'admiration, les traits touchans de l'éloquence, le sentiment profond qui de l'orateur passoit dans l'assemblée, l'orateur lui-même obligé de s'interrompre, et son silence plus admirable

(*a*) M. Le Nain, avocat général.

que son discours, quel spectacle ! qu'une telle éloquence est au-dessus de cet art frivole qui s'amuse à compasser froidement des mots !

C'étoit l'assemblage de tant de talens et de lumières qui faisoit regarder d'Aguesseau comme un homme extraordinaire dans l'empire des lettres. Cette passion basse et cruelle, qui pardonne quelquefois aux vertus, mais jamais aux talens, l'envie, n'ose pas même lui disputer cette gloire. Déjà son siècle prend pour lui le caractère de la postérité, et les hommes lui rendent justice comme s'il n'étoit plus. Les étrangers, que nos arts, nos goûts, et peut-être nos vices agréables, attirent en France, s'empressent de le voir (25), et remportent avec un sentiment d'admiration pour lui, une idée plus grande de l'esprit humain.

Mais il est un spectacle encore plus grand que celui de son génie, c'est son âme. Je ne crains pas de la peindre. En lui le savant est un sage, et le magistrat n'a point à rougir des foiblesses de l'homme.

Le caractère de la véritable grandeur est la simplicité : j'ose le dire à ce siècle. La vertu dédaigne un vain faste qui ne pourroit que l'avilir en l'énervant. Ainsi pensoient nos ancêtres, simples dans leurs mœurs, comme rigides dans leur conduite. Foible postérité de ces grands hommes, qu'est devenue entre nos mains ce précieux héri-

tage ? Nous avons substitué une fausse grandeur à une grandeur réelle : cette antique simplicité ne subsiste plus que dans les images de nos aïeux, et déjà même nos yeux, corrompus par le luxe, ne peuvent plus soutenir la vue de ces images sacrées.

D'Aguesseau, parmi la décadence générale de nos mœurs, sut conserver ces vertus que perdoit la nation. Environné de luxe, le poison qui circuloit autour de lui ne put pénétrer jusqu'à son âme. C'étoit un Spartiate austère parmi le faste de la Perse; sa maison fut l'asile de la simplicité, et sa vie la censure de son siècle.

Il savoit que les vertus se forment à l'école de la frugalité : elle veille à la porte de sa maison comme d'un sanctuaire, pour en écarter la foule des vices qui escortent le luxe. Ennemi de la mollesse, une vie dure et laborieuse entretient sans cesse la vigueur de son âme.

O vous qui consumez le temps dans l'indolence et les plaisirs, qui le vendez pour un lâche intérêt, qui le tourmentez dans de pénibles bagatelles, qui payez même ceux qui vous en délivrent, contemplez d'Aguesseau, et apprenez à exister (26) ! il voit la durée comme un espace dont il n'occupe qu'un point; il se hâte de jouir de cette existence passagère qui s'enfuit; il calcule les jours, les heures, les momens; il en ra-

masse toutes les parties, à mesure qu'elles naissent pour disparoître; il s'en empare, il les enchaîne par le travail, et fixe leur rapidité.

Celui qui étoit si saintement avare du temps, auroit-il été le prodiguer dans les intrigues de l'ambition? Que ceux que cette passion dévore briguent, à force de bassesses, l'honneur de s'élever; qu'ils jouent le rôle d'esclaves, pour parvenir un jour à être tyrans; qu'ils prostituent leur dignité pour obtenir le droit de déshonorer l'état dans une grande place, ces moyens honteux ne sont pas faits pour d'Aguesseau (27). Semblable à une divinité que la solitude consacre, et qui ne paroît que dans son temple, son destin est d'être nécessaire aux hommes et de ne leur rien demander.

Ne seroit-ce pas insulter à une âme aussi généreuse, que de lui faire un mérite d'avoir foulé aux pieds l'intérêt? Je sais que l'amour des richesses est la dernière et la plus vile des passions; mais, à la honte de l'humanité, cette tache a souvent flétri de grands hommes: chaque nation en a des exemples; chaque siècle a de quoi rougir. D'Aguesseau se fût reproché à lui-même d'avoir, je ne dis pas d'autre récompense (car les richesses n'en sont une que pour les cœurs bas), mais d'autre fruit de ses travaux, que celui de faire du bien aux hommes (28). Il ne peut donc

pas compter les trésors qu'il a amassés, les palais qu'il a construits, les terres qu'il a enfermées dans ses domaines; mais des biens plus nobles et plus dignes de l'homme, les vertus qu'il a acquises, les grandes actions qu'il a faites, les malheureux qu'il a sauvés, les familles indigentes qu'il soutient : ce sont là ses richesses.

Il est digne d'être le bienfaiteur des hommes, car il ne s'en fait point un droit pour être leur tyran. Ses bienfaits n'ont rien de redoutable, ni d'humiliant pour ceux qui les reçoivent; il n'exige pas même de reconnoissance : en servant l'infortune, il croit n'être que juste. Heureux encore s'il peut être caché !

L'amitié est faite pour le sage; les cœurs vils et corrompus n'y ont aucun droit. L'homme puissant a des esclaves, l'homme riche a des flatteurs, l'homme de génie a des admirateurs, le sage seul a des amis. Quel homme fut plus digne d'en avoir que d'Aguesseau ! Ce sont les talens et les vertus qui désignent son choix : ce seroit à ceux qui ont joui de cet honneur, à le peindre tel qu'il étoit dans le commerce de la société; on verroit la modestie avec la gloire, la défiance de soi-même avec la plus vaste étendue de lumières; on remarqueroit ce caractère de bonté qui sied si bien aux grands génies : car il en est d'eux

comme des rois, on leur sait gré de daigner être hommes.

Que ceux qui ne protégent les gens de lettres que par ostentation, et qui abusent de leurs besoins pour les avilir, soient humiliés par l'exemple de d'Aguesseau : il respectoit les savans comme une portion choisie de citoyens qui ont renoncé à la fortune, pour l'art pénible et dangereux d'éclairer les hommes. Confident de leur génie, censeur de leurs ouvrages, digne de les apprécier, il leur prodiguoit cette considération qui est le seul prix digne des talens.

Suivons-le dans l'intérieur de sa famille, nous y verrons un spectacle aussi noble que touchant : père, époux, fils vertueux, il remplit ces devoirs sacrés comme dans les premiers âges du monde (29). Il adore la vertu dans son père, il l'a reçue en dot avec son épouse, il l'enseigne lui-même à ses enfans. Je vois cette famille auguste et simple, unie par les nœuds les plus tendres, vivre sous la garde d'une austère discipline, dans cette joie que la paix, la concorde et la vertu inspirent ; c'est là que l'on apprend à ne pas rougir de la nature. Quel spectacle de voir un père savant et vertueux revêtu de la pourpre, assis sur le trône de la justice, entouré de ses jeunes enfans, former ces âmes encore tendres, trans-

porté de joie en voyant leurs vertus éclore, les serrer dans ses bras, les baigner de larmes de tendresse, les offrir à la patrie! O luxe! ô dignité de notre siècle! jamais ta fausse grandeur ne donna un pareil spectacle au monde!

Avec tant de ressources, d'Aguesseau pouvoit-il n'être pas heureux, même dans l'exil? On sait trop combien, pour les hommes ordinaires, il est difficile de passer tout à coup de la vie active et tumultueuse des grandes places, à une vie tranquille et privée. L'âme, accoutumée aux affaires, aux honneurs, aux courtisans et aux esclaves, transportée tout à coup dans la solitude, séparée de tous ces objets qui servoient d'aliment à son inquiétude ou à sa vanité, est réduite à se dévorer elle-même. Pour soutenir une pareille épreuve, il faut cette philosophie de l'âme qui est si supérieure à celle de l'esprit, qui peut-être est la seule utile, et que les vastes connoissances ne donnent pas toujours.

D'Aguesseau, partout égal à lui-même, porte dans la retraite ce calme profond qui l'avoit accompagné dans les orages de la cour. La religion, les lois, l'amitié, sa famille, les sciences, les arts, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus doux et de plus sacré sur la terre, occupent et partagent son temps (30). Autour de lui tout est tranquille : la vie champêtre retrace à ses yeux l'innocence des

premiers âges du monde ; il cultive de ses mains l'héritage de ses pères. Souvent il se délasse à tracer lui-même le plan de ses jardins, où il réunit, comme dans sa conduite, ce double caractère de simplicité et de grandeur qui lui étoit naturel : tant il est vrai que les goûts des hommes portent presque toujours l'empreinte de leurs mœurs.

Ainsi couloient dans l'exil les jours d'un sage. Rappelé enfin aux fonctions de sa place, il ne s'arracheroit qu'avec peine à sa retraite, s'il n'étoit consolé par la douceur de servir encore sa patrie ; il va lui consacrer les derniers jours de sa vieillesse. Chaque instant semble ajouter quelque chose à sa dignité ; tous ceux qui le contemplent voient autour de lui soixante ans de services et de travaux pour l'état. Sa vie toute entière l'environne, et répand sur lui un éclat qui attire tous les regards. Magistrats, courtisans, tout l'honoroit, tout faisoit des vœux pour lui : mais la nature ne fait que prêter les grands hommes à la terre ; ils s'élèvent, brillent et disparoissent. Les maux de la vieillesse attaquent d'Aguesseau, et son âme n'habite plus que parmi des ruines.

Dans cet état, il se compare à ses devoirs, et rougit d'être encore puissant, lorsqu'il ne peut plus être utile ; il sait que l'homme est aux dignités, et que les dignités ne sont pas à l'homme.

Il a accepté les honneurs en citoyen, il les a remplis en sage, il les quitte en héros dès qu'il ne peut plus les remplir, et donne encore un grand exemple, lorsqu'il ne peut plus rendre de grands services (31).

Dès ce moment, libre des liens qui l'attachoient à la terre, il ne s'occupe plus que des sentimens augustes de la religion. Cette vertu, si capable de nous élever l'âme, si nécessaire pour la consoler, avoit accompagné d'Aguesseau dans tout le cours de sa vie (32). Chrétien sans ostentation et sans foiblesse, il voit la mort d'un œil serein, et l'attend avec confiance. Un ancien dit en mourant : « O nature! je te rends un esprit plus par» fait que je ne l'avois reçu; Être éternel, j'ai » ajouté à ton ouvrage. » D'Aguesseau, après quatre-vingts ans de vertus et de gloire, pouvoit se rendre le même témoignage; mais il eut une grandeur modeste à sa mort, comme pendant sa vie (33).

Tous ceux qui meurent sont honorés par des larmes : l'ami est pleuré par son ami, l'époux par l'épouse, le père de famille par ses enfans; un grand homme est pleuré par le genre humain. Lorsque la pompe funèbre de d'Aguesseau traversoit Paris, l'admiration et la douleur étoient le sentiment général de tous les citoyens. Le corps où avoit habité cette âme vertueuse, quoique

froid et inanimé, imprimoit encore le respect: semblable à ces temples qui long-temps ont servi de demeure à la divinité, la vue de leurs débris porte encore dans l'âme un sentiment involontaire de religion. Le vieillard disoit à ses enfans: « Mes fils, l'homme juste est mort. » Le foible et le malheureux s'écrioient: « Nous n'avons plus » d'appui. »

Des milliers d'hommes meurent et sont aussitôt remplacés; mais la mort d'un grand homme laisse un vide dans l'univers, et la nature est des siècles à le remplir. Que du moins l'exemple de cet homme illustre qui n'est plus, vive sans cesse parmi nous: il n'est pas donné à tout le monde d'être grand, mais chacun peut apprendre de lui à être juste.

M'est-il permis, en finissant, de faire un vœu pour le bonheur de la patrie? Je souhaiterois qu'au milieu du palais sacré qui sert de temple à la justice, on élevât la statue de ce grand homme; ce seroit parmi nous un monument éternel de religion, de simplicité et de vertu. Ce marbre muet exerceroit sans cesse une censure utile sur les mœurs des magistrats; et lorsque nous ne serions plus, il annonceroit encore la vertu à nos derniers neveux.

NOTES HISTORIQUES.

Page 613. (1) Henri-François d'Aguesseau naquit à Limoges le 27 novembre 1668. Sa mère, Claude le Picard de Périgny, étoit fille d'un maître des requêtes. Du côté de son père, il descendoit d'une ancienne famille qui a possédé des terres en Saintonge et dans l'île d'Oleron. L'histoire fait mention, en 1495, d'un Jacques d'Aguesseau, gentilhomme de la reine Anne de Bretagne, femme de Charles VII. Antoine d'Aguesseau, aïeul du chancelier, fut successivement maître des requêtes, président du grand conseil, conseiller au conseil d'état, intendant de Picardie, enfin premier président du parlement de Bordeaux. La réputation qu'il y a laissée s'est perpétuée jusqu'à présent. Son éloge est consacré dans l'histoire de Saintonge.

Idem. (2) Henri d'Aguesseau, père du chancelier, fut d'abord conseiller au parlement de Metz, ensuite maître des requêtes, président du grand conseil, intendant de Limoges, de Bordeaux, de Languedoc, conseiller d'état, conseiller au conseil royal des finances, et enfin conseiller au conseil de régence. Il mourut âgé de plus de quatre-vingt-un ans, en 1715. Il avoit tout le mérite que les grandes places supposent, mais qu'elles ne donnent pas : juste, désintéressé, bienfaisant, ami des peuples, homme d'état, excellent père de famille; à tous ces titres il en

joignoit encore un, qui étoit commun à tous les grands magistrats, celui de savant.

Page 614. (3) On sait combien les places d'intendans de provinces sont difficiles à remplir; il faut soutenir les droits du prince, et ne point opprimer les sujets, être juste sans être dur. La ligne qui marque les limites du devoir est quelquefois imperceptible; un intendant marche sans cesse entre la haine des peuples et la crainte de la disgrâce. Cette place, si difficile par elle-même, le devenoit encore plus par les circonstances, dans un pays où les peuples étoient révoltés par esprit de religion. On connoît la sévérité des édits de Louis XIV contre l'hérésie; il falloit les faire exécuter, et cependant ménager des sujets utiles; poursuivre des rebelles, et ramener ceux qui pouvoient l'être; joindre la fidélité que l'on doit aux ordres du prince, avec la pitié que l'on doit à des fanatiques: telle fut la conduite que tint le père du chancelier; aussi étoit-il adoré dans une place où c'est beaucoup que de n'être point haï. A la première nouvelle de sa mort, toutes les provinces où il avoit été intendant, firent célébrer un service en son honneur; cette marque de l'attachement des peuples après sa mort, le loue mieux que toutes les oraisons funèbres. Il avoit beaucoup contribué à la construction du fameux canal de Languedoc, qu'on peut citer parmi le petit nombre d'ouvrages où l'utilité se joint à la grandeur.

Idem. (4) M. le chancelier n'eut presque d'autre maître que son père; celui-ci s'appliquoit à l'instruire au milieu de ses pénibles occupations. Son fils l'accompagnoit dans tous ses voyages qui devenoient pour lui des espèces

d'exercices littéraires. Il seroit à souhaiter que tous les pères de famille qui sont éclairés, suivissent un pareil exemple, et qu'ils pensassent davantage qu'ils sont comptables de tout le bien que leurs enfans pourroient faire un jour.

Page 614. (5) M.r d'Aguesseau fit le premier essai de ses talens dans la charge d'avocat du roi au châtelet; il y entra à l'âge de vingt-un ans, le 29 avril 1690; il ne l'exerça que quelques mois. On créa alors une troisième charge d'avocat général au parlement; M. d'Aguesseau le père la demanda pour son fils. Louis XIV la lui accorda, par préférence à un autre sujet, en disant *qu'il connoissoit assez le père, pour être assuré qu'il ne voudroit pas le tromper, même dans le témoignage qu'il avoit rendu de son fils.* Il fut reçu avocat général le 12 janvier 1691; il y parut d'abord avec tant d'éclat, que le célèbre Denis Talon, alors président à mortier, dit *qu'il voudroit finir comme ce jeune homme commençoit.*

Page 617. (6) Après avoir exercé dix ans la place d'avocat général, il fut nommé procureur général, le 19 novembre 1700; il succéda dans cette charge à M. de la Briffe. Il étoit à la campagne, dans le temps des vacances, lorsqu'il en apprit la nouvelle; il n'avoit que trente-deux ans. Louis XIV l'avoit choisi pour remplir cette grande place, sur ce que le premier président de Harlay lui avoit dit de son mérite. Cet illustre magistrat avoit assez de lumières pour apprécier M. d'Aguesseau, et assez de vertu pour n'en être pas jaloux; il sut rendre justice à un homme qui devoit l'effacer un jour.

Idem. (7) Dans cette place, l'étendue immense de ses

fonctions ne ralentit point l'activité de ses travaux. Un procureur général est l'homme du roi, de la patrie et de la religion; M. d'Aguesseau remplit tous ses devoirs avec autant de sagesse que de zèle. Les affaires du domaine fournirent un champ vaste à ses recherches; il déterra un grand nombre d'anciens titres ensevelis jusqu'alors dans l'obscurité. Il les fit valoir par des écrits solides, qu'on peut regarder comme d'excellens morceaux d'histoire et d'érudition. Attentif à tout ce qui pouvoit intéresser son zèle, dans toute l'étendue du ressort du parlement, il régloit les juridictions, maintenoit l'ordre des magistratures, entretenoit la discipline dans les tribunaux, corrigeoit les abus, prévenoit l'effet des passions, arrêtoit les excès même du zèle. Ses réponses aux lettres des officiers qui le consultoient, formoient comme une suite de décisions sur la jurisprudence. Il fut l'auteur de plusieurs réglemens autorisés par des arrêts, et chargé de la rédaction de plusieurs lois, par le chancelier Pontchartrain qui le consultoit souvent, et lui prédit qu'il le remplaceroit un jour. Desmarets, contrôleur général, et le meilleur ministre des finances depuis Colbert, avoit pour lui la plus grande estime, et lui demandoit souvent ses avis. Dès sa jeunesse, il étoit uni avec M. de Torci par la conformité des vues et des principes. Ainsi, sans chercher la faveur, sans empressement pour les affaires, il avoit souvent part aux résolutions qui étoient prises dans le conseil de Louis XIV. Il fut plus d'une fois consulté par ce prince; et il composoit alors sur les affaires d'état des mémoires également profonds et bien écrits; c'étoit pour lui un nouveau genre de travail aussi utile que caché. On pouvoit le comparer à ces sources dont les eaux, conduites par de secrets canaux jusqu'aux lieux les plus élevés, sont ensuite versées par les fontaines

publiques pour l'avantage des peuples. M. d'Aguesseau, dans la place de procureur général, traita surtout d'une manière supérieure l'instruction criminelle. Une partie publique qui poursuit les crimes au nom de l'état, est un des plus sages établissemens de nos gouvernemens modernes; par-là l'état peut se passer de la ressource vile et dangereuse des délateurs qui, dans les gouvernemens anciens, trafiquoient de l'honneur et du sang de leurs concitoyens. Mais pour bien remplir cette fonction, il faut un magistrat qui sache ce que vaut la vie d'un homme: M. d'Aguesseau regardoit la condamnation d'un citoyen comme une calamité publique; on a remarqué que, pendant tout le temps qu'il fut procureur général, les exécutions furent extrêmement rares. C'est l'éloge ou de sa vigilance, ou de son humanité.

617. (8) De toutes les fonctions attachées à la charge de procureur général, celle qui lui fut la plus chère, fut d'être par état le protecteur des foibles et des malheureux. Il seroit à souhaiter que ces noms ne fussent pas même connus parmi nous; mais puisque l'imperfection des lois, l'inégalité qui est la suite de notre nature et de nos vices, rend ce désordre nécessaire, nous devons du moins savoir gré aux magistrats qui réparent ce désordre, autant qu'il est en eux, par la protection qu'ils donnent aux foibles. On conseilloit un jour à M. d'Aguesseau de prendre du repos: *Puis-je me reposer*, répondit-il, *tandis que je sais qu'il y a des hommes qui souffrent?* Il descendoit dans tous les détails qu'exige l'administration des hôpitaux. Ces maisons, monumens de grandeur et de misère, qui accusent la constitution de l'état par le grand nombre de malheureux qu'elles renferment, mais qui font l'éloge de

l'humanité par les secours qu'y reçoivent tous les besoins, étoient éclairées par sa vigilance, et soutenues par son zèle; il en étoit le protecteur, encore plus par inclination que par devoir.

Page 617. (9) Le fameux hiver de 1709 est une époque que la nation n'oubliera jamais. On faisoit une guerre malheureuse, les sources du commerce étoient taries, les finances épuisées, le crédit anéanti, le peuple entier dans l'abattement. La famine vint encore se joindre à tant de maux; on n'exagère rien en disant que dans les campagnes les hommes se disputoient la pâture des plus vils animaux, et que des familles entières mouroient dans le désespoir. M. d'Aguesseau fut un de ceux qui contribuèrent le plus à sauver la France; il avoit prévu le premier cette calamité sur des observations qu'il fit à sa campagne: il en avoit indiqué le remède, en conseillant de faire venir des blés avant que le mal eût produit une alarme générale. On le vit alors paroître souvent à la cour pour solliciter des secours trop lents; il présentoit l'affreux tableau de toutes les misères humaines dans des lieux où l'habitude d'être heureux ne rend que trop souvent les cœurs insensibles. En sollicitant des secours étrangers, il ne négligea point ceux qu'il pouvoit trouver dans le sein de l'état; il fit renouveler des lois utiles, il réveilla le zèle de tous les magistrats, il étendit sa vue dans toutes les provinces. Son activité et ses recherches découvrirent tous les amas de blés qu'avoit faits l'avarice pour s'enrichir du malheur public.

Page 618. (10) Sur la fin du règne de Louis XIV, on crut M. d'Aguesseau menacé d'une disgrâce; il refusa cons-

tamment de donner ses conclusions pour une déclaration qu'il regardoit comme contraire aux libertés de l'église gallicane ; et pour servir le prince, il hasarda de lui déplaire. Cependant M. d'Aguesseau est mandé à la cour : dans Paris on craignoit pour lui plus qu'une disgrâce ; il n'en est point ébranlé. Toutes les fois qu'il alloit à Versailles, avant de partir, il avoit coutume de dire adieu à son épouse ; ce jour il partit sans la voir, et elle de son côté évita sa présence, de peur de s'attendrir mutuellement dans leurs adieux. Le public, qui aime toujours qu'il y ait un peu d'appareil à tout, et qui, dans les affaires qui font du bruit, veut ordinairement avoir un mot à citer, mit alors dans la bouche de madame d'Aguesseau un mot plein de courage ; mais la vertu la plus pure est celle qui a le moins de faste dans les paroles. Le mot put être pensé, mais ne fut point dit. M. d'Aguesseau part en silence, arrive à la cour, parle à Louis XIV avec tout le respect d'un sujet et toute la fermeté d'un magistrat, et revient tranquillement à Paris, où le public étoit plus alarmé pour lui, que lui-même. Louis XIV mourut peu de jours après.

Page 619. (11) M. le chancelier Voisin mourut d'apoplexie la nuit du 2 février 1717. Dès le matin, M. le régent envoya chercher M. d'Aguesseau ; il étoit sorti. Ce prince envoya chez lui de nouveau ; l'on dit que M. d'Aguesseau étoit à l'église. On y alla ; M. d'Aguesseau répondit qu'il entendroit après la messe ce qu'on avoit à lui dire. Après la messe il monte en carrosse, arrive au Palais-Royal ; M. le régent, en le voyant, lui donne le nom de chancelier : M. d'Aguesseau s'en défend, fait des représentations au prince, allègue son incapacité pour

une si grande place. M. le régent, pour la première fois, refusa de le croire ; M. d'Aguesseau se vit enfin obligé de consentir à son élévation. En revenant du Palais-Royal, il rencontra M. Joly de Fleury, qui étoit aussi mandé par M. le régent ; il lui annonça qu'il étoit chancelier ; *mais ce qui me console*, ajouta-t-il, *c'est que vous êtes procureur général.* Il prêta serment au roi le lendemain ; il n'avoit que quarante-huit ans et quelques mois. Jamais choix ne fut plus approuvé ; tout le corps de l'état ressentit cette joie qu'un évènement heureux et imprévu donne à une nation sensible.

Page 630. (12) Il y a long-temps qu'on se plaint de la diversité des lois en France, et du nombre prodigieux de coutumes qui la divisent. On souhaiteroit que la nation, unie sous un même prince, le fût aussi sous une même loi ; mais c'est là une de ces entreprises qui frappent par leur grandeur, et qui étonnent par leurs difficultés. M. d'Aguesseau, qui depuis long-temps avoit conçu de grandes vues sur la législation, songea enfin à les remplir. Son dessein étoit d'établir une entière conformité dans l'exécution des anciennes lois, sans en changer le fond, et d'y ajouter ce qui pouvoit manquer à leur perfection. Pour bien exécuter son plan, il se proposa de travailler successivement à des lois qui se rapporteroient à trois objets principaux : les questions de droit, la forme de l'instruction judiciaire, et l'ordre des tribunaux. M. d'Aguesseau, malgré l'étendue de ses connoissances, ne crut pas qu'il dût se contenter de ses propres lumières ; il avoit trop de génie pour ne point avoir recours à celui des autres. D'abord, par une lettre aussi éloquente que raisonnée, il annonce son plan de législation à toutes les

cours souveraines ; il leur envoie ensuite la matière de chaque loi réduite en questions. Les mémoires envoyés par les cours étoient fondus et rédigés par les avocats les plus célèbres que M. le chancelier honoroit de son choix. Le tout étoit ensuite discuté par les membres les plus savans du parlement de Paris, et le procureur général faisoit son rapport à M. le chancelier. La matière, ainsi préparée, étoit de nouveau distribuée aux maîtres des requêtes, et la loi étoit fixée enfin dans un bureau de législation auquel M. d'Aguesseau présidoit. C'est ainsi qu'un seul homme répandoit l'émulation et le travail dans tout le corps de la magistrature. Chaque loi étoit l'ouvrage de tout ce qu'il y avoit de plus savans hommes dans l'état.

Le premier fruit de ces travaux parut en avril 1729. En révoquant le fameux édit de Saint-Maur, il rendit aux mères la succession de leurs enfans, succession que réclamoit la nature, et dont cet édit les avoit privées.

Le 15 janvier 1731, une déclaration du roi concernant les curés primitifs et les vicaires perpétuels, les mit en état d'obtenir une justice prompte sur les dîmes destinées à leur subsistance.

Le 5 février 1731, une déclaration du roi sur les cas prévôtaux et présidiaux, limita la juridiction des prévôts, des maréchaux et des présidiaux, étendue à un point qui devenoit dangereux pour les citoyens.

En février 1731, parut encore une ordonnance des donations, qui prescrivit des règles simples sur cette manière de disposer de ses biens.

En août 1735, l'ordonnance des testamens établit un juste milieu entre la liberté excessive de tester et une contrainte rigoureuse, et fit cesser la diversité de jurisprudence sur une matière aussi importante.

En juillet 1737, l'ordonnance du faux débrouilla le chaos de l'ancienne procédure sur cette matière, et y répandit une clarté inconnue jusqu'alors.

En août 1737, l'ordonnance des évocations et réglemens de juges remédia aux abus qui avoient coutume de naître de ces procédures préliminaires, et diminua les frais et la longueur de l'instruction.

En 1738, parut ce fameux réglement du conseil, qui substitua dans ce tribunal suprême une forme de procéder courte et facile, à des procédures trop longues, et mit les parties en état de supporter la justice.

En août 1747, l'ordonnance des substitutions leur donna le juste degré de faveur qu'elles doivent et qu'elles peuvent avoir, et fit cesser les contestations éternelles sur cette matière, en mettant la clarté des principes à la place de la subtilité des anciennes lois.

En août 1748, l'édit sur les gens de main-morte, en leur assurant les biens qu'ils ont déjà, leur défendit d'en acquérir de nouveaux, et rassura la France qui craignoit que ces corps qui ne meurent point, n'engloutissent à la fin tous les biens du royaume.

Enfin, en avril 1749, parut un édit pour réunir ensemble différens siéges royaux établis dans les mêmes villes, et diminuer par-là le nombre des tribunaux subordonnés les uns aux autres.

Outre ces lois qui s'étendoient à tous les temps et à tout le corps de l'état, il en fit quelques autres qui n'étoient pas moins sages, quoique d'une utilité plus bornée.

Le 6 fevrier 1732, parut une déclaration du roi portant defense de saisir la feuille de mûrier; loi qui protége et encourage l'industrie dans les provinces méridionales

de la France, où l'insecte qui produit la soie forme un des principaux objets du commerce.

Le 29 octobre 1740, parut une déclaration concernant la police des grains; loi importante pour mettre un frein à l'avarice, et prévenir les malheurs que la disette des grains produit dans un état.

Telles sont les lois que M. d'Aguesseau a données à la France. Nous osons dire que c'est le plus beau monument de sa gloire.

Page 631. (13) Le duc d'Orléans, au commencement de sa régence, tint un conseil où le système de Law fut proposé. Quoique M. d'Aguesseau ne fût encore que procureur général, il y fut appelé par le prince; il fut d'avis qu'on rejetât le système. Son esprit, accoutumé à envisager les objets sous toutes les faces, vit d'un coup-d'œil tous les avantages, mais aussi tous les dangers de ce projet; il savoit combien les bornes qui séparent le bien du mal sont incertaines, combien il étoit aisé d'être emporté par le succès, dans une matière aussi glissante, dans une cour où les principes étoient si arbitraires. Le système fut en effet rejeté pour lors. Depuis, les choses changèrent; l'intérêt, soutenu par l'intrigue, l'emporta sur la prudence. On vint à bout de séduire le prince; mais on désespéra de fléchir la résistance de M. d'Aguesseau qui étoit alors chancelier. Il fut donc éloigné de la cour; il partit pour l'exil avec la même gaîté qu'ont ordinairement ceux qui en reviennent. On connoît les vers qu'il reçut alors du cardinal de Polignac, et ceux qu'il fit pour y répondre. Ce badinage de l'esprit montre combien sa tête étoit libre; car, lorsqu'on est profondément rempli d'une disgrâce, on n'a guère le loisir de faire des vers légers.

Page 631. (14) En 1718, après la disgrâce de M. le chancelier, la banque que Law avoit tenue d'abord en son nom, fut déclarée banque du roi. Elle se chargea du commerce du Sénégal; elle obtint le privilége de l'ancienne compagnie des Indes fondée par Colbert, et depuis tombée en décadence; enfin elle se chargea des fermes générales du royaume. Toutes les finances de l'état dépendirent d'une compagnie de commerce; ses actions augmentèrent vingt fois au-delà de leur première valeur. Law, emporté par l'ivresse publique, fabriqua un nombre prodigieux de billets, et en 1719 la valeur chimérique des actions valoit quatre-vingts fois tout l'argent qui pouvoit circuler dans le royaume; une disproportion aussi énorme épouvanta tous les gens sensés. On se hâta de réaliser; les anciens financiers, ennemis du système, tirèrent sur la banque royale des sommes considérables, et l'épuisèrent. Ce fut en vain qu'on chercha à changer les effets en espèces; le crédit tomba, et le mouvement de cette machine immense et rapide s'arrêta tout à coup : c'étoit en 1720. Le gouvernement chercha les moyens de rétablir la confiance; on rappela de l'exil M. d'Aguesseau qui étoit l'idole de Paris. Law alla lui-même à Fresne le chercher. Les sceaux, qui avoient passé entre les mains de M. d'Argenson, lui furent rendus; mais les maux de la France n'étoient plus susceptibles de remèdes; il eut seulement la douleur de voir de plus près le bouleversement des familles et les malheurs de la nation.

Page 632. (15) La seconde disgrâce de M. le chancelier arriva au mois de février 1722; les sceaux lui furent ôtés pour la seconde fois, et il retourna à Fresne. Il n'en fut rappelé qu'au mois d'août 1727; l'état fut redevable de son

retour au cardinal de Fleury. Dans le même temps, M. d'Armenonville remit les sceaux, mais ils ne furent point encore rendus à M. le chancelier. Le parlement lui fit une députation, avant d'enregistrer les lettres de M. Chauvelin ; M. d'Aguesseau répondit qu'il vouloit donner l'exemple de la soumission. Les sceaux ne lui furent remis qu'en 1737.

Page 633. (16) C'est une chose remarquable que ces quatre grands hommes aient été malheureux. Cicéron fut exilé par ses ennemis, pour avoir sauvé sa patrie. Bacon, chancelier d'Angleterre, sous le roi Jacques I^er^, et le plus grand peut-être des philosophes, fut accusé de s'être laissé corrompre par argent, condamné à une amende de quatre cent mille livres, et à perdre sa dignité de chancelier et de pair ; aujourd'hui les Anglais révèrent sa mémoire. Le chancelier de l'Hôpital, qui avoit été sans cesse occupé à réparer les ruines de l'état ébranlé par les guerres civiles, devint suspect à la reine Catherine de Médicis ; et prit le parti de se retirer de la cour. M. d'Aguesseau fut exilé deux fois. Il est bon de remarquer ces exemples, pour apprendre à se consoler lorsqu'on est malheureux.

Idem. (17) Les langues sont, pour ainsi dire, les avenues qui conduisent à l'empire des sciences. Pour parvenir à connoître les vérités, il faut commencer par connoître les signes. Cette étude ingrate, qui a rempli la vie entière de tant de savans, n'étoit pour M. d'Aguesseau qu'un amusement, comme il le disoit lui-même ; il savoit la langue française par principes, le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe et d'autres langues orientales, l'italien,

l'espagnol, l'anglais et le portugais. On pouvoit dire de lui qu'il étoit contemporain de tous les âges, et citoyen de tous les lieux; il n'étoit étranger dans aucun pays, ni dans aucun siècle.

Page 634. (18) Il avoit étudié à fond la logique, qui n'est autre chose que l'art de conduire successivement l'esprit de ce qu'il connoît à ce qu'il ne connoît pas. On lui fit lire d'abord ces ouvrages prétendus philosophiques, où l'on débitoit, sous le nom d'Aristote, des sottises que ce philosophe n'avoit jamais dites. Un esprit tel que celui de M. d'Aguesseau n'étoit pas fait pour s'en contenter. Bientôt on lui mit Descartes entre les mains; il en sentit aussitôt la différence; il admira les avantages de cette méthode qui, en partant d'un point évident, conduit à une démonstration assurée. Dans la suite, il en fit toujours usage, soit pour s'instruire lui-même, soit pour convaincre les autres.

Idem. (19) Personne n'a plus approfondi que M. d'Aguesseau la science des lois; son génie ardent l'entraînoit à toutes les autres sciences, mais il s'appliquoit à celle-ci par devoir. Il avoit remonté aux principes du droit naturel, du droit des gens, du droit public : il avoit lu et médité les lois romaines, les lois ecclésiastiques, les ordonnances de nos rois, les différentes coutumes de la France; il en avoit recherché la source dans les antiquités du droit féodal, et s'étoit encore instruit des lois de tous les pays étrangers.

Page 635. (20) Il avoit un goût dominant pour les mathématiques; son génie l'avoit conduit jusqu'à ce qu'il y a de plus abstrait dans ces sciences. On l'a vu souvent,

lorsqu'il étoit fatigué des affaires, prendre, pour se délasser, un livre de géométrie ou d'algèbre.

Page 636. (21) Dans sa jeunesse, il étoit étroitement lié avec Racine et Boileau ; leur société faisoit ses délices, et il ne s'en permettoit point d'autre. Boileau, qui n'a été flatteur que pour Louis XIV, nomme M. d'Aguesseau avec honneur dans plusieurs endroits de ses ouvrages.

Idem. (22) La lecture des autres poëtes fut, selon son expression, *une passion de sa jeunesse.* Un jour il lisoit un poëte grec avec M. Boivin, si connu par sa vaste érudition : *Hâtons-nous*, dit-il, *si nous allions mourir avant d'avoir achevé !* Il avoit une mémoire prodigieuse; il lui suffisoit, pour retenir, d'avoir lu une seule fois avec application. Il n'avoit point appris autrement les poëtes grecs, dont il récitoit souvent des vers et des morceaux entiers. A l'âge de quatre-vingt-un ans, un homme de lettres ayant cité peu exactement devant lui une épigramme de Martial, il lui en récita les propres termes, en avouant qu'il n'avoit point lu cet auteur depuis l'âge de douze ans. Il retenoit quelquefois ce qu'il avoit seulement entendu lire. Boileau lui ayant un jour récité une de ses pièces qu'il venoit de composer, M. d'Aguesseau lui dit tranquillement qu'il la connoissoit, et sur-le-champ la lui répéta toute entière. Le satirique commença par entrer en fureur, et finit par admirer.

Idem. (23) M. d'Aguesseau faisoit de très-beaux vers latins et français : il conserva ce talent jusqu'à ses dernières années. Ayant été menacé de perdre son épouse, il composa une très belle pièce sur sa convalescence, et

M. Boivin traduisit en vers grecs cette pièce latine d'un chancelier de France. Le talent de la poésie est un trait de ressemblance qu'il a de plus avec le chancelier de l'Hôpital.

Page 637. (24) Il s'étoit fait, par son éloquence, la réputation la plus brillante : on disoit de lui qu'il pensoit en philosophe et parloit en orateur. Son éloquence, pour se former, avoit emprunté le secours de tous les arts et de toutes les sciences. La logique lui prêtoit la méthode inventée par ce génie, aussi hardi que sage, qui a été le fondateur de la philosophie moderne. La géométrie lui donnoit l'ordre et l'enchaînement des vérités ; la morale, la connoissance du cœur humain et des passions. L'histoire lui fournissoit l'exemple et l'autorité des grands hommes ; la jurisprudence, les oracles de ses lois. La poésie enfin répandoit sur ses discours le charme du coloris, la chaleur du style et l'harmonie du langage : aussi, dans M. d'Aguesseau, aucune science n'étoit oisive, toutes combattoient pour la vérité. On auroit cru que chacun de ses plaidoyers étoit le fruit d'un long travail ; cependant il n'en écrivoit ordinairement que le plan, et réservoit les détails et les soins d'une composition exacte pour les grandes causes, pour les réquisitoires, ou pour les mercuriales qu'il prononçoit à la rentrée du parlement. Il étoit pour lui-même le censeur le plus rigide de ses ouvrages ; et l'idée qu'il s'étoit formée du beau étoit si parfaite, qu'il ne croyoit jamais en avoir approché : c'est pourquoi il corrigeoit sans cesse. Un jour il consulta M. d'Aguesseau, son père, sur un discours qu'il avoit extrêmement travaillé, et qu'il vouloit retoucher encore ; son père lui répondit, avec autant de finesse que de goût :

Le défaut de votre discours est d'être trop beau : il seroit moins beau si vous le retouchiez encore. Dans la mercuriale qu'il prononça après la mort de M. Le Nain, son ami et son successeur dans la place d'avocat général, il plaça un portrait de ce magistrat, qui fit une si forte impression sur lui-même et sur ses auditeurs, qu'il fut obligé de s'arrêter par sa propre douleur et par des applaudissemens qui s'élevèrent au même instant. Quel moment pour un orateur! On en compte peu de pareils dans l'histoire de l'éloquence.

Page 638. (25) Beaucoup d'étrangers, attirés par la grande réputation de M. d'Aguesseau, s'empressoient de le voir. L'abbé Quirini, depuis cardinal et bibliothécaire du Vatican, passionné pour les arts et pour tous les genres de connoissances, fut curieux, dans un voyage qu'il fit en France, en 1722, de voir et d'entendre M. d'Aguesseau. Il alla le voir à Fresne, où il étoit alors. Né en Italie, et entrant chez un magistrat chargé de défendre les maximes de France : *Me voici*, dit-il, *dans le château où l'on forge les foudres contre le Vatican.* — *Au contraire*, reprit d'Aguesseau, *ce sont les boucliers contre les foudres du Vatican qui se forgent ici.* Le savant italien admira beaucoup la vaste érudition du chancelier français, et dans la suite entretint avec lui un commerce de lettres. M. d'Aguesseau étoit de même en correspondance avec la plupart des savans de l'Europe, qui le consultoient sur leurs ouvrages. Dans la dernière année de sa vie, il reçut un honneur très-flatteur de la part de cette nation philosophe, qui porte dans les sciences cet esprit de hauteur et d'indépendance, l'âme de sa politique, et nous dispute la gloire de l'esprit, comme celle des

armes ; l'Angleterre consulta M. d'Aguesseau sur la réformation de son calendrier ; M. le chancelier fit une réponse savante et pleine de réflexions utiles, que les Anglais suivirent.

Page 639. (26) M. d'Aguesseau ne connut jamais les plaisirs et ce qu'on appelle amusemens ; son principe étoit, qu'il n'est permis de se délasser qu'en changeant d'occupations. Il ne faisoit aucun voyage, même à Versailles, sans lire ou se faire lire en chemin quelqu'ouvrage de philosophie, d'histoire ou de critique. Ainsi la durée, qui est si courte pour nous, s'étendoit pour lui, et il vivoit plus que le reste des hommes.

Page 640. (27) Il ne demanda, ne désira jamais aucune charge ; les honneurs vinrent le chercher. Au commencement de la régence, lorsqu'il n'étoit encore que procureur général, il refusa de faire des démarches pour son élévation, quoiqu'il fût presqu'assuré du succès : *A Dieu ne plaise*, dit-il, *que j'occupe jamais la place d'un homme vivant.*

Idem. (28) Son désintéressement étoit tel qu'on le représente ici. Il n'aspiroit qu'à être utile ; et pendant soixante ans passés dans les premières charges de l'état, il n'eut pas même la pensée qu'il pouvoit s'enrichir : il auroit cru que c'étoit vendre ses services. Loin que sa fortune augmentât, elle fut diminuée par la révolution du système ; on ne l'entendit jamais s'en plaindre. Il s'oublia lui-même pour ne s'occuper que des autres, et donna en tout l'exemple à la nation. Il n'a laissé d'autre fruit de ses épargnes que sa bibliothèque, encore n'y mettoit-il qu'une certaine somme par an. Son esprit, solide dans

tous les goûts, n'aimoit que les livres utiles ; il mépriſoit ceux qui n'étoient que rares.

Page 642. (29) M. d'Aguesseau aimoit son père, comme il aimoit la vertu, par tendresse et par admiration ; ces deux âmes, qui se connoissoient si bien, étoient étonnées l'une de l'autre, et s'inspiroient mutuellement du respect.

Anne Lefebvre d'Ormesson, mariée à M. d'Aguesseau en 1694, étoit digne de son époux et du nom qu'elle portoit : c'est à son sujet que M. de Coulange, esprit aimable et facile de ce temps-là, dit qu'on avoit vu, pour la première fois, les grâces et la vertu s'allier ensemble. Elle mourut à Auteuil le premier décembre 1735. La douleur de M. d'Aguesseau égala sa tendresse pour elle. Cependant à peine eut-il essuyé ses larmes, qu'il se livra aux fonctions de sa place. On craignoit que le poids des affaires, joint à celui de l'affliction, ne l'accablât. *Je me dois au public*, disoit-il, *et il n'est pas juste qu'il souffre de mes malheurs domestiques.*

Je ne dirai rien des enfans de M. d'Aguesseau ; c'est au public qui les connoît à les louer : en ne rendant que justice, je craindrois de paroître flatteur, et c'est une tache que tout homme de lettres doit éviter.

Page 643. (30) M. d'Aguesseau appeloit le temps de son séjour à Fresne, *les beaux jours de sa vie.* Il en employoit une partie à l'étude des livres savans, sur lesquels il fit des notes savantes, après avoir comparé les textes écrits en différentes langues ; une autre partie à rédiger les vues qu'il avoit conçues sur la législation ; une autre à exercer lui-même ses enfans sur les belles-lettres et le

droit, et à composer pour eux un plan d'études : tels étoient les trois objets de son travail. Les mathématiques, les belles-lettres et l'agriculture formoient ses délassemens : le chancelier de France se plaisoit quelquefois à bêcher la terre. Tous ceux qui excelloient dans les arts ou dans les sciences venoient en foule auprès de lui, pour profiter de son loisir et de ses réflexions. Il n'avoit que des vues grandes et nobles, et ce goût de grandeur, jusque dans le plan qu'il fit pour embellir son parc.

Page 645. (31) M. le chancelier jouit jusqu'à plus de quatre-vingt-un ans d'une santé vigoureuse, conservée par la sobriété et par l'égalité d'âme. Dans le cours de l'année 1750, des infirmités douloureuses l'obligèrent d'interrompre souvent son travail. Il résolut de quitter sa place, parce qu'il ne pouvoit plus remplir qu'une partie de ses devoirs. Il y avoit près de trente-quatre ans qu'il étoit chancelier. Il écrivit au roi pour lui demander la permission de se démettre de sa charge. Il dicta lui-même sa démission; il en signa l'acte le jour même qu'il finissoit sa quatre-vingt-deuxième année. Il le remit le lendemain à M. le comte de Saint-Florentin, secrétaire d'état, et ses deux fils allèrent avec ce ministre remettre les sceaux au roi, qui lui conserva les honneurs de chancelier de France, avec une pension de cent mille livres.

Idem. (32) On peut assurer que M. d'Aguesseau étoit un véritable philosophe chrétien; la religion étoit le fondement de toutes ses vertus. Jamais il ne passa un jour de sa vie sans lire l'écriture sainte. Il éprouvoit ce qu'on a déjà dit de ce livre, qu'on ne pouvoit le lire sans de-

venir plus vertueux. Convaincu des vérités de la religion, fidèle à tous les devoirs qu'elle impose, zélé pour l'honneur de l'église, affligé de ses malheurs, il répandit autour de lui, et parmi tous ceux qui l'approchoient, cet esprit de religion dont il étoit animé.

Page 645. (33) M. d'Aguesseau mourut le 9 février 1751. Il porta même au-delà du tombeau l'horreur du luxe, et la simplicité qui fit son caractère. Il voulut que ses cendres fussent mêlées et confondues parmi celles des pauvres, dans le cimetière de la paroisse d'Auteuil, où son épouse étoit enterrée. Leurs enfans ont fait élever une croix au pied de leur sépulture, dont les marbres ont été donnés par le roi. Il est à remarquer que la France a perdu dans l'espace de deux mois le maréchal de Saxe et le chancelier d'Aguesseau, les deux plus grands hommes qu'elle eût alors dans deux genres différens.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

Essai sur les Éloges. page 1

Chapitre premier. De la louange et de l'amour de la gloire. *ibid.*

Chap. II. Des éloges religieux, ou des hymnes. 11

Chap. III. Des éloges chez tous les premiers peuples. 22

Chap. IV. Des éloges funèbres chez les Égyptiens. 32

Chap. V. Des Grecs, et de leurs éloges funèbres en l'honneur des guerriers morts dans les combats. 38

Chap. VI. Des éloges des athlètes, et de quelques autres genres d'éloges chez les Grecs. 51

Chap. VII. D'Isocrate et de ses éloges. 57

Chap. VIII. De Platon considéré comme panégyriste de Socrate. 68

Chap. IX. Suite de ces éloges chez les Grecs. De Xénophon, de Plutarque et de Lucien. 80

Chap. X. Des Romains, de leurs éloges, du temps de la république, de Cicéron. 95

Chap. XI. Des éloges funèbres sous les empereurs, et de quelques éloges de particuliers. 114

Chap. XII. Des panégyriques ou éloges des princes vivans. 125

CHAP. XIII. Eloges donnés aux Empereurs, depuis Auguste jusqu'à Trajan. 131

CHAP. XIV. Panégyrique de Trajan par Pline le jeune. 143

CHAP. XV. De Tacite; d'un éloge qu'il prononça étant consul; de son éloge historique d'Agricola. 155

CHAP. XVI. Des sophistes grecs; du genre de leur éloquence et de leurs éloges; panégyriques depuis Trajan jusqu'à Dioclétien. 164

CHAP. XVII. De l'éloquence au temps de Dioclétien. Des orateurs des Gaules. Panégyriques en l'honneur de Maximien et de Constance Chlore. 182

CHAP. XVIII. Siècle de Constantin. Panégyrique de ce prince. 193

CHAP. XIX. Panégyriques ou éloges composés par l'empereur Julien. 205

CHAP. XX. De Libanius, et de tous les autres orateurs qui ont fait l'éloge de Julien. Jugement sur ce prince. 220

CHAP. XXI. De Thémiste, orateur de Constantinople, et des panégyriques qu'il composa en l'honneur de six empereurs. 240

CHAP. XXII. Des panégyristes latins de Théodose; d'Ausone, panégyriste de Gratien. 259

CHAP. XXIII. Des panégyriques en vers, composés par Claudien et par Sidoine Apollinaire. Panégyrique de Théodoric, roi des Goths. 272

CHAP. XXIV. Siècle de barbarie. Renaissance des lettres. Éloges composés en latin moderne, dans les seizième et dix-septième siècles. 279

CHAP. XXV. De Paul Jove, et de ses éloges. 295

CHAP. XXVI. Des oraisons funèbres et des éloges dans les premiers temps de la littérature française, depuis François Ier, jusqu'à la fin du règne de Henri IV. 306

CHAP. XXVII. Des panégyriques ou éloges adressés à Louis XIII, au cardinal de Richelieu, et au cardinal Mazarin. 334

CHAP. XXVIII. Des obstacles qui avoient retardé l'éloquence parmi nous; de sa renaissance, de sa marche et de ses progrès. 348

CHAP. XXIX. De Mascaron et de Bossuet. 383

CHAP. XXX. De Fléchier. 399

CHAP. XXXI. Des oraisons funèbres de Bourdaloue, de La Rue et de Massillon. 415

CHAP. XXXII. Des éloges des hommes illustres du dix-septième siècle, par Charles Perrault. 429

CHAP. XXXIII. Des éloges ou panégyriques adressés à Louis XIV. Jugement sur ce prince. 438

CHAP. XXXIV. Des panégyriques depuis la fin du règne de Louis XIV jusqu'en 1748; d'un éloge funèbre des officiers morts dans la guerre de 1741. 461

CHAP. XXXV. Des éloges des gens de lettres et des savans. De quelques auteurs du seizième siècle qui en ont écrit parmi nous. 477

CHAP. XXXVI. Des éloges académiques; des éloges des savans, par M. de Fontenelle, et de quelques autres. 490

CHAP. XXXVII. Des éloges en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, en Russie. 507

CHAP. XXXVIII ET DERNIER. Du genre actuel des éloges parmi nous ; si l'éloquence leur convient, et quel genre d'éloquence. 528

ELOGE de MARC-AURÈLE. 551

ELOGE de Henri-François D'AGUESSEAU, chancelier de France. 611

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

JAN 8 - 1927